

HISTOIRE
DES
DUCS DE BOURGOGNE

VIII



PHILIPPE DE COMMINES.

HF
B225hi

HISTOIRE

DES

DUCS DE BOURGOGNE

DE LA MAISON DE VALOIS

1364-1482

PAR M. DE BARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Nouvelle édition

VIII

1479-1482



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

—
1860

Tous droits réservés.

11195-9
25-15-11

MARIE DE BOURGOGNE

1479-1482.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME

* 1479-1480.

Bataille de Guinegate. — Lettre du roi à M. de Saint-Pierre. — Représailles exercées sur les prisonniers. — Succès de la flotte française. — Négociations avec les Suisses. — Affaires de Savoie. — Le duc d'Albanie vient en France. — Affaires avec la Bretagne. — Information contre le duc de Bourbon. — Affaires de Lorraine et d'Anjou. — Affaires de la Gueldre. — Troubles de Hollande. — Embarras du duc Maximilien. — Poursuites contre l'évêque d'Elne. — Guerre dans le Luxembourg.

La réforme des compagnies d'ordonnance et le soin que le roi avait mis, par préférence, à renforcer l'armée de monsieur d'Amboise, avaient laissé le maréchal de Gié et monsieur d'Esquerdes hors d'état de rien tenter de considérable. Le duc Maximilien, encouragé par leur faiblesse, rassembla sans nul empêchement à Saint-Omer une forte armée d'environ vingt-sept mille combattants. Elle se mit en marche le 25 juillet, et arriva devant Thérouenne ¹.

¹ Molinet; Amelgard.

Le sire de Saint-André commandait la garnison, qui n'était que de quatre cents lances et quinze cents arbalétriers. Lorsque la ville fut entourée et qu'on eut commencé à battre les murailles avec l'artillerie, on apprit que les Français arrivaient en force du côté d'Heslin. Sur cette nouvelle le Duc tint conseil; quelques-uns disaient que, n'ayant pas plus de huit cent vingt-cinq lances, il serait impossible de soutenir le choc des Français. Toutefois le Duc était jeune et vaillant, il désirait la bataille; on résolut de ne pas déloger sur-le-champ et de voir du moins ce que les Français voudraient tenter.

Sallazar, qui était un des plus hardis et des plus vaillants chefs de l'armée, fut envoyé en avant avec cent vingt chevaux. Il tomba sur la troupe avancée de l'ennemi, dans le village de Tenau, la mit en déroute, et ramena cinquante ou soixante prisonniers. On sut par eux que les Français étaient à Blangi et avaient le dessein d'attaquer le Duc dans la journée. Il ne pouvait laisser son armée disposée comme elle l'était pour le siège, séparée en trois corps qui ne pouvaient pas facilement se porter secours. L'ordre fut donné de lever les tentes et d'emmenner à Aire les grosses bombardes, en ne gardant que les coulevrines volantes.

Ce mouvement sembla une fuite à la garnison de Thérrouenne; du haut des murailles elle criait maintes injures aux Flamands, les menaçant de l'armée de monsieur d'Esquerdes, qui allait arriver de Blangi. Les Flamands s'offensèrent de ces insultes et demandèrent à grande instance qu'on les menât contre les Français. M. de Fien-nes était maréchal de l'armée; il marcha en avant avec les sires Josse de La Laing, Jean de Berghes et de Mingoal, pour assurer le passage de la rivière de Cresques. Ils y trouvèrent un petit pont, en firent construire un plus grand avec les charpentes du siège; l'armée passa tout

entière, joyeuse et montrant bonne espérance par ses cris et ses chansons.

Pendant ce temps-là les Français avaient quitté Blangi, s'étaient avancés par Lisbourg et campaient sur la montagne d'Enquin. Leur armée était moindre que celle du Duc ; mais on y comptait cependant dix-huit cents lances et quatorze mille archers. L'artillerie était nombreuse. On y voyait une belle et énorme coulevrine, nouvellement fondue, qui se nommait la grande Bourbonnaise. Toute cette armée, au lever du soleil, descendait la montagne, qui resplendissait au loin, toute couverte d'armures, de lances et de canons. En avant se trouvait une autre colline nommée Esquinegate¹. Le sire de Baudricourt la monta avec l'avant-garde, et, arrivé au haut, il aperçut l'armée des Bourguignons ; elle n'était pas encore en ordre de bataille. Le duc Maximilien ordonna à Sallazar de soutenir l'escarmouche contre l'avant-garde des Français, et pendant ce temps on se hâta de ranger les troupes.

Les milices de Flandre, avec leurs longues piques, furent mises sur une seule ligne, chaque troupe s'appuyant l'une à l'autre, et peu d'intervalle entre chacune, de sorte qu'elle semblait disposée en herse. En avant étaient cinq cents archers anglais, soutenus par trois mille arquebusiers allemands. Le peu de gens d'armes qu'on avait fut divisé en petites troupes de vingt-cinq environ pour escarmoucher sur les ailes et se porter où besoin serait. Toute la noblesse de Flandre et du Hainaut, quelques gentilshommes bourguignons demeurés fidèles à la duchesse Marie, le comte de Nassau, le comte de Romont avec ses gens de Savoie, et une foule de vaillants capitaines s'empressaient avec zèle à bien servir leur jeune prince.

¹ Esquinegate ou Guinegate, comme on appela la bataille.

Toute cette armée était remplie de haine contre les Français, contre leur roi perfide et cruel, contre tous ses capitaines, gens de rapine, sans miséricorde pour les peuples, nourris dans les guerres, et ne connaissant d'autre Dieu que leur épée. Une autre cause d'indignation, c'était de les voir commandés par le sire d'Esquerdes, lui qui avait été enrichi et illustré par la maison de Bourgogne, honoré de la Toison-d'Or, intime conseiller du duc Charles, et qui avait trahi madame Marie, sa fille, peu de jours après qu'elle avait reçu son serment et lui avait donné toute sa confiance.

Avant que le combat commençât, le duc Maximilien conféra la chevalerie au sire Charles de Croy et à quelques autres gentilshommes. Puis il parla ainsi : « Réjouissez-vous, mes enfants, voici enfin la journée que longtemps nous avons désirée. Nous avons à notre barbe les Français, qui tant de fois ont couru sur nos champs, détruit nos biens, brûlé nos hôtels; il vous faut aujourd'hui travailler de tout votre corps, mettre toutes vos forces, vous servir de tout votre sens. L'heure est venue, mes braves enfants, de bien besogner. Notre querelle est bonne et juste. Demandez à Dieu de vous aider; lui seul peut donner la victoire. Promettez-lui de jeûner trois vendredis de suite au pain et à l'eau en l'honneur de sa divine Passion, et, si nous avons sa grâce, la journée est à nous. » Tous ceux qui étaient autour de lui, et ceux qui, plus loin, voyant sa bonne mine et son noble regard, s'imaginaient entendre ses paroles, lui répondirent qu'ils le feraient ainsi et en levèrent la main. Chacun se rendit à son poste. Plusieurs chevaliers avaient désarmé leur bras droit et s'en allaient à la bataille le bras nu, pour montrer qu'ils ne craignaient pas les coups de l'ennemi.

Cependant les Français avançaient. Monsieur d'Esquer-

des avait dans son armée de vaillants et illustres chefs. Le sire de Saint-Pierre, sénéchal de Normandie, pour lors un des grands amis du roi ; le sire de Curton, gouverneur de Limousin, cousin du comte de Dammartin ; le sire de Beaudricourt, Le Moine Blosset ; un nommé Jean Le Beauvoisin, ancien et célèbre homme de guerre ; le sire de Torci, grand-maître des arbalétriers ; le sire de Joyeuse, et d'autres. Monsieur d'Esquerdes leur parla aussi, et leur rappela la renommée qu'avait la noblesse de France dans toute l'Europe, les grands exploits qu'elle avait faits, les Anglais qu'elle avait vaincus, gens assurément bien plus redoutables que ces chiens de rebelles, qui s'obstinaient à ne point se soumettre à leur roi et légitime seigneur.

L'armée des Français avait marché vers Esquignate, laissant ses bagages entre les deux collines, et le combat fut entamé vers les deux heures. Les archers anglais ayant, selon leur coutume, fait le signe de la croix et baisé la terre, crièrent : « Saint-George et Bourgogne ! » et commencèrent à tirer. Leurs traits et l'artillerie faisaient ravage parmi les Français ; mais monsieur d'Esquerdes, formant une troupe de six cents lances, suivie des archers d'ordonnance, la fit passer sur la droite, le long d'un bois, pour envelopper l'armée ennemie. Les gens d'armes bourguignons arrivèrent aussitôt de ce côté pour défendre l'aile gauche, qui allait être enveloppée. Ils soutinrent d'abord le choc vaillamment. Toutefois les Français étaient nombreux et bons hommes d'armes ; ils eurent bientôt le dessus ; ayant passé entre l'armée du Duc et sa cavalerie, celle-ci se trouva coupée et prit la fuite en désordre, les uns vers la ville d'Aire, d'autres sur la route de Saint-Omer.

Quand les gens d'armes de France virent cette déroute, ils se lancèrent à la poursuite des fuyards. C'étaient pour

la plupart des gentilshommes et des chevaliers richement armés et vêtus, dont il y avait bonne rançon à espérer. Le sire Michel de Condé, le sire de La Gruthuse, Olivier de Croy, d'autres encore furent faits prisonniers. Un chevalier allemand, nommé Wolfgang de Polhein, le plus grand ami et favori du duc Maximilien, fut pris aussi. Le sire Philippe de Traisignies, qui portait une robe de drap d'or par-dessus une brillante armure, fut poursuivi jusqu'à la porte d'Aire par des gens d'armes, qui croyaient que c'était le duc d'Autriche.

Pendant que la meilleure part des lances françaises s'était ainsi dispersée à la poursuite des Bourguignons, les francs-archers continuaient leur attaque contre la forte ligne des gens de pied que commandaient le comte de Romont, le comte de Nassau et le duc Maximilien lui-même. Là fut le plus rude combat. Les archers anglais et les arquebusiers allemands firent un cruel ravage parmi les francs-archers, tirant si serré qu'à peine ceux-ci, avaient-ils le temps de tendre leurs arcs. Lorsqu'on arrivait sur le corps de bataille, toutes les attaques venaient se briser contre les longues piques des milices de Flandre et les bâtons ferrés qu'elles avaient plantés en avant.

N'ayant plus le secours des compagnies de gens d'armes et se trouvant même sans chef principal, car monsieur d'Esquerdes tout le premier avait laissé la bataille pour donner la chasse aux gens d'armes bourguignons, les Français furent repoussés avec grand carnage. Les francs-archers d'ordonnance furent eux-mêmes rompus et mis en désordre.

Le duc Maximilien commençait à les poursuivre avec ce qui lui restait d'hommes de cheval, quand arriva la garnison de Théronenne, commandée par le sire de Saint-André; mais, au lieu de venir à l'aide des compagnies de gens de pied, il se jeta, avec ce qui restait d'hommes

d'armes, sur les bagages des Bourguignons. Il y trouva peu de résistance. Attirée par l'espoir d'un pillage riche et facile, une partie des francs-archers laissa l'attaque commencée et vint prendre part au butin. Il était immense : les milices de Flandre traînaient toujours des équipages pourvus de toutes sortes de provisions ; les riches gentilshommes avaient aussi des bagages chargés d'or , de vêtements magnifiques , de vaisselle d'argent. Parmi tous ces chariots , se tenaient les malades , les prêtres, les femmes qui suivaient l'armée, avec leurs petits enfants.

L'ardeur de la rapine et le désordre furent si grands que presque toute cette foule sans défense fut égorgée ; c'était une horrible pitié que d'entendre leurs cris, de les voir massacrer par les archers ou fouler aux pieds des chevaux par les gens d'armes. Cette cruauté redoubla le courage des Flamands ; ils restaient inébranlables derrière le rempart de leurs piques et de leurs pieux à pointe de fer.

Toutefois leur péril redoublait, et la journée allait être perdue pour le duc Maximilien ; les Français venaient de se saisir de son artillerie et commençaient à la tourner contre son armée. Pour lors le comte de Romont, voyant bien qu'un moment de plus et tout serait fini, résolut de tenter un dernier effort et de profiter du désordre des Français, désordre d'autant plus grand qu'ils se croyaient victorieux. Il rassembla ses gens, se jeta tout le premier du côté où l'artillerie venait d'être prise, parvint à la reconquérir. et, sans se laisser arrêter par une blessure qu'il reçut à la jambe, il continua à pousser les Français. Bientôt ils furent entièrement rompus et se mirent à leur tour en déroute, laissant à la merci de l'ennemi leur camp, qui devint aussi la proie du pillage. En vain les gens d'armes, revenant de leur poursuite, tentèrent-ils de ré-

parer ce malheur; c'était trop tard; ils arrivaient harassés, l'un après l'autre, sans savoir ce qui se passait sur le champ de bataille, et à grand'peine pouvaient-ils échapper eux-mêmes à ce péril imprévu. Toutefois ce ne fut point une défaite complète; l'armée française ne fut point détruite; monsieur d'Esquerdes se retira à Blangi, et recueillit une partie des gens qui lui restaient à Hesdin et dans les autres garnisons.

La bataille avait duré depuis deux heures jusqu'à huit heures du soir. Le duc Maximilien pouvait se dire victorieux, car il avait gardé le champ de bataille; mais la victoire lui avait coûté cher. Presque tous ses hommes d'armes avaient été tués ou pris. Jean, fils du bâtard Cornille, qui avait péri autrefois à Rupelmonde, Antoine d'Hallwin, le grand-bailli de Bruges, et bien d'autres puissants gentilshommes périrent en cette journée. Le duc Maximilien y montra une extrême vaillance et se tint pendant presque toute la bataille au plus fort du danger. Dès la première attaque, bien qu'il eût rompu sa lance en se heurtant contre un homme d'armes, il abattit un franc-archer, et fit lui-même prisonnier un gentilhomme breton qui se rendit à lui pendant le moment le plus vif de la bataille. Charles de Croy, fils du comte de Chimai, empressé d'honorer sa chevalerie nouvelle, s'était lancé au secours de sire Guillaume de Goux, qu'il voyait aux prises avec un homme d'armes français. Ses étriers se rompirent, et il tomba; le Duc, apercevant son péril, s'en vint aussitôt avec Josse de La Laing et quelques Allemands pour lui porter secours, au risque d'être lui-même enveloppé. Ce courage acheva de lui gagner l'amour de la noblesse et de la chevalerie de Flandre.

Le courroux du roi fut grand ¹ quand il reçut cette nou-

¹ Comines; Molinet.

velle. Il s'emporta contre monsieur d'Esquerdes, qui avait, contre sa volonté si bien connue, hasardé l'honneur et le salut du royaume dans une bataille qu'il croyait plus perdue encore qu'on ne le lui disait. Néanmoins, apprenant la grande perte des ennemis, il feignit ne n'avoir ni crainte ni regret, se contenta des excuses de monsieur d'Esquerdes ; puis il se hâta d'écrire aux bonnes villes que son armée avait remporté une grande victoire et détruit la fleur de la noblesse flamande. Partout on chanta des *Te Deum* et l'on alluma des feux de joie. Il était pourtant resté sept mille combattants sur le champ de bataille, et l'on avait perdu de vaillants hommes de guerre, entre autres Jean Le Beauvoisien.

Le roi était surtout irrité qu'une victoire déjà gagnée eût été ainsi changée en défaite par la désobéissance et l'amour du pillage. Il chargea monsieur d'Esquerdes de semoncer les capitaines, et surtout les gens de la garnison de Thérrouenne. Il leur dit de sa part : « Le roi est averti
« du grand dommage qui nous est advenu. Aucuns de
« vous voudraient bien en jeter la faute sur moi, mais c'est
« sans raison. J'ai fait tout mon possible, et si vous aviez
« fait votre devoir contre les gens de guerre aussi bien
« que contre les vivandiers, les prêtres, les malades, les
« femmes et les petits enfants ; si vous n'aviez pas commis
« cette grande inhumanité, qui sera un scandale éternel
« pour le règne du roi, vous eussiez gagné la bataille. Ce
« n'est pas merveille si les pauvres paysans sont contre
« vous et tuent vos gens dans la campagne, car vous ne
« cessez de les maltraiter et de les piller. »

On commença donc à ne plus agir si cruellement envers les gens du pays. On leur accordait merci lorsqu'on les faisait prisonniers ; on leur promettait protection et repos s'ils revenaient cultiver leurs champs. Plusieurs se rassurèrent et quittèrent les bois où ils s'étaient réfugiés.

Mais, ce qui importait surtout pour la guerre, c'était de mettre quelque discipline dans l'armée et d'empêcher que le désir de piller n'y mit un si grand désordre. Le roi régla que les prisonniers et le butin seraient mis en un seul total, vendus à la criée, pour que le prix de la vente fût ensuite partagé également. Il pensait que les riches capitaines, étant les seuls qui pussent garder et nourrir des prisonniers, aimeraient mieux dorénavant en acheter à bon marché dans la vente que de s'occuper à en faire durant le combat, tandis que, de leur côté, les simples hommes d'armes et autres, à qui il serait interdit de rançonner les prisonniers sur le champ de bataille, n'auraient plus grande ardeur à en faire.

Il écrivait donc à son grand ami monsieur de Saint-Pierre : « Monsieur le grand-sénéchal, à l'égard des gens d'armes qui sont dans Théroutte, j'en ai toujours fait chef monsieur de Saint-André. Quant aux deux cents lances qu'il demande, il me semble que ce doit être : d'abord la compagnie de Joyeuse, et préchez Manouri pour qu'il obéisse bien ; secondement la compagnie de monsieur Raoul de Lannoy, à qui j'ai baillé la charge qu'avait Le Beauvoisien. J'entends qu'ils viennent par demi-bandes. Il faut que monsieur de Baudricourt s'en aille à Franchise¹ ; les autres compagnies que vous avez déjà mises dedans, et qui ne sont commandées que par des lieutenants, lui obéiront mieux ; ainsi il me semble que vous avez bien fait. Je vous envoie les lettres que m'a écrites le prévôt des maréchaux et les lettres que j'écris à monsieur de Saint-André et au prévôt. Je vous prie de remontrer à monsieur de Saint-André que je veux être servi à mon profit, et non par avarice, tant que la guerre dure, et, s'il ne le veut de bonne grâce, faites-le-lui faire

¹ Arras.

par force. Empoignez les prisonniers et mettez-les au butin comme le reste. Ceux que vous verrez qui pourraient me nuire, je vous prie qu'ils ne soient pas délivrés. Trouvez pour cela quelque bon expédient. Il faut que les capitaines les achètent dans le butin, et ils les auront sûrement bon marché; puis ils s'obligeront à moi de ne les point délivrer d'un long temps que vous aviserez, et vous prendrez leurs engagements; alors ils les enverront dans leurs hôtels.

« Monsieur le grand-sénéchal, je suis bien ébahi que les capitaines de monsieur de Saint-André et les autres ne trouvent pas bon que j'aie fait une ordonnance pour que tout soit au butin. Par ce moyen, ils pourront acheter tous ces prisonniers, même les plus gros, pour un rien; c'est ce que je demande, afin qu'une autre fois ils tuent tout, et ne prennent plus ni prisonniers, ni chevaux, ni pillage; alors nous ne perdrons jamais de bataille. Je vous prie, monsieur le grand-sénéchal, mon ami, parlez à tous ces capitaines, chacun à part; faites que la chose vienne comme je la demande, et incontinent que vous m'aurez fait ce service, avertissez-m'en pour me faire plaisir. Monsieur le grand-sénéchal, je vous tiens pour mon procureur là où vous êtes, et je serai le vôtre là où je serai. Je vous envoie des Suisses pour garder Houdain, jusqu'à ce que monsieur de Moreuil y soit retourné; j'envoie deux mille livres à messire Tannegui de Villeneuve pour le fortifier. Bapaume est d'Artois; ainsi ne perdez pas de temps à l'abattre, plus tôt que plus tard, et je m'ébahis que vous ayez tant tardé à le faire. Dites tout ceci à monsieur d'Esquerdes, à monsieur de Baudricourt et à monsieur de Maigni, car je ne leur écris rien, sinon qu'ils vous croient. Je vous prie, dites à monsieur de Saint-André qu'il ne vous fasse pas du rétif, car c'est la première désobéissance que j'aie jamais eue d'un capitaine. Je ne

saurais vous enseigner de si loin ; faites ainsi que vous le verrez pour le mieux , mais gardez qu'il ne reste un seul prisonnier dans Théroouenne. Monsieur le grand-sénéchal, si monsieur de Saint-André fait mine de vous désobéir, mettez-lui vous-même la main au cou , et lui ôtez par force les prisonniers, et je vous assure que je lui ôterai bientôt la tête de dessus les épaules. Mais je crois qu'il ne contredira pas, car il n'en a pas le pouvoir. Je crois que ce traître de paillard n'a jamais compris que je voulais que les capitaines achetassent les bons prisonniers pour y gagner. Monsieur le grand-sénéchal, l'écuyer Chandios vous dira le surplus ; et adieu. Écrit à Selommès, le 5 septembre. Monsieur le grand-sénéchal , faites toujours escorter bien sûrement Chandios tant à l'aller qu'au retour. »

Si le duc Maximilien avait eu plus de hardiesse ou eût été mieux conseillé, il aurait profité du premier trouble des Français et serait entré dans Théroouenne, peut-être même dans Arras¹ ; mais, le premier moment une fois manqué, il n'était plus en état de continuer une forte guerre. Les bagages de son armée avaient été pillés et détruits, une partie de son artillerie avait été emmenée avant que le comte de Romont eût pu la reprendre². Le pays, ravagé depuis trois ans, ne pouvait plus fournir aucune ressource ; il leva le siège de Théroouenne. Les milices de Flandre retournèrent chez elles, et ce fut deux mois après seulement qu'il put rassembler assez de monde dans la ville d'Aire pour tenir de nouveau la campagne. Il commença par aller faire le siège du château de Malaunoi³ ; il était défendu par un vaillant homme, nommé Raimonnet d'Ossagne le cadet, qui n'avait que cent vingt compagnons ; pourtant il fit bonne résistance pendant

¹ Amelgard. — ² Comines. — ³ Molinet ; De Troy ; Legrand.

trois jours, se laissa battre par l'artillerie, soutint l'assaut et ne se rendit à merci que lorsque, deux tours étant forcées, il se fut retiré dans la troisième. Pour le punir de sa défense obstinée, on le pendit, ainsi que la plupart de ses compagnons. Le duc Maximilien continua à se saisir encore de quelques autres châteaux des environs.

Dès que le roi apprit la fin cruelle de Raimonnet d'Os-sagne, mis à mort de sang-froid, trois jours après avoir été reçu à merci, il résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Il ordonna à son prévôt, Tristan l'Hermite, de prendre cinquante des principaux prisonniers que les Français avaient entre les mains, et d'aller les pendre dans les lieux les plus apparents de la province. Tristan se mit à la tête de huit cents lances et de six mille francs-archers. Il vint d'abord devant la porte de la ville d'Aire, où avait été exécuté Raimonnet, et là il pendit sept des prisonniers. De là il s'en alla devant Saint-Omer, Douai, Lille, toujours faisant ainsi que le roi lui avait commandé. Pour se conformer à sa volonté et choisir les meilleurs prisonniers, il avait pris Wolfgang de Polhein, et l'allait pendre tout comme les autres; mais le roi, qui avait su combien le duc Maximilien aimait ce jeune seigneur, ne voulut pas lui faire cette offense et ce chagrin; il envoya ordre de le garder en prison. Le messenger arriva à temps pour sauver le sire Wolfgang.

Le soin qu'avait pris le roi pour qu'il fût épargné, la diligence du message qu'il expédia furent fort remarqués, et une erreur produite par le nom de Polhein fit répandre le bruit qu'il s'en était fallu de peu que Tristan ne pendît le fils du roi de Pologne ¹.

La troupe de Tristan était assez forte pour servir à autre chose qu'à le protéger dans son office; elle entra dans

¹ De Troy.

le comté de Guines, y fit les plus grands ravages et brûla dix-sept châteaux.

Mais ces courses dans les campagnes, quelque mal qu'elles pussent faire, causèrent un bien moindre dommage au duc Maximilien que ce qui se passait alors sur mer. Depuis le commencement de la guerre, les vaisseaux de chaque parti faisaient mutuellement des pirateries; mais cette fois Coulon, vice-amiral de France, ayant armé plusieurs navires, s'en alla à la rencontre de la flotte de Hollande et de Zélande, qui revenait de la pêche du hareng. C'était une des grandes richesses de ce pays, qui avait depuis longtemps coutume de vendre du poisson à tous les États de la chrétienté. La flotte presque entière fut prise et emmenée dans les ports de Normandie¹. Ce fut un désespoir parmi les Hollandais; ils équipèrent alors quelques vaisseaux armés pour défendre et protéger leurs pêcheurs; Coulon dispersa cette nouvelle flotte, et s'empara encore des navires chargés de poisson. Peu après il saisit de même un convoi qui apportait de Prusse les seigles nécessaires à la nourriture du pays. Jamais, depuis cent ans, les Flamands et les Hollandais n'avaient, disaient-ils, éprouvé une pareille calamité. L'ardeur des villes et des bourgeois pour faire la guerre à la France s'en trouva fort refroidie.

La bataille de Guinegate avait encore plus changé la volonté du roi. Du jour où il sut cette mauvaise nouvelle, sa résolution fut prise de faire la paix, mais sans se presser, aux meilleures conditions, en donnant autant d'embarras qu'il pourrait au duc Maximilien, et profitant de toutes les bonnes occasions.

Pour ne rien faire paraître de ses desseins et se trouver prêt à tout, il continua à s'occuper de réformer son armée.

¹ Amelgard; Legrand.

L'année précédente il avait commencé à détruire les compagnies d'ordonnances; maintenant il songea à se passer des francs-archers. Pour cela il fallait avoir des Suisses en grand nombre. Ce fut une de ses principales affaires. Les traités, et notamment celui qui avait été signé à Lucerne, au mois d'avril 1477, portaient que les Suisses lui fourniraient six mille hommes valides et guerroyants. Depuis la conquête et la parfaite soumission de la comté de Bourgogne, les seigneurs des ligues ne se regardaient plus comme obligés envers le duc Maximilien, qui d'ailleurs ne payait nullement les sommes promises. Il était beaucoup trop pauvre pour solder toute cette jeunesse des Suisses, qui voulait à toute force porter les armes et gagner de l'argent.

Tout favorisait donc le dessein du roi¹, et il pouvait, soit obtenir l'exécution de la promesse qu'on lui avait faite d'envoyer six mille combattants à sa solde, soit enrôler une foule d'aventuriers suisses; aussi jamais ne dépensa-t-il autant d'argent et n'envoya-t-il autant d'ambassadeurs en Suisse que dans le cours de cette année et de la suivante. Il le fallait bien, tant pour presser l'accomplissement des traités que pour veiller de près sur toutes les pratiques qu'on pouvait tenter contre lui dans un pays dont l'alliance était à prix d'argent. D'ailleurs ce n'était pas sans inquiétude que les Suisses voyaient entre ses mains la comté de Bourgogne; il leur semblait un dangereux voisin.

Ainsi il importait au roi de rendre cette possession tranquille et de prévenir des révoltes qui pouvaient si facilement trouver un appui. Le prince d'Orange était fort décrié; il avait fait tant de promesses, qu'il n'avait pas tenues, et répandu tant de vaines espérances que l'on

¹ Amelgard; de Troy.

n'avait plus nulle confiance en lui. Le roi s'attacha à gagner les principaux gentilshommes qui avaient fait la guerre avec ce prince et mieux que lui. Claude de Vauldreï était mort à la suite de ses blessures; son frère Guillaume passa au service du roi et fut bientôt employé auprès des Suisses. La noblesse du duché fut aussi traitée avec douceur et caresse. Le sire de Vergi, qui avait été fait prisonnier devant Arras au commencement de la guerre, était depuis plus de deux ans enfermé dans une cage, les fers aux pieds et aux mains ¹, refusant toujours de faire serment; le roi parvint enfin à gagner la dame de Vergi, sa mère; elle persuada à son fils que se soumettre serait chose plus sage et plus profitable; en effet toutes ses terres lui furent restituées, et il reçut en surcroît plus de dix mille livres de rente ²; il eut aussi des commissions pour la Suisse. Un autre seigneur du duché, le sire Claude de la Guiche ³, qui avait été enfermé au château de Blois, fut mis de même en liberté. Parmi les anciens serviteurs du duc de Bourgogne que le roi envoya auprès des ligues, un de ceux qui eurent le plus sa confiance fut le sire Antoine de Bussy Lameth, fils de ce sire de Lameth ⁴ qui avait fait tant de messages entre le feu duc Charles et le duc de Bretagne, et que le roi avait voulu faire prendre en 1464. Le sire de Lameth avait, comme son fils, quitté le service de mademoiselle de Bourgogne, et devint chambellan, conseiller, bailli de Lens en Artois et d'Autun en Bourgogne, capitaine de la Grosse-Tour de Bourges et lieutenant du roi en Berry.

Ce fut ainsi qu'à force d'argent, et surtout par la bonne conduite de monsieur d'Amboise, le roi parvint à avoir des Suisses tant qu'il en voulut, et à tenir la Bourgogne

¹ Muller; Legrand. — ² Comines. — ³ *Histoire généalogique*, — ⁴ *Antiquités d'Amiens*.

en parfait repos. Son pouvoir y était si bien établi que Charles de Neufchâtel, archevêque de Besançon, crut devoir prendre de lui des lettres d'abolition pour les voyages qu'il avait faits en Suisse et les traités qu'il y avait conclus dans l'espoir de défendre la Comté. Il n'était pourtant ni sujet du roi, ni obligé à rien envers lui, lorsqu'il s'était mis en peine d'empêcher la conquête de son pays.

Près de là, en Savoie, le pouvoir du roi s'était encore augmenté. Madame Yolande, sa sœur, était morte l'année précédente, le 29 août 1478. Son fils, le duc Philibert, n'avait encore que douze ans; il y eut d'assez grands embarras pour régler la régence ¹. Les oncles du duc et les principaux seigneurs résolurent de s'en rapporter au roi. Il nomma au gouvernement de Savoie et de Piémont le comte de La Chambre, et laissa la garde du jeune prince à Étienne de Grolée, seigneur de Luys, à qui il l'avait déjà confiée quelques années auparavant, pendant que la duchesse Yolande était prisonnière du duc de Bourgogne.

La discorde se mit bientôt entre le comte de La Chambre et le sire de Luys. Le roi envoya successivement en Savoie le comte de Dunois et le prince de Tarente avec le sire de Comines; comme les affaires ne s'arrangeaient pas, il se fit amener le jeune prince par le sire de Luys, qui était son pensionnaire. Le duc Philibert passa quelque temps à Bourges et à Tours auprès du roi, et de là fut ramené à Chambéry, par monsieur Louis d'Amboise, évêque d'Albi. Ce ne fut pas encore la fin des troubles de Savoie; mais le roi avait moins que jamais à craindre de ce côté.

S'il continuait à s'entremettre des affaires d'Italie, c'était afin de tout pacifier. Les Génois lui envoyèrent des ambassadeurs pour excuser leur révolte contre le duc de

¹ Guichenon.

Milan ; ils lui montrèrent une complète soumission comme à leur seigneur souverain. Le roi fit bon accueil à messire Hector de Fiesque, leur député, écouta tout ce qui lui fut exposé en leur nom, et répondit que, puisque leur bonne volonté était si grande, il pourrait entendre à leurs propositions. Toutefois il n'avait nullement le désir de garder la seigneurie directe d'une ville si turbulente et qui avait souvent causé tant d'embarras aux rois de France ses prédécesseurs. « Les Génois se donnent à moi, » disait-il familièrement, et moi je les donne au diable. »

Son alliance avec la Castille devenait de plus en plus complète et sincère. Le cardinal Mendoza avait la plus grande part au gouvernement des royaumes de Ferdinand et Isabelle, et n'était pas plus leur serviteur qu'il ne l'était du roi de France ; il mettait tous ses soins à leur inspirer une tendresse pleine de respect pour le roi Louis ¹. En effet, sa bonne volonté tarda peu à leur profiter. Le roi de Portugal, privé de l'appui de la France, fut contraint de faire la paix et de renoncer à toute prétention sur la couronne de Castille. Au mois de juillet 1479, l'évêque de Lombez ramena d'Espagne à Paris une grande ambassade à qui le roi fit rendre les plus pompeux honneurs ². Le prévôt des marchands et les échevins allèrent hors de la ville au-devant des ambassadeurs de Castille, et leur entrée fut magnifique. L'évêque de Lombez, qui était en même temps abbé de Saint-Denis, les festoya dans son abbaye, et le comte de Meulan, que chacun n'appelait jamais que maître Olivier, leur fit les honneurs du château de Vincennes. Le roi n'oublia point de leur faire donner de riches présents.

Peu de temps après, la ville de Paris reçut avec plus de solennité encore le duc d'Albanie, qui s'était échappé de

¹ Lettres de l'évêque de Lombez, dans Legend. — ² De Troy.

la prison où le retenait le roi d'Écosse, son frère. Le roi donna ordre qu'il fût traité comme fils de roi et le défraya de toute sa dépense. Ce grand accueil fait au duc d'Albanie ne pouvait que plaire au roi Édouard, qui était alors en guerre avec le roi d'Écosse. Toutefois le roi Louis, ménageant les antiques alliances qu'il avait avec les Écossais, ne voulut accorder nul secours ni favoriser en aucune façon les projets du duc d'Albanie contre son frère Jacques III ; seulement il lui procura un noble et riche mariage ¹ avec Anne de la Tour, de la maison d'Auvergne, et le fit accompagner d'un grand cortège lorsqu'il se rendit en Auvergne pour célébrer ce mariage. Il passa ensuite assez longtemps en France, toujours bien traité et tenu comme en réserve, pour se servir de lui selon l'occasion et d'après les termes où l'on serait avec l'Angleterre.

Malgré tous les efforts du roi pour conserver le grand crédit qu'il avait en Angleterre, c'était une chose si extraordinaire et si nouvelle que de voir un roi anglais et ses conseillers dociles à tout ce que désirait un roi de France que cela ne pouvait guère durer. Le peuple était grandement mécontent de se voir ainsi vendu à ses anciens ennemis ; il ne prenait intérêt qu'aux Flamands, se réjouissait de leurs victoires, s'inquiétait de leurs mésaventures, ne désirait rien tant que de leur porter secours. Lorsque le roi Édouard était contraint à assembler les États du royaume en Parlement, il y avait toujours un parti très-fort contre la France, et la complaisance qu'on lui montrait excitait de grands murmures. En cet état il était inévitable que plusieurs conseillers craignissent de trop offenser la volonté de tout le royaume, et le roi Édouard lui-même devait se sentir quelque peu ébranlé dans son amitié pour le roi de France.

¹ *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne.*

On commençait donc à pratiquer de secrètes intelligences contraires aux assurances publiques. C'était surtout par le duc de Bretagne que passaient les diverses propositions d'amitié et d'alliance entre l'Angleterre et le duc Maximilien : car jamais aucun traité ni aucun serment ne pouvaient enchaîner la vieille haine de ce duc et de quelques-uns des conseillers de Bretagne contre le roi. Il n'ignorait pas ce qui se complotait contre lui dans cette cour ; il y envoyait souvent , faisait rappeler au duc les promesses qu'il avait récemment jurées, le sommait de les tenir , et ordonnait qu'on lui remontrât bien que, le duc d'Autriche et les Flamands ayant attaqué le royaume , le cas d'alliance défensive était échu. Cela ne changeait en rien la mauvaise volonté qu'on avait pour lui en Bretagne, et qui était devenue plus hardie depuis la journée de Guinegate.

Alors le roi prit la résolution de donner au duc de Bretagne l'inquiétude de voir se réveiller ces vieilles querelles des maisons de Blois et de Montfort, qui avaient si longtemps divisé la Bretagne. Jean de Brosse, fils du maréchal de Boussac , qui était mort dans les commencements du roi Charles VII, avait épousé Nicolle de Blois, unique héritière de la maison de Blois. Beaucoup de traités, une longue possession reconnue par le roi de France, des hommages reçus avaient confirmé le duché dans la maison de Montfort. Néanmoins, par acte du 5 janvier 1480, le roi acheta tous les droits de Nicolle de Blois, se chargeant de payer la dot de trente-cinq mille livres promise en mariage à Paule de Brosse, qu'avait épousée le comte de Nevers. Il se trouvait ainsi le maître d'élever des prétentions au duché de Bretagne ; mais il avait tant d'autres embarras, que ce contrat n'était qu'une vaine menace ; aussi le duc n'en devint-il que plus empressé à conclure la nouvelle ligue qui se préparait entre l'Angleterre, la Flandre et la Bretagne.

Ayant donc renoncé à posséder tout l'héritage duc de Bourgogne, se contentant d'en avoir une partie, et ne souhaitant plus que de se l'assurer par une bonne paix, le roi en revint à s'occuper davantage des affaires de son royaume. Il avait plus d'un grief contre le duc de Bourbon, et jusque-là il ne lui avait témoigné en rien son ressentiment. Depuis quelque temps il avait recueilli un nommé Jean Doyat, ancien élu de la ville de Cusset¹. Longtemps payé par le roi pour épier le duc de Bourbon, son seigneur et son maître, cet homme avait subi, pour ses méfaits, quelque condamnation dans la justice du Bourbonnais. Chassé de son pays, il était devenu un des favoris du roi, un autre maître Olivier. Il dressa un mémoire contre le duc de Bourbon et rapporta les abus qui se commettaient dans ses seigneuries. Selon lui, le duc de Bourbon avait des archers et gens armés, que ses officiers employaient à vexer et contraindre les habitants; il fortifiait ses places; il faisait battre monnaie; il interdisait à ses vassaux d'appeler de sa justice à celle du roi, et avait même fait mettre à mort, de nuit et par violence, ceux qui avaient voulu se rendre appelants; il avait exclu de l'assemblée des États d'Auvergne et de Bourbonnais les députés des villes affectionnées au roi, et n'y admettait que ses propres officiers.

Sur ce rapport, transmis au chancelier, le roi écrivit au Parlement et au procureur général de faire informer. Jean Doyat lui-même et un conseiller au Parlement furent nommés commissaires pour l'enquête. Ils se rendirent sur les lieux, et, lorsqu'ils eurent rapporté les documents recueillis à leur diligence, le chancelier du duc de Bourbon, son procureur général, le capitaine de ses gardes et ses principaux officiers furent ajournés devant le Parlement.

¹ Chabrol, *Coutumes d'Auvergne*; de Troy; Legrand.

Le duc de Bourbon ne reçut point humblement un tel affront ; son chancelier fut chargé de déclarer que son maître ne désavouait en rien ses officiers et qu'ils avaient agi par ses ordres : c'est ce que le duc reconnaissait par lettres authentiques. La procédure fut longue. Sans doute il pouvait bien y avoir quelque vérité dans les imputations de Jean Doyat, car les seigneurs en agissaient souvent ainsi envers leurs vassaux , sans se soucier de la puissance du roi. Néanmoins il n'y avait dans le royaume, et surtout parmi les gens de Paris, qu'une voix en faveur du duc de Bourbon. On ne voyait en tout ceci qu'un complot de gens de bas lieu et méprisés de tous, pour détruire un bon et loyal seigneur. Il passait pour opposé au roi ; c'en était assez pour avoir la bonne volonté du peuple. Aussi parlait-on avec grande indignation de maître Hallé, avocat du roi, qui plaidait, disait-on , contre Dieu et la raison pour soutenir cette accusation. Elle n'eut aucune suite ; le Parlement renvoya absous les officiers du duc de Bourbon. Mais le roi, pour le braver, n'eut pas honte de nommer Jean Doyat gouverneur d'Auvergne. Il fit aussi prendre et traduire devant le Parlement Geoffroy Herbert, évêque de Coutances, principal conseiller du Duc. Son procès fut fait sur certaines imputations de sorcellerie et astrologie , et quelques autres mauvaises pratiques. Le Parlement ordonna qu'il serait tenu en prison à la Conciergerie, et le temporel de son évêché fut saisi.

Le roi n'était point en meilleure intelligence avec le duc de Lorraine ¹. L'année précédente il avait fait avec lui un traité d'alliance que sans doute il n'avait point le dessein d'exécuter, car par ce traité il lui concédait le duché de Luxembourg et la comté de Bourgogne , sur lesquels il

¹ *Histoire de Lorraine et de Bourgogne; Histoire du roi René; Legrand.*

était loin alors d'abandonner ses prétentions. Depuis il avait conçu quelques alarmes, et même assez fondées, de voir le duc de Lorraine devenir héritier de son grand-père le roi René. C'était en effet à quoi travaillait ce prince ; il s'était fait consentir un bail pour le duché de Bar, et il en avait pris le gouvernement. Il s'était depuis rendu en Provence , et avait , disait-on , espérance de faire changer le testament que le roi René avait fait, trois années auparavant, en faveur de son neveu, Charles d'Anjou.

Heureusement le roi avait en Provence de grands partisans, et surtout messire Palamède de Forbin, qui conduisait tout en ce pays-là. L'esprit du vieux roi René était fort affaibli ; on en profita pour lui conseiller d'exiger que le duc de Lorraine quittât les armes de son duché et de sa maison pour prendre l'écusson d'Anjou. Le duc René s'y refusa et dit qu'il pouvait seulement écarteler ses armoiries. Cela ne satisfit point la fantaisie du vieillard et le courrouça contre son petit-fils. Bientôt le roi de France, inquiet, envoya en Provence le sieur de Blanchefort , maire de Bordeaux , et maître François Genas , général des finances, pour veiller à ses intérêts. Ils comptèrent de fortes sommes et donnèrent de riches présents au roi René ainsi qu'à ses conseillers. Le duc de Lorraine, craignant à son tour qu'il ne lui arrivât malheur , s'embarqua précipitamment, et, pour ne point risquer de traverser le royaume, il s'en alla prendre terre à Venise.

Bientôt le roi, se prévalant de la donation que lui avait faite madame Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, envoya réclamer le duché de Bar. Le duc de Lorraine n'était pas encore de retour ; sa mère, madame Yolande d'Anjou, était une princesse fière et courageuse ; elle répondit que le roi n'avait qu'à faire selon sa volonté, mais qu'elle n'abandonnerait pas le duché de Bar. Plus sage-

ment conseillée; elle demanda à attendre le retour de son fils. Pendant ce temps le roi obtint du roi René un bail de six années qui lui donnait le gouvernement et la garde du duché de Bar. Le sire Bertrand de La Jaille fut nommé commissaire pour en faire la remise aux gens du roi; mais comme ils avaient dans leurs instructions de ne laisser insérer dans le procès-verbal ni la clause de six ans, ni la rente du bail, dont la suppression eût semblé constater une prise de possession définitive, la remise ne se fit point.

Dès que le roi en fut informé, il employa tous ses moyens accoutumés pour vaincre la résistance du sire de La Jaille. Il lui fit écrire par maître Cerisais et par d'autres amis qu'il avait en France; on lui offrit des récompenses; tout fut inutile. « Tâchez du moins, écrivait le roi à ses commissaires, de glisser dans le procès-verbal quelque bon mot dont on puisse se servir par la suite. » Enfin il en fallut passer par l'exigence du sire de La Jaille.

Mais la duchesse Yolande et son fils ne reconnaissaient pas pour valide le bail consenti au roi; ils représentaient un acte du 15 novembre 1476, par lequel le roi René protestait d'avance contre toute disposition qu'il pourrait prendre à l'avenir au préjudice de madame Yolande, sa fille, et du duc René, son petit fils, qui seuls devaient, disait-il, posséder le duché de Bar, que leur assurait son testament.

Lorsque ensuite advint la mort du roi René, le 10 juillet 1480, elle ne termina point ce différend; Charles, comte du Maine, hérita de la Provence; le roi réunit l'Anjou à la couronne; la ville de Bar et quelques autres furent tenues au nom du roi; le reste du duché de Bar était soumis au duc de Lorraine, qui prétendait avoir droit à le posséder en entier.

Au commencement de l'année 1480¹, le roi se trouvait en bien meilleure situation que le duc Maximilien, soit pour continuer la guerre, soit pour faire la paix à des conditions avantageuses. Son armée de Bourgogne traversait la Champagne, sous le commandement de monsieur d'Amboise, pour aller attaquer le Luxembourg. Le sire d'Esquerdes était le principal chef des garnisons de l'Artois. Le roi n'avait donc rien à redouter des entreprises de son adversaire; au contraire, le duc Maximilien voyait chaque jour croître ses embarras : la guerre de Gueldre n'était pas un des moindres.

Aussitôt après la mort du duc Charles de Bourgogne, et encore bien plus lorsque le duc Adolphe de Gueldre eut été tué devant Tournay, les gens de Nimègue et de quelques autres villes s'étaient élevés contre la domination bourguignonne². Réclamant la nullité de la cession que le vieux duc Arnould avait faite au duc Charles, en déshéritant son fils, ils avaient sommé madame Marie et le duc Maximilien de mettre en liberté leur légitime seigneur, le jeune fils du duc Adolphe. Comme ils n'obtinrent point de réponse, ils mandèrent madame Catherine de Gueldre, tante de ce jeune duc, et la firent régente.

Messire Guillaume d'Egmont était gouverneur de la Gueldre pour la duchesse de Bourgogne; il s'avança sans précautions contre les gens de Nimègue, fut saisi dans sa marche avec le sire d'Iselstein, et jeté dans une dure prison; plusieurs de ses serviteurs furent même mis à mort. Les habitants de Nimègue appelèrent d'abord pour les gouverner, sous l'autorité de leur régente, le duc Frédéric de Brunswick. Il se mit à leur tête; mais, comme il voulait épouser madame Catherine et qu'elle n'y consentit point, il abandonna les gens de la Gueldre. Alors ils

¹ 1479, v. st. L'année commença le 2 avril. — ² *Chronique de Hollande; Pièces de l'Histoire de Bourgogne; Legrand.*

choisirent un autre avoué ou gouverneur ; ce fut messire Henri de Schwartzemberg, évêque de Munster, ce vaillant prêtre qui avait si bien combattu au siège de Neuss.

Son premier soin fut de rechercher l'appui du roi de France. Le sire Perceval, de Dreux, et maître Franberge, maître des requêtes, furent envoyés par ce prince, au mois de janvier 1480, pour conclure un traité avec les députés de Catherine de Gueldre, de l'évêque de Munster et des habitants de Zutphen. Les ambassadeurs de France exigèrent que le duché de Gueldre et le comté de Zutphen s'engageassent pour le présent et l'avenir à aider et servir le roi et le royaume de France envers et contre tous, notamment contre le duc Maximilien, madame Marie, sa femme, et leurs enfants, ainsi que contre le duc de Clèves et ses descendants. Le roi voulait qu'on remit des lettres patentes à ses ambassadeurs, portant promesse de faire sur-le-champ mortelle guerre à ses susdits ennemis.

De leur côté, l'évêque de Munster et madame Catherine de Gueldre demandaient que le roi s'obligeât à ne faire ni paix ni trêve, tant que le jeune duc de Gueldre ne serait pas remis en liberté, rendu à ses sujets, et en possession de toutes ses seigneuries. Le roi consentait volontiers à ces conditions, remarquant toutefois qu'il était souvent à propos de conclure des trêves de peu de durée ; il promettait d'y comprendre toujours ses alliés de la Gueldre.

Enhardis par leur traité avec le roi, ils recommencèrent la guerre contre le duc Maximilien, obtinrent de nouveaux avantages, repoussèrent ses troupes à grand'perte jusqu'à Bois-le-Duc, et furent arrêtées dans leur poursuite seulement par les renforts qu'amena le duc de Clèves.*

* Rapport de Wlietstede, espion du roi en Flandre; Manuscrit de la collection de Legrand.

Cependant la marche du sire de Chaumont vers le Luxembourg était commencée; il devenait pressant de lui résister. Le duc Maximilien chercha à conclure quelque accommodement avec la Gueldre; ses propositions ne furent pas écoutées.

D'un autre côté, tout était dans le plus complet désordre en Hollande. Les guerres des Hocks et des Kabelljauws avaient recommencé avec la même fureur que dans les anciens temps. La noblesse, comme la bourgeoisie, était divisée, et l'on ne voyait qu'entreprises d'une ville sur l'autre, violences, pillages, séditions contre toute autorité. Le seigneur de La Vère, gouverneur de Hollande, ne pouvait ou ne savait pas remettre le bon ordre dans le pays. Il était accusé de négligence, de faiblesse et d'incapacité, surtout par la faction des Kabelljauws. Il y avait une forte cabale auprès du duc Maximilien pour le faire destituer de cet office; mais c'était un si puissant seigneur qu'on ne pouvait prendre légèrement une telle résolution. En outre, pour achever la calamité de cette malheureuse province, elle soutenait une guerre cruelle avec les gens de la Gueldre, qui, ayant des ports sur le Zuyderzée, étaient en grande rivalité de commerce et de pêche avec les Hollandais.

Une si triste situation, et la consternation qu'avaient répandue dans les villes de Flandre les désastres de la flotte, avaient fait résoudre au conseil du duc Maximilien de ne mettre sur pied aucune armée pendant l'année 1480, et de renforcer seulement les garnisons des frontières de l'Artois.

Mais on ne pouvait rester sans défense contre les gens de la Gueldre et contre le sire d'Amboise; il fallut donc convoquer les États de Flandre; ils s'assemblèrent à Gand. Maître Carondelet, chancelier du duc, exposa la situation des affaires, et demanda une aide pour entretenir mille

lances, afin de défendre le pays de Luxembourg. Les Gantois répondirent qu'ils étaient déjà trop foulés d'impôts, que d'autres villes avaient été plus ménagées, qu'ils avaient promis de fournir à la défense des places et forteresses de Flandre, et tiendraient leur promesse, mais qu'ils ne voulaient rien faire pour le Luxembourg. Les trois autres membres de Flandre, Ypres, Bruges et le Franc, firent la même réponse.

Le duc Maximilien était à Bruxelles; son indignation fut grande lorsqu'il sut de quelle façon les Gantois avaient reçu une si juste demande; il leur écrivit : « Puisque vous êtes en un tel désordre et une telle désobéissance envers nous, mieux nous sera de trouver appointment avec le roi, et pour cela lui accorder tout ce qu'il voudra demander. S'il nous convenait d'en agir ainsi, la chose pourrait bien tourner à votre grand dommage et confusion; car alors nous aurions moyen de vous démontrer que vous êtes tenus d'entendre et obéir à votre naturelle princesse et à nous votre prince. »

Les doyens des métiers furent assemblés, et il leur fut fait lecture de la lettre. Le courroux de leur prince les touchait si peu que, comme pour le braver, ils ordonnèrent la levée d'une taille assez forte pour réparer les fossés de la ville. Il y eut quelques murmures contre cette taxe, et les bourgeois bannirent deux cents personnes, entre autres deux des conseillers du Duc. Parmi ceux qui s'étaient opposés à l'impôt, était un nommé Guillaume Vandersteghen; il s'était réfugié à Bruges; les Gantois le réclamèrent. Le Duc fit défense de leur le livrer; ils s'emportèrent en menaces, et bientôt on fut au point de craindre une guerre entre les deux villes. De part et d'autre les métiers avaient levé leurs bannières, et se tenaient en armes. Les écluses de Gand furent même ouvertes, et la campagne inondée.

L'embarras du duc Maximilien était donc extrême. Il ne savait où trouver de l'argent; le prince d'Orange lui en demandait pour les affaires de Bourgogne, et montrait que tout était perdu si on ne le mettait en état de tenir les promesses qu'il avait faites. Quatre mille piquiers, fournis par le duché de Brabant, ne pouvaient aller à la défense de Luxembourg, si l'on ne pourvoyait à leurs dépenses. Il n'y avait pas même de quoi suffire à l'entretien de la maison de la Duchesse. Déjà le prince avait mis en gage, chez un marchand de Florence établi à Bruges, un riche drageoir de quinze mille écus.

Pour comble de malheur, il tomba malade à Rotterdam, où les affaires des Hoeks et des Kabeljauws avaient exigé sa présence; son mal fut si violent qu'on craignit pour sa vie; le bruit courut même qu'il était mort.

Tout semblait donc plus favorable au roi que précédemment, et il pouvait croire que la paix allait se faire selon sa volonté, lorsqu'il apprit que l'évêque d'Elne avait ¹, le 12 mai, signé de nouveau la prolongation des trêves, en y comprenant, malgré ses instructions formelles, le duc Maximilien et le duc de Bretagne. La colère du roi fut grande; il appela son ambassadeur ². « Quoi! lui dit-il, vous n'avez pas su faire d'autres habiletés! Vous « vous êtes complu aux paroles des Anglais et leur avez « tout cédé. On m'avait assuré que vous étiez plus fort « trompeur que tous les conseillers d'Angleterre, et, pour « y avoir eu espérance, je me suis trompé. Par la Pâque- « Dieu, je ne vous y enverrai plus, et je mettrai d'autres « levriers à leurs trousses. »

Le roi ne s'en tint point à de telles réprimandes; il ordonna à son procureur général de traduire monsieur

¹ *Histoire de Bourgogne et pièces*; Legrand; *Pièces de Comines*; Rapin-Thôyras. — ² Rapport d'un religieux, espion de Maximilien; *Pièces de Comines*.

d'Elne devant le Parlement, pour avoir passé ses pouvoirs et pour avoir conclu des traités portant préjudice à la couronne.

L'évêque était un sage et habile homme ; il se défendit bien. Trois fois il avait été ambassadeur en Angleterre : d'abord après le traité de Pecquigny, mais pendant deux mois seulement ; puis, l'année suivante, peu de temps après la mort du duc de Bourgogne ; tandis qu'il était tranquille en son diocèse, le roi l'avait mandé, et l'avait de nouveau envoyé comme ambassadeur, pour succéder à une grande et solennelle ambassade où étaient l'archevêque de Vienne, Guillaume Cerisais, Olivier Leroux, et d'autres personnes considérables. Pour lors, l'évêque d'Elne avait passé vingt-six mois de suite en Angleterre, et avait bien pu connaître le pays. Il y avait vu combien le peuple était ennemi des Français et quelle faveur il portait aux Flamands et à leur cause. Ce n'avait donc pas été chose facile de maintenir le roi d'Angleterre dans son alliance avec la France et dans son amitié pour le roi. Des ambassades solennelles étaient venues au nom de l'empereur et de son fils, le duc Maximilien. Le margrave de Bade, le prince d'Orange, le confesseur de l'empereur, le président de Flandre, l'abbé de Saint-Pierre de Gand, tous personnages illustres ou habiles, s'étaient présentés pour réclamer le secours de l'Angleterre en faveur des Flamands. Les ambassadeurs de Castille et d'Aragon les avaient secondés de tout leur pouvoir, jusqu'à la paix de Saint-Jean-de-Luz. Le duc de Bretagne avait employé tout son crédit, et écrit lettre sur lettre au roi Édouard pour le décider. Deux fois le Parlement avait été assemblé, et le parti contraire à la France s'y était montré le plus fort.

Cependant l'évêque d'Elne avait en assez d'habileté et de bonheur pour, avec l'aide de Dieu, empêcher l'Angle-

terre de se déclarer contre le roi. Ce n'avait pas été sans difficulté, comme on l'avait vu, et ce n'avait pas été non plus sans péril. Les Flamands, attribuant tout au crédit qu'il avait gagné sur le roi Édouard, avaient envoyé un nommé Lancelot pour l'assassiner, et il eût péri par ce complot s'il n'en eût pas été averti à temps. La rage des gens du peuple d'Angleterre contre lui, à cause de la conduite que suivait leur roi, lui avait fait courir un continuél danger. Pendant un voyage qu'il avait fait en York avec le roi Édouard, le menu peuple de Londres avait pillé et ruiné son hôtel. Il était question tous les jours de le saisir, de le pendre, de le noyer. Ses domestiques étaient sans cesse insultés dans les rues; un d'entre eux avait été laissé pour mort, et le roi Édouard n'avait pas même osé punir un archer de ses gardes, reconnu pour coupable de cette violence.

L'évêque d'Elne prouvait donc fort bien son zèle pour le service du roi. Sans doute, et il le confessait, ses pouvoirs et instructions lui interdisaient de laisser mettre dans la trêve le duc d'Autriche et le duc de Bretagne. Il lui était de même défendu par le roi de le soumettre aux censures apostoliques, dans le cas où il cesserait de payer les cinquante mille écus par an. Mais lorsque, entre son second et son troisième voyage, il était revenu en France pour mieux savoir les véritables intentions du roi, il avait compris qu'avant tout il fallait empêcher les Anglais de faire une ligue offensive avec les Flamands et de tenter quelque entreprise sur la France. C'était dans cette pensée qu'il avait, ainsi que le conseillait la raison, consenti à ces deux conditions, après avoir fait de son mieux pour les repousser. Au demeurant, il ne pouvait se repentir d'avoir prévenu la guerre entre les deux royaumes.

Il aurait pu ajouter pour sa défense que les pratiques du roi en Écosse, l'engagement qu'il avait pris de ne point

secourir le duc d'Albanie, ses efforts pour le réconcilier avec son frère, les préparatifs de guerre des Écossais contre l'Angleterre, avaient jeté de grands doutes sur sa bonne foi et donnaient de fortes armes au parti qui lui était opposé dans le conseil du roi Édouard.

Le parlement de Paris ne donna nulle suite à cette procédure. Quant au roi, il ne ratifia point la trêve, mais continua à se conduire avec l'Angleterre tout comme par le passé, payant exactement au roi Édouard les sommes promises, lui témoignant grande amitié, et conservant à prix d'argent tous les partisans qu'il avait dans son conseil. Le comte de Hastings n'était pas le moins zélé.

« Sire, lui écrivait-il le 17 mai 1480, la chose que je désire le plus au monde, c'est votre bonne grâce ; j'espère y être, et n'ai pas intention de rien faire qui me la puisse ôter. Soyez sûr que je serai toujours de tout mon pouvoir et serai prêt à vous faire service, comme j'ai dit à monsieur d'Elne et à monsieur de Howard, qui est bien votre serviteur. Par eux vous serez averti de toutes choses. Sire, j'ai été assez hardi, par le conseil de monsieur d'Elne, de vous envoyer, par le porteur, des levriers, un hobbin ¹ et une haquenée qui vont assez doux, et, s'il vous plaît autre chose me commander, toujours me trouverai prêt à vous faire service. »

Lord Howard et une grande ambassade d'Angleterre étaient revenus encore en France pour obtenir la ratification de la trêve et entamer quelques pourparlers de paix. Le roi ne leur fit pas un moindre accueil que par le passé ; jamais il ne leur avait montré tant d'amitié ni fait de si riches présents. Il donna à lord Howard une vaisselle d'argent magnifique, qu'avaient fondue les orfèvres du Pont-au-Change. Lui-même les fêta splendidement au pa-

¹ Hobby, cheval de race irlandaise et d'allure douce.

lais, à Paris. Quant à avoir une audience de lui et lui parler des affaires, c'était chose impossible; il avait chaque jour quelque prétexte, et s'en allait de village en village, aux environs de Paris, pour ne pas se laisser joindre. En outre, malgré toute la tendresse qu'il témoignait aux ambassadeurs et à leur roi, il ne pouvait s'empêcher de dire, devant ses familiers et sans trop de discrétion, tout le mal possible des Anglais. Dans son courroux, il assurait que, s'il pouvait avoir paix ou trêve avec les Flamands, il n'aurait aucun souci des Bretons et des Anglais, fussent-ils plus grands amis encore qu'ils ne l'étaient.

Pendant tous ces délais, son armée avançait dans le duché de Luxembourg. Monsieur d'Amboise avait repris Virton d'assaut; Yvoy était sans moyen de défense; la garnison offrit de rendre la place, si elle n'était pas secourue avant six semaines; il ne lui fut accordé que trois jours. Monsieur de Chimai, gouverneur de Luxembourg, et le comte de Romont, qui commandait sur les marches de Flandre, n'avaient point de forces suffisantes, d'autant que les Suisses commençaient à arriver en grand nombre dans l'armée du roi. Les capitaines bourguignons ne songeaient donc qu'à parlementer et à conclure quelque trêve; mais le roi ne le voulait point, et ne donna point son approbation à celles que ses capitaines avaient consenties.

Ainsi la guerre continuait dans le duché de Luxembourg sans qu'il s'y fit pourtant de grandes choses; c'étaient des deux parts des courses et des ravages dont le pays était abîmé. Tous les marchands qui revenaient de la foire d'Anvers furent pillés et se virent enlever leurs chariots de marchandises. Le capitaine Galliot, qui avait si vaillamment défendu Valenciennes contre les Français, avait été gagné par le comte de Dammartin et servait maintenant le roi de son mieux; il s'en vint en dévastant

les campagnes jusqu'aux portes de Namur. De l'autre côté, le commandeur de Chantereyne ne faisait point de moindres exploits. Il alla mettre le siège devant le fort château de Beaumont, qui appartenait au comte de Vernembourg, allié du roi de France. Il était absent ; Marie de Croy, sa femme, bien que son frère et toute sa famille fussent les premiers et les plus puissants serviteurs du duc Maximilien, soutint le siège comme aurait pu le faire un vaillant capitaine ; elle vit ruiner et brûler sans s'émouvoir toute la ville qui environnait le château, et ne se rendit enfin que lorsque son mari lui eut fait dire de traiter. Elle obtint de bonnes conditions, et il lui fut permis d'emmener trois chariots chargés.

Mais ce n'était plus la guerre qui devait décider des intérêts des deux partis : il était manifeste que tout allait se passer en négociations. Depuis que le roi d'Angleterre se montrait favorable au duc Maximilien, ce n'était pas en son armée que ce prince devait mettre ses espérances.

LIVRE QUATRIÈME

1480-1482.

Le cardinal de Saint-Pierre légat en France. — Voyage de la duchesse douairière en Angleterre. — Le cardinal de Saint-Pierre en France. — Le Duc refuse de voir le légat. — Lettre du roi au légat. — Lettre du roi à ses ambassadeurs. — Délivrance de Wolfgang de Polheim. — Suite des négociations. — Délivrance du cardinal Baluc. — État des lettres sous le roi Louis XI. — Les réalistes et les nominaux. — Établissement de l'imprimerie en France. — Réformes projetées par le roi. — La méfiance du roi s'accroît. — Seconde compagnie des gardes. — Façon de vivre du roi. — Réforme des francs, archers. — Suite des négociations. — Le roi a une attaque d'apoplexie. — Suite des négociations. — Surprise tentée sur Hesdin. — Chapitre de la Toison-d'Or. — Revue des Suisses. — Grands-Jours en Auvergne. — Procédure contre le comte du Perche. — Haine du roi pour la justice ordinaire. — Négociations avec la Bretagne. — Le roi hérite de la Provence. — Le duc de Savoie amené à Lyon. — Mort du sire d'Amboise.

Le roi, lorsqu'il avait songé à la paix, s'était avisé que rien ne lui serait plus utile que de la soumettre à l'arbitrage du Saint-Siège et de faire exercer les pouvoirs du Pape par Julien de La Rovère¹, cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens. Depuis quatre ans il s'était constamment efforcé de mettre dans ses intérêts ce neveu favori du Saint-Père et d'en faire son ami. Il lui avait donné l'évêché de Mende

¹ Rapport d'un moine, espion du duc d'Autriche; *Pièces de Comines*.

et l'avait ainsi placé au rang de ses serviteurs. Mais il fallait avant tout se réconcilier avec le Pape et revenir sur ce qui avait été tenté contre son pouvoir : c'était à quoi les libertés de l'Église de France servaient toujours au roi. Il les maintenait ou les sacrifiait selon qu'il avait à effrayer ou à flatter le souverain pontife.

En conséquence, le 14 juin, étant à Bric-Comte-Robert, il donna une déclaration portant qu'ayant été averti que le Saint-Père, pour le bien de la chose publique chrétienne et la pacification des princes, était disposé à envoyer un légat *à latere* avec ample puissance de s'en occuper, il avait supplié ledit Saint-Père que son plaisir fût de le faire ainsi. Depuis il avait su que le Saint-Père, par le conseil du collège des cardinaux, avait élu le cardinal Sancti-Petri *ad vincula*, et cette chose lui avait été très-agréable à cause des grandes, louables et excellentes qualités qu'il savait être en la personne dudit cardinal. Pour donc ne point retarder sa venue, encore que le roi et ses prédécesseurs eussent droit, privilège, prééminence et prérogative expresse, avec coutume et usage gardés de toute ancienneté, de ne pas être tenus à recevoir en leur royaume aucun légat du Saint-Siège apostolique, et de ne lui laisser exercer sa légation que par un exprès consentement, volonté et permission néanmoins, pour accorder plusieurs différends touchant la collation des bénéfices, et prévenir la diversité qui se trouve souvent entre les bulles du Saint-Père et les élections des ordinaires; de plus, voulant user avec ledit cardinal d'un plus spécial honneur, d'une plus grande faveur et libéralité qu'envers tout autre; considérant, en outre, que sa venue et légation avaient été au su et au consentement du roi, il accordait et octroyait, pour cette fois seulement, et sans tirer à conséquence, que le cardinal Sancti-Petri *ad vincula* entrât comme légat dans le royaume avec tous les honneurs

accoutumés, faisant porter la croix devant lui, hormis en présence du roi.

Toutes ses réserves étant ainsi faites, le roi pressa l'arrivée du cardinal de Saint-Pierre. Il aurait bien voulu voir venir avec lui l'évêque de Mâcon, Philibert Hugonnet, frère du chancelier de Bourgogne, qu'avaient mis à mort les Gantois. Il était aussi cardinal, et homme de grande sagesse. Le roi comptait se servir de lui à cause du crédit qu'il avait dû conserver dans les conseils de Bourgogne, et surtout auprès de la duchesse douairière. Il voulait gagner cette princesse en lui faisant offrir quelques belles seigneuries et un grand mariage ; mais l'évêque de Mâcon resta en Italie.

Rien n'aurait pu en effet avancer autant les affaires du roi que d'attirer dans son parti la douairière de Bourgogne. C'était en elle que le duc Maximilien plaçait tout son rerours. Il était vaillant de sa personne, courtois envers les seigneurs et les gens de guerre ; mais ce n'était nullement un homme de conseil. Il aimait les fêtes, la chasse et les divertissements de toute sorte. Le grand amour que lui avaient montré les Flamands lors de son arrivée ne s'était pas tourné en haine, mais ils faisaient chaque jour un moindre compte de lui. Il leur semblait léger en sa conduite, et peu suffisant pour les embarras qui le pressaient. Madame Marguerite, au contraire, était une dame d'un grand sens, aimée et estimée des anciens serviteurs et conseillers du feu Duc son mari. Elle était fort ennemie du roi de France, et résolue à lui nuire autant qu'elle le pourrait. Mais ce qui la rendait surtout considérable à cette cour de Bourgogne, c'était d'être la sœur du roi d'Angleterre. Plus que nul autre elle avait contribué à l'attirer dans le parti du duc Maximilien, ou du moins à diminuer sa soumission pour le roi Louis.

Afin d'achever son ouvrage et de conclure une alliance

entre son frère et le duc Maximilien, elle se rendit elle-même en Angleterre vers la fin de juin, avec une nombreuse et solennelle ambassade. Elle avait les pouvoirs et les instructions du duc Maximilien.

On devait d'abord traiter du passage de deux mille archers anglais, qui seraient soldés avec de l'argent emprunté à Bruges ; c'était ce qui pressait le plus.

Déjà il avait été question du mariage de mademoiselle Anne, troisième fille du roi d'Angleterre, avec monsieur Philippe d'Autriche, fils du duc Maximilien. Mais le roi Édouard, qui aimait l'argent avant tout, faisait remarquer que ce mariage romprait celui de sa fille aînée Élisabeth avec le Dauphin de France, et qu'alors il perdrait les cinquante mille écus que lui donnait la France ; de plus, le roi Louis ne lui avait demandé aucune dot et il n'en voulait pas donner non plus pour ce nouveau mariage.

Le duc Maximilien était loin d'être aussi riche que le roi de France. Il consentait bien à remplacer les cinquante mille écus par an ; mais madame Marguerite et les ambassadeurs étaient chargés de remontrer combien il était étrange qu'un roi d'Angleterre voulût marier sa fille sans lui rien donner ; du moins fallait-il exempter le Duc du paiement des cinquante mille écus, et les considérer comme dot de la princesse d'Angleterre, qui serait ainsi dotée sans nul déboursé. Cependant Guillaume de La Baume, seigneur d'Irlain, avait l'instruction secrète d'en passer par ce que voudrait le roi Édouard, après avoir bien marchandé et débattu de son mieux les intérêts du duc Maximilien.

Les ambassadeurs devaient ensuite travailler à confirmer ou renouveler les anciennes alliances du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne ; si le roi préférait se mêler de la paix à faire avec le roi Louis, du moins fallait-il régler une alliance pour le cas où ce prince refuserait la paix.

La condition nécessaire de cette paix avec le roi de France devait être de restituer au Duc et à sa femme la duchesse Marie tout le patrimoine de la maison de Bourgogne ; le Duc voulait même que ce fût le préliminaire de toute trêve. Toutefois il se contentait de la remise de l'Artois, de la comté de Bourgogne, de la vicomté d'Auxonne et du bailliage de Saint-Laurent-lez-Mâcon.

Si paix ni trêve ne pouvaient se faire, on demandait que le roi d'Angleterre secourût la Flandre avec cinq mille combattants au moins ; et, comme leur solde serait une lourde charge, on conjurait le roi Édouard de considérer le merveilleux honneur et la renommée qu'il se ferait en donnant ou du moins en n'exigeant pas sur-le-champ cette solde, et de songer aussi que le roi de France en serait d'autant plus effrayé ; car sans cela il pourrait dire que ce secours ne durerait pas longtemps, faute d'argent.

La pauvreté du duc Maximilien paraissait pleinement dans toute cette instruction. Il remontrait que, si le roi Édouard recevait moins de lui que du roi Louis, il avait du moins, par cette alliance, la facilité de poursuivre tous ses droits sur la couronne de France.

Le duc Maximilien plaçait aussi parmi les conditions de paix la restitution de tous les biens et seigneuries de la maison de Luxembourg, confisqués sur le connétable de Saint-Pol.

La duchesse douairière¹ reçut un bon accueil de son frère le roi d'Angleterre. Peu après, lord Howard revint de son ambassade de France, rapportant de grandes sommes d'argent. Il annonçait que le roi de France était résolu de ne rien épargner pour conserver l'alliance du roi d'Angleterre, et que, plutôt de laisser comprendre

¹ Lettre de la duchesse, 27 juillet.

dans la trêve les ducs d'Autriche et de Bretagne, il dépenserait, disait-il, la moitié du revenu de son royaume. Toutefois le roi Édouard assura sa sœur qu'il n'entendrait nullement à de telles propositions, et même que, si le roi Louis, comme on le disait aussi, faisait une grosse assemblée de gens d'armes pour assiéger Saint-Omer ou Aire, il passerait la mer avec une armée pour défendre ces villes. Ainsi le duc Maximilien n'avait nul besoin de s'inquiéter sur la guerre d'Artois, et la duchesse Marguerite lui faisait savoir qu'il pouvait ne songer qu'à avoir une forte armée dans le Luxembourg. Elle lui promettait deux mille archers anglais et un prêt de dix mille écus d'or.

Elle avertissait aussi son très-cher fils le duc Maximilien de se méfier des pratiques du roi de France, qui, ne pouvant plus disposer de l'Angleterre, allait sûrement, à force d'argent et de promesses, tenter quelque accommodement avec lui et le séparer ainsi du roi Édouard et du duc de Bretagne.

Le Duc n'obtint pourtant que quinze cents archers; encore était-il aux expédients pour payer leur solde et leur passage ¹. Le roi d'Angleterre lui faisait donner de grandes assurances. Toutefois, soit mollesse et amour des plaisirs, soit amour pour cet argent de France qui lui venait si fort à point, s'il voulait bien protéger le duc Maximilien, il ne s'occupait point de le secourir. Ce que pouvaient lui dire les envoyés de Flandre sur ses droits à la couronne de France, sur la Normandie et la Guienne qu'il pourrait reconquérir, sur des projets de descente facilement exécutables : tout cela n'avait nulle action pour l'émouvoir.

Cette froideur porta le conseil de Bourgogne à tenter

¹ Instructions à Michel de Berghes.

de son côté une négociation avec le roi de France, sinon pour la paix, du moins pour une trêve. Les premières paroles furent portées par un serviteur de la maison de Savoie et du comte de Romont, qui se nommait le sire de Genthod. Il vint trouver le roi, lui fit de grandes assurances, affirma qu'il était son serviteur plus que de nul autre, et, tout petit personnage qu'il était, se rendit important dans cette affaire.

Sur sa foi, le duc Maximilien nomma le comte de Romont, Guillaume de Rochefort, conseiller d'État, Jean Dauffai, maître des requêtes, et d'autres encore, pour négocier une trêve. Le roi la voulait de sept mois. Le Duc y consentait, mais désirait qu'elle fût en apparence de trois mois seulement, et que les quatre autres mois fussent l'objet d'un article secret.

La trêve fut signée le 27 août. On avait voulu obtenir du roi qu'il retirât ses troupes du Luxembourg et qu'il donnât en gage une ville forte en Artois. Il s'y refusa. Peu après, les mêmes ambassadeurs reçurent pouvoir du Duc et de la Duchesse pour négocier la paix avec le sire de Lude, délégué à cet effet par le roi.

La douairière de Bourgogne¹, qui pressait le roi d'Angleterre de se déclarer, qui acceptait son entremise, qui promettait au nom du duc Maximilien qu'aucun traité séparé ne serait fait, se montra fort mécontente de la résolution qui avait été prise. Elle se plaignit de ce qu'on avait ainsi démenti ce qu'elle avait dit et promis. Le roi Édouard en avait beaucoup moins de souci qu'elle-même; il se montrait, dans ses discours et ses lettres², fort content de cette trêve; mais quelques-uns de ses conseillers tiraient argument de la conduite du duc Maximilien pour

¹ Lettre du 14 septembre. — ² Lettre du roi Édouard, du 21 septembre.

le noter de légèreté et pour dire qu'il n'était pas bon et entier allié de l'Angleterre.

On lui reprochait aussi de ne pas avoir tenu la promesse qu'il avait faite de rompre tout commerce entre ses États et les sujets du roi d'Écosse. Des lettres tout opposées aux paroles qu'il avait données avaient en effet été saisies et lues. Pour ces motifs et pour d'autres, le départ des archers souffrait des retards. On craignait de n'être pas payé, et le roi Édouard s'émerveillait que le duc Maximilien, en ayant l'année précédente cassé et renvoyé trois cents, faute de les pouvoir solder, voulût maintenant en avoir quinze cents. Aussi madame Marguerite était-elle obligée de payer d'avance. Il lui fallait encore donner de l'argent aux conseillers d'Angleterre. Lord Howard prétendait que des marchandises à lui appartenant avaient été pillées en mer par les Hollandais. Le docteur Langton alléguait un pareil motif, et ils exigeaient des dommages et intérêts. C'étaient bien des dépenses pour un prince si embarrassé dans ses finances ; en outre, il fallait faire des présents à cause de ce mariage promis entre le jeune Philippe d'Autriche, comte de Charolais, et madame Anne d'Angleterre ; la douairière remit solennellement à la jeune princesse une belle bague de diamants qui lui avait coûté soixante livres sterling ; le roi d'Angleterre était si avare qu'il en rendit, au nom de sa fille, une autre qui ne valait qu'environ cinq livres.

Le duc de Bretagne, se voyant compris dans la trêve, s'en montra satisfait, et déclara qu'il entendait en profiter.

C'était pour le roi le moment de se servir du légat qu'il avait pris tant de soin à faire venir de Rome. Il était arrivé en France vers la fin de juillet, accompagné de l'archevêque de Rhodes. L'ordre avait été donné à tous les gouverneurs de province, capitaines des villes, serviteurs

du roi, de lui faire rendre partout les plus grands honneurs. Le comte Dauphin d'Auvergne, le lieutenant de Dauphiné, les évêques de Lisieux et de Saint-Paul, l'archevêque de Bordeaux, vinrent au-devant de lui jusqu'à Saint-Symphorien-d'Ozun; Jean Dauvet, secrétaire du roi, lui remit la déclaration du roi concernant son admission dans le royaume, et reçut de lui promesse écrite de ne rien entreprendre qui portât préjudice aux prérogatives et libertés de France.

Le légat continua sa route jusqu'à Bourges, où de grands honneurs l'attendaient encore. Le comte de Dunois était venu l'y attendre de la part du roi. Ce fut à Vendôme qu'il vit ce prince, avec qui il avait déjà fait connaissance à Lyon, quand, avant de rechercher son amitié, il l'avait fait mettre en prison. Ils passèrent plusieurs jours ensemble. De là le légat se rendit à Paris. Tous les corps de la ville étaient venus le recevoir à la porte Saint-Jacques; les rues étaient tendues comme pour les processions. Le cardinal de Bourbon l'accompagnait partout. Il se rendit d'abord à Notre-Dame, puis à son logis au collège Saint-Denis, près les Augustins. Les jours suivants s'écoulèrent en fêtes et en cérémonies. Il alla prendre le plaisir de la chasse aux daims dans le parc de Vincennes, où maître Olivier lui donna un magnifique repas. La veille de la Nativité de la Vierge, il officia pontificalement à Notre-Dame. Le cardinal de Bourbon lui donna à dîner et à souper avec une foule de prélats et de seigneurs. L'évêque de Lombes lui fit une réception plus splendide encore dans son abbaye de Saint-Denis. Il partit pour la Picardie, afin de commencer les négociations.

Quelque confiance que le roi mît dans ses promesses et sa bonne volonté, pour plus de précaution, François Hallé et Guillaume de Ganay, avocats du roi, firent sur les registres du Parlement une protestation secrète contre la

faculté accordée par le Pape à son légat de contraindre par voie d'excommunication et de censure celle des parties qui se refuserait à la paix. Le roi entendait bien que cette arme ne pût être tournée contre lui.

Mais son inquiétude était superflue, comme aussi l'espérance qu'il avait mise dans le voyage du légat. Tant de soins publiquement pris pour le gagner avaient mis en méfiance le conseil du duc Maximilien. A son arrivée à Paris, le cardinal de Saint - Pierre avait écrit à ce prince qu'envoyé par le Pape pour pacifier la république chrétienne et la réunir à un seul parti, afin de résister aux Turcs, il allait arriver près de lui; il ajoutait qu'ayant déjà exhorté à la paix le roi de France il avait eu le bonheur de l'y trouver très-favorable.

Le duc avait d'abord répondu que la chose était grave, et que, se trouvant en ce moment sans son conseil, il ne pourrait rien décider avant de l'avoir consulté; il priait donc le cardinal de retarder sa venue. Cependant le légat était arrivé jusqu'à Péronne et insistait pour être admis auprès du Duc, alléguant que le faire ainsi attendre portait diminution de la dignité apostolique du Saint-Siège et grand préjudice à la chrétienté. Les Turcs assiégeaient Rhodes; ils étaient descendus dans la Pouille. Le temps pressait de sauver la foi catholique de ses cruels ennemis.

Quelles que fussent les instances continuelles du cardinal de Saint-Pierre, malgré un bref qu'il fit venir de Rome et par lequel le Pape priait le duc Maximilien de recevoir et d'entendre son légat, il lui fut impossible de faire accepter sa mission et de s'entremettre de la paix. Les excuses et les refus furent respectueux, mais obstinés. Ce fut vainement que le roi Édouard, consulté par le duc Maximilien sur cette affaire, répondit qu'il lui semblait bon de donner audience au légat et qu'on pouvait l'entendre sans pour cela rien conclure. Le conseil de Bour-

gogne, et spécialement le cardinal évêque de Sebenico, nonce du Pape auprès du Duc, et Thierry de Cluni, évêque de Tournay, trouvèrent plus sage de ne le point recevoir. On craignait qu'il ne fût tout au roi; on pouvait en montrer une preuve même dans sa façon d'écrire au Duc, à qui il ne donnait jamais le titre de duc de Bourgogne.

Le roi était fort courroucé de ce contre-témps. « Monsieur, écrivait-il au cardinal, sachez que vous étiez trahi dès que vous êtes parti de Rome. Dès lors Sebenico a forgé contre vous pour ne pas perdre sa légation et s'est allié avec Tournay. En cas que le courrier que vous avez envoyé au duc d'Autriche ne vous apporte pleine réception de légat, comme il vous appartient, vous devez vous en retourner; mais aussi il faudra envoyer à messieurs de Gand leur signifier la charge que vous avez de notre Saint-Père pour le bien de la chrétienté. Vous leur ferez savoir le refus que vous font les conseillers du duc d'Autriche, et le grand péché qu'ils commettent en désobéissant au Saint-Siège. Vous prierez messieurs de Gand d'envoyer quelqu'un par-devers vous; vous leur montrerez que vous n'y allez que pour le bien, que vous n'êtes point partial. Nommez-leur hardiment l'évêque de Tournay et Sebenico comme vous étant contraires et ne voulant pas la paix. Il n'est rien qui déplaît tant aux Gantois, car eux maintenant veulent la paix. Il faudra que vos gens sachent si les susdits conseillers ne leur ont point fait entendre que vous voulez procéder contre eux pour la mort du chancelier de Bourgogne, frère du cardinal de Mâcon; en effet, il s'avoua clerc et appela de son jugement à Rome.

« A l'égard de l'archevêque de Rhodes, c'est un traître, et puisque vous me demandez conseil, vous devez lui faire commandement, sous peine de dégradation et autres,

qu'il s'en aille tout droit vers le Pape. Ne le gardez pas un quart d'heure avec vous, car vous donneriez courage à Tournay et à Sebenico, et l'on vous tiendrait pour un homme pussillanime. Incontinent qu'il sera hors de votre compagnie, vous verrez, devant qu'il soit quinze jours, Tournay et Sebenico s'humilier, quand ils connaîtront qu'ils ne pourront rien sur vous de ce côté.

« Quant à ceux de Gand, ils haïssent tous ceux du conseil du duc d'Autriche, et spécialement ceux de Bourgogne. S'ils envoient devers vous et que vous les puissiez gagner, ils ont bien la puissance de vous faire recevoir légat, malgré le duc d'Autriche et tout son conseil. C'est une chose à aventurer; l'essayer ne coûtera guère.

« Si vous avez pouvoir d'ajourner Sebenico pour rendre ses comptes devant vous, vous devez aussi le faire incontinent et le déposer de sa légation. Si vous n'avez pouvoir, vous devez envoyer hâtivement vers le Pape, pour qu'il les fasse tous deux venir à Rome, et les punisse du grand déshonneur qu'ils vous ont fait, et pas à vous seulement, mais à la personne du Pape; car vous êtes son légat et son neveu.

« Ce qu'ils ont dit, que vous eussiez à ne mener aucun Français avec vous, c'est pour l'évêque de Saint-Paul¹; car Rhodes leur a donné à entendre que, quand Saint-Paul n'y est pas, il vous gouverne paisiblement. Vous entendez tout mieux que moi; mais je vous avertis le mieux que je puis de ce que je puis vous conseiller. Au Plessis-du-Parc, le 25 octobre. »

Cette lettre n'était pas signée du roi, mais de Doyat, son secrétaire et son nouveau favori; elle n'était pas non plus adressée au légat, mais aux ambassadeurs du roi; ils devaient la communiquer au cardinal de Saint-Pierre. Il

¹ Astorgius Aimeri.

s'empressa de répondre, annonçant qu'il faisait tout ce que le roi lui prescrivait. Il reconnaissait que l'archevêque de Rhodes l'avait trompé et ne l'avait pas servi comme il eût dû faire, lui qui l'avait élevé et fait de rien.

« Sire, il est Grec. La convoitise et l'ambition de se faire grand lui ont fait faire ce qu'il a fait, et il ne lui souciait guère que ce fût à vos dépens ou aux miens. On ne saurait toujours se garder des mauvaises gens; mais, si je lui fais commandement qu'il aille à Rome, quelque grand et étroit que soit mon commandement, cet archevêque est de telle nature qu'il n'en fera rien; au lieu d'aller à Rome, il s'en ira en Flandre ou en Angleterre tout brouiller comme il a commencé. Et parce que je ne voulais pas déshonorer la qualité qu'il a, ni aussi qu'il m'échappât, je voudrais bien que votre plaisir fût de me bailler gens qui, sans grand bruit, et sans le laisser parler ni écrire à personne, me le menassent au château neuf du Pape, près d'Avignon, qui est à moi. Là il m'attendra jusqu'à m'a venue; alors je saurai de lui tout ce qu'il pourra avoir fait en Flandre. Sur ce, Sire, vous me ferez savoir votre bon plaisir. Tant plus tôt je l'y enverrai, mieux vaudra.

« Au regard de Sebenico, notre Saint-Père m'a chargé expressément de voir son fait. Je lui hausserai si bien le chevet, et avant que je parte d'ici je le mettrai en telle extrémité, qu'il ne saura où se tourner. Vous en verrez l'expérience, Sire, s'il plaît à Dieu, et j'ai espérance que ledit Tournay ne s'en tirera pas mieux; car l'inconvénient qu'ils font touche de trop près notre Saint-Père, l'Église universelle et aussi toute la chrétienté. Écrit à Péronne, le 29 octobre. »

L'enlèvement de l'archevêque de Rhodes, que monsieur du Bouchage fit prendre et emmener par la compa-

gnie de monsieur d'Ussé, et les menaces du cardinal de Saint-Pierre n'avancèrent pas les affaires ; il fallut que la négociation commençât sans le légat. Le comte de Romont et quatre des conseillers du duc Maximilien pressaient l'ouverture des conférences et demandaient qu'un lieu fût désigné. Le roi avait de son côté choisi pour ambassadeurs monsieur du Bouchage et Louis de Forbin, seigneur de Solliers. Il venait de passer du service de Provence à celui du roi, dont Palamède, son père, était toujours le grand ami.

Les choses ne tournaient donc pas à son gré, et, à force d'avoir trompé tout le monde, il avait mis chacun en défiance de lui. Il devenait aussi, de jour en jour, vieux, chagrin, malade, et se montrait plus rempli de rudesse et d'exigences envers ses serviteurs.

« Messieurs, écrivait-il aux ambassadeurs, votre allée à Théroutte serait dangereuse, car il faudrait que la garnison se délogeât pour vous loger, et, quand la garnison serait dehors, on pourrait faire une piperie. Si monsieur de Baudricourt quittait Arras, on pourrait en faire une sur Arras. Quant à Aire, c'est trop proche de Calais. A l'égard de ce que vous m'écrivez, que vous avez accordé cela de peur de rupture, n'accordez rien pour un tel motif. Vous êtes bien bêtes si vous croyez qu'à cette grande assemblée ils veulent conclure quelque chose de raisonnable ; car la douairière y est, et pas pour autre chose que tout troubler. D'ailleurs, où il y a beaucoup de gens, on se tient toujours en grande fierté et en grandes demandes, et l'on a honte de confesser sa contrainte devant tant de personnes. Vous avez une belle excuse pour Théroutte : vos fourriers vous écriront qu'on y meurt le plus fort du monde, et vous ferez façon d'être fort affligés de n'y pouvoir aller. Monsieur du Bouchage, répondez à maître Guillaume de Rochefort que je

ne puis raisonnablement envoyer le premier vers le duc d'Autriche. Si je suis long à envoyer vers eux, mon intention est bonne; si celle du duc d'Autriche est bonne aussi, qu'il envoie de sa part un homme ou deux seulement. Si cet homme ou deux veulent venir dans quelque lieu de ma domination, vous et monsieur de Solliers vous besognerez avec eux. Alors vous chercherez tous les moyens qui se pourront trouver pour venir à bonne fin tant d'un côté que de l'autre; alors on ne se fera point prier pour parler, pas plus les uns que les autres; mais, d'un consentement commun, on s'ouvrira franchement de ce qui semblera bon pour parvenir au bien de la paix et à la bonne amitié, comme si vous étiez tous les quatre au même maître. Par ce moyen vous besogneriez à l'insu de l'autre grande assemblée, qu'on trouverait bien manière de départir. S'il en vient un d'eux vers vous, alors vous, monsieur de Solliers, vous irez vers eux et vous connaîtrez s'ils peuvent faire quelque chose de bien. Le chancelier de Bourgogne¹ est un de ceux par qui vous entendrez mieux leur volonté; toutefois, là où vous trouverez votre avantage, mettez-vous-y. Ils ont la coutume de vouloir qu'on parle le premier, et par là nous perdrons tout comptant; mais sachez le mettre à deviser, et alors par le langage on se découvre. Une longue trêve ou paix serait bonne. J'ai mis paix dans mes instructions, car ils disaient qu'ils ne voulaient point de trêve; s'ils la veulent nommer paix pour un long temps, ce serait tout un. Monsieur du Bouchage, je vous ai écrit d'autres lettres; faites comme vous verrez à l'œil. Au Plessis, le 8 novembre. ».

De la sorte rien n'avancait. Le roi ne voulait pas que ses ambassadeurs allassent à Lille, où était la douairière; il

se refusait aussi à laisser établir l'assemblée à Thérrouenne. Le légat insistait inutilement pour être admis. Tout se passait en messages. Le sire de Genthod et d'autres allaient et venaient, portant des paroles qui n'engageaient personne. Le roi aussi envoyait des gens à lui, mais toujours pour essayer de gagner quelques serviteurs du Duc ou pour s'entendre secrètement avec les Flamands.

Du reste, la méfiance était extrême. Les courriers n'allaient qu'avec une escorte. On se donnait des otages les uns aux autres pour le moindre message. Le roi craignait que les ambassadeurs ne fussent saisis s'ils allaient sur les terres de son adversaire. « Je vous aime mieux libres à Arras que retenus en otage à Douai », leur écrivait-il. Depuis l'enlèvement de l'archevêque de Rhodes, il commençait aussi à avoir peur qu'on n'usât de représailles envers le légat. De sorte qu'en le pressant d'accomplir, s'il le pouvait, sa commission auprès du Duc, il lui recommandait de se tenir sur ses gardes ; car la douairière était femme à le faire enlever par ses archers anglais pour le faire emmener en Angleterre. Tout redoublait donc la mauvaise humeur du roi.

« Messieurs, quelque chose que vous ayez débattue, monsieur de Genthod n'a jamais accepté rien de ce que vous lui avez offert, et ce qu'il a demandé, il y a renoncé lorsque vous l'avez accordé. Monsieur de Genthod et les gens du duc d'Autriche ne vous ont jamais dit deux fois la même chose, mais autant de fois que vous m'avez écrit ç'a été nouveau propos. Si vous êtes si fous d'ajouter foi à chose que vous dit monsieur de Genthod, parce qu'il est de Savoie et se dit mon serviteur, je vous réponds que ce n'est qu'un allez-y voir. Vous savez bien ce que je lui en ai dit ici ; mais, dès qu'il est hors de là, il dit pour son excuse qu'il ne peut que répéter ce qu'on lui dit. Or il ne vous dit jamais une chose deux fois. Il lui suffit que

je n'ose pas m'en plaindre, à cause de la façon dont il s'est débattu envers moi. Vous savez bien, messieurs du Bouchage et de Solliers, qu'il est devenu très-orgueilleux depuis qu'il s'est mis en œuvre, qu'il laisse mes besognes en arrière et ne s'en soucie guère, pour faire celles, non pas même du comte de Romont, mais du cardinal de Tournay et de tous ceux qui l'en prient. Vous voyez donc bien, sanglantes bêtes que vous êtes, qu'il ne s'agit que de savoir le prier et de n'ajouter foi qu'à ce que vous verrez. A l'égard du légat, ils ont vu qu'il avait pris l'évêque de Rhodes et voudraient le contraindre à le rendre. Pour l'évêque de Saint-Paul, maintenant archevêque de Vienne, s'il y va, il demeurera pour les gages. Quant à vos allées par-delà et à leurs venues vers vous, je vous ai écrit ce qu'il m'en semble et ce que je veux que vous fassiez. Je ne saurais faire réponse sûre à ce que vous écrivez, car à chaque lettre nouveau propos. Je me tiens à ce que je vous ai écrit dernièrement. Ils mentent bien, mentez bien aussi. Quant au blé, ils n'en auront pas, car ils n'ont pas fait la trêve marchande. Vous ne me mandez pas que vous ayez reçu les lettres où je vous parlais de l'espion. Je serais bien ébahi si elles étaient perdues. A l'égard de la délivrance de Polhein, il n'y a homme qui ait pouvoir là-dessus que monsieur du Bouchage, et je veux avoir des lévriers et lévrières de Bossut. Adieu, messieurs. Au Plessis, 13 novembre. »

Ces lévriers dont parlait le roi étaient une de ces fantaisies où sa volonté n'était pas moindre que pour de plus grandes affaires. Wolfgang de Polhein, favori du duc Maximilien, prisonnier à la journée de Guinegate, avait été enfermé à Arras, et depuis plus d'un an le roi ne voulait pas consentir à le délivrer ni à le mettre à rançon. Le Duc avait plusieurs fois demandé qu'on mit un terme à sa longue détention. Madame Marie en fit même prier

le roi comme d'une chose qui lui tenait au cœur et l'affligeait beaucoup. Enfin, un jour que quelques envoyés de Flandre étaient venus trouver le roi à Tours, ils lui parlèrent encore du chagrin qu'avait leur dame et duchesse au sujet de messire Wolfgang. Il ne répondit rien ; mais, à leur départ, monsieur de Solliers leur dit en confidence que le roi voulait absolument avoir des chiens de monsieur de Bossut, et que, si l'on trouvait moyen de les lui donner, il rendrait la liberté à messire Wolfgang.

A leur retour, les envoyés conjurèrent monsieur de Bossut de vouloir bien se dessaisir de quelques-uns de ses beaux lévriers¹ dont la race était célèbre et qui était si fort enviée des chasseurs. Cela lui coûta beaucoup ; mais enfin il y consentit, et l'on écrivit aux ambassadeurs du roi d'envoyer prendre les chiens avec un sauf-conduit. Toutefois l'affaire fut longtemps à se terminer, et il s'impacientait à la fois et de ne pas voir avancer les négociations et de ne pas avoir les lévriers.

« Monsieur du Bouchage, écrivait-il, je vous prie de trouver façon que monsieur de Solliers aille là-bas. Il me semble que c'est le chemin qui vaut le mieux pour nos besognes, car il n'y a pas d'hommes à qui ils fissent plus volontiers plaisir, et par aventure dans son voyage il pourra gagner quelqu'un qui nous fera profit dans nos matières. Mettez la plus grande peine à avoir les lévriers, et je vous donnerai la chose que vous aimez le mieux, qui est argent. Et adieu, monsieur du Bouchage. Aux Forges², 20 novembre. Au moins saurons-nous la vérité des mensonges de monsieur de Genthod ? »

Outre la méfiance que chaque parti avait de la véritable intention de l'autre, on ne pouvait nullement commencer,

¹ Lettres manuscrites à la Bibliothèque impériale. — ² Près Chinon.

tant on différait sur le fond même de l'affaire. Le roi signifiait que, sous aucun prétexte, il ne laisserait mettre en négociation tout ce qui touchait la possession des apanages et seigneuries provenant de la couronne à un titre quelconque. Lui seul, disait-il, en était juge, soit en sa cour de Parlement, soit assisté des trois États du royaume. Le duc Maximilien voulait, au contraire, qu'on ne pût discuter que les acquisitions faites par les traités de Conflans et de Péronne. Il s'assurait de la protection du roi d'Angleterre pour obtenir de telles conditions, et rien ne pouvait l'en faire départir.

Cependant le roi Édouard continuait à ne prendre ses intérêts qu'avec assez d'indifférence¹. Le roi Louis était toujours en commerce de courtoisie avec lui. Il venait de lui envoyer par Jean Lefèvre, son secrétaire, procureur au Parlement, une défense de sanglier de plus d'un pied de longueur et un bois de chevreuil merveilleux pour sa grandeur : car les deux rois étaient tous deux fort occupés de toutes les choses de la chasse. Quant aux ambassades que le roi Édouard envoyait en France pour traiter les affaires et appuyer le duc Maximilien, c'était toujours la même réception flatteuse, les mêmes présents, mais nulle audience pour parler des affaires. Jamais le roi ne chassait si souvent et si longtemps que lorsqu'il avait des ambassadeurs anglais. En même temps il tâchait de les inquiéter, en assurant que le duc Maximilien était prêt à traiter avec lui sans l'entremise de l'Angleterre. Il produisait même copie des lettres que ce prince avait reçues du roi Édouard, disant qu'on les lui avait communiquées. Ces confidences ne laissaient pas que de confirmer la renommée de légèreté qu'avait le duc Maximilien, et par là le

¹ Lettre d'Étienne Frison au trésorier de la Toison-d'Or; *Pièces de Comines*.

roi d'Angleterre était détourné de rien entreprendre sur sa foi. Le roi Louis tâchait aussi de nuire à la douairière de Bourgogne dans l'esprit de son frère, en disant que toute sa haine venait de ce qu'elle n'avait pu obtenir de lui qu'il soutint le duc de Clarence dans ses trahisons.

Enfin, vers la fin de décembre, le légat, ne pouvant être admis ni se mêler de la paix, prit la résolution de retourner à Rome. Après avoir traversé Paris il se rendit à Orléans, où le roi était venu. Il le trouva vieillissant et déclinant dans sa force et sa santé d'une façon que chacun pouvait remarquer; toutefois vif encore d'esprit et de volonté.

Il avait à traiter avec lui une affaire à laquelle la cour de Rome tenait beaucoup, et que, depuis plus de dix ans, elle suivait avec patience : c'était la délivrance du cardinal Balue et de l'évêque de Verdun. A son premier passage le légat avait exhorté le roi à leur pardonner; il lui avait fait peur des jugements de Dieu si à sa mort on trouvait un cardinal et un évêque retenus en prison par sa volonté. Pour l'évêque de Verdun, cela souffrit peu de difficultés. Il appartenait à une grande famille de Lorraine. Toute la noblesse de ce pays, et spécialement le sire Thierri de Lenoncourt, serviteur du roi, prenaient un grand intérêt à lui. Ils se rendirent caution de sa bonne conduite pour l'avenir, et le roi finit par charger le capitaine de la Bastille et Palamède de Forbin, qui se trouvait pour lors à Paris, de le mettre en liberté et de recevoir les engagements qu'on prenait en son nom.

Quant au cardinal Balue, la bonne volonté était moindre pour lui. Il alléguait sa santé, ruinée, disait-il, par sa longue captivité dans une étroite cage. La chose était croyable. Néanmoins le roi voulut le faire vérifier, et envoya son médecin Coittier et le sire de Comines prendre connaissance de l'état du cardinal. Sur leur rapport, il

ordonna au chancelier de le faire amener à Orléans, afin qu'il fût livré au légat et remis à la juridiction du Pape, sous toutes réserves et protestations convenables. Le cardinal de Saint-Pierre promit en effet qu'il serait fait justice de ce qui pouvait être imputé au cardinal Balue; mais l'affaire en demeura là. Il fut reçu avec grande faveur par le Saint-Père, et, quelques années après la mort du roi, envoyé en France comme légat, malgré l'opposition du Parlement.

Ne songeant plus à la guerre, ou du moins résolu à la terminer aussitôt qu'il le pourrait avec quelque avantage, le roi tourna ses pensées vers le bien de son royaume et de ses sujets. Ce fut un sujet d'étonnement pour les plus intimes et les plus confidents de ses serviteurs, qui ne l'avaient jamais vu occupé qu'à augmenter son pouvoir et à tirer de ses peuples le plus d'argent possible. Cependant il avait toujours été dans ses penchans d'aimer que toutes choses fussent bien réglées, et, tout absolu qu'il était, il avait goût au bon ordre. Il aurait désiré la prospérité de ses peuples, la richesse du commerce, le travail des ouvriers, sans toutefois renoncer aux impôts qui les accablaient. Il avait institué de belles foires à Lyon et à Caen. Il avait fait de son mieux pour attirer par des privilèges les ouvriers en soie, pour faire planter des mûriers, pour rétablir les fabriques de draps à Arras. Il avait permis que les ecclésiastiques et les nobles se livrassent à toutes entreprises de trafic. Afin d'encourager la navigation, il avait interdit qu'aucune marchandise fût admise dans les ports du royaume si ce n'était sur navires français.

Les choses nouvelles ne déplaisaient même pas à la vivacité de son esprit, quand il n'y voyait rien contre le

maintien de son pouvoir. Bien qu'il ne pût passer pour un prince qui aimât beaucoup les lettres et qu'il ne fût vraiment pas grand compte des savants lorsqu'ils n'étaient que savants et sans connaissance des choses du monde, néanmoins ce qui pouvait illustrer son règne était assez de son goût. Il n'était pas de ces rois qui ne veulent avoir grand pouvoir qu'afin d'en jouir en repos et montrent de la répugnance pour tout ce qui a bruit et mouvement. Si le roi Louis XI voulait être obéi, c'était pour mieux parvenir à ses fins; c'était toujours afin d'accomplir quelque projet qu'il avait en tête; mais il tenait à honneur pour lui et le royaume tout ce qui, sans le contrarier, faisait voir de l'activité ou pouvait faire parler la renommée.

Jamais l'Université de Paris n'avait été aussi illustre et fréquentée que sous son règne; on y comptait dix-huit collèges et dix ou douze mille écoliers ¹. Il régnait alors dans toute la chrétienté une ardeur merveilleuse pour acquérir du savoir et pour expliquer les anciens livres. Tous les princes s'étaient empressés de donner asile aux savants hommes de la Grèce, que la prise de Constantinople et la barbarie des Turcs avaient chassés d'Orient en Occident. Ils avaient apporté la connaissance des lettres antiques et le goût de la philosophie. Les plus illustres d'entre eux s'étaient fixés en Italie, soit à Florence, soit à Rome. Mais le roi de France avait aussi fait grand accueil à d'autres dont la renommée était moindre.

François Philelphe, ami de ces savants bannis et gendre de Chrysoloras, l'un d'entre eux, lui écrivait : « Encore qu'il me fût bien connu que, comme roi très-chrétien, vous auriez, même sans aucune recommandation, reçu Georges Glizin avec la même bénignité et munificence

¹ Naudé : *Addition à l'Histoire de Louis XI.*

dont vous avez fait preuve envers tous ceux qui se sont échappés nus et misérables de la terrible ruine de Constantinople, et qui errent maintenant dans tout l'univers, contraints à mendier leur pain, cependant je n'ai pu refuser ce bon office à un excellent homme, à un maître renommé, surtout puisqu'il pensait que mes lettres seraient de quelque poids auprès de vous, et sachant d'ailleurs que vous agissez d'une façon trop noble et trop royale pour endurer que qui que ce soit vous demande en vain appui et secours. »

En effet, il y avait déjà en France plusieurs Grecs qui avaient reçu une hospitalité empressée, entre autres Grégoire Typherne et Georges Hermonyme, de Sparte. Le roi avait cherché aussi à attirer dans son royaume des gens habiles et de savants docteurs, sans parler même des astrologues, qu'il rechercha toute sa vie et qu'il s'efforçait d'avoir à son service dès que leur renommée venait jusqu'à lui. Pour ceux-là, il les aimait moins dans le dessein de contribuer à la gloire des lettres dans son royaume que par la superstition et la confiance qu'il avait en leur art, et l'on compte qu'il en eut successivement sept à ses gages.

Au milieu de cet amour universel pour les études et de cette foule d'écoliers, il était simple que la diversité des opinions excitât une grande chaleur. On vit se ranimer avec plus de force que jamais une querelle qui, depuis trois cents ans, divisait les universités, et surtout celle de Paris. Dans l'explication de la philosophie d'Aristote, les uns supposaient que chaque attribut, d'après lequel des objets ont pu être classés sous une désignation commune, forme une nature identique, dont la division en individus ne détruit pas l'unité. Pour eux, la nature humaine, par exemple, était, malgré la multitude des hommes, aussi indivisible que la nature divine, qui reste unique dans la

Trinité. En conséquence, à leur yeux, chaque qualité était un être qui enfermait dans son existence unique tous les objets où elle pouvait être reconnue. Plus une qualité était générale, plus vaste était son être, plus il embrassait d'objets; de sorte qu'on aurait pu dire que Dieu et le monde sont un être unique et universel, puisque l'attribut ou l'idée d'existence comprend sous une qualification commune la plus générale et la plus fondamentale de toutes, la création et son Créateur. Ainsi cette philosophie aurait eu pour dernière déduction les opinions qu'on a imputées à Spinoza, et il eût été possible de la taxer de panthéisme ou d'athéisme.

Ce n'était pourtant pas aux réalistes, car ils se nommaient ainsi, qu'on reprochait d'enseigner une doctrine opposée à la fois chrétienne. C'étaient eux au contraire qui avaient toujours porté cette accusation contre les nominaux, leurs adversaires. Ceux-là prétendaient que, convertir un attribut en un être général, c'était une création de l'esprit et nullement une réalité, et que l'identité de nature dans les objets classés par une qualification commune était purement nominale. Ils pensaient qu'il n'appartient pas à l'homme d'instituer et multiplier les êtres à sa volonté et sans nécessité. Ils croyaient aussi que, la doctrine des réalistes détruisant pour ainsi dire les individus, c'est-à-dire les êtres réels, pour les confondre avec des êtres généraux et impersonnels, le libre arbitre de l'homme se trouvait atteint par une telle doctrine.

C'étaient les nominaux qui les premiers avaient, par ces objections, élevé la discussion; ils avaient ainsi apparu, dans la philosophie et les écoles, comme des novateurs, comme des gens qui voulaient changer l'enseignement établi et toucher aux autorités. D'ailleurs les termes de leurs arguments pouvaient facilement, ainsi qu'on a pu le remarquer, être taxés de contradiction avec le dogme

de la Trinité et avec la présence réelle dans l'Eucharistie, tandis que les réalistes ne voyaient nulle difficulté dans ce qui n'était qu'un cas particulier de leur doctrine générale. Il arriva donc que, presque dès leur origine, les nominaux furent persécutés, et soutinrent habituellement la liberté d'examen et la croyance établie sur la raison.

Le fondateur de la secte avait été un nommé Rosslyn, qui avait enseigné en Bretagne. Abélard, son disciple, avait mis en grande lumière les opinions nouvelles, et deux fois il avait été condamné par les conciles de Soissons et de Sens. Depuis, les plus illustres et les plus hommes de bien de l'Université de Paris avaient été nominaux. Buridan et Ockham, qui s'étaient joints aux adversaires du pape Jean XXII pour lui reprocher de graves erreurs, et qui avaient soutenu la nécessité de l'appel au futur concile, étaient des nominaux. Le pieux et célèbre Gerson, auteur de *l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, qui avait si courageusement combattu les détestables doctrines de Jean Petit et son apologie du meurtre, entreprise pour le duc Jean de Bourgogne, était encore parmi les nominaux. Presque tous les docteurs qui avaient mis le plus de zèle à faire cesser le schisme des deux Papes et à réformer l'Eglise, entre autres le cardinal Pierre d'Ailli et maître Clémengis, appartenaient à cette secte.

Vers l'an 1470, les disputes se renouvelèrent entre les réalistes et les nominaux; toutes les Universités de France, de Flandre et d'Allemagne, étaient agitées par les controverses les plus vives. L'Université de Louvain était pour les réalistes; elle envoya à Paris Pierre de Rive, son plus fameux bachelier, avec un procureur muni de la signature de vingt-quatre docteurs, afin de soutenir thèse contre les nominaux de l'Université de Paris. L'Université de Cologne était aussi de ce sentiment. Le champion de la doctrine contraire était un docteur de Paris nommé Henri

de Zomoren. Le combat dura longtemps, et il régnait une grande division dans l'Université; elle ne put même parvenir à prononcer en corps un avis doctrinal; seulement chaque docteur donnait sa signature selon son opinion.

Ainsi que par le passé, les plus redoutables arguments se tiraient toujours de la théologie, et chaque parti s'efforçait à montrer que les conséquences de la doctrine opposée étaient impies et blasphématoires. Henri de Zomoren se rendit à Rome, et y plaida si bien la cause des nominaux qu'il était sur le point de faire condamner les réalistes, lorsque ceux-ci, qui, selon l'opinion commune, étaient vaincus dans toutes les conférences, eurent recours à l'autorité du roi. Son confesseur, Jean Boucard, évêque d'Avranches, était réaliste, et lui représenta que les opinions des nominaux étaient dangereuses pour le maintien de la foi chrétienne. On fit surtout grand bruit d'une thèse où l'on prétendait que les nominaux avaient voulu détourner de leur sens propre les paroles de Jésus-Christ : *Pater meus qui in cœlis est*, qui en effet devaient servir aux réalistes pour prouver l'unité réelle de nature, nonobstant la diversité de personnes.

Le roi, prévenu ainsi par son confesseur et naturellement porté à ne point aimer tant de chaleur parmi tout ce peuple d'écoliers, après avoir pris l'avis d'un grand nombre de docteurs, donna, au mois de mars 1474, un édit où, rappelant l'antique et continuelle renommée de l'Université de Paris, et l'enseignement docte et chrétien qu'on y avait toujours puisé, il parlait des gens qui, se fiant trop à leur raison et avides de choses nouvelles, avaient oublié les doctrines solides et salutaires des anciens temps et des docteurs réalistes, pour professer une doctrine vaine et stérile. En conséquence, il enjoignait de se conformer dans l'enseignement aux livres d'Aristote, de son commentateur Averroës, d'Albert-le-Grand, de

saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, de Scott et autres docteurs réalistes, et il interdisait de mêler désormais l'ivraie au bon grain en usant des livres d'Ockham, de Buridan, de Pierre d'Ailli, d'Adam Dorp, d'Albert de Saxe et semblables nominaux. L'Université de Paris et les autres écoles du royaume avaient ordre de se conformer à cet édit; nul ne devait recevoir de grades sans préalablement faire serment de l'observer; le Parlement devait l'enregistrer et le publier, et le faire transcrire sur les registres de l'Université. Tous ceux qui y contreviendraient devaient être chassés, non-seulement de l'Université, mais de la ville de Paris, et subir même de plus grosses peines; enfin le Parlement avait ordre de se faire apporter et de saisir, même chez les professeurs et écoliers, les livres des nominaux, pour les garder sous inventaire jusqu'à plus mûr examen.

Cet édit obtint les louanges de beaucoup de gens savants, qui ne tenaient même en rien aux réalistes; car il y avait de jour en jour un plus grand nombre d'écoliers et même de docteurs qui, s'attachant à la rhétorique, aux belles-lettres, aux charmes de l'éloquence et de la poésie antiques, commençaient à dédaigner la philosophie subtile des écoles et à lui imputer de retenir les esprits dans la barbarie. Tous ceux-là se raillaient un peu des querelles des réalistes et des nominaux, comme on peut le voir par cette lettre de maître Robert Gaguin, général des Mathurins, et l'homme de France qui passait pour écrire le mieux en latin, à maître Guillaume Fichet, célèbre professeur de rhétorique à l'Université de Paris, pour lors en voyage à Rome :

« Si je croyais que vous preniez quelque plaisir à mes récits, je vous parlerais des disputes de nos philosophes et de nos docteurs, touchant les hérésies ou plutôt les sectes des réalistes et des nominaux. Ce sont querelles

souvent ridicules, mais qui dégénèrent souvent en scènes de gladiateurs. La chose en est venue au point qu'on a exilé et relégué les nominaux comme des lépreux ; si bien que le roi Louis vient d'ordonner que les livres de leurs plus célèbres auteurs restent sous clef et enchaînés ¹ dans les bibliothèques, pour qu'il n'y soit plus regardé et afin de prévenir le crime d'y toucher. Ne diriez-vous pas que ces pauvres livres sont des furieux ou des possédés du démon, qu'il a fallu lier pour qu'ils ne se jettent pas sur les passants ? »

Les livres des nominaux demeurèrent ainsi enfermés et interdits durant sept ans ; puis il fut de nouveau permis de les étudier.

Peu de temps après que le roi eut ainsi employé son autorité à étouffer les querelles des écoles, il donna la preuve que du moins il n'était pas ennemi des lettres et qu'il voulait favoriser les études. Il y avait peu d'années qu'on avait découvert à Mayence le moyen d'imprimer des livres. Cette belle et nouvelle invention commençait à se répandre ; déjà même trois ouvriers allemands, Ulrich Geringen, Martin Crantz et Michel Friburger, attirés par Guillaume Fichet, professeur de l'Université, étaient venus, dès 1470, établir leur atelier au collège de Sorbonne. Trois ans après, Pierre Césaris et Jean Stoll se séparèrent de cette première imprimerie, où ils travaillaient, et en établirent une seconde.

C'était une joie parmi les savants et les écoliers ; chacun disait dans les écoles qu'il ne faudrait plus tant d'argent pour avoir des livres, et que maintenant les pauvres pourraient étudier aussi bien que les riches. Néanmoins les ouvriers n'étaient pas encore fort habiles ni très-expédi-

¹ L'usage était alors d'attacher les livres à des chaînes, pour que les lecteurs ne pussent les emporter.

tifs; les livres ne s'imprimaient pas vite, et l'on n'en tirait pas un grand nombre d'exemplaires. Guttenberg, Faust et Scheffer, qui avaient publié les premiers livres à Mayence, avaient travaillé beaucoup d'années, et tenté de nombreux essais avant de pouvoir fondre et assembler les caractères d'impression. Leur atelier subsistait toujours; mais Faust et Guttenberg étant morts; Pierre Scheffer s'était associé avec un nommé Hans Conrad Ganslich. Pensant que leurs livres ne se vendraient nulle part aussi bien qu'à Paris, capitale d'un aussi grand royaume que la France et siège d'une illustre Université, ils en avaient envoyé une certaine quantité et avaient chargé de les vendre, à leur compte, un écolier de leur pays, nommé Herman Stateren. Il vint à mourir; ses biens et effets appartenaient au roi par droit d'aubaine. L'Université mit opposition; l'affaire fut portée au Parlement.

L'Université disait qu'une partie des livres était déjà vendue à divers écoliers, et, quant aux autres, elle requérait que la vente se fit publiquement et à Paris. Les exécuteurs testamentaires de Herman Stateren alléguaient qu'il était facteur, et non possesseur des livres qui étaient encore au compte de Scheffer et de Ganslich. Le Parlement statua que les livres seraient restitués à ceux des sujets du roi qui justifieraient les avoir achetés, et que, quant aux autres, ils étaient au roi, comme confisqués sur des bourgeois de Mayence, ville alliée au duc de Bourgogne. C'était aussi ce que précisément en même temps le roi avait décidé de sa propre autorité, défendant au Parlement d'en connaître.

Mais Scheffer et son associé étaient des gens fort connus et protégés; l'empereur et l'électeur de Mayence écrivirent pour leur faire rendre leurs livres. D'après ces recommandations, et aussi en considération de la peine et labeur que les exposants avaient pris pendant une

grande partie de leur vie pour l'art et l'industrie de l'impression d'écriture, vu le profit et l'utilité qui devaient en revenir à la chose publique, tant par l'augmentation de la science qu'autrement, le roi ordonna que deux mille quatre cent vingt-cinq écus d'or seraient payés à Scheffer et Ganlisch pour prix de leurs livres.

Quelle que pût être la faveur que le roi accordait soit à l'accroissement du commerce et des fabriques, soit à la gloire des études, ce n'était pourtant pas de ce côté qu'il avait tourné ses pensées, depuis qu'il avait fait le projet de renoncer à la guerre. Il voulait surtout employer le loisir de la paix et la dernière part de sa vie à établir une bonne et régulière police dans le royaume. Il souhaitait, ce qui était déjà depuis longtemps le désir des peuples, n'avoir qu'une seule et même coutume dans le royaume. Il avait intention de faire rassembler les coutumes particulières dans chaque province et dans chaque lieu, de choisir les meilleures, et d'emprunter même aux pays étrangers celles qui pouvaient être sages et justes. Déjà même il avait ordonné qu'on se procurât les coutumes de Florence et de Venise ¹. Puis de tout cela il eût fait faire un beau livre écrit en français ², où chacun des sujets eût pu lire et connaître son droit. Il se réjouissait à penser qu'on pourrait ainsi empêcher les ruses et pilleries des avocats, qu'il trouvait plus grandes en France que partout ailleurs. Son dessein était encore qu'il n'y eût dans le royaume qu'une seule monnaie, un seul poids, une seule mesure. Tels étaient les sujets de ses entretiens; et lui, qui n'aurait pas enduré patiemment qu'on lui remontrât un seul des abus de son gouvernement, songeait à les réformer, pourvu que tout provînt de lui et de son unique autorité; aussi, tout en voulant que chacun désormais

¹ Lettre à M. du Bouchage. — ² Comines.

trouvât bonne et facile justice, sa principale idée était de brider le Parlement ; il l'avait en grande haine ; souvent il s'en était servi ; parfois il avait trouvé commode d'alléguer ou même de provoquer sa résistance contre des volontés feintes ; dans plus d'une occasion, il avait, par ruse, proclamé la libre autorité de cette cour souveraine, et l'avait ainsi rendue plus grande. Il était même trop sage pour ne pas connaître qu'il fallait lui laisser un pouvoir considérable ¹ ; et pourtant il gardait en même temps rancune au Parlement de tous les obstacles qu'il avait pu mettre à ses volontés véritables et passionnées : il semblait qu'il le voulût à la fois puissant et docile.

Mais le roi ne pouvait plus apporter à l'exécution de ces nouveaux desseins l'activité qu'il avait montrée autrefois. La santé commençait à lui manquer ; d'ailleurs sa méfiance et ses craintes, qui croissaient de jour en jour, s'emparaient de la plus grande part de ses pensées et de son temps. Ce château du Plessis, que son père avait souvent habité, et qui se nommait pour lors Montils-lez-Tours, était peu à peu devenu un séjour de solitude et de tristesse. Il l'avait fait entourer d'une grande enceinte, d'où lui était venu son nouveau nom ² ; ensuite il avait fait placer tout autour un treillage en barreaux de fer ; c'étaient sans cesse nouvelles fortifications, et l'on voyait aussi s'augmenter de plus en plus le nombre des archers qui gardaient le château. Depuis l'assassinat du duc de Milan et la conjuration de Florence, le roi s'occupait de sa propre sûreté avec cet esprit sans repos et imaginaire qu'il avait toujours porté en toutes choses. Il avait même réglé qu'un page le suivrait partout, tenant un épieu pour le lui présenter au besoin, et la nuit, pendant qu'il dormait,

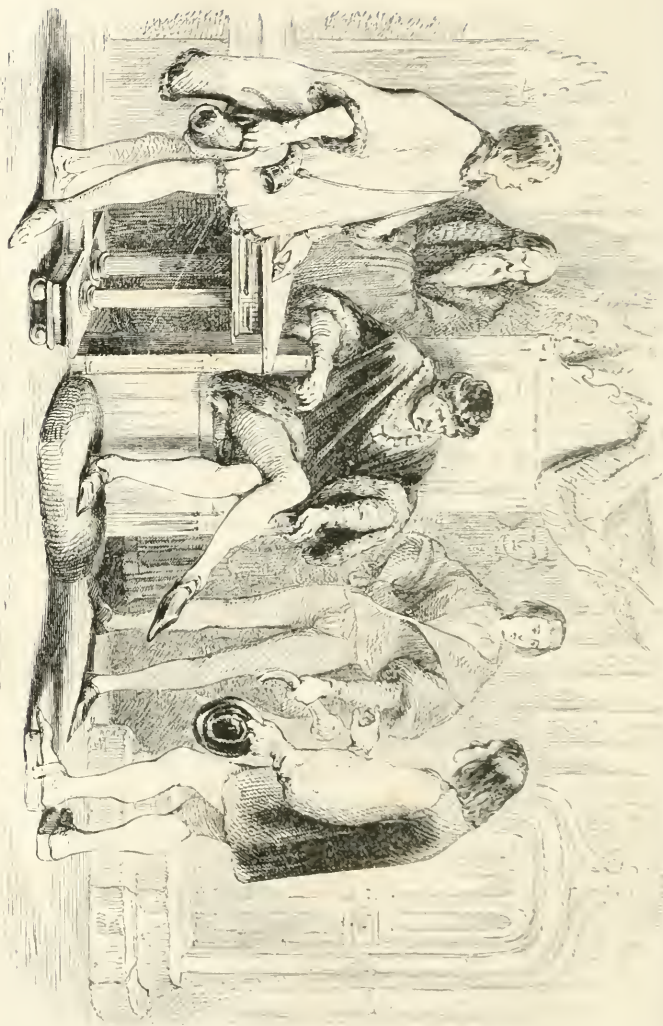
¹ Comines. — ² Plessis, originairement lieu clos de palissades ou de haies, puis de murs.

l'arme était appuyée au chevet de son lit. Les moindres rapports, les plus légers indices lui donnaient des soupçons contre ses serviteurs, tant les grands que les petits.

Toutefois il avait, comme toujours cela avait été sa coutume, une sorte de confiance, en apparence facile et sou-daine, pour des hommes dont il n'avait point encore usé; et, s'imaginant que les autres princes étaient mieux servis que lui, sa faveur se plaçait tout à coup sur ceux de leurs serviteurs qu'il avait gagnés. C'est ce qu'on voyait en ce moment, où son armée et le sort de la guerre étaient entre les mains de monsieur d'Esquerdes, si longtemps conseiller du duc de Bourgogne.

Cependant le roi n'était pas encore assez malade et affaibli pour ne pouvoir prendre l'exercice et le mouvement dont il avait l'habitude et le besoin. Il continuait à se livrer avec ardeur au plaisir de la chasse, faisant de longues courses sur les marches de Touraine, de Poitou et d'Anjou; passant plusieurs jours hors de son château du Plessis; couchant dans de méchants villages, ou bien allant prendre gîte dans quelques châteaux de ces pays, comme à Argenton, chez le sire de Comines. Le mauvais temps ne l'arrêtait point; il se fatiguait sans paraître y prendre garde, ne quittait jamais la chasse que le cerf ne fût forcé, conduisant tout lui-même, car personne dans le royaume ne s'entendait mieux que lui aux choses de la vénerie. Là, comme ailleurs, il était rude et difficile à servir; quand il y avait quelque défaut ou que la chasse n'allait pas à son gré, c'était toujours à l'un de ses serviteurs qu'il s'en prenait, et il rentrait le soir rompu et d'assez mauvaise humeur.

Vivant pour ainsi dire seul au Plessis, sans la reine, sans ses enfants, ne voyant guère que ses conseillers qui avaient leur logis, non au château, mais à Tours, il s'occupait aussi, dans les intervalles que lui laissaient les af-



faïres, de son parc, de ses ouvriers, du train intérieur de sa maison. Il avait fait venir de Flandre des vaches et une laitière, les avait établies près de lui, et faisait faire sous ses yeux le beurre et le fromage. Il aimait à se familiariser avec les petites gens, à deviser sans façon avec eux, se plaisant à les mettre à leur aise, tout autant qu'à troubler les grands par ses menaces ou ses railleries. Un jour, étant descendu dans les cuisines, il y trouva un petit garçon qui tournait la broche; cet enfant ne le connaissait pas. « Que gagnes-tu? » lui dit-il. — « Autant que le roi, » répondit l'enfant; lui et moi gagnons notre vie; Dieu « le nourrit et il me nourrit. » La réponse lui plut; il le tira de la cuisine, l'attacha au service de sa pesonne et lui fit beaucoup de bien.

Une autre fois, sur la parole de son astrologue qui lui avait prédit le beau temps, il était allé à la chasse. Quand il fut au bois, il rencontra un pauvre homme qui touchait son âne chargé de charbon. On lui demanda s'il ferait beau, et il annonça qu'il tomberait assurément une grande pluie. Lorsque le roi fut rentré bien trempé, il fit venir le charbonnier. « D'où vient, dit-il, que tu en sais plus « que mon astrologue? — Ah! Sire, dit celui-ci, ce n'est « pas moi, c'est mon âne; quand je le vois se gratter et se « couer les oreilles, je suis bien sûr qu'il y aura de l'eau. » Pour lors ce fut un grand sujet de moquerie pour le roi, qui reprochait à son astrologue d'en savoir moins qu'un âne. Mais, tout en plaisantant ses astrologues et ses médecins, il ne pouvait pas plus se passer des uns que des autres. La crainte de l'avenir et de la mort ne le quittait guère; il cherchait à se rassurer et à se faire dire par eux de bonnes paroles qu'il s'efforçait de croire.

Un autre de ses passe-temps, et il s'y était toujours livré depuis sa jeunesse, lorsqu'il était de loisir, c'était de rester longtemps à table, à parler tout à son aise, à raconter

des histoires, à en faire dire aux convives, et à se gausser des uns et des autres. Il ne lui fallait pas grande et noble compagnie; à défaut de ceux de ses serviteurs et de ses conseillers avec qui il était familier, comme les sires du Lude, d'Argenton, du Bouchage, il faisait asseoir près de lui des bourgeois et des gens de moindre condition, lorsqu'il les avait pris en gré. Un riche marchand de la ville de Tours, qu'on nommait maître Jean, avait souvent été ainsi admis à la table du roi, qui le traitait au mieux et conversait avec lui. Cet homme imagina de demander des lettres d'anoblissement. Quant il les eut, il revint se présenter devant le roi, vêtu comme un seigneur. Le roi lui tourna le dos; puis, le voyant surpris, il lui dit : « Vous étiez le premier marchand de mon royaume, et vous avez voulu en être le dernier gentilhomme. »

Tout railleur qu'il était, le roi savait endurer la réplique et aimait les réparties vives et soudaines, lors même qu'elles s'adressaient à lui. Ayant rencontré l'évêque de Chartres monté sur une superbe mule, avec un harnais doré, il lui dit : « On voit bien que nous ne sommes plus au temps de la primitive Église, quand les évêques montaient, comme Notre-Seigneur, sur une ânesse garnie d'un licou. — Ah! Sire, reprit l'évêque, n'était-ce pas du temps où les rois étaient pasteurs? »

Il y avait, même dans sa façon de faire le bien, plus de fantaisie que de bonté. C'était pour obéir à l'idée qui lui venait, plutôt que pour le plaisir de voir les gens contents, qu'il se décidait à leur rendre un bon office. Un jour il entra dans l'église de Notre-Dame de Cléry; les grosses cloches sonnaient; un pauvre prêtre dormait paisiblement à la porte. Le roi l'éveilla et lui demanda pourquoi cette sonnerie, et si ce n'était pas que quelqu'un fût mort. C'était un chanoine du chapitre, dont le bénéfice était à la collation royale. Il ordonna aussitôt que le pauvre prêtre en

fût pourvu. « Il faut, dit-il, que le proverbe se trouve « vrai : le bonheur vient en dormant. »

Mais cette vie plus sédentaire que par le passé qu'il menait au Plessis et les projets qu'il formait sur la police de son royaume ne lui faisaient pas oublier qu'avant tout il fallait obtenir une bonne paix. Quelque désir qu'il en eût, il n'était nullement disposé à l'acheter par des sacrifices, et tenait, sans vouloir aucunement s'en départir, aux conditions qu'il avait chargé ses ambassadeurs de soutenir. Comme le duc Maximilien ne voulait point les accorder, les négociations n'avançaient point. Il fallait donc continuer à se préparer à la guerre, sinon pour la faire vivement, pour livrer des batailles ou attaquer des villes, du moins pour imposer à l'ennemi. Le roi s'en occupait avec autant de diligence que s'il avait encore eu des projets de conquêtes, car il voulait toujours être prêt pour toute occasion.

Il importait surtout de remettre l'ordre dans son armée; elle devenait de plus en plus lourde et cruelle au pays où elle se tenait et aux provinces du royaume où elle passait. C'étaient tantôt les gendarmes d'ordonnance, tantôt les nobles du ban et de l'arrière-ban, tantôt les hal-lebardiers de la garde, tantôt les francs-archers, qui allaient et venaient d'une contrée à l'autre, vivant sur le pauvre peuple. Les lourdes tailles qu'on levait chaque année étaient, disait-on, pour soudoyer les gens de guerre, et cependant ils étaient logés chez le laboureur, lui prenaient son repas et son lit, le faisaient coucher par terre ou le chassaient de sa maison à force de coups, puis le lendemain lui emmenaient ses chevaux ou ses bœufs¹. Parmi tant de motifs de plainte et de souffrance, il n'en était peut-être pas de plus grave.

¹ État de 1485.

Le changement que le roi avait apporté aux sages ordonnances de son père était une des principales causes de ce désordre. Lorsque, sous le roi Charles VII, on avait voulu défendre le peuple contre les excès des gens de guerre, il avait été soigneusement réglé que leurs crimes et délits seraient du ressort des juges ordinaires. Le roi, toujours jaloux de son autorité, avait remis cette juridiction aux prévôts et commis des maréchaux, qui, durs pour le pauvre peuple et indulgents pour leurs hommes, ne les trouvaient jamais en faute. C'était une sorte de complète impunité ¹.

Le roi ne chercha point là le remède à un si grand mal ; il y vit surtout l'occasion d'accomplir ce qu'il projetait depuis longtemps. Ceux de tous les hommes de guerre qui avaient le moins de discipline, étaient les francs-archers. Depuis la bataille de Guinegate, il leur en voulait ; d'ailleurs ces francs-archers, choisis dans chaque paroisse et entretenus à ses frais, devaient y rentrer à la paix, et, selon les règlements, y rester armés. C'était un sujet d'inquiétude pour le roi, qui n'ignorait pas combien son autorité était odieuse, et qui, malgré la grande soumission des peuples, avait parfois à réprimer des émeutes. Il savait ses sujets mécontents ², chatouilleux et disposés à profiter des occasions pour regagner quelques libertés. Il lui était plus sûr et plus commode d'avoir des Suisses, et en même temps il les croyait meilleurs soldats et plus disciplinés. Il cassa donc les francs-archers, convertit en une taxe de quatre livres dix sous par mois les frais que faisaient les paroisses pour l'entretien de chaque homme. Il permit aussi aux gentilshommes de s'exempter de l'arrière-ban en payant une certaine somme. Avec cet argent il leva autant de Suisses qu'il put s'en procurer.

¹ État de 1485; Amelgard. — ² Comines.

Vers le commencement de l'année 1481, il en avait plus de huit mille.

Une autre cause des méfaits des gens de guerre était la rapacité des capitaines, qui ne songeaient qu'à leur fortune, commettaient partout de criantes exactions, et souffraient le désordre, dont ils donnaient ainsi le premier exemple. Mais c'était chose difficile de soumettre à la règle des gens si puissants; il fallait les ménager. Dans un temps de trahison, lorsque le royaume était rempli de mécontentement et de murmures sourds, le roi, tout jaloux qu'il était de son pouvoir, était contraint d'endurer le dérèglement des chefs de son armée. Il voulut faire rendre compte à monsieur d'Esquerdes, qui avait levé et reçu beaucoup d'argent sous prétexte de gagner des partisans au roi et de lui faire ouvrir les portes des villes. Quand monsieur d'Esquerdes vit qu'on le pressait de la sorte, il répondit : « Sire, avec cet argent, j'ai acheté Arras, Hesdin et Boulogne; qu'on me rende mes villes, je rendrai l'argent. — Pâques-Dieu, répondit le roi, il vaut donc mieux laisser le moustier où il est. »

Les négociations qui pouvaient jeter le duc Maximilien dans l'embarras et lui attirer de nouveaux ennemis, n'étaient pas plus négligées que les préparatifs de guerre. Au mois de janvier, le roi conclut une alliance qui pouvait lui devenir fort utile². Ladislas, roi de Bohême, fils de Casimir, roi de Pologne, avait, par sa mère, des droits au duché de Luxembourg³; il entreprit de les faire valoir. Le roi, qui n'avait plus ni l'esprit ni le désir de conquérir cette province, ne manqua pas d'encourager le roi de Bohême. Il fut réglé que tous deux attaqueraient à la fois le Luxembourg, et que si, après un mois, le pays

¹ L'année commença le 22 avril. — ² Legrand. — ³ Tome IV, page 252.

n'était pas entièrement soumis, les troupes du roi de Bohême seraient pour tout le reste de la campagne à la solde du roi de France.

Cependant le légat était resté en France, et le roi s'efforçait toujours de faire servir l'autorité du Pape à son profit dans la conclusion de la paix. A cet effet, il envoya une solennelle ambassade à Rome, pour déclarer que, s'il ne venait pas au secours de l'Italie menacée par les Turcs, qui déjà s'étaient emparés d'Otrante, la faute ne pouvait lui en être imputée, et que, si on ne lui faisait pas une injuste guerre, il y enverrait tout aussitôt son armée, à supposer que sa santé ne lui permit pas d'y venir lui-même en personne.

Le duc Maximilien, de son côté, cherchait à se faire des alliés et à se servir de leur appui pour traiter. Il se plaignait hautement que le roi Louis ne voulait entendre à aucune paix ou appointement raisonnable¹. Il y eut à Metz, sur sa demande, une assemblée des princes d'Allemagne; mais l'empereur avait si peu de crédit et tant d'indolence, que rien ne fut résolu pour aider son fils, le duc Maximilien.

Son principal recours était l'Angleterre, où, grâce à la duchesse douairière et à la haine des Français, il avait un parti considérable; mais le roi Édouard lui témoignait toujours plus de bienveillance que d'empressement. Vainement il lui faisait sans cesse représenter, par ses ambassadeurs, que jamais l'occasion n'avait été plus favorable pour une descente en France, que les sujets du roi Louis étaient tellement foulés par les excessives tailles si rigoureusement exigées qu'ils n'avaient pas un plus grand désir que de se mettre hors de son pouvoir et de sa seigneurie, et qu'ils désiraient retrouver la liberté que

¹ Instructions aux ambassadeurs; *Pièces de Comines*.

leur avait jadis accordée le roi Henri V. Ils ajoutaient que les princes et les grands seigneurs de France avaient été et étaient encore si maltraités, qu'il serait facile de les émouvoir et de les faire déclarer. En outre, on trouverait peu d'obstacles pour arriver promptement jusqu'à Reims, et, une fois sacré, le roi Édouard aurait un bien plus grand parti. Mais il fallait venir de sa personne, et avec de grandes forces, comme avait fait jadis le roi Édouard III, qui, le premier, avait disputé la couronne de France.

Le duc Maximilien n'oubliait rien de ce qui pouvait tenter le roi d'Angleterre : il lui offrait d'avance la cession de ses droits sur Boulogne, Montreuil, le comté de Ponthieu, Péronne, Montdidier et les villes de la Somme. Si, au lieu de prétendre au royaume et de marcher sur Reims, le roi aimait mieux conquérir la Normandie, le Duc consentait à l'y aider.

Mais le roi Édouard restait froid à toutes ces grandes espérances ; il offrait son appui pour obtenir une bonne paix, engageait le Duc à continuer les négociations, et ne faisait nul préparatif de guerre. Entre autres conseils, il lui en donnait un fort sage et facile dans son exécution : c'était de s'allier et de faire en tout cause commune avec le duc de Bretagne. Le comte de Chimay fut envoyé à ce prince, pour passer de là en Angleterre. En même temps on préparait tout en Flandre pour envoyer le cardinal-évêque de Tournay en solennelle ambassade à Rome, afin de prévenir le mauvais effet de toutes les démarches du roi Louis sur le Saint-Père.

Ainsi le roi réussissait, selon son désir, à empêcher l'Angleterre de prendre parti pour le duc Maximilien. Comme c'était pour le moment son seul péril, c'était aussi son principal soin ; le roi Édouard et lui s'envoyaient sans cesse des ambassades. Le roi alla, vers le mois de février, en recevoir une à Château-Renault. Peu aupara-

vant, le duc Maximilien, ne se voyant point activement secouru, avait été contraint à demander une prolongation des trêves. Ses embarras s'accroissaient de jour en jour par les mécontentements des Gantois et des autres bonnes villes de Flandre. C'était sur cela que le roi comptait le plus pour avoir de bonnes conditions ; par de secrètes pratiques il s'efforçait de traiter avec les sujets du Duc plutôt qu'avec lui.

Les choses en étaient là au mois de mars 1481. Le roi était venu passer quelques jours aux Forges, dans la forêt de Chinon, afin de faire des chasses. Un dimanche, après avoir entendu la messe à une petite paroisse qu'on nomme Saint-Benoît-du-Lac-Mort, il s'était fait servir à dîner dans ce village. Tout à coup il fut pris d'une attaque d'apoplexie ; ses membres perdirent le mouvement, il demeura sans parole et sans connaissance. On le leva de table, on l'approcha du feu ; il semblait vouloir qu'on ouvrît les fenêtres, mais on se garda de le faire. Bientôt arriva maître Angelo Catho, ce médecin qui avait servi le duc Charles et que le roi s'était attaché ; il fit tout aussitôt ouvrir les fenêtres et donner de l'air. Après quelques remèdes, la connaissance revint et un peu la parole. Moitié par gestes, il parvint à se faire comprendre, et demanda qu'on allât chercher son confesseur à Tours et monsieur de Comines à Argenton, qui n'est pas fort loin de Chinon.

Quand il fut un peu remis, on le plaça sur son cheval et on le ramena aux Forges. Maître Adam Fumée, ancien médecin du roi Charles VII, puis d'autres médecins arrivèrent. Monsieur de Comines vint aussi en toute hâte. Le roi parut satisfait de le voir. Il ne semblait point souffrir, mais sa tête était comme embarrassée, et il ne pouvait pas bien prononcer. Il fit signe qu'il voulait être servi par monsieur de Comines, et qu'il couchât en sa chambre.

Au bout de trois jours, le sens et la parole revinrent peu à peu. Pour se confesser il avait fallu que monsieur de Comines expliquât au prêtre ce qu'il voulait dire. Du reste, sa confession ne fut pas longue, car il se confessait toujours une fois par semaine, afin de pouvoir toucher les écronelles, ce que les rois de France ne peuvent faire sans s'être confessés ; aussi était-il fort loué de cette charité envers les pauvres malades¹.

Il retourna bientôt au Plessis et commença à se remettre. Le premier usage qu'il fit de son sens et de sa parole, lorsqu'il les eut un peu recouvrés, fut de s'enquérir qui l'avait tenu par force lorsque son mal l'avait pris et l'avait empêché d'aller à la fenêtre. Il les chassa tous de sa maison, et déclara qu'ils n'eussent jamais à se présenter devant lui, entre autres Jacques d'Épinai, seigneur d'Ussé, et le sire de Champeroux.

On s'étonna beaucoup de cette fantaisie, car c'étaient de fidèles serviteurs, et ils avaient cru bien faire ; mais, disait-on, les princes ont leurs idées, et ceux qui en veulent juger n'en comprennent pas les motifs. D'autres se rappelaient combien il était ombrageux dans tout ce qui touchait à sa volonté, et pensaient qu'il était offensé de ce qu'on l'avait ainsi tenu et contraint par force. On se souvenait de l'avoir souvent entendu parler avec blâme de la violence faite à son père, à qui les médecins avaient introduit de la nourriture en la bouche, malgré qu'il en eût, sans pour cela lui avoir sauvé la vie. Au reste, ce n'était peut-être que méfiance ; ayant su que les médecins avaient rouvert les fenêtres, il avait pu penser qu'on les avait tenues fermées à mauvaise intention.

Il n'attendit pas longtemps non plus avant de s'informer des affaires du royaume. Louis d'Amboise, évêque d'Albi,

¹ Comines.

le maréchal de Gié et le sire du Lude s'étaient chargés de recevoir et d'expédier les dépêches; mais, voyant que le roi se guérissait, ils ne décidaient pas grand'chose et répondaient timidement sur tout, songeant qu'avec un tel maître il fallait marcher droit et ne rien prendre sur soi. Toutefois, craignant l'effet qu'une telle nouvelle allait avoir sur l'esprit des peuples, ils avaient suspendu le paiement d'une nouvelle taille, qui venait d'être mise, à la persuasion de monsieur d'Esquerdes, pour les équipages de l'armée et les préparatifs de la guerre.

Le roi, après avoir passé à peine dix jours sans s'occuper des affaires, demanda qu'on lui montrât les lettres qu'il avait reçues et celles qui arrivaient. Le sire de Comines les lui lisait; mais il était encore si faible qu'il ne pouvait pas bien les suivre. N'importe, il faisait semblant de les entendre, puis les prenait à sa main, feignait de les lire disait quelques paroles pour faire connaître sa volonté, et, encore qu'elles n'eussent pas toujours beaucoup de sens, on les écoutait en grande apparence de respect. En quinze jours il fut tout à fait remis, aussi sensé et parlant aussi bien qu'auparavant, mais faible, agité et inquiet du retour de son mal, d'autant qu'il était aussi porté à mépriser les conseils des médecins qu'empressé à les leur demander.

Tout reprit donc son cours accoutumé, et l'on continua à s'occuper des négociations et des préparatifs de la guerre. Pendant la maladie du roi, il lui avait été envoyé une ambassade de l'empereur Frédéric; mais, après avoir entretenu quelque temps les ambassadeurs de l'espérance de faire la paix, on leur laissa voir qu'on ne se départirait en rien des conditions proposées, et ils partirent pour la Flandre. D'autres ambassadeurs du célèbre Mathias Corvin, roi de Hongrie, étaient venus pour proposer au roi une alliance; mais ils n'avancèrent pas au delà de

Metz. Le roi de Hongrie s'était illustré par ses guerres soit contre les Turcs, soit contre l'empereur Frédéric; il eût pu être un allié utile, mais il était fort éloigné; d'ailleurs ce n'était pas en un tel moment que le roi, affaibli et malade, et occupé de sa querelle avec l'héritière de Bourgogne, aurait pu prendre part à une guerre contre les Turcs.

Les ambassadeurs qu'il avait envoyés à Rome y avaient reçu un grand accueil. Aux protestations de bonne volonté faites de la part du roi, le Pape répondit par une bulle qu'il fit porter en France par l'évêque de Sessa et par une suite nombreuse d'illustres et doctes ecclésiastiques¹. Le roi les reçut avec une solennité extraordinaire dans son château du Plessis, entouré de presque tous les princes de son royaume et des principaux seigneurs et conseillers. L'évêque de Sessa annonça que le Saint-Père, afin d'arrêter les progrès des Turcs en Italie, ordonnait une trêve de trois ans entre tous les princes chrétiens, et envoyait à chacun d'eux des nonces pour leur signifier sa bulle.

Le roi la reçut, se retira dans une chambre pour en délibérer avec les seigneurs et conseillers, puis rentra et prit la parole. Il loua très-fort le courage et le zèle du Saint-Père, promit de s'employer de bon cœur pour la défense de la religion, et d'obéir à la bulle s'il était assuré que ses ennemis en fissent autant. Mais il ne serait pas juste, ajouta-t-il, que cette bulle le contraignît à rester en paix tandis qu'on lui ferait la guerre. L'évêque de Sessa répliqua que le Pape saurait bien y forcer les autres princes par des censures ecclésiastiques. Alors le roi termina en disant qu'il ferait savoir plus en détail ses intentions au légat.

Dès le jour même, le sire de Beaujeu, le chancelier,

¹ *Pièces de Comines.*

l'évêque d'Albi, les sires de Curton, de Saint-Pierre, de Forbin, et le seigneur de Château-Guyon, qui avait passé au service du roi, allèrent trouver le cardinal de Saint-Pierre, qui logeait à Tours. Ils lui dirent qu'en ce moment on menaçait le roi de trois guerres : avec l'Angleterre, bien qu'il eût fidèlement entretenu la trêve ; avec le roi de Castille, son allié, ce qu'il ne pouvait croire, et enfin avec le duc Maximilien. Là-dessus ils reprirent ce qui avait été dit si souvent : que le roi n'était pas agresseur, mais que le duc d'Autriche et sa femme s'étaient faits ses ennemis après le feu duc Charles ; que l'empereur, au lieu de pacifier la chrétienté, comme c'était son devoir, et d'entretenir ses anciennes alliances avec la France, s'était montré partial. Ainsi le roi, disait-on, ne devait, sous prétexte de paix, laisser piller et envahir ses provinces. Il fallait donc avant tout écrire aux divers nonces pour qu'ils fissent connaître la véritable intention des princes auprès de qui ils se rendaient. Le légat remercia le roi de son respect et de son obéissance pour le Saint-Siège. Il ne pouvait, disait-il, écrire aux nonces, car la plupart lui étaient inconnus, mais il allait envoyer un courrier au Saint-Père pour qu'il se fit rendre compte de l'intention des princes de la chrétienté.

Bien que le Pape, sans offenser le roi, se montrât peu diligent à servir ses desseins, le duc Maximilien ne voulut pas négliger de se justifier près de lui, et, en l'assurant de son obéissance, il lui rappela longuement toutes les preuves de zèle que la maison de Bourgogne avait toujours données au Saint-Siège, même lorsqu'il avait fallu le défendre contre le roi Louis, notamment lorsqu'à Lyon il avait fait arrêter le même cardinal de Saint-Pierre, aujourd'hui si favorable à la France.

Mais la maladie du roi avait plus que toute autre circonstance relevé l'espoir du duc Maximilien. Le bruit de

sa mort avait été répandu partout, et particulièrement en Flandre, et, lorsqu'on avait appris la fausseté de cette nouvelle, on avait su en même temps qu'elle tarderait peu à être véritable, tant le roi restait faible et malade. C'était une raison pour presser le roi Édouard et pour lui montrer l'occasion plus propice encore. Il y trouvait de son côté un argument de plus pour autoriser son indolence, et répondait au duc Maximilien qu'il n'y aurait pas longtemps à attendre la mort du roi Louis ¹. En conséquence il lui conseillait de prolonger les trêves, et lui promettait un secours de cinq mille combattants, dans le cas seulement où il ne pourrait obtenir de trêve.

Le duc de Bretagne se montrait plus décidé. Dès le 16 avril, il fit signer à Londres, par le prince d'Orange et le comte de Chimay, ambassadeurs de Bourgogne, et les sires de Parthenai et de Villecon, ambassadeurs de Bretagne, un traité d'alliance ² par lequel le duc de Bretagne s'engageait à solder deux mille archers parmi les cinq mille que le roi d'Angleterre promettait au duc d'Autriche, et à faire dorénavant cause commune.

En même temps le duc de Bretagne resserrait ses liens avec l'Angleterre. Le 10 de mai, ses ambassadeurs passèrent un contrat de mariage entre le prince de Galles et mademoiselle Anne de Bretagne, sa fille aînée, stipulant en même temps que, si le premier fils du roi d'Angleterre venait à mourir, le second épouserait la fiancée de son frère, comme aussi, à défaut de mademoiselle Anne, le prince de Galles prendrait pour femme Isabelle, seconde fille du duc de Bretagne. Le duché de Bretagne ne devait être réuni à l'Angleterre que sur la tête du prince de Galles; après lui, son fils aîné devait être roi d'Angleterre, et le second duc de Bretagne.

¹ *Pièces de Comines.* — ² *Idem.*

Durant ces négociations, le duc Maximilien continuait à soutenir une forte guerre contre les gens de la Gueldre et d'Utrecht ; les villes de Flandre lui devenaient de plus en plus contraires ; une effroyable famine régnait dans la plupart de ses États. L'hiver précédent avait été si rude que les récoltes manquèrent en France ; mais la disette était bien plus cruelle encore dans l'Artois et la Flandre. Les finances du duc étaient donc en plus déplorable situation que jamais. Les conseils que lui donnait le roi d'Angleterre étaient donc fort à propos, et il était raisonnable et même nécessaire de prolonger les trêves.

Elles n'étaient pas beaucoup mieux observées que de coutume. De part et d'autre il se faisait des courses et des pillages ; on tâchait surtout de saisir par surprise ou par trahison des châteaux et des forteresses. Monsieur d'Esquerdes profita du peu de foi qu'on gardait à la trêve pour tendre un piège aux Bourguignons ¹. Il fit dire secrètement au sire de Cohen, commandant de la garnison d'Aire, et au sire de Beveren, capitaine de Saint-Omer, qu'il était résolu de quitter le service du roi de France et de faire sa paix avec le duc d'Autriche. Les gens qu'il avait envoyés donnèrent de si grandes assurances, firent de tels serments, qu'on y ajouta foi. D'ailleurs le sire d'Esquerdes avait bien montré qu'il ne cherchait jamais que son intérêt. Il avait désigné le jour et l'heure où il se laisserait surprendre dans la ville d'Hesdin. A un lieu indiqué de la muraille se trouvait une brèche par laquelle on pourrait entrer furtivement.

Le sire de Cohen se mit à la tête de quatre ou cinq cents hommes pour tenter l'entreprise. Il arriva la nuit au pied de cette brèche. « Il est temps ! » cria une sentinelle apostée sur la brèche. On dressa une petite échelle pour

¹ Molinet.

atteindre la brèche ; l'homme envoyé secrètement par monsieur d'Esquerdes monta le premier ; on le suivit en hâte. Déjà les Bourguignons, se croyant maîtres, criaient : « Ville gagnée ! Bourgogne ! Bourgogne ! » Quand il en fut entré un bon nombre, tout à coup leur guide disparut. Ils ne savaient plus de quel côté passer, lorsque monsieur d'Esquerdes, qui avait tout préparé, les fit entourer. Ils se virent trahis, cependant se défendirent vaillamment, et furent presque tous tués les armes à la main. Heureusement pour le sire de Cohen, il n'était pas encore monté par la brèche. Les plus vaillants hommes de sa garnison d'Aire périrent en cette occasion, et l'on fournit sans nul profit un grand sujet de reproche aux ambassadeurs du roi dans les pourparlers de la paix, où ils ne manquèrent pas d'alléguer la violation de la trêve.

Il y avait peu de temps que monsieur d'Esquerdes avait accompli cette ruse quand le duc Maximilien résolut de le punir, du moins dans son honneur, ainsi que les principaux des serviteurs de la maison de Bourgogne dont il avait été trahi ou abandonné¹. Il tint à Bois-le-Duc, le 5 mai 1481, son chapitre de la Toison-d'Or. La cérémonie était d'autant plus solennelle, que l'ambassade de l'empereur, inutilement envoyée au roi de France, se trouvait pour lors en Flandre et assista en grande pompe à cette fête. Après les célébrations accoutumées, et lorsque les nouveaux chevaliers eurent été nommés, le héraut de l'Ordre retira les écussons des chevaliers qui avaient passé au service du roi de France, et à leur place on suspendit un écriteau portant une sentence conçue en ces termes :

« Messire Jean de Neuchâtel, sire de Montaigu, sujet naturel de très-haut, très-excellent et très-puissant prince monseigneur le duc d'Autriche et de Bourgogne, chef

¹ Molinet.

souverain du noble Ordre de la Toison-d'Or, et de matèrs-redoutée dame madame la Duchesse, sa noble compagne, natif de la comté de Bourgogne, étant chevalier, frère et compagnon de notre Ordre, lequel, tant à cause de sondit lieu de naissance que par l'étroit et solennel serment qu'il avait fait, était obligé et astreint auxdits seigneur et dame et audit Ordre, s'est allé rendre en France à l'obéissance du roi, et s'est parti de mondit seigneur sans avoir renvoyé le collier de l'Ordre et sans en observer les règles et détails qu'il avait jurés; en conséquence il est jugé hors dudit Ordre et inhabile à en jamais porter le collier. »

Pareil jugement, et plus sévèrement écrit encore, puisqu'il rappelait de plus grands bienfaits, fut appendu au lieu de l'écusson de messire Philippe Pot, seigneur de La Roche-Nolai. De même pour messire Jacques de Luxembourg.

Le grand-bâtard avait aussi quitté le service de Bourgogne et fait serment au roi. Toutefois, par considération pour lui, on remit son jugement au prochain chapitre.

La sentence fut prononcée contre le sire de Damas, encore qu'il fût mort récemment. Elle était ainsi conçue : « Messire Jean de Damas, seigneur de Clessi, si vous étiez en vie, vu et considéré les grâces, biens, honneurs et avancements que vous avez reçus de la maison de Bourgogne, notamment de défunt le duc Charles, et les étroites promesses que vous aviez faites à l'Ordre de la Toison-d'Or, vous êtes noté de plusieurs causes suffisantes d'en être privé; mais, attendu votre trépas, monseigneur le souverain et messires les chevaliers, frères et compagnons en laissent le jugement à Dieu tout-puissant et souverain juge. »

La sentence de monsieur d'Esquerdes était la plus dure de toutes. On y rappelait tout ce que le duc Philippe et

le duc Charles avaient fait pour lui ; la confiance qu'on lui avait témoignée en lui donnant la garde des villes et forteresses d'Artois et de Picardie ; les serments qu'il avait renouvelés aux mains de mademoiselle de Bourgogne, noble orpheline de ses anciens seigneurs ; comment elle s'était fiée à lui plus qu'à nul autre et l'avait institué son chevalier d'honneur. Puis on racontait toutes ses trahisons et les villes qu'il avait livrées, les pays qu'il avait conquis pour le roi ; le collier de l'Ordre qu'il ne portait plus, dédaignant même de le renvoyer, et l'ayant remplacé par l'Ordre du roi ; l'audace qu'il avait eue de combattre son légitime souverain en personne à Guinegate, les complots et entreprises secrètes qu'il avait tramés. En conséquence, il fut déclaré inhabile et indigne de porter le collier de l'Ordre, et non-seulement son écusson fut retiré, mais appendu renversé à la porte de l'église.

Pendant que le duc Maximilien témoignait ainsi son ressentiment contre monsieur d'Esquerdes, celui-ci jouissait plus que jamais de toute la faveur du roi, surtout pour les choses de la guerre ¹. C'était sur ses conseils que l'armée avait reçu ses nouveaux règlements et pris une nouvelle forme, depuis que les francs-archers étaient supprimés et que la principale force consistait dans les Suisses.

Le roi, pour bien savoir ce que coûterait maintenant son armée, quelle discipline on y pouvait établir, et afin d'aviser, en grande connaissance de cause, à tout ce qui semblerait nécessaire, avait ordonné que vingt mille hommes de pied, parmi lesquels étaient plus de six mille Suisses, deux mille cinq cents pionniers et quinze cents hommes d'ordonnance prêts à combattre, soit à pied, soit à cheval, seraient réunis en camp, avec l'artillerie et le

¹ Comines ; de Troy.

bagage en proportion suffisante. C'était près de la rivière de Seine, entre le Pont-de-l'Arche et le Pont-Saint-Pierre, que ce camp avait été établi, environné de fossés et fortifié comme il aurait pu l'être en face de l'ennemi. Les hommes étaient logés sous la tente ou dans des baraques de bois rangées en bel ordre. Monsieur d'Esquerdes commandait cette armée, et maître Guillaume Picard, bailli de Rouen, était chargé de tout ce qui concernait les vivres et les provisions.

Quand tout fut prêt, le roi, bien qu'il fût loin d'avoir recouvré ses forces, s'en vint voir le camp; il s'approcha de Paris sans y entrer et arriva le 15 juin à Pont-de-l'Arche. Il fut content de cette belle armée, qui avait été réglée en grande partie d'après les célèbres ordonnances que le feu duc Charles de Bourgogne avait faites dans son temps. On reconnut que l'entretien d'une telle armée coûterait quinze cent mille livres par an. C'était la première et ce fut la seule fois que le roi vit cette troupe des Suisses, qu'il avait tant désiré avoir à son service.

Après avoir passé douze jours au camp, le roi revint à Tours; les négociations continuèrent sans pouvoir arriver à conclusion. Le duc Maximilien les prolongeait, attendant la mort du roi; lui, de son côté, ne se pressait pas, mettant son espérance dans les murmures des villes de Flandre et dans l'esprit séditieux des gens de Gand. Ainsi, prêt à la guerre, attentif à maintenir le roi Édouard dans son repos, le roi s'occupait surtout de garder le royaume en bon ordre et en obéissance. Il y voyait croître le mécontentement; aussi chaque jour devenait-il plus jaloux de son autorité et plus méfiant.

Il savait les mauvais desseins du duc de Bretagne et les alliances qu'il avait conclues contre lui. C'était pour ce motif qu'il tenait son armée en Normandie, également prête à se porter sur la Bretagne ou sur la Flandre. Le

Duc continuait toujours à se préparer à la guerre. Il avait fait acheter à Milan, qui était le lieu de la chrétienté le plus réputé pour la fabrique des armes, quantité de cuirasses, de casques et autres harnais de guerre. On avait expédié ces armures dans la même forme que des ballots d'étoffe, et, pour qu'elles ne fissent point de bruit, elles avaient été bien emballées avec du coton ¹. Ainsi arrangées et chargées sur des mulets, elles traversaient le royaume; mais, quand elles passèrent par les montagnes d'Auvergne, les gens de maître Doyat découvrirent ce que portaient les mulets. Doyat en écrivit au roi, qui fut bien content et lui donna la confiscation de toutes ces armures.

Ce Doyat devenait de plus en plus cher au roi, à la grande indignation de tout le royaume, tant les nobles et seigneurs que le peuple. C'était à lui surtout qu'était confié le soin de surveiller et de tenir en crainte le duc de Bourbon, son ancien maître. Étant gouverneur d'Auvergne, il en avait bien les moyens. Pour faire insulte à ce prince, il s'avisa de proposer au roi de faire tenir des Grands Jours à Montferrand, qui était le principal lieu des justices royales en Auvergne et le siège du bailliage. Mathieu de Nanterre, président au Parlement, cinq conseillers, un maître des requêtes, un substitut du procureur général, un greffier, des huissiers et deux secrétaires furent donc envoyés pour juger toutes les causes de juridiction royale, recevoir et vider les appels de justices seigneuriales, entendre toutes les plaintes, connaître tous les griefs. Ils furent solennellement reçus par Louis de Bourbon, comte de Montpensier, grand-oncle du duc de Bourbon, qui avait pour lors quatre-vingts ans, et par Doyat, bailli de Montferrand. Outre le désir de faire sentir son

¹ De Troy.

pouvoir au duc de Bourbon et de contrôler et réformer les actes de ses officiers et serviteurs, Doyat avait pour principal dessein de faire casser par arrêt le jugement porté autrefois contre lui. Il fit donc ordonner en sa faveur une réparation authentique pour injures à lui faites. Mais il ne suffisait pas d'un tel arrêt pour établir l'honneur d'un personnage si méprisé et si mal voulu de tout le monde.

Le sire de Beaujeu, frère du duc de Bourbon et gendre du roi, protesta contre la juridiction des Grands Jours, et réclama le ressort direct du Parlement pour son comté de la Marche, qu'il avait eu de la confiscation du duc de Nemours.

Bientôt commencèrent de plus rudes poursuites contre un autre prince de sang royal. René, comte du Perche et fils du feu duc d'Alençon¹, n'avait jamais pris part aux rébellions et aux complots de son père; aussi le roi l'avait toujours bien traité, et lui avait remis la plus grande part de son héritage. Ce prince menait une vie fort dissolue, et l'on avait eu souvent à lui reprocher beaucoup d'excès et de désordres. Plusieurs de ses serviteurs, autorisés par une telle conduite de leur maître, avaient parfois commis des actes de violence, des rapt et autres crimes. Il avait fallu les venir prendre jusque chez lui, afin de les mettre en justice. Pour ces motifs, ou pour d'autres, le roi lui avait diminué ses pensions, et avait donné à d'autres quelques-uns des domaines confisqués sur son père.

Le comte du Perche, dont le nom jusqu'alors n'avait été mêlé à aucune des intrigues des autres princes et seigneurs, commença à être mécontent. Bientôt après, sachant que ses discours avaient été rapportés au roi, l'inquiétude le prit, et il songea à sortir du royaume. A

¹ Legrand et pièces; *Pièces de Comines*.

cet effet il envoya de secrets messagers en Bretagne, en Angleterre, en Flandre. Le sire du Lude était chargé de faire épier secrètement sa conduite et avait pouvoir de l'arrêter. Il le fit prendre au château de La Roche-Valbot, près de Sablé, et le conduisit d'abord à la Flèche, puis à Chinon. Là il fut enfermé dans une cage de fer d'un pas et demi carré et y passa d'abord six jours sans en sortir, recevant sa nourriture au bout d'une fourche à travers les barreaux. Comme une telle rigueur le rendait malade, on le lit sortir pour prendre ses repas, mais tout de suite après on le rentrait en sa cage, où il demeura douze semaines.

Pendant ce temps-là son procès s'instruisait par commissaires. Le chancelier, le sire du Lude; maître Jean des Pontaux, président au Parlement de Dijon; Philippe Boudot, conseiller au Parlement, et Jean Falaiseau, lieutenant du bailli de Tours, avaient été chargés par le roi de cette information. Le comte du Perche confessa le dessein qu'il avait eu de se soustraire à la colère du roi et accusa le sire du Lude de lui avoir depuis longtemps rendu les plus mauvais offices, de l'avoir calomnié, de lui avoir en dernier lieu fait remettre de secrets avis, afin d'augmenter son inquiétude et de le déterminer à s'enfuir.

Plusieurs serviteurs de sa maison, et Jean d'Alençon, son frère bâtard, qui avaient été arrêtés et mis à la question, n'en déclarèrent pas davantage. La déposition la plus grave fut celle de Jeanne d'Alençon, sa sœur bâtarde, qui déclara lui avoir entendu dire que, si le roi venait à mourir, il y aurait grande division entre les princes, mais que pour lui il se mettrait du parti du duc d'Orléans et du duc de Bretagne.

En tout cela il n'y avait point de crime; tout prévenus et dociles que pouvaient être les commissaires, ils ne

voyaient pas qu'il fût possible de donner de grande suite à cette affaire. Le sire du Lude, par plus de précaution, s'était même fait remettre par le roi une lettre par laquelle il reconnaissait que le comte du Perche avait été arrêté en vertu d'un ordre donné verbalement pour plus de secret, et que jamais cette arrestation ne pourrait être sous nul prétexte imputée à monsieur du Lude.

Toutefois le roi n'entendait pas que les choses en restassent là et pressait les commissaires. « Je ne sais, leur écrivait-il, si vous avez bien compris un mot qu'il y a aux lettres du duc de Bretagne, là où il dit qu'en allant en Bretagne monsieur du Perche ne fût pas allé en un lieu où il eût pu me faire dommage. Vous voyez donc, si vous n'êtes pas bêtes, que le duc déclare par là les péchés de monsieur du Perche ; car, pour s'excuser soi-même de violer le serment qu'il m'a fait, il déclare nettement que monsieur du Perche n'eût pu rien faire chez lui contre moi. C'est donc confesser qu'il allait ailleurs pour faire son entreprise, c'est à savoir en Angleterre ou en Autriche. Messieurs, vous savez bien ce que je vous dis en nous quittant sur les ponts ¹, que jamais monsieur du Perche n'avait pu penser à aller en Bretagne ; car il avait vu autrefois comment son père avait été contraint d'en revenir, sans parler de tous les maux qu'on lui fit ². Ainsi vous voyez bien qu'il s'en allait en Angleterre, et vous ne devez entendre que cela. Il ne le peut nier, par deux causes : la première est que son entreprise avait pour but de ravoir son bien, et le duc de Bretagne ne pouvait pas plus l'y aider qu'un ménétrier. Item, ne manquez pas à lui remontrer qu'aussi bien est-il en complète forfaiture pour s'en aller en Bretagne comme en Angleterre, et que vous savez que le duc s'est déclaré pour le duc d'Autriche con-

¹ De Tours vraisemblablement. — ² Tome VI, p. 60.

HAINES DU ROI POUR LA JUSTICE ORDINAIRE (1481). 89
tre moi. Faites-lui passer ce mot, et vous voyez bien qu'il ne peut nier, sinon c'est votre faute; adieu, messieurs. Écrit au Plessis, le 4 septembre. »

Ce n'étaient pourtant pas là des preuves, même pour des commissaires. En outre, le comte du Perche réclama la juridiction du Parlement et son privilège de pairie. Après plusieurs mois passés dans cette cruelle prison de Chinon, il fut transféré à Vincennes, et la procédure déférée au Parlement, bien que le roi l'eût autrement désiré, car il avait toujours un grand éloignement pour la justice ordinaire¹; il la lui fallait prompte sans formalités, ou, pour mieux dire, conforme à sa seule volonté.

C'est ainsi qu'il écrivait au chancelier au sujet d'une révolte qui avait eu lieu dans la Marche pour la levée de quelqu'un des nouveaux impôts : « Monsieur le chancelier, monsieur de Beaujeu m'a dit que vous faites difficulté de sceller les lettres que j'ai commandées pour punir les mutins qui se sont élevés en la Marche, et que vous voulez en remettre la connaissance au grand conseil. Puisqu'ils se sont soulevés et ont agi par voie de fait, je veux que la punition en soit incontinent faite, et sur les lieux, et que ceux du grand conseil ni de la cour du Parlement n'en aient aucunement connaissance. Pour ce, scellez les lettres telles qu'on vous les porte. N'y faites faute, et que je n'en entende plus parler; car je ne veux pas souffrir de telles mutineries, pour les conséquences qu'elles pourraient avoir. »

Une autre fois il écrivait à monsieur de Bressuire : « J'ai reçu les lettres où vous faites mention d'un nommé Husson, que vous dites qui a fait plusieurs maux en une commission qu'il dit avoir eue de moi. Pour ce, je veux savoir quel est cet Husson, et les abus qu'il a faits tou-

¹ États de 1485.

chant cette commission. Je vous prie qu'incontinent ces lettres vues vous me l'envoyiez si bien lié et garrotté, et si sûrement accompagné, qu'il ne s'échappe point; ensemble les informations qui ont été faites contre lui. Qu'il n'y ait point de faute, et me faites soudain savoir de vos nouvelles pour faire les préparatifs des noces du galant avec une potence. Écrit à la hâte au Plessis, le 30 juin. »

Les gens qu'il se faisait ainsi amener passaient à la justice expéditive de son prévôt Tristan, qui était à la fois le témoin, le juge et souvent l'exécuteur.

Cette diligence à exécuter les moindres volontés de son maître, à satisfaire ses plus légers soupçons par de prompts supplices, était si grande, elle donnait lieu à des condamnations et des exécutions si soudaines, qu'il en pouvait arriver de funestes méprises; aussi en racontait-on de bien étranges exemples.

On disait qu'un jour le roi, tenant son couvert en public, avait aperçu, parmi ceux qui étaient dans la salle à le voir dîner, un capitaine picard sur lequel il avait de grands soupçons. Aussitôt il avait fait un signe de l'œil à Tristan. Par malheur, auprès de ce capitaine se trouvait un bon et honnête moine; Tristan comprit que c'était de celui-là qu'il s'agissait. Dès que le moine fut descendu dans la cour, il fut pris, mis dans un sac, et jeté à la rivière. Le capitaine, devinant de quoi il était question, et bien content du malentendu, monta au plus vite à cheval et prit le chemin de Flandre. Il fut vu sur la route, et l'on en rendit compte au roi. « Tristan, dit-il, pour-
« quoi ne fîtes-vous pas hier ce dont je vous faisais signe
« pour cet homme? — Ah! Sire, il est bien loin à cette
« heure, répondit le prévôt. — Oui, ma foi, car on l'a vu
« près d'Amiens. — Près de Rouen, voulez-vous dire,
« ayant bien bu son saoul dans la rivière. — De qui
« parlez-vous donc? reprit le roi. — Hé! mais, de ce

« moine que vous me montrâtes; je le fis aussitôt jeter à
 « l'eau. — Ah! Pâques-Dieu, s'écria le roi, c'était le
 « meilleur moine de mon royaume; qu'avez-vous fait là?
 « Il lui faudra faire dire demain une demi-douzaine de
 « messes. C'était le capitaine picard que je vous mon-
 « trais. »

Les gens de guerre et de cour, qui n'avaient pas grand souci de la justice ni de la vie des hommes, trouvaient cette histoire assez plaisante¹ et riaient de ce quiproquo d'apothicaire, comme ils l'appelaient. La seule moralité qu'ils en tiraient, c'est qu'il n'est pas bon de faire des commandements par signes, et qu'il n'est rien de tel que de parler haut et clair quand on est roi, par conséquent magistrat absolu.

Cependant le roi était loin de se rétablir; peu après son retour de Normandie, il avait eu une nouvelle atteinte; il en eut une bien plus forte à Thouars, dans le mois d'octobre. On le crut mort; il demeura deux heures sans connaissance, couché sur une paille, à terre. Monsieur de Comines, monsieur du Bouchage et ses autres serviteurs le vouèrent à saint Claude. Bientôt le sentiment et la parole lui revinrent, et il se trouva à peu près comme auparavant, mais bien faible.

De là il alla passer quelques semaines à Argenton, chez le sire de Comines, qu'il avait fort en gré dans ce moment. Ils couchaient assez souvent dans le même lit, comme dans ce temps cela se pratiquait entre amis, afin de pouvoir deviser plus à loisir et plus tranquillement. Le roi fut encore assez malade dans ce château. Il menait une vie de jour en jour plus traînante; mais son esprit incapable de repos et sa vigueur d'âme le maintenaient malgré le déclin des forces du corps. Il continuait à s'occuper des af-

¹ Brantôme.

faïres du royaume, et moins que jamais il les eût abandonnées à nul de ses conseillers.

Ce qui l'occupait surtout à ce moment, sans parler des négociations avec la Flandre, qui étaient toujours au même point, c'était la conduite du duc de Bretagne. Ce prince gardait chaque jour moins de ménagements. Landais avait pris complètement le dessus dans ses conseils, et avait fait jeter en prison le chancelier Chauvin. Ainsi le duc pressait le roi d'Angleterre et le duc Maximilien d'agir ouvertement contre la France; mais, comme il s'inquiétait de la vengeance que le roi pourrait tirer de sa conduite, il demandait des secours en même temps qu'il offrait les siens. Le duc Maximilien ne se pressait point de le rassurer, et se borna à envoyer au roi Franche-Comté, son héraut, pour déclarer qu'il regarderait comme une violation de la trêve toute attaque contre le duc de Bretagne. Le roi envoya les lettres au Parlement pour faire preuve des torts du duc de Bretagne.

Soit à cause de la division qui régnait parmi les conseillers de ce prince, soit par son caractère timide et faible en même temps que haineux, il commença bientôt, ainsi qu'à la coutume, à prendre peur du roi, après l'avoir offensé, et lui envoya une ambassade qui avait pour chef le sire de Coatquen, son premier maître d'hôtel.

Le roi était alors à Argenton; les ambassadeurs furent retenus plusieurs jours à Thouars avant d'avoir la permission de venir. Ils furent cependant admis le 1^{er} décembre, et remirent une lettre par laquelle le duc de Bretagne se plaignait de ce qu'on avait saisi sa ville de Chantocé, et arrêté sur les ponts de Cè des mulets qui portaient de la vaisselle d'argent à lui. « N'avez-vous rien de plus à dire? » dit le roi aux ambassadeurs. Le sire de Coatquen répétait seulement ce que contenait la lettre; mais comme il n'entendait guère aux matières de droit, il de-

manda que maître Jean Blanchet, procureur du duc à Nantes, fût admis à déduire d'autres griefs.

Celui-ci exposa que, sur les marches d'Anjou, plusieurs des sujets du roi en étaient venus aux voies de fait contre des sujets du duc; qu'ainsi il fallait de part et d'autre nommer des commissaires pour connaître les vrais coupables. Il se plaignait encore que le juge de Pontorson eût fait fustiger un condamné et lui eût fait couper les oreilles sur le territoire de Bretagne; que la garnison de Montaigu eût aussi arrêté et poursuivi des faux-sauniers en deçà des limites. Toutes les plaintes réciproques étaient du même genre, et il n'était nullement question des véritables et plus grands sujets de discorde qui auraient pu allumer la guerre.

Le roi parla peu aux ambassadeurs de Bretagne, leur dit qu'il était heure de dîner, et les renvoya à traiter ces diverses affaires avec les gens de son conseil; puis il refusa, malgré leurs instances, de les revoir, leur fit dire qu'il était trop occupé du fait de ses finances, et on leur remit des lettres qui contenaient sa volonté. Il rendait au duc sa vaisselle, lui accordait deux faveurs qu'il sollicitait : le libre transport de ses vins et le revenu du grenier à sel de Montfort; il lui restituait Chantocé, sous condition d'en faire hommage; du reste, se contentait de lui avoir fait sentir son autorité, et ne s'expliquait sur aucun autre de leurs différends.

Une autre affaire bien plus importante survint à ce moment. Charles du Maine, successeur du roi René au comté de Provence, mourut, sans laisser d'enfants, le 11 décembre 1481. La veille il avait mandé un notaire, et, tout malade qu'il était, il avait dit fort distinctement qu'il instituait pour son héritier universel le roi Louis. « Lequel? » demanda le notaire. — Le roi Louis de France, reprit le « mourant, et après lui monsieur le Dauphin. » Puis un

moment après il ajouta : « Et la couronne ¹. » Le testament fut écrit en conséquence, et le roi se trouva héritier du comté de Provence, ainsi que lui en avait répondu le sire Palamède de Forbin, lors du voyage de Lyon et de l'entrevue du roi et du roi René ².

Le duc de Lorraine s'était, depuis la mort de ce dernier, efforcé de s'assurer son héritage et de succéder au comte du Maine ; mais toutes précautions avaient été prises pour qu'il ne pût ni capter un testament, ni se faire un parti en Provence. Il avait été forcé de s'en éloigner précipitamment, comme on a vu ; depuis ce moment, le bailli de Mâcon et les autres officiers du roi exerçant une autorité dans les pays qui sont entre la Lorraine et la Provence, avaient ordre d'empêcher sévèrement tout sujet du duc René de se rendre en Provence. Ce qui valait mieux, les habitants préféraient hautement d'être unis au royaume. Une si favorable disposition témoignait l'habileté de messire Palamède ; aussi, dès que le roi fut maître de la Provence, l'en nomma-t-il gouverneur, avec un pouvoir tel qu'il n'en avait jamais confié à aucun serviteurs, promettant sur parole de roi de confirmer tous les actes de son gouvernement ; de sorte que le roi lui disait en plaisantant : « Tu m'as fait comte, je te fais roi. » Paroles dont la maison de Forbin a fait sa glorieuse devise ³.

Le sire Palamède de Forbin répondit à cette grande confiance ; il gouverna la Provence à la satisfaction universelle. Le parti lorrain tenta encore quelques efforts. François de Luxembourg, fils de monsieur de Fiennes et neveu du connétable de Saint-Pol, était le chef de ce parti ; il avait reçu du comte du Maine la vicomté de Mar-

¹ Déposition de Jacques Godefroi, notaire. — ² *Histoire du roi René*. — ³ *Regem ego comitem, me comes regem ; Histoire du roi René*.

tigue et habitait la Provence. Il parvint à exciter une sédition à Aix, et déjà il avait rassemblé une assez forte troupe aux cris de « Vive Lorraine ! » Le sire de Forbin sortit sans plus attendre, et, heurtant de porte en porte pour se faire suivre des habitants, il criait de son côté : « Vive France ! » Il était si bien voulu dans cette ville et y avait tant de crédit, que le sire de Luxembourg se trouva bientôt presque seul et se sauva dans l'asile de l'église des Jacobins. Le sire de Forbin alla l'y chercher et s'assura de sa personne. En récompense de ce grand service, le roi lui donna la confiscation de la vicomté de Martigue.

Une autre tentative du sire de Pontevéz ², sénéchal de Lorraine, n'eut pas un meilleur succès. Il fut envoyé par le duc René à Gênes, pour y traiter avec Robert de San-Severino et Obieto de Fiesque, et les engager, moyennant de grandes promesses, à se jeter en Provence à la tête de leurs bandes d'aventuriers italiens ; ils virent sans doute trop peu d'espoir de réussir pour même essayer cette entreprise.

Une telle conduite de la part du duc René ne pouvait le réconcilier avec le roi, qui n'en mit que plus de volonté à lui ôter le duché de Bar et à faire valoir les droits qu'il prétendait d'après le bail fait avec le roi René, et la cession de la reine Marguerite d'Angleterre. Il continua donc à fortifier Bar et les villes dont il s'était saisi, et, sans vouloir soumettre le différend à l'arbitrage de l'empereur, comme le proposait le duc de Lorraine, il refusa tout autre arbitre que le Pape.

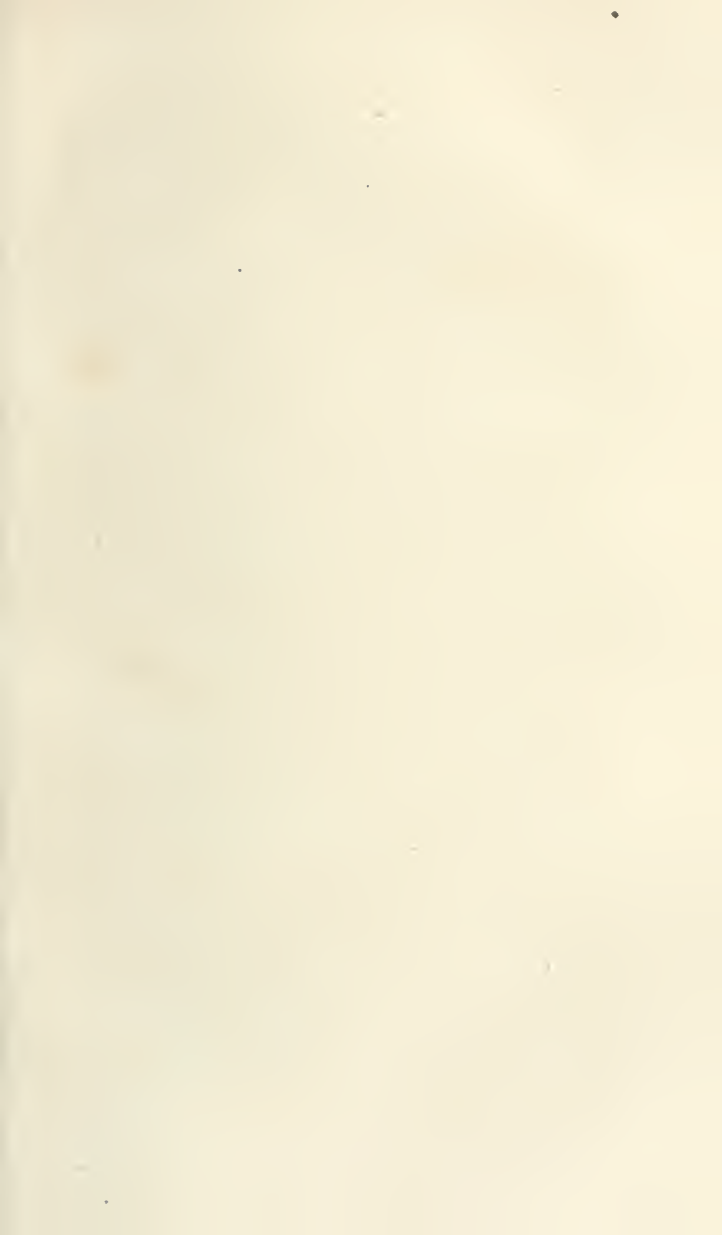
C'était de la sorte que, tout affaibli et détruit par la maladie qu'était le roi, il n'oubliait et ne négligeait au-

¹ 1481, v. st. L'année commença le 7 avril. — ² *Histoire de Lorraine*.

cune de ses affaires; ses volontés demeuraient fermes et entières comme par le passé, non-seulement en ce qui touchait le royaume, mais même pour tout autre intérêt. Il avait, l'année précédente, confié la garde de son neveu, le duc Philibert au sire de Luys; mais le comte de la Chambre s'était emparé du jeune prince, et voulait chasser du gouvernement l'évêque de Genève, que le roi y avait aussi placé. Ces querelles étaient si vives que la guerre s'était allumée en Piémont. Le parti du comte de la Chambre était beaucoup plus fort, et Philippe, comte de Bresse, s'était rangé de son côté¹. Le roi lui fit secrètement savoir sa volonté, et envoya le sire de Comines à Mâcon, avec des troupes, pour entrer en Bresse, si le comte ne voulait point le servir. Tout fut bientôt convenu : le sire de Bresse feignit de refuser obéissance au roi; le sire de Comines continua à menacer et à faire des apprêts de guerre. Ces apparences rassurèrent le comte de la Chambre; il était pour lors à Turin avec le jeune duc, et croyait n'avoir à se méfier de rien, lorsqu'une nuit monsieur de Bresse entra chez lui et le surprit dans son lit avec le prince. « Vous êtes prisonnier du roi de France, » lui dit-il. Le duc Philibert fut ensuite amené à Grenoble et remis au sire de Comines et au maréchal de Bourgogne, qui avaient ordre de le conduire à Lyon pour qu'il y attendit le roi.

Le roi avait, en effet, le projet d'y venir en revenant de son pèlerinage à Saint-Claude. Depuis cinq mois environ qu'il avait été voué à ce saint, il attendait que la saison fût meilleure et ses forces un peu revenues, afin d'accomplir le vœu qu'on avait fait pour lui; jusque-là il faisait, le mardi de chaque semaine, remettre trente et un écus sur l'autel de Saint-Claude. Il partit vers le milieu de mars,

¹ Comines ; Guichenon ; Legrand.





accompagné de huit cents lances, ce qui lui faisait un cortège d'environ six mille gens de guerre. Il s'arrêta d'abord à Amboise, où était le Dauphin, son fils, qu'il n'avait jamais vu, ou du moins bien peu¹; il lui donna sa bénédiction et le confia au gouvernement de son gendre, Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, disant à l'enfant de faire ce que ce prince lui ordonnerait et de lui obéir tout ainsi que si lui-même commandait; le sire de Beaujeu fut en même temps créé lieutenant général du royaume pour le temps de ce voyage.

D'Amboise, le roi alla à Notre-Dame de Cléry, où il fit de grandes dévotions et de riches offrandes. Comme il sortait de l'église, après avoir été longtemps à genoux et en prières, un pauvre clerc, nommé Guillaume de Culant, se jeta à ses pieds pour implorer sa miséricorde : il devait quinze cents livres à un dur créancier, qui l'avait tenu douze mois en prison et allait encore l'y faire enfermer. « Tu as bien pris ton temps, lui dit le roi; puisque je viens de prier Dieu d'avoir pitié de moi, il faut donc que j'aie pitié de toi. » Et il paya sa dette.

Le roi, continuant sa route à petites journées, traversa la Bourgogne; tout allait assez bien en cette province et dans la Comté. Le sire de Toulangeon avait fait quelques tentatives pour y exciter encore des rébellions, mais elles avaient eu peu de suite. L'année précédente, quelques jours avant que le roi eût sa première attaque, il avait perdu le sire Charles d'Amboise, qui, par sa sagesse et son habileté, lui avait gagné ce pays et qui le gouvernait si sagement. C'était à Tours qu'il était mort; car il était alors revenu près du roi, et avait auprès de lui autant de crédit qu'on en pouvait avoir. Il le regretta beaucoup et fit faire de solennelles prières pour le repos de son âme.

¹ De Troy.

Il y avait en Flandre une telle haine contre ce sire d'Amboise, qui avait conquis la Bourgogne au moment où le conseil du duc Maximilien croyait les affaires du roi désespérées en ce pays, qu'on débita sur sa mort une singulière fable ; on assurait qu'il avait refusé tous les secours de la médecine et même de la religion, et qu'il était mort dans d'horribles souffrances. Toutefois, disait-on, le roi ayant donné l'ordre de l'ensevelir en quelque chapelle, tandis que le prêtre se disposait à célébrer la messe, le diable était apparu pour lui dire que le favori du roi était déjà dans l'enfer, tant en corps qu'en âme. On avait pour lors ouvert le cercueil, et, à la grande épouvante de toute la cour, il s'était trouvé entièrement vide.

Le roi avait donné pour successeur au sire d'Amboise le sire de Baudricourt, qui fut depuis maréchal de France. Il se comporta avec douceur et continua à apaiser, par sa sagesse plus encore que par les armes, ce qui restait de rébellion dans le duché et dans la Comté. Les États des deux provinces avaient été assemblés par ordre du roi, et Jean et Louis d'Amboise, évêques de Maillezais et d'Albi, avaient été nommés lieutenants du roi pour recevoir leurs griefs. Les demandes qu'ils insérèrent sur leurs cahiers avaient été prises en grande considération ; la plupart avaient été accordées, et, pour les autres, de bonnes promesses avaient été faites.

Le voyage du roi contribua à lui gagner encore ces deux provinces ; il fit accueil à la noblesse et aux gens des villes. En passant à Beaune, on lui fit voir un bel hôpital qui avait été fondé par le chancelier Raulin. « Ah ! » dit-il, c'était chose raisonnable qu'ayant fait tant de « pauvres durant sa vie, il leur bâtit une maison après sa « mort ¹. » En effet, le chancelier Raulin, qui avait été

¹ Comines; *Mélanges historiques*.

un très-habile conseiller, et à qui le duc Philippe-le-Bon avait accordé tant de confiance, avait, comme on a vu, laissé un immense héritage et la renommée d'un homme plein d'avidité.

Le roi arriva le 20 avril à Saint-Claude, et y passa quatre jours; sa première offrande fut de quinze cents écus d'or, et une autre de quatre cent soixante-cinq. Il fonda une grand'messe pour tous les jours, et donna à l'abbaye, pour cette fondation, une rente de deux mille livres, qui comprenait diverses seigneuries en Dauphiné, les gabelles de Briançon, le notariat du Valentinois, le péage de Montélimart, et, en outre, deux mille livres à prendre sur les revenus du Dauphiné. Il accorda des lettres de naturalité à tous les sujets de cette abbaye; rien ne semblait devoir l'arrêter dans ses munificences.

Le jour même où il avait quitté Saint-Claude, en arrivant à Arban, il apprit que son neveu, le duc Philibert, était mort la veille à Lyon, à la suite d'une chasse qui l'avait excédé de fatigue. Le roi reçut cette nouvelle avec chagrin; il écrivit au comte de Dunois et au chancelier de faire célébrer ses obsèques et transporter son corps à l'abbaye de Hautecombe, sur le lac du Bourget, où étaient ensevelis ses ancêtres. Ensuite, au lieu de continuer sa route vers Lyon, il passa par Louhans, Tournus et Mâcon; puis il s'arrêta au château de Beaujeu.

Là il apprit la nouvelle d'une mort qui faisait un bien plus grand changement dans ses affaires.



LIVRE CINQUIÈME

1482-1483.

Sentiments des Flamands pour le duc Maximilien. — Mort de la duchesse Marie. — Négociations du roi avec les Gantois. — Le duc Maximilien privé de la tutelle de ses enfants. — Ambassade du roi aux Flamands. — Prise d'Aire. — Meurtre de l'évêque de Liège. — Guerre dans le pays de Liège. — Instruction du roi au Dauphin. — Serment du duc d'Orléans. — État du royaume. — Remontrances de l'archevêque de Tours. — Fermeté du Parlement. — Le président de La Vaequerie. — Négociations pour la paix. — Traité d'Arras. — Affaiblissement du roi. — Ambassade des Flamands au roi. — Mort du roi Édouard. — Succession de Navarre. — Affaires d'Italie. — Mariage du Dauphin. — Extrême méfiance du roi. — Disgrâce du chancelier. — Jacques Coittier, médecin du roi. — Dévotion du roi. — Saint François de Paule. — Mort du roi. — Ce qu'on pensait de lui après sa mort.

La duchesse Marie, que les Gantois et les Flamands avaient si rudement traitée lorsqu'elle s'était trouvée orpheline et délaissée, avait, depuis les quatre années de son mariage, gagné beaucoup dans leur affection. Ce n'est point qu'elle s'entremît des affaires et du gouvernement ; elle n'avait nulle volonté, vivait en grande amitié conjugale avec son mari, et n'était connue que par sa douceur ; mais on l'aimait par opposition au duc Maximilien, en qui les villes de Flandre avaient mis tant d'espérances et qui leur était chaque jour devenu moins agréable. Ce prince était léger, insouciant, songeait plus à la chasse et aux festins qu'aux intérêts du pays, vivait uniquement avec

des nobles et des courtisans. Il dépensait beaucoup, et c'était l'argent des impôts, car il n'en faisait jamais venir d'Allemagne, tant son père était avare. Ainsi il en était toujours aux expédients, et empruntait à ces gros marchands de Bruges et des autres villes, ce qui leur donnait peu de respect pour lui.

En outre, cette grande protection qu'on avait cru trouver en le prenant pour souverain avait été un complet mécompte. L'empereur, n'ayant nulle autorité et nulle renommée en Allemagne, n'avait donné à son fils ni secours ni alliés. Il s'était borné à quelques ambassades dont le roi de France avait pris peu de souci. L'Angleterre promettait davantage, mais on ne pouvait la faire déclarer. Le duc de Bretagne était un allié qui avait besoin d'aide plutôt que d'en pouvoir donner. La Frise, la Hollande et la Zélande étaient en proie à de sanglantes discordes. La Gueldre ne se soumettait pas. Les gens d'Utrecht étaient en pleine révolte contre leur évêque; ils avaient appelé comme capitaine de leur ville Engelbert de Clèves, frère du duc Jean; c'était sous ses ordres qu'étaient réunies toutes les forces du parti des Hoeks, de sorte qu'il s'était allumé dans ce pays une terrible guerre; elle était presque devenue la principale affaire du duc Maximilien; les *Kabelljauws* le contraignaient à y employer ses meilleurs capitaines et une grande partie de ses troupes.

Pendant ce temps les frontières de Flandre demeuraient dégarnies du côté de la France. La trêve ne les garantissait guère, tant elle était mal observée de part et d'autre. Encore récemment, au mois de janvier, la ville de Bohain avait été surprise par les Français, qui, ne la pouvant garder, y avaient mis le feu. D'ailleurs il commençait à y avoir des bandes d'aventuriers qui, se disant, selon l'occasion, Français ou Bourguignons, ravageaient le pays et tenaient les habitants dans l'effroi. Le commerce des villes



avait cessé¹, et les riches fabriques de draps qui enrichissaient la Flandre étaient en chômage.

Les sujets du duc Maximilien, après avoir tant voulu la guerre, voulaient donc la paix à tout prix; d'ailleurs les Gantois n'avaient jamais aimé aucun de leurs seigneurs et ne pouvaient vivre en bonne intelligence avec eux. Celui qui régnait leur déplaisait toujours, et leur affection se portait, soit avec regret vers celui qui n'était plus, soit avec espérance vers celui qui devait régner. Ils tenaient que le duc Maximilien n'était pas leur souverain, mais seulement le mari de leur souveraine; et, réclamant comme un privilège ce qui s'était en effet pratiqué souvent, ils voulaient qu'on nourrit et qu'on élevât dans leur ville les enfants de madame Marie et du duc Maximilien. Ils en avaient eu déjà trois : Philippe, né en 1478; Marguerite, née en 1480; François, né au mois de novembre 1481, qui était mort peu après sa naissance. Les deux autres étaient aux mains des Gantois.

La duchesse Marie, après s'être relevée de sa troisième couche, avait fait avec son mari un voyage en Hainaut. Elle avait été reçue en grande solennité. De là à Valenciennes, où les Français étaient venus se montrer durant son séjour, de sorte qu'elle avait pu voir de ses yeux les flammes qu'ils avaient allumées dans les campagnes. Puis elle avait quitté ce triste pays de guerre et de ravages, et elle était revenue avec toute sa cour dans la riche ville de Bruges. Dans les commencements de février, elle voulut un jour se donner le divertissement de la chasse à l'oiseau et sortit avec sa suite pour voler au héron. Pendant qu'elle suivait la chasse, sa haquenée voulut passer par-dessus un tronc d'arbre abattu; les sangles se rompirent, la selle tourna, et madame Marie tomba avec rudesse sur ce bois.

¹ 1481, v. st. L'année commença le 7 avril. — ² Amelgard.

On la rapporta blessée dangereusement ; mais on ne croyait pas que sa vie fût en péril. Pour ne pas inquiéter son mari, ou par pudeur, dit-on, elle ne laissa pas les médecins panser la profonde blessure qu'elle s'était faite. Le mal s'envenima ; la Duchesse devint de plus en plus malade, et trois semaines après sa chute elle mourut, le 27 mars 1482, à l'âge de vingt-cinq ans, après une vie si courte et agitée par tant de malheurs que ne méritaient point sa douceur et son innocence.

Ce fut cette nouvelle qui arriva au roi pendant son voyage et lorsqu'il était au château de Beaujeu. On ne pouvait rien lui apprendre de plus heureux, et il sembla reprendre ses forces pour sentir un é si grande joie. Ce qui l'augmentait encore, c'est que les deux enfants étaient au pouvoir des Gantois, et le roi vit tout aussitôt quel profit il allait tirer de la pauvre situation où se trouvait le duc Maximilien.

Déjà il était en grande intelligence avec les Flamands. Monsieur d'Esquerdes, maître Olivier, et plus particulièrement encore Guillaume de Cluni, l'ancien protonotaire, qui avait été si longtemps conseiller du duc de Bourgogne, et que le roi avait fait évêque de Poitiers, conduisaient ses secrètes pratiques. Un nommé Hermann Wliestede¹ faisait souvent le voyage de Gand, et portait parole aux principaux bourgeois et chefs du peuple de la part du roi. Ceux qui le servaient le mieux étaient un nommé Guillaume Rym, premier conseiller de la ville, et Copenole, syndic des chaussetiers. Tous deux étaient habiles, avaient grand crédit sur les gens de la commune, étaient de mauvais vouloir envers leur seigneur, et avaient accepté des pensions du roi.

Dès le premier moment, les partisans du roi lui firent

¹ Legrand ; Comines.

dire de se hâter et de profiter de l'occasion avant qu'elle échappât. Le peuple, disaient-ils, désirait ardemment la paix et trouverait bon tout accommodement qui pourrait la procurer ; il fallait proposer le mariage du Dauphin avec la jeune princesse Marguerite, et les Gantois y consentiraient volontiers. Autrement les Flamands se tourneraient du côté de l'Angleterre, et alors n'épargneraient nul effort pour faire avec les Anglais une terrible guerre au royaume de France ; déjà même arrivaient des envoyés d'Angleterre pour pratiquer une alliance.

Le roi fit partir au plus vite Hermann Wliestedte. Par malheur, lorsqu'il passait à Gravelines, le sire de Sainte-Aldegonde, qui y commandait et devant qui il fut amené, n'étant point content de ses réponses, le fit mettre à la torture ; Wliestedte se montra ferme et courageux. Il ne confessa rien, et il lui fut permis de continuer son chemin. Il arriva à Gand au commencement de juin.

Déjà tout allait au mieux pour le roi. Les États de Flandre, assemblés le 2 mai ¹, avaient refusé au duc Maximilien la tutelle de ses enfants, ou du moins l'avaient assujéti à de dures conditions, lui imposant un conseil de tutelle, et le traitant de tous points sans nul respect, comme un prince incapable de se comporter raisonnablement.

Les États de Brabant allaient prendre une résolution pareille lorsque le duc Maximilien fit prendre et mettre à mort quelques-uns des bourgeois les plus considérables qui lui étaient contraires. Cette violence, que lui avaient conseillé les jeunes serviteurs de sa cour, acheva de le perdre dans l'esprit des peuples. Les hommes que, contre toute justice, il condamna, étaient aimés, passaient pour sages et amis du pays. En outre, ils étaient fort riches,

¹ Barlandus, *Annales Brabantii*.

et l'on vit bien que c'était surtout pour avoir leur confiscation ; car rien n'égalait le désordre et la rapacité de ce prince et des seigneurs qui l'entouraient. Les troupes n'étaient pas mêmes payées de leur solde ; aussi vivaient-elles sur le pays et n'avaient-elles aucune discipline.

Malgré ces actes de tyrannie, les États du Brabant ne s'effrayèrent pas et ne reconnurent point au Duc le droit d'être tuteur de ses enfants. Ils lui accordèrent la tutelle, mais de leur propre autorité, se réservant de la lui retirer s'il ne s'en acquittait pas sagement.

Le roi, après quelques jours passés à Beaujeu, s'était rendu à Lyon. Il y avait fait venir Charles de Savoie, frère et légitime héritier du duc Philibert ; ce jeune prince, avec son jeune frère Jean-Louis, était retenu en France depuis plusieurs années, et le roi l'avait donné en garde au comte de Dunois. Il arriva de Château-Regnault, où était son séjour accoutumé, et fut reconnu duc de Savoie. Le roi son oncle se déclara son tuteur, et nomma pour gouverneur de ses États Jean-Louis de Savoie, évêque de Genève. Le comte de Bresse voulut s'emparer du gouvernement de Piémont, mais le roi lui ordonna de le quitter, sous peine de voir confisquer sa seigneurie de Bresse. Ainsi il fallut céder à la volonté de ce roi qui, presque dans le tombeau, commandait encore partout où il mettait la main.

Il revint ensuite lentement, et toujours de plus en plus malade, à Notre-Dame-de-Clèri, où il arriva au commencement de juin. Il y fit une pieuse neuvaine, après laquelle il se trouva un peu mieux. De là il alla passer quelque temps à Meung-sur-Loire, et dans un lieu voisin qu'on nomme Saint-Laurent-des-Eaux. Il attendait les ambassadeurs des États de Flandre, car c'était avec eux, et non plus avec le duc Maximilien, qu'il traitait. Il reçut fort bien ces ambassadeurs, encore qu'il commençât à ne

plus se laisser guère voir. Il y en avait des trois états : nobles, gens d'Eglise et hommes du peuple. Le roi leur parla de son désir d'avoir enfin la paix ; eux aussi la souhaitaient plus que toute chose, et tout fut préparé pour la conclure. Puis le roi ordonna au sire de Saint-Pierre d'accompagner à Paris ces ambassadeurs et de leur faire rendre de grands honneurs dans cette ville. Le prévôt des marchands et les échevins leur firent un honorable accueil et les festoyèrent de leur mieux.

En retournant en Flandre, les députés des États traversèrent l'armée du roi, que monsieur d'Esquerdes avait conduite de Normandie sur les marches de l'Artois. Elle était plus belle que jamais : il y avait six mille Suisses, huit mille piquiers et quatorze cents lances, et une superbe artillerie. Cette vue ne pouvait qu'augmenter dans l'esprit des Flamands leur désir de faire la paix ; car ils n'avaient rien de pareil chez eux. Tout y allait de plus mal en plus mal ; le prince n'avait plus l'obéissance de ses sujets ; sans parler de la guerre avec la France, la guerre d'Utrecht devenait chaque jour plus grande et plus sanglante ; enfin il semblait que personne ne gouvernât plus.

C'était donc un moment favorable pour les trahisons, et pour faire des appointements particuliers avec les seigneurs et les capitaines. C'est à quoi s'entendait fort bien monsieur d'Esquerdes. Il y employait beaucoup le sire de Coupigny¹. Ce gentilhomme prétendait que, si on lui donnait un comté, vingt mille livres de pension et quelque argent comptant, il déciderait le sire de Beveren, qui défendait si vaillamment Saint-Omer depuis cinq années, sinon à rendre la ville, du moins à la tenir en neutralité et à prêter serment au roi de ne pas agir contre lui.

Ce marché ne fut pas conclu, mais on réussit à en faire

¹ Legrand.

un très-profitable avec le sire de Cohen, commandant la ville d'Aire. Seulement il voulut sauver les apparences¹ et demanda à être assiégé. Monsieur d'Esquerdes et le maréchal de Gié entourèrent la place et la battirent d'artillerie pendant huit jours. Le conseil du duc Maximilien envoya offrir au sire de Cohen de lui envoyer du secours. Il répondit qu'il pouvait facilement tenir pendant un mois, qu'ainsi il y avait tout loisir pour assembler une armée afin de faire lever le siège. Dès qu'il y eut une brèche, le traité fut conclu. La garnison eut permission de sortir avec ses armes et tout ce qui lui appartenait pour aller rejoindre le sire de Beveren, qui était capitaine en titre de la ville d'Aire. Pour le sire de Cohen, il eut une grosse somme d'argent, et par la suite fut capitaine d'une compagnie de cent lances.

Parmi tous les désordres qui désolaient les pays de Flandre, il se passa alors une aventure qui non-seulement y répandit le trouble et l'effroi, mais inspira une horreur universelle dans la chrétienté². Il y avait déjà quelques années que Guillaume d'Arenberg, surnommé le Sanglier des Ardennes, exerçait un grand pouvoir chez Louis de Bourbon, évêque de Liège. Il s'était fait nommer gouverneur ou mainbourg du pays; sous ce titre, et abusant de la faiblesse du prélat, il commettait mille excès et continuait le métier de brigand qu'il avait fait toute sa vie. Le roi avait eu plus d'une fois à réprimer les ravages du Sanglier des Ardennes, lorsqu'il faisait des courses sur les terres du royaume; mais, comme il promettait depuis quelque temps de faciliter un libre passage aux Français pour aller attaquer le comté de Namur, il était secrètement favorisé. D'ailleurs le roi, qui croyait avoir à se plaindre de l'évêque de Liège, et qui n'avait pu jamais le faire dé-

¹ Molinet; de Troy; Comines. — ² Molinet; Amelgard.

clarer contre le duc Maximilien, n'était pas fâché de le voir ainsi opprimé. Guillaume d'Aremberg, bienvenu des Liégeois, qui n'aimaient point leur évêque et lui imputaient leurs anciens malheurs, protégé du roi de France, redouté de tous par sa violence, était donc le maître du pays beaucoup plus que Louis de Bourbon. Il s'était fait donner par le chapitre la riche seigneurie de Franchemont; il disposait de tout, ôtait ou donnait les offices à son gré, tandis que l'évêque vivait abandonné et méprisé.

Les choses en vinrent au point qu'un jour le Sanglier des Ardennes tua de sa main un nommé Richard, secrétaire et garde du sceau de l'évêché. A ce dernier coup, l'évêque, las de tant d'outrages, prit courage, et, de concert avec les États du pays de Liège, bannit ce cruel mainbourg. Guillaume d'Aremberg alla se réfugier en France et fit espérer plus que jamais au roi de lui livrer le pays de Liège, si l'on voulait l'aider à y entrer. Le roi ne pouvait faire un public accueil ni reconnaître pour son allié un semblable chef de routiers; cependant il lui fit remettre de l'argent¹ et le laissa faire librement ses préparatifs dans le royaume. Le Sanglier des Ardennes vint à Paris, y enrôla les mauvais sujets, les larrons, les gens sans état, les vagabonds qui avaient jadis été dans les armées, et en forma une bande d'environ trois mille hommes. On lui permit même de prendre quelques gens de guerre. Il fit habiller tout son monde en robes rouges, avec une hure de sanglier brodée sur la manche, et s'achemina vers le pays de Liège.

L'évêque était à Huy; dès qu'il fut averti de cette terrible approche, il revint à Liège pour tenter de se défendre. Sa suite était peu nombreuse et formée de quelques nobles seulement, car il n'était point aimé des communes.

¹ De Troy; Molinet.

Dès le lendemain, il manda dans son palais les syndics et leur ordonna de lever les bannières de leurs métiers ; mais il y avait, sinon mauvaise volonté, du moins grande indifférence à prendre la défense du prince. Tout bon qu'il était, il avait attiré les plus horribles maux sur son peuple ; plus d'une fois il avait appelé les armes des Bourguignons, et son pouvoir n'avait été rétabli que par la ruine de la ville et le massacre des habitants. Déjà Pierre Rousslaer, maire de Liège, et Thierry Pavillon, échevin, étaient allés avec d'autres rejoindre le Sanglier des Ardennes, et s'avançaient avec sa troupe. Les syndics promirent pourtant à l'évêque de lui obéir.

Pour lors il s'arma et commanda qu'on lui amenât son cheval dans la cour de l'évêché. Quand il voulut mettre le pied à l'étrier, l'animal, qui d'ordinaire était doux et tranquille, se cabra comme s'il n'eût pas voulu se laisser monter. Cependant l'évêque persista dans son dessein et sortit de son palais, accompagné de quelques cavaliers, faisant porter devant lui la bannière de saint Lambert.

Les bourgeois ne s'étaient rassemblés qu'en petit nombre et semblaient marcher à regret ; à chaque moment on en voyait quitter la troupe et rentrer chez eux. L'évêque était presque seul quand il passa la porte de la ville. Il continuait pourtant à marcher devant lui, incertain, consterné et ne pouvant rien résoudre. « Où me mène-t-on ? » disait-il. Il passa devant le couvent des Chartreux et leur fit dire de prier pour lui. Toujours avançant, il vit bientôt paraître quatre cavaliers de la bande ennemie, et à l'instant arriva sur lui, tout en fureur, Guillaume d'Aremberg lui-même. On se trouvait pour lors dans un chemin étroit ; l'évêque avait la tête désarmée ; un des serviteurs qui l'accompagnaient portait son casque. « Louis de Bourbon, cria le Sanglier des Ardennes, je me suis offert et mis en peine pour être un de vos gens,

« et vous n'avez pas voulu me recevoir; aujourd'hui je
 « vous trouve. » Bientôt il lui porta un coup dans la
 gorge. Le pauvre évêque demanda humblement la vie. Le
 sire d'Aremberg était né son vassal; il le lui rappela, di-
 sant que toujours il l'avait traité avec faveur et comblé de
 biens, qu'ils s'étaient promis foi et amitié, qu'il était le
 parrain d'un de ses enfants; il lui offrit de le recevoir en
 grâce, de lui rendre tout le pouvoir qu'il avait ou même
 un plus grand. Rien ne put apaiser la rage sanguinaire du
 Sanglier; il redoubla ses coups, de sa hache lui fendit la
 tête et l'abattit devant lui. Non content de l'avoir ainsi
 massacré, il fit traîner son corps jusque sur la place de
 Saint-Lambert, où il demeura exposé et dépouillé; puis
 on le jeta dans la Meuse, en défendant que la sépulture
 lui fût donnée.

Cela fait, Guillaume d'Aremberg entra dans la ville,
 fit mettre à mort quelques-uns des serviteurs et du peu
 d'amis qu'avait ce malheureux évêque, et livra leurs mai-
 sons au pillage de ses gens; puis il rassembla les cha-
 noines, leur ordonna d'élire pour évêque Jean de La Marek,
 son fils, qu'il avait amené avec lui, signifiant que le cha-
 pitre resterait enfermé jusqu'à ce que cette élection fût
 faite. Il les contraignit encore d'engager aux banquiers
 florentins établis à Cologne les revenus de l'évêché pour
 plusieurs années, afin, disait-il, de pouvoir acheter en
 cour de Rome la confirmation de l'élection de son fils.
 Son pouvoir ainsi établi dans la ville, il permit pourtant
 aux cordeliers de chercher le corps de Louis de Bourbon
 et de l'ensevelir; ensuite il envoya sommer tout le pays
 de Liège de reconnaître son autorité.

Sans parler même de l'épouvante que répandit un si
 grand crime dans tous les pays voisins, et de la pitié
 qu'inspirait le meurtre d'un évêque, cousin du roi de
 France, oncle du duc d'Autriche, et aussi grand dans la

noblesse que dans l'Église, il était pressant de pourvoir à la sûreté du comté de Namur et du duché de Brabant ¹. On voyait de quoi était capable Guillaume d'Aremberg. Déjà il promettait son appui aux gens d'Utrecht; le duc de Clèves lui offrait son alliance et son secours. Il avait avec lui Jean de Neuschâtel et quelques gentilshommes de France; le roi le favorisait; il importait donc de ne pas lui laisser le temps de s'affermir; c'était le seul moyen de sauver des plus cruels ravages les États du duc Maximilien.

La noblesse de Brabant et du comté de Namur s'assembla promptement pour chasser Guillaume d'Aremberg. C'était le 30 août qu'avait péri le malheureux évêque; trois jours après, les Brabançons étaient déjà entrés dans le pays de Liège. De moment en moment arrivèrent ceux qui étaient plus éloignés des frontières et les plus vaillants capitaines et serviteurs du duc Maximilien : le comte de Romont, le comte de Nassau, le sire de Breda et d'autres. Cette armée trouva d'abord peu de résistance, s'empara de Saint-Tron, d'Hasselt, de Tongres; mais le siège de Liège n'était pas une entreprise facile, et cette guerre ne pouvait être terminée promptement.

Les forces du duc Maximilien se trouvant ainsi toutes employées, soit contre le Sanglier des Ardennes, soit contre la ville d'Utrecht, le roi pouvait de plus en plus prendre ses avantages pour traiter; mais en même temps sa santé allait s'affaiblissant; une nouvelle rechute l'avertissant encore une fois que sa fin pourrait bien être prochaine, il voulut voir son fils pour lui donner ses dernières instructions et régler pour le mieux son avènement à la couronne.

Jusqu'alors il avait fort négligé le Dauphin; jamais il ne

¹ Amelgard; Molinet.

le voyait ; on ne l'amenait point au Plessis, et le roi n'allait point à Amboise ¹. Chacun disait que cet enfant lui faisait ressentir plus de crainte que d'affection ; il se souvenait que lui-même, dans sa jeunesse, avait été mis à la tête de la faction de la Praguerie contre son père ; il voyait que, dans tous les desseins qu'on formait contre lui, il était toujours question de gouverner au nom du Dauphin ; de sorte qu'on usait de grandes précautions, soit pour qu'il ne fût pas enlevé, soit pour qu'il ne fût point parlé de lui. Il était nourri et élevé à Amboise parmi les femmes, sans avoir autour de lui ni précepteurs, ni domestiques qui eussent quelque importance. Il était défendu d'aller le visiter à Amboise, et le roi entraînait même en soupçon et se montrait mécontent lorsqu'il savait que quelque seigneur avait pris route par la ville d'Amboise.

Un jour il écrivit en ces termes au chancelier : « Maître Pierre, je ne sais si Jean Lallemand n'a point d'accointance avec mon fils, et, pour ce que j'en ai un doute, je me suis avisé que vous ne lui bailliez rien. »

Une autre fois le sire du Bouchage, qui était un des plus avant dans la confiance du roi, prit sur lui d'aller rendre ses devoirs à l'enfant ; pour le divertir un peu, il l'amena dans les champs, mais non loin du château, et fit prendre quelques perdreaux devant lui dans une chasse au vol. Dès que le roi en fut instruit, il entra en grande colère, et personne ne songea plus à risquer une pareille chose ; la chose était au point que l'on se demandait parfois parmi le vulgaire si le Dauphin était mort ou vivant ; d'autres disaient que le roi avait cru à propos de supposer un héritier à la couronne pour arrêter l'ambition des princes, mais que, l'enfant ne lui étant rien, il ne ressentait pour lui nulle tendresse.

¹ Comines ; Seyssel ; de Troy.

Cet enfant, vivant ainsi seul et enfermé, n'avait rien qui pût lui élever le cœur ni lui donner goût à devenir docte et sage. Le roi ne s'en mettait guère en peine et ne lui fit pas même enseigner le latin. « Je ne veux point « qu'il en sache d'autres paroles, disait-il en plaisantant, « sinon : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare* ; c'est « tout ce qu'il faut de latin à un prince. »

Il est vrai que le Dauphin était de faible santé et fut souvent malade, quelquefois même dangereusement ; pour lors le roi s'en montrait fort inquiet et paternellement occupé¹ ; il envoyait sans cesse savoir de ses nouvelles, et n'oubliait rien pour qu'il fût bien soigné et entouré de médecins habiles.

Maintenant qu'il voyait en son fils son prochain successeur, il commença à se comporter avec lui d'une autre sorte ; il fit composer sous ses yeux, par de bons et notables hommes, non point seulement doctes, mais propres à la garde, défense et gouvernement du royaume, un petit volume qu'il appela le *Rosier des guerres*. C'était un recueil des plus pieuses, des plus sages, des plus nobles maximes, tant sur la façon de se bien conduire selon la loi de Dieu et la justice, que sur l'art de gouverner, de rendre les peuples heureux ; sur la politique, particulièrement sur la science de la guerre, sur les qualités qu'il y faut apporter, le choix des chefs, la discipline des soldats, les discours qu'on leur doit tenir, enfin toute la conduite d'une armée. Rien n'est plus digne d'un loyal et vertueux prince que ce livre, et l'on n'y trouve nulle trace de ce que le roi Louis XI pratiquait dans les affaires ou disait dans ses discours familiers. Voulant laisser à son fils et aux temps à venir un témoignage solennel de ses pensées, il lui sembla que, si la ruse et la violence conve-

¹ Lettre du sire de Beauveau.

naient par moments au bien des affaires, la justice est de tous les temps ; que le mal peut se pratiquer, mais qu'on ne saurait pourtant se résoudre à l'enseigner, et que, si, par forme de plaisanterie, en devisant selon l'occasion de chaque jour, il avait pu montrer peu de souci des plus saintes maximes, du moins elles devaient trouver place nécessaire dans le beau langage d'un livre.

Ce livre devait être comme une préface ou préparation aux chroniques de France, qu'il fit aussi écrire pour son fils : « Car, y est-il dit, la recordation des choses passées est moult profitable, tant pour se consoler, conseiller et conforter contre les adversités, que pour esquiver les inconvénients auxquels les autres ont trébuché, et pour s'animer et s'efforcer à bien faire comme les meilleurs.... C'est aussi un grand plaisir et passe-temps de réciter les choses passées ; comment, de quelle manière et en quel temps sont advenues les pertes, conquêtes ou réductions de pays. »

Avec un tel goût pour l'histoire, qui lui semblait la plus profitable et la plus récréative des sciences, le roi ne pouvait manquer à ce qui avait été constamment pratiqué par ses prédécesseurs ; il avait veillé à ce que les chroniques tenues à Saint-Denis fussent continuées. Jean Castet, religieux de cette abbaye et abbé de Saint-Maur, avait été longtemps chargé de cet office, moyennant deux cents livres de pension. Lorsqu'il était mort, en 1479, ce qu'il avait écrit fut déposé à Saint-Denis dans un coffre à deux clefs. Le roi voulut en avoir connaissance, et commanda à Mathieu de Nanterre, président au Parlement, à Jacques Louet, garde du trésor des chartes, et à l'abbé de Saint-Denis de lui envoyer tout ce qui concernait les chroniques du royaume. C'est ainsi qu'en se raillant souvent des docteurs et leur préférant les gens qui connaissaient les affaires du monde, aimant aussi bien mieux converser

d'une façon vulgaire et facile ¹ qu'entendre ou faire de beaux discours, le roi Louis XI n'oubliait cependant pas les sciences et les lettres, et il voulut, mais un peu tard, les faire servir à l'éducation de son fils.

Ce n'était pas seulement des instructions de cette sorte qu'il pensa à lui laisser ; il désira lui faire connaître solennellement ses intentions sur la façon dont il croyait que le royaume de France devait être gouverné après sa mort, et donner aux conseils de son expérience une sorte d'autorité qui lui pût survivre. En conséquence, il se rendit le 21 septembre à Amboise, et là, en présence de plusieurs des princes du sang, d'autres grands personnages et des gens de son conseil, il fit venir son fils, et lui tint un fort long discours.

Il parla d'abord de la fragilité des choses humaines et de leur brièveté ; puis de la grâce que Dieu lui avait faite de le choisir pour chef et gouverneur de la plus notable nation de la terre, où tant de rois, ses prédécesseurs, s'étaient montrés si grands, si vertueux et si vaillants, qu'ils avaient gagné le nom de très-chrétiens, en mettant et réduisant à la bonne foi catholique plusieurs grands pays et diverses nations habitées par les infidèles, en extirpant les hérésies et entretenant le Saint-Siège apostolique et la sainte Église de Dieu en leurs droits, libertés et franchises, tellement qu'il y en avait un certain nombre tenu pour saints.

Ensuite il dit que, grâce à Dieu et à l'intercession de la sainte Vierge, il avait défendu et gouverné son royaume si bien, qu'il l'avait augmenté de toutes parts par sa grande sollicitude et diligence, et aussi avec l'aide de ses bons et loyaux officiers, serviteurs et sujets.

« Cependant, dit-il, tantôt après notre avènement à la

¹ Amelgard.

couronne, les princes et seigneurs de notre sang et autres grands seigneurs ont conspiré contre nous et la chose publique de notre royaume, tellement que, par le moyen de ces pratiques et trahisons, de si grandes guerres et divisions ont pris source qu'il en est advenu merveilleuse effusion de sang humain, destruction du pays, désolation du peuple, qui ont duré depuis notre avènement jusqu'à présent, qui ne sont point encore toutes éteintes, et qui, après la fin de nos jours, pourraient recommencer et longuement durer, si l'on n'y donnait pas bonne provision.

« C'est pourquoi nous avons eu égard à ces choses. Nous avons aussi considéré l'âge où nous sommes, la maladie qui nous est survenue, pour laquelle nous sommes allé en très-grande dévotion voir et visiter le glorieux corps de ce grand ami de Dieu, monsieur saint Claude, ce qui nous a grandement soulagé, et ce qui nous a, avec l'aide de notre Créateur, de sa sainte Mère et dudit saint, fait revenir de ce voyage en bonne prospérité et santé. Alors nous avons conclu et résolu de venir vous voir, vous, notre très-cher fils Charles, Dauphin de Viennois, et de vous raconter plusieurs belles et notables choses pour l'édification de votre vie, vos bonnes mœurs, le gouvernement et la conduite de la couronne de France, s'il plaît à Dieu qu'elle vous advienne après nous, ainsi que nous le souhaitons ; car c'est votre véritable héritage, et vous le devez entretenir et gouverner à votre honneur et louange, au profit et utilité des sujets et de la chose publique de votre royaume. »

Il lui recommanda d'abord de se conduire par les conseils de ses parents, des seigneurs de son sang, des autres grands seigneurs, barons, chevaliers, capitaines et autres gens sages, notables et de bon conseil, de ceux surtout qui lui avaient été bons et loyaux serviteurs.

Il lui ordonna et enjoignit expressément de maintenir dans leurs charges et offices les princes du sang, les autres barons, seigneurs, gouverneurs, chevaliers, écuyers, capitaines, chefs de guerre, tous autres ayant charge ou conduite de gens, villes, places ou forteresse, et aussi les officiers ayant office tant de judicature qu'autres, sans changer, destituer ni désappointer aucun d'eux, sinon qu'ils fussent trouvés être autrement que bons et loyaux, et après que la chose serait bien et dûment prouvée et déclarée par justice, ainsi que cela devait être.

Et sur cela il allégua son propre exemple¹. « Car, dit-il, « quand le roi Charles, mon père, alla à Dieu et que je « vins à la couronne, je désappointai plusieurs des bons « et notables chevaliers du royaume, qui l'avaient servi et « aidé à conquérir la Normandie et la Guienne, à chasser « les Anglais du royaume, à établir paix et bon ordre. « Mal me prit de ces mutations d'offices ; j'en eus la guerre « du Bien public, qui pensa tout perdre et a produit tant « de dommages et de destructions qui durent encore. Si « vous faisiez le semblable, il pourrait vous arriver semblablement et même pis. Ainsi aimez sur toutes choses « le bien, l'honneur et l'augmentation du royaume ; ayez-y « bien égard, et ne faites rien qui y soit contraire, quel « que soit le cas advenant. »

Le roi demanda alors à son fils ce que lui en semblait, et s'il avait ferme propos et bonne intention d'accomplir tout ce qu'il venait de lui dire. L'enfant répondit qu'il se conformerait de bon cœur et selon son pouvoir aux enseignements que son père venait de lui donner.

Pour plus de solennité, le roi lui ordonna de se retirer en une autre chambre avec les principaux seigneurs et conseillers, pour parler avec eux de tout ce qui venait de

¹ Comines.

se dire et bien aviser s'il voudrait obéir aux injonctions qui lui étaient faites.

Cette formalité remplie, le Dauphin rentra et dit à haute voix : « Monsieur, avec l'aide de Dieu, et quand son « bon plaisir sera que les choses adviennent, j'obéirai à « vos commandements, et ferai, maintiendrai et accompli- « rai ce que vous m'avez enjoint, ainsi qu'il a été arrêté. « — Puisque vous le voulez ainsi pour l'amour de moi, « reprit le roi, levez-en la main. » Le Dauphin leva la main, et alors le roi continua.

Il entra alors dans le détail des services qu'il avait reçus de ses principaux serviteurs et officiers, tant absents que présents, des motifs de la confiance qu'on devait avoir en eux, et les recommanda par leurs noms à son fils. Il lui dit d'écouter surtout les conseils de monsieur du Bouchage et du sire Gui Pot, bailli de Vermandois. Pour les choses de la guerre il lui indiqua monsieur d'Esquerdes, comme un chevalier de bonne et grande conduite, digne de toute confiance. Enfin il n'oublia pas ses deux favoris, maître Olivier et Jean Doyat, gouverneur d'Auvergne ; car plus il allait, plus ces deux hommes, haïs de tout le royaume, jouissaient de ses bonnes grâces.

Enfin il parla de ses ennemis, des adversaires du royaume, de ceux à qui il imputait tant de troubles et de malheurs, disant à son fils comment il devait se garder d'eux et quelle conduite il fallait tenir à leur égard.

Lorsque cette cérémonie fut terminée, le roi ordonna à maître Pierre Parent, son notaire et secrétaire, d'en dresser procès-verbal, en rapportant tout ce qui s'y était dit ou fait, pour ensuite être envoyé au Parlement, à toutes les cours de justice et autres, à tous officiers quelconques, avec ordre de l'enregistrer et publier dans la forme des lettres patentes. Maître Parent fut aussi autorisé à en délivrer expédition pour servir, à qui de droit, de confirma-

tion en leurs charges et offices, au nom du nouveau roi, après son avènement.

Le roi, qui prévoyait bien que si, après sa mort, le royaume était troublé par quelqu'un des princes de son sang, ce serait par le duc d'Orléans, voulut aussi essayer d'y pourvoir. Le duc de Bourbon était déjà âgé, d'un caractère irrésolu et d'une santé languissante; il n'avait point d'enfants; c'était son frère, le sire de Beaujeu, gendre du roi, qui devait être son héritier. Le comte de Nevers, dernier prince de la maison de Bourgogne, n'avait pas non plus d'enfant mâle, et il était si peu ambitieux ou d'une telle faiblesse de volonté qu'il n'avait rien réclamé de la succession de son cousin le feu duc Charles, tandis qu'il avait droit à l'avoir presque entière. Le comte du Perche, fils du duc d'Alençon, était à la Bastille. Le comte de Montpensier avait plus de quatre-vingts ans; son fils, Gilbert de Bourbon, était gouverneur du Poitou et n'avait jamais donné nulle inquiétude au roi. François de Bourbon, comte de Vendôme, était un enfant. Le comte d'Angoulême ne semblait pas d'un caractère entreprenant.

Le duc d'Orléans, mari de madame Jeanne de France, avait, au contraire, laissé voir ce qu'on pouvait attendre de lui, et le roi, son beau-père, avait jugé d'avance ce qui en effet advint peu d'années après; car ce fut lui qui, avant de régner sous le nom du bon roi Louis XII, brouilla tout dans le royaume pendant la minorité de Charles VIII.

Dans un temps où les droits des princes ne se réglaient que par la force et ne se maintenaient que par la crainte, il n'était pas facile d'assurer l'avenir; et, comme il n'y avait nulle autorité qui pût contraindre les grands seigneurs à reconnaître et à suivre des lois dans le royaume, force était de recourir aux serments, tout ainsi qu'avec des princes étrangers avec qui l'on traite de la paix. Ce fut le

seul recours du roi Louis, qui souvent en avait essayé, tant pour lui que pour les autres, et qui avait pu voir quelle en était l'efficacité.

Louis, duc d'Orléans, pour lors âgé de vingt et un ans, fut donc conduit par le roi au château d'Amboise, et jura, au nom de Dieu créateur, par le saint canon de la messe, par les saints Évangiles touchés de sa main, sur la damnation de son âme, sur son honneur, sous peine d'encourir un perpétuel reproche, de servir loyalement le Dauphin quand il serait venu à la couronne; de ne prendre nulle alliance, de n'entrer en aucune entreprise contre le gouvernement; de révéler ce qui pourrait être tramé et qui viendrait à sa connaissance; enfin tout ce qui se promettait en pareil cas. Son serment faisait une mention particulière du duc de Bretagne; il s'engageait à ne point entretenir d'intelligence avec ce prince, à ne point croire et suivre ses avis s'ils étaient contraires au bien du royaume; car le roi jugeait encore que c'était là le danger, comme l'avenir le montra. Le duc d'Orléans faisait aussi une promesse à peu près pareille touchant le vicomte de Narbonne, qui avait épousé Marie d'Orléans, sa sœur. Le roi connaissait ce seigneur pour difficile à conduire et lui savait de secrets desseins sur le royaume de Navarre.

C'était ainsi que le roi voyait les choses aussi clairement qu'en aucun temps de sa vie et pensait peut-être au bien du royaume plus qu'il n'avait jamais fait¹. Mais, arrivé à la fin de son règne et de ses jours, il ne trouvait plus le délai nécessaire pour réparer le mal qu'il avait suscité, pour apaiser ce qu'il avait troublé, pour calmer les esprits sourdement irrités, pour regagner la confiance et l'affection de ses sujets. Sans doute il s'était dit souvent que,

¹ Comines.

lorsqu'il aurait obtenu le succès de ses entreprises, lorsqu'il aurait conquis un pouvoir absolu et dompté ses ennemis du dehors et du dedans, alors il réglerait tout pour le mieux et rendrait les peuples tranquilles et riches. En attendant il les avait faits malheureux et pauvres. Il allait mourir, et il ne restait de lui que les injustices qu'il avait commises, les cruautés qu'il avait prodiguées, et les maux infinis qu'il avait répandus sur tout le royaume.

De toutes les plaies qu'il avait faites à la France, celle qui devait saigner le plus longtemps ¹, celle qui devait le plus charger son âme, et même celle de ses successeurs, c'était cette quantité de gens de guerre qu'il avait levés et les terribles impôts qu'il fallait exiger pour les payer et entretenir. Le roi son père avait le premier commencé à mettre des tailles et autres subsides sans le consentement des États du royaume. La chose avait été excusée, et même louée à cause du bien qui en était sorti. Le bon ordre avait été remis partout, la discipline établie parmi les gens de guerre ; les pillages des routiers avaient cessé ; puis la Normandie et la Guienne avaient été reprises sur les Anglais. Une bonne et salutaire paix avait succédé à cette délivrance du royaume. Les compagnies d'ordonnance et les francs-archers ne servaient qu'à bien garder les provinces. Chacun voyait qu'elles étaient entretenues pour le bien public : dix-sept cents hommes d'ordonnance et dix-huit cent mille livres d'impôts suffisaient à un si bon emploi.

Le roi Louis avait terriblement abusé de cette habitude qu'avaient prise les peuples d'acquitter les taxes sans qu'elles fussent consenties, et ils avaient payé cher la trop grande confiance que son père leur avait inspirée. Dès son avènement il avait voulu, comme les princes d'Italie ²,

¹ Comines; Amelgard. — ² Comines.

avoir, non pas des gens d'armes et des francs-archers pour la défense et la conservation du pays, mais des bandes à sa pleine et entière obéissance, afin d'exécuter ses volontés et accomplir ses entreprises. Il lui avait fallu des capitaines qui fussent à lui à la vie et à la mort, à cause des grands biens qu'ils pouvaient avoir ou espérer de lui. Puis étaient arrivées les discordes dans le royaume, les guerres pour le Roussillon, la querelle sanglante avec le duc de Bourgogne, enfin la conquête de son héritage. De sorte que chaque année le nombre des gens de guerre avait augmenté, et avec eux la charge des impôts. Maintenant le roi avait quatre ou cinq mille hommes d'ordonnance, six ou huit mille Suisses, et plus de douze mille gens de pied, soit pour tenir la campagne, soit pour garder les villes. L'artillerie était immense. Afin de payer une telle armée, il fallait lever quatre millions sept cent mille livres, ce qui était trois fois plus que sous l'autre règne. Encore les gens de guerre n'observaient-ils aucune discipline et pillaient-ils tout sur leur passage.

Aussi la misère du royaume était-elle vraiment lamentable¹. Les choses en étaient venues au point qu'on ne pouvait même plus dire que le pauvre peuple portait le fardeau des impôts ; il y succombait et périssait à la peine. Une année de mauvaise récolte, après un hiver rigoureux, était venue s'ajouter à tant de détresse. Les maladies et la famine faisaient d'effroyables ravages. On n'entendait partout que plaintes et gémissements, qui ne désarmaient pas la rudesse, la violence et les injustices des collecteurs. « Qui jamais eût imaginé, disaient, non pas
« même le vulgaire, mais les hommes graves et sages, qui
« eût pu croire qu'on verrait traiter ainsi ce pauvre peuple,
« jadis nommé Français? Maintenant c'est un peuple de

¹ État de 1485 ; Amelgard ; Seyssel.

« pire condition que le serf ; car le serf du moins est nourri
« par son maître, tandis que le peuple est assommé de
« charges insupportables. »

Les uns quittaient leurs champs et leurs pauvres cabanes et s'en allaient chercher asile hors du royaume. Il y en eut beaucoup qui vinrent en Bretagne. D'autres même se trouvèrent si désespérés qu'ils allèrent en Angleterre chercher leur vie chez les anciens ennemis de la France. On vit des malheureux tuer leur femme et leurs enfants, puis se tuer après. Ailleurs, les bestiaux ayant été enlevés par les collecteurs, le laboureur attelait à sa charrue ses fils ou sa femme. Il y en avait qui n'osaient cultiver leur terre que pendant la nuit, de peur d'être aperçus et taxés plus fort.

En outre, des désordres infinis se commettaient dans la perception de ces impôts. Les gens qui en étaient chargés se sentaient appuyés de l'autorité d'un maître dur et impitoyable ; comme il faisait punir sans miséricorde toute rébellion ou résistance, ces gens-là ne prenaient aucun souci de bien remplir leur office. Ils rançonnaient les paysans pour leur propre compte, divisaient l'impôt à leur guise et sans autre règle que leur volonté. Telle paroisse payait deux fois ; tel particulier était mis en prison pour son voisin. La patience des peuples était à bout.

Le roi connaissait l'état du royaume ; ce n'était pas le moindre motif de sa tristesse, de sa méfiance, et des idées qu'il se faisait sur les périls dont il se croyait environné. Il eût bien voulu soulager ses sujets ; mais la paix n'était pas encore faite, et, pour l'avoir profitable, il fallait encore montrer une armée redoutable. D'ailleurs, puisque le peuple était mécontent, il importait d'autant plus d'avoir des gens de guerre pour le maintenir en obéissance. Plusieurs années de sagesse et d'habileté auraient à peine suffi pour tout ramener à un point raisonnable.

Mais, si le roi savait le mal, jamais il n'avait été moins disposé à écouter la moindre remontrance, le moindre conseil ; jamais il n'avait été si ombrageux et si irritable sur tout ce qui touchait à son pouvoir. Il ne pouvait plus endurer que des serviteurs humbles, de petite condition ; il lui plaisait même que leur mauvaise renommée les rendît plus soumis et dévoués. Ceux-là ne lui parlaient jamais d'affaires, hormis de celles pour lesquelles ils recevaient ses commandements, comme de la conclusion de la paix ou de ses armées, jamais des choses de l'intérieur du royaume. C'est ce qu'on put bien voir par ce qui arriva alors à Hélié de Bourdeilles, archevêque de Tours. C'était le plus respectable prélat du royaume. Le roi s'étant recommandé à ses prières afin d'obtenir de Dieu le rétablissement de sa santé, le saint évêque en prit occasion de faire très-humblement quelques remontrances au roi. Il lui parla du malheur des peuples, du fardeau des tailles ¹, et lui fit entendre que rien ne serait plus agréable à Dieu que de donner quelque soulagement au royaume. Il insista encore plus sur la façon dont le roi avait traité l'Église et le clergé. En effet, malgré sa dévotion, nul prince n'avait peut-être eu moins d'égards pour l'ordre ecclésiastique. Le cardinal Balue avait passé douze ans dans une cage de fer ; l'évêque de Verdun avait aussi souffert une longue prison ; l'évêque de Coutances avait été mis en justice et détenu ; l'évêque de Laon, fils du connétable de Saint-Pol, l'évêque de Castres, frère du duc de Nemours, avaient été éloignés de leur siège ; d'autres avaient eu leur temporel saisi. Ce qui semblait encore plus fort, le cardinal de Saint-Pierre, légat du Pape, avait été arrêté à Lyon en 1476. L'archevêque de Tours pensait que c'étaient de lourdes charges sur la conscience du roi.

¹ Seyssel ; Legrand et pièces.

Les avis de l'archevêque furent mal reçus du roi. Il dit que, pour parler ainsi, il fallait être ennemi de lui et du royaume ou bien ignorant des affaires; que ce n'était point connaître la nécessité des choses, et qu'à écouter de tels conseils on perdrait le royaume. Il chargea l'archevêque de Narbonne d'écrire au chancelier, pour lui ordonner de réprimander l'archevêque. Trouvant sans doute que ce n'était pas assez montrer sa volonté, lui-même écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le chancelier, vous répondrez à monsieur de Tours, de par moi, que, depuis que je connais la grande plaie qu'il voulait faire contre la couronne, je ferais un grand péché et je craindrais beaucoup pour ma conscience si je le croyais en rien, si je lui demandais conseil, et assurément je ne voudrais en rien lui en demander, ni le mêler d'aucune chose.

« Item, vous lui direz que, quand je lui ai écrit, c'était afin qu'il voulût bien prier Dieu pour ma santé; par quoi il n'avait que faire de se mêler plus avant; car il me semble qu'il est tenu à plus envers moi qu'envers le cardinal Balue ou le cardinal Sancti-Petri *ad Vincula*.

« Item, dites-lui qu'il me déplait fort qu'il ait mis ainsi la main à la charrue et se soit ingéré à regarder en arrière. Tant que je le verrai partial, je ne voudrai pas me fier à lui.

« Chancelier, s'il y a un homme qui se plaigne, je ne le crains en rien. Faites justice incontinent de celui qui a tort, mandez-le-moi, et laissez là toutes mes besognes pour celle-là. Écrit à Meung-sur-Loire, 24 août. »

Le chancelier alla trouver le digne archevêque et lui parla sévèrement au nom du roi. Il rappela la dévotion de ce prince, son respect pour le Saint-Siège, et maintint qu'il n'avait rien fait que maintenir l'autorité et juridiction de la couronne, selon les serments faits à son sacre,

serments faits sur de saintes choses envoyées du Ciel et apportées par les anges, et qui, certes, n'étaient pas moindres que les choses qui servaient à sacrer les évêques et archevêques. Enfin, après ces réprimandes, le chancelier somma l'archevêque de déclarer s'il voulait observer le serment de fidélité qu'il avait fait au roi. C'en fut assez pour rendre bien humble et bien repentant l'archevêque de Tours, qui se mit en grande peine pour se justifier auprès du roi et regagner ses bonnes grâces.

Mais tel était l'esprit du roi que, tout en maintenant avec aigreur et fierté qu'il n'avait agi que selon la justice et ses droits envers le clergé, il ressentait en lui-même une sorte d'inquiétude, et craignait soit d'avoir commis un péché, soit de s'être fait de puissants ennemis auprès de Dieu. Aussi fit-il solliciter du Pape l'absolution pour avoir détenu si longtemps le cardinal Balue et l'évêque de Verdun. Il ne voulait pas que ce dernier conservât un siège dans le royaume, mais il ne s'y prit plus avec violence et obtint du Pape que Guillaume d'Harancourt serait transféré à l'évêché de Vintimille, sauf à compenser la différence des revenus. Le chancelier eut aussi ordre d'examiner les griefs des divers prélats pour lesquels l'archevêque de Tours avait porté plainte ; de sorte que, sur ce point, sa remontrance, toute mal reçue qu'elle eût été, ne laissa pas de produire quelque effet.

Le Parlement se montrait plus ferme que le clergé dans les refus qu'il faisait parfois de céder aux volontés du roi. Jean de Saint-Romain, procureur général, qui depuis beaucoup d'années se comportait avec un grand amour de la justice et sans trop de complaisance pour ce qu'on voulait exiger de lui, avait fini par mécontenter le roi, au point qu'il lui ôta son office. Le Parlement, affligé qu'on eût désappointé un homme si sage et de si bonne renommée, refusa d'abord de recevoir Michel de Pons, qui lui

avait été donné pour successeur. Il fallut que Jean de Saint-Romain vint lui-même déclarer que, depuis l'ordre du roi, il avait cessé de s'acquitter de sa charge. Alors seulement le Parlement la regarda comme vacante; il fut même donné de nouvelles lettres à Michel de Pons. C'était en 1481.

Vers la fin de la même année, le procès du comte du Perche fut envoyé au Parlement; il commença par réclamer que la cour fût suffisamment garnie de pairs, attendu qu'il était pair du royaume. Le roi fut consulté et répondit que, lorsqu'il avait accordé abolition au comte du Perche et lui avait remis ses biens, c'était sous la condition qu'en cas de nouvelle forfaiture, il perdrait le privilège de pairie. Le comte lui-même y avait acquiescé formellement. On procéda donc à son égard comme contre un simple gentilhomme, mais ce fut en toute justice, et la volonté que montrait le roi de le faire condamner ne détourna point le Parlement de son devoir. La procédure dura plus d'une année, et se termina par un arrêt qui montrait des ménagements pour le roi, mais ne le pouvait satisfaire. Il portait que le comte du Perche avait été constitué prisonnier pour de bonnes et justes causes, et qu'attendu les fautes et désobéissances par lui commises, il devait demander au roi merci et pardon et jurer solennellement de le bien et loyalement servir désormais. De plus, il fut dit qu'il recevrait garnison royale dans ses places et forteresses.

Il y eut peu après une autre occasion où le Parlement ne céda point au gré du roi. Monsieur de Craon venait de mourir, et le comté de Ligni, qu'il avait reçu après la confiscation du connétable de Saint-Pol, faisait retour à la couronne. Le roi en fit donation à l'amiral de Bourbon; ce fut cette donation que le Parlement refusa d'enregistrer. Jamais sous aucun règne il ne s'était fait autant

d'aliénations du domaine de la couronne. Le roi avait mis à l'écart les anciennes lois du royaume à ce sujet, et disposait librement du domaine en faveur des églises, des couvents ou des laïques. Diminuant ainsi ses revenus, il lui fallait accroître d'autant les impôts. Le Parlement n'enregistra ce nouvel acte de munificence que sur l'express commandement du roi, mentionné sur le registre.

Toutefois, quelle que fût la volonté absolue du roi et la jalousie qu'il avait de son autorité, il se montrait parfois, depuis qu'il songeait à sa fin, surpris de quelques scrupules, ou du moins il cherchait à établir les choses de manière à se passer plus régulièrement après lui. Un peu de temps avant de partir pour Saint-Claude, il écrivit au Parlement : « De par le roi, nos amés et féaux, nous vous envoyons le double des serments qu'à notre avènement à la couronne nous avons faits. Et comme nous désirons les entretenir et faire justice à chacun, ainsi qu'il appartient, nous vous prions et mandons très-expressément que de votre part vous y entendiez et vaquiez tellement que, par votre faute, aucune plainte ne puisse advenir, ni charger notre conscience. »

L'année suivante, il se présenta une affaire où le Parlement se montra plus ferme que jamais à remplir les devoirs que le roi avait semblé lui rappeler, et sut, pour cette fois, faire écouter ses remontrances¹. Les intempéries des saisons et la misère des campagnes avaient produit une disette qui jetait partout l'inquiétude. Le roi avait rendu un édit, sans le faire enregistrer au Parlement, par lequel il défendait de transporter ni blé ni vin hors du royaume; il y était dit aussi que, partout où des commissaires se présenteraient au nom du roi pour acheter des grains, il leur en serait délivré de préférence à tous autres

¹ Garnier; Legrand, *Histoire de Paris*.

et à un prix raisonnable. Bientôt on ne trouva plus à acheter de grains dans la Beauce, d'où se tirait toute la provision de Paris. Des hommes munis de commissions du roi se présentaient sur les marchés, et chacun ne songeait qu'à cacher son blé, pour qu'il ne fût pas acheté par contrainte et à bas prix. La crainte saisit les gens de Paris; ils se virent menacés d'une horrible famine. Jean Allardeau, évêque de Marseille, ancien serviteur du roi René, que le roi venait de nommer son lieutenant général à Paris, rassembla les gens de la ville, et il fut résolu que le prévôt des marchands et les échevins iraient vers le roi lui faire des remontrances.

Le Parlement délibéra aussi que les lettres d'édit ne seraient lues, publiées, ni enregistrées. Comme elles avaient été publiées à son de trompe dans Paris avant que la cour de Parlement en eût délibéré, il fut ordonné qu'il serait crié par cri public que, nonobstant l'édit, les marchands pourraient commercer et avitailler la ville de Paris en la manière accoutumée. En même temps des lettres de remontrances furent écrites pour être portées au roi².

Ce fut sans doute en cette occasion que Jean de La Vacquerie, premier président du Parlement, se montra si ferme, et parla au roi comme jamais personne ne lui avait parlé. Il venait d'être récemment nommé à cette haute charge pour remplacer Jean Le Boulanger, qui avait, ainsi que beaucoup d'autres hommes fort estimés, succombé à l'épidémie dont le royaume était ravagé. Bien qu'il fût entièrement redevable d'une si grande fortune au roi, qui l'avait retiré du service de Bourgogne, et qui, en ce moment même, l'avait choisi parmi ses ambassadeurs pour traiter de la paix, le président de La Vacquerie lui re-

¹ 1482, v. st. L'année commença le 30 mars. — ² Registres du Parlement.

montra fortement le mal que produisaient ses édits. Le roi rappela alors la résistance que le Parlement faisait sans cesse à ses volontés, et tous les édits qu'on avait si souvent refusé d'enregistrer. Comme il s'emportait en menaces, le président de La Vacquerie, qui était suivi de beaucoup de présidents et de conseillers revêtus de leurs robes rouges, répondit gravement : « Sire, nous remettons nos charges « entre vos mains, et nous souffrirons tout ce qu'il vous « plaira plutôt que d'offenser nos consciences en vérifiant « des édits que nous croyons contre le bien du royaume. »

Soit que le roi ne voulût pas risquer le repos d'une ville comme Paris, en maintenant son édit sur les grains, soit que la fermeté de ce digne président lui eût plu, il répondit avec douceur qu'il les remerciait; qu'il leur serait toujours bon roi, et ne les voulait pas forcer à rien faire contre leur conscience. Puis il donna l'ordre que les greniers fussent ouverts et les blés portés sur le marché, pour y être librement achetés.

Comme c'est la seule fois que le Parlement ait fait des remontrances au roi Louis XI sous la présidence de Jean de La Vacquerie, et la seule fois aussi que le roi ait déféré à des remontrances, on peut croire que c'est en cette occasion que se passa ce fait, qui d'ailleurs n'est point douteux¹, bien que les registres du Parlement fassent mention seulement de la délibération de la cour. Le nom du président de La Vacquerie demeura en vénération parmi les magistrats, et cent ans après, le chancelier de L'Hôpital le proposait encore comme le modèle de la vertu et de la probité.

Cependant le roi, pressé par le déclin rapide de ses

¹ Bodin, *De la République*, 1577; Extrait des *Mémoires des affaires du clergé*, 1625; Remontrances du Parlement, 1613; Mathieu; *Histoire de Louis XI*; Garnier.

forçées, et voyant sa vie se détruire de moment en moment, avait chaque jour plus de désir de terminer la guerre par un profitable traité; mais, comme la principale condition devait être le mariage du Dauphin et de mademoiselle Marguerite d'Autriche, il y avait de grands ménagements à garder à cause du roi d'Angleterre. La prudence voulait que cette négociation fût conclue presque aussitôt qu'elle serait ouvertement commencée; sans cela, le roi Édouard, irrité de ce qu'on lui manquait de foi en préférant mademoiselle Marguerite à sa fille, déjà fiancée au Dauphin, aurait pu donner sur-le-champ de grands secours au duc Maximilien. Ce prince, qui était fort opposé à ce traité, et qui ne pouvait y consentir que par contrainte, se serait alors trouvé heureux de recommencer la guerre avec une meilleure espérance.

Ainsi la chose fut menée secrètement pendant plus de quatre mois. Les gens de Gand semblaient plus pressés que le roi. Après avoir agi depuis tant d'années par haine contre lui et contre la France, ils étaient maintenant tout aussi empressés dans des sentiments contraires. Ce n'est pas qu'ils eussent la moindre envie d'être joints au royaume; loin de là, ils voyaient dans le mariage de mademoiselle d'Autriche un moyen de détruire à jamais cette puissance de Bourgogne qui les avait opprimés. En donnant pour dot à la jeune princesse toutes les provinces et seigneuries où l'on parlait la langue française, hormis les villes qui servaient de défense à leurs frontières¹, la Flandre flamande se trouverait séparée de la France et aurait pour seigneur un prince peu puissant, hors d'état de ruiner les libertés du pays. C'était l'idée qu'avaient toujours eue les Gantois; mais ils y venaient par une autre voie.

De sorte que, de leur côté, il n'y avait rien de caché

¹ Comines.

dans la volonté qu'ils avaient de faire ce mariage, et ils s'en croyaient d'autant plus maîtres que mademoiselle Marguerite était entre leurs mains. Les envoyés publics ou secrets du roi recevaient l'accueil le plus amical. Il ne venait pas un trompette français dans la ville qu'il ne fût entouré sur la place, pour s'informer des nouvelles du roi et surtout du Dauphin. On ne prenait aucune patience de tant de retards, et l'on menaçait sans cesse de se donner à l'Angleterre, si le roi hésitait encore à vouloir un si beau mariage pour son fils.

Mais il fallait faire consentir le duc Maximilien à subir de si rudes conditions. Les messages du roi y auraient été peu efficaces; la volonté hautaine des Flamands, et l'embaras de plus en plus grand où se trouvait ce jeune prince eurent plus de pouvoir sur lui. Il se trouvait sans argent et sans appui au milieu d'un pays étranger, sans aucun conseiller habile. Tout ce qui avait composé la puissance et le gouvernement de cette vaste domination de Bourgogne était maintenant dispersé et détruit. Enfin les États de Flandre, de Brabant, de Hainaut et de toutes les provinces et seigneuries bourguignonnes, hormis le Duché, la Comté, le Luxembourg et la Gueldre, s'assemblèrent à Alost et signifièrent au duc Maximilien qu'il fallait que ce mariage se fit. Il y eut alors nécessité de se rendre au vouloir si fortement prononcé de tous ses sujets.

Le 6 novembre 1482, Maximilien d'Autriche, qui pour la première fois prit à ce moment le titre d'Archiduc, donna, à quarante-huit députés qui lui furent désignés par les États, pouvoir de traiter de la paix avec le roi de France, et de conclure le mariage de mademoiselle Marguerite avec le Dauphin, aux conditions qui avaient déjà été réglées dans des conférences préalables. Ces députés reçurent aussi les pouvoirs des États, avec une autorité spéciale, absolue et irrévocable, donnée au nom des pays

pour lesquels les États se faisaient forts, et aussi au nom des jeunes princes, attendu leur âge. « Comme leurs bons et loyaux sujets, nous pouvons, et il nous est loisible d'avoir regard et soin d'eux et du bien de leur pays. » Ainsi s'exprimaient les États, et tel était le terme où ils avaient réduit l'Archiduc.

Le roi n'avait pas nommé tant d'ambassadeurs. Monsieur d'Esquerdes, Olivier de Coetmen, gouverneur d'Arras, le président de La Vacquerie et Jean Guérin, son maître d'hôtel, avaient reçu ses pouvoirs le 4 décembre. Ils se rendirent à Arras, que le roi seul s'obstinait à nommer Franchise. Tout était à peu près réglé d'avance; il n'y eut pas de longs pourparlers. La principale difficulté portait sur les comtés d'Artois et de Bourgogne, que le roi voulait considérer comme faisant partie du royaume, et que les ambassadeurs flamands n'entendaient lui céder qu'à titre de dot de mademoiselle Marguerite. Les Flamands ne voulurent pas non plus, quelque apparents que fussent les droits de la couronne à la possession de Lille, Douai et Orchies, laisser entre les mains du roi les clefs de leur frontière. Sur ces deux points ils se montrèrent si résolus que les ambassadeurs de France, pressés de conclure une paix d'ailleurs si avantageuse, firent consentir le roi à céder. Le traité fut signé le 23 décembre 1482.

Le premier article de la paix était le mariage entre le Dauphin et mademoiselle d'Autriche; on promettait qu'aussitôt après les ratifications du traité, elle serait remise au roi, pour qu'il la fît nourrir, garder et entretenir, comme sa fille aînée femme de son fils.

En faveur de ce mariage, l'archiduc et les États de ses pays donnaient pour dot de la dite demoiselle les comtés d'Artois, de Bourgogne, les seigneuries de Maçon, Auxerre, Salins, Bar-sur-Seine et Noyers.

Il était stipulé que ces diverses seigneuries, notamment

la ville d'Arras, seraient gouvernées d'après leurs droits, usages et privilèges accoutumés, au nom du Dauphin futur, mari de mademoiselle d'Autriche.

Saint-Omer devait être remis par l'archiduc à la garde des bourgeois et habitants de la ville, sous serment de la tenir en neutralité jusqu'à l'accomplissement du mariage : alors seulement le Dauphin devait en prendre possession. Toutes les précautions possibles étaient prises pour la conservation de cette neutralité.

Cette grande dot devait, et la chose était expressément stipulée, revenir à l'archiduc ou à son fils si le mariage ne s'accomplissait pas, si mademoiselle d'Autriche décédait auparavant ou si elle mourait sans enfants.

Le roi abandonnait ses prétentions sur Lille, Douai et Orchies, mais pourrait les faire valoir dans le cas où la dot viendrait à être restituée.

Le roi et le Dauphin se chargeaient de payer les dettes et de servir les rentes constituées à titre d'emprunts, dans les diverses seigneuries, par le feu duc Charles et sa fille Marie. Toutefois les dettes contractées dans la Comté ne devaient être reconnues qu'après la production et l'examen des titres de créance. C'était à cause de tout le désordre où le prince d'Orange et la dernière guerre avaient mis cette province.

Les pensions assignées aux anciens officiers par les défunts Ducs et la duchesse Marie étaient aussi garanties ; mais le roi ne s'engageait à maintenir ceux qui exerçaient encore leur office que s'ils étaient reconnus capables et suffisants.

Le roi promettait de ne s'entremettre en rien du gouvernement des pays du jeune duc Philippe, sous prétexte de sa minorité. Si ce jeune prince venait à mourir sans enfants, le roi promettait que lui, son fils ou autres successeurs, ne changeraient rien aux franchises et li-

bertés des pays qui leur écherraient par ledit héritage.

Les États reconnaissaient la haute souveraineté du roi, et le droit qu'il avait à l'hommage du comte de Flandre; lui, de son côté, confirmait tous les privilèges anciens et nouveaux des villes et communes, notamment ceux qu'elles avaient récemment obtenus de la feue duchesse Marie.

La juridiction tant et si longtemps contestée du Parlement de Paris était reconnue ne pas s'étendre aux pays de Flandre, et l'on ne pouvait appeler de leur justice à aucune cour du royaume, ni au grand conseil du roi. Lille, Douai et Orchies restaient seules soumises à cette juridiction.

Vingt mille écus en or étaient assignés pour le rachat de la portion du douaire de madame Marguerite, duchesse douairière, qui était dans le duché de Bourgogne, et le roi promettait de la conforter et aider comme sa parente et cousine.

Abolition générale était accordée à tous ceux qui avaient tenu le parti du feu duc Charles, de la duchesse Marie, sa fille, et de l'archiduc, et qui les avaient servis, soit par les armes, soit par des voyages en Angleterre ou en Bretagne, soit par conseils, paroles ou écrits. Chacun pouvait, s'il le croyait à propos, se faire délivrer expédition de cette amnistie. L'archiduc en accordait aussi une de son côté.

Les sujets, serviteurs d'un parti et de l'autre, prélats, chapitres, couvents, nobles, corps de villes, communautés et particuliers de tout état et condition, devaient reprendre leurs dignités, bénéfices, fiefs, terres, seigneuries, héritages et rentes, pour en jouir selon leurs titres. Ainsi toute confiscation cessait son effet, et toute vente ou autres dispositions faites desdits biens étaient déclarées nulles. Si l'expropriation avait eu lieu par autorité de

justice et pour paiement de dettes, l'ancien possesseur pouvait rentrer dans son bien en acquittant le montant de sa dette, s'il y avait eu précédente hypothèque. Autrement, si l'on avait exproprié pour une dette personnelle au nouveau possesseur, la vente était nulle. Dans ces restitutions, les héritiers pouvaient se présenter au lieu et place de ceux dont ils tenaient lieu.

Aucune répétition pour dommages ou jouissance de revenu ne pouvait être faite ni contre les commissaires des princes, ni contre ceux qui avaient joui des biens à titre de don. Les possesseurs reprenaient leurs domaines en l'état où ils les trouvaient.

Pour rentrer ainsi dans leurs biens, les possesseurs n'étaient pas même tenus de résider ou de faire serment au prince ou seigneur dans les États duquel ils étaient situés, sauf les vassaux et tenant-fiefs. Si c'était l'héritier qui se présentait au lieu et place du possesseur décédé, un délai lui était accordé pour payer les droits de relief et autres, dus au seigneur à raison de l'ouverture de la succession.

Les confiscations opérées sur le connétable de Saint-Pol et ses deux fils, ainsi que sur le sire de Croy, étaient déclarées nulles comme les autres, mais à la charge de se pourvoir devant le roi, afin de faire régler les droits qui pouvaient être justement réclamés.

Le roi promettait ses bons offices pour faire rendre au comte de Romont son pays de Vaud et les domaines qui lui avaient été confisqués en Savoie.

Le prince d'Orange, la maison de Châlons, le sire de La Beaume et le sire de Toulangeon s'étaient fait nommément comprendre dans la clause de restitution des biens, ainsi que les abbayes d'Anchin et de Saint-Waast, qui avaient tenu le parti du duc d'Autriche. Mais au sujet des grandes donations que la duchesse Marie avait faites au prince

d'Orange dans la comté de Bourgogne, le roi déclarait ne pas savoir ce que c'était, et se réservait de prononcer ce qui lui semblerait à propos.

Les héritiers de ceux qui avaient été exécutés et mis à mort pour cause de la guerre pouvaient aussi reprendre leurs biens, à moins toutefois que le procès n'eût été suivi devant les juges ordinaires.

Les ambassadeurs de Flandre demandèrent que les habitants de Franchise ou Arras, qui étaient épars soit dans le royaume, soit ailleurs, eussent permission de retourner librement dans leurs maisons et habitations, pour y reprendre leur marchandise ou métier. Cela fut accordé pour ceux qui étaient réfugiés dans les États de l'archiduc; quant à ceux du royaume, il y avait été pourvu, répondirent les ambassadeurs du roi.

Les ambassadeurs de Flandre remontrèrent que les villes d'Arras, Aire, Lens, Bapaume, Béthune, et tous les villages environnants, étaient maintenant comme déserts et abandonnés de leurs habitants; ils demandèrent que, pour restaurer ce malheureux pays d'Artois, et afin qu'il pût se repeupler, on l'exemptât pour douze ans de tous aides et impôts ordinaires et extraordinaires, ainsi que de tous les arrérages. Le roi accorda six ans; il confirma aussi le privilège accordé aux bourgeois et habitants de Douai par la duchesse Marie, en récompense de leur fidélité, de ne payer ni aide ni taille pour les biens qu'ils possédaient en Artois.

Les nobles et possesseurs de fiefs dans les États de l'archiduc et de son fils, qui avaient aussi des domaines ou fiefs dans le royaume, ne devaient pas être tenus à accomplir en personne le service militaire qu'ils devaient à ces deux princes.

Les sentences rendues précédemment au grand conseil des ducs de Bourgogne, ou par le Parlement institué à

Malines par le duc Charles, étaient reconnues bonnes et valables, à moins qu'elles ne touchassent directement aux droits du roi ou qu'elles n'eussent été rendues dans une cause dont le Parlement de Paris avait connu.

Les causes qui étaient encore pendantes au grand conseil de Flandre ou à la cour de Malines devaient, pour l'Artois seulement, être portées au Parlement de Paris, dans leur état actuel.

Les anoblissements, amortissements, transactions, faits par les Ducs, étaient reconnus par le roi, et les parties intéressées pouvaient sans frais en réclamer une nouvelle expédition.

Les abolitions, rémissions et pardons, donnés pour quelque motif que ce fût, étaient aussi déclarés valables. Aucune poursuite ne pouvait être faite au sujet des actes énoncés dans lesdites abolitions, rémissions ou pardons.

Les bénéfices conférés, et les expectatives accordées par les Ducs ou ceux de leurs vassaux qui avaient droit à le faire, étaient aussi reconnus, sans qu'on pût leur opposer la Pragmatique, ni aucune loi ou ordonnance du royaume.

Le traité était déclaré commun à Tournay, Saint-Amand et Mortagne, que le roi possédait, au-delà des limites de son royaume, entre le Hainaut et la Flandre.

Le roi promettait de rendre, quelque disposition qu'il en eût pu faire, tout ce qu'il pouvait tenir encore dans le Luxembourg et le comté de Chimai.

L'hôtel de Flandre à Paris et la maison de Conflans étaient rendus à l'archiduc.

L'hôtel d'Artois était attribué à mademoiselle Marguerite.

Pour faciliter le commerce entre les deux pays, le roi promettait d'ôter, autant que possible, les garnisons de ses places frontières, et de diminuer celles qui lui sembleraient indispensables.

Les ambassadeurs de l'archiduc avaient demandé que le roi d'Angleterre et le duc de Bretagne fussent compris dans le traité; il fut répondu qu'on était en trêve avec l'Angleterre, et qu'une alliance avait été jurée par le duc de Bretagne.

Ils prièrent aussi le roi de mettre hors de son service et d'abandonner messire Guillaume d'Aremberg, de ne le secourir par voie directe ni indirecte, et de ne lui donner nulle assistance d'hommes ou d'argent, non plus qu'aux Liégeois, aux gens d'Utrecht et de Gueldre et au duc de Clèves. Il fut promis au nom du roi que, bien plus, il assisterait et aiderait l'archiduc d'Autriche contre ses ennemis et malveillants.

La libre et sûre navigation des navires était réciproquement garantie, et ils pouvaient entrer et librement séjourner pour leur commerce dans les ports et rivières des deux pays sans être aucunement inquiétés.

Les malfaiteurs qui se retireraient d'un pays dans l'autre devaient être saisis et rendus, après information suffisante, au juge le plus proche de la frontière. Les infracteurs de la paix devaient être pris au lieu où ils se trouvaient, sans aucun renvoi, à moins que le délit n'eût été commis sur le pays voisin, auquel cas la remise du délinquant devait se faire sur-le-champ.

Quelles que fussent les contraventions à la paix, aucun des deux partis n'userait de revanche ni de représailles; mais, avant d'avoir recours à la guerre, il serait parlementé entre les ambassadeurs du roi, de l'archiduc et des États, pour s'efforcer d'apaiser amiablement les débats et discordes.

Enfin de très-grands détails étaient réglés sur la manière dont le roi, le Dauphin, l'archiduc, les principaux seigneurs de France et de Flandre, les bonnes villes, l'Université de Paris, les États des provinces, et aussi les

États, villes et communes de Flandre, donneraient leurs scellés et serments. C'était seulement après ces solennités que devait se faire la remise de mademoiselle Marguerite d'Autriche.

Pendant que de si grandes affaires se terminaient ainsi à l'avantage du roi, au gré de ses désirs, et lorsque sa bonne fortune lui rendait une occasion presque aussi favorable que celle qu'il avait manquée lors de la mort du duc Charles, il perdait chaque jour ses forces et déclinait rapidement vers la mort. Il était retourné s'enfermer dans son château du Plessis, et maintenant il n'en sortait plus. Il ne pouvait monter à cheval ni aller à la chasse; il était même trop faible pour descendre dans l'étroite cour de ce château. Son seul passe-temps était de se tenir dans la galerie qui conduisait à la chapelle. C'était une cruelle contrainte pour un génie si actif et si inquiet. L'ennui le dévorait et s'ajoutait à ses maux; il ne savait comment s'en distraire : tantôt il faisait venir des joueurs d'instruments, et il en eut jusqu'à cent vingt logés près du château; tantôt il donnait ordre qu'on lui amenât des bergers et des bergères du Poitou, pour chanter et danser devant lui les joyeuses rondes de leur pays, et, une fois venus, il ne les regardait pas ¹. Pour remplacer la chasse, qui avait toujours été son divertissement favori, il imagina de faire prendre les souris du château par de petits chiens qu'on dressait à ce gibier; et, toujours absolu dans ses moindres fantaisies, il fit ordonner dans diverses villes² que tous les habitants eussent à présenter leurs chiens, afin qu'on pût choisir ceux qui étaient de race à chasser les souris.

Il avait aussi rempli le Plessis de toutes sortes d'animaux étrangers, et, dans sa fantaisie, il semblait qu'il n'en eût jamais assez. Il faisait venir des élans de Pologne,

¹ De Troy. — ² Amelgard.

des rennes de Suède, des adives et de petites panthères de Barbarie ; mais surtout il lui fallait des chiens de toutes sortes, des levrettes de Bretagne, des chiens couchants d'Espagne, de petits épagneuls à longs poils du royaume de Valence, des chiens courants d'Angleterre.

Les gens qu'il envoyait ou qu'il pensionnait dans toute la chrétienté avaient commission de lui acheter ces raretés. Il lui semblait que cela ferait parler de lui dans les pays étrangers, et qu'on penserait par-là qu'il n'était ni mourant ni malade, comme le disait la voix publique. Y avait-il en Sicile quelque mule de prix, parlait-on à Naples de quelque beau cheval : on les achetait pour le roi de France, et il voulait qu'on les payât très-cher, plus que n'en voulait le vendeur, afin que la chose fît plus de bruit.

Mais c'étaient là ses moindres pensées ; ce qui l'occupait plus que toute autre chose, c'était sa méfiance. Elle était devenue telle, depuis sa maladie, qu'elle semblait comme un affaiblissement d'esprit, encore qu'il montrât autant de sens que jamais dans la conduite des affaires de son royaume et dans la suite de ses discours.

Chaque année il avait environné son château du Plessis de plus de murailles, de fossés et de grilles. Sur les tours étaient des guérites en fer à l'abri du trait et même de l'artillerie. Plus de dix-huit cents de ces planches hérissées de clous, qu'on nomme chausse-trapes, étaient dispersées sur le revers du fossé ; un nombre considérable d'arbalétriers veillaient tout à l'entour et avaient ordre de tirer sur ceux qui approcheraient. Il y en avait chaque jour quatre cents de service ; quarante à peu près étaient placés en sentinelles, et un gnet nombreux faisait sans cesse des rondes. Tout passant suspect était saisi, amené au prévôt Tristan, qui ordonnait aussitôt son exécution. Les arbres aux environs du château étaient chargés de

cadavres pendus. Les prisons du Plessis et les maisons voisines, dont on avait fait des lieux de détention, étaient remplies de prisonniers ; souvent, le jour ou la nuit, on entendait les cris lamentables de ceux qu'on mettait à la torture. Le roi parfois se les faisait amener, les interrogeait lui-même, ou se cachait derrière quelque porte pour leur voir donner la question. Il ne fallait pas de grands indices pour ordonner la potence ou pour enfermer l'accusé en un sac et l'envoyer jeter dans la Loire. Tristan conduisait les procédures plus chaudement encore que le roi. Plus d'une fois ce prince, ému de quelque repentir, chercha à réparer de son mieux des sentences trop précipitées et la mort de fort honnêtes gens, comme lors de l'aventure du moine.

Il était donc en ce château aussi prisonnier, aussi étroitement gardé que ceux qu'il tenait en prison, et faisait aux hommes sensés autant de pitié que de crainte. Sa femme, il l'avait tenue à l'écart ; son fils n'avait jamais été élevé sous ses yeux ; sa fille Jeanne, duchesse d'Orléans, lui avait toujours déplu. La pauvre princesse, qui était pieuse comme une sainte, était petite, maigre, noire, voûtée, enfin si laide qu'il ne pouvait souffrir de la voir, et que, lorsqu'elle avait à paraître devant lui, elle se tenait toute craintive derrière sa gouvernante¹, la dame de Lesquières, se cachant pour ainsi dire sous sa robe. Il n'avait non plus jamais montré beaucoup de tendresse à Anne, dame de Beaujeu, son autre fille, qu'il aimait pourtant davantage, et qui était, disait-on, remplie de sens et de vertu. Un jour qu'il avait refusé un beau chien que lui voulait donner son compère monsieur de Lude, celui-ci lui dit : « En ce cas, il sera pour la plus sage dame du « royaume. — Qui donc ? demanda le roi. — Ma très-ho-

¹ Mathieu.

« norée dame votre fille, madame de Beaujeu. — Dites la
« moins folle, reprit le roi, car de femme sage il n'en est
« point ¹. »

Le roi menait donc la vie la plus renfermée et la plus solitaire, sans nulle compagnie de sa famille, ni des princes, ni des femmes, ni de ses serviteurs, ni des nobles de son royaume. Jadis il avait eu goût à deviser avec ses conseillers, à leur dire familièrement sa pensée ; maintenant il avait écarté tout le monde de lui. Personne n'avait plus la permission d'habiter Tours, Amboise, ni les lieux circonvoisins. Il vivait avec des archers et des valets de chambre ; encore en changeait-il souvent, soit par méfiance, soit pour faire sentir son pouvoir ; car c'était encore une de ses pensées de tous les jours. Il destituait, renvoyait, ôtait des pensions, se plaisait à tenir tout en inquiétude près de lui comme au loin, donnait des commandements sévères, uniquement par tourment d'esprit et par l'idée qu'on était peut-être porté à le craindre moins. « On me « croirait mort, » disait-il.

Le Plessis était comme une place de guerre ; le pont-levis ne se baissait jamais avant huit heures du matin ; alors on relevait la garde, on plaçait les postes dans la cour, dans les fossés, sur le donjon ; puis la porte se refermait, et personne n'entrait plus que par le guichet. Pour le passer il fallait un ordre du roi. Tout mouvement, tout bruit inaccoutumée le mettait en alarmes. Un visage nouveau le troublait, ou bien il prenait en déplaisance telle ou telle figure.

« Chancelier, écrivait-il un jour, je vous renvoie les lettres que vous m'avez écrites ; mais, je vous prie, ne m'en envoyez plus par celui qui me les a apportées, car je lui ai trouvé le visage terriblement changé depuis que

¹ Vénérerie de Jacques Dufouilloux.

je ne l'avais vu, et vous pouvez, par ma foi, dire qu'il m'a fait grand'peur. Et adieu. Écrit au Plessis-du-Parc ¹. »

Cette façon de vivre enfermé et caché à tous les yeux ne servait pas même à calmer son inquiétude et ses méfiances ; au contraire, il savait y trouver un nouveau sujet de crainte. Il lui semblait que dans le royaume on devait le faire passer pour un homme à demi mort, privé de sens, incapable de gouverner, et que sans doute on attribuait à ces motifs la réclusion où il vivait. Alors il supposait que les princes ou les grands seigneurs avaient la pensée de faire quelque surprise sur le Plessis, de se saisir de sa personne, de l'enfermer et de mettre le royaume en tutelle ; de sorte qu'il redoublait de précautions, et plus elles étaient grandes et étranges, plus croissaient dans son esprit les motifs pour en prendre de nouvelles. Peut-être ne se trompait-il pas tout à fait, et de tels projets passèrent-ils par la tête de quelques seigneurs ; mais il était plus simple d'attendre sa mort, si impatiemment désirée par tout le royaume.

Il y avait encore une autre cause qui le portait à se dérober aux regards. Il était si faible, si maigre, son visage était si changé, qu'il ressemblait à un squelette plus qu'à une créature vivante, et il lui déplaisait de se laisser voir en cet état. Il craignait d'être un objet de pitié et de dégoût, de ne plus imposer nul respect, de confirmer l'idée qu'on avait de sa mort prochaine. Enfin, montrer la majesté royale si chancelante et si détruite lui était une pensée insupportable. Lui, qui n'avait jamais pu souffrir le luxe et la richesse des vêtements, qui ne s'était jamais vêtu que de bure et de futaine, maintenant portait de belles robes de satin cramoisi, brodées d'or et fourrées de martre, qui le faisaient paraître encore plus

¹ Manuscrit de la Bibliothèque impériale.

défait et décharné. A le voir ainsi vêtu, il eût semblé qu'il était déjà exposé sur le lit de parade de la chapelle funéraire.

Il fallut pourtant, quelque déplaisir qu'il en eût¹, qu'il se laissât voir aux ambassadeurs des États de Flandre et de l'archiduc, lorsque, dans le mois de janvier 1483, ils vinrent recevoir sa ratification du traité d'Arras et son serment. Cette ambassade était nombreuse et solennelle; elle avait passé par Paris. Les plus grands honneurs lui avaient été rendus, et les Parisiens avaient montré une extrême joie. Il y avait eu *Te Deum*, procession, feu de joie dans toutes les rues, beau et docte discours adressé aux Flamands par le docteur Scourale, qui était le plus fameux de l'Université, fête à l'Hôtel-de Ville, et enfin une belle représentation d'une moralité, sotie et farce, chez le cardinal de Bourbon, qui avait fait dresser un théâtre dans la cour de son hôtel.

Après avoir été témoins de toute cette pompe et de cette joie, les ambassadeurs arrivèrent au Plessis²; leur surprise fut grande de voir ce triste séjour, cette espèce de prison, où l'on ne pénétrait qu'après tant de formalités et de précautions. Enfin, lorsqu'ils eurent un peu attendu, ils furent introduits, sur le soir, dans une chambre mal éclairée. En un coin obscur était le roi, assis en un fauteuil. Ils s'avancèrent vers lui; alors, d'une voix faible et tremblante, mais qui semblait encore railleuse, il demanda pardon à l'abbé de Saint-Pierre, de Gand, et aux autres ambassadeurs, de ce qu'il ne pouvait point se lever et les saluer. Après les avoir entendus et avoir conversé quelque peu avec eux, il se fit apporter les Évangiles pour prêter serment. Il s'excusa d'être obligé de prendre le saint livre de la main gauche, car sa main droite était

¹ Comines. — ² Amelgard.

paralysée et son bras soutenu par une écharpe, Alors, tenant le livre des Évangiles, il le souleva péniblement, et, posant dessus le coude du bras droit, il fit le serment. Ainsi parut aux yeux des Flamands ce roi qui leur avait fait tant de mal, et qui obtenait d'eux un si beau traité par la crainte qu'il leur inspirait, tout mourant qu'il était.

Après cette réception, qui leur sembla à la fois digne de risée et de compassion, les ambassadeurs eurent permission de se rendre à Amboise pour recevoir le serment du Dauphin. Le sire de Beaujeu était resté chargé de la garde et de la conduite du jeune prince. Il écrivit au sire du Bouchage pour qu'on lui envoyât des hommes doctes et d'habiles secrétaires, afin de bien régler ce qui devrait être répondu, et dresser des actes en la forme convenable. Toutes précautions ainsi prises, le Dauphin jura le traité sur le sacré corps de Jésus-Christ et sur le bois de la vraie croix ; puis l'ambassade retourna à Tours. Le roi donna alors sa ratification définitive et fit remettre aux ambassadeurs trente mille écus d'or et une magnifique vaisselle d'argent.

Dans leur route ils allèrent encore rendre leurs hommages au Dauphin, et de là ils revinrent à Paris, accompagnés de maître Guillaume Picard, bailli de Rouen, que le roi avait chargé d'une lettre close portant ordre au Parlement d'enregistrer le traité et tous les ordres y relatifs. Déjà, et sans attendre cette lettre, Michel de Pons, procureur général, conjointement avec Guillaume de Ganay et Jean Lemaistre, avocats généraux, avaient, par une protestation, fait toutes réserves nécessaires. Elles portaient particulièrement sur la promesse que le roi avait faite de ne rien prétendre dans la dot de mademoiselle d'Autriche, si elle venait à ne pas épouser le Dauphin ou

¹ 14 2, v. st. L'année commença le 30 mars.

à mourir sans héritier. C'était porter préjudice aux droits de la couronne, et le Parlement ne reconnaissait pas au roi le pouvoir légitime d'aliéner des seigneuries et domaines qui faisaient ou pouvaient faire partie du royaume; seulement, vu le grand désir que le roi avait de terminer cette affaire, le procureur général se bornait à déclarer qu'il ferait valoir cette réserve en temps et lieu.

Cette protestation parut de pure forme, et ne changea rien aux dispositions des Flamands. Le Parlement les reçut avec grand accueil, enregistra le traité devant eux, et leur donna à choisir entre les deux formules : « Le procureur général présent, et ne s'y opposant pas ; » ou bien : « présent, et de son consentement. » Ils préférèrent la seconde. La cour demanda aussi à être dépositaire de la ratification de l'archiduc, ce qui fut accordé. Puis les ambassadeurs, d'après une délibération préalable de la cour, furent invités à assister aux plaidoiries et à prendre place parmi les membres du Parlement, les abbés et les seigneurs sur le grand banc, après les prélats, et les gens des villes après le greffier.

De nouvelles fêtes furent encore données aux ambassadeurs; ils assistèrent à un magnifique repas chez le bailli de Rouen, dans un bel hôtel qu'il possédait en la rue Quincampoix; puis ils repartirent, laissant Paris et le royaume dans un contentement qui semblait se renouveler chaque jour en pensant au bonheur de la paix.

Bientôt après, une ambassade alla recevoir les serments du duc Maximilien, de tous les grands seigneurs de sa domination, des États et des villes de Flandre, Hainaut, Brabant et Zélande. Après son retour, madame de Beaujeu, fille du roi, et son mari, le sire de Beaujeu, partirent avec une suite brillante et nombreuse pour aller en Flandre recevoir mademoiselle Marguerite d'Autriche et la ramener en France, où, aux termes du traité d'Arras, elle

devait être nourrie et élevée, en attendant le moment de son mariage avec le Dauphin.

Tant qu'avaient duré les négociations, le roi avait pris soin d'entretenir, autant que possible, les espérances du roi Édouard, et de lui faire croire que, nonobstant tout ce qui se pouvait dire, rien ne romprait l'engagement pris à Pecquigny, et si souvent renouvelé depuis, de marier le Dauphin avec mademoiselle Élisabeth. Mais, après la conclusion du traité d'Arras, après que lord Howard, ambassadeur en France, eut presque été témoin des engagements pris solennellement par le roi et le Dauphin devant les envoyés de Flandre, il n'y eut plus aucun doute à conserver. Le roi Édouard n'avait pas, il est vrai, ajouté une foi entière aux assurances du roi Louis; beaucoup de choses, depuis plus d'une année, avaient dû lui apprendre quel fond il pouvait faire sur de telles promesses. Les alliances qu'il venait de conclure avec le duc de Bretagne et le duc Maximilien étaient la preuve qu'il prévoyait une rupture. Mais il était indécis et vivait dans la plus complète indolence; d'ailleurs il avait entrepris une guerre contre le roi d'Écosse. Le duc d'Albanie, ayant laissé la France, était venu implorer son secours, et, grâce aux nombreux partisans qu'avait ce prince en Écosse, un prompt et entier succès avait couronné cette expédition; toutefois elle avait coûté de l'argent, et pour commencer une guerre contre la France, il fallait de grands préparatifs.

C'est ainsi que le roi Édouard, entouré de conseillers corrompus, et lui-même se laissant toujours gagner par l'argent du roi Louis, avait manqué l'occasion favorable, et maintenant voyait sa fille outrageusement rejetée, au mépris de tant de traités et de promesses. Ce lui fut un extrême chagrin; ce mariage avait toujours été le premier désir de lui, et surtout de sa femme. Mademoiselle

Élisabeth portait déjà le nom de Dauphine de France ; enfin rien ne manquait à cet affront. Le roi Édouard prit promptement la résolution de s'en venger ; il entre tint son conseil et les seigneurs d'Angleterre ¹ de son ressentiment et de la volonté qu'il avait de porter la guerre en France.

Mais il était trop tard ; son principal allié, le duc Maximilien , était maintenant sans force et sans pouvoir ; c'étaient les Gantois et les États de Flandre qui gouvernaient, et ils étaient devenus les alliés et les amis du roi de France ; quant au duc de Bretagne, on ne pouvait jamais compter que sur sa haine contre le roi, jamais sur sa fermeté. La colère du roi d'Angleterre était donc peu à craindre, lorsque, pour plus de sécurité, on apprit sa mort. Les uns l'attribuaient au dépit qui le dévorait ; d'autres prétendirent qu'il avait été empoisonné par son frère Richard, duc de Gloucester, qui était bien capable de ce crime ; on dit aussi qu'il était mort après de grands excès de table, et pour avoir trop bu de ce bon vin de Chalosse ², que lui envoyait chaque année le roi de France.

Ainsi il y avait une sorte de fortune attachée au roi, qui faisait mourir tous ses ennemis ou ceux qui arrêtaient ses desseins. Il avait vu ou fait périr le duc de Guienne, son frère, le connétable de Saint-Pol, le comte d'Armagnac, le duc de Nemours, le duc de Calabre, le roi René et toute la maison d'Anjou : don Juan, roi d'Aragon ; plus qu'eux tous, le duc Charles de Bourgogne et puis sa fille. Maintenant le roi Édouard, qui avait vécu tant qu'il pouvait lui être profitable, mourait le jour où il devenait nuisible.

Toutefois il n'avait plus assez de vie pour se réjouir de la mort de personne. Cette dernière nouvelle le trouva

¹ Hollinshed ; Rapin-Thoyras. — ² En Béarn.

indifférent, et ne lui causa nul plaisir; il n'en parla point, et fit même semblant de l'ignorer ¹. Lorsque, quelques semaines ensuite, le duc de Gloucester, s'étant emparé de la couronne au préjudice des deux fils de son frère, qu'il fit tuer peu après, écrivit au roi pour l'assurer de son amitié, son ambassadeur ne fut pas reçu; le roi ne voulut point lui répondre, et parla même de lui comme d'un prince mauvais et cruel, qui n'avait nul droit à la couronne. L'Angleterre ainsi troublée ne pouvait donc porter aucun préjudice à la France, pas plus que le duc Maximilien, devenu prince de nom plus que de fait.

C'est ainsi qu'au déclin de sa vie, et presque un pied dans la fosse, le roi se trouvait, ou par bonheur, ou par prudence, être venu à bout de presque tous ses desseins, et jamais n'avait eu un si grand pouvoir, soit en son royaume, soit dans la chrétienté.

En Espagne, il continuait à avoir pour alliés Ferdinand et Isabelle. La crainte des embarras que le roi pourrait leur donner, en appuyant le Portugal et en réveillant le parti de Jeanne la Bertrandeja, les maintenait en bonne amitié avec lui. L'affaire de Roussillon ne se terminait point, mais elle se traitait par voie de négociation, et non par les armes.

La Navarre demandait en ce moment plus d'attention. François Phœbus, de la maison de Foix et fils de Magdeleine de France, sœur du roi, était, comme on l'a vu, roi de Navarre ². Il avait passé plusieurs années sous la tutelle de sa mère et sous la protection du roi qui ne lui avait pas été inutile, car la Navarre était divisée par des factions pleines de haine. Au moment où elle commençait à se pacifier, ce jeune prince mourut, âgé de quinze ans, empoisonné, dit-on, par la flûte dont il jouait.

¹ Comi s. — Tome VI. p. 259.

Peu avant sa mort, on lui avait fait faire un testament en faveur de Catherine de Foix, sa sœur.

Il eût été difficile à cette princesse de recueillir la succession sans l'appui qu'elle trouva dans le roi Louis, son oncle. Le vicomte de Narbonne, oncle paternel de la princesse Catherine, prétendit que la couronne devait lui appartenir, et prit même le titre de roi de Navarre. Il avait pour secrets partisans, en France, le duc d'Orléans et le duc de Bretagne, ce que le roi avait bien prévu dans les instructions qu'il venait de donner au Dauphin; mais c'était un faible secours, tant l'autorité du roi était grande dans le royaume. Alors le vicomte de Narbonne s'adressa au roi Ferdinand d'Aragon, et lui remontra qu'il était dans son intérêt de ne pas laisser le roi de France tout gouverner en Navarre, comme on le voyait depuis douze ans. Don Ferdinand n'écouta point les insinuations du vicomte de Narbonne, non plus que les instances de quelques seigneurs de Navarre qui le portaient à s'emparer de ce pays; il ne voulait pas se mettre en guerre ni en discord avec le roi de France, et montra seulement le désir de marier don Juan, son fils, avec madame Catherine, reine de Navarre. C'est ce qui ne convenait nullement à madame Magdeleine de France, qui était régente pour sa fille, comme elle l'avait été pour son fils; elle voyait bien que ce serait la ruine de son propre pouvoir, et son frère le roi Louis, qui gouvernait la Navarre par elle, fut aussi de cet avis. Le mariage avec l'infant d'Aragon ne fut donc pas conclu. Quelques années après, madame Catherine, en épousant Jean d'Albret, porta dans cette maison le royaume de Navarre.

La Savoie continuait à être conduite par les volontés du roi; il avait contraint Philippe comte de Bresse, à ne plus prendre aucune part au gouvernement des États de son jeune neveu le duc Charles, et même à se réfugier en Allemagne.

Les affaires d'Italie étaient plus que jamais troublées. Le roi avait le dessein bien arrêté de ne s'y point entre-mettre, mais chacun y demandait son appui et semblait se soumettre à son arbitrage.

Personne n'avait un besoin plus grand de sa protection que sa belle-sœur, madame Bonne de Savoie, duchesse de Milan, qui, après le meurtre de son mari Galéas, était demeurée chargée de la tutelle de son fils Jean Galéas Sforce, due de Milan. Louis Sforce, dit le More, son beau-frère, s'était emparé du gouvernement et la faisait même retenir prisonnière ; elle s'en plaignit vivement au roi. Louis le More avait aussi envoyé des ambassadeurs pour s'excuser et protester de tout son désir de complaire au roi ; il ne put admettre en sa présence ni les uns ni les autres ; mais il fit témoigner son mécontentement à Louis Sforce, et demanda que le jeune frère du due Jean Galéas lui fût envoyé, afin de servir de gage à la sûreté de ce jeune prince ; car, si un héritier légitime du duché de Milan se trouvait entre ses mains, il pensait que Louis le More aurait plus d'intérêt à conserver qu'à perdre l'ainé de ses neveux, au nom duquel il gouvernait. Le roi exigea aussi que les alliances de Milan avec le roi de Naples fussent rompues. Toutes ses demandes furent reçues avec soumission. Louis le More ne voulait pas l'offenser ; il lui coûtait peu de tout promettre à un mourant.

Le Pape implorait aussi son secours ; le roi de Naples s'était réconcilié avec les Florentins, moyennant une pension. Après avoir chassé les Turcs d'Otrante, il avait fait la paix avec eux et retenu à sa solde une troupe de ces infidèles, qui dévastaient le pays jusqu'aux portes de Rome. Son alliance avec Milan achevait de mettre toute l'Italie sous sa puissance. Le Pape, pour déterminer le roi à intervenir en sa faveur, lui faisait savoir qu'occupé avec tendresse de sa santé, il priait Dieu sans cesse pour son

rétablissement, qu'il avait même accordé une indulgence plénière à tous ceux qui s'en iraient prier pour lui dans l'église Notre-Dame del Popolo. Il l'engageait à ne plus faire maigre et lui envoyait une dispense. Son amitié pour le Dauphin n'était pas moindre, disait-il ; il priait Dieu aussi pour la conservation de ce jeune prince, qui annonçait déjà tant de vertus. Pour preuve particulière de son estime, il avait voulu lui envoyer une rose bénite ; mais ensuite il avait pensé qu'il valait mieux bénir une épée et lui en faire présent, afin qu'il tint du vicaire de Jésus-Christ la première épée qu'il ceindrait. Le Pape voulait encore donner au Dauphin le titre de gonfalonier de l'Église, que le roi avait aussi porté dans sa jeunesse.

Mais, ce qui était plus grave, le Saint-Père exhortait le roi à faire valoir les droits à la couronne de Naples que lui avait laissés la maison d'Anjou, dont il était héritier ; il lui promettait l'investiture de ce royaume, lui offrait l'aide de ses partisans, et faisait valoir les facilités qu'on trouverait, selon lui, à une si belle conquête. Enfin il n'y avait sorte d'appâts et de flatteries que le Pape n'essayât sur le roi. Peu après il voulut employer le crédit de la France sur les Vénitiens : il avait fait paix et alliance avec eux, et, grâce à Robert Malatesta, capitaine de leur armée, l'État romain était délivré des incursions du roi de Naples ; mais ces alliés semblaient déjà trop puissants et dangereux au Saint-Siège ; ils ne se laissaient pas conduire à la volonté du Pape, et, en ce moment, assiégeaient Ferrare malgré lui.

Ce n'était pas dans l'état où se trouvait le roi Louis qu'il pouvait penser à se mêler d'affaires si embrouillées et si lointaines. La bonne volonté du Pape lui était précieuse en ce moment, mais c'était pour sa guérison ou pour son salut, et non pour les intérêts de son royaume. Il envoya cependant des ambassades à Milan, à Naples et à

Venise, afin d'y porter en son nom des paroles conformes au désir du Saint-Père.

En exécution du traité d'Arras, il fallut que le duc Maximilien se résignât à remettre sa fille aux mains du roi. Bien qu'il eût ratifié et juré les conditions de la paix, elle lui était odieuse et semblait pleine de honte pour lui. Mais les Gantois étaient maîtres de ses enfants. En outre, plusieurs seigneurs, qui espéraient avoir part au gouvernement au nom du jeune duc Philippe, et particulièrement monsieur de Ravenstein, que les États avaient préposé à sa garde, étaient passés dans le parti des gens des villes et se félicitaient du traité. Pour que la princesse Marguerite ne fût pas enlevée en route par son père, les Gantois lui donnèrent une grande escorte, et, sous la garde de madame de Ravenstein, elle fut conduite à Hesdin, où se trouvait monsieur d'Esquerdes, principal auteur de tout ce qui s'était fait dans cette paix. Là, mademoiselle Marguerite fut remise en grande cérémonie à madame de Beaujeu et à l'ambassade qui était venue avec elle.

Le duc Maximilien recueillit cependant quelque fruit du traité d'Arras. Du moment que Guillaume d'Aremberg ne fut plus soutenu par le roi, et que la plupart des Français l'eurent quitté, il ne se trouva plus assez fort pour résister. Il perdit, dans une journée sanglante, partie de ses gens, entre autres un chevalier du pays de Clèves, nommé le sire Wachtendorch, qui lui avait amené de grands renforts et donnait courage à tout le monde. Pierre Rousslaer, maire de Liège, fut pris en combattant aussi vaillamment. Le Sanglier des Ardennes fut alors contraint à s'enfermer dans la ville, où il commit encore d'horribles cruautés.

On craignait que le siège ne fût périlleux et difficile, et l'on ne profita point du premier moment de la victoire; de sorte qu'il fallut finir par traiter et par acheter la paix,

en faisant de grands avantages à Guillaume d'Aremberg. Par des conditions signées le 22 mai 1483, les Légeois se reconnurent débiteurs d'une forte somme envers lui, pour avoir été secourus et défendus par lui, et la seigneurie de Bouillon lui fut donnée en gage. A ce prix, il se désista de l'élection de son fils à l'évêché. Ainsi, un si horrible criminel se trouva plutôt récompensé que puni. Toutefois, deux ans après, il fut pris à la suite de quelques nouveaux brigandages, et tomba entre les mains du duc Maximilien, qui lui fit trancher la tête.

Les gens d'Utrecht, ne comptant plus sur le roi de France ni sur les secours que leur promettait Guillaume d'Aremberg, furent ainsi contraints à se soumettre. Le duc Maximilien obtint ainsi obéissance, au moins d'une partie de ses sujets.

Lorsque madame de Beaujeu eut reçu la jeune princesse, le sire de Ravenstein voulut qu'en exécution dudit traité elle prît possession de son comté d'Artois. En conséquence, elle fut d'abord conduite à Béthune, et y fit son entrée. Pour faire acte de souveraineté, elle délivra et accorda rémission à deux prisonniers qui s'y trouvaient enfermés. C'étaient deux frères qui, après avoir commis plusieurs meurtres dans le pays d'Armagnac, avaient pris la fuite. On les avait saisis en Artois, pour les renvoyer devant leurs juges. Le sénéchal d'Armagnac protesta contre cette rémission dès qu'il en eut connaissance, et elle ne devint définitive qu'après l'avènement du Dauphin à la couronne.

Mademoiselle d'Autriche reprit ensuite sa route vers Paris. Elle y fit son entrée le 2 de juin. Les Parisiens, comme tout le reste du royaume, étaient transportés de joie, et depuis longtemps n'avaient espéré tant de bonheur et de soulagement pour le pauvre peuple. On avait préparé une réception magnifique pour la Dauphine. A la porte

Saint-Denis, on avait représenté, sur de grands échafauds, le roi de France dans ses plus beaux vêtements, assis sur le trône, et près de lui son fils le Dauphin et mademoiselle Marguerite d'Autriche, sans oublier monsieur et madame de Beaujen, dont les personnages étaient désignés par l'écusson de leurs armes. Tout auprès, sur un autre échafaud, étaient quatre autres personnages représentant le labourage, le clergé, le commerce et la noblesse, qui chacun chantèrent un compliment à la Dauphine, en se félicitant de la paix dont sa venue était le gage. Il y eut encore beaucoup d'autres échafauds. Toutes les rues étaient tendues. La Dauphine fit délivrer beaucoup de prisonniers. En réjouissance de son entrée, de nouveaux corps de métiers furent institués et reçurent leurs privilèges.

De Paris, la Dauphine fut conduite à Amboise. Presqu'en même temps y arriva une ambassade de Flandre. L'abbé de Saint-Bertin fit une belle harangue au Dauphin, compara ce mariage à celui d'Esther et d'Assuérus, et il assura que toutes les Marguerite avaient porté bonheur à leur mari et à la Flandre. Marguerite de France, fille du roi Philippe-le-Long, avait apporté en dot à Louis, comte de Flandre, l'Artois et la comté de Bourgogne; Marguerite de Bavière avait eu en mariage le Brabant et le Limbourg, et c'était d'elle que les avait tenus Louis, second comte de Flandre; enfin, Marguerite de Flandre avait épousé Philippe-le-Hardi, et avait commencé la puissante et glorieuse maison de Bourgogne.

Le 23 juin se fit la cérémonie des fiançailles du Dauphin et de mademoiselle Marguerite d'Autriche. Le roi avait voulu qu'une si grande solennité fût dignement célébrée. Toutes les bonnes villes du royaume avaient eu ordre d'y envoyer des députés. La noblesse s'y trouvait aussi en foule. Les tables furent tenues, au nom du roi, par le comte de Dunois, le sire d'Albret, le sire de Saint-Pierre,

sénéchal de Normandie, et le sire Guy Pot, gouverneur de Touraine.

Ainsi fut consommée la ruine entière de cette fameuse maison de Bourgogne, qui avait tenu une si grande place dans le royaume et dans la chrétienté. Pendant cent années, elle n'avait fait que croître en puissance, en richesse, en domaines. En dix ans, l'orgueil insensé du duc Charles l'avait mise en débris. Dès ce moment le roi aurait pu attribuer à son fils, par un mariage, tout ce vaste héritage. Sa présomption, la haine et la méfiance qu'il inspirait, sa prudente timidité avaient rendu difficile ce qui semblait sans obstacles. Il lui avait fallu six années de guerre et de calamités pour regagner en partie ce qu'il avait perdu par sa faute. Mais la fortune l'avait servi, il parvenait enfin au comble de ses vœux, et la puissance de Bourgogne, qui avait troublé sa vie entière, croulait par ses coups et devant lui, comme il allait mourir.

Il était si affaibli qu'il ne put songer à se faire transporter au milieu des fêtes qui célébraient son triomphe; il n'avait pas même voulu admettre en sa présence la nouvelle ambassade de Flandre. C'étaient le sire de Beaujeu et madame Anne, sa femme, qui commençaient à régler toutes choses; déjà même on se risquait à s'adresser à eux pour ce qui touchait le gouvernement du royaume. Telle était la volonté du roi; lui-même en avait ainsi disposé. Il croyait ne pouvoir mettre en meilleures mains la garde de son fils et la conduite des affaires. Il savait sa fille sage et vertueuse. Seul, de tous les princes, le sire de Beaujeu avait eu sa confiance; depuis vingt ans, il l'avait toujours trouvé d'un naturel doux et paisible, sans nulle ambition, et d'une irréprochable fidélité¹. Et cependant il était tourmenté par la pensée de lui avoir confié un pouvoir que, déjà

¹ Comines; Seyssel.

à demi mort, il ne pouvait plus exercer par lui-même. S'il avait eu le moindre retour de santé, certes le sire de Beaujeu aurait payé de quelque disgrâce la faveur dont par nécessité il avait bien fallu l'honorer. Un jour qu'il présidait un conseil dans le château même du Plessis, le roi, qui l'avait ainsi ordonné, et qui était trop malade pour y venir, ne put néanmoins supporter l'idée qu'un autre faisait acte de gouvernement : il envoya sur-le-champ rompre le conseil.

Ce n'était pas seulement jalousie de son pouvoir; les plus cruels et les plus indignes soupçons venaient aussi s'emparer de son esprit. Lorsqu'après le mariage du Dauphin, le sire de Beaujeu et le comte de Dunois vinrent au Plessis annoncer que tout était terminé et que l'ambassade de Flandre avait pris congé, le roi, qui les vit entrer dans le château avec une suite assez nombreuse, se troubla aussitôt de tout ce mouvement dans un séjour d'ordinaire si tristement tranquille; faisant appeler un capitaine des gardes, il lui ordonna d'aller, sans trop en faire semblant, tâter si les serviteurs des princes n'avaient pas des armes cachées sous leurs robes.

S'il lui venait de telles pensées sur son gendre, le seul de sa famille qu'il aimât un peu, on doit croire que personne n'était à l'abri de ses inquiétudes. La méfiance semblait être le dernier sentiment qui vécût en lui, et jusqu'à son dernier jour il en donna des preuves. Ce fut ainsi que, malgré toutes les preuves de loyauté et de sagesse que lui avait données messire Palamède de Forbin, il crut à des plaintes qu'on lui en fit, et lui ôta le gouvernement de Provence. C'était risquer de perdre ce pays et de le livrer au parti du duc de Lorraine. Toutefois le sire de Baudricourt qui y fut envoyé rendit un si bon compte du gouvernement de messire Palamède, et lui-même se justifia si bien en venant trouver le roi, que son office lui

fut rendu, et son pouvoir plutôt augmenté que diminué.

Un autre serviteur, dont les services étaient grands aussi, ne réussit pas si bien à apaiser la méfiance, et sa disgrâce fut presque le dernier acte de la volonté du roi. Pierre Doriole, chancelier de France, ancien maire de la Rochelle, avait été attaché au duc de Guienne pendant la guerre du Bien public. C'était le comte de Dammartin qui, l'ayant fait connaître au roi, avait été la source de sa fortune. Aussi le roi, tout en reconnaissant son mérite et l'employant aux plus grandes affaires, avait toujours été pour lui un assez rude maître. La moindre résistance de maître Doriole prenait aux yeux du roi un aspect de trahison. Leurs querelles ordinaires s'élevaient à l'occasion de toutes ces procédures par commission, les seules que voulût le roi, et qui trouvaient toujours répugnance de la part du chancelier, grand ami de la justice ordinaire et de la loi commune.

Enfin, vers les derniers mois de l'année précédente, il y eut un dissentiment assez grand entre le roi et quelques-uns de ses conseillers au sujet des affaires de Bretagne. Le duc continuait à élever beaucoup de plaintes, et en même temps il donnait lieu à de continuels griefs. Son chancelier Chauvin, qui avait été mis en prison à la suggestion de Landais, avait réclamé la juridiction du Parlement de Paris, et le roi avait pris cet appel sous sa protection. Le duc de Bretagne ne répondit rien de satisfaisant, et peu après Chauvin mourut en prison à force de mauvais traitements.

Malgré tout ce qui pouvait être dit d'une telle conduite, on ne fut point, dans le conseil du roi, généralement d'avis de pousser le duc de Bretagne aux dernières extrémités, et il fut conseillé au roi de procéder par voie d'accommodement sur la difficulté principale : c'était une violation réciproque de limites, dont des deux parts on se

plaignait depuis longtemps, et où les Bretons pouvaient bien ne pas avoir tort. Maître Adam Fumée, ancien médecin du roi Charles VII, et qui l'avait longtemps été du roi Louis, soutint surtout cet avis dans le conseil, où il était appelé d'habitude, car il avait été fait maître des requêtes. Le roi vit dans cette opinion un fait de trahison, et témoigna tout son courroux contre maître Adam Fumée.

« Chancelier, écrivait-il, je suis ébahi comment vous avez baillé provision au frère de maître Adam Fumée pour la greneterie que je lui ai ôtée, et aussi que vous souffriez que ledit maître Adam aille à la chancellerie et au conseil, vu qu'il est déclaré avoir fait savoir nouvelles aux Bretons; même son oncle s'est enfui. Vous pouvez lui déclarer qu'il n'y vienne plus, autrement je m'en prendrai à vous. Écrit à Meung-sur-Loire, le 1^{er} août 1482. »

De ce moment, le roi ne cessa point de reprocher au chancelier sa partialité pour maître Fumée et sa conduite dans l'affaire de Bretagne. Le chancelier ayant tardé d'expédier le renvoi par-devant des commissaires d'un procès entre le procureur général et les moines de Lorois, le roi écrivait : « Je vous prie, beau sire, que vous ne soyez pas si rigoureux en mes besognes, car je ne l'ai pas été aux vôtres. Je ne sais si c'est maître Adam qui vous le fait faire, parce qu'il n'y a pas d'argent à gagner, mais faites que je ne vous en récrive plus. »

Et le même jour : « Chancelier, vous avez refusé de sceller les lettres de mon maître d'hôtel Boutillat. Je sais bien à la persuasion de qui vous le faites; qu'il vous souvienne de la journée que vous aviez prise avec les Bretons, et dépêchez incontinent, sur votre vie. Écrit au Plessis-du-Parc, 24 décembre 1482. »

Après avoir ainsi pris en déplaisance le chancelier Doriole, il se résolut à lui ôter son office : mais sa disgrâce

ne fut point rude ; elle parut avoir pour motif sa grande vieillesse. Il reçut une pension de quatre mille livres, et fut, sous l'autre règne, créé premier président de la chambre des comptes. Messire Guillaume de Rochefort, qui avait été un des principaux conseillers du duc Charles de Bourgogne et de la duchesse Marie, fut choisi pour être chancelier de France à sa place. De sorte que le roi laissait les affaires de la guerre et de la justice entre les mains de deux Bourguignons ; mais il lui était arrivé souvent de se méfier plus de ses anciens serviteurs que de ceux qui venaient de lui rendre quelque bon service en trahissant leur ancien maître.

Tandis qu'il devenait ainsi chaque jour plus soupçonneux, plus absolu, plus terrible à ses enfants, aux princes de son sang, à ses anciens serviteurs, à ses plus sages conseillers, il y avait un homme qui, sans craindre sa colère, le traitait avec une rudesse brutale, ne le ménageait en rien, et lui rendait, pour ainsi dire, les dures paroles qu'il adressait aux autres : c'était Jacques Coittier, son médecin. Voyant toute la faiblesse de son maître et sa crainte de mourir, il s'était emparé de sa confiance, et lui avait donné grande idée de son savoir. Comme nul n'était plus avide, il trouvait que, pour tirer parti de son crédit, rien ne lui était plus profitable qu'un langage de grossièreté et de menace. Il eût parlé à un valet plus doucement qu'à un roi, qui n'osait souffler, et se plaignait bien bas avec quelques serviteurs de la dureté de maître Coittier. « Je sais bien qu'un matin vous m'enverrez où vous » en avez envoyé tant d'autres, disait parfois le médecin ; « mais, par la mort-Dieu ! vous ne vivrez pas huit jours » après. » Alors le roi tremblant le flattait, l'accablait de caresses, et surtout de présents. Lui, qui avait durant sa vie entière tenu en timide obéissance tant de gens de bien, tant de grands seigneurs et de princes, il lui fallait s'hu-

milier devant un malotru, petit bourgeois en la ville de Poligni en Franche-Comté.

Aussi est-il difficile d'imaginer l'argent que maître Coittier tira du roi pendant environ une année qu'il le tint en dur esclavage. Ses gages avaient fini par être de dix mille écus par mois, et il avait eu successivement en don les seigneuries de Rouvrai et de Saint-Jean-de-Losne, avec le grenier à sel du même lieu, les seigneuries de Brussaï, près Auxonne, de Saint-Germain-en-Laye et de Triel, les revenus du greffe du bailliage d'Aval, dans la Comté; il fit ôter à monsieur du Lude les produits des jardins et de la basse-cour du Plessis-lez-Tours, et se les fit donner, ainsi que l'office de concierge et bailli de ce château, avec ce que rapportaient les droits de geôle, les bancs et étaux du marché. Toute sa famille eut part au pillage où il avait mis le roi. Son neveu fut fait évêque d'Amiens. Ce qui fut peut-être plus singulier encore, il se fit nommer vice-président, puis premier président de la chambre des comptes¹. C'était assurément un des importants offices du royaume, et il se trouva ainsi à la tête d'une compagnie qui avait d'abord tenté quelque résistance à enregistrer les dons prodigieux dont il se faisait combler.

Une telle faiblesse faisait bien voir quelle terreur de la mort possédait le roi. Nul homme n'en eut jamais une pareille. C'était une pensée à laquelle il ne se pouvait accoutumer, une parole qu'il ne savait point entendre. Il cherchait partout quelque moyen de ne pas mourir, et ne pouvait croire que ce fût chose impossible que de racheter sa vie. Ce n'était pas seulement aux secours humains de la médecine qu'il s'adressa; accoutumé de tout temps à demander l'aide de Dieu pour toutes les choses temporel-

¹ *Pièces de Comines.*

les, à implorer la protection de Notre-Dame et des saints pour obtenir ce qu'il souhaitait, il n'avait garde de les négliger quand il s'agissait de ne point mourir.

Comme ce n'avait jamais été en se corrigeant de ses vices, ni en réformant ses mœurs ou ses passions¹, qu'il avait tâché de gagner la faveur du Ciel, mais à force de dons et d'argent, par de flatteuses paroles et d'humbles cérémonies, il ne chercha point d'autres moyens, et les superstitions de ses derniers jours furent si bizarres et si nombreuses qu'on ne les peut raconter toutes, non plus qu'on ne saurait faire la liste de toutes ses munificences envers les églises. On aurait pu croire, si sa maladie eût plus longtemps duré, que tous les biens du royaume et de ses sujets auraient passé en fondations ou en offrandes.

Outre les immenses richesses qu'il venait de donner à l'abbaye de Saint-Claude, et ses profusions pour Notre-Dame de Cléri, Notre-Dame de la Victoire, Notre-Dame du Puy en Velai et Notre-Dame du Puy Anjou, il donna, en moins d'un an, quatre mille livres de rente à l'abbaye de Cadonin, en Périgord, où se gardait, dit-on, le saint suaire ; il fonda des chapitres à Saint-Gilles, en Cotentin, à Sainte-Marthe de Tarascon, à la Poyse en Anjou ; il fit de riches fondations à Notre-Dame de Bourges, et accorda quatre mille livres de rente aux religieux de Saint-Antoine, de Vienne en Dauphiné, pour bâtir une chapelle à Notre-Dame. Sous ses yeux, au Plessis, il fit bâtir une église sous l'invocation de saint Jean, et la dota richement ; l'abbaye de Saint-Denis, celle de Saint-Germain-des-Prés, reçurent des revenus considérables.

Ce fut dans ce temps qu'il se ressouvint d'un vœu qu'il avait fait depuis bien longtemps et qu'il se reprocha

grandement d'avoir négligé. En 1442, lorsqu'il faisait la guerre en Guienne avec le roi Charles, son père, il était, le jour du Vendredi-Saint, monté, avec son oncle Charles d'Anjou et le sire de Valori, dans une petite barque pour traverser l'Adour. La barque avait été entraînée par le courant, et, heurtant contre un moulin, elle fut submergée. En cette extrémité, et comme il était déjà au fond de l'eau, le roi Louis, alors Dauphin, avait, il s'en souvenait très-bien, fait un vœu à Notre-Dame de Behuart, et, aussitôt que cette pensée lui était venue, le courant l'avait poussé sur la grève, où beaucoup de gens étaient accourus pour le sauver.

Afin de récompenser un si grand bienfait trop longtemps oublié, le roi, par lettres patentes du 30 avril 1483, fonda un chapitre à Notre-Dame de Behuart, qui était une petite paroisse dans une île de la Loire, au-dessous d'Angers, et donna un beau privilège aux chanoines. Tous les ans, au Vendredi-Saint, ils pouvaient, de leur plein et entier pouvoir, délivrer des lettres de rémission et de grâce à tout habitant du duché d'Anjou, quelque crime qu'il eût commis.

Et pourtant le roi, qui donnait ce droit tout royal à des chanoines, n'en usait point lui-même. Si grandes que fussent ses craintes de la mort et son désir de fléchir la miséricorde divine, il ne se relâcha d'aucune rigueur. Les prisons restèrent remplies de ceux qu'il y faisait déténir. De grands et nobles personnages continuaient à être resserrés dans leurs cages de fer : le sire de La Gruthuse, pris à Guinegate ; le sire de Thoisi, pris à Dôle ; le seigneur Rocca-Berti, ancien gouverneur de Roussillon ; Charles d'Armagnac, à qui le gouverneur de la Bastille faisait endurer mille maux' et comme une sorte de torture

continuelle; le comte du Perche; tant d'autres moins connus, qui depuis beaucoup d'années gémissaient dans ces cages, ou enchaînés à des carcans qu'on nommait les fillettes du roi, et qu'il avait fait forger avec soin par des ouvriers appelés d'Allemagne. Aucun ne fut relâché. Tous attendaient impatiemment la mort du roi, comme aussi tous ces bourgeois et échevins des villes d'Artois ou de Picardie retenus en exil dans divers lieux du royaume, loin de leur demeure et de leur famille. Dans tout ce désespoir qu'avait le roi de voir approcher sa fin, il ne témoigna pas un remords de tant de cruautés qu'il avait commises; il lui semblait que toutes avaient été nécessaires. Seulement il lui vint quelque scrupule de la mort du duc de Nemours, et il parut se repentir d'avoir fait périr cet ancien ami de sa jeunesse.

Ce n'était pas en effet le salut de l'âme qu'il demandait à tous ces saints; ce qu'il cherchait par leur intercession, c'était la vie et la santé. Il lui paraissait que, pour la rémission de ses péchés, il l'obtiendrait toujours bien; et un jour qu'on récitait, pour lui et en sa présence, une oraison à saint Eutrope, quand il entendit qu'elle demandait la santé de l'âme et la santé du corps : « C'est assez
« de celle-là, dit-il; il ne faut point importuner le saint
« de tant de choses à la fois ¹. »

Outre toutes les fondations qu'il faisait, il se recommandait aux prières de toutes les églises qui étaient connues dans le royaume et dans la chrétienté par quelque dévotion des peuples. Il fit fondre une belle cloche pour Saint-Jacques de Compostelle; il fit venir des chanoines de Cologne et leur fit de riches présents pour l'église des Trois-Rois.

A Paris, il ordonna une procession solennelle pour de-

¹ Seyssel,

mander à Dieu de faire cesser le vent de bise, qui était préjudiciable aux malades.

Il avait toujours eu une grande foi aux images bénites, et souvent en avait porté sur lui, cousues à son chapeau. Maintenant il en avait en plus grand nombre que jamais, et, selon sa fantaisie du moment, il avait dévotion tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Il les baisait de temps en temps, ou bien se jetait à genoux, et récitait soudainement une oraison adressée à quelqu'une de ces images, si bien qu'en ces moments on l'eût pris pour un homme hors de sens. Presque toutes étaient de plomb ou d'étain, comme on les vendait au peuple. Les marchands colporteurs venaient lui en apporter, et une fois il donna cent soixante livres à un petit mercier qui, dans sa balle, en avait une bénite à Aix-la-Chapelle.

Sa passion pour les reliques était encore plus grande. Il en faisait chercher partout et les payait fort cher. Le Pape, qui en ce moment le flattait en toutes choses, lui en envoya une si grande quantité qu'il y eut une sorte de sédition parmi le peuple à Rome, et qu'on remontra au Saint-Père le tort qu'il faisait à la ville, en la dépouillant de trésors révéérés depuis tant d'années, et qui attiraient la bénédiction de Dieu. Le Pape apaisa le peuple de son mieux, en disant qu'il ne pouvait moins faire pour un prince dont le Saint-Siège avait reçu tant de bons offices. Il lui envoya même le corporal sur lequel on prétendait que saint Pierre avait chanté la messe.

Comme ce désir d'avoir des reliques était connu en tous lieux, il arriva qu'Abou-Jézid, que les chrétiens nomment Bajazet II, sultan des Turcs, lui envoya une ambassade chargée d'une multitude de reliques prises, disait-il, à Constantinople. Cette ambassade venait demander au roi de tenir sous bonne garde Zem ou Zizim, son frère, qui se trouvait depuis quelque temps réfugié dans le royaume.

Tous deux étaient fils de ce fameux Mahomet II qui avait pris Constantinople, menacé toute la chrétienté durant tant d'années, et qui, avant de mourir, avait échoué devant Rhodes, défendue avec une merveilleuse vaillance par les chevaliers et leur grand-maitre Pierre d'Aubusson. Après sa mort, Bajazet et Zizim s'étaient disputé l'empire, et le dernier, depuis sa défaite, avait demandé asile aux chevaliers de Rhodes. Le grand-maitre l'avait, quelque temps après, envoyé en France, dans la commanderie de Bourgaucuf, près de Guéret.

Le roi n'avait point voulu se mêler de toute cette affaire, ni même voir Zizim ; il lui avait seulement offert ses bons offices, à condition qu'il embrasserait la foi chrétienne. Malgré l'offre des reliques et d'une forte somme d'argent, il ne voulut non plus rien entendre des propositions de Bajazet, et ses ambassadeurs reçurent à Riez, en Provence, le commandement de ne point continuer leur route.

Pendant que le roi était ainsi occupé à s'environner de saintes images et de reliques, on lui raconta, sans doute à Saint-Claude, quand il y alla en pèlerinage, toute l'histoire alors oubliée en France des prédictions merveilleuses de frère Jean de Gand. L'exhumation fut faite par commissaires, et, en attendant la canonisation demandée au Pape, le roi se réserva quelques reliques de ce pieux personnage.

Une autre dévotion du roi, et il semblait la croire encore plus efficace, c'était de rassembler autour de lui de saints personnages, dont la pieuse renommée était répandue au loin et dont les prières passaient pour puissantes auprès de Dieu. Il leur faisait bâtir des ermitages ou des demeures dans son parc du Plessis. Un nommé frère Jacques Rosa fut appelé de Lombardie, et arriva en Touraine avec sept ou huit de ses compagnons.

Il y avait alors un solitaire dont la sainteté était célèbre dans tout le monde chrétien. Il se nommait Robert Retortillo, et il était né dans la ville de Paule, en Calabre. Dès l'âge de douze ans, poussé par une pieuse vocation, il s'était retiré dans le creux d'un rocher, et avait commencé à pratiquer les plus grandes austérités, couchant sur la dure et vivant des herbes qui croissaient autour de son ermitage. Quelques années après, il consentit à laisser établir près de lui d'autres ermites et une chapelle ; enfin il avait fondé un nouvel ordre religieux sous l'humble nom de **Minimes**, ou les ermites de Saint-François, les soumettant à une règle aussi sévère que celle qu'il s'était imposée dès son enfance. Partout on ne parlait que de la piété du saint homme de Calabre. Ce fut lui que le roi imagina de faire venir de si loin pour obtenir par ses mérites que Dieu lui accordât guérison.

Ce n'était point chose facile que de tirer de sa solitude et du soin de son ordre ce pieux vieillard, qui avait pour lors près de soixante-dix ans. Les honneurs ne pouvaient guère le toucher, et il n'avait rien à demander aux rois de la terre. Il était homme simple, ne sachant ni lire ni écrire, ne connaissant d'occupation que la prière, et n'étant jamais sorti de sa retraite que pour aller visiter l'archevêque de son diocèse, à Cosenza. Le roi chargea le prince de Tarente, qui retournait auprès du roi de Naples, son père, de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour décider l'ermite à le venir trouver. Le sire de La Heuse, maître d'hôtel du roi, se rendit en même temps en Italie, et l'on commença à bâtir un couvent pour lui au Plessis.

Robert craignait de quitter sa solitude et sa vie régulière pour faire un si grand voyage et paraître dans les pompes du monde qui lui étaient si inconnues. Il ne fallut pas moins que les ordres de son souverain, le roi de Naples, et deux brefs du Pape pour le décider. Partout on lui ren-

dit de grands hommages. A Naples, toute la famille royale l'accueillit avec respect; mais à Rome il fut mieux reçu encore. Le Pape se montra empressé de voir un homme d'une piété si rare, et lui accorda trois audiences successives, le faisant asseoir devant lui, comme il n'eût fait pour personne dans la chrétienté, et le gardant des heures entières seul avec lui. Tous les cardinaux allèrent lui rendre visite. Parmi tant d'honneurs, le solitaire ne semblait ni troublé ni ébahi. Il répondait à tout, simplement et avec un grand sens.

Arrivé en France, le roi le reçut comme si c'eût été le Pape, se jetant à genoux devant lui pour le conjurer de prolonger sa vie. Ses réponses parurent bien sages, et telles qu'on pouvait les attendre d'un si digne personnage. Sa renommée, son extérieur vénérable et jusqu'à son langage italien le faisaient paraître comme un être miraculeux. Il y avait des hommes, et même des plus raisonnables, à qui il semblait que le Saint-Esprit¹ parlait par sa bouche et qu'il était inspiré de Dieu. On ne l'appelait que le Saint Homme : c'était son nom, même sur les états de dépense du roi. Pourtant, comme en France et près du roi il se trouvait des gens assez portés à se railler de tout, ils se moquaient du Saint Homme et de son voyage, dont ils pensaient que le roi ne tirerait pas grand profit.

Le roi en pensait autrement, et comptait beaucoup sur la puissance de ses prières pour l'empêcher de mourir; cependant il déclinaît chaque jour. Entre autres remèdes contre la mort, il lui était venu à la pensée de se faire faire une seconde fois les onctions du sacre. Le Pape le lui avait permis par un bref. L'évêque de Séz et d'autres commissaires se rendirent donc à Reims pour demander la sainte Ampoule. L'abbé de Saint-Remi et ses douze religieux se

¹ Comines.

chargèrent de la porter eux-mêmes. Lorsqu'ils arrivèrent près de Paris, le 31 juillet, le clergé, le Parlement, le corps de ville, tout ce qu'il y avait de prélats, de seigneurs, allèrent jusqu'à la porte Saint-Antoine au-devant de la sainte Ampoule; cette pompeuse procession la conduisit jusqu'à la Sainte-Chapelle, où elle fut déposée durant la nuit. Le lendemain, la même procession vint reprendre la sainte Ampoule et conduire jusqu'à Notre-Dame-des-Champs l'abbé de Saint-Remi et ses religieux. On leur donna, pour apporter aussi au Plessis, deux célèbres reliques de la Sainte-Chapelle, la verge de Moïse et la croix de victoire de Charlemagne.

Il y avait bien peu de jours que la sainte Ampoule avait été remise au roi, et elle était encore dans sa chambre, sur le buffet, lorsque, le 25 août, jour de la Saint-Louis, il fut pris d'une nouvelle attaque d'apoplexie, et perdit tout à coup la parole et la connaissance. Cependant on le fit revenir: mais il se sentait si faible qu'il ne pouvait soulever sa main jusqu'à sa bouche. Il se jugea mort. Dès qu'il put parler, il envoya quérir monsieur de Beaujeu : « Allez à Amboise, lui dit-il, trouver le roi mon fils; je
« l'ai confié, ainsi que le gouvernement du royaume, à
« votre charge et aux soins de ma fille. Vous savez tout
« ce que je lui ai recommandé; veillez à ce que ce soit
« fidèlement observé. Qu'il accorde faveur et confiance à
« ceux qui m'ont bien servi et que je lui ai nommés. Vous
« savez aussi de qui il doit se garder, et qui il ne faut
« pas laisser approcher de lui. » Ensuite le roi parla des affaires du moment et du gouvernement du royaume avec une parfaite raison, donnant les plus prudents conseils, mêlés toutefois de quelques commandements assez extraordinaires et qui semblaient peu sages.

Puis, dès que le chancelier fut arrivé de Paris en toute hâte¹, il lui ordonna d'aller porter les sceaux au roi et de se rendre à Amboise avec tous les gens de la chancellerie et du conseil; il donna le même ordre à ses capitaines des gardes, à une partie des archers, à toute sa vénerie. « Allez « vers le roi », disait-il à tous. Il remercia Étienne de Vesc, premier valet de chambre de son fils, du soin qu'il en avait toujours pris, le lui recommanda tendrement, et le chargea de lui porter l'assurance de sa paternelle affection.

Tout affaibli qu'il était, il y avait longtemps qu'il n'avait parlé avec autant de calme et de fermeté. Chacun s'en étonnait; et lui-même, après avoir fait ainsi ses dispositions dernières, reprit à l'espoir de vivre. C'était surtout la présence du Saint Homme qui le soutenait. De moment en moment, il lui envoyait demander quelques nouvelles prières, et l'on voyait que déjà il pensait à faire revenir au Plessis tous ceux qu'il avait envoyés à Amboise.

Cependant maître Coittier ne conservait nulle espérance, et voyait la fin approcher. Sur son rapport, Jean de Rely, docteur en théologie et chanoine de Paris, pensa, ainsi que les autres ecclésiastiques, qu'il fallait avertir le roi et ne le point laisser dans l'illusion.

Souvent, en conversant avec quelques-uns de ses serviteurs, le sire de Comines entre autres, il les avait priés, lorsqu'ils le verraient en un tel état, de garder quelques ménagements avec lui, de le traiter doucement, de ne pas proférer ce cruel mot de mort, et de le faire seulement souvenir de se confesser. Il était même convenu avec eux qu'on ne lui dirait rien autre chose que « parlez peu. » Cette simple parole devait lui servir d'avertissement suffisant.

Mais il avait écarté de lui tous ses anciens familiers,

¹ Registres du Parlement.

tous ses serviteurs nobles, et n'était plus environné que de gens de mœurs rudes et de langage grossier, qui ne savaient rien traiter avec les procédés des hommes nés ou nourris en bon lieu. Maître Olivier et Jacques Coittier décidèrent avec les confesseurs qu'il fallait lui apprendre la vérité, et il fut résolu entre eux d'aller lui dire sa sentence de mort. On se souvint qu'il l'avait ainsi fait signifier au connétable, à monsieur de Nemours et à tant d'autres¹ : à eux comme à lui, il n'avait été laissé que le temps de se confesser.

« Sire, il faut nous acquitter d'un triste devoir, lui dirent-ils; n'ayez plus d'espérance dans le Saint Homme, ni dans nulle autre chose; c'est fait de vous assurément. Ainsi pensez à votre conscience, car il n'y a nul remède. » Ces cruelles paroles ne l'abattirent point. « J'ai espérance que Dieu m'aidera, répondit-il, car je ne suis peut-être pas si malade que vous le pensez. »

Toutefois il commença à se préparer à la mort avec plus de sang-froid et de force qu'il n'en avait montré depuis plusieurs mois. Il se confessa, reçut ses sacrements, disant toutes les oraisons d'une voix faible, mais assurée. Ce terrible moment, qui d'avance lui avait causé tant d'effroi, le trouva tranquille et courageux. « J'espère, disait-il, que Notre-Dame, ma bonne patronne, qui a fait tant de bien à moi et au royaume, m'accordera la grâce d'aller jusqu'au bout de la semaine. » En effet, sans qu'il y eût pourtant aucun moment d'espoir, il s'écoula cinq jours durant lesquels on ne lui entendit pas pousser une seule plainte ni montrer aucune faiblesse. Il raisonnait comme en parfaite santé, ne témoignant plus de répugnance à songer à son dernier moment.

Il parla même de ses funérailles, de l'ordre qui devait

¹ Comines.

y être observé, de ceux qui devaient suivre le convoi. Il rappela ses volontés touchant sa sépulture et son tombeau ; car, s'il n'avait pas souffert qu'on lui parlât jamais de la mort, c'était peut-être qu'il y songeait sans cesse, et peu de mois auparavant il avait tout réglé pour son mausolée. C'était à Notre-Dame de Cléri qu'il voulait qu'on le plaçât. En face de l'autel de la Vierge devait être posée sa statue, en bronze doré, à genoux, la tête découverte, et les mains jointes dans son chapeau, comme il se tenait d'ordinaire. N'étant point mort en bataille et les armes à la main, il voulait être vêtu en chasseur, avec des brodequins, une trompe de chasse suspendue en écharpe, son chien couché près de lui, son ordre de Saint-Michel au cou, son épée à la ceinture. Quant à sa ressemblance, il demandait qu'on le représentât non point tel qu'en ses dernières années, chauve, voûté, amaigri, mais comme dans sa jeunesse et dans la force de l'âge, le visage assez plein, le nez aquilin, et les cheveux longs tombant par derrière jusque sur ses épaules. Ainsi la chose avait été prescrite, dès le mois de janvier, à Conrad, orfèvre de Bologne, et à Laurent Wren, fondeur flamand ; le roi entendait qu'on se conformât de point en point à ce qu'il leur avait ordonné.

Mais c'était surtout du royaume et de son fils qu'il s'occupait ; c'était là ce qui remplissait sa pensée.

« Il faut mander à monsieur d'Esquerdes, disait-il, de
« n'essayer aucune pratique sur Calais. Nous avons songé
« à chasser les Anglais de ce dernier coin qu'ils ont dans
« le royaume ; mais ce sont de trop grandes affaires ; tout
« cela finit avec moi. Il faut que monsieur d'Esquerdes
« laisse de tels desseins et vienne garder mon fils, sans
« bouger d'auprès de lui pendant plus de six mois. Qu'on
« termine aussi tous nos débats avec la Bretagne, et qu'on
« laisse vivre en paix ce duc François, sans plus lui don-
« ner trouble ni crainte. C'est ainsi qu'il en faut user

« maintenant avec tous nos voisins. Cinq ou six ans d'une
« bonne paix sont bien nécessaires au royaume. Le pauvre
« peuple a trop souffert, il est en grande désolation. Si Dieu
« m'eût voulu laisser la vie, j'y aurais mis bon ordre :
« c'était ma pensée et mon vouloir. Qu'on dise bien à
« mon fils de demeurer en paix, surtout tant qu'il est si
« jeune. Plus tard, lorsqu'il aura plus d'âge et que le
« royaume sera en bon état, il en disposera selon son bon
« plaisir. »

Dès qu'il lui venait à l'idée quelque bon conseil, quelque recommandation à donner, il les disait à ceux qui étaient autour de son lit, en commandant qu'on ne manquât pas à les faire savoir au roi.

Ce fut de la sorte que, sans nulle souffrance apparente, il arriva jusqu'à sa dernière heure, parlant presque sans cesse, en pleine raison et connaissance, et répétant des prières et des versets des psaumes. Enfin, le 30 août, vers le soir, entre sept et huit heures, il expira en disant :
« Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, ayez pitié
« de moi. »

Tout aussitôt après sa mort, tous ceux qui étaient au Plessis coururent à Amboise, et il ne resta que ceux qui étaient absolument nécessaires à la garde du corps. Huit jours après, il fut porté en grande cérémonie à Notre-Dame de Cléry.

Ce fut une grande allégresse dans le royaume ; ce moment était impatiemment attendu comme une délivrance et comme la fin de tant de maux et de craintes. Depuis longtemps nul roi en France n'avait été si pesant à son peuple et n'en avait été tant haï. Toutefois le roi Louis XI fut, dès les premiers temps après sa mort, jugé fort diversement.

Les hommes qui, comme le sire de Comines, avaient été ses serviteurs, qui avaient vécu dans sa confiance, qui

avaient été employés dans ses affaires, ne pouvaient se défendre d'un fonds d'attachement et d'admiration pour lui, lors même qu'il avait été envers eux inégal, injuste, méfiant et rude. Ils avaient vu de près tout son savoir-faire, cette connaissance des hommes et des affaires, cette prudence, cet esprit dont tous les autres princes étaient bien loin; ils avaient entendu longtemps ce langage flatteur pour les uns, effrayant pour les autres, embarrassant pour tous, rempli d'indiscrétion et cependant de feinte, familier et inattendu, témoignant un génie qui comprend toutes choses et se croit permis de tout dire comme de tout faire. Si bien que le roi leur paraissait pour ainsi dire au-dessus de leur jugement. Sans doute ils croyaient voir de temps en temps des erreurs dans sa conduite; mais ils pensaient qu'il était plus habile qu'eux et en savait davantage, d'autant que l'événement avait parfois réparé ses fautes, parce qu'il savait promptement se retourner et saisir toutes les occasions; de sorte qu'ils n'osaient jamais prononcer que le roi avait eu tort. Ils pensaient bien aussi qu'il avait commis des cruautés et consommé de noires trahisons: toutefois ils se demandaient si elles n'avaient pas été nécessaires, et si l'on n'avait pas ourdi contre lui des trames criminelles dont il avait eu à se défendre. Sa méfiance, surtout dans les derniers temps, paraissait sans doute horrible et presque insensée, mais ils s'étaient mis à l'en plaindre comme d'un malheur ou d'une punition que le ciel lui avait envoyée pour l'expiation de ses péchés. Tellement que toute cette terreur qu'il avait répandue autour de lui, ces gens accrochés à des potences ou jetés à la rivière, ces grands seigneurs dans des cages de fer, leur donnaient un sentiment de pitié, non pour les victimes, mais pour le roi, à qui tant de craintes mal fondées avaient fait faire, disaient-ils, son purgatoire en ce monde. Ils espéraient même que les tourments de sa méfiance, son

effroi de la mort, et même la brutalité de maître Coittier, lui seraient comptés pour l'autre vie.

Dans tout le royaume, la foule de ses sujets qui n'avaient ni reçu ses bienfaits, ni vécu dans sa familiarité, ni connu l'habileté de ses desseins, ni goûté l'esprit de son langage, jugeait seulement par ce qui paraissait au dehors. Le royaume était ruiné, le peuple au dernier degré de la misère ; les prisons étaient pleines ; personne n'était assuré de sa vie ni de son bien ; les plus grands du royaume et les princes du sang n'étaient pas en sûreté dans leur maison.

Il y avait toutefois des gens qui disaient qu'on ne pouvait refuser au roi d'avoir fait le royaume plus puissant que jamais ; de s'être rendu redoutable à toute la chrétienté ; d'avoir formé des armées trois ou quatre fois plus nombreuses que par le passé ; d'avoir ajouté à la couronne les deux Bourgognes, l'Artois, la Provence, l'Anjou, le duché de Bar et le Roussillon, et enfin d'avoir mis chacun, petits ou grands, au point de trembler devant le pouvoir du roi.

A cela on répondait que le roi Charles VII, son père, avait fait de bien plus grandes et plus nobles choses, en laissant après lui le royaume heureux et tranquille et une mémoire bénie de ses peuples. Les Anglais avaient été chassés de la Normandie et de la Guienne, ce qui était bien plus difficile que de recueillir l'héritage du roi René ou de la duchesse Marie. Les armées avaient été puissantes sous le roi Louis, mais la guerre n'avait pas été glorieuse. Au contraire, le temps du roi Charles avait été tout chevaleresque. Les Français avaient eu pour lors des chefs vaillants et à jamais fameux, tandis que, depuis, avec tant de troupes et d'artillerie, on avait toujours craint de livrer des batailles, et les deux qui avaient été données, à Montlhéri et à Guinegate, avaient été plutôt perdues que gagnées. Ces nombreuses armées, dont on parlait tant,

devaient plutôt être regardées comme une calamité que comme un bien pour le royaume. Elles n'y avaient point gardé le bon ordre et n'y avaient pas maintenu la police ainsi qu'autrefois, mais l'avaient pillé et ravagé comme un pays ennemi. Pour les solder, il avait fallu lever d'incroyables impôts. Quant à la soumission des seigneurs, elle n'avait jamais été si grande que durant les dix dernières années du roi Charles, et s'il avait fallu les dompter de nouveau par la guerre, la prison et les supplices, c'était parce qu'on les avait inquiétés, trahis et poussés à bout. Si on leur avait ôté tout pouvoir dans le royaume, le peuple n'avait rien gagné à voir élever en leur place des hommes nouveaux, qu'il avait fallu enrichir des dépouilles de l'État et des sueurs du peuple; et encore valait-il mieux avoir pour conseillers de la couronne le duc de Bourbon et le duc d'Orléans, que des misérables comme maître Le Dain ou Jean Doyat. Tel était le langage que tenaient les hommes sensés du Parlement ou de l'Église. De plus, ils avaient à parler, les uns de la continuelle violation des formes de justice, les autres des rigueurs exercées contre les évêques.

Le Parlement et la chambre des comptes ne voulurent point ratifier tant d'aliénations du domaine, tant de dons faits aux églises, et les étranges libéralités prodiguées à maître Coittier. La haine publique s'éleva contre maître Olivier, et il fut pendu : Jean Doyat fut condamné à avoir une oreille coupée à Paris et l'autre à Montferrand. Enfin, de toutes parts la malédiction s'éleva contre les indignités qui avaient signalé les derniers temps de la vie du roi.

A tant de justes reproches le vulgaire ajoutait une foule de récits populaires qui lui rendaient plus odieuse encore la mémoire du feu roi. On en disait sur les cruautés de Tristan l'Hermite encore bien plus qu'il n'y en avait. Cette sombre retraite où le roi avait passé la fin de sa vie

au Plessis, ce qu'on racontait de sa méfiance, ce qui se disait de son effroi de la mort, donnaient lieu à toutes sortes d'histoires fabuleuses et terribles. On alla jusqu'à dire que, pour ranimer ses forces épuisées, il se baignait chaque jour dans le sang de petits enfants qu'on faisait égorger.

Mais, si l'on s'exprimait ainsi sur le roi dans le royaume, en Flandre il y avait une bien autre aversion pour sa mémoire. Là il n'y avait point de crime qu'on ne lui attribuât; on allait même jusqu'à lui refuser toute prudence et toute habileté dans la conduite des affaires. On le peignait comme un prince d'un génie inquiet et variable, sans but ni desseins fixes, agissant sans cesse par fantaisie; humble dans la mauvaise fortune, timide dans la prospérité; épuisant son royaume pour préparer une guerre, et n'osant pas la commencer; disposant toutes ses armées pour combattre, et tremblant devant la pensée d'une bataille. On lui refusait cette vaillance de sa personne, qui était pourtant bien connue. On le montrait incapable d'amitié, inconstant dans sa confiance, s'ennuyant de ses anciens serviteurs et les changeant par pure fantaisie. Son langage vif et familier, on l'appelait un ignoble bavardage, et on le raillait d'avoir manqué de l'éloquence grave qui eût été séante à un roi. Sa familiarité et ses façons simples et bourgeoises étaient présentées comme indignes de la majesté et méprisables aux yeux des peuples. De sorte qu'à en croire les chroniqueurs flamands de ce temps-là, jamais la France n'aurait eu un plus méchant et un moindre roi.

Lorsqu'on reprochait à ces anciens serviteurs de la maison de Bourgogne leur partialité, ils disaient pour se justifier que leur jugement était à peine aussi sévère que celui des États-Généraux du royaume, convoqués bientôt après la mort du roi Louis XI. Il est certain que, d'un

commun accord, on y accusa durement son règne, qu'on en montra les calamités, les injustices, les désordres, les cruautés. Et dans une telle assemblée on ne pourrait pas dire que ce fût un cri populaire poussé par des gens grossiers et passionnés. D'abord se présentèrent les requêtes de ceux qui avaient été victimes des cruautés du roi. On porta devant les États la plainte de Charles d'Armagnac, retenu depuis douze ans à la Bastille, où il avait souffert mille maux qu'il racontait, ainsi que les crimes qui avaient fait périr son frère et toute sa famille. Puis les enfants du duc de Nemours exposèrent la misère où ils avaient vécu depuis l'inique condamnation de leur père. Ce n'était pas seulement ceux qui avaient souffert dont les discours s'élevaient contre le roi : Jean de Rely, chanoine de Paris, qui l'avait assisté sur son lit de mort, Philippe Pot, seigneur de La Roche, chevalier de l'ordre, et un de ses principaux serviteurs, s'exprimèrent avec une force toute pleine de sagesse et de gravité, et cependant leurs discours furent presque en tout conformes à la voix du peuple¹. Ce fut au gouvernement du roi défunt qu'en présence de son fils et sous la régence de sa fille furent attribués tous les maux du royaume, sans que personne prit la parole pour dire qu'il se fût fait sous ce règne quelque chose de beau, de bon ou de grand.

Cette sentence sévère, mais équitable, fut pendant beaucoup de générations répétée par tous les hommes graves qui écrivirent sur l'histoire de France et sur la politique des divers rois. Elle fut aussi perpétuée par une sorte de tradition populaire.

Plus tard, on a vu s'effacer les souvenirs et s'affaiblir la justice. Répétant le mot d'un roi² qui fit à la France plus

¹ Journal des États-Généraux, tenu par Masselin. — ² François 1^{er}.

de mal que Louis XI, beaucoup l'ont vanté pour avoir mis les rois hors de page. Une telle louange est toute simple en la bouche d'un prince qui veut avant tout agir selon ses volontés, et qui se trouve enchaîné et humilié, quand il lui faut respecter les lois du royaume. Mais on s'étonnerait volontiers d'entendre un sujet s'applaudir de ce que son maître n'a plus aucun frein ni aucune règle, si l'on ne songeait pas que toujours en France il y a eu bon nombre de gens qui ont attendu leur fortune et leur agrandissement de la puissance royale, et qui la voulaient d'autant plus forte qu'elle pourrait prélever pour eux une plus large part sur le bien public. En même temps, dans des vues moins intéressées, beaucoup d'autres, émus des barbares souvenirs du régime des fiefs, sans cesse prévenus contre le pouvoir des seigneurs, trouvaient bon et heureux tout ce qui pouvait soumettre ceux-ci au joug commun. Le peuple fut longtemps à désirer, non pas des libertés qu'il pouvait conserver ou gagner, mais l'oppression de ceux dont il se sentait opprimé. Le même sentiment qui avait inspiré une molle et imprudente confiance pour le gouvernement paternel de Charles VII, qui ensuite avait facilité les exactions et les iniquités de son fils, contribua donc à affaiblir le jugement porté, en triste connaissance de cause, par ceux qui avaient vécu dans ces temps malheureux.

Puis sont venus d'autres gens¹ qui ont professé que lorsqu'un sujet avait la hardiesse de penser, de dire et d'écrire qu'un roi avait pu encourir de graves reproches, « c'était une outrecuidance et une intempérance de plume » qui appelait le châtement. » Ils ont trouvé que pour blâmer Louis XI, il fallait avoir « l'esprit dénaturé et l'hu-

¹ Le père Garasse, jésuite, contre Étienne Pasquier, qui avait parlé de Louis XI.

« meur bien sauvage. » Sans tomber dans de telles bassesses, beaucoup d'autres, nourris dans la profonde humilité où la majesté vivante des rois maintenait le vulgaire, n'ont plus trouvé en eux-mêmes la force et la franchise nécessaires pour flétrir avec une justice suffisante la mémoire d'une majesté au tombeau.

Enfin, il y a eu plus tard des écrivains qui, avec une sorte d'insouciance, voyant les temps passés comme un spectacle de désordre, d'ignorance et de barbarie, ont excusé en quelque façon Louis XI aux dépens de l'époque où il vivait. Lui trouvant un esprit plus dégagé, une vue plus avisée, un langage plus railleur qu'à tout ce qui l'entourait, ils ont parlé de lui avec complaisance. L'habileté les a séduits, leur a fait oublier non-seulement la justice, mais la raison ; car cette habileté de Louis XI, quels en furent les effets pour le bonheur et même pour la grandeur du royaume ? En quel état le laissa-t-il ? Peut-on, après avoir écrit une telle histoire, la conclure en disant : « Tout mis en balance, ce fut un roi ¹ ? »

Louis XI lui-même répondrait que c'est faire une grande injure au nom de roi. Voici ce que, sous ses yeux, il fit écrire dans les avis qu'il destinait à son fils : « Quand les rois n'ont pas égard à la loi, ils ôtent au peuple ce qu'ils doivent lui laisser, et ne lui donnent pas ce qu'il doit avoir ; ce faisant, ils rendent leur peuple serf et perdent le nom de roi ; car nul ne doit être appelé roi, hors celui qui règne sur des Franes. Les Franes aiment naturellement leur seigneur : les serfs naturellement le haïssent ². »

¹ Duclou. — ² Rosier des guerres.

TABLE GÉNÉRALE

ALPHABÉTIQUE ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES DES HUIT VOLUMES

DE L'HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE

PAR L.-J. G^{***}

AUTEUR DE CELLE DE L'HISTOIRE DES CROISADES, ETC.



L'auteur, en revoyant la sixième édition, a profité des excellentes notes dont M. le baron de Reiffenberg a accompagné une édition faite à Bruxelles ; grâce à ce commentaire critique, à la fois exact et bienveillant, M. de Barante a pu rectifier beaucoup de noms propres et corriger quelques erreurs où il était tombé.

NOTA. Les chiffres romains indiquent le volume, les chiffres arabes la page, et les alinéas le changement de volume.

A

ABBAYES célèbres de France, d'Allemagne et autres pays, citées dans l'ouvrage.

- De Castillon et ce qui s'y passe, V, 27.
- De Saint-Pierre de Gand. Ce qui s'y passe, VI, 5.
- De Saint-Maximin de Trèves. Cérémonie qui a lieu dans son beau réfectoire, VI, 515.
- D'Einsiedlen. Célèbre par son pèlerinage. Ce qui s'y passe au sujet du duc de Bourgogne, VI, 574.
- Autres abbayes célèbres citées. V. Cadouin, Catherine-de-Fierbois, Denis, Germain-d'Auxerre, Germain-des-Près, Hautecombe, Ham, Jumièges, Luxeuil, Martin-des-Champs, Marquette, Maur, Royaulieu, Vénette, Victoire, Victor, Vaast, et encore les noms Saint-Denis, Saint-Maur, Saint-Victor, etc.

ABBÉS cités dans l'histoire de Bourgogne.

- De Cîteaux et de Cluni. Influence dont ils jouissent et missions honorables dont ils sont chargés. V. Cîteaux, Cluni. —

De Saint-Denis et de Saint-Mexent sont nommés du conseil de régence, I, 125.

— De Saint-Denis est confirmé par l'évêque de Paris. Il est emmené prisonnier par les Orléanais, II, 271. V. encore Castillon et Tron.

— De Saint-Bavon, des Chartreux et de Saint-Tron, chargés de traiter de la paix au nom des Gantois, IV, 415. — Ce qui en résulte, 420, 421.

— De Saint-Bénigne de Dijon. Cérémonie qu'il observe à l'égard du duc de Bourgogne, VI, 351.

ABBESSE de Saint-Anoine à Paris, mise en prison avec ses religieuses, IV, 12.

ABBEVILLE. Se rend au duc de Bourgogne, III, 18.

— Ses propositions à Louis XI, VII, 249.

ABDICATION d'un roi de Portugal. V. Alphonse.

ABÉLARD. Ce qui lui arrive au sujet d'Aristote, VIII, 59.

ABSALON. Comment, suivant un cordelier, il voulut se faire roi, II, 128.

ACAIRE (saint). Ce qui se passe de singulier à son tombeau, I, 514.

ACHAIE (l'). Envahie par les Turcs, V, 119.

ACTE ou Ordonnance du roi Charles VI qui nomme Jean-sans-Peur régent du royaume, II, 94.

ADAM FUMÉE, médecin du roi Charles VII, est mis en prison, V, 160.

— Médecin de Louis XI et maître des requêtes, VIII, 161. — Sa disgrâce, *ib.*

ADOLPHE DE CLÈVES. Son entreprise d'armes. V. Chevalier du Cygne et Vœu du Faisan.

ADOLPHE DE GUELDRÉ. Fait la guerre à son père, VI, 296.

— Va en Terre-Sainte et ce qui en résulte, 297. — Devient allié du duc de Bourgogne, *ib.* — Fait arrêter son père, *ib.* — Sa conduite infâme envers lui, 298. — Propos furieux de ce prince brutal, 299. — Il est arrêté et mis en prison, *ib.* — Sa condamnation, 301. — Ce que devient ses enfants et leur héritage, 302.

ADOUR. Louis XI court un grand péril sur ce fleuve, et ce qui en résulte, VIII, 165.

ADRIEN DE BUBENBERG. Réputation de ce seigneur et sa mission, VII, 161. — Sa lettre aux gens de Berne touchant la défense de Morat, 169. — Sa conduite courageuse au siège de cette ville, 171.

— Nommé chef de l'ambassade suisse en France, VII, 318. — Voit qu'il est joué par le roi et se retire, 319.

ADVENU (frère Martin l') assiste Jeanne d'Arc à sa mort. III, 407, 408.

ÆNÉAS SVLVIUS PICCOLOMINI écrit au roi de France au nom du margrave Guillaume, IV, 285. — Sa lettre, *ib.* — De- vient pape sous le nom de Pie II. V. ce nom.

AFRIQUE. Les oncles du roi refusent de secourir les Gênois contre les Sarrasins d'Afrique, I, 272.

AGNÈS DE BOURGOGNE, promise au fils du duc de Bourbon, III, 168.

AGNÈS SOREL. Son crédit à la cour, IV, 505. — Son éloge, *ib.* — Se fait remarquer à la cour aux dépens de la reine, 509. — Mal vue du peuple, 559. — Sa maladie, son repentir et sa mort, *ib.*

AGRICULTURE. Abandonnée presque partout, III, 255.

— Est enfin reprise par les paysans, IV, 280.

AIDES ET GABELLES. Dernières volontés de Charles V pour leur suppression, I, 120, 125. — Promesse du régent à ce sujet sans résultat, 129. — Le Peuple de Paris se soulève et prend les armes, *ib.* — Sont supprimées, *ib.* — Sont rétablies par surprise; ce qui en résulte, 152. V. Maillotins. — Encore rétablies à Paris, 179.

— Désordres dans la gestion et répartition de cet impôt, II, 507. — Conseil donné au roi à ce sujet, 515. V. aussi Gabelles.

AIGLE (Guillaume de l'), envoyé en Hongrie, I, 585.

AILLY (d'). V. Pierre d'Ailly.

AIMERY DE SÉVERAC, chef de compagnie, I, 278. — Surprend une troupe de gentilshommes, *ib.*

AIRE. Comment sa garnison est détruite à Hesdin, VIII, 80. — La ville est rendue, 108.

AIX. Ce qui se passe à l'Hôtel-de-Ville, VII, 155.

— Soulèvement excité par le parti lorrain, VIII, 93.

AIX-LA-CHAPELLE. Présent qu'exige le duc de Bourgogne de cette ville, VI, 508. — Son église Notre-Dame citée, *ib.*

AJOURNEMENT du prince de Galles devant le Parlement, I, 85.

— Des pairs de France. Règle à ce sujet, V, 115.

— De Charles-le-Téméraire devant le Parlement, VI, 199.

ALAIN, évêque de Laon, envoyé par le Pape pour réconcilier deux princes du sang, III, 86.

ALAIN CHARTIER. Son savoir et ce qui lui arrive, IV, 515.

ALBANIE (le duc d'). Son histoire et sa réception à Paris, VIII, 18. — Ne peut obtenir de secours pour sa guerre en Écosse, 19.

ALBERT (le duc) détourne son fils de la croisade, I, 570. — L'envoie contre les Frisons. V. ce nom. — Son discours aux chevaliers de Hollande et de Hainaut, 571. — La France lui promet du secours, 572.

- ALBERT DE BAVIÈRE** signe le traité de Gand, I, 315.
- ALBERT DE BRANDEBOURG.** V. Brandebourg.
- ALBERT DE SAXE.** V. Saxe.
- ALBI** (le cardinal d'), abbé de Saint-Denis, fait porter l'oriflamme au couvent de Sainte-Catherine-des-Ecoliers, V, 317.
- Envoyé en ambassade au roi de Castille pour le mariage du duc de Guienne, VI, 147.
 - Ce que Louis XI lui accorde à Perpignan, VII, 15.
- ALBRET** (le comte d') se ligue avec les princes, et ce qu'il obtient pour sa part, V, 329.
- ALBRET** (le sire d') succède au maréchal de Sancerre, II, 42. — Son incapacité, 45. — Vient enfin secourir la Gascogne, 64. — Perd sa charge de connétable, 277. — Est envoyé en Angleterre pour signer la trêve, 337. — Laisse les Anglais descendre à Harfleur, 409. — Est tué à la bataille d'Azincourt, 429.
- ALBRET** (Guillaume) vient secourir Orléans, III, 265.
- ALBRET** (sire de Sainte-Basille) livre de la ville de Lectoure, et ce qui en résulte, VI, 317. — Est arrêté et mis à mort, 325.
- ALENÇON** (ville d'), prise par les Anglais, III, 25. — Conférences dites d'Alençon; leur importance, 67. V. aussi Pont-de-l'Arche.
- Entrée de Louis XI dans cette ville, et ce qui lui arrive à la porte, VI, 337. — Privilège qu'elle obtient, *ib.*
- ALENÇON** (duc d'), premier du nom. Sa bravoure à Azincourt et sa mort, II, 427.
- ALENÇON** (le duc d'), deuxième du nom, conduit un convoi de vivres et d'hommes à Orléans, III, 286. — Mis à la tête de l'armée du roi qui marche sur Reims, 315. — Est sauvé par la Pucelle, 314. — Accepte les services du connétable malgré le roi, 318.
- Se joint au dauphin contre le roi, IV, 205. — Abandonne les révoltés, 209.
 - Est arrêté par ordre du roi, V, 99. — Son procès, 100. — Détail du complot, 101, 102. — Plaidoiries et discours. V. Jean l'Orfèvre. — Description de la séance royale, 107. — Sa sentence, 112. — Rentre en grâce sous Louis XI, 183. — Ses nouvelles intelligences avec les Anglais, 225.
 - Se réunit au duc de Bourgogne, VI, 21. — Son manifeste contre Louis XI, 45. — Le roi le fait arrêter comme criminel d'État, 530. — Ses biens saisis par le roi, 536. — Est condamné à mort par le Parlement, et reste prisonnier au Louvre, 591.
- ALENÇON** (le comte d') fait la guerre en Limousin, II, 98. — Secourt le duc de Bourbon, 200. — Reproche qu'il fait au duc de Bretagne, 337. — Marche contre les Anglais, 418. — Sa bravoure et sa mort, 427.

ALÉNÇON (Charles d'), archevêque de Lyon, remplace le Pape au baptême d'un fils du duc de Bourgogne, 88.

ALEXANDRIE, assiégée par les compagnies françaises, I, 278.

ALLARDEAU (Jean), évêque de Marseille, envoie à Louis XI faire des remontrances sur ses édits, VIII, 150.

ALLEMAGNE. Son état barbare au *xv^e* siècle, *préf.*, I, 37.

— Relations de l'Allemagne avec la France, IV, 282, 283, 284.

— Appelle les routiers et les écorcheurs à son aide, 286.

— Comment gouvernée par ses empereurs, VI, 409. — Part qu'elle prend dans la guerre contre le duc de Bretagne, *ib.*

— Tous les seigneurs d'Allemagne prennent les armes contre le duc de Bourgogne, VII, 2. — Noms des plus illustres, *ib.*

ALLEMANDS (les) font invasion dans le Luxembourg, IV, 421.

— Sont repoussés par le sire de Croy, V, 1.

— Émerveillés des splendeurs de la cour de Bourgogne, VI, 508.

— Ce que pense les docteurs allemands du latin du chancelier de Bourgogne, 512. — Grossièreté des guerriers allemands, 514.

— Battus devant Neuss, VII, 54.

— Envoyés au secours de Dôle, se laissent gagner et rasant la ville, VII, 419.

ALLIANCE défensive contractée entre le duc de Bourgogne, Marguerite de France et quelques seigneurs, I, 83.

— Du roi d'Angleterre avec les princes du sang contre Jean-sans-Peur, II, 284 et suiv. — De l'Allemagne avec la France contre les Suisses. V. Allemagne et Suisses.

— Des ducs de Bourgogne, de Bretagne et du duc de Bedford (dite la triple alliance), III, 194. — Du duc de Bourgogne avec la maison d'Autriche. V. Autriche. — Des princes du sang contre Louis XI, V. Ligue du Bien public. — Du duc d'Alençon avec le duc de Bourgogne contre la France. V. Alençon.

— Des Suisses, de l'Autriche, de l'Alsace et de la France contre le duc de Bourgogne, VI, 372 et suiv. — Est signée à Lucerne, *ib.* V. aussi Négociations, Traités.

ALLIÉS du roi de France, désignés au traité de Pecquigny, VII, 75. — Noms de ceux du roi d'Angleterre, *ib.*

ALLOCUTION d'Artevelde à son armée, I, 146, 166.

— Militaire du chef de l'avant-garde suisse à Morat, VII, 177.

— Du chef des Suisses à la bataille de Nanci, 219.

— Du duc Maximilien à son armée, VIII, 4.

ALOST (seigneurie d'). Hommage du duc Charles à l'empereur, III, 15.

ALPHONSE, roi d'Aragon, ou don Juan, fait alliance avec le duc de Bourgogne, VI, 243. — Ses succès en Catalogne, 246. —

- Menace le Roussillon, 246. — Fait la guerre contre Louis XI, 391. — Ses succès en Catalogne, 324. — Entre à Perpignan, *ib.*
- Est forcé d'abandonner cette ville, VII, 10. — Ses ambassadeurs joués par Louis XI. V. Cardoue. — Son alliance recherchée par la France, VII, 403.
- ALPHONSE, roi de Portugal. Réfugié en France, VII, 331. — Sa lettre à son fils don Juan, *ib.* — Son abdication et son pèlerinage en Terre-Sainte, *ib.* — Son fils le force à reprendre sa couronne, 332.
- ALSACE. Le Dauphin y vient avec les compagnies, IV, 297.
- Comment acquise par Charles-le-Téméraire, VI, 421. — Terreur des villes à l'approche du duc de Bourgogne et de son armée, 347. — Désordres des soldats bourguignons, 348. — Origine de l'alliance de ce pays avec les ligues suisses, 343. — Guerre du duc de Bourgogne contre l'Alsace, 371, 384. — Guerre cruelle dans ce pays au nom du duc de Bourgogne, 409. — Le pays est délivré des Bourguignons par la bataille d'Héricourt, 420. — Les villes confédérées se réunissent aux Suisses, 361.
- ALTKIRCH. Conférence qui s'y tiennent pour la paix, IV, 298.
- AMADOC, frère de La Hire, III, 412.
- Tué au siège de Creil, IV, 52.
- AMBASSADE solennelle des frères du roi auprès du pape d'Avignon, I, 354. — Relation de sa réception et de ce qui en résulte, 353, 356. — D'Angleterre pour traiter de la paix, 357. — Réception et ce qui en résulte, 359.
- Autre en France en 1413, II, 402. — De France en Angleterre, *ib.*
- Autre pour traiter de la paix à Arras, IV, 34.
- Du roi aux conférences d'Arras, IV, 68. — Réception que leur fait le duc de Bourgogne, 69. — De Charles VII au duc de Bourgogne, au sujet des Gantois, 403.
- Du duc de Bourgogne au roi pour justifier sa conduite envers le Dauphin, V, 75.
- Du roi de Bohême en France, 86. — Excite la curiosité des Parisiens, 89. — Du duc de Bourgogne au Pape, 119. — Du roi Louis XI au duc de Bourgogne, et ce qui en résulte, 259.
- Autre du même, et ce qui est dit et répondu des deux côtés, VI, 167.
- Du connétable de Saint-Pol, VII, 95.
- Des Suisses au duc de Bourgogne, mal reçue, VII, 119. — Du duc de Bretagne au roi, 163. — Des Suisses au même après les victoires de Granson et de Morat, 198. — De Marie de Bourgogne auprès du roi pour réclamer l'héritage de son père, 236. — Des États de Flandre à Louis XI, 261. — De Louis XI au

Pape; ce qui en résulte, 397. — Sa réception à Rome, 398. — Autre du duc d'Autriche au Pape, 400. — Ce qui en résulte, 402. — Des Génois à Rome, mieux reçus du Pape, *ib.* — Du roi d'Angleterre, 403.

— Autre pour obtenir de Louis XI une trêve avec le duché de Luxembourg, VIII, 52. — Des Flamands au Plessis, 146.

AMBASSADEURS de France et d'Angleterre réunis aux conférences de Compiègne, III, 349.

— Étrangers réunis à Rome pour la croisade contre les Turcs, V, 155. — Sont présentés au duc de Bourgogne et au roi, *ib.*

— Du roi d'Aragon joué par Louis XI, VII, 15. — De Marie de Bourgogne. Comment traités, 271. — Du duc de Bretagne arrêté par ordre du roi, et pourquoi, 347. — D'Aragon et de Castille mal reçus par Marie de Bourgogne, 330. — Du roi d'Angleterre à Louis XI pour une alliance, 338. — Des rois de France, d'Angleterre et d'Autriche joués par le Pape, 400.

— De Matthias Corvin, roi de Hongrie, viennent à Metz; ce qui en résulte, VIII, 76. — Ceux de Louis XI bien reçus à Rome, 77. — De Bretagne et de Bourgogne signent un traité d'alliance au nom du Duc et de Maximilien d'Autriche, 79. — Des États de Flandre envoyés à Louis XI, 106. — Ce qu'ils pensent de l'armée du roi, *b.* — Des États de Flandre introduits au château du Plessis, et ce qu'ils y trouvent, 146. — Reçoivent le serment de Louis XI pour le traité d'Arras, 147. — Rendent leurs hommages au Dauphin, *ib.* — Envoyés par Louis XI pour les affaires d'Italie, 154. — De Flandre reçus par le sire de Beaujeu en place du roi, 158. — De Bajazet II, apportant des reliques à Louis XI, 167. — On leur défend de continuer leur marche 168.

AMBOISE. Ce qui s'y passe de remarquable entre le roi et le connétable, IV, 206.

— Cérémonie qui a lieu en cette ville, VI, 179.

— Et dans le château au sujet du Dauphin, VIII, 121.

AMBOISE (Louis d'), évêque de Lombes. Reproches qu'il en court, VI, 261.

— Nommé par le roi comme un de ses commissaires aux conférences de Boulogne, VII, 409.

AMBOISE (le sire d'). Missions dont il est chargé, VII, 417, 421.

— Sagesse de son gouvernement de Bourgogne, VIII, 97. — Sa mort, *ib.*

AMBROISE DE LORÉ combat pour Charles VII en Normandie, III, 412.

— Ses divers exploits dans le Maine, IV, 15. — Fait lever le siège de Saint-Celerin, 15. — Son coup de main à Caen, 16. — Son humanité pour des prisonniers, *ib.* — Nommé prévôt de Paris, reçoit Charles VII à son entrée, 170.

- AMÉ IX**, duc de Savoie et beau-frère de Louis XI. V, 360. — Fait alliance avec le duc de Bourgogne contre le roi, *ib.*
- AMÉDÉE**, duc de Savoie, s'entremet pour pacifier le royaume de France, III, 185, 208. — Continue ses bonnes dispositions à cet effet, 217, 252. — Ses relations avec le duc de Bourgogne, 254. — Pris pour arbitre entre le roi et le duc de Bourgogne, 549. — Médiateur de la paix, 422.
- Se retire des affaires et vit dans la solitude, IV, 67.
 - Violences commises dans la chapelle du duc, et ce qui en résulte, V, 221.
- AMENDE HONORABLE** des habitants de Bruges, IV, 161. — Détails de celle des habitants de Gand, 454.
- D'un gentilhomme normand envers la ville de Paris, V, 520.
 - Du sire de Hagenbach avant de mourir. V. ce nom.
- AMFREVILLE** (le sire d'), envoyé aux gens de Rouen pour parlementer, III, 71. — Nommé commandant de Melun, 148. — Tué à la bataille de Baugé, 151.
- AMIENS**. On célèbre dans sa cathédrale le mariage d'Isabelle de Bavière, I, 197. — Premier traité qui s'y conclut, 294.
- La ville se rend au duc de Bourgogne, III, 18.
 - Deuxième traité qui s'y conclut en 1465, V, 555.
 - Se rend au roi, VI, 214.
 - Ce qui s'y passe au sujet des Anglais et de leur affluence dans la ville, VII, 70.
- AMIENS** (l'évêque d') choisi par le roi pour assister aux conférences de Bruges, I, 92. — Discours du cardinal de ce nom pour la paix de l'Église, 417.
- AMIRAUX** de France cités depuis 1564 jusqu'à la mort de Louis XI : Aimerie VII, vicomte de Narbonne, deuxième du nom, en 1569. Jean de Vienne, sire de Rollans, en 1575. Regnault de Trie, maître des albalétriers, en 1597. Pierre de Brabant, dit Clignet, sire de Landreville, en 1605. Penhouet (le sire de), Jacques de Châtillon, sire de Dampierre, en 1408. Robert de Bragnemont, en 1417. Jean de Poix, nommé, mais sans exercer. Charles de Recourt, dit de Lens, en 1418. Le sire de Chatelus, en 1420. Louis de Culant, en 1422. André de Laval, sire de Loheac et de Retz, en 1459. Le sire de Coetivy, tué à Cherbourg. Jean V, sire de Beuil, comte de Sancerre, en 1450. Casenove, dit Coulon. Le sire de Montauban et de Landal, en 1461. Le bâtard Louis de Bourbon, comte de Roussillon. Odet d'Aidie, comte de Comminges. V. tous ces noms.
- AMNISTIE** du duc de Bourgogne. Ses conditions, II, 596. — Discussions à cet égard, 597.
- Générale signée entre Louis XI et la maison de Bourgogne. VIII, 156.

AMORTISSEMENT. Ce que c'était que cet impôt, VII, 191. — Remontrances du clergé à ce sujet, 192.

AMPOULE (la sainte), portée processionnellement de Reims à Plessis-lez-Tours, VIII, 170.

AMURATH 1^{er}. Sa victoire en Terre-Sainte, I, 296; — et en Hongrie, *ib.* — Sa mort, 364.

AMURATH II menace l'empire d'Orient, IV, 251.

ANCENIS (traité de ce nom, VI, 87. — La ville est prise par le roi, 287. — Est exceptée du traité avec le duc de Bretagne, 288.

ANCENNE (Étienne d'), marchand drapier à Paris, s'engage à ruiner la faction des bouchers, II, 342. — Leur tient tête, 346.

ANCONE, désignée par le Pape comme rendez-vous des croisés, V, 238. — Le Pape y meurt, 240.

ANCRE (château d'). La Hire y est enfermé, IV, 179.

ANDRÉ DE LA PLUME, fou du comte de Charolais. Sa bravoure, IV, 394.

ANDRÉ DE SPIRITIBUS, évêque de Viterbe et nonce du pape en France. Accueil qu'il reçoit du roi, VI, 354. — Va trouver le duc de Bourgogne, *ib.* — Sa bulle d'excommunication, 353.

ANGADRESME (sainte). Sa chässe en vénération à Beauvais, VI, 272. — Portée en processiou pendant le siège, *ib.*

ANGELO CATHO, médecin italien en réputation, VII, 139. — Soigne et guérit Charles-le-Téméraire, *ib.* — Prédit la perte de la bataille de Morat, 176.

— Soigne le roi, VIII, 74.

ANGELUS (l') du duc de Bourgogne. Ce que c'est, II, 113.

ANGERS. L'évêque de cette ville chassé par les intrigues du cardinal Balue, VI, 30. — Louis XI enlève cette ville à René d'Anjou, 392.

— Ce qui est réglé à Lyon à son sujet, VII, 153.

ANGLAIS (les), perdent toutes leurs possessions en France, I, 90, 96. — Ne conservent que Calais. V. Calais. — Rentrent encore en France, 113. — Ravagent la Flandre sous la conduite d'un évêque. V. Croisade, Évêque. — Leur armée est battue à Ypres, 187. — Passent un traité avec le roi, 188. — Refusent de rendre les villes qu'ils tiennent en France, 189. — Attaqués sur mer et battus, 227.

— Font échouer le siège de Calais, II, 213. — Portent secours au duc de Bourgogne, 264. — Ravagent la France, 298. — Conditions qui les concernent au traité d'Arras, 388. — Ambassade pour la paix, et conditions qu'ils imposent, 401. — V. aussi Calais, Harfleur, Henri VI, Normandie, Rouen, etc.

— Leur marche sur Paris, III, 94. — Prennent Saint Denis, 93. — Sont maîtres du royaume par le traité de Troyes, 121. V.

- Traité.— Leur bannière mêlée à celle de France, 185. — Leur position devient précaire en France après Charles VI, 184. — Complot découvert, 185.
- En exécution partout. III, 251. — Même au duc de Bourgogne, 242. — Leur prospérité décline. V. Beaugenci, Jargeau, Jeanne d'Arc, Orléans, Patay, etc. — Refusent le combat à Senlis, 343. — Abandonnent Paris, 346. — Battus de tous côtés avec les Bourguignons leurs alliés. V. Authon, Barbazan, Compiègne, Croisette, Germigny, Louviers, Saintrilles. — Leurs fureurs et leur barbarie envers la Pucelle d'Orléans, 404. — Pour les détails du procès. V. Jeanne d'Arc.
 - Leurs prétentions au traité d'Arras, IV, 79, 80. — Réponses des docteurs français, 81 et suiv. — Exclue du traité, 88. — Leur fureur à cette nouvelle, 96. — Echecs qu'ils éprouvent par la perte de Pontoise, 102. — De Dieppe, 404. — Du pays de Caux, *ib.* — Nuisent au commerce des Flamands, 110. — Mécontentent le duc de Bourgogne, 111. — Comment leur garnison est surprise dans Paris, 121. — Se retire à la Bastille, *ib.* Viennent au secours de Calais, et ce qui s'en suit, 157. — Ravagent la Flandre française, 158. — Reviennent sur la Normandie et prennent Avranches, 202. — Sont vaincus à Pontoise. V. ce mot. — Forcés d'abandonner le Mans. V. Mans. — Sont mal gouvernés par Marguerite d'Anjou, 551, 552.
 - Sont repoussés partout de France, IV, 551, 552 et suiv. — Perdent toutes leurs conquêtes en Guienne, 572.
 - Rappelés en France par les Gascons, V, 24. — Leur descente sur la côte du Médoc, 25. — Ils perdent la bataille de Castillon, 29. — Ils sont définitivement chassés de France, 52.
 - Sont appelés par le duc de Bourgogne et ses alliés, VI, 585.
 - Soudoyés par Charles-le-Téméraire, VII, 6, 52, 46. — Effectuent une descente en France, 50. — Sont joués par le duc de Bourgogne, 51. — Traitent avec Louis XI, et s'en vont, 81. — Leur bravoure à Morat, 179.
- ANGLETERRE.** Esprit de ses habitants au x^e siècle, *préf.* I, 57. Etat du gouvernement de ce royaume à cette époque, *ib.* — Origine de sa rivalité avec la France, 44. — Projet de descente en Angleterre, et ce qui en résulte, 85. — Tombe au pouvoir d'un coureur. V. Coureur. — Repousse l'alliance des Flamands, 156. — Traité avec la France et les Gantois, 190. V. Traité. — Grands préparatifs du duc de Bourgogne contre ce royaume, 192, 195. — Alliances avec la France. V. ce mot et Amiens et Trèves. — Demande en mariage d'Isabelle de France; ambassades et négociations à ce sujet, 557 et suiv. — Troubles dans ce royaume et factions des ducs d'York et de Somerset. V. ces noms. — Etat de ce pays sous le règne de Marguerite d'Anjou. V. ce nom. — Édouard et Henri se disputent le trône. V. leurs noms.
- Relations de ce royaume avec les ducs de Bourgogne, VI,

- 22, 405; VII, 6, 32, 46. V. aussi Bourgogne, Négociations, Traités.
- État de ce royaume en 1468, VI, 154 et suiv. — Troubles des maisons de Lancastre et de Warwick. V. ces noms. — État de ce royaume en 1474 et force de son Parlement, 405.
- Négociations de ce royaume avec le roi de France, VII, 280, 558, 406.
- État de l'Angleterre en 1485, VIII, 151.
- ANGLURE** (le sire d'). V. Saladin d'Anglure.
- ANGOULÈME** (les comtes d') avaient des armoiries blanches à leur entrée dans Bordeaux, IV, 569.
- ANGOULÈME** (le duc d'), frère du duc d'Orléans, donné en otage aux Anglais, II, 299.
- ANGOULÈME** (Charles d'), petit-fils du duc d'Orléans, cité et pourquoi, VII, 285.
- ANJOU** (duché d'). Louis XI s'en empare, VI, 592.
- Nouvelles propositions à son sujet, VII, 21.
- Affaires de ce duché, VIII, 25. — Réuni à la couronne par suite de la mort du roi René, 24.
- ANJOU**. Démêlés entre les princes de cette maison et Louis XI. V. René, Calabre. Mesures vigoureuses que prend le roi pour en finir avec cette maison, VII, 126.
- ANJOU** (le duc d'), donné en otage, I, 62. — Caractère de ce prince, 118. — Ordre qu'il reçoit du roi, 119. — Il vient à Paris, et veut s'emparer du trésor de la couronne, 122. — Réclame pour lui seul la régence et la tutelle du roi, 124. — Fait sacrer Charles VI, 126. — S'empare du trésor de la couronne, *ib.* — Ses exactions révoltantes, 151, 154; — et son départ pour la Provence, *ib.* — Laisse les bénéfices en vacance et en prend les revenus, 125.
- ANJOU** (Charles d'), comte du Maine, oncle de Charles VII, se déclare contre la Trémoille, IV, 28. — Vient au siège de Monttereau. V. ce nom. — Se trouve au siège de Meaux, 190, — et à celui de Pontoise, 228 — Y est blessé, 255.
- Prend le parti du Dauphin contre le roi, V, 42 — Se trouve à l'assemblée de Tours, 277. — S'oppose aux ducs de Berry et de Bretagne pour le roi, 292. — Ces princes cherchent à le gagner, 294. — Représente le roi aux conférences de la Grange-aux-Merciers, 318. — Est donné en otage pour la sûreté des princes, 320.
- ANNE DE BRETAGNE**, sœur de Philippe-le-Bon, épouse le duc de Bedford à Troyes, III, 197. — Obtient la grâce de la garnison d'Orsay, *ib.*
- ANNE DE BRETAGNE**, fille du duc Charles, promise en mariage au prince de Galles, VIII, 79.

- ANNE DE FRANCE.** Son mariage projeté et manqué, VI, 264.
— Mariée au sire de Beaujeu, 331. — Son grand pouvoir.
V. Beaujeu.
- ANNE DE SAVOIE.** Son mariage, VII, 404.
- ANNEAU** donné en signe d'alliance par un abbé, I, 77.
- ANNÉE CIVILE.** II, 32; VIII, 93.
- ANNIVERSAIRE** de la victoire de Tongres. V. ce nom. — Du duc et de la duchesse de Bourgogne. Détails de la pompe funèbre, VI, 369.
- ANTOINE**, grand bâtard de Bourgogne. Services qu'il rend à son frère, se trouve à la bataille de Morat, VII, 170. — Surpris par la garnison, 178. — Sa bannière est enlevée, 179. — Combat à la bataille de Nanci, 216. — Sa bravoure, 220. — Est fait prisonnier, 221. — Est vendu à Louis XI, 301. — Ce qu'il en reçoit, 302. — Fait serment de fidélité au roi, 303.
- ANTOINE DE BOURGOGNE**, fils de Philippe-le-Bon. Sa naissance. V. Philippe-le-Bon.
- ANTOINE DE CHATEAUNEUF**, seigneur du Lau. Enfermé par Louis XI; sort qui l'attend, VI, 82. — S'échappe, *ib.* — Ce qui en résulte, 83.
- ANTOINE** (Saint-), de Vienne, pèlerinage célèbre en grande vénération au duc de Bourgogne, I, 222.
- ANTOING** (Hugues sire d'), châtelain de Gand, vicomte héréditaire du comté de Flandre, figure au traité du Duc avec la ville de Gand, I, 214; — à celui du Ponceau. V. ce nom.
— Fait capitaine général de l'armée devant Calais, IV, 128.
- ANVERS.** Se révolte contre le duc de Bourgogne, IV, 62. — La ville est cernée et se rend à discrétion, 63.
— Tombe au pouvoir du duc de Bourgogne, VI, 20.
- APANAGE** des fils de France réglé par une déclaration de Charles VI, VI, 63.
- APANAGES** accordés par Louis XI aux princes, par suite de la ligue du Bien public, V, 328.
— Du duc de Bretagne accordé par Louis XI et enregistré en son Parlement, VI, 139, 141.
- APATIS** (les). Ce que c'est, IV, 278. — Désordres des compagnies à ce sujet, 310, 311.
- APOLOGUE** de l'Ours et des Chasseurs, VII, 27.
- APPARITION** la veille d'une bataille, I, 168.
- APPELS** au Parlement de Paris, mal vus du duc de Bourgogne, IV, 354.
- APREMONT** (le sire d'), trésorier des guerres sous Louis XI, signe une trêve, VII, 312.

AQUITAINE, occupée par l'Angleterre, I, 295. — Espoir de la France de recouvrer cette province, 428. V. Bordeaux.

AQUITAINE (le duc d'), ou le dauphin fils de Charles VI. Son dévouement incroyable, II, 70. — Amené au roi, et ce qui en résulte, 75. — La reine le fait enlever, 76. — Il est ramené par Jean-sans-Peur, 77, — et conduit à Paris. *ib.* — Va avec le roi habiter le Louvre, 250. — Ce qu'il pense de la guerre civile et des princes, 291. — Fait son entrée à Paris, 299. — Prend un nouveau chancelier, 317. — S'éloigne du duc de Bourgogne, 319. — On veut l'enlever, 320. — Ordonne à Dessessart de s'emparer de la Bastille, 322. — Le peuple se porte à son hôtel, 324. — Ce qu'il lui dit, 325. — Ce qu'il répond à Jean de Troyes, *ib.* — Ce qu'il dit au duc de Bourgogne, 326. — Comment il est admonesté par le peuple, 327. — Il est insulté par les bouchers, 328. — Signe tout ce que demande le peuple, 350. — Abandonne Paris à la discrétion des bouchers, *ib.* — Chargé du gouvernement, 390. — Désordres qui s'ensuivent, 395. — Se retire de Paris, 395. — Sa réponse à Jean-sans-Peur, 434. — Mort de ce prince, 435.

ARAGON (royaume d'). Ses relations avec la France, IV, 67; V, 201. V. Succession de Castille. — Suite des événements. V. Juan.

ARAGON (le roi d'). Ses relations avec la France. V. Alphonse

ARBALÈTE (l') et l'arc. Pourquoi ce jeu est-il recommandé au peuple, I, 544.

ARBALÈTES envoyées en présent par le duc de Bourgogne au Dauphin, V, 72.

ARBALÉTRIERS établis sous Charles VI, I, 544.

— Leurs grands-maitres sous Charles VII et Louis XI, VI 66.

ARBRE (l') de Charlemagne. Joute qui a lieu en cet endroit, IV, 250, 256.

ARBRE D'OR (aventure de l'). Ce que c'est, et la description, VI, 76 et suiv.

ARBRE (l') de Vaurus. Ce qui s'y passe, III, 158, 159.

ARCHAMBAULT (le comte). Ses brigandages réprimés par Boucicault, I, 421. — Il perd toutes ses possessions, 422.

ARCHERS (compagnie dite des franes-). Leur création, IV, 547.

— Leurs privilèges et leurs armes, *ib.* — Font gagner presque toutes les victoires. 400.

— Leur fait d'armes à celle de Castillon, V, 27.

— Costume de l'archer Pierre Gorgis, VI. 520.

ARCHERS d'Angleterre. Leur renommée, I, 183.

— Les chevaliers combattent au milieu d'eux à la bataille de Verneuil, III, 200.

ARCHEVÊQUE de Bourges. Son discours au roi d'Angleterre,

- II, 404. — De Cologne. Détails sur son affaire. V. Cologne et Robert de Bavière. — De Lyon, tient la place du Pape au baptême du duc Jean. V. Alençon. — De Sens. Ce qu'il dit lors de la prestation de serment, 390. — Il combat à la bataille d'Azincourt et y est tué, 429.
- De Mayence. Son discours sur les malheurs de la guerre, VI, 311. — de Tours. Sa courageuse remontrance à Louis XI sur les maux du peuple, et lettre qu'il reçoit du roi. V. Hêlie de Bourdeilles.
- ARCHEVÊQUES du parti des Armagnacs, II, 286.
- Sont massacrés, III, 31.
- ARCHIDUC d'Autriche, ou Maximilien d'Autriche. Traité qu'il passe avec le roi de France. V. Maximilien.
- ARCI (le sire d'), nommé capitaine d'Arras par les habitants, VII, 271. — Réussit à entrer à Arras avec un renfort, 272.
- ARCHIPRÊTRE (l'), V. Arnaud.
- ARCIS-SUR-AUBE. Son grenier à sel, IV, 243.
- ARDENNES (la forêt des), traversée par l'armée française, I, 251.
- ARDRES. Cette ville est enlevée aux Anglais, I, 96.
- AREMBERG (Guillaume d'), ou le Sanglier des Ardennes, devant la ville de Neuss, VII, 1, 2.
- Ses cruautés dans la Flandre, VIII, 108. — Tue un secrétaire de l'évêque de Liège, 109. — Il est chassé du pays, *ib.* — Sa troupe de bandits et ses ravages, *ib.* — Massacre l'évêque de Liège, 110. — Fait élire son fils pour évêque, 111. — Le Brabant se lève contre lui, 112. — Est proscrit par le traité d'Arras, 140; — et à quoi forcé, *ib.* — Ses derniers excès et sa mort, 156.
- ARGENTAN tombe au pouvoir des Anglais, III, 25.
- ARGENTEUIL (bataille d'), gagnée par les Anglais sur les Français, III, 215.
- ARGENTIERs du roi de France. — Jacques Cœur et Othon Castellan sont accusés de sortilège et condamnés, V, 54, 55. — Un autre accusé de concussion. V. Chabot Poupart.
- ARGENTON (M. d'). Mission singulière que lui donne le roi pour les Anglais. VII, 56, 57. — Rôle qu'il lui fait jouer derrière un paravent, 63. — Service qu'il rend à Louis XI, 81. — Tâche de remédier à une imprudence du duc de Narbonne, *ib.*
- ARGUEL (le sire d') devient prince d'Orange, V. 244. — Ce qui arrive à son avocat, 245.
- ARGUEL (le sire d'), deuxième du nom, fils du prince d'Orange, quitte le duc de Bourgogne, VII. 46.

ARISTOTE. Querelle qui s'élève entre les savants au sujet de sa philosophie, VIII, 37. — Sa fin, 62.

ARLES (Royaume d'). Ce qu'il comprenait, I, 58.

ARMAGNAC (Jean III, comte d'), va au secours des Florentins, I, 277. — Il part avec les compagnies, *ib.* — Périt dans une ambuscade, 278. — Son fils devient chef du parti opposé aux ducs de Bourgogne. V. Armagnacs.

ARMAGNAC (Bernard, comte d'). Ce qu'il dit à l'abbé de Saint-Denis, II, 267. — Reste toujours armé, 318. — Tient Paris en respect et le maintient contre le duc de Bourgogne, 369.

— Il est fait connétable par le roi, II, 436. — Comment il traite ceux de ce parti, 437. — Sa conduite odieuse à Paris, 439. — Fait la guerre aux Anglais, 444. — Assiège Harfleur, *ib.* — Refuse les propositions du roi d'Angleterre, 445.

— Ses fureurs contre les Parisiens, III, 41. — S'oppose à la paix, 42. — Est livré et conduit au Châtelet, 45. — Est égorgé et mutilé par la populace, 51.

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), deuxième du nom. Ses délits temporels et spirituels, IV, 512. — Obient sa grâce, 515.

— Sa vie scandaleuse et divers exemples de ses actions brutales, V, 123, 126. — Le roi le fait juger par le Parlement, 127. — Il se sauve de sa prison, 128. — Ses biens sont confisqués, *ib.* — Rentre en grâce sous Louis XI, 185. — Se réunit aux princes révoltés, 295. — Ce qu'il obtient pour sa part, 329.

— Son inconduite scandaleuse, VI, 65. — Sa fureur contre le duc de Bourgogne, *ib.* — Se soulève contre le roi, et ce qui en résulte, 127. — Sa fuite du royaume et ses biens confisqués, 151. — Ses nouvelles révoltes. V. Lectoure. — Rappelé et rétabli par le duc de Guienne, 247. — Ravage la Gascogne, 288. — Poursuivi par Louis XI et cerné à Lectoure, 317. — Se rend à composition, 319. — Surpris par les capitaines du roi, et sa fin tragique, 320. — Sa veuve sauvée par Gaston du Lion. V. ce nom. — Ce qu'on dit de la grossesse avortée et de la mort de sa veuve, *ib.* — Résumé sur la maison d'Armagnac, 521. — Charles d'Armagnac, frère du comte, veut faire réhabiliter la mémoire de son frère, 522. — Ce qui en advint, *ib.*

ARMAGNAC (Jacques d'), comte de la Marche et duc de Nemours. Son procès, VII, 527, 528.

ARMAGNAC (le bâtard d'), comte de Comminges. V. ce nom.

ARMAGNACS (les). Marque distinctive de leur armée, II, 226. — Reviennent piller autour de Paris, 247. — Désordres à leur sujet, 250 et suiv. — Réclamation au roi, 251. — Poursuivis par la faction de Bourgogne, 254. — Baptême refusé à leurs enfants, *ib.* — Sont excommuniés, etc., *ib.* — Désordres qu'ils commettent. 257. — Beauté de leur armée, *ib.* — Comment

- ils sont abandonnés par les Flamands, 259. — Leurs querelles se raniment, 319, 320.
- Fureur des Parisiens contre eux, III, 46, 47.
- Nom donné aux compagnies du Dauphin, IV, 290. — Résistance qu'ils éprouvent des Suisses, 293. — Passent en Alsace et la ravagent, 297. — Affaiblis et moins redoutables, 302.
- ARMÉE formidable du duc de Bourgogne devant Calais; son artillerie; ses cent quatre-vingt-quinze bateaux, etc., II, 102.
- De l'empereur d'Allemagne devant Neuss, VII, 28. — Ses principaux chefs, 29.
- ARMÉES. Manière dont elles étaient formées au moyen âge, I, 70, 72, 77, 150. — Des communes, 83. — Convocation des hommes d'armes, 88, 89. — Emploi des compagnies françaises et anglaises, 85. — Des Flamands; sa bonne tenue, 105. V. aussi Bannières, Corps, Licenciement, Paye, Vivres de guerre.
- Force de celle de Charles-le-Téméraire contre les Suisses, VII, 129. — Des liguees Suisses contre le Duc, 158, 159. — Mauvais esprit de celle du Duc devant Lausanne, 166.
- ARMEMENT général des chevaliers de France contre les Anglais, I, 186.
- Des Bretons contre les mêmes, II, 44, 45. — Défendu par le roi sous peine de confiscation, 237.
- ARMÉNIE (grande et petite). Envoie des ambassadeurs au roi et au duc de Bourgogne, V, 153, 154.
- ARMENIER (Guy), président de la chambre du conseil du duc de Bourgogne à Paris. Son éloge, III, 177.
- ARMES. Désignation de celles permises et de celles prohibées dans les joutes, II, 20.
- ARMOIRIES et devises remarquables. V. Devises.
- ARMURES du duc de Berry lors de son entrevue à Bourges avec le duc de Bourgogne, II, 292.
- Du sire de Vilain dans une cathédrale, III, 156. — De Jeanne d'Arc, 286.
- Du bâtard d'Orléans à l'entrée de Charles VII dans Paris, IV, 171. — De Charles VII à l'entrée de Paris, 170.
- Magnifiques du duc de Bourgogne pillées dans son camp par les Suisses, VII, 146. — Du duc de Lorraine à la bataille de Nancy, 218.
- Grande provision d'armures ordonnée par le duc de Bretagne, saisie en Auvergne, VIII, 85.
- ARMURES blanches. V. Angoulême.
- ARNAUD DE CERVOLLES, dit l'Archiprêtre. Célèbre aventurier, I, 72. — Prête une rançon et reçoit des gages, 74.

ARNAUD DE CORBIE, chancelier de France. Ce qu'il fait pour la paix, I, 558. — Il est remplacé par brigue, 422.

ARNAUT GUILHEM, magicien de Guienne. Son portrait, I, 540. — Promet de guérir Charles VI, *ib.*

ARNOULD (le vieux), duc de Gueldre : ses démêlés avec son fils et sa femme, VI, 296. — Est arrêté par leurs ordres et mené en prison, 297. — Délivré par ordre du duc de Bourgogne, 298. — Il meurt et déshérite son fils, 300.

ARRAGONAIS (l'). V. François l'Arragonais.

ARRAS. La ville est assiégée par les Français, II, 584. — Belle défense des assiégés, *ib.* — Le siège tourne en longueur, 585. — Joute entre les chevaliers, *ib.* — Conditions du traité d'Arras, 588. — Serment prêté par les princes, 589. — La ville est rendue au roi, 590. — La paix ne remédie à rien, 591.

— Conférences dites d'Arras, IV, 67.

— Ce qui s'y passe de très-remarquable au sujet du procès et de la réhabilitation des Vaudois, V, 148, 149.

— Combat près de cette ville et ses suites, VII, 42. — Lettre du roi à ce sujet, *ib.* — Comment Louis XI cherche à s'en rendre maître, 270. — La cité lui est seule remise, *ib.* — La ville haute refuse de se rendre, 274. — Siège de la place, 275. — Le roi fait battre en brèche, *ib.* — Comment la ville est traitée, 276. — Expulsion des habitants par le sire de Lude, 277. — Louis XI veut en faire une ville de franchise, *ib.*

— Paix dite d'Arras, VIII, 154. — Ce qu'on y arrête, *ib.* et suiv.

ARRESTATION d'un prince du sang. V. Alençon. — D'autres personnages célèbres. V. Armagnac et Nemours, Hagenbach, Himbercourt, Hugonnet. — Du comte du Perche. V. ce nom.

ARÇON (le sire d'). Sa faveur à la cour de Bourgogne et sa mission, VI, 205. — Ses intelligences avec Louis XI, 204. — Sa mission auprès de Baudoin, bâtard de Bourgogne, *ib.*

ARTEVELDE (Jacques d'), choisi par ceux de Gand pour gouverner la Flandre, I, 158. — Sa faveur, 140. — Ses trois propositions au peuple, 146. — Sa marche contre le comte de Flandre, 147. — Fait communiquer son armée, 148. — Remporte une victoire complète, 149. — Comment il se conduit à Bruges, 152. — Il devient souverain des villes de Flandre, *ib.* — Il envoie des députés en Angleterre, 156. — Comment il reçoit ceux de France, 157. — Sa lettre aux échevins de Tournay, *ib.* — Il se prépare au combat de Rosebecque, 166. — Harangue ses soldats, *ib.* — Son armée est défaite et il est tué, 170.

ARTIUS de Bretagne, comte de Richemont, puis duc de Bretagne. V. Richemont.

ARTILLERIE du duc de Bourgogne. Sa beauté au siège de Compiègne, III, 588. — Les assiégés s'en emparent, *ib.*

- Belle tenue de l'artillerie du roi de France, IV, 363.
- A la bataille de Castillon, sous la direction de Gaspard Bureau, V, 26.
- Célèbre dans toute l'Europe, VI, 403.
- Importance de celle qui fut trouvée dans le camp du duc de Bourgogne et prise par les Suisses à Granson, VII, 148. — Puis à la bataille de Morat, 181. — Ce que Louis XI promet à ses canonniers au siège de Condé, 369.
- Belle artillerie française à Guinegate, VIII, 3.
- ARTOIS (l') devient la propriété du comte de Flandre, I, 158.
- État malheureux de cette province sous Jean-sans-Peur, III, 108. — Et sous Philippe de Bourgogne, 414.
- Ravagé par ordre du roi de France, VII, 40. — Louis XI y éprouve des échecs, 422.
- Stipulations particulières en faveur de ce pays dans le traité d'Arras, VIII, 155.
- ARTOIS (Marguerite d') demande au duc de Bourgogne d'apaiser les troubles de Flandre, I, 104.
- ARTOIS (Robert d') commande les chevaliers français. Souvenir de sa défaite près Courtrai, I, 170.
- ARTUS de Bretagne. Comment il sort de prison, III, 189. — Épouse une sœur du duc de Bourgogne, 190.
- ARUNDEL (le comte d'), amiral anglais. Ses expéditions en France, I, 228. — Sa condamnation, 422.
- ARUNDEL (le comte d'), deuxième du nom. Envoyé contre les révoltés de Caen, IV, 29. — Fait la guerre dans le Maine, 48. — Prend plusieurs places, 50. — Marche sur Mantes, 64. — Ce qui lui arrive à Gerberoy. V. ce nom. — Sa blessure et sa mort, 65.
- ASSASSINAT du duc d'Orléans, justifié par un cordelier, d'après les exemples de Jehu, Judith, Zambri, Absalon, etc., II, 121 à 143. — Du connétable de Clisson. V. Clisson et Craon. — Du comte de Flandre. V. Flandre.
- ASSEMBLÉE du clergé français au sujet du schisme, I, 551.
- Autre pour le même but, II, 55.
- ASSEMBLÉE (grande) de la régence du royaume, II, 151, 152.
- des princes à Tours, V, 277.
- Autre dans le réfectoire d'une abbaye de Trèves, VI, 512. — Des princes à l'Hôtel-de-Ville de Paris. V. Hôtel-de-Ville.
- Des États de Bourgogne, et ce que leur demande le Duc après ses deux défaites, VII, 183. — Ses remontrances, 186. —

Des États de Flandre mal disposés pour les demandes du duc de Bourgogne, 187. — De Savoie assemblés par ordre de Louis XI, et ce qui s'ensuit, 194. — Du clergé de France en 1478 à Orléans, 394.

ASTROLOGIE. En vogue auprès de Louis XI, V, 252.

ASTROLOGUE de la ville de Berne. Son importance auprès du duc de Bourgogne, VI, 363.

— Louis XI se moque d'un astrologue, VIII, 67. — Il ne peut cependant s'en passer, *ib.*

ASTROLOGUES consultés pour la fabrication des armes d'une joute, I, 181.

— Ce qu'ils prédisent touchant la guerre du Bien public, V, 282.

ASTRONOME (maître) du roi Charles V, ce qu'il prédit, I, 120.

ASTURIES. Prétentions d'Isabelle et de Jeanne de Castille sur cet apanage, VI, 219.

ATERMAN (François) conduit les Gantois à Liège, I, 143. — Il en ramène six cents chariots de farine, *ib.* — Prie la duchesse de Brabant de s'entremettre entre les Gantois et le comte de Flandre, *ib.* — Surprend Audenarde, 187. — Il tient toujours la campagne, 198. — S'empare du Dam, 199. — Est assiégé par les Français, *ib.* — Ne veut pas écouter Dubois, 213. — Il est tué à Gand, 217.

AUBIGNÉ (le sire d'). Ce qu'il fait publier de la part du roi, VII, 163.

AUBRIOT. Célébrité de ce prévôt de Paris, I, 131. — Ce que lui doit la ville, *ib.* — Mis en prison et délivré par le peuple, 152.

AUCH (le siège épiscopal d') envahi à main armée, V, 127.

AUDEBOEUF (Pierre), aventurier, tente de surprendre Rouen, IV, 8. — Il est pris et écartelé, 9.

AUDENARDE (siège d'), I 103. — Les murs sont renversés par les troupes de Gand, 111. — Est assiégée une seconde fois, 152. — Surprise par les Gantois, 187. — Est reprise par le sire d'Escourney, 192.

— Assiégée par les gens de Gand, IV, 386. — Courage des dames nobles, *ib.* — Secourue par le duc de Bourgogne, 387. — Les Gantois sont battus près de cette ville, 391.

AUDIENGE solennelle donnée par le Pape aux frères du roi, I, 333.

— Du duc de Bourgogne, VI, 34.

AUMALE. Cette ville se rend au roi, III, 316.

- AUMALE** (le comte d'), ou le sire d'Harcourt, bat les Anglais à Gravelle, III, 202.
- AUMONES** du duc de Bourgogne, I, 78.
- Aux chrétiens de Jérusalem, IV, 251.
- AUMONT** (le sire d') chargé de l'oriflamme par Charles VI, II, 281.
- AUNE** de Paris, citée, à quelle occasion, V, 522.
- AUTEL** dressé sous la porte de la ville de Dôle, et pourquoi, VII, 418.
- AUTHON** (bataille d') gagnée par les gens du roi; ses grands résultats, III, 585, 584.
- AUTO-DA-FÉ**, ou supplice du feu infligé aux malheureux Vaudois. V. ce mot.
- AUTRICHE** (l'). Relations de cette maison avec la France, IV, 282. — Avec le duc de Bourgogne. V. Frédéric III.
- AUVERGNE** (l'). État de ce pays sous Philippe-le-Hardi, I, 87.
- Est ravagée par les Bourguignons, III, 170.
- Reste fidèle au roi tout en servant le Dauphin, IV, 207.
- Nouvelle preuve de sa fidélité, V, 287.
- Les députés de quelques villes sont écartés des États d'Auvergne, VIII, 21. — Louis XI, lui donne pour gouverneur Doyat, ennemi du duc de Bourgogne, et pourquoi, 22.
- AVESNES**. Siège et prise de cette ville, VII, 41. — Nouveau siège de cette ville, par Dammartin, 294. — Pourparlers et rupture, *ib.* — Prise de la ville et massacre général, 295.
- AVIGNON**. Séjour de plusieurs papes. V. Grégoire VI, Clément VII. — Ce qui s'y passe de remarquable, I, 87, 92. — Entre les frères du roi et Boniface, 555. — Et au sujet de Benoît XIII et des ambassadeurs de France et d'Allemagne, 417. — Siège du palais, 419. — Capitulation, 421.
- AUXERRE**. Ce qui s'y passe de remarquable, II, 295. — La paix dite d'Auxerre réclamée par les princes, 558. — Elle est rejetée par les bouchers de Paris, 559.
- Cette ville se rend au duc de Bourgogne, III, 18. — Bloquée par les gens du roi, 154. — Conseil de guerre tenu dans la cathédrale, 199.
- Tentative de Louis XI contre cette ville, VI, 199.
- Menacée par l'armée du roi, VII, 41.
- AUXERRE** (le comte d'), chargé du commandement de l'armée par le duc de Bourgogne, I, 71.

AUXI (le sire d'). V. Berd'Auxi.

AUXONNE. Importance de cette ville, VII, 420. — Se rend à condition, *ib.*

AVALON. Ce qui s'y passe, III, 171.

— Pris par les Français, IV, 36. — Repris par le duc de Bourgogne, 57.

AVE-MARIA (l') de Louis XI pour la paix, VI, 255.

AVOCATS payés par le duc de Bourgogne pour ses affaires au Parlement de Paris, I, 91.

AVRANCHES (siège d'), IV, 201. — Comment surprise par les Anglais, *ib.* — L'armée et le camp du connétable y sont détruits, 202.

AYDIE (le sire Odet d'). V. Odet d'Aydie.

AZINCOURT. Détails des préparatifs de cette bataille, II, 419. — Réponse du roi d'Angleterre, 420. — Camp des Français, 421. — Mauvais présage, 422. — Camp des Anglais et discours du roi d'Angleterre, *ib.* — Sa piété, 423. — Précautions pour la défense, *ib.* — Etat de l'armée française et son peu de discipline, 424. — Noms des chefs, *ib.* — Ardeur funeste des chevaliers, 425. — Pourparlers, *ib.* — Prétentions du roi d'Angleterre et premières attaques, *ib.* — Défaite des Français, 426. — Perte de la noblesse, 428. — Noms des prisonniers de marque, 429. — Prudence du vainqueur, *ib.* — Ce que deviennent les morts, 430. — Suites de cette bataille, 431 et suiv.

B

BACQUEVILLE (le sire de) se distingue au siège d'Hartleur, II, 415.

BADE (Jean de), archevêque de Trèves, reçoit l'empereur et le duc de Bourgogne, VI, 310.

BADE (Guillaume de), margrave, appelle les Armagnacs à son secours, IV, 282.

BADE (Christophe de), autre margrave; va au siège de Neuss, VII, 2.

BADE (Rodolphe de), margrave, s'entremet entre le duc Charles et les ligues suisses, VII, 120; — embrasse leur cause, 151.

BAGAGES des ambassadeurs du roi de Bohême. Détails curieux, V, 89.

BAGNOLET. Ce qui s'y passe, II, 365.

BAGUETTE jetée par les commissaires du roi ; ce qui en résulte, IV, 511 — Blanche jetée au milieu des combattants d'un tournoi, 522. — Portée par des suppliants, 402.

BAILLI du duc de Bretagne massacré à Gand, I, 101.

— De Vermandois envoyé par Louis XI au secours de Noyon, VII, 44.

BAJAZET menace la Hongrie, I, 564, — et toute la chrétienté, *ib.* — Marche au secours de Nicopolis, 588. — Sa prudence à la bataille de Nicopolis, 591, 592. — Sa conduite envers les chevaliers français, 594. — Envoie un chevalier annoncer la victoire en France, 595. — Rançon qu'il reçoit, 404. Ses présents singuliers au roi de France, 402. — Son discours aux prisonniers, 404.

— Envoie des reliques de Constantinople à Louis XI, et ce qui s'ensuit, VIII, 167.

BALAGNY (le sire). Son dévouement pour sauver Beauvais, VI, 270, 271.

BALE. Entreprise des Armagnacs contre cette ville, IV, 185. — Entourée par le dauphin et les Armagnacs, 290. — La ville capitule, 296.

— Ce qui s'y passe en 1475, VI, 546.

— Assemblée dans cette ville, et ce que le duc de Lorraine y demande, VII, 202.

BALE. Concile de ce nom, IV, 40. — Refuse d'obéir au Pape, *ib.* — Pense à le déposer, 41. — Protestation des ambassadeurs, 42. — Le désordre se met dans le concile au sujet des prétentions du roi d'Angleterre, 45. — Querelle de préséance, 44. — Le concile se sépare du Pape, 181, 182. — Les pères du concile se sauvent à l'approche des Français, 290. — Ses résultats et sa fin, 542.

BALLADE du duc d'Orléans prisonnier, IV, 55. — Des Français et des Anglais au siège de Pontoise, 229, 250,

BALUE (Jean), évêque d'Évreux, en faveur, V, 296.

— Ses exactions et simonies, VI, 29, 50. — S'empare du siège d'Angers, *ib.* — Devient cardinal, *ib.* — Comment il est reçu au Parlement, 51. — Ce que le roi dit de lui, *ib.* — Ses intelligences avec les princes, 151. — Sa lettre secrète saisie par les hommes d'armes, 152. — Il est arrêté, 155. — Il est interrogé par le roi, 154. — Enquête sur son affaire, *ib.* — Ses biens sont confisqués, 153. — Ses déprédations dévoilées, *ib.* — Ce qu'en pense le public, 156. — Il est mis dans une cage de fer, 158. — Sa grâce demandée par la cour de Rome, 553.

— Sa délivrance, VIII, 54. — Envoyé en France comme légat, malgré le Parlement, 55.

BALZAC (le sire de), sénéchal de Beaucaire, disgracié, VII, 411.
— Mis en justice et reconnu innocent, 413.

BAN et arrière-ban convoqués, I, 186.

— Assemblés par Louis XI en Lorraine, VI, 315.

— Levés par son ordre par toute la France et pourquoi, VII, 356.

BANDEROLE de dévotion ; ce que c'était. Exemple de leur usage dans les joutes, IV, 524.

BANDES ou Compagnies. Leurs désordres. V. Boucicault et Compagnies.

BANNIÈRE du comte de Flandre envoyée à l'armée, I, 115. — Des communes de Flandre, 98. — Du corps des orfèvres est enlevée par ceux de Gand révoltés, 156. — Celle des Flamands est confiée à une devineresse, 154. — De France à la croisade, 589.

— De la ville réclamée par les bouchers de Paris, II, 522. — Elle est plantée devant l'hôtel du Dauphin, 524.

— Du duc de Bourgogne abandonnée à la bataille de Mons, III, 156. — Relevée par le sire de Rosimbos, 157. — De Jeanne d'Arc, 286. — On la lui descend par une fenêtre à Orléans, 501. — Autre pour porter en procession, 287. — Bannière faite d'un gonfanon. V. Goufanon.

— Le roi a le seul droit de déployer bannière, IV, 407. — Sentence, des commissaires du roi Charles VII touchant les bannières des Gantois, 415. — Abandonnée un instant à Lokeren, 591.

— Accordée aux Parisiens et aux corps de la ville, VI, 27.

— De Bourgogne enlevée par les Suisses à Granson, VII, 149 ; — et à Morat, 179. — Du duc de Lorraine à la bataille de Nancy, 217.

BANNIÈRES des communes de Flandre (les anciennes) sont enlevées aux Gantois par le duc de Bourgogne, VI, 116.

— Règlement des Suisses touchant les porte-bannières en cas de mort, VII, 167. — Réunion des bannières suisses et de leurs alliés à la bataille de Nancy, 217.

BANQUET du sacre de Henri VI, roi d'Angleterre, à Paris, III, 426. — Envahi par le peuple, 427.

— Du vœu du Faisan à la cour de Bourgogne, V, 6 et suiv. — De deuil aux funérailles de Charles VII à Saint-Denis, 175.

— Description du magnifique banquet du mariage de Charles-le-Téméraire, VI, 78. — V. aussi Entremets, Festins, Vœux et Vertus.

BAPAUME se rend au roi, II, 383.

BAPTÊME d'un fils du duc de Bourgogne. Cérémonies et présents à ce sujet, I, 88. — Donné à des enfants juifs dans une émeute, 129.

— Refusé aux enfants des Armagnacs, II, 233; III, 53. — De Louis XI, et ce qui s'y passe de remarquable, 205.

— D'un fils de Philippe de Bourgogne, IV, 37. — D'un fils de France dont le duc est parrain, 108.

— D'un fils du Dauphin, et ce qui s'y passe de remarquable, V, 124. — De Louis XI, 193.

— Du Dauphin fils de Louis XI, à Amboise, VI, 179. — Du frère de Mahomet, 309.

BAR. Louis XI fait fortifier cette ville, et pourquoi, VIII, 93.

BAR. Le duché de ce nom est ravagé, III, 418. — Célèbre bataille de ce nom gagnée par les Bourguignons, 420.

— Prétentions de Louis XI sur ce duché, VIII, 23. — Yolande d'Anjou résiste à Louis XI touchant cette propriété, *ib.* — La ville est tenue au nom du roi, 24. — Le duché est réclamé par le duc de Lorraine, *ib.*

BAR (le cardinal de) reçoit le serment des princes, II, 197.

— Assiste au conseil tenu au Louvre, III, 47.

BAR (le sire Guy de), prévôt de Paris, III, 43, 48. — S'efforce de calmer les séditeux, 50. — Combat dans l'armée du duc Philippe-le-Bon, 119.

BAR (le duc de) saisi par la populace, II, 326. — Sort de la Bastille, 330. — Sa liberté stipulée par le duc de Bourgogne, 405.

BAR (les deux sires de) se croisent, I, 367. — Leur bravoure et leur mort à Nicopolis, 392, 393.

BAR (la veuve de messire de). Ce qui lui arrive, II, 74.

BARBAZAN (le sire de), un des conseillers du Dauphin, III, 62. — Signe le traité du Ponceau, 92. — Reçoit des présents du duc de Bourgogne, 95. — Parle à ce prince de la part du Dauphin, 97. — Assiste à l'entrevue de Montcreau, 100. — Est justifié du meurtre, 103. — Chargé de défendre la Brie, 156. — Se trouve au siège de Melun, 158. — Joute contre le roi d'Angleterre, 159. — Est fait prisonnier, 142. — Comment est délivré de prison par La Hire, 331. — Fait capitaine de Champagne, 391. — Défait les Bourguignons et s'empare du capitaine, 392. — Défait les Bourguignons en Champagne, 395. — Nommé chef de l'armée de Lorraine pour René d'Anjou, 418. — Il y est tué, 421. — *Nota.* Son corps a été transporté à l'abbaye de Saint-Denis et enterré dans le caveau de Charles VII,

où il fut retrouvé en 1795. V. le procès-verbal d'extraction des tombes de Saint-Denis.

BARBE d'or portée par le duc de Lorraine aux funérailles du duc de Bourgogne, VII, 225.

BARL (l'archevêque de). V. Urbain VI.

BARNET (bataille de) rend une seconde fois Édouard IV maître du trône d'Angleterre, VI, 251; 252.

BARONS servant à cheval dans la salle du festin lors du sacre, I, 127.

— Les barons de France et autres seigneurs refusent l'aide de la milice de Paris, et ce qui en résulte, II, 418.

BARONS et seigneurs tenant forteresses et garnisons. Leurs violences réprimées par l'ordonnance de 1439, IV, 200.

BARQUE de pêcheur qui sert d'échafaud pour décapiter Suffolk, IV, 364.

BARRAGE (le). Imposition et ce qui arrive de son établissement, VI, 294.

BARRAUD (Guillaume), membre de l'Université de Paris. Son discours devant le roi, à l'occasion du schisme, I, 346, 347.

BARRICADES à Paris. V. Chaînes et le mot Paris. — Faites dans les rues pour forcer Louis XI à se montrer, V, 209.

BASILE (saint). Son entrevue singulière avec Julien l'Apostat, suivant un cordelier, II, 125.

BASIN (Thomas), évêque de Lisieux. Sa chronique, souvent citée sous le nom d'Amelgard. Note à ce sujet, VII, 251.

BASSOMPIERRE (le sire de), à la bataille de Nancy, combat pour les Suisses, VII, 217.

BASTILLE Saint-Antoine. Époque de sa construction, I, 151, 177. — Prisonniers d'État qui y sont enfermés sous Charles VI, 524.

— Ce qui s'y passe de remarquable en 1415, II, 522, 525. — Rendue au Dauphin par le duc de Bourgogne, 547.

— Les Anglais s'y retirent, IV, 125. — Ils en sortent avec armes et bagages, 125.

— Louis XI en fait remettre les clefs au duc de Bourgogne, V, 187. — Le comte de Dammartin y est enfermé, 204. — Il s'en échappe, 282. — Ce qui s'y passe en 1463, 525.

— Le duc de Nemours est amené et enfermé dans cette prison pour son procès, VII, 529.

— Charles d'Armagnac y est renfermé, VIII, 165.

BATAILLES mémorables citées dans l'histoire des ducs de Bourgogne.

— D'Arras. — d'Authon. — d'Azincourt. — de Bar. — de Baugé. — de Bruges. — de Bruenstein. — de Burnet. — de Bulligneville ou de Bar. — de Castillon. — de Crevant. — de Saint-Denis. — de Formigny. — de Gand. — de Gavre. — de Granson. — de Guinegate. — de Guipi. — de Héricourt. — de Saint Jacques. — de Mons. — de Montlhéry. — de Morat. — de Nancy. — de Nicopolis. — de Patay. — de Poitiers. — de Rupelmonde. — de Rosbecque. — de Tongres. — de Tewksbury. — de Vernéuil, etc. V. tous ces noms.

BATARD DE BOURBON (le). Sa bravoure et sa mort, II, 576. — Autre, se distingue dans une joute, 585. — De Saarbruck, désordres de ses compagnies, 442.

BATARD DE BOURBON, deuxième du nom, amiral de France, VI, 82. — Sa réponse énergique à Louis XI au sujet de la cage de fer d'un prisonnier, *ib.*

— Son éloge, VI, 425.

— Chargé de recevoir l'ambassade des Suisses, VII, 196. — Mission dont il est chargé pour la Bourgogne, 240.

BATARD DE BOURGOGNE (le) nommé chef militaire de la croisade, V, 219. — Son départ, 220. — Offre de vendre tous ses domaines pour suffire aux dépenses, 245. — Forcé de revenir, 244.

BATARD D'ORLÉANS (le). Ses commencements, III, 256, 257. — Reprend Montargis, 255. — Blessé à la journée des harengs, 266. — Accompagne Jeanne d'Arc à Orléans, 295.

BATARDS du duc de Bourgogne, IV, 509. V. aussi Corneille, Antoine de Thiefferies, de Renti.

— De Philippe dit le Bon, V, 560. — Le bâtard Baudoin. V. ce nom. — Le grand bâtard de Bourgogne. V. Antoine.

BATEAUX (195) de guerre au duc de Bourgogne, à Calais, II, 102.

BATON NOUEUX (le) dans les armoiries du duc d'Orléans, II, 88.

— Et de la maison d'York, VI, 185.

BAUDOIN, bâtard de Bourgogne, gagné par le roi, VI, 205.

— Sa bravoure à Condé, VII, 569.

BAUDRICOURT. Ses préventions au sujet de Jeanne d'Arc, III, 275. — Vient la voir avec le curé de Vanconleurs, *ib.* — Il se décide à l'envoyer au roi, 277.

BAUDRICOURT (le sire de), deuxième du nom, nommé gouverneur de Bourgogne, puis maréchal de France, VIII, 98.

BAUGÉ (bataille de). III, 151.

BAVALAN, gouverneur de château. Ordre qu'il reçoit de noyer le comte de Clisson, I, 252. — Comment il le sauve, 254.

BAVIÈRE (la) s'allie avec la France. V. Isabelle de Bavière.

BAVIÈRE (ducs et duchesses de). V. Albert et Louis-Albert, Louis-Guillaume-Frédéric, Étienne-Roger, Jacqueline, Isabelle, Marguerite, Robert.

BAYEUX tombe au pouvoir des Anglais, III, 25. V. aussi Élus.

BAYONNE se rend à discrétion au comte de Dunois, IV, 371. — Miracle qui arrive lors de l'entrée dans cette ville, *ib.*

BAZAC ou **BAJAZET**. Sa réputation en France, I, 295.

BEAUCE (la) saccagée, I, 70. — Envahie par les Anglais, sous Charles V, 116.

— Sous Charles VII, III, 259. — Grande bataille entre les Français et les Anglais dans les plaines de ce pays. V. Patai.

BEAUFREMONT (Pierre de), ou sire de Charni. V. Charni.

BEAUFREMONT (le chevalier de), grand prieur de France, jure le traité du Ponceau. V. Ponceau. — Périt à la bataille de Brawherhausen. V. ce nom.

BEAUFORT (le chevalier de). Son arrestation, sa prison et son jugement comme Vandois, V, 143. — Son procès examiné par le duc de Bourgogne, 145. — Il avoue tout, 146. — Sa condamnation, *ib.* — Appel au Parlement de Paris, 147. — La cause est plaidée, *ib.* — Il est retiré de prison par ordre du Parlement, 148.

BEAUGENCI. Prise de cette ville, III, 158. — Se rend aux gens du roi et à la Pucelle, 319.

BEAUJEU (sire de), ou Pierre de Bourbon, gendre du roi, VI, 351.

— Avis qu'il donne au roi, VIII, 89. — Le roi lui confie la garde du Dauphin, 97. — Est nommé lieutenant général du royaume, *ib.* — Il entoure le Dauphin d'hommes distingués et habiles, 147. — Va avec sa femme chercher Mlle Marguerite d'Autriche, promise au Dauphin, 148. — Reçoit pour le roi les ambassadeurs de Flandre, 158. — Éloge de ce seigneur, *ib.* — Demandé par Louis XI avant de mourir, 171.

BEAUJOLAIS (le) devient la propriété du duc de Bourgogne, II, 278.

— Est pacifié, III, 168. — Ravagé par les Anglais, les Français et les Bourguignons, 55, 56.

— Ravagé par les armées du roi, VII, 41.

BEAUMANOIR (le sire de) est arrêté avec Clisson par trahison, I, 251. — Il est délivré, et comment, 256. — Remet les forteresses conquises, *ib.*

— Commande avec d'autres l'avant-garde à la bataille de Palai, III, 320.

BEAUMONT (le sire de), cousin du roi d'Angleterre, rend son épée, IV, 117.

BEAUMONT (Jacques de). V. Bressuire.

BEAUMONT (le sire Louis de), envoyé par le roi à l'assemblée de Nevers, IV, 256.

— Nommé chevalier de Saint-Michel, VI, 149.

BEAUNE, révoltée et soumise au roi, VII, 381.

BEAUREVOIR (château de) où fut enfermée la Pucelle, III, 378.

— Est brûlé, IV, 50.

BEAUTÉ (château de). Ce qui s'y passe sous Charles VII. V. ce nom; — et lors de la ligue des princes, V, 315, 316.

BEAUTREILLIS, célèbre hôtel de ce nom, dévasté par Charles de Melun, V, 205.

BEAUVAIS se rend au roi, III, 345.

— Assiégée par Charles-le-Téméraire, VI, 270. — Châsse de sainte Angadresme portée sur la muraille, 272 — Courage des femmes, *ib.* — Reçoit des renforts, 275. — Réception des gens d'armes, 274. — Incendie de l'évêché, 275. — Vivres et convois de guerre, *ib.* — Le duc de Bourgogne fait donner l'assaut, 277. — Il abandonne le siège, 282. — Privilèges accordés aux habitants, 279. — Grands honneurs rendus aux femmes pour leur bravoure, 285.

BEAUVEAU (le sire de) au pont de Montereau, III, 100.

BEDFORD (le duc de) accompagne le roi d'Angleterre, III, 145.

— Assiste au lit de justice du roi de France, 145. — Nommé régent du royaume de France, 176. — Fait porter devant lui — l'épée nue, 181. — Serment qu'il exige, 185. — Recherche l'alliance du duc de Bourgogne, *ib.* — Demande sa fille en mariage, 189. — Célèbre ce mariage à Troyes, 197. — Assiège Pont-sur-Seine, *ib.* — Se rend maître d'Orsay, et ce qu'il accorde à sa femme, *ib.* — Ce qu'il pense de la querelle de son frère et du duc de Bourgogne, 251. — Il défend le combat entre eux, *ib.* — Retourne en Angleterre pour rétablir l'ordre, *ib.* — Demande des secours à l'Angleterre contre la Pucelle. Sa lettre, 323. — Il la traite de sorcière, 324. — Abandonne Paris, 346, — et la régence du royaume de France, 359. — Ses gens sont battus sur tous les points par les capitaines de Charles VII. V. Authon, Chappes, Croisette, Compiègne, Romigny. — Sa rage contre Jeanne d'Arc, 394. — Sa deshonnête curiosité à son sujet, 399. — Est battu par les Français à Mantes, 412.

— Son mariage avec la demoiselle de Saint-Pol mécontente le

duc de Bourgogne, IV, 19. — Ce que dit le Duc à cette occasion, 20 — Lève le siège de Lagny, 11. — Sa mort rend le Duc plus disposé à la paix, 84.

BEGARDS ou Turlupins livrés aux flammes, I, 93.

BÉGAUX. Leurs brigandages, II, 442.

BELLOU (Robert de), riche marchand drapier, soutient les avantages de la paix de Pontoise, II, 343. — Emprisonné par les Armagnacs et décapité, 440.

BÉNÉDICTION paternelle et discours du roi Charles V à son fils avant de mourir, I, 421.

BÉNÉFICES en vacances. Exactions du duc d'Anjou et de Clément VII à ce sujet, I, 213.

— Déclaration de Charles V touchant ceux conférés avant restitution d'obéissance, II, 50.

— Décision prise à ce sujet, VII, 59.

BÉNIGNE (Saint-) de Dijon. Antiquité de cette église, I, 73. — Puissance de son abbé, *ib.*

BENOIT XIII, pape à Avignon, I, 331. — La France prononce sa déchéance, 413. — Ce qui en résulte, 416. — Il capitule, 420. — Discorde entre les princes à son sujet, 421, 422. — Il est assiégé et tenu prisonnier par les Français. V. Avignon, Boucicault.

— Il s'échappe, et les cardinaux rentrent en grâce, II, 56. — Les habitants d'Avignon le prient de revenir; ses conditions, 57. — Sa députation au roi, *ib.* — L'Université rejette ses offres, 58. — Débats entre les princes, 59. — Il ramène tout à son obédience, 40. — Ses nouvelles exigences, 50.

BENOIT GENTIL (dom), abbé de Saint-Denis. Ce qu'il dit aux États-Généraux, II, 303. — Ce qu'on en pense, 304.

BENON, prise sur les Anglais, I, 90.

BER, dignité ancienne, IV, 164.

— Le ber d'Auxi est chargé d'arrêter un domestique du duc de Bretagne, et ce qui en résulte. V, 194.

BERCEAU en orfèvrerie détruit par les révoltés de Gand, I, 132.

BERCY. Premier nom de ce lieu, et ce qui s'y passe, V, 318.

BERGERAC. Cette ville est prise, IV, 567.

BERGUES, prise et brûlée, I, 187.

BERNARD (le mont Saint-). V. Saint-Bernard.

BERNARD (saint). Ses vers récités par Agnès Sorel, IV, 339.

BERNARD d'ALBRET sort de la forteresse de Ham, II, 257.

BERNE. Chaque famille est forcée de fournir un ou plusieurs hommes pour former la garnison de Morat, VII, 161, 162.

BERNOIS (les) font une guerre au comte de Romont, VII, 112, 115. — Prennent plusieurs villes, 115. — Envoient leur défi au comte de Romont, *ib.* — Font une guerre terrible au duc de Bourgogne. V. Suisses.

BERRY (le) soumis par Louis XI, V, 295.

BERRY (le duc de), frère du roi Charles V, se fait donner le gouvernement du Languedoc, I, 150. — Sa réponse au comte de Flandre, 154. — Ce qu'il dit à Charles VI sur sa courageuse résolution, 155. — Sa fermeté contre le comte de Flandre, 190. — Accusé du meurtre de son beau-père, 191. — Il devient le plus puissant prince de la chrétienté, *ib.* — Il se met à dos les villes en gratifiant les seigneurs, 192. — Comment il parle de l'expédition d'Angleterre, 224. — Ses exactions dans le Languedoc, 264. — Il est privé de son gouvernement, 272. — Le duc de Berry décide le roi à abandonner le comté de Foix, 291. — Mal disposé pour Clisson, 302. — S'oppose à la guerre contre le duc de Bretagne, 304. — Rentre à la tête du gouvernement, et ce qu'il projette, 311. — Réception violente qu'il fait aux docteurs de l'Université, 346.

— Rentre dans son gouvernement du Languedoc, II, 3. — Réconcilie les ducs de Bourgogne et d'Orléans, 10. — Maintient la soustraction d'obédience, 11. — Tombe malade et se repent de ses exactions, 56. On lui refuse l'entrée de Paris, 255. — Sa trahison découverte, 279. — Ce qui s'ensuit, 280. — Redevient capitaine de Paris, 350. — Sa réponse déplacée aux bourgeois de Paris, 391. — Reçoit les ambassadeurs d'Angleterre, 401. — Marche contre les Anglais, 418. — Empêche le roi d'aller à la bataille d'Azincourt, 420. — Conseille de faire la paix avec les Anglais, 445.

— Mort de ce prince, III, 6.

BERRY (le duc de), deuxième du nom, frère de Louis XI. Projet de mariage avec une princesse de Castille, V, 158. — Se trouve à Tours à l'assemblée des princes, 277. — Un des chefs de la ligne dite du Bien public, 281. — Son manifeste contre le roi envoyé au duc de Bourgogne, 285. — Préside à l'Hôtel-de-Ville une assemblée des princes ligués, 315. — Se laisse gagner par le roi. Ce qu'il obtient pour sa part dans le traité de Conflans, 528. — Son mauvais gouvernement en Normandie, 557. — Il perd son apanage, 559. — Son dénûment, 540. — Ce qu'il dit aux envoyés du duc de Bourgogne, *ib.* — Se retire en Bretagne, et ce qu'il exige du roi, 542. — Prend les princes pour arbitres, 545. — Est poursuivi par le roi, 546.

BERTIN (Saint-), abbaye célèbre. V. Saint-Bertin.

BERTRAND, commandant de compagnies, sauve Saint-Denis, III, 55; — il est assassiné, *ib.*

BERTRAND DUGUESCLIN protège le Cotentin contre les compagnes, I, 70. — Est fait connétable, 89. — Ses funérailles à Saint-Denis, 239. — Son oraison funèbre, 260.

BERTRAND DE POULENGI veut conduire Jeanne d'Arc au roi, III, 276.

BESANÇON. Affaire de cette ville avec le duc de Bourgogne, II, 33.

— L'archevêque de cette ville est reconnu seigneur du Duc, III, 169.

— Ce qui s'y passe de remarquable, IV, 248.

— Se donne au duc de Bourgogne, V, 20. — Émeute dans cette ville, *ib.* — Comment châtiée, 21.

— Assiégée par les armées de Louis XI, capitule avec le sire d'Amboise, VII, 420.

BESSARION, célèbre cardinal cité, V, 421.

— Sa mission en France pour la paix, VI, 332. — Froide réception qu'il reçoit du roi de France, 333. — Affront qu'il éprouve de sa part, 334.

BÊTES FÉROCES données en spectacle, IV, 316.

BÉTHUNE (les sires de). Jacques, bailli de Ham, outrage les archers du duc de Bourgogne, IV, 192. — Sa méprise, 193. — Attaqué par le comte d'Étampes, 194. — Il se remet volontairement au Duc, et ce qui en résulte, 195. — Un sire de Béthune armé chevalier à Pontoise, 227.

BETIZAC, brûlé comme hérétique, I, 272.

BREUIL (le sire de) vient à Orléans, III, 263.

— Se joint aux princes ligués, V, 281. — Est nommé amiral, 330. — Perd sa charge, VI, 66.

BEVEREN (le sire de) fait son devoir à Saint-Omer et reste fidèle à Marie de Bourgogne, VII, 300. — Sa réponse aux menaces du roi, 303.

BEYTZ (Arnold), supplicié avec une couronne de roses sur la tête, IV, 163.

BICÈTRE, célèbre château du duc de Berry, II, 36. — Traité de ce nom entre les princes, 253. — Ses résultats, 254. — Le château est brûlé par les Parisiens; regrets sur cette perte, 264.

BIDASSOA (rivière). Ce qui s'y passe de remarquable, V, 202.

BIDORS (Jean de) vend le grand bâtard de Bourgogne, son prisonnier, au duc de Lorraine, VII, 302.

- BIÈRE** (petite) soumise à une gabelle, et ce qui en résulte, VII, 415.
- BIÈRE** ou Cercueil du sire d'Amboise. Ce qu'on en raconte, VIII, 98.
- BIÈVRES** (le sire de) est forcé de rendre Nanci au duc de Lorraine, VII, 200.
- BIRSE** (rivière). Ce qui s'y passe de remarquable entre les Français et les Suisses, IV, 291, 295.
- BISCHE** (Guillaume de) rend Péronne au roi, VII, 251.
- BLAISY** (Jean de). Affaire de ce seigneur, I, 87.
- BLAMONT**. Ce qui se passe dans cette ville, VI, 410.
- BLAMONT** (le sire de) extermine les routiers, les écorcheurs, etc., IV, 280. — Fait la guerre contre ceux de Gand et aux environs, 418.
- Fait la guerre en Alsace pour Charles-le-Téméraire, VI, 410.
- BLANCHARD** (Alain), brave capitaine de Rouen, III, 71. — Est livré au roi d'Angleterre et exécuté, 74. — Paroles remarquables qu'il prononce, *ib.*
- BLANCHE DE SAINT-SIMON**. Beauté célèbre de cette princesse, IV, 248.
- BLANCHEFORT** (le sire de) fait la guerre en Picardie, IV, 50. — Va au siège de Pontoise, 227. — Marche contre le comte d'Armagnac, 276, — et contre les Suisses, 288.
- BLANCHET** (Jean), procureur de Nantes; ses griefs dans l'affaire du duc de Bretagne, VIII, 95.
- BLANMONT** (seigneur de) fait la guerre au duc de Bourgogne, II, 219. — Commande au corps de bataille, à Azincourt, 424.
- Nommé maréchal de Bourgogne, IV, 249. — Fait la guerre aux Gantois, 418. — Chef de l'avant-garde à Gavre, 427. — Est armé chevalier, 429.
- Apaise une sédition à Besançon, V, 20. — Dangers qu'il y court, *ib.* — Amène des troupes au comte de Charolais devant Paris, 512. — Ce qu'il dit à ce prince sur son trop de confiance au roi, 527.
- BLAYE** assiégée, IV, 567. — Se rend, *ib.*
- BLÉ** de France exporté en Allemagne, II, 96.
- Devient très-rare par suite des malheurs de la guerre; ce qui en résulte, IV, 184.
- Louis XI est forcé d'en permettre l'exportation, et pourquoi, VIII, 129.

BLOIS (le comté de) devient une pairie, I, 421.

BLOIS (le comte de) sauve le Hainault du pillage, I, 172, — et Valenciennes de l'incendie, 175. — Comment il vend sa succession au roi, 292.

BLOIS (comtesse de), fille de Clisson; ce qui lui arrive, I, 452.

BLOSSET (Jean). ou le sire de Saint-Pierre, sénéchal de Normandie, VII, 516. — Chargé d'ordres cruels par Louis XI contre la ville de Dijon, *ib.*

BOESTLAER commande les Hollandais à Rupelmonde. V. Rupelmonde.

BOFFILE DE JUDICIS, émissaire de Louis XI, et ses pouvoirs, VI, 597, 598.

— Accorde de bonnes conditions à Perpignan, VII, 15. — Se refuse aux mesures cruelles de Louis envers cette ville, 16. — Il en est nommé lieutenant, *ib.*, — et bailli, 17. — Résiste à Louis sur ses ordres de destruction, 18. — Chargé de la garde du duc de Nemours, 529. — Nommé commissaire aux conférences de Boulogne, 530.

BOHÈME (la). Révolution dans ce pays, IV, 282. — Changement de dynastie. V. Ladislas, Podiegrad.

BOHÈME (le roi de). Guerre contre ce prince, I, 511.

— Autre nommé Ladislas. Ses relations avec le roi de France, V, 86. — V. aussi Ladislas.

BOIS (le) devient rare en 1429, III, 145.

BOMBARDE remarquable essayée à Paris, VII, 514.

BONIFACE, pape en même temps qu'Urbain. Lettre qu'il reçoit de l'Université, I, 550. — Reçoit de l'Université le rôle des bénéfices, 551. — Trompe la bonne foi des cardinaux, 557. — Il s'obstine dans le schisme, *ib.*

— Sa mort, II, 92.

BONIFAZIO (Jean de), chevalier d'Italie, joute contre le sire de La Laing, IV, 520. — Paraît encore au tournoi de la Dame des Pleurs. V. Dame et Tournoi.

BONNE (Madame), duchesse de Savoie et sœur de Louis XI. V. Savoie. — Assassinat de son mari. V. Galeas. — Implore la protection du roi, VIII, 153.

BONNE d'ARMAGNAC. Son mariage avec le duc d'Orléans, II, 217.

BORDEAUX. Courroux des habitants en apprenant l'abdication forcée du roi Richard, I, 428. — Réponses des communes aux promesses de la France, 429.

— Reddition de cette ville aux Français, IV, 567.

— Soulèvement des habitants pour la taille des gens d'armes, V, 22. — Assiégée par le roi, 51. — Se rend à discrétion, *ib.*

BORGNE (le) de la Heuse, nommé prévôt de Paris, II, 520.

BORNE tumulaire du pont de Montereau, III, 110.

BORSELE DE LA VÈRE, amiral hollandais, reçu chevalier de la Toison-d'Or, IV, 520.

BOSREDON (Louis de), chargé de défendre Étampes, II, 275. — Se rend au duc de Guyenne, 274. — Tient la campagne pour le Duc d'Orléans, 337. — Chargé de la garde d'une partie de Paris, 369.

— Comment il offense le roi ; son supplice, III, 15.

BOSSUT (le sire de) part pour la croisade, V, 220. — Est un de ceux qui portent le corps de Philippe-le-Bon, décédé, 362.

— Chargé de la garde du Quesnoy, VII, 377.

— Surprend plusieurs châteaux, VII, 416, 417.

BOUCHAIN. Louis XI assiège cette ville, VII, 289. — Tanneguy-Duchâtel y est tué, *ib.*

BOUCHERIES nouvelles à Paris, données à bail, II, 441.

BOUCHIERS de Paris chargés de la milice royale, II, 248. — Ce qu'ils font au sujet de la Bastille, 522. — Noms de leurs chefs, *ib.* — S'emparent de plusieurs serviteurs du roi et les emprisonnent, 526. — Ils fraternisent avec les Gantois, 527. — Insultent le Dauphin, 528. V. Gabochiens. — Se saisissent de Louis de Bavière, 551. — Ils violent la demeure du Dauphin, 552. — Font approuver leurs violences par le roi, 555. — Leur chef massacre le sire de la Rivière, 554. — Manière dont ils lèvent la taxe, 555. — Veulent combattre les princes, 240. — Leur crédit diminue parmi le peuple, 541, 542. V. Girasse. — Le peuple les abandonne, 548. — Plusieurs chefs et autres sont châtiés, 551. — Les chefs exceptés de l'amnistie, 405. — Perdent leurs privilèges, et ce qui s'ensuit, 442.

BOUCICAULT (le maréchal), au siège de Marcheville, I, 70. — Prisonnier du duc de Gueldre, 254. — Son retour de Terre-Sainte et ce qu'il en dit, 297. — Va en Guienne, 512. — Est envoyé à Avignon au sujet du schisme, 550. — Part pour la croisade, 567. — Sa bravoure à Nicopolis, 592. — Sauvé par le comte de Nevers, 594. — Paye sa rançon et revient tenir compagnie aux prisonniers, 405. — Chargé de réduire le pape d'Avignon, 417. — L'assiège dans son palais, 419, 204. — Fait rentrer le duc d'Orléans dans la soumission, 422. — Envoyé au secours de l'empereur de Constantinople, 425.

— Laisse échapper le pape, II, 55. — Purge la Bance des bandits qui l'infestaient, 258. — Retrouvé sous les morts à Azincourt, 428.

- Soutient le Dauphin dans sa révolte contre le roi, IV, 204.
- BOUFFLERS (le sire de), chargé de garder la Ferté pour le roi d'Angleterre, II, 162.
- BOULARD, bourgeois de Paris, soumissionne les vivres de l'armée de Charles VI, I, 187.
- BOULOGNE (le comte de). Ce qu'on en dit, VII, 410.
- BOULOGNE. Comment Louis XI obtient cette ville, VII, 268. — Les conférences qui s'y tiennent pour la paix restent sans résultat, 410.
- BOULOGNE (Jean de), comte de Montfort, hérite des comtés d'Auvergne et de Boulogne, I, 61.
- BOURBON (le cardinal de) vient à Arras au nom du roi, VII, 270. — Ce qui lui arrive à l'abbaye de Saint-Waast, 271. — Mauvaise conduite de ce prélat dans l'abbaye, 276.
- BOURBON (le duc de). Éloge de son caractère, I, 119. — Conserve la confiance du roi après sa majorité, 256. — Nommé chef de la croisade contre les Sarrasins, 271. — Fait un vœu à la chaise de saint Julien pour la guérison du roi, 314. — Sa gaïeté et son peu d'ambition, 380.
- Blessé à Soissons, II, 378. — Attaque un renfort du duc de Bourgogne, 381. — Fait prisonnier à Azincourt, 428.
- Menace la Bourgogne, IV, 52. — Comment il se sauve à Villefranche, 54. — Est sur le point de perdre son héritage, *ib.* — Traite avec le duc de Savoie, 55. — Suspension d'armes avec le duc de Bourgogne, 56. — Leur entrevue à Nevers, *ib.* — Se révolte contre le roi, 203, 206. — Marche contre lui, 208. — Fait sa paix, 209. — Reproches que lui fait le roi, 210. — Remet ses forteresses au roi, 211.
- Commence les hostilités de la ligue du Bien public, V, 282. — Villes qu'il obtient par suite du traité, 329. — Les perd presque de suite, 359.
- Sommé par le roi d'assembler ses hommes d'armes, est remplacé par Beraud de l'Espinasse, VII, 40.
- Informations contre le duc, VIII, 21. — Le Parlement refuse de prononcer, *ib.*
- BOURBON (Charles de), comte de Clermont, fils du duc, assiste au grand conseil du Louvre, III, 47. — Sert de chevalier au duc Jean à l'entrevue de Montereau. V. Montereau.
- BOURBON (le sire de), chargé de défendre la Brie, III, 156. — Est donné en otage au siège de Melun. 142.
- Le bâtard de ce nom, amiral de France. Ce qu'il fait dire à Louis XI touchant un prisonnier, VI, 82. Louis de Bourbon. V. ce nom.

BOURBONNAIS (le) reconquis par Louis XI, V, 394, 395.

BOURBOURG, sauvée des Anglais et pillée par les Bretons, I, 188, 189. — Ce qui arrive à Notre-Dame de ce nom. V. Miracles.

BOURDEILLES (Hélie de), archevêque de Tours. Sa sévère remontrance à Louis XI, sur les malheurs du peuple, VIII, 123.

BOURGEOIS (six) de Paris, membres du conseil de régence, I, 124. — De Gand. Se lassent des chaperons blancs, 137. — De Paris. Ce qu'ils pensent des appareils de guerre des ducs d'Orléans et de Bourgogne. V. Chaines, Portes.

— Plusieurs nommés trésoriers, II, 207. — Les Privilèges leur sont rendus, *ib.*

— Font un traité d'alliance avec le duc de Bourgogne, III, 59.

— De Rouen. Anoblis par Louis XI, VI, 24. — De Paris. Sont armés par ordre du roi, 27. — Revue de cette milice, 28.

BOURGEOISE (la). Canon de ce nom encloué, II, 375. — Ses ravages à Soissons, 378.

BOURGEOISIE de Paris. Intervient dans les affaires, I, *préf.*, 55. — De Flandre. Sa force armée, 58. V. Bourgeois.

BOURGES, assiégée par les Bourguignons, II, 286. — Complot découvert, 288. — Disette dans le camp du roi, *ib.* — Epidémie terrible, 290. — Les clefs sont rendues au roi par le duc de Berri, 294. — L'archevêque de cette ville soutient l'honneur français, 402.

— Sédition populaire; comment terminée, VI, 394.

BOURGOGNE (ancien royaume de). Son étendue, I, 58.

— Charles-le-Téméraire pense à le rétablir, VI, 346, 351; VII, 116.

BOURGOGNE (le comté de) reste à Marguerite de Flandre, I, 61, — États de Bourgogne; leur partage. V. ce mot.

— Guerres terribles dans le duché et la comté de ce nom par Louis XI et ses généraux, VII, 29, 40, 41, 44.

BOURGOGNE TRANSJURANE (la), envisagée comme duché. Ses commencements, I, 60. — Instituée en pairie, *ib.* — Passe sous la régence de Jean, duc de Normandie, 61. — Étendue de ce duché, *ib.* — Passe à la couronne de France en la personne du roi Jean, *ib.* — Attaquée par les compagnies, 70. — Délivrée, 71. — Prise de possession de ce duché. V. Prise.

— Résumé sur l'état de ce pays sous les ducs de Bourgogne, V, 62.

BOURGOGNE. Tableau des progrès de la civilisation et de son esprit, I, *préf.*, 48. — Moins heureuse que le royaume de France sous Charles VII. V. Bourguignons.

- Mesures prises par Louis XI pour s'emparer de ce pays, VII, 258, 259, 242. — Les villes reçoivent des lettres du roi, 243. — Délibérations des États, *ib.* — Usages des fiefs et pairies discutés sur les prétentions de Louis XI au duché de Bourgogne, *ib.* — Comment chaque ville et leurs officiers traitent avec Louis XI, 245, 249, 251, 254. — La comté de Bourgogne se rend comme le duché, 256. — Toutes les villes se rendent au roi l'une après l'autre, 267. — Exactions des gouverneurs français, 255, 276. — Soulèvement général, 278. — Louis XI détache les Suisses de son parti. V. Suisse. — Le pays est ravagé par la guerre, 520. — Charles d'Amboise soumet de nouveau tout le comté de Bourgogne à Louis XI, 581. — Et la comté, 417, 419. V. Auxonne, Besançon, Dôle; et et autres villes.
- Louis XI abandonne une partie de sa conquête, 50, VIII, 21.
- BOURGUIGNONS (les). Leur marque distinctive, II, 227. — Force de leur armée, *ib.* — Marchent sous la bannière du roi contre les princes, 284. — Leurs expéditions, 286. — Assiègent Bourges et Paris. V. ces noms.
- Leurs affaires tournent mal après la mort de Charles VI, III, 185.
- Comment gouvernés sous Philippe-le-Bon, V, 62.
- Ravagent la Haute-Alsace et le comté de Ferrette. V. ces noms;
- Et la Suisse, VI, 414. — Sont battus à Héricourt par les Suisses, 418. — Sont forcés de lever le siège de Beauvais et de Neuss. V. ces noms. — Comment gouvernés par Charles-le-Téméraire, 535; — VII, 160, 185. — Font la guerre à Louis XI et en Alsace. V. ces noms. — Assiègent Beauvais sans résultats. V. Beauvais. — Ne réussissent pas mieux à Neuss. V. ce nom. — Sont battus à Granson, à Morat, à Nanci. V. tous ces noms. — Sont repoussés par les capitaines de Louis XI, et perdent tout. V. Auxonne, Besançon, Dôle, etc.
- BOURNEZEAUX (Pierre), envoyé du roi, est arrêté en Flandre, I, 108. — Il provoque le chambellan du roi, qui lui donne un démenti, 109.
- BOURNONVILLE (Enguerrand de) défend la ville de Soissons pour Jean-sans-Peur, II, 576. — Il est blessé et pris, 578. — Il est décapité, 579.
- BOURNONVILLE (Lionel de), au siège de Paris par l'Isle-Adam. V. Paris.
- Commande en Hainaut pour le duc de Bourgogne, III, 252.
- BOURREAU de Paris. Son audace et ses excès. V. Capeluche.
- BOURREAUX des diverses villes suisses qui s'offrent pour le supplice de Hagenbach. V. ce nom.

BOURSE du duc de Bourgogne ; sa richesse, V, 178.

BOURSIER (Jean le), amiral français, bat les Anglais à Bordeaux, IV, 567.

BOUSSAC (maréchal de), un des ennemis du sire de La Trémoille, III, 236. — Vient au secours d'Orléans, 263. — Accompanye le roi à Reims, 328. — Commande un corps d'armée près Compiègne, 344 ; — et à la prise de Paris, 535. — Défend Beauvais contre les Anglais, 412. — Tombe dans un piège, *ib.*

BOUTEILLER (Charles le), fait prisonnier le duc de Clarence à Baugé, et est tué sur son corps, III, 150.

BOUTEILLER (Guillaume, sire de), arme contre les Anglais, II, 98.

— Chargé de garder Saint-Denis, III, 26.

BOUTEILLER (Guy le), nommé gouverneur de la ville de Rouen, III, 69. — Son infâme trahison envers la garnison, *ib.* — Reçoit un château enlevé à une dame, 73.

BOVINES. Les conférences de Compiègne y sont transférées, VI, 310.

BRABANT (le), est sur le point de se révolter, comme la Flandre, I, 135. — Guerre dite de Gueldre. V. ce mot. — Préparatifs en France, 248.

— Convoité par Jean-sans-Peur, II, 457.

— Succession de ce duché réclamée par plusieurs princes, III, 581 ; et acquise au duc de Bourgogne, 582.

— Démêlés du duc de Bourgogne et du comte de Nevers pour sa possession, VI, 16, 17. — Révoltes qui s'ensuivent, 18, 19.

— Intrigues et manèges de Louis XI pour s'emparer de cette province, VII, 281.

— Les États du pays se soulèvent contre le duc Maximilien, VIII, 27. — Le pays se soulève contre le Sanglier des Ardennes. V. Aremberg.

BRABANT (le duc de). Comment il prend les intérêts du comte de Flandre contre ses villes révoltées, I, 141, 145. — Sa mort, 195.

BRABANT (le duc de), deuxième du nom. Se fait une cuirasse d'une bannière ; sa bravoure et sa mort, II, 426. — Comment le duc de Bourgogne demande vengeance de sa mort au roi d'Angleterre, 452. — Ses domaines sont convoités par le duc Jean-sans-Peur, 457. —

BRABANT (le duc de), fils. Ses démêlés avec le duc de Gloucester sont cause de la guerre du Hainaut, III, 222 à 227. — Sa femme lui est rendue, *ib.* — Sa mort, 251.

BRABANT (la duchesse de) s'entremet pour réconcilier la ville

de Gand et le comte de Flandre, I, 143. — Ce qu'elle fait pour préserver son pays de la guerre, 193, 212.

—Sa mort, II, 103.

BRABANT (Antoine et Philippe, bâtards de). Leur serment au vœu du Faisan. V. Vœu.

BRABANT (Pierre de), dit Clignet. Un des sept tenants dans la joute contre sept Anglais, II, 18. — Nommé amiral, 97. — Tient la compagnie dans le Gatluais, et ce qu'en disent les bouchers de Paris, 337.

BRACON (château de). Sert de prison au roi René, IV, 126.

BRAINE, assiégée et rendue, III, 228. — La capitulation est violée, 229.

BRANDEBOURG (le marquis de) s'empare de l'île du Rhin, VII, 36.

BRANDOLFE DE STEIN, capitaine de Granson. Fait prisonnier, VII, 153. — Ce qu'il dit au duc de Bourgogne, 143. — Il est échangé, 158.

BRANTOME, forteresse, assiégée et prise, II, 98.

BRAQUEMONT (le sire de), l'un des ambassadeurs du roi à Londres, II, 401. — Robert de Braquemont dirige le siège d'Avignon et favorise l'évasion du pape Benoît XIII, 53.

BRAWHERSHAUVEN (bataille de), III, 248. — Gagnée par les Bourguignons sur les Anglais et les Hollandais, 249. — Bravoure du Duc et du sire Jean de Vilain, 248.

BREDERODE (Guillaume de), amiral de M^{me} Jacqueline, vaincu par le duc de Bourgogne, III, 252.

BREDERODE (Ghisbnd de), évêque d'Utrecht. Cède son évêché au duc de Bourgogne, V, 40. — Ce que le Duc lui donna en récompense, *ib*.

BRESSANT (Pierre de), inquisiteur. Sa vigueur dans l'affaire des Vaudois d'Arras, V, 156.

BRESSE (le comte de) se révolte contre son père et tue un de ses gens, V, 221. — Louis XI le fait enfermer à Loches, 225.

—Vient à Péronne et se présente au duc de Bourgogne, VI, 96.

—Fait la guerre en Piémont, VIII, 96. — Saisit le comte de La Chambre dans son lit, *ib*. — Veut s'emparer du Piémont, 106.

BRESSIN. Affaire de ce malheureux secrétaire, VII, 19. — Ce qu'en espère Louis XI, 22.

BRESSUIRE (Jacques de Beaumont, sire de). Commission dont il est chargé par le roi, VI, 154. — Commande en Normandie, 426.

—Son caractère cruel, VII, 22. — Fait les honneurs des tables aux Anglais à la porte d'Amiens, 70.

—Lettre qu'il reçoit du roi pour expédier les affaires et les gens sans forme de procès, VIII 89.

BREST. Ce qui s'y passe, VI, 288.

BRETAGNE (la), attaquée par les forces anglaises, III, 242, 252.

—Devient la propriété du comte de Richemont, V, 94.

—Guerre de Bretagne, son origine, VI, 21, 22. — Fin des hostilités, 59, 61.

—Louis XI recommence la guerre, VI, 83; VIII, 20. — Comment la maison de Monfort fut propriétaire de la Bretagne, *ib.*

BRETAGNE (le duc de) fait arrêter un ambassadeur de France en Écosse, I, 108. — Réfugié chez le comte de Flandre, 110. — Fait agréer au roi le traité avec les Anglais en 1585, 188. — Sa perfidie envers le connétable de Clisson, 250. — Sa fureur contre Beaumanoir. V. ce nom. — Ordonne de noyer le connétable, 252. — Son désespoir en le croyant mort, 254. — A quelles conditions il lui rend la liberté, 255. — Reçoit un message du roi pour l'affaire de Clisson; sa réponse, 240. — Conseil qu'on lui donne, 142, 144. — Rend les châteaux de Clisson, 145. — Il se présente au roi, 147. — Il est condamné, 149. — Résiste au roi, *ib.* — Fait battre monnaie, 279. — Résiste au roi et reçoit Craon, 285. — Refuse de reconnaître le pape Clément, *ib.* — Le roi lui fait des offres et des reproches, 284. — Il vient trouver le roi à Tours, et ce qui s'ensuit, 285. — Ses armes sont souillées par le peuple, 287. — Accommodement, 288. — Il reçoit chez lui le sire de Craon, et ce qui s'ensuit, 505. — Marie son fils à Jeanne de France, 577. — Confie ses États à Clisson. V. ce nom. — Sa mort et ce qu'on en pense, 451.

BRETAGNE (le duc de), deuxième du nom. V. Jean V. — Troisième du nom. V. François de Bretagne. — Quatrième du nom. V. Pierre de Bretagne.

BRETONS (les), toujours fidèles aux rois de France, I, 120. — Leur riche butin à Comines, 165; — à Courtrai, 172. — Ils veulent piller le Hainaut, *ib.*; — et à Arras, 174. — Promesse qu'ils reçoivent pour leur solde, *ib.* — Pillent Bourbourg et profanent une église, 189.

—Remportent une victoire sur mer, II, 44. — Font une descente à Plymouth, 45.

BRETIGNY (traité de). Ses suites désastreuses pour la France, I, 81. — L'Angleterre en réclame l'exécution, 294.

BREZÈ (Pierre de), nommé chancelier de France. Son éloge, IV, 277. — Bien vu de tous les chevaliers par sa courtoisie et son courage, 505. — Rentre en grâce et est nommé capitaine de Rouen par le roi, 557.

—Encourt la haine de Louis XI, V, 165. — Est sauvé par le duc

de Croy, *ib.* — Poursuivi par Louis XI et dépouillé, 183. — Commission dont il le charge pour s'en débarrasser, 198. — Présents qu'il reçoit du duc de Bourgogne, 200. — Son imprudence à Mentlhéry et sa mort, 300.

BRICONNET (André), trésorier du roi, offre de l'argent au duc de Warwick, VI, 158.

BRIÇONNET (Jean), maire de Tours, fait, au nom de Louis XI, un traité avec les Suisses, VI, 180. — Prête de fortes sommes au roi, 328.

BRIDOU, secrétaire du roi, jeté à l'eau, II, 326. — Son assassin exécuté, 331.

BRIE. Ses forteresses se rendent au roi, III, 336.

BRIENNE (le comte de), nommé du conseil de tutelle de Charles VI, I, 125.

BRIMEU (le sire de), conseiller intime de Philippe-le-Bon, l'accompagne à Troyes, III, 119. — Envoyé aux conférences d'Amiens, 196; — et à celles de Compiègne, 349. — Fait prisonnier par Saintraille, et rançonné, 374.

— Nommé bailli d'Amiens, chargé d'apaiser une sédition, IV, 109 — Sénéchal de Ponthieu, essaye de surprendre Crotoi, 164, 165. — Ambassadeur aux États d'Orléans pour le duc de Bourgogne, 193.

BRISACH. Ses habitants sont outragés par les Bourguignons, VI, 349. — Ce qui s'y passe contre Hagenbach, 373 et suiv. — Délivrance de sa garnison lombarde et flamande, 376.

BRODERIES sur du damas noir et bleu, citées, IV, 323.

BRUESTEIN (bataille de), gagnée sur les Liégeois par le duc de Bourgogne, VI, 43.

BRUGES. Sédition de cette ville, I, 133. — Ce qui s'ensuit, *ib.* Les milices de cette ville sont détruites par les Gantois, 136. — Ils sortent contre les Gantois, 149. — Terreur panique et fuite complète, *ib.* — La ville tombe au pouvoir des Gantois, 150. — Le comte de Flandre demande pardon pour elle, 172. — Contracte alliance avec Gand, 191.

— Deuxième sédition, IV, 140. — Les rebelles se retirent, 145. Nouveaux désordres, 146. — Nouvelles concessions, 146, 147. — Troisième sédition, 149. — Soulèvement général, 150. — Le Duc est entouré et forcé de se retirer, 155. — Ravagent la campagne, 154. — Ils se rendent et punissent leurs chefs eux-mêmes, 160. — Conditions du Duc, 161. — Les coupables exécutés, 162, 163. — Amende honorable des bourgeois, 218. — Entrée du duc de Bourgogne, et fêtes à ce sujet, *ib.* — Refuse de prendre part à la révolte de Gand, 393. — Conseils des Brugeois aux Gantois, 396.

- Le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon y est enterré, V, 564.
- Grande cérémonie qui a lieu dans son église, VII, 567.
- BRULARD (Jacques), conseiller au Parlement, rassemble chez lui des conjurés, III, 56.
- BRUNSWICK. Puissance de cette maison, IV, 252.
- (Frèlerie de) se met à la tête des gens de Nimègue, VIII, 25.
- BRUXELLES. Les gens de cette ville portent secours aux Gantois contre le duc de Bourgogne, I, 156.
- Tournois dans cette ville, IV, 580.
- Ce qui s'y passe à l'assemblée des États au sujet de la lettre du duc de Bourgogne, VII, 190.—Le duc de Bourgogne menace de faire démolir les portes et les murailles. *ib.*
- BUBENBERG (Adrien de). V. Adrien.
- BUCH (le captal de). Sa conduite loyale à Bordeaux, IV, 569.
- BUCHAN (le comte de), chef des Écossais, III, 150. — Commande en Anjou pour le Dauphin, *ib.* — Tue le duc de Clarence à Bangé, 151. — Connétable de France, commande l'armée de Charles VII, 191.
- BUCKINGHAM (le duc de) entre en France, I, 115. — Ce qu'il dit de la chevalerie de France, *ib.* — Lui envoie un défi. *ib.*
- BUCQ, amiral flamand, battu et pris par les Anglais, I, 227.
- BUDÉ (Guillaume), maître des garnisons, accusé par l'Université, II, 506.
- BUFFET magnifique du repas du vœu du Faisan, V, 8. — De l'hôtel du duc de Bourgogne; sa beauté, 181.
- BULLE du pape Eugène IV, en confirmation du traité d'Arras, IV, 93.
- D'excommunication contre les princes chrétiens qui se refuseront à la paix, VI, 555.—Protestée par le duc de Bourgogne, 556.
- BULLIGNEVILLE, village. Ce qui s'y passe de remarquable, III, 420.
- BURCKARDT MONCH, ou Bourga-le-Moine, chef des compagnies en marche contre les Suisses, IV, 286. — Sa ferocité sur le champ de bataille et sa mort, 295, 296.
- BURDETT (sir Thomas) condamné à mort, VII, 564.
- BUREAU (Jean), trésorier de France. Son éloge, IV, 546, 565. — Nommé maire de Bordeaux, 568.
- BUREAU (Gaspard), grand-maître de l'artillerie, IV, 546. — Sa belle administration de guerre, 565.

— Ses talents militaires, V, 26.

BUSSI (Jacques de) négocie un traité entre Louis XI et le comte de Bresse, VII, 401.

BUSSI (Oudard de). V. Oudard.

BUSSIÈRE (combat de la), III, 203.

BUTIN vendu aux criées à Luxembourg, IV, 266.

— Description de celui qui fut trouvé et pris par les Suisses dans le camp du duc de Bourgogne à Granson, VII, 143, 146, 148.

— Règlement touchant la répartition du butin pris par les gens de guerre, IV, 201.

— Autre, fait par les Suisses réunis à Lucerne à ce sujet, VII, 167.

BUTTE DES MOULINS, aujourd'hui dans Paris. Ce qui s'y passe en 1429, III, 534.

C

CABOCHE (Simon), II, 250. — Son discours contre la paix d'Auxerre, 539.

CABOCHIENS. Leur origine, II, 528. — Leur insolence, 529. — Arrestation qu'ils font dans l'hôtel du roi et sous ses yeux, 530, 531, 532. — Ils font tout approuver par le roi, *ib.*

CADOUIN (abbaye de), citée) VIII, 164.

CAEN tombe au pouvoir des Anglais, III, 23.

CAGE de fer de Château-Caillard. Qui l'on y trouve prisonnier, III, 531.

— Dessinée par Louis XI et pour qui, VI, 82. — Inventée par Balue, lui sert de prison, 200.

— De la Bastille; le duc de Nemours y est renfermé, VII, 528.

— Du château de Chinon, où est renfermé le comte du Perche, VIII, 87. — Autres prisonniers célèbres cités, 165.

CAHIER ou mémoire des États du royaume présentés à Charles VI, II, 504 et suiv.

CALABRE (le duc Jean de), fils du roi René, amène ses troupes bardées de fer, V, 511; — campe à Charenton, 512. — Villes qu'il obtient en apanage, 529. — Gagné par Louis XI, 543. — Fait la guerre pour lui en Catalogne. V. ce nom.

— Arbitre entre Louis XI et son frère, VI, 65.

CALABRE (Charles d'Anjou, duc de), fils du comte du Maine. V. Charles d'Anjou.—Vient trouver Louis XI pour négocier de la paix, VII, 20. — Reste à court devant le roi, 21.

CALABRE (le duc Nicolas de). V. Nicolas.

CALAIS. Les Anglais s'emparent de cette ville, I, 96. — Ce que la France exige à son sujet de l'Angleterre, 294.

—Assiégée par le duc de Bourgogne sans résultat, II, 49. — Assiégée par Jean-sans-Peur, 102. — Tout est abandonné, 105.

—Le duc de Bourgogne veut encore l'assiéger, IV, 115. — Préparatifs immenses, 126, 127. — Armes des bourgeois, 128. — Revue de l'armée et sa belle disposition, 129. — Commencement du siège, 150. — Les Anglais préparent de grands secours, 152. — Indiscipline des Flamands, *ib.* — Flotte du Duc, 155. — Travaux inutiles, *ib.* — Sédition de l'armée flamande, 154. — Désordres et départ, 156. — Le Duc est forcé de les suivre, *ib.* — Artillerie perdue, *ib.* — Les Anglais débarquent, et le siège est manqué, 157. — Cette affaire est une source de séditions, 148. — Nouvelles tentatives sur cette place, 179.

—Appartient toujours aux Anglais, V, 52. — Reproches du roi à ce sujet au duc de Bourgogne, 95. — La reine Marguerite promet de livrer cette place à la France, 198.

—Appartient toujours aux Anglais, VI, 28. V. Hasting (lord).

—Les Anglais et le roi Édouard y viennent, VII, 50. — Le duc de Bourgogne vient y trouver le roi, et leur entrevue, 51. — Cette ville reste toujours aux Anglais, 559.

CALINTE III, pape. Sa mort, V, 119.

CALINTE OTHOMAN, frère de Mahomet, baptisé par le Pape, VI, 509. — Son entrée à Trèves, *ib.*

CAMBRAI. Ce qui s'y passe de remarquable, I, 191.

—Comment Louis XI s'empare de cette ville, VII, 288. — Reproches que lui adresse l'empereur Frédéric à ce sujet, 552. — Réponse de Louis XI, 553. — Juridiction particulière des rois de France sur cette ville comme châtelains, *ib.* — Louis XI rend lui-même la ville au duc d'Autriche, 578. — Dons qu'il fait aux églises, *ib.* — Son abbaye pillée par le duc de Vendôme, *ib.* — Louis XI est forcé de rendre la citadelle, 579.

CAMEROLLES, château pillé par les bourgeois de Chartres, I, 70, 71.

CAMP des croisés à Nicopolis. Magnificence et corruption des chevaliers, I, 187, 188.

—Des Flamands, rangé par villes, métiers et compagnies. Son bel aspect, IV, 125. — D'Avranches, abandonné par les Français et pillé par les Anglais, 202.

- Du duc de Bourgogne devant Neuss; ce qu'il renfermait, VI, 408. — Butin immense trouvé dans celui de ce prince à Granson. V. Butin.
- Position formidable de celui de Granson, VII, 157. — Du même à Nanci. V. Nanci.
- Des Suisses, formé par ordre de Louis XI, et sa revue, VIII, 84.
- CAMPO-BASSO, capitaine italien, passe au service du duc de Bourgogne, VI, 353. — Comblé de faveur et d'argent par ce prince, 406.
- Au combat de Neuss, VII, 55. — Sa conduite perfide, 110. — Pense à abandonner le duc de Bourgogne, 165. — Comment il le trompe, 204. — Il est repoussé par le roi, 205. — Ses offres sont accueillies, 206. — Reçoit un soufflet du Duc, 208. — Complot qu'il dresse contre le Duc, 216. — Offre ses services au duc de Lorraine, *ib.* — Les Suisses le refusent, 218. — Poste qu'il choisit pour couper la retraite aux Bourguignons, 220. — Aide à retrouver le corps du duc de Bourgogne, 225.
- CANDORIER (Jean), maire de La Rochelle. Comment il se débarrasse des Anglais, I, 89.
- CANET (Jean), barbier anglais. Ce qu'il dit du duc d'Orléans, IV, 34.
- CANNY (le sire Albert de). Son ambassade, III, 21. — Danger qu'il court, *ib.* — Réponse qu'il reçoit du duc de Bourgogne, 25. — Son imprudence le fait renfermer à la Bastille, *ib.* — Il en est nommé capitaine, 47.
- CANONNIER lorrain, cité, III, 305.
- CANONS des Gantois. V. Ribaudequins. — Douze cents pièces de canon réunies devant Calais par le duc de Bourgogne, II, 102. — A mains, au siège d'Arras, 383. — Canon dit *la Bourgeoise*. V. ce mot.
- CANTONS suisses. Leurs réponses aux ambassadeurs du duc de Bourgogne, VI, 365, 369, — et à ceux du roi, 412. — Armement général et noms des milices, 415. — Remportent la victoire à Héricourt sur les Bourguignons et les Lombards, 418. V. aussi Suisses et Traités.
- Leurs ambassadeurs au roi de France et à la cour de Bourgogne, VII, 316. — Sont mal reçus par Craon, *ib.* — Sont joués par le roi, 319. — Veulent rester neutres, 321. — Font alliance avec Maximilien, 380. — Comment Louis XI traite avec eux, malgré son conseil, 381.
- CANTORBERY (l'archevêque de), chargé d'une mission par le roi d'Angleterre, III, 96.
- CAPELUCHE, bourreau de Paris, à la tête de la populace, III, 57. — Tue une femme dans la rue, *ib.* — Il est accusé et exécuté, 58.

CAPITAINE GÉNÉRAL. Cette dignité est conférée au duc de Bourgogne, I, 114.

CAPITAINES. Règlement sur ceux qui ont droit de prendre ce titre, IV, 197.

CAPITULATIONS violées. V. Braine, Corbie, Dôle, Montdidier, Nesle, Roye.—A Briey par le comte Campo-Basso, VII, 91. — A Granson, 156.

CARDINAL de Laon (le) meurt empoisonné, I, 256, 257. — Balue; — de Bourbon à Arras; — Julien de la Rovère; — de Lorraine, de Saint-Pierre. V. tous ces noms.

— Des Ursins, envoyé par le roi aux Anglais pour traiter de la paix, III, 66.

CARDINAUX réunis à Agnani. Sont cause du schisme, et comment, I 95.—Ceux d'Avignon abandonnent Benoît XIII, 416.

CARDONE (le comte de), ambassadeur d'Espagne, VII, 10.

CARTELS et DÉFIS. Lettres à ce sujet. V. Lettres, Combats singuliers, Joutes.

CARTULAIRES de Dijon, manuscrit cité, I, 76 (*à la note*).

CASENOVE (Guillaume), dit Coulon, nommé amiral de France, VI, 426.

—Rend les galères napolitaines, VII, 19.

—Détruit la flotte des Hollandais, VIII, 14.

CASQUE du duc de Bourgogne, sa beauté, III, 150.

—De Charles VII à son entrée dans Paris, IV, 170.

CASTEL (Jean), religieux de Saint-Denis. Travail dont il est chargé pour l'éducation du Dauphin. V. Chroniques.

CASTELBON (le vicomte de) réclame le comte de Foix, I, 290.

CASTILLE (expédition des Français en), I, 227.

—Envoie des secours à la France, III 96.

—Ambassadeurs de ce royaume à Arras, IV, 67.

—Succession de Castille disputée par deux princesses, VII, 9.

—Ce que Louis XI dispose à cet égard, 10.

CASTILLE (le roi de), don Ferdinand. Son entrevue avec Louis XI. Description de leurs costumes, V, 202.

—Sa mort et ce qui en résulte pour le duc de Bourgogne, VII, 8.—Alliance de son fils recherchée par Louis XI, et pourquoi, 549, 550.

CASTILLON. Siège et prise de cette ville par Charles VII,

bataille de ce nom gagnée sur les Anglais, et ses grands résultats pour la France, V, 28, 30.—Talbot y est tué avec son fils. V. ce nom.

CASTRES (le comte de), fils du comte de la Marche, se trouve au combat de Formigni, IV, 361.—Assiste au siège de Bordeaux, 369.

CATALOGNE. Expédition de Louis XI dans ce pays, V, 197.

CATHERINE (Madame). Son mariage, IV, 183.—Son entrée à Cambrai. *ib.*—Meurt à dix-sept ans, 329.

CATHIERINE, fille de Bourgogne, mariée au fils du roi de Sicile, II, 216.

CATHERINE DE BOURBON, mariée au prince Adolphe de Gueldre, VI, 297.

CATHERINE DE FOIX hérite de la Navarre, VIII, 132.

CATHERINE DE GUELDRÉ. Son traité d'alliance avec le roi de France, VIII, 26.

CATHIERINE, visionnaire de La Rochelle, III, 368. — Traverse les plans de la pucelle d'Orléans, 369.

CATHERINE (Sainte-) des Écoliers. Louis XI va y prendre l'oriflamme, V, 317.

CATHIERINE (Sainte-) de Fierbois. Ce qu'on trouve dans sa chapelle, III, 286.

CAUCHON (Pierre), évêque de Beauvais. Sa cruauté envers les ecclésiastiques, III, 163, 166. — Chassé de la ville, 345. — Manèges infâmes de ce prélat envers la Pucelle, 396. — Blasphème contre un défenseur de cette illustre héroïne, 401. — Lui impose silence sur l'échafaud, 403.

CAUX (le pays de) revient au roi, IV, 104. — Ravagé par les Anglais, 103.

—Pris par le duc de Bourgogne, VI, 284, 286.

CAVALIERS lombards, cités pour leurs belles armures, II, 223.

CAVEAUX de l'abbaye de Saint-Denis. Sont célèbres par les sépultures des rois, IV, 101.

CÉLESTINS de Paris (couvent des). Belle chapelle qui y est fondée par le duc d'Orléans en expiation de ses désordres, I, 352.

—De Marcoussis. Ce qui s'y passe, II, 298.

CÉPHALONIE. Ce que les chevaliers français en racontent, I, 403.

CERCUEIL du sire d'Amboise. Ce qu'on en raconte en Bourgogne, VIII, 98.

CERDAGNE. Importance que Louis XI met à acquérir cette province, VII, 404. — Il se décide à l'abandonner, *ib.*

CÉRÉMONIES funèbres pour les croisés tués à Nicopolis, I, 396.
— Aux funérailles de Buguesclin. — A celles du duc de Bourgogne et autres. V. Funérailles.

CERVOLLES (Arnaud de), surnommé l'archiprêtre, célèbre chef de compagnies. V. Arnaud.

CHABANNE (le sire de) vient secourir Orléans, III, 265. — Ses expéditions chevaleresques, 414.

— Chef des écorcheurs, IV, 166. — Son démêlé avec le sire de Granson et ce qui s'ensuit, 255 et suiv. — Son château de Montaigu est pillé par le sire de Pesme, et son fils enlevé, 254. — Accords des deux chevaliers, 255. — Nommé comte de Dammartin. Sa haute faveur. *Pour la suite*, V. Dammartin.

CHABOT (le sire de) périt à la journée des Harengs ou de Rouvrai, III, 566.

CHABOT POUPART, argentier du roi. Ses concussions, II, 506.

CHAILLY (le sire de), à l'attaque de la Bastille des Tournelles d'Orléans. V. Orléans et Siège.

CHAINES tendues à Paris, I, 154. — Sont enlevées et portées à Vincennes, 176.

— Plus de six cents sont forgées et placées, II, 83. — Sont enlevées de nouveau et portées à la Bastille, 442.

— Et replacées encore, III, 54.

— Et par ordre de Louis XI, V, 296.

CHAISE-DIEU, couvent d'Auvergne. Ce qui s'y passe, VI, 50.

CHALONS. Le comté de ce nom enlevé à main armée, II, 592.

CHALONS (ville de). Son présent au baptême du duc Jean, I, 88.

— Se rend au duc de Bourgogne, III, 18, — puis à Charles VII, 529.

— Ce qui se passe d'important dans la salle de l'évêché, IV, 255.

— Le roi et la duchesse de Bourgogne y ont une entrevue, 508, 509.

CHALONS (comtes de), et autres seigneurs de ce nom. V. Jacques de Châlons, Jean de Châlons, Louis de Châlons.

CHALUS (le château de) est repris, II, 98.

CHALUS (le sire Robert de) soutient presque seul l'honneur du roi, II, 102.

CHAMBERY. Les États de Savoie s'y rassemblent, VII, 194 — La ville est retenue par Louis XI, *ib.*

CHAMBRE de Saint-Louis au Louvre, citée, II, 79.

CHAMBRE DES COMPTES (la) est interdite, II, 207. — Ses abus signalés au roi, 511.

CHAMBRE DU CONSEIL de Bourgogne. Ses attributions, III, 172. — Ses membres, *ib.*

CHAMBRE (le comte de la), cause de la guerre en Piémont, VIII, 93. — Il est arrêté, *ib.*

CHAMP DE BATAILLE de Nicopolis, visité par le vainqueur, I, 595. — Détails remarquables, *ib.*

— D'Azincourt, II, 428 et suiv.

— Usage des Suisses cité à l'occasion du champ de bataille de Morat, VII, 182.

CHAMPAGNE (la) recouvrée par Charles VII, III, 526.

— Pacifiée de nouveau, IV, 255.

CHAMPMOL (chartreuse de). On y voyait la sépulture des ducs de Bourgogne, VI, 569.

CHANCELIER de France changé par intrigue, I, 422.

— Nommé par élection, et pourquoi, II, 6. — Accusé devant le roi par l'Université, 512. — D'Aquitaine chassé du conseil, 517.

— Chancelier de France tué au palais par le peuple, III, 51.

CHANCELIERS de France depuis 1568 à 1477.

Gilles Aycelin de Montagu, évêque de Thérouenne, chancelier du roi Jean, jusqu'en 1578. — Jean de Dormans, cardinal de Beauvais, chancelier de Normandie pendant la captivité du roi; reçoit les sceaux du roi en 1561. — Guillaume de Dormans, chancelier de Normandie, puis du Dauphiné, nommé chancelier de France en 1571. — Pierre d'Orgemont, élu par voie de scrutin en présence de Charles V en 1575. — Miles de Dormans, évêque de Beauvais, élu en 1580. — Pierre de Giac, seigneur de Soupy, premier chambellan de Charles VI, nommé en 1585. — Arnaud de Corbie, sire de Joigny, premier président du Parlement de Paris en 1588, rétabli pour la seconde fois en 1409. — Nicolas du Bois, dit du Bose, évêque de Bayeux, premier président de la chambre des comptes de Paris, nommé chancelier en 1597. — Jean de Montagu, archevêque de Sens, nommé en 1403, rétabli en 1409, et tué à Azincourt en 1415. Eustache de Laistre, seigneur d'Escari, nommé en 1415, destitué et rétabli par les Bourguignons en 1418. — Henri le Corgne, dit de Marle, sire de Versigny, nommé en 1415, assassiné en 1418. — Robert Maçon, seigneur de Trèves, nommé par le Dauphin en 1418. — Jean le Clerc, sire de Luzarche, en 1420. — Martin Gouge de Cherpaigne, évêque de Clermont,

nommé chancelier de France et du Dauphiné pendant la régence en 1421. — Renaud de Chartres, archevêque Reims et cardinal, nommé en 1424, réélu en 1428. — Louis de Luxembourg, évêque de Théroutenne, nommé par Henri VI se disant roi de France, en 1424. — Thomas Hoo, chancelier anglais, reçoit les sceaux du même Henri VI en 1456. — Guillaume Juvénal des Ursins, seigneur de Trainel, vicomte de Troyes, nommé en 1443, destitué en 1461, rétabli en 1463. — Pierre de Morvillier, sire de Clari, élu en 1461. — Pierre d'Oriolle, sire de Loiré, nommé en 1472. — Guillaume de Rochefort, sire de Pleuvant, nommé en 1483, confirmé par Charles VIII. Pour les détails des événements où ils ont figuré, V. aux noms de chacun.

CHANDOS, écuyer anglais. Ce qu'il vient dire aux Français devant Troyes, I, 113.

CHANOINE. Privilège accordé au duc de Berri à ce sujet, I, 273.

CHANOINE D'HONNEUR, dignité conférée au roi et à ses frères, I, 333.

CHANOINES de Rouen (les) prennent les armes, III, 18.

CHANTEREINE (de), grand commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, soutient le siège à Saint-Omer, VII, 504.

CHAPEAU à l'italienne du duc de Bourgogne, pris par les Suisses. Richesse de cette coiffure et ce qu'elle devient, VII, 548.

CHAPELLE dans l'église des Célestins, I, 532; — de Lelighen qui sert à des conférences, 535.

— Chapelle funèbre à l'hôtel Saint-Paul, III, 179.

CHAPELLE magnifique du duc de Bourgogne : sa description, VI, 508. — Est exposée pour son sacre dans l'église de Saint-Maximin, 513.

— Est prise par les Suisses après la victoire de Granson, VII, 146.

CHAPELLE (Sainte-). V. Sainte-Chapelle.

CHAPERONS BLANCS. Origine de cette confrérie, I, 99.

Leurs désordres, *ib.* — Résistent au souverain de Flandre, 106, 107. — Sont maîtres des bourgeois et les rangent, 108.

— Ce signallement est de nouveau adopté. II, 528; — même par le roi et les cours, 530.

— Chaperons bleus à l'ordre du jour, III, 35.

— Chaperons blancs reparaissent à Gand, IV, 577.

CHAPITRE de Lyon. Ses démêlés avec la comtesse de Savoie, I, 335. — Honneur qu'il rend à cette princesse et à son mari, *ib.*

CHAPITRE de la Toison-d'Or tenu par le duc de Bourgogne. V. son nom et Toison-d'Or. — Tenu par Maximilien d'Autriche, VII, 566.

— Pour l'origine de cet ordre, V. Toison-d'Or. — Autre tenu en 1481 par le duc d'Autriche. Déggradations de chevaliers félons, VIII, 81.

CHARDONS pris pour une forêt de lances, mettent toute une armée sur pied, V, 521, 522.

CHARENTON. Son pont levé, et pourquoi, II, 597.

— Autre événement, III, 61.

— Occupé par l'armée de la ligue, V, 512.

CHARIOT couvert en étoffe d'argent, I, 187.

CHARITÉ-SUR-LOIRE (la) prise par les compagnies, I, 72.

— Dégagé, 75.

— Surprise par un chef de compagnies, III, 206. — Assiégée de nouveau, 569.

CHARLEMAGNE. Ses efforts pour civiliser ses contemporains, I, *préf.*, 52.

— Sa croix de victoire, citée, VIII, 171.

CHARLES IV (empereur) donne la comté de Bourgogne au duc de Touraine, I, 68. — Vient en France en pèlerinage, 96.

CHARLES V, n'étant que Dauphin, se retire à la bataille de Poitiers, I, 62. — Ne fait rien pour la délivrance du roi Jean, son père, *ib.* — Est sacré à Reims, 65. — Sa lettre de donation du duché de Bourgogne au duc Philippe son frère. V. Donations, Lettres. — Médiateur entre le duc de Touraine et Marguerite de France. V. Marguerite. — Ajourne le duc de Galles devant le Parlement de Paris, 85. — Projette une descente en Angleterre, *ib.* — Défend de livrer bataille, 84. — Licencie une belle armée, *ib.* — Il regagne toutes ses provinces par sa sagesse et sans bataille, 90. — Médiateur entre le duc de Bourgogne et l'évêque d'Autun, 91. — Temporise avec les Anglais, *ib.* — S'oppose au départ du Pape à Avignon, 92. — Plusieurs cardinaux pensent à le choisir lui-même pour Pape, 95. — Sa maladie, 117. — Ses derniers soins pour le royaume, 119. — Sa piété envers la sainte Couronne, 120. — Son humilité, 121. — Donne sa bénédiction à son fils, *ib.* — Sa mort, 122. — Éloge de ce prince et de son règne, 56 de la *Préface*.

— Ordonnance de ce prince touchant la Normandie, remise en vigueur, V, 542.

CHARLES VI, n'étant que Dauphin, reçoit la bénédiction de son père, I, 121. — Son conseil de tutelle, 125. — Triste état de la France lors de son arrivéé à la couronne, 122. — Est sacré

- à Reims, 126. — Vient à Paris, 127. — Il abolit les aides et gabelles à la suite d'une sédition, 129. — Sa personne confiée aux ducs de Bourgogne et de Bourbon, 150. — Est conduit à Rouen pour apaiser une révolte, 152. — Reçoit les députés du peuple au château de Vincennes, 154. — Fait son entrée à Paris, *ib.* — Entre au conseil un épervier sur le poing, 155. — Il veut prendre les armes et marcher contre les Flamands, *ib.* — Il reçoit des lettres des révoltés, 156. — Va à Saint-Denis prendre l'oriflamme, 159. — Marche contre les villes de Flandre, 160. — Sa réponse au connétable de Clisson, 168. — Gagne la bataille de Roosebecque, 170. — Sa réponse au comte de Flandre, 171. — Son entrée militaire à Paris, 176. — Il épouse Isabelle de Bavière, 197. — Il veut aller à la guerre de Brabant, 250. — Il fait déclarer sa majorité, 256. — Son portrait, 257. — Rappelle le duc de Bourgogne. Dépenses, fêtes et représentations inutiles, 258, 259. — Comment il acquiert le comté de Blois, 292. — Ses prétentions sur le comté de Foix, 259. — Il lui naît un dauphin, 293. — Ses projets de croisades contre les Turcs en Terre-Sainte, 296. — Commencement de sa maladie, 297. — Comment il prend l'affaire de son connétable, 301. — Vent faire la guerre au duc de Bretagne qui soutient Craon, 304. — Oppositions qu'il éprouve, *ib.* — Donne le duché d'Orléans à son frère, 305. — Sa santé s'altère, *ib.* — Rend au duc de Berri son gouvernement, 306. — Le mal empire, *ib.* — Aventure de la forêt du Mans, 309 et suiv. — Douleur générale à la nouvelle de sa démence 312, 314. — Éprouve quelque soulagement, 315. — Demande sa femme et son fils, 322. — Fait grâce à de La Rivière et à Noviant, 329. — Présente au Parlement son ordonnance de regence, *ib.* — Dangers qu'il court à l'hôtel Saint-Pol, 331. — Fureur du peuple contre les princes, *ib.* — Reçoit Robert l'Hermite, 336. — Retombe dans sa démence, 339. — Il revient à son bon sens, 340. — Sentence qu'il rend dans l'affaire de son prévôt des marchands Juvénal des Ursins, 342. — Rend la liberté à ses ministres, 345. — Va en pèlerinage, *ib.* — Reçoit l'Université avec honneur, 346. — Nouveaux accès de folie, 373, 409. — Traitement ridicule des deux moines Augustins, 310. — Vent qu'on le tue, *ib.* — Ses paroles remarquables à Derby, 424.
- Il laisse le duc d'Orléans gouverner le royaume, II, 12, 15. — Ceux qui l'entourent abusent de son état, 15. — Le conseil du roi donne la direction des affaires au duc de Bourgogne, 16. — Accorde au duc de Bourgogne des lettres de justification, 143. — Ce qu'il lui dit de remarquable, 144. — Enlevé de Paris par ordre de la reine, 188. — Accueil qu'il fait à Tours aux bourgeois de Paris, 192. — Il leur promet de revenir, 193.
- Comment il reçoit le duc de Bourgogne, 193. — Jugement qu'il prononce, 196. — Revient à Paris, 198. — Vent marcher en personne contre les rebelles, 229. — Ce que lui dit l'Université, *ib.* — Apprend la trahison du duc de Berri, et ce qui en résulte, 280. — Marche contre le duc de Berri,

285. — Recouvre la santé. Son action de grâces, 550. — Il prend le chaperon blanc, 555. — On lui rend compte de la situation du royaume, 558. — Les corporations de Paris lui présentent leurs harangues, 547. — Revient à Paris, 552. — Tient un lit de justice au Parlement, 555. — Reçoit une lettre du duc de Bourgogne, 558. — Fait le siège de Compiègne, 572. — Marche sur Soissons, 576. — Fait trancher la tête au gouverneur, 579. — Va en pèlerinage après avoir fait recueillir les reliques profanées, 589. — Est sollicité de pardonner au duc de Bourgogne, 585. — Il signe le traité d'Arras, 589. — Revient à Paris, *ib.* — Reçoit une lettre du duc de Bourgogne, 410. — Veut aller à l'armée, 420. — Apprend la défaite de son armée, 451. — Revient à Paris et y donne l'épée de connétable au comte d'Armagnac, 456. — S'enferme au Louvre, 441.

— Il fait exécuter le sire de Bosredon, III, 15. — Il exile la reine, *ib.* — Tombe malade à Pontoise, 81. — Vient à Saint-Denis, 94. — Reçoit à Troyes le roi d'Angleterre, 124. — Signe le traité de Troyes, 152. — Fait son entrée à Paris avec le roi d'Angleterre, 142. — Loge à l'hôtel Saint-Paul, 144. — Tient un lit de justice, 145. — Donne des lettres de justice contre les meurtriers de Jean-sans-Peur, 147. — Sa détresse à Paris, 148; — et est abandonné, *ib.* — Visité par le roi d'Angleterre, 155. — Sa mort, 178. — Ses obsèques, 179.

CHARLES VII. Son couronnement à Poitiers, III, 182. — Plusieurs seigneurs passent de son côté, *ib.* — Noms des provinces qui tiennent pour lui, 185. — Danger qu'il court à La Rochelle, 195. — Fait la guerre dans le Maine et en Anjou, 198. — Fait la guerre aux Anglais en Champagne, *ib.* — Siège de Crevant, *ib.* — Ses gens défont un parti d'Anglais en Anjou, 202. — Réjouissances des villes pour la naissance de son fils, 205. — On se plaint de son conseil, *ib.* — Plusieurs seigneurs se déclarent pour lui, 204. — Reçoit un secours de Milan, 205. — Le duc de Bourgogne lui propose la paix, 208. — Perd la bataille de Verneuil, 212. — Détails de cette affaire, 214. — Son conseil est enfin dissous, 256. — La paix de 1426 est consommée. Il veut se réconcilier avec le duc de Bourgogne, 257. — Est toujours mal gouverné, 241. — Son nouveau conseil est massacré, 255. — On lui en donne un autre et ce qu'il en dit, *ib.* — Il s'enferme à Châtelleraut, 256. — Les comtes de Clermont et de la Marche tâchent de l'enlever, 257. — Tient bon à Poitiers, *ib.* — Abandonné de tous les seigneurs, 259. — Est sans argent, 260. — Comment il traite deux chevaliers, *ib.* — Aimé de ses serviteurs et du peuple, *ib.* — Son départ pour Reims, 528. — Est obsédé par la Trémouille, *ib.* — Refuse d'entrer à Orléans, *ib.* — Assiège Troyes, 529. — Entre à Reims et est sacré, 285. — Marche sur Paris, 556. — En présence du duc de Bedford, 545. — Traite avec le duc de Bourgogne pour la paix, 547. — S'avance sur Paris. Préparatifs de défense, 555. — Premières

attaques, 534. — Le duc de Bourgogne lui envoie des ambassadeurs pour traiter de la paix, 421.

- Son insouciance pour le royaume, IV, 28. — Assemble ses États à Tours, 29. — Protège le concile de Bâle, 41. — Son alliance avec l'empereur d'Allemagne, 46. — Envoie des ambassadeurs au roi d'Angleterre, 58, 62. — S'adresse au Pape pour aider à la paix, 59. — Arrivée de ses ambassadeurs à Arras, 68. — Propositions qu'il fait faire au duc de Bourgogne, 83. — Le traité est signé, 92. — Il est reconnu roi de France par le duc de Bourgogne, *ib.* — Il fait assembler les États à Tours, 94. — Ce qu'il y dit aux ambassadeurs du Duc, 95. — S'occupe peu des désordres du royaume, 107. — Baptême d'un fils, 108. — Tient les États du Languedoc à Vienne, 166; — puis à Montpellier, *ib.* — Gouverne avec douceur, 167. — Le duc de Bourgogne lui reproche son indolence, *ib.* Sa valeur au siège de Montereau, 169. — Son entrée à Paris, 170. — Description de son costume, *ib.* — Se laisse influencer contre le connétable, 177. — Lui rend ses bonnes grâces, 188, Vient à son secours à Meaux, 190. — Tient ses États-Généraux à Orléans, 195. — Noms de ceux qui parlent pour la paix et de ceux qui penchent pour la guerre, 196. — Rend son ordonnance contre les gens de guerre, 197. — Sa vigueur dans la révolte du Dauphin, 203, 206, 210, 211. — Reprend plusieurs villes, telles que Saint-Mexent, Chambon, Evreux, Montaigu, Évaux, Ebreuille, Aigueperse et autres, 207, 208. — S'occupe des affaires de l'Eglise, 221. — Secourt Louviers, 222. — Éprouve quelques revers, *ib.* — Termine la guerre entre René d'Anjou et le comte de Vaudemont, *ib.* — Sa sévérité pour la discipline militaire, 225. — Reçoit la soumission du comte de Saint-Pol, *ib.* — Reçoit les réclamations de la duchesse de Bourgogne sans la contenter, 224. — Assiège Creil, 225. — Sa bravoure au siège de Pontoise, 235. — S'empare de la place, 234. — Pacifie la Champagne, 235. — Répond aux princes sur leurs remontrances, 238, 243. — Reçoit le duc d'Orléans, 243. — Délivre Tartas, 270. — Prononce dans le différend de la duchesse de Comminges, 277. — Prive le Dauphin du sceau, 275. — L'envoie contre d'Armagnac, 276. — Va au siège de Metz, 289. — Reçu par René d'Anjou, 305. — S'occupe des compagnies d'ordonnance, 304. — Règlement à ce sujet, 303. — Contentement général, 307. — Travaille à chasser les Anglais du royaume, 345. — Sagesse de son conseil, 346; — et noms des principaux, *ib.* — Traite avec le duc de Bretagne, 349. — Envoie au duc de Bourgogne une ambassade, 350. — Conquêtes multipliées, 351, 352. — Essaie de prendre Rouen, 353. — Reçoit les députés, et traite avec les habitants, 354. — Assiège le château de Rouen, 355. — Reçoit les clefs, 357. — Son entrée dans la ville, *ib.* — Va à la cathédrale remercier Dieu, 378. — Assiège Harfleur et reçoit les habitants à composition, *ib.* — Reconvre Honfleur, 360. — Rempporte une grande victoire à Formigny, 362. —

S'empare de Caen, 565. — Assiège Falaise, 564. — Récouvre toute la Normandie, *ib.* — Met l'ordre partout et maintient la discipline, 565. — Ses armées s'emparent de plusieurs villes. V. Bergerac, Blaye, Bordeaux, Dax, Fronsac, Libourne. — Reçoit une Ambassade du duc de Bourgogne, 579. — Refuse de secourir les Gantois, 582. — Lettre très-remarquable qu'il en reçoit, 402. — Répond par une ambassade au duc de Bourgogne. V. ce mot.

- Ce qu'il pense de la croisade, V. 52. — Ce qu'il permet à ce sujet, 55. — Ses démêlés avec le Dauphin son fils, 48. — Comment il est joué par lui et le duc de Savoie, 49. — Déclare la guerre à ce dernier, 50. — Ses mesures sévères contre le Dauphin, 51. — Oublie les services de Jacques Cœur et l'abandonne à ses ennemis, 54. V. Cœur. — Son amour désordonné pour les femmes lui fait oublier la reine, 59. — Châteaux témoins de ses désordres, 60. — Mesures sévères contre le Dauphin, 65. — Reproches qu'il lui adresse, 65. — Lettre qu'il reçoit contre lui, 68. — Apprend la trahison du duc d'Alençon. V. ce nom. — Reçoit les ambassadeurs du duc de Bourgogne, et ce qu'il leur fait dire, 73. — Il entre en Dauphiné et s'en empare, *ib.* — Il se prépare à faire la guerre au duc de Bourgogne, 85. — Donne sa fille au roi de Bohême. V. ce nom. — Fait arrêter le duc d'Alençon. V. Ce nom. — Ce que dit de lui l'envoyé du roi d'Angleterre, 105. — Reproches qu'il fait au duc de Bourgogne, 116, 117. — Son renom en Italie, 121. — Ce qu'il pense de la croisade, *ib.* — Essaie de ramener le comte d'Armagnac, 125. — Il le fait attaquer, 127. — Reproches et réponses, 129. — Il refuse de soutenir le comte de Charolais contre son père, 156. — Sa douleur au sujet du Dauphin, 157. — Conseil qu'il donne à la reine d'Angleterre, 159. — Il tombe malade et refuse de manger, 160. — Le mal empire; sa mort chrétienne, 161. — Son éloge et tableau résumé de son règne, 161, 164. — Ce qu'il fait pour la Pucelle. V. ce nom. — Funérailles du roi Charles VII, 168, 175.

CHARLES D'AMBOISE, chargé de conquérir la Bourgogne, VII, 241. — Prend Auxonne, Besançon, Dôle, etc. V. ces noms. — Nommé gouverneur de Cambrai. V. ce nom. — Éloge de son gouvernement, 525. — Secours que lui envoie Louis XI, 417. — Soumet de nouveau la Bourgogne au roi, 418.

- Chargé de conquérir le duché de Luxembourg, VIII, 55. — Ses progrès, *ib.* — Sa mort et ce qu'on dit de lui, 97. — Ce que le roi fait faire pour lui, *ib.*

CHARLES D'ANJOU, oncle de Charles VII. V. Anjou.

CHARLES D'ANJOU, duc de Calabre, fils du comte du Maine. Ordre que Louis XI donne à son sujet, VII, 21.

CHARLES D'ARMAGNAC. Ce qu'il fait pour la mémoire de son frère, VI, 522.

CHARLES (Monsieur, duc de Berri), frère du roi. Comment il entre dans la ligue du Bien public, et ses autres actions. V. Berri.

CHARLES DE GUELDRE, âgé de huit ans, parcourt la ville de Nimègue à cheval, VI, 392.

CHARLES DE GUIENNE, frère de Louis XI, se réunit aux princes du sang. V. Ligue du Bien public.

— Efforts du roi pour le ramener, VI, 150. — Son apanage réglé, 159. — Enregistrement, 141. — Son serment, *ib.* — Entrevue entre les deux frères, 144, 145. — Résultats heureux pour Louis XI, 146. — L'ordre de la Toison-d'Or lui est envoyé par le Duc, 147. — Il le refuse, 148. — Il quitte son frère et revient dans son duché, 158. — Efforts de Louis XI pour regagner son amitié, 218. — Demande Marie de Bourgogne, 219. — Le roi s'y oppose, 257. — Ses projets sur Eléonore de Foix, 259. — Nouvelle inquiétude du roi à ce sujet, 241. — Ses intrigues contre le roi, 245. — Il rend tout au comte d'Armagnac, *ib.* — Traité d'alliance du roi et du duc de Bourgogne contre lui, 244, 245. — Le roi le presse de revenir à lui, 246. — Ses conseillers travaillent pour eux-mêmes, 247. — Son inconduite et désordre de sa cour, 249. — Il tombe malade, 250. — Bruit d'empoisonnement, 251. — Il est abandonné de ses officiers, *ib.* — Sa mort change la face des affaires, 254.

CHARLES d'ANGEST, grand-maitre des arbalétriers. Fait prisonnier, II, 274. — Comment sauvé de la mort, 276.

CHARLES (duc de Lorraine), 1^{er} du nom. Reçu à Dijon, III, 169. — Pour ses autres actions, V. Lorraine.

CHARLES (duc de Lorraine), 11^e du nom. Ce qu'il demande à Jeanne d'Arc et ce qu'elle lui dit, III, 276.

CHARLES (duc de Lorraine), 111^e du nom. V. René de Lorraine.

CHARLES, comte du Maine, représente au roi le triste état de la France en 1459, IV, 195.

— Hérite de la Provence, VIII, 24.

CHARLES-LE-MAUVAIS, roi de Navarre. Ravage la France, I, 69 et suiv. V. aussi Compagnies, Navarrois. — Perd toutes ses conquêtes et ses possessions, 97.

CHARLES DE SAVOIE. Mandé par Louis XI, et reconnu duc de Savoie sous la tutelle du roi, VIII, 106.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, VI, 1. — Fait son entrée à Gand, 5. — Terrible embarras où il se trouve dans cette ville, 15. — Ses nouveaux démêlés avec les Liégeois, V. ce nom; — et avec Louis XI et le comte de Nevers.

13, 16. — Comment vu des villes du Brabant, 20. — Châtie les révoltés de Malines, *ib.* — Ses intelligences avec le duc de Bretagne, 21. — Sa lettre à Louis XI reste sans réponse, 24. — Ses intelligences avec le roi d'Angleterre, 37. — Ses démêlés avec Louis XI. Reproches qu'il adresse à ses ambassadeurs, 40. — Sa belle armée, 46. — Victoire sur les Liégeois, 51, 52. — Prend Saint-Tron et Tongres. V. ces noms. — Son entrée à Liège et comment il la châtie, 52. — Son gouvernement, son activité, ses finances, etc., 52, 53. — Ordre de sa maison, 55. — Sévère discipline, 54. — Rend justice lui-même, *ib.* — Ses taxes exorbitantes, 55. — Comment il reçoit les commissaires des États, 67. — Préparatifs de son mariage, *ib.* — Son affection pour le comte de Saint-Pol, 68. Il s'irrite de son faste, 69. — Ses fiançailles avec Marguerite d'Angleterre, 73. — Fêtes du mariage, 76 à 79. — Se dispose à secourir le duc de Bretagne, 87. — Sa fureur en apprenant le traité d'Ancenis, *ib.* — Est abandonné par ses alliés, 88. — A une entrevue avec Louis XI, à Péronne, 95. — Nouvelles de Liège et ce qui en résulte, et fureur du Duc, 97. — Son conseil le décide enfin à ne pas trahir le roi, 100. — Alternatives de colère et de calme, 101. — Il obtient de Louis XI ce qu'il voulait, et ils jurent tous deux sur la croix de Saint-Laud, 102. — Danger qu'il court devant Liège, 109. — Donne l'assaut et se rend maître de la ville, 112. — Comment il traite les Liégeois, 113, — et les Gantois, *ib.* — Il rend la liberté à Louis XI, 114. — Ses relations avec l'Autriche, 116. — Il traite avec Sigismond, et ce qui en résulte, 120. — Sa justice terrible à Flessingue, 121. — Fait assembler les États de la Frise, 124. — Ses relations avec les seigneurs de l'Allemagne, *ib.* — Ambitionne le trône, 126. — Essaie de gagner le frère du roi, 147. — Son influence diminue auprès des princes, *ib.* — Part qu'il prend dans les troubles d'Angleterre, 158, 160. — Ses préparatifs de guerre contre Warwick, 162. — Comment il répond aux justifications de Louis XI, 169. — Comment il allègue l'histoire grecque, romaine et Charlemagne aux propositions et griefs du roi, 170. — Rupture complète, 175. — Il est mal vu de ses conseillers, 176. — Il est abandonné du duc de Bretagne, 179, — et de ses alliés les Suisses, 180. — Ravage les côtes de Normandie, 181. — Warwick lui échappe, 185. — Envoie en Angleterre le sire de Commines pour traiter, 188. — Suite des négociations, 190. — Sa lettre aux habitants de Calais, *ib.* — Fait saisir des marchandises, 193. — Interdit le commerce avec la France, 194. — Nouveaux griefs allégués contre lui par le roi, 196. — Ses complots, 197. — Est ajourné au Parlement, 199. — Ses projets sur l'Allemagne, 200. — Son caractère altier, 201. — Affaire de Jean Roc. V. Roc. — Il écrit au Parlement, et ce qu'il réclame, 205. — Embarras que lui suscite le roi de France, 204, 205, 206. — Ses villes attaquées ou gagnées, 208, 209. — Sa lettre à Dammartin, 210; — et réponse énergique qu'il en reçoit, 212. — Formation de son armée, 216. — Son artillerie

à Lille, 216. — Réunion de ses forces, *ib.* — Refuse sa fille au frère du roi, 219. — Proposition que lui fait Dammartin, 226. — Détails des armées de ce prince, 226. — Il écrit une lettre humble au roi, *ib.* — Trêve entre ces deux princes, 227. — Elle est signée, 255. — Aide Édouard à rentrer en Angleterre, 218. — Apprend les succès de ce prince, 255. — Son traité avec le roi est rompu, 254. — Menace le royaume, 267. — La mort du frère du roi change tout de face, 265. — Sa fureur contre Louis XI, *ib.* — Son entrée en France; massacre de Nesle. V. ce nom. — Il entre à cheval dans l'église de Nesle, pleine de sang, 266. — Prise de Roye, *ib.* — Son manifeste contre le roi, 267. — Assiège Beauvais. V. ce nom pour les détails. — Est forcé de lever le siège, 279. — Marche vers la Normandie, 284. — Il est surveillé par Dammartin, *ib.* — Son armée commence à souffrir, *ib.* — Brutalité de ce prince envers son chambellan, 285. — Echoue devant Rouen et Dieppe. V. ces noms. — Ses provinces sont aussi ravagées, 287. — Consent enfin à une trêve, 295. — Reprend ses projets sur l'Allemagne et le duché de Gueldre, 296. — Comment il traite de ce duché, 299. — Tient un chapitre de la Toison-d'Or, 300. — Résistance qu'il éprouve des villes du Duché, 301. — Assiège et prend Nimègue. V. ce nom. Ses conditions, 302. — Ses progrès en Allemagne, 305. — Veut être roi et vicair impérial, *ib.* — Promet sa fille à l'Autriche et au duc de Calabre, 304. — Trompe ce dernier et reprend l'écrit, 305. — Convoite la succession de la Lorraine, 306. — Ses propositions à la ville de Metz rejetées, 307. — Présent qu'il reçoit, 308. — Son faste, *ib.* — Sa magnifique chapelle. V. ce mot. — Son entrevue avec l'empereur d'Allemagne à Trèves, 309. — Son entrée à Trèves avec une suite brillante, 310. — Sa marche avec l'empereur, 311. — Ses prétentions exposées à l'assemblée de Trèves, 312. — Il est desservi auprès de l'empereur par Louis XI, 313. — Ses singulières idées au sujet de sa fille, 314. — Préparatifs magnifiques de son sacre comme roi des Romains, 315 et suiv. — Sa colère en apprenant le départ furtif de l'empereur, *ib.* — Fait alliance avec le duc de Lorraine, *ib.* — Est reçu à Nanci, *ib.* — Ses projets sur l'Allemagne l'occupent toujours, 331, 334. — Ses plaintes au Pape touchant son excommunication, 335. — Entre en Lorraine, 341. — Se met les Suisses à dos par les excès du gouverneur Hagenbach, 343, 344. — Pense à rétablir l'ancien royaume de Bourgogne, 346. — Se dirige sur l'Alsace, 347. — Les habitants se sauvent et les villes lui ferment leurs portes, 348. — Reçoit les ambassadeurs des villes suisses, et ce qu'il promet, *ib.* — Il passe le Rhin, 343. — Reçoit les ambassadeurs des villes du Rhin et des princes chrétiens, 349. — Ecoute la harangue de la ville de Berne; sa réponse hautaine, 350. — Son entrée magnifique à Dijon, 351. — Cérémonie de la bague, *ib.* — Tient ses Etats de Bourgogne, 352. — Pense toujours à se faire roi, 355. — Ses offres sont rejetées par Venise, 354. — Prend les Italiens et les Lombards à sa solde, *ib.* — Intervient dans l'affaire de l'archevêque de Cologne, 355. — S'em-

pare du Nivernais, 526. — Ses troupes sont repoussées par le roi, *ib.* — Perd l'alliance des Suisses, 538. — L'Alsace, l'Autriche, la Suisse et la France font alliance contre lui, 571 et suiv. — Réponse menaçante qu'il rend à Sigismond, 577. — Sa fureur en apprenant le supplice d'Hagenbach, 585. — Ce qu'il fait pour avoir la ville de Montbéliard, 584. — Ses nouvelles liaisons avec les Anglais et le duc de Bretagne contre la France, 585. — Nouveaux embarras que lui suscite Louis XI malgré la trêve de 1475, 587. — Offres considérables qu'il fait au comte de Saint-Pol, 590. — Passe quatre traités avec le roi d'Angleterre, 405. — S'engage à faire sacrer à l'avenir les rois de ce pays à Rheims comme rois de France, 404. — S'occupe de l'affaire de Cologne, 406. — Assiège Neuss. V. ce nom. Son armée est battue par les Suisses alliés à Héricourt, 419. — Essaie de faire descendre les Anglais en France, 425. — Sa lettre à ce sujet, *ib.*

— Reçoit le roi de Dannemark, VII, 5. — Échec devant Neuss, 4. — Perd la ville de Lintz après s'en être emparé, *ib.* — Résiste aux sollicitations d'accommodement, 5. — Ce qu'il dit aux envoyés du connétable, 6. — Est forcé de lever le siège de Neuss, 57. — Le duc de Lorraine se déclare contre lui. V. René de Lorraine. — Ce qu'il propose au roi d'Angleterre, 55. — Ses projets contre la Lorraine, *ib.* — Ce que lui promet le connétable, 54. — Est abandonné des Anglais, 66. — Reproches qu'il adresse à Édouard, 67. — Consent à une trêve avec le roi, 85. — Livre le connétable, 88. — Va en Lorraine, 91. — Il en prend possession, 92, 95. — Entre à Nanci, 110. — Assemble ses États, 111. — Ses projets gigantesques, 116. — Reçoit mal l'ambassade des Suisses, 119. — Leur fait la guerre, 120 et suiv. — Perd la bataille de Granson. V. ce nom. — Sa fuite par le Jura et le Nezeroy, 158. — Envoie vers Louis XI, et ce qu'il lui fait dire, *ib.* — Établit un nouveau camp à Lausanne, 159. — Il y tombe malade, *ib.* — Revient en santé et célèbre la Pâque, 160. — Ordonne de recruter une nouvelle armée, *ib.* — Fait fondre les cloches de Bourgogne et du pays de Vaud pour faire des canons, *ib.* — Sa lettre violente, *ib.* — Sa nouvelle armée, 161. — Abandonné de ses alliés, 165. — Menace le roi touchant les libertés du Saint-Siège, *ib.* — Ses dispositions pour la bataille de Morat, 175. — Commence l'attaque, 176. — Il perd la bataille et s'enfuit, 180. — Son armée détruite, son camp pillé, et son portrait porté à l'hôtel-de-ville de Morat, 181. — Sa conduite perfide envers la duchesse de Savoie, 185. — Ses demandes excessives aux États de Bourgogne, 185. — Se perd de plus en plus, 191. — Assiège la ville de Nanci. Relation du siège et des assauts. V. Nanci. — S'apprête à donner bataille au duc de Lorraine et aux Suisses, 215. — Mauvais présage et ce qu'il dit, *ib.* — Disposition de son armée, 216. — Complot de Campo-Basso contre sa personne, *ib.* — Engage l'action, 219. — Perd la bataille, 220. — Son corps est retrouvé dans l'eau, 225. Il est transporté à Nanci,

224. — Bruits singuliers qui courent sur sa personne, 225. — Caractère de ce prince, 227. — Son portrait, 232. — Son tombeau à l'église Saint-Georges de Nanci, 233. — Sa succession enlevée par Louis XI à sa fille Marie de Bourgogne. V. Bourgogne et Louis XI. — Procès contre Charles-le-Téméraire après sa mort, 371.
- CHARLES DE VALOIS. Simple nom donné à Charles VII par le duc de Bourgogne, III, 424.
- CHARLOTTE DE LUSIGNAN, héritière du royaume de Chypre. Son mariage, V, 352. — Perd son royaume, 233.
- CHARNI (le sire de), ou Pierre de Beaufremont. Nommé maréchal de Bourgogne, IV, 5. — Joûte à Arras contre un Espagnol, 70, 71. — Nommé la fleur des chevaliers, 249.
- CHAROLAIS (le comte de), fils de Jean-sans-Peur. Ce qu'il reçoit comme apanage, II, 277. On l'empêche d'aller combattre les Anglais, 418. — Il fait enterrer les morts de la bataille d'Azincourt, 430.
- CHAROLAIS (le comte de), II^e du nom, fils du duc Philippe le Bon. — Sa naissance, IV, 37. — Son éducation et son caractère, 380. — Son adresse et sa force, *ib.* — Sa fermeté dans la joûte de Bruxelles, 381. — Il reçoit le prix du tournoi, 382. — Il jure par saint Georges de combattre avec son père les Gantois, 384. — Envoyé par son père en reconnaissance à Moorbecque, 411. — Sa bravoure à Gavre, 431. — Sa fureur de ne pouvoir combattre, 412. — Délivre son père d'un grand danger à Gavre, 431.
- Sa bravoure et ses goûts chevaleresques, V, 2. — Sa charité et piété, *ib.* — Discussion entre le duc et la duchesse de Bourgogne touchant son mariage, 13. — Fiançailles conclues, 16. — Le Pape accorde la dispense, 21. — Conduite exemplaire du prince pour sa femme, *ib.* — Grande discorde entre le comte et le duc son père, 80. — Scène de l'oratoire, *ib.* — Départ précipité du Duc, 81. — Espèce de réconciliation funeste à la France, 82. — Il va à la chasse et perd le Dauphin; ce qui en résulte, 84, 85. — Mésintelligence entre le père et le fils au sujet du sire de Croy, 154, 155. — Proposition qu'il fait faire au roi, 156. — Manière dont il est reçu par Louis XI à Tours, 187. — S'égare à la chasse, et ce qui en résulte, *ib.* — Découvre un complot contre lui, 195. — Exécution des coupables, 195. — Ses excuses au duc son père, et ce qui en résulte, 216, 217, 218. — Il vient se réconcilier avec son père, 219. — Comment il répond aux ambassadeurs du roi, 263; — et ce qu'il leur fait dire en particulier, 268. — Sa haine contre les sires de Croy, 270, 271. — Signifie au sire de Quiévrain de quitter la cour, 274. — Devient maître du gouvernement de Bourgogne, 273. — Ses premiers actes pour la ligue du Bien public, 290. — Son armée, 291. — Tient Saint-Denis et Paris en échec, *ib.* — Vent barrer le retour au roi, 298. — Blessé à la ba-

taille de Monllhéry, 505. — Établit ses troupes près Paris, 521. — Son entrevue avec Louis XI, et ce qui en résulte, 525, 525. 526. — Il consent à la paix, 528. — Villes qu'il obtient de Louis XI en apanage, *ib.* — Ses griefs contre Louis XI, 547. — Comment il traite Dinant, 551, 554. — Ses griefs avec le roi et ce qu'il lui répond, 557. — Ses tentatives auprès de l'Angleterre, 559. — Vient voir son père malade, *ib.* — Nouvelle ligne contre le roi, *ib.* — Demande la bénédiction paternelle, 560. — Fait faire de magnifiques funérailles à son père, 560. — Caractère de ce prince, 564. — Devient duc de Bourgogne. V. Charles-le-Téméraire.

CHARON (château de). Ce qui s'y passe, VI, 145.

CHARTRE de privilège de la ville de Dijon, citée, I, 73. — Les Flamands réclament le maintien de leurs chartes, 170.

—Les Gantois perdent leur charte par suite de leurs révoltes, VI, 116.

CHARTES de communes accordées aux villes de Flandre, I, 97, — Chartes des privilèges de la Rochelle, citées, 90.

CHARTIER (Alain). V. Alain.

CHARTIER (Guillaume), évêque de Paris. Remonfrances qu'il fait au roi, et ce qui en résulte, V, 510.

—Sa mort et son épitaphe injurieuse, VI, 254.

CHARTRES (église de). Ce qui s'y passe de remarquable, III, 55.

—Surprise de la ville par le bâtard d'Orléans, IV, 9.

CHARTRES de privilèges. V. Chartes.

CHARTRES (les bourgeois de) fournissent des machines de guerre, I, 70. — Reçoivent en payement un château qu'ils pillent, 71.

—Ce qui s'y passe de remarquable, II, 194.

—La ville est prise par les Anglais, III, 259.

CHARTREUSE DE CHAMPMOL. Sa fondation près Dijon, I, 194. — Portée sur le testament du duc de Bourgogne, 222.

—Conserve les tombeaux des ducs de Bourgogne, VI, 569. — Celle de Dijon citée. V. ce nom.

CHARTREUX (prieur des). Sa visite au connétable, et ce qu'il lui dit d'étonnant sur le siège de Meaux, IV, 187, 188. — De Gand. V. Prieur.

CHASSA (Jean de). Célébrité de cet intrigant à la cour de Bourgogne, VI, 205. — Ce qu'on lui propose contre le Duc, 206.

CHASSE du due de Bourgogne, et ce qui s'y passe, II, 405.

—Du comte du Charolais et du duc de Bourgogne, V, 84, 85.—
Passion de Louis XI pour cet exercice, et cruauté qu'elle lui
fait commettre, 277. V. aussi Lévriers.

CHASSE de Saint-Acaire. V. Figure en cire.— De saint Julien,
visitée par le duc de Bourbon, qui y fait un vœu, I, 514, 515.

—De saint Louis, dépouillée à Saint-Denis, et pourquoi, III, 16.

—De saint Liévin, en grand honneur à Gand. Ce qui arrive à son
sujet, VI, 7, 15. — Règlement sévère du Duc au sujet de cette
relique, 116. — De saint Angadresme, portée sur les murailles
de la ville de Beauvais. V. Angadresme, Beauvais. — De sainte
Pétronille à Rome. Ce qu'on en raconte, 178.

—De saint André, trouvée au camp du duc de Bourgogne, VII,
146.

CHASTELLUX (maréchal). Ses gens pillent Saint-Denis et le
couvent, III, 94. — Défend Crevant, 197. — Il est dégagé, 201.
— Privilège de ses descendants aînés, 202.

CHAT (le), grande machine de guerre, citée, III, 252.

CHATEAU-GUYON (le sire de), à la bataille de Granson, com-
mande la cavalerie du Duc, VII, 142. — Sa bravoure et sa
mort, *ib.*

CHATEAU-GUYON (Hugues de), commande à Morat, VII, 175.
— Livre la ville de Poligny et passe au service du roi, 419.

CHATEAUBRIANT (le sire de) arme contre l'Angleterre, II,
65.

CHATEAUDUN tient bon contre les Anglais, III, 259.

CHATEAU-CHINON. Ce qui s'y passe entre les Bourguignons
et les Français, VII, 41. V. aussi Chinon.

CHATEAU-GAILLARD surpris par La Hire, III, 551.

CHATEAU-MORAND (le sire de), chargé de se saisir du conné-
table de Clisson. V. ce nom. — Envoyé à Bajazet pour la ran-
çon des prisonniers de Nicopolis, I, 599.

CHATEAUNEUF (le sieur de), chancelier. Ce qu'il dit de l'or-
donnance de Louis XI sur les révélations, VII, 542.

CHATEAU-THIERRY (comté de), converti en pairie, I, 421.

CHATEAU-THIERRY (ville de). Se rend, III, 557.

CHATEAU-VILAIN (le sire de), très-estimé, IV, 6.—Veut faire
sa paix avec le roi, *ib.* — Le traité est conclu, 20.

CHATEAUX ROYAUX. Les mailloins veulent les raser tous,
I, 160. — Autres cités, et faits qui s'y passent. V. Amboise,

Chinon, Compiègne, Louvre, Montils-les-Tours, Plessis, Tournelles.

CHATELAR (château du). Ce qui s'y passe, V, 64.

CHATELLENIE de Cambrai réclamée par Louis XI, et pourquoi, VII, 553.

CHATELET (le sire du) fait la guerre en Lorraine, III, 418. — Se porte garant pour le duc René, 450.

—Est armé chevalier à Gavre, IV, 429.

CHATELET (le petit). Époque de sa construction, I, 151.

—Massacres horribles d'évêques et de magistrats dans les prisons du grand et du petit Châtelet, III, 51. — Il est fortifié, 55.

CHATILLON (le sire de), nommé amiral par le duc de Bourgogne, II, 114.

—Veut défendre Reims, III, 535.

—Fait le siège de Meaux. IV, 188. — Envoyé contre Armagnac, 276.

—Suit le parti du Dauphin, V, 42, — Nommé gouverneur du Dauphiné par le roi, 82.

CHATRE (Clande de la) rentre au service du roi, VI, 292. — Ses belles paroles au roi, *ib.* — Présent et commission qu'il reçoit du roi, 295.

CHAUMONT (Denis), un des chefs de la faction des bouchers, II, 522 — Nommé commandant de Saint-Cloud, 550 — Entre au conseil pour s'opposer à la paix, 559.

—Arrête le sire de la Trémoille, IV, 27. — Est chassé de la cour, 29. — Engage le Dauphin à se révolter contre son père, 204.

—Prend parti dans la ligue du Bien public, V, 281,

CHAUMONT (le sire de), ou Louis d'Amboise, gouverneur de Champagne, est chargé de délivrer la duchesse de Savoie, VII, 193, 196. — Comment il surprend la ville de Dôle. V. Dôle. — S'avance vers le Luxembourg. V. ce nom.

CHAUSSEE de Brunchaut, citée, II, 175.

CHAUVIN, chancelier de Bretagne. Éloge de ce magistrat, VII, 547. — Ce que Louis XI lui apprend de son maître, *ib.*

—Mis en prison ; réclame la juridiction du Parlement, VIII, 160. — Sa mort en prison, *ib.*

CHERBOURG rendu par les Anglais, I, 258.

—Gages de sa capitainerie, II, 509.

- Reprise par les Anglais, III, 65.
- Reprise par les Français, IV, 564.
- CHEVAL BLANC. Était une marque de souveraineté, V, 178.
 - Du duc de Bourgogne à son entrée dans Paris. V. Harnachement.
- Harnachement du cheval de Charles VII à son entrée à Paris, IV, 170.
- Du duc de Bourgogne, laissé tout harnaché aux chanoines de la cathédrale, VII, 110.
- CHEVALERIE FRANÇAISE. Bel éloge qu'en font les Anglais, I, 115 — Conférée par Charles VI, et fêtes à ce sujet, 259. — Peinture de son indiscipline dans les croisades, 284, 288. — Sa bravoure et sa destruction à Nicopolis, 391, 395. — Les restes amenés devant Bajazet, 394, — et sont massacrés, 394, 395.
- CHEVALIER (maitre), trésorier de France, prend au nom de Louis XI possession des villes de la Somme, V, 207.
- CHEVALIER DU CYGNE (le). Son entreprise, V, 7.
- CHEVALIERS et hommes d'armes. Ce qu'on en dit, I, *pref.*, 45, 46.
- CHEVALIERS (les) de Flandre sont déconfits par les Gantois, I, 105. — Ils prennent les armes contre le peuple, 150.
 - De Rhodes. Leur belle défense, VIII, 168.
- CHEVREUSE (le seigneur de), un des commissaires nommés pour faire une enquête sur les exactions du duc de Berri en Languedoc, I, 269.
 - Concourt à la prise de Paris, III, 45.
- CHENS des montagnes suisse. Commencent l'attaque à la bataille de Morat, VII, 177.
- CHIMAY (le sire de), envoyé à Louis XI, et ses paroles énergiques, V, 196.
 - Reste fidèle au duc de Bourgogne, VII, 192, 201. — Veut l'éclairer sur sa position critique, 204. — Est fait prisonnier à la bataille de Nanci, 221.
 - Gouverneur du Luxembourg; résiste avec peine, VIII, 55. — Signe un traité d'alliance avec les ambassadeurs de Bretagne, 79.
- CHINON. Ce qui se passe dans sa grande prairie, III, 256. — Son château surpris par les gens du roi, 256. — Les trois Etats y sont assemblés par le roi, 262. — Séjour ordinaire de Charles VII, 421.
 - Ce qui s'y passe de barbare envers le comte du Perche, VIII, 87.

CHIZÉ (le sire de), capitaine de Meaux, III, 166. — Ce qui lui arrive, 175.

CHOISEUL (le sire de). Sa bravoure en Flandre, II, 98. — Gardé par la duchesse de Bourgogne pour la défendre au château de Rouvre, 576.

CHOISY-SUR-OISE, cité, III, 555. — Assiégé par les Anglais, 575. — Tentatives et faits d'armes pour sa délivrance, 574.

CHOUARD (maître Jean), lieutenant civil de Paris, député aux habitants par les princes, V, 514.

CHRÉTIEN I^{er}, roi de Danemark, de Suède, etc. Son pèlerinage à Rome, VII, 2. — Essaie de réconcilier les princes chrétiens, 5, 5.

CHRISTINE DE PISAN écrit la vie de Charles V, II, 54.

CHRISTOPHE D'HARCOURT, évêque de Castres, soutient la mission de Jeanne d'Arc, III, 284.

CHRONIQUEURS. Ce qu'on en dit, *préf.* I, 5, 6.

CHRONIQUES du royaume de France, rédigées par Jean Castet, abbé de Saint-Denis, pour l'instruction du Dauphin, VIII, 115.

CHYPRE. Ses étoffes d'or et d'argent, citées, I, 194.

— Ambassadeurs de ce royaume à Arras, IV, 67.

— Guerres au sujet de la couronne, V, 252.

CHYPRE (roi de), chassé de ses états. V. Louis de Savoie.

CIRASSE (Guillaume), quartinier de Paris. Résiste aux cabochiens, II, 546. — Nommé officier de la commune, 550.

CIRE JAUNE (secau de), réservé au roi seul, VI, 151.

CITEAUX (l'abbé de), chargé d'une mission près de Charles VI, I, 86.

— Député par le duc de Bourgogne à son fils, et ce qu'il lui dit, V, 216.

CLAMECY (Gilles de), nommé prévôt de Paris. Ce qu'on en pense, III, 94.

CLARENCE (le duc de) vient ravager la France. Comment on le renvoie, II, 299.

— Il dégage Harfleur, III, 2. — Nommé capitaine de Paris, 142. — Est tué à la bataille de Baugé, 150. — Est regretté des Parisiens, 152.

CLARENCE, II^e du nom. Trahit la cause du roi Henri et livre le passage à Édouard, VI, 250.

— Ses nouveaux démêlés avec le roi son frère, VII, 380. — Pense à épouser Marie de Bourgogne, et ce que Louis XI en pense, 381. — Sa mort dans un tonneau de vin, 383.

CLARY (le sire de), combat le sire de Courtenay, I, 182. — Est forcé de se soustraire à la mort, *ib.*

CLAUDE (Saint-). Pèlerinage célèbre. V. Saint-Claude.

CLAUX. Canonnier célèbre sous Louis XI, cité, VI, 599.

CLEFS de Paris présentées à Charles VII à son entrée, IV, 170. — Livrées par Périnet Leclerc. V. ce nom. — De la Bastille; sont remises au duc de Bourgogne. V. Bastille.

CLÉMENGIS (Nicolas). Son traité contre le schisme, I, 346. — Son mémoire est remis au Pape; ce qui en résulte, 349.

CLÉMENT VII, élu pape, vient à Avignon, I, 93. — Mal vu des Flamands et censuré par l'Université, 214. — Est soutenu par le roi de France, 273. — Rejeté par le duc de Bretagne, 283. — Soutenu par le duc de Berri, 344. — Envoie son légat avec des présents pour se faire des partisans, 349. — Mémoire qu'il reçoit de l'Université, 349. — Il meurt de chagrin, *ib.* — Sa statue placée dans l'église de Saint-Jean de Lyon, 333.

CLERC (le) de l'Hôtel de-Ville. Sa fermeté dans le tumulte des bouchers, II, 522.

CLERCS de la cour de Rome consultés, I, 83.

CLERCS. Arrêtés comme voleurs et assassins; leur supplice. V. Étudiants.

CLERGÉ (le) taxé par les bourgeois, refuse de payer, I, 154. — Est assemblé au sujet du schisme. V. Assemblée.

— Admis aux États-Généraux, II, 301.

— Évêques et archevêques persécutés par Louis XI à diverses époques, VIII, 123.

CLERGÉ français. Soutient l'autorité du concile contre le Pape, IV, 182. — Désapprouve les mesures violentes des deux partis, *ib.* — Continue de travailler à la paix de l'Église, 221. — De Gand, prend les armes pour combattre le duc de Bourgogne, 427.

— Des pays de Flandre. Ses plaintes au duc de Bourgogne, VII, 191.

CLÉRI. Son église devenue célèbre par les pèlerinages de Louis XI. V. Notre-Dame-de-Cléri, Vœu, Bulle d'excommunication.

CLERMONT (le comte de), 1^{er} du nom. Ses premières armes, II, 65. — Délivre le Limousin des Anglais, *ib.*

CLERMONT (le comte de), II^e du nom. Cherche à enlever

le roi, III, 236. — Vient au secours d'Orléans, 263. — Sa conduite à la journée des Harengs, 266. — Il n'est pas écouté, et ce qui en résulte, 277.

CLÈVES (duché de). Guerre à ce sujet, IV, 529. — Fin de ce désordre, 559.

CLÈVES (Adolphe de). V. Adolphe.

CLÈVES (Jean de) fait la guerre dans le Luxembourg, IV, 238. — Sa querelle avec l'archevêque de Cologne, 529, 550. — Marche contre les Gantois pour le duc de Bourgogne, 584. — Se trouve à la bataille de Rupelmonde, 598.

— Épouse Isabelle de Bourgogne, V, 2. — Un des ambassadeurs du Duc auprès du Pape, 119. — Assiste au sacre de Louis XI, 172. — Marche contre les Liégeois, 554.

CLIFORT (le comte de), envoyé à Paris, III, 155.

CLIGNET DE BRABANT. Son éloge, II, 97. — Fait amiral de France, *ib.* — Ne peut faire arriver son convoi de vivres, 101.

CLISSON. Désigné pour connétable par Charles V, I, 120. — Commande l'armée de Flandre, 160. — Ce qu'il dit du passage de la Lys, *ib.* — Son désespoir au sujet des chevaliers, 162. — Son discours chevaleresque au roi Charles VI à la journée de Rosebecques, 168. — Son ordre de bataille à cette affaire, 170. V. Rosebecque. — Comment il est fait traitreusement prisonnier par le duc de Bretagne, 252. — Comment il échappe à la mort, 255, 256. — Présenté au roi et raconte ce qui lui est arrivé, 258. — Il se démet de sa charge, 259. — Suite de cette affaire, 240. — Mène le deuil de Duguesclieu, 260. — Comment il est attaqué par Craon en guet-apens, 299. — Il est laissé pour mort, 301. — Le roi vient le voir sur-le-champ, *ib.* — Murmure général contre le connétable, 305. — Le roi veut le venger malgré son conseil, *ib.* — Les oncles du roi projettent de s'en venger, 316. — Sa disgrâce, 319. — On envoie trois cents lances pour l'arrêter à Montlhéry; il échappe, 320. — Condamné par arrêt du Parlement, 322. — Refuse les offres qui lui sont faites de la part du roi, 324. — Se retire dans sa belle forteresse de Josselin, V, Josselin. — Fait la guerre au duc de Bretagne, 340. — Relation curieuse de leur réconciliation, 350, 352. — Chargé de la garde du duché de Bretagne, 377.

— Fait un armement contre l'Angleterre, II, 44.

CLOCHE Rolland, à Gand. Signal de révolte, IV, 574.

— Donnée en présent par Louis XI à Saint-Jacques-de-Compostelle, VIII, 166.

CLOCHER des cordeliers, à Middlebourg. Ce qui s'y passe, IV, 528.

CLOCHES des églises fondues en canons par ordre du duc de Bourgogne, VII, 160.

CLOITRE de l'hôtel Saint-Paul, cité, II, 302.

CLOU (un) de la vraie croix parmi les reliques de la chapelle du duc de Bourgogne; VI, 309.

CLOUD (Saint-). V. Saint-Cloud.

CLUNI. La ville est surprise par les Français, VII, 41.

CLUNI (l'abbé de), médiateur de la paix entre Charles VII et le duc de Bourgogne, III, 422.

— Le protonotaire de Cluni fait partie de l'ambassade des Gantois au roi, VII, 236. — Il revient et est emprisonné, 265. — Ce qu'il allègue pour sa défense, 264.

COETIVI, amiral, est éloigné de la cour. IV, 278. — Rentre en grâce et est tué dans une tranchée au siège de Cherbourg, 364.

COEUR (Jacques), argentier du roi. Son éloge, sa grande puissance, IV, 346. — On lui doit la conquête de la Normandie, 356.

— Ses biens excitent l'envie, V, 54. — Son procès, 55. — Injustice du roi à son égard, 56, 57. — On lui refuse les moyens de se défendre, *ib.* — Il s'échappe de prison, 58. — Il meurt en combattant les infidèles, 59. — Le roi accorde à ses enfants quelques débris de la fortune de leur père, *ib.* — Obtiennent du Parlement et du roi la restitution de leurs biens, 205.

COHEN (le sire de), commandant d'Aire. Comment trompé, VIII, 80. — Comment il rend la ville au sieur d'Esquerdes, 81.

COIFFURES des femmes, réformées par suite de sermons, III, 290.

COITTIER, médecin de Louis XI, est chargé d'aller voir le cardinal Baluc en prison, et ce qui en résulte, VIII, 54. — S'empare de l'esprit du roi, 162. — Ses grandes richesses, 165. — Le Parlement refuse de ratifier les libéralités de Louis XI à son égard, 178.

COLEONE (Barthélemi), commandant de l'armée des Vénitiens, refuse les offres du duc de Bourgogne, VI, 355.

COLIN du PUISIEUX. Ce qui lui arrive, II, 270.

COLLÈGES de l'Université; leurs nombreux élèves, VIII, 56.

COLLIER d'or du duc Jean, cité dans le traité d'Arras, IV, 86.

— Celui du duc de Bourgogne pour l'ordre de la Toison d'Or est pris par les Suisses. Sa description, VII, 146.

COLMAR. Ferme ses portes au duc de Bourgogne, VI, 348.

COLOGNE. Les gens de cette ville viennent défendre Neuss contre le duc de Bourgogne, VI, 407.

— Ils parviennent à ravitailler la place, VII, 2. — Leur constance malgré les attaques répétées des Bourguignons, 53.

— Affaire de l'archevêque de cette ville, Robert de Bavière, VI, 354.

— Cette affaire de Cologne est enfin renvoyée au Pape, VII, 57.

— Présent envoyé par Louis XI à son église des Trois-Rois, VIII, 166.

COLOMBE blanche qui vole, au-dessus de la tête de Charles VI, I, 169.

COMBAT devant Neuss entre les Impériaux et les Bourguignons, VII, 55. — de Guipy, 41. — Autres combats célèbres. V. Batailles.

COMBAT judiciaire entre deux bourgeois pour cause de meurtre, V, 56.

COMBAT singulier entre sept Français et sept Anglais, II, 17. — Les Français restent vainqueurs, 19. — En champ-clos, à Arras, du sire Galeotto Bonifazio, de Ternant, de Jacques de La Laing, de Micaille, de Jean de Cornouaille, du sire de La Tremoille, V. tous ces noms, et encore Joutes. — Ordonnance du roi Charles VI pour leur extinction, 201.

COMBATS sur mer, I, 220, 226, 227 : V, 198 ; VIII, 14. V. aussi les noms Brabant, Casenove, Chatillon, Coulon, Narbonne, Poix, Vienne, etc.

COMBRONDE (le seigneur de), surnommé le Dauphin. Sa mission dans le Bourbonnais, l'Auvergne et le Beaujolais, VII, 40. — Rempporte une grande victoire devant Arras, 41.

COMÉDIES. Prix données aux auteurs des deux meilleures compositions de ce genre, V, 150.

COMINES. Affaire du pont de cette ville, I, 161. — Pillage général par les Bretons, 164.

COMINES (le sire de), III, 119.

— Capitaine à Gand, IV, 145. — Chassé de la ville par les révoltés, 146. — Rétabli dans sa charge, 162.

— Service qu'il rend au roi, VI, 98. — Envoyé par le duc de Bourgogne en Angleterre, et pourquoi, 188, 189. — Ce qu'il dit de remarquable du Duc, 249. — Quitte le duc de Bourgogne et se donne au roi, 285. — Mérite de ses Mémoires, 286. — Conseil important qu'il donne au roi, 587.

— Chargé de parlementer à Montdidier, VII, 50. — Entre en Bourgogne avec l'amiral, 240. — Comment il parlemente avec

les gens d'Arras pour le roi, 250, 251. — Sa mission en Bretagne et dans le Poitou, 255. — Chargé de pourparlers avec lord Hasting, 282. — Envoyé en Italie au sujet des Florentins, 591. — Sa présence change les idées du Pape, 595. — Résultats de son ambassade, 405.

— Ses relations familières avec le roi, VIII, 74, 75, 91. — Voué le roi à saint Claude dans un grand danger, 91. — Chargé d'entrer en Bresse à main armée, 96. — On lui remet le duc de Savoie, *ib.* — Jugement qu'il porte sur Louis XI, 176.

COMMERCE immense des Flamands, I, 202.

— De mer. Objet de rivalité et de guerres continuelles entre les villes de Hollande et de Zélande, IV, 184.

— Prohibé entre la France et la Bourgogne, VI, 194.

COMMERCIAL (le damoiseau de), V. Damoiseau.

COMMINGES (demande des États de), IV, 285, 271.

COMMINGES (le sire de). Commission que lui confie Louis XI en Roussillon, VI, 526. — Sa mort, *ib.*

COMMINGES (le comte de). Grand ennemi de Louis XI. V. Les-cun.

COMMISSAIRES réformateurs. Leurs fonctions, II, 16. — Sédition qui s'ensuit, 17.

COMMISSAIRES royaux. Leurs fonctions, I, 78.

COMMUNES. Origine de leur intervention, I, *préf.*, 54. — Résistent aux seigneurs, 55. — Leur attachement à la couronne, 59, 45.

COMNÈNE (David), empereur de Trébisonde. Son ambassade au roi de France, V, 155.

COMPAGNIES (les) désolent la France, I, 69. — Favorisées par le roi d'Angleterre, 70. — Le roi de France leur fait la guerre, *ib.* — Ravagent le Bourbonnais, l'Auvergne et autres provinces, 72, 74. Rançon qu'elles reçoivent, *ib.* — Vont faire la guerre en Italie, 278. — Leur destruction, *ib.*

— Dites écossaises, II, 9. — Des Parisiens exilés, 442. — Des sires de Fosseuse, Mailly, Savense et autres. Leurs désordres, 445. — Lettres du roi à leur sujet, *ib.* — Sont excommuniées, 444.

— Mesures sévères pour les détruire, IV, 108. V. Écorecheurs, Retondeurs, Rontiers, Truands. — Ravagent le Languedoc et autres provinces, 166. — La Champagne, la Picardie, etc., 177, 178. — Sont conduites en Allemagne par La Hire, 181. — Leurs ravages autour du Rhin, 182. — Sont repoussées, 185. — Rentrent dans le Languedoc, *ib.* — Ne peuvent reprendre Avanches sur les Anglais, 202. — Conduites en Suisse, 282.

COMPAGNIES d'ordonnance. Leur création, IV, 504. — Nomination des capitaines, 506. — Uniforme, solde, discipline, 506, 507.

— Cette institution devient funeste au peuple, VI, 268.

COMPAGNIES françaises. Leur origine, VI, 593.

— Réforme de ce corps, VII, 411.

COMPIÈGNE. Les seigneurs s'y rassemblent pour la guerre de Flandre, I, 135.

— Assiégé par l'armée du roi, II, 375. — Son beau château, 574. — Se rend au roi, 577,

— Livré aux Anglais, III, 166. — Se rend au roi, 545. — Célèbre traité qui y a lieu entre le roi et le duc de Bourgogne, 551. — Assiégé par ce dernier, 574. — La Pucelle y est faite prisonnière, 576. — Détails des diverses attaques et défenses de cette ville, 586.

— Conférences de Compiègne; leur objet, VI, 539, 540.

COMTÉ de Bourgogne. Renonciation de Charles V, en faveur de Philippe-le-Hardi, I, 69.

— Réclamé par Louis XI au préjudice de Marie de Bourgogne, VII, 512. — Guerre conduite dans ce pays par le sire de Craon, 514, 515, 517, 519, 520. — Est perdu pour le roi de France, 524. — Dispute entre le duc Maximilien et Louis XI. Lettres à ce sujet, 552, 553.

COMTES de Paris, fondent la troisième race, I, 58.

COMTOIS. Guerre qu'ils ont à soutenir contre Louis XI. Réclament des secours des Suisses, VII, 515, 517. — Ambassade à ce sujet, 518.

CONCILES en France pour l'affaire du schisme, I, 353.

— A Pise, pour le même sujet, II, 198. — de Constance. V. ce nom; — de Bâle. V. ce nom; — à Florence, tenu par le Pape. V. Florence.

— De Mantoue contre les Turcs, V, 119.

CONCILES GÉNÉRAUX. Leur autorité souveraine, IV, 182.

CONDAMNÉS à mort. Leur sort amélioré, I, 412.

CONDÉ. Louis XI assiège cette ville, VII, 568. — Reddition de la place, 570.

CONDITIONS de guerre imposées au pays de Liège par Jean-Sans-Peur, II, 185 à 187.

CONDOTTIERI (les). Propositions que leur fait le duc de Bourgogne, VI, 555. — Refus de leur chef, 554.

CONFÉRENCES dites d'Amiens. Leur but, I, 293 ; V, 555.

— D'Arras. Ce qui s'y passe, IV, 72. — Rupture des Anglais, 73.

— De Boulogne pour la paix de 1478. Détails à ce sujet, VII, 409. — Rendues nulles par la politique de Louis XI, 410 ; — de Bruges, de Gand, de Gravelines, de Leltinghen. V. ces noms.

— De Paris entre les princes ligués, V, 511, 512 ; — à la Grange-aux-Merciers, près Paris, 518, 520, 522.

— De Reims, au sujet du schisme, I, 415.

— De Senlis. Ce qui s'y passe, VI, 551, 552.

— De Saint-Port, entre les ambassadeurs de France et d'Angleterre, IV, 25. V. aussi Congrès, Diète.

CONFESSEUR battu, et pourquoi, IV, 512.

CONFESSION accordée comme grâce aux condamnés, I, 412. — Ordonnance du roi à ce sujet, *ib.*

CONFISCATION (peine de la). V. Gantois, Villes.

CONFLANS. Occupé par l'armée des princes, V, 512, 518. — Traité important qui s'y conclut entre Louis XI et les princes ligués, 528. — Ses conditions. V. Traité. — Mauvaise foi de Louis XI à ce sujet, 512.

— Ce qu'en dit le duc de Bourgogne, VI, 170.

CONFLANS (maison de), rendue à l'archiduc d'Autriche, VIII, 159.

CONFLANS (le sire de), renvoyé sans rançon, III, 158. — Bat les Anglais, 592.

CONFRÉRIES de la Passion. Lettres données en 1412 par Charles V pour leur établissement à Paris. V. Mystères, Passion.

CONFRÉRIES des Armagnacs et des Bourguignons. Leur signallement et leurs fureurs, III, 55, — V. Armagnacs, Chaperons, Echarpe blanche, Couronne.

CONGRÈS ou Diètes célèbres. V. Francfort, Mantoue, Ratisbonne.

CONJURATION à Paris contre les Anglais ; ce qui en résulte, III, 570, 571.

CONNECTE (Thomas), célèbre prédicateur breton. Sa véhémence contre l'inconduite des grands, III, 288.

CONNÉTABLES de France, de 1564 à 1477 :

Gauthier, VI^e du nom, comte de Brienne, connétable à l'époque de la bataille de Poitiers, où il fut tué. — Robert, sire de Piennes, donne sa démission en 1568. — Bertrand du Guesclin,

en 1570 jusqu'en 1580. — Olivier, sire de Clisson, lui succède jusqu'en 1407. — Philippe d'Artois, comte d'Eu, nommé pendant la disgrâce de Clisson jusqu'en 1597, que Clisson est renommé. — Louis de Sancerre en 1597. — Charles, sire d'Albret, en 1402, est tué à Azincourt en 1415. — Valeran de Luxembourg, III^e du nom, comte de Saint-Pol, en 1411, nommé par la faction de Bourgogne. — Bernard, VII^e du nom, comte d'Armagnac, en 1415. — Charles, II^e du nom, duc de Lorraine, nommé connétable, par Isabeau de Bavière, vers 1418; — est remplacé par Jean Stuart, comte de Buchan, nommé par le Dauphin. Exerce jusqu'en 1424, qu'il est tué à la bataille de Verneuil. — Arthus de Bretagne, comte de Richmond, jusqu'en 1458, quoiqu'il fut devenu duc de Bretagne. — Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, en 1465 jusqu'en 1475, qu'il eut la tête tranchée pour cause de crime de lèse-majesté. — Jean II, duc de Bourbon, lui succède en 1475 jusqu'en 1488. — Pour leurs actions particulières, *voir* chacun de ces noms.

CONSEIL de Charles VII. S'attire la haine générale, III, 255. — Il est dissous, 256.

CONSEIL (le grand), tenu au Louvre par Charles VI, Noms de ceux qui y assistent. III, 47.

— Louis XI décline sa juridiction, la trouvant trop lente, VIII, 89.

CONSEIL de guerre tenu dans une cathédrale, III, 199.

CONSEIL de tutelle du roi Charles VI, I, 125. — De régence, formé des trois princes du sang, 150.

— D'État composé par Charles VI, II, 40. — Eclaire enfin le roi sur les désordre des finances et du duc d'Orléans, 75.

— D'État tenu par le sire de Beaujeu, dissous par le roi, VIII, 159.

CONSEILS de guerre. Règlement à ce sujet, IV, 507.

CONSISTOIRE de Rome au sujet des affaires de Florence et de la cour de France, VII, 402.

CONSPIRATIONS. Ordonnance de Louis XI sur l'obligation de les révéler. V. Non-révélateurs.

CONSTANCE. Célèbre concile de ce nom, II, 597. — Ce qui s'y passe touchant le duc de Bourgogne, 459.

— Ambassade qu'il en reçoit, III, 50. — Est remplacé par celui de Bâle. V. ce nom.

CONSTANTINOPLE menacée par les Turcs. Le maréchal de Boucicault est envoyé à son secours, I, 425.

— Prise d'assaut par les infidèles, V. 2. — Projet du duc de Bourgogne pour sa délivrance, 5.

— Chute de cet empire et fuite de ses savants, VII, 56.

CONSULTATION faite par le roi Jean touchant les réclamations des Gascons, I, 82, 85.

CONSULTATIONS de docteurs pour éclairer la conscience du duc de Bourgogne, IV, 77 : 1^o touchant le traité de Troyes, *ib.*; 2^o touchant le meurtre du duc Jean, 80. — Touchant les malheurs du royaume, 81. — Sur l'alliance des Anglais, 82. — Sur ses serments, *ib.*

CONTAI (le sire de), conseiller du comte de Charolais. Sa sagesse, V, 525. — Au siège de Dinant, 536.

— Son avis touchant les prisonniers et ce qui en résulte, VI, 44, 45.

— Livre une ville au roi de France, VII, 42. — Il est fait prisonnier, 45. — Commission que lui donne le roi pour le comté-table, 84. — Envoyé par le duc de Bourgogne au roi, 158.

CONTROVERSE (les disputes de) s'emparent de l'Allemagne, de la France, de la Flandre, VIII, 59. — Comment terminées en France, 61. V. Réalistes et Nominaux.

CONVOI funèbre de Henri V; sa marche depuis Saint-Denis jusqu'à Calais, III, 175. — De Charles VI, 179. — Envoyé par Charles VII à la ville d'Orléans, 500. — Son entrée processionnelle, *ib.*

— D'armes appartenant au duc Maximilien, saisi en Auvergne, VIII, 85.

CORBEIL. Ce qui s'y passe, II, 251.

— Conférences près de cette ville entre le duc de Bourgogne et le Dauphin, III, 87.

CORBIE. La ville est brûlée malgré les conditions, VII, 50.

CORDELIERS (les) sont chargés de confesser les criminels, I, 412.

CORNEILLE, bâtard de Bourgogne. Sa bravoure et sa mort, IV, 400, 401.

CORNES gigantesques des Suisses des montagnes nommées le Taureau et la Vache, VII, 145.

CORNES de licornes du buffet du duc de Bourgogne. Leur beauté remarquable, V, 181.

CORNOUILLES (Jean de), beau-frère du roi d'Angleterre. Son combat en champ clos, II, 200.

COROLLAIRES (les neuf) de maître Petit, déduits de ses douze vérités. Ce que c'est, II, 154 et suiv.

CORPORAL dit de Saint-Pierre. Envoyé à Louis XI par le Pape, VIII, 167.

CORTÈGE remarquable des ambassadeurs du roi à Arras, IV, 68, 69. — De la duchesse de Bourgogne à son entrée à Arras. Détails curieux sur les costumes, *ib.*

— A l'entrée du duc de Bourgogne et de l'empereur d'Allemagne, à Trèves, VI, 309, 310.

COSNE. Siège de cette ville par les Anglais, III, 170. — La ville est abandonnée par le Dauphin, 172.

COSSA (Jean de), envoyé à Louis XI par René d'Anjou, VII, 20. — Comment reçu, 21. — Ce qu'il dit de remarquable à Louis XI pour le roi René, son maître, 154.

COSTUME. Description de celui du duc de Bourgogne pour le traité d'Amiens, I, 295.

— De Charles VII à son entrée à Paris, IV, 170. — Magnifique du bâtard d'Orléans et des chevaliers à cette entrée, 171. — De l'empereur d'Autriche à son entrée à Besançon, 247. — Du duc de Bourgogne pour sa réception, *ib.*

— Magnifique du même prince, estimé un million d'écus d'or, V, 8.

— Du duc Charles-le-Téméraire et de l'empereur d'Allemagne à leur entrée à Trèves, VI, 310.

COTTE d'armes de Charles VII portée par son écuyer. Sa description, IV, 171.

COUCY (les seigneurs de), cités, I, 70.

COUCY (château de). Sa force, II, 274.

— Le roi d'Angleterre ne peut le prendre, III, 123.

COUCY (le sire de) vend des bijoux au duc de Bourgogne, I, 80. — Courtoisie de ce seigneur en grande renommée, *ib.* — Député par la cour pour apaiser les Parisiens, 132. — Un des quatre barons à cheval au festin du sacre. V. Barons. — Son sage conseil dans la guerre de Flandre, 160. — Fait la guerre aux Anglais et les bat sur mer, 227. — Envoyé au duc de Bretagne pour l'affaire de Clisson, 246. — Refuse la charge de connétable, 325. — Reçoit en don le château de Pont-Auberon, 325. — Ses exploits en Italie, 368. — Honneur qu'il reçoit, *ib.* — Ce qu'il dit au duc de Bourgogne, *ib.* — Sa bravoure à Nicopolis, 392. — Fait prisonnier. 394. — Meurt en revenant, 401. — Son tombeau à Nogent, 402.

COULEVRINES gigantesques, VIII, 414.

COULOMMIERS se rend au roi, III, 336.

COULON, amiral de France. V. Casenove.

COUR de justice. V. Lit de justice.

COUR de Rome. V. Saint-Siège.

COURCELLE (Thomas de), célèbre docteur de Sorbonne envoyé par le roi au congrès de Mantoue, V, 121.

COURONNE de France, apportée du trésor de Saint-Denis et mise sur le lit du roi Charles V, I, 120.

COURONNE de roses sur la tête d'un supplicié, IV, 165.

COURTECUISSE, docteur de l'Université, prouve que Benoit XIII est hérétique et schismatique, II, 147.

COURTRAY, prise, pillée et brûlée, I, 171.

COURSES sur mer contre les Anglais, sans résultats, II, 62, 63.

CÓUSINOT (Guillaume). Son éloge et sa faveur comme maître des requêtes, IV, 546, 554. — Nommé bailli de Rouen, 556.

— Conseiller de Louis XI, V, 295. — Envoyé aux Parisiens pour les rassurer, 298.

COUSTAIN, premier valet de chambre et favori du duc de Bourgogne. Son arrestation, V, 194. — Son procès et son exécution, 195.

COUTELIER (un) nommé chef des Gantois. Sa déconfiture, IV, 411.

COUTUME, uniforme dans le royaume, désirée par le peuple. — Intentions de Louis XI à ce sujet, VIII, 64. — De Florence et de Venise apportées en France, *ib.*

COUTUMES. Charles VII, en 1455, sur l'avis de son conseil, fit dresser un édit en cent quatre-vingt-cinq articles sur l'abréviation des procédures, et ordonna de tout réunir dans tout le royaume les usages et coutumes de chaque province, d'en faire des registres pour servir de règles uniformes pour les jugements : c'est ce qu'on nomma les coutumes locales. V. Charles VII.

COUTUMES de Bourgogne. Demande des États à leur égard, III, 422.

COUVREUR (un) s'empare de Londres et fait la loi au roi, I, 154.

CRAMAULT (Simon), patriarche d'Alexandrie aux conférences de Reims, I, 414.

CRANEQUINIERS (les). Pourquoi nommés ainsi, V, 512.

CRAON (Pierre de). Ses querelles avec Clisson, I, 281. — Vole le trésor du duc d'Anjou et s'enfuit, *ib.* — Encourt la disgrâce du duc de Touraine et du roi, 282, 285. — Va trouver le duc de Bretagne, 285. — Ses nouveaux projets de vengeance contre

Clisson, 298. — Il l'assassine en guet-apens, 500. — Il le croit mort, 501. — Se sauve à Chartres, puis au Maine, 502. — Ses serviteurs sont suppliciés, *ib.* — Son procès instruit, 503. — On se saisit de ses biens, *ib.* — Il est reçu par le duc de Bretagne, *ib.* — On le dit prisonnier, 508. — Il revient à Paris, 505. — Obtient sa grâce, 581.

CRAON (le sire de), 11^e du nom. Confiance dont il est revêtu par le roi et le duc de Bourgogne, VI, 244. — Envoyé par le roi pour reprendre Verdun, 425.

— Sert la cause du duc de Lorraine, VII, 200. — Écrit à Louis XI sur la bataille de Nanci, 256. — Réponse qu'il en recoit, 258. — Entre en Bourgogne avec une armée, 242. — Traite au nom du roi avec les États de Bourgogne, 244, 245. — Ses exactions dans le pays, 253. — Nommé gouverneur de Bourgogne, 278. — Son armée est mise en déroute à Vesoul, *ib.* — Il reprend ses avantages dans le duché de Bourgogne contre le prince d'Orange, 513. — Revient à Dijon pour apaiser une révolte, *ib.* — Conserve la Basse-Bourgogne, 516. — Soumet le Charolais, *ib.* — Son caractère féroce, 518. — Assiège Dôle, 521. — Il se laisse surprendre et enlever son artillerie, 524. — Il perd son gouvernement de Bourgogne, *ib.*

CRAPAUD baptisé, V, 142.

CRÉCY (bataille de), citée, et ses suites, I, 75.

— La ville de ce nom se rend au roi, III, 536.

CREIL se rend au roi, III, 532.

— Nouveau siège et nouvelle reddition, IV, 223.

— Renommée pour ses forges de fer, VIII, 536.

CRESY (château de) rendu au duc de Bourgogne, III, 119. — Charles VII y séjourne deux fois, 545, 546.

CREVANT (forteresse de ce nom). Assiégé par Charles VII, III, 198. — Bataille de ce nom gagnée par les Anglais et les Bourguignons, 200, 201.

CRÉVECOEUR (Philippe de), sire d'Esquerdes. V. ce dernier nom.

CRIS de guerre des Bourguignons, II, 176. — Des Liégeois, 177.

CROI (le sire de), arrêté et mis à la torture, II, 253. — Ce qui en résulte, 256. — Comment délivré de prison par des hommes masqués, 570.

CROISADE prêchée contre les Français. V. Clément VI. — Exécutée par un évêque anglais, I, 485 et suiv. — Contre les Sarrasins, 272. — Comment terminée, 273. — Projet d'une croisade en Italie, 276. — Projetée contre les Turcs, 596. —

Croisades particulières des chevaliers de France, 297. — Pour secourir la Hongrie, 363. — Départ des croisés et leur route, 369. — Inquiétudes générales, 282. — Désastres de l'armée racontés par le chevalier de Helly, 385. — Désordres dans l'armée, 384. — Bravoure imprudente des chevaliers, 387. — Indiscipline, 388. — Barbarie envers les prisonniers, 389.

- Pour la délivrance de Constantinople, V, 5. — Vœu du duc de Bourgogne à ce sujet, 10, 11. — Zèle des papes pour la croisade. V. Calixte et Pie II. — Nouvelles tentatives du Pape, 155. — Grande réunion d'ambassadeurs étrangers à Rome à ce sujet, 155. — Louis XI en détourne le duc de Bourgogne, 210, 211. — Départ de quelques chevaliers, 220. — Désastres multipliés, 258, 259. — Tristes nouvelles de l'expédition, 259. Nouvelles instances du Pape au duc de Bourgogne, *ib.* — Mort du Pape, 240. — Consultation pour savoir si on ira contre les infidèles, 241.

CROISETTE. Affaire de ce nom, 392.

CROIX DE BOURGOGNE (la) remplace les croix d'église, et pourquoi, II, 234.

- De Saint-André. Origine de ce signallement, III, 18.
- En pierre élevée sur le pont de Montreau, IV, 86. — Miraculeuse vue au ciel 371.
- Élevée à Arras, et pourquoi, V, 149.
- Dite de Saint-Laud. Son origine, VI, 102. — Serment prêté sur cette croix. V. Serment. — De Saint-André de Bourgogne, portée par Louis XI même, 104.
- De la Victoire ou de Charlemagne portée au château du Plessis. VIII, 171.

CROTOY, château-fort en Picardie, III, 151.

CROY (Jean de), sire de Chimai, se joint aux troupes du roi pour la conquête de la Normandie, IV, 550. — Surprend les Gantois et prend Audenarde par assault, 587. — Chargé de défendre le Luxembourg contre les Allemands, 422. — Commande à l'avant-garde à la bataille de Gavre, 427.

- Ses démêlés avec le comte de Saint-Pol, et sa faveur auprès du Duc, V, 14. — En haute faveur auprès du duc de Bourgogne, 79. — Ses nouveaux démêlés avec le comte de Saint-Pol, 85. — Tient sur les fonts le fils du Dauphin, 124. — Accusé devant le Duc, et ce que dit ce prince à son fils, 154, 155. — Les deux frères de Croy sont soutenus par Louis XI contre le comte de Charolais, 205. — Ce qu'en dit le comte aux envoyés de son père, 217. — Leur disgrâce, 275 et suiv.

CRUSOSL (le sire de) commande en Angoumois, VI, 252. — Offre au roi d'enlever le duc de Guienne, *ib.*

CUEILLOTTE (la). Ce que c'est, VI, 3. — Terrible émeute à ce sujet à Gand, 7.

CUIRASSE d'argent de Charles VII à son entrée dans Paris, IV, 170.

CULANT (le sire de), amiral de France, pénètre dans Orléans, III, 264.

— Va au siège de Montreau, IV, 168. — Fait maréchal au siège de Pontoise, 227. — Marche contre d'Armagnac, 276; — et contre les Suisses, 288. — Se rend en Guienne, 366; — à Bordeaux, 366.

CULDOÉ (Charles), prévôt des marchands, II, 207. — Il quitte Paris avec trois cents bourgeois, 249.

CUSTODE ornée de pierreries, donnée par Louis XI à la cathédrale du Puy, VII, 152.

D

DAILLON (Jean de), chargé de la guerre du Roussillon et de brûler les blés, VI, 398.

DAIN (Maître Olivier le). V. Olivier le Dain.

DAM (le), place forte assiégée par les Français, I, 199. — La ville est livrée au pillage, 200. — Ce qui s'en suit, *ib*.

DAMES figurant les cinq lettres de la ville de Paris, présentées au roi, V, 178.

DAMMARTIN (le comte), 1^{er} du nom, chargé de ramener la duchesse de Bourgogne à son mari, I, 85.

— Commande l'arrière-garde à Azincourt, II, 425.

DAMMARTIN (le comte de), II^e du nom, ou Chabanne. Sa lettre au roi touchant le Dauphin, V, 68. — Marche contre le comte d'Armagnac, 127. — Craintes que lui cause le nouveau roi Louis XI, 168. — Offre que lui fait le duc de Bourgogne, 174. — Ce qui lui arrive avec Louis XI, 202. — Se rend prisonnier, 205. — Expie le tort qu'il avait fait à Jacques Cœur, 204. — Il est enfermé à la Bastille, *ib*. — Il s'en échappe, 282. — Ce qu'il obtient par suite du traité entre les princes, 550.

— Devient grand-maitre de la maison du roi, VI, 25. — Sa haute faveur, 84. — Fait exécuter le sire de Melun, 85. — Commande les armées du roi, 88. — Ce qu'il dit des Bourguignons, 89. — Sa prudence et sa bonne conduite pendant la

- captivité du roi, 127. — Sa réponse hardie au secrétaire du duc de Bourgogne, 128. — Est nommé chevalier de Saint-Michel, 149. — Se prépare à faire la guerre au duc de Bourgogne, 208. — Sa lettre énergique à ce prince, 212. — Villes qu'il fait rendre au roi, 215. — Le roi lui défend de risquer une bataille, 222. — Sa bravoure près d'Amiens, 224. — Ce qu'il dit au conseil du roi, 225. — Lettres qu'il reçoit du roi, 252, 253. — Lettre qu'il reçoit du roi au sujet du massacre de Nesle, 280. — Suit et harcèle le duc de Bourgogne, 284. Sa haine contre le connétable, 295. — Se prend de querelle avec les envoyés de la maison d'Armagnac, 522. — Assiste aux conférences de Senlis, 551. — Nommé lieutenant-général du royaume, 559. — Accompanye le roi à l'entrevue près de Ham avec le comte de Saint-Pol, 589. — Embrasse ce dernier par ordre du roi, 590. — Lettre qu'il en reçoit pour la guerre du Roussillon et d'Aragon, 400.
- Chargé de surveiller le connétable, VII, 45. — Assiège la ville d'Avesnes, 292. — Refuse d'exécuter les ordres cruels du roi, 505. — Se réconcilie secrètement avec le connétable, 555. — Le duc de Rohan lui demande son épée en présent, 544. — Lettre spirituelle qu'il lui répond, *ib.* — Repousse les Flamands, 576. — Lettre astucieuse du roi, qui lui retire le commandement, 411. — Ce qu'il lui répond, 412. — Vit dans un grand état et devient lieutenant-général, 415.
- DAMOISEAU (le) de Commerci, chef d'écorcheurs. Ses brigandages, IV, 106. — Battu par le duc de Bourgogne, 258.
- DANEMARCK. Ambassadeurs de ce royaume à Arras, IV, 67.
- DANSE macabre ou des morts, jouée au cimetière des Innocents, III, 219.
- D'AUBUSSON, grand-maître de Rhodes. Sa bravoure, VIII, 168.
- DAULON (le sire Jean), donné pour écuyer à Jeanne d'Arc, III, 286. — Fait porter en avant l'étendard de la Pucelle, et ce qui en résulte, 509.
- DAUPHIN, fils de Charles VII. Dessein des seigneurs à son sujet, IV, 204. — Se révolte contre son père, *ib.* — Le duc de Bourgogne refuse de le soutenir, 207. — Est abandonné par ses partisans, 209. — Paroles sévères que lui adresse le roi, 210. — Reçoit le gouvernement du Dauphiné, 212. — Se couvre de gloire au siège de Dieppe, 275. — S'attire la haine du peuple, 274. — Force le parlement à enregistrer une donation, 275. — Met à la raison le comte d'Armagnac, 276. — Commande les compagnies, 280, 286. — Son caractère turbulent, 545.
- Sa rupture avec le roi, V, 41. — Se retire de la cour, 45. — Se marie malgré son père, et comment il reçoit son héritage, 49. — Lui offre de marcher contre les Anglais, 55. — Ré-

ponse qu'il en reçoit, *ib.* — Entre en Savoie; y fait de grands ravages, *ib.* — Ses propositions mal reçues du roi, 63. — Écrit à tous les évêques de France, 70. — Se sauve en Bourgogne, 71. — Ce que le roi répond au duc de Bourgogne qui le protège, 73. — Est parrain d'un enfant du duc de Charolais, 78. — La guerre est sur le point d'éclater entre le Duc et Charles VII au sujet du Dauphin, 85. — Manque de se noyer à Bruges, 91. — Sa vie habituelle chez le duc de Bourgogne, 123. — Remontrances que lui fait le roi, 128. — Refuse de se rendre aux sollicitations de son père, 158. — Son caractère haineux, 165. — Il devient roi. V. Louis XI.

DAUPHIN, fils de Louis XI. On projette son mariage avec la fille du roi d'Angleterre, VII, 77.

— Élevé loin de son père, VIII, 112. — Craintes qu'il lui inspire, 113. — Livre que Louis XI fait composer pour lui, 114. — Instructions qu'il reçoit de son père, 116. — Serment qu'il lui fait, 119. — Négociations pour son mariage, 152. — Les ambassadeurs de Flandre et d'Autriche lui rendent visite après le traité d'Arras, et reçoivent son serment, 147, 148. — Réçoit du Pape une épée bénite, 154. — Est fiancé avec la fille du duc Maximilien, par suite du traité d'Arras, 157. — Louis XI lui envoie les sceaux et ses dernières instructions, 171, — et une partie de sa garde, 172.

DAUPHINÉ. Le roi en confie le gouvernement à son fils, IV, 212.

— Abandonné par le Dauphin, par suite de ses démêlés avec le roi, V, 69. — Ce pays reste fidèle à Louis XI, 288.

DAUPHINE (la) vient retrouver son mari chez le duc de Bourgogne, V, 84. — Accouche d'un fils, 125. — Sa détresse en France malgré les ordres du roi, 155.

DAUPHINE de France, sa réception à Paris, VIII, 156. — Ses fiançailles et son mariage, 157.

DAUPHINS d'Auvergne. V. Combronde et Gilbert de Bourbon. — Dauphin de Viennois, titre pris par Louis XI dans son traité avec le prince d'Orange, VII, 46.

DAUPHINS de France. Le Dauphin, fils du roi Jean, devient régent, I, 62. — Devient roi de France. V. Charles V. — Autre dauphin, fils de Charles VI, 292.

— Sa mort, II, 6. — Autre, ou le duc d'Aquitaine. V. Aquitaine, Jean.

— Charles, depuis Charles VII, est enlevé et conduit à Melun, III, 47. — Prend le titre de régent, 62. — Ses démêlés avec le duc Jean, 65. — Son entrevue sur le pont de Montereau avec le Duc. Ce dernier est assassiné, 101. — Est déshérité du royaume de France par le traité de Troyes, 120. — Mis

- hors la loi, 147. — Reprend avantage sur les Anglais, 150. — Perd la bataille de Mons en Vimeux, 157. — Se retire derrière la Loire, 158. — Abandonne Cosne aux Anglais, 172. — Apprend la mort de son père, 181. — Est proclamé roi de France dans une petite chapelle du Berri, 182.
- DAUVET (Jean), nommé premier président du Parlement, V, 556.
- DAVID (le bâtard), évêque de Thérrouenne. Installé de force à Utrecht par le Duc son père, V, 58, 40.
- DAX. Siége de cette ville par les Français, IV, 270.
- DÉCIME imposé par Benoit XIII sur le clergé de France, II, 95. — Il est aboli, *ib.*
- Sur le clergé pour la croisade. Opposition de la cour de France à ce sujet, V, 121.
- DÉCLARATION de Charles VII en prêtant main-forte à l'Allemagne, IV, 287.
- Déclaration de Louis XI, touchant le légat du Pape, VIII, 56.
- DÉCORATIONS merveilleses du banquet du vœu du Faisan, V, 7 et suiv.
- DÉFIS entre grands personnages, et lettres à ce sujet, I, 181. II, 17, 20, 21, 25, 26. V. aussi Cartels, Combats singuliers, Joutes.
- Entre le duc de Gloucester et le duc de Bourgogne, III, 222 et suiv. — Défendu par le régent de France, 251.
- Porté au duc de Bourgogne par les hérauts de l'empire et de la ligue suisse, VI, 415.
- DÉGRADATION ecclésiastique de deux religieux augustins, I, 411.
- D'un chevalier de la Toison-d'Or. Détails curieux sur le cérémonial de cette punition, VI, 57. — Du sire de Hagenbach, 581.
- De plusieurs chevaliers de la Toison-d'Or, VIII, 81, 82.
- DÉMENCE de Charles VI. V. Charles VI.
- DENIS DE CHAUMONT, chef des cabochiens, I, 522. — Nommé commandant de Saint-Cloud et de Charenton, 550. — Est commis à la recette de la taxe, 555.
- DENIS (Saint), abbaye. V. Saint-Denis.
- DENRÉES. Leur prix fixé pour les gens de guerre, IV, 365.
- DÉPENSES de la maison du duc de Bourgogne réglées définitivement. Détails à ce sujet, I, 94, 95. — Lorsque le roi s'arrêtait dans une ville, 181.

DÉPOSITION de l'empereur Venceslas, II, 4.

DERBY (comte). Sa querelle avec Nottingham, I, 425. — Son alliance avec le duc d'Orléans, *ib.* — Ce qu'il dit au duc de Bourgogne, 425. — Se rend en Angleterre et ce qui y arrive, 426.

DESCENTE en Angleterre. Préparatifs en France à ce sujet, I, 219.

— Des Anglais en France, II, 45, 45, 62, 64. — Courses et expéditions de seigneurs français contre eux, 62.

— Nouvelle des Anglais, et détails de cette expédition, VII, 46.

DESCHAMPS (Pierre), célèbre docteur de l'Université, I, 346.

DÉSESSART (Pierre), prévôt de Paris, II, 205. — Sa fortune et ses envieux, 214. — Devient de plus en plus odieux, 319. — Il se sauve, 320. — Il s'empare de la Bastille, 322. — Comment il en sort, 320. — Son supplice, 336.

DÉSESSARTS (Antoine), trésorier de l'épargne, accusé, II, 308.

DESMARETS, avocat-général, prend la défense du duc d'Anjou, I, 124. — Considération dont il jouit à la cour, 127. — Le peuple veut le tuer, 154. — Son supplice injuste, 178. — Son courage en allant à l'échafaud, *ib.*

DESSALES (Jacques), pendu par ordre du duc de Bourgogne, VI, 425. — Comment Louis XI venge sa mort, *ib.*

DESTRENNY (Jean de), chevalier français, vainqueur à la joute de Cambrai. V. Joutes.

DEUIL général des Bourguignons à la mort de Philippe-le-Bon, V, 361.

DEVINERESSE, chargée de la bannière des Flamands. est tuée, I, 164.

DEVISE remarquable de la monnaie des Frisons, I, 371. — De Charles VI, accordée au comte de Derby, 425.

— De Jean-sans-Peur et du duc d'Orléans, II, 99. — Autre du duc d'Orléans, 335.

— D'Hagenbach sur ses armes, VI, 346.

— Du duc de Lorraine, VII, 217.

DEWENTER, ville forte, assiégée par le duc de Bourgogne, V, 41.

DIABLE. Ce qui arrive à un homme qui veut le consulter, II, 48 et suiv. — Détails curieux de l'invocation et des maléfices qui eurent lieu contre Charles VI, suivant un cordelier, 154 à 158.

DIAMANT gagné dans une joute, II, 385.

DIAMANTS célèbres appartenant au duc de Bourgogne, trouvés par les Suisses, VII, 147. — Ce qu'ils deviennent, 147, 148 et suiv.

DIEPPE. Surpris par les gens du roi, IV, 105. Attaqué par les Anglais, 272. — Est délivré par le Dauphin, 275.

— Attaqué par le duc de Bourgogne inutilement, VI, 284.

DIÈTE de Francfort pour une croisade. Mouvement du duc de Bourgogne à ce sujet, V. Croisade, Francfort et Journées. — Autre à Ratisbonne contre les Tures. Ses résultats. V. Ratisbonne.

DIGNITÉS (grandes) du royaume accordées par Louis XI lors de son avènement, V, 166. V. aussi Amiraux, Chanceliers, Connétable, etc.

DIJON. Libertés, privilèges et charte, I, 75, 76. — La ville est pavée par ordre du Duc, 258. — Charles VI y est reçu et fêté, 266.

— La commune fait jurer le maintien de ses privilèges au duc Jean, II, 60.

— Les restes du duc de Bourgogne y sont transportés, III, 155.

— Les notables refusent de signer le traité de Troyes qui livre la France aux Anglais, 167.

— Tentatives des compagnies contre Dijon, IV, 5. — Réception qu'elle fait à la duchesse de Bourgogne, 52. — Fondation du roi pour le repos de l'âme du duc Jean, 86. — Remontrances des États de Dijon. V. États.

— Comment cette ville revient au roi de France, VII, 254. — Sédition dans cette ville, 515.

— Louis XI y fait son entrée, et ce qu'il accorde aux habitants, VII, 420.

DINAN. Les habitants se soulèvent, V, 554. — Siège de la ville, 550. — Pillage général, 555. — Incendie et explosion de l'hôtel-de-ville, 554. — Destruction totale, *ib.*

DISCIPLINE de l'église rétablie, VII, 595.

DISCIPLINE militaire rétablie. V. Ordonnances. — Exemples de sévérité, IV, 225, 267. — Compromise par les compagnies. V. Compagnies. — Rétablie enfin par la fermeté de Charles VII et de ses conseillers, 506. V. Conseils de guerre. — Nouveaux règlements de Charles VII pour la guerre de Guienne, 565.

— Louis XI apporte ses soins à la rétablir, VIII, 10.

DISCORDES entre Charles VII et son fils, V, 269. — A la cour de Bourgogne entre le Duc et son fils, 542. — Entre la cour de France et celle de Bourgogne. Leur origine et leurs progrès, 544 et suiv. — Des sires de Saint-Pol et de Croy, 515.

DISCOURS de l'abbé de Sérisy dans la cause du duc d'Orléans, II, 152. — Pêroraison touchante, 164 et suiv. — Très-remarquable de l'archevêque de Bourges au roi d'Angleterre, 404.

— De Jean l'Orfèvre pour le duc d'Alençon, V, 108. — De l'évêque de Coutances, en réponse, 110. — De l'évêque d'Arras pour le Dauphin, 128, 129.

DISETTE en Angleterre, II, 96. — En France. V. Famine.

DOLE (la ville de) se révolte et ferme ses portes au roi, VII, 278. — Assiégée par le sire de Craon, 522 — Il échoue, 521. — Comment surprise par le sire de Chaumont, 419. — Est incendiée, *ib.*

DOMAINE de la couronne aliéné sous Charles VI, I, 150.

— Mal administré, et remontrances des États à ce sujet, II, 505.

DOMBOURG (Jean de), assiégé dans un clocher, IV, 528. — Se rend et est exécuté, 529.

DOMESTIQUES de la maison de Bourgogne congédiés par ordonnance, V, 16, 17.

DOMFRONT tombe au pouvoir des Anglais, III, 65.

DOMREMY, patric de Jeanne d'Arc, III, 272. — Pillée par les Bourguignons, 275.

DONAT (église Saint-). On y voit le tombeau du duc Philippe-le-Bon, V, 564.

DONATION (acte de) du duché de Bourgogne lu solennellement, I, 75. — Lettres de donation par le roi Charles V. V. Lettres.

— Au comte du Maine, IV, 275.

DORIOLE (maitre), chancelier de France, assiste aux conférences de Senlis, VI, 551.

— Son injuste destitution, VIII, 161.

DOT de madame Isabelle, reine d'Angleterre, I, 562.

— De madame d'Artois, enlevée de la cathédrale de Rouen et restituée par le traité d'Arras, IV, 88.

— De mademoiselle d'Autriche, femme du Dauphin. Réglée au traité d'Arras, VIII, 154. — Condition de retour stipulée, 155.

DOUAI. Attaque et défense de cette ville, VII, 421.

— Ce qu'obtient cette ville au traité d'Arras, VIII, 158.

DOUAIRE de mademoiselle Élisabeth d'Angleterre. Débats à ce sujet, VII, 407.

DOUAIRIÈRE (la) de Bourgogne ou Marguerite d'York. Ses projets de mariage sur Marie de Bourgogne, VII, 281, 285. — Ses démarches au sujet du mariage de sa fille, 505.

- Louis XI cherche à l'attirer dans son alliance, VIII, 57. — Va en Angleterre, et ce qu'elle obtient du roi pour son gendre, 58. — Ce qu'elle fait remarquer à Édouard sur le mariage de sa fille avec le Dauphin, *ib.* — Mal qu'elle se donne pour décider son frère à soutenir le duc Maximilien, 59, 40. — Mécontente de la trêve, 41. — Elle paye pour son frère, 42. — Ce qu'elle obtient dans le traité d'Arras, 156.
- DOUGLAS (le comte de) amène des renforts à Charles VII, III, 206. — Est fait duc de Touraine. *ib.* — Ce qu'il répond au duc de Bedford, 215. — Tué à la bataille de Verneuil avec son fils, 215.
- DOULENS se rend au duc de Bourgogne, III, 48.
- DOURDAN, prise par les Bourguignons, III, 30.
- DOYAT (Jean), espion de Louis XI auprès du duc de Bourbon. Son mémoire calomnieux, VIII, 21. — Nommé gouverneur d'Auvergne, 22. — Saisie qu'il fait d'un convoi d'armes dans les montagnes d'Auvergne, 85. — Ce qu'il propose au roi touchant les Grands jours d'Auvergne. V. ce mot — A les deux oreilles coupées après la mort de Louis XI, 178.
- DOYENS des tisserands à Gand. Leur puissance redoutable, IV, 575. — Des bourgeois. Charge que veut établir le duc de Bourgogne, et ce qui en résulte, 574. — Réduits par le duc de Bourgogne, 575.
- DRAGEOIR de quinze mille écus mis en gage pour les frais de la guerre du Luxembourg, VIII, 29.
- DRAPERIES d'or et d'argent données à la cathédrale de Cambrai par le duc de Bourgogne, I, 194.
- DRAPS fins de Rouen. Leur renommée, VI, 24. — Fabrique des draps d'Arras encouragée par Louis XI à Arras, VIII, 55. — De Flandre. Leur réputation, 103.
- DREUX, repris sur les compagnies, I, 71.
- Assiégé de nouveau, II, 289.
- Est repris par les Anglais, III, 158.
- DROIT seigneurial en France. Son origine, I, 58.
- DUBOIS (Pierre) ramène les restes de l'armée à Gand, I, 157. — Son discours à Artevelde, 158. — Comment il répond aux bourgeois qui voulaient se rendre, 142 — Sa terrible résolution, 145. — Est blessé à l'affaire de Comines, 164. — Relève le courage des Gantois, 175. — Est abandonné du peuple et se cache, 206. — Part pour l'Angleterre, 217. — Combat sur mer et bat les Flamands, 228.
- DUCHÉ de Bourgogne. État de cette province sous les ducs de Bourgogne. V. Ducs de Bourgogne. — Envahi deux fois par

Louis XI : la première fois par le sire de Craon. V. ce nom.
La seconde fois par le sire de Chaumont, VII, 380.

DUCHESSE de Bourgogne, chargée de traiter avec le roi, IV, 308.

— Discorde entre elle et son mari à cause de son fils, V, 81 —
Elle fonde un couvent et s'y retire, 82. — Elle en sort pour
soigner son mari malade, 103.

DUCHESSE (la) de Gueldre vient se réfugier avec son fils auprès
du duc de Bourgogne, V, 41.

DU BOUCHAGE (le sire), en grande faveur auprès de Louis XI,
et lettres continuelles qu'il en reçoit, VI, 293, 396.

— Instructions qu'il reçoit du roi pour l'affaire d'Aragon, VII, 12.
— Il lui donne pleins pouvoirs, 13, 18. — Chargé de faire prêter
serment au duc de Bretagne. V. Serment.

DUGUESCLIN (Bertrand). V. Bertrand Duguesclin.

DUGUESCLIN (Olivier) au passage de la Lys, I, 162.

DUNKERQUE, pris sur les Flamands, I, 183.

DUN-LE-ROY, pris par Charles VI, II, 286.

DUNOIS (le bâtard d'Orléans). Comment il est reçu par la Pucelle ;
il l'accompagne à son entrée à Orléans, III, 291 et suiv. — Menace
qu'il fait aux Anglais, 297. — Va chercher des renforts à Blois,
298. — Menace que lui fait la Pucelle, 300. — Ce qu'il dit pour
rassurer la Pucelle sur un plan d'attaque, 303.

— Tient le parti du Dauphin dans la guerre de la Praguerie, IV,
203. — Provoque le connétable, 205. — Demande pardon au
roi, 207. — Services qu'il rend au roi, 272. — Sa haute faveur,
346. — Traite pour le roi avec le duc de Bretagne, 349. —
Nommé capitaine de Rouen, 356 — Ce qu'il dit au roi pour
les habitants, 357. — Nommé lieutenant-général en Guienne,
367. — Reçoit les clefs de Bordeaux, 368.

— Chargé de défendre la Normandie. V, 23. — Assiste aux funé-
railles de Charles VII, 174. — Signe le traité de la ligue du
Bien public, 282. — Il s'explique pour les princes contre le
roi, 313. — Menace les Parisiens d'un assaut, 316. — Ce qu'il
obtient pour sa part au traité de Tours, 329.

— Reçoit le légat pour le roi, VIII, 43. — Est chargé de faire les
honneurs au repas de mariage du Dauphin, 157.

DURAS (les sires de) se rendent au roi et prêtent serment de
fidélité, IV, 369.

— Cherchent à livrer la France aux Anglais, IV, 383.

E

EBERHARD DE LA MARCK. Son défi au duc de Bourgogne, IV, 317. — Ce qui lui arrive, 318.

ÉCARLATE de Bruxelles envoyée en présent à Bajazet, I, 397.

ÉCHAFAUD caché par un rideau rouge. V. Gossuin.

ÉCHARPE blanche des Armagnacs, succède à celle des Bourguignons, II, 333. — On la donne même aux statues des saints, *ib.*

— L'écharpe rouge de Bourgogne reprend faveur, III, 53.

ÉCHEVINS de Paris, changés par ordre du Dauphin, II, 399.

ÉCLUSE (fort de l'), objet de désordre à Gand, IV, 146. — Ce qui est décidé par le Duc à ce sujet, 162.

ÉCLUSES (les) de Gand sont ouvertes pour noyer les campagnes et s'opposer aux mesures répressives du duc Maximilien, VIII, 28.

ÉCOLES de droit célèbres en France, citées, I, 83.

ÉCOLIERS de l'Université. Legs faits par le duc de Bourgogne aux écoliers pauvres, I, 222.

— Leur querelle au sujet d'un cheval mort, II, 320.

— Leur nombre prodigieux au x^ve siècle, VIII, 56.

ÉCORCHEURS (les), nom donné aux compagnies, IV, 107. — Exterminés par le sire de Blamont, 280.

ÉCOSSAIS (compagnies des) soudoyées en France, II, 9.

— Exterminées à la bataille de Verneuil, III, 217. — Soudoyées par le roi pour défendre Orléans. 262, 264.

ÉCOSSE. Son état sauvage au xiv^e siècle, I, 201.

— Alliance du roi de ce pays avec Charles VII, III, 262.

— Avec Louis XI, VI, 247.

— Reste fidèle à la France, malgré son alliance avec l'Angleterre, VI, 420. — Réponse que le roi de ce pays reçoit de Louis XI, *ib.*

— Guerre dans ce pays, VIII, 19, 32.

ÉCOUEN, forteresse enlevée par les Français, IV, 66.

ÉCROUELLES touchées par le roi, VIII, 73.

ÉCUS la pointe en haut dans un combat judiciaire; pourquoi, V, 57.

ÉCUS de l'arbre de Charlemagne suspendus dans une église, IV, 256.

ÉDIT de Louis XI sur les querelles des réalistes et des nominaux, VIII, 60.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre; ce qu'il dit au fils du roi Jean I^{er}, I, 62. — Demande Marguerite de Flandre pour son fils, 79. — Licencie son armée, 84, 85. — Ce qu'il dit de Charles V, 90. Perd tout en France, excepté Calais, 95. — Sa mort, *ib*.

ÉDOUARD IV. Ses relations avec la France et le duc de Bourgogne, V, 188, 195. — Traite avec le duc de Bourgogne, 199; — et le roi de France, 205.

— Reçoit mal les propositions de Louis XI, VI, 26. — En bonne intelligence avec le duc de Bourgogne, 56. — Est chassé par Warwick, 185. — Comment sauvé des pirates et accueilli en Hollande, 184. — Revient en Angleterre et remonte sur le trône. Détail des événements, 228, 229. — Il gagne les batailles de Barnet et de Tewksbury, 251, 254. *V*. ces noms. — Fait périr le prince de Galles et le roi Henri VI, *ib*. *V*. ces noms. — Passe quelques traités avec le duc de Bourgogne contre le roi, 405. — Déclare la guerre à la France, 421. — Singulier présent qu'il reçoit de Louis XI, *ib*.

— Le fait prévenir de la descente qu'il va effectuer, et réclame le royaume de France, VII, 47. — Son désappointement en arrivant à Calais, 50. — Visité par la duchesse de Bourgogne et le Duc, 51. — Proposition singulière que lui fait ce dernier, 55. — S'avance dans la Picardie et l'Artois avec méfiance, 54. — Joué par le duc de Bourgogne, 55. — Il envoie un prisonnier vers Louis XI; ce qui en résulte, 56. — Il consent à une trêve, 66. — Ses relations avec Louis XI, 69. — Entrevue de Pecquigny, 72. — Son conseil gagné par Louis XI, 280. — Refuse d'entrer dans ses projets, 281.

— Ce qu'il promet au duc d'Autriche, VIII, 40. — Avarice étrange de ce prince, 42. — Engage le Duc à recevoir le légat, 44; — à se lier avec le duc de Bretagne, 75. — Affronts qu'il éprouve au sujet de sa fille, 149. — Il meurt, 150.

ÉDUCATION militaire et féroce du jeune comte de Saint-Pol, IV, 51.

ÉGLISE. Sa paix troublée par les hérésies, IV, 40.

— Comment représentée au banquet du Vœu du Faisan, V, 9.

— Affaires de l'Église et ordonnance du roi à ce sujet, VII, 391.

— Troublée par les disputes des réalistes et des nominaux, VIII, 59.

ÉGLISE de France, se sépare de l'obédience du Pape d'Avignon, I, 415.

— Provoque le concile de Bale, IV, 41.

— Assemblée du clergé à Orléans pour remédier aux troubles de l'Église, VII, 594.

ÉGLISES pillées dans la guerre, II, 262, 270, 379.

EGMONT (messire Guillaume d'), gouverneur du duché de Gueldre pour la duchesse de Bourgogne, VIII, 25. — Jeté en prison par ceux de Nimègue, *ib.*

EGMONT (Jean d'), massacré par les Hœks, III, 252.

ELCHIN (ville de France), brûlée par les Gantois, I, 155.

ÉLISABETH, douairière de Luxembourg; sa réclamation au duc de Bourgogne, IV, 252.

ÉLISABETH (madame), fille du roi Édouard, promise en mariage au Dauphin de France, VII, 77.

— Supplantée par la fille du duc d'Autriche par suite du traité d'Arras, VIII, 149.

ELNE (l'évêque d'), ambassadeur de Louis XI en Angleterre, VII, 406.

— Injustice de Louis XI à son égard, VIII, 29 — Comment il réussit, et dangers qu'il court dans sa mission, 50. — Mis en jugement, *ib.* — Le Parlement reconnaît son innocence et laisse la procédure, 52.

ÉLOI (abbaye Saint-), près d'Arras; ce qui s'y passe, VII, 250.

ÉLOQUENCE au ^{xv}e siècle. Son caractère singulier. *V.* Discours, Plaidoiries, Sermons.

ÉLUS. Nom des officiers chargés par les États de surveiller la recette et les dépenses de chaque province ou ville. Celui de Bayeux et envoyé par le roi aux conférences de Bruges, I, 92. — Sont rétablis en Bourgogne, 95.

EMPEREUR d'Allemagne. *V.* Frédéric d'Autriche.

EMPIRE d'Allemagne; ses prétentions sur la Hollande, le Hainaut, la Zélande, IV, 248. — D'Orient, son état en 1445, 251. — Menacé par les Turcs, 252.

EMPOISONNEMENT du duc de Guienne et de sa maîtresse. *V.* Charles de Guienne. — Tentatives sur Louis XI. Détails à ce sujet, VII, 586.

EMPRUNT de bénévolence en Angleterre, VI, 406.

ENFANT d'argent voué par Louis XI, et pourquoi, VI, 178.

ENFANTS (petits), saës et vendus, IV, 175.

ENGELBERT de Nassau va porter la guerre en Lorraine pour le duc de Bourgogne, VII, 192.

ENGHIEN (le jeune sire d'). Sa valeur et sa mort, I, 140.—Son corps vendu cent mille livres au duc de Bourgogne, 141.

ENGUERRAND de Bournonville. *V.* Bournonville.

ENGUERRAND, sire de Conci. *V.* Couci.

ENTRÉE militaire de Charles VI dans Paris après la révolte de cette ville, I, 176. — De la reine et ordre de cette marche, 261 et suiv.

— De la reine dans Paris avec 5000 hommes, II, 150 — Du Dauphin, 299. — D'un évêque anglais et de son clergé dans une ville prise, 416.

— Solennelle d'Isabelle et du duc de Bourgogne à Paris, III, 54. — De Charles VII à Reims, 355. — D'Henri VI, roi d'Angleterre, à Paris, pour son sacre, 425.

— De l'évêque de Liège et de sa suite à Arras, IV, 67. — Du duc de Bourgogne et sa réception, 68. — Détails de l'entrée des ambassadeurs de Charles VII à Arras, 69. — De la duchesse de Bourgogne, *ib.* — Du duc de Bourgogne à Bruges, où il manque de périr, 152. — De Charles VII à Paris, 170. — Du duc de Bourgogne à Bruges, 218. — De l'empereur d'Autriche à Besançon, 247. — De Dunois à Bordeaux, et noms de tous les seigneurs de sa suite, 365.

— Du duc de Savoie, V, 257.

— De Charles-le-Téméraire à Liège, VI, 50. — Description détaillée du cérémonial et des costumes de l'entrée du duc de Bourgogne et de l'empereur d'Allemagne à Trèves, 509 à 511. — Du Duc à Dijon. Description des costumes et des représentations allégoriques, 551, 552.

— Du cardinal de La Rovère à Paris, VIII, 45. — De Marguerite d'Autriche en 1485, 156.

ENTREMETS (un). Ce que c'était, IV, 243.

— Description de ceux du banquet d'un mariage magnifique, VI, 78.

ENTREVUE du roi de France et du roi d'Angleterre, I, 577. — Deuxième entrevue, 578. — Les tentes royales sont renversées par un orage, *ib.* — Présents réciproques. *V.* Orfèvrerie.

— Des membres de la maison de France à Saumur pour la pacification du royaume, III, 257.

— Des princes français à Nevers, IV, 56. — Ce qu'y dit un chevalier de Bourgogne, 57.

—De Louis XI et du roi de Castille, V, 202.

—De Louis XI et de son frère, VI, 143 et suiv. — Détails de l'entrevue magnifique du duc de Bourgogne et de l'empereur d'Allemagne, 509. — Détails curieux de celle de Louis XI et du connétable de Saint-Pol, 589.

—Du duc de Bourgogne et du roi d'Angleterre, VII, 51. — De Péquigny entre le roi de France et celui d'Angleterre. Détails de cette cérémonie, 71 et suiv.

ÉPARGNE du roi. Comment administrée, II, 508.

ÉPÉE magnifique donnée par le Duc en présent au fils de l'empereur, I, 96. — Portée devant le duc de Bedford comme régent de France. *V.* Bedford.

—Trouvée dans la chapelle de Saint-Catherine-de-Fierbois et remise à la Pucelle, III, 286.

—Bénie envoyée au Dauphin par le Pape, VIII, 154.

ÉPERONS d'or du duc de Bourgogne. Portés par Tanneguy de Coesmerel, III, 103.

ÉPERONS dorés des chevaliers français tués à Courtray, I, 171.

—Déposés sur des reliques et rachetés, III, 208.

ÉPIDÉMIE en France, II, 296. — A Paris, en 1414, 372.

—En 1418, III, 59, 61.

—En 1458, IV, 175.

—En 1466, V, 518.

ÉPITAPHIE de l'ossuaire des Bourguignons, VII, 182.

EQUAN-SAINT-GERMAIN. Couvent cité, III, 125.

ÉQUIPAGES de guerre du comte de Nevers. Détails, I, 567.

ERMITE interrogé par le duc d'Alençon. Sa réponse, V, 104.

ESCOUTÈTE (l') ou magistrat de justice de la ville de Bruges, VI, 72.

ESPAGNE (l'), ses envoyés en France au sujet de l'obédience, II, 12. — Négociations de Louis XI avec ce royaume. *V.* Aragon, Alphonse, Castille, Ferdinand et Juan.

— Ses négociations avec la duchesse de Bourgogne contre le roi de France, VII, 549. — Recherche l'alliance de l'Angleterre, 550. — Affaire d'Espagne avec Louis XI, *ib.*

ESQUERDES (le sire d') ou Crèveœur; ses combats à Montlhéry, V, 501.

- Élu chevalier de la Toison-d'Or, VI, 56. — Va au-devant de Louis XI à Péronne, 95.
- Chargé de défendre Arras, VII, 250.
- Commande l'armée du roi à la bataille de Guinegate, VIII, 4. — Faute grave qu'il y commet, et ses suites, 5. — Son armée détruite, 6. — Colère du roi contre lui, 8. — Commande en Artois les garnisons, 25. — Sa grande faveur, 66. — Ce qu'il répond au roi sur ses extorsions, 71. — Ce qu'il tente sur Hesdin, 80. — Dégradé comme chevalier de la Toison-d'Or, 81, 82, 85. — Commande les Suisses soldés par le roi, 84. — Il a des intelligences avec les Flamands, 104. — Ce que Louis XI lui fait dire au sujet de Calais, avant de mourir, 174.

ESTOUTEVILLE (le sire d'), prévôt de Paris, V, 556.

ÉTAMPES, siège de sa forteresse, II, 272, 275.

- Grande assemblée qui s'y tient, V, 548.

ÉTAMPES (le comte d'), envoyé au duc de Bretagne, I, 245.

- Chargé de garder les marches de Picardie, IV, 288. — Barre le chemin aux compagnies, 289. — Commande une des armées du duc de Bourgogne, 587. — Livre bataille aux Gantois, 589.
- Sa rigueur dans l'affaire des Vandois, V, 157, 159. — Il est accusé de sortilèges, et ce qui en résulte, 205. — Il est préposé à la garde des villes de la Somme, 207. — Devient comte de Nevers; son entrevue avec le duc de Bourgogne, 246. — Nommé capitaine des villes de la Loire, 247.

ÉTATS de Bourgogne: mesures qu'ils prennent pour les dépenses de leur Duc, I, 95.

- Assemblés par Philippe-le-Bon, III, 168.
- Par Charles-le-Téméraire, en 1474, VI, 552.
- Ce que le Duc leur demande après ses défaites, VII, 185, 186. — Veulent traiter de la paix avec Louis XI, 197. — Conditions de la soumission des États, 244. — Lettre qu'ils reçoivent de Marie de Bourgogne, 245. — États du comté, imitent ceux du duché et font leur soumission au roi, 256.

ÉTATS de Flandres. Leurs députés viennent traiter de la paix, II, 582. — Ce qu'on exige d'eux, *ib.* — Leurs remontrances au roi, 400.

- Assemblés par ordre du duc de Bourgogne, et ce qu'il leur demande, VII, 120. — De Bourgogne, assemblés à Salins, 185. — Remontrances et refus formels, 186, 187. — De Savoie, par ordre de Louis XI, 194. Assemblés pour arrêter le soulèvement des villes, 259.
- Pour remédier aux désordres de la Hollande, en 1479, VIII, 27.

ÉTATS des provinces, convoqués par Louis XI, V, 207.

ÉTATS romains. Relations de ce pays avec Louis XI. V. Italie, Pape, Rome, 153.

— Menacés par le roi de Naples, VIII, 153. — Ils sont délivrés par les Vénitiens, 154.

ÉTATS du royaume. Résumé historique, *préf.*, I, 35. — Leur forme irrégulière en 1580, 122. — Ce qu'ils exigent pour les impôts, 150. — Refusent les subsides, 153.

— Convoqués à l'hôtel Saint-Paul, II, 301.

— Le clergé y est appelé, III, 262.

— A Tours, IV, 94. — A Orléans, pour remédier aux malheurs publics, 193. — Réunis à Bourges, 197.

— A Tours, dans l'archevêché; détails du cérémonial, VI, 64. — Ce qu'ils décident pour la Normandie, 65. — Réclamation en faveur du peuple, 66. — Du Languedoc, V. ce nom.

ÉTENDARD du Dauphin. En quoi remarquable lors de son entrée à Compiègne, II, 373.

— De la Pucelle. V. Bannière. — De France à l'entrée de Charles VII à Paris, IV, 171.

ÉTIENNE de Bavière refuse de laisser partir sa fille pour être présentée au roi, I, 196.

— Ambassadeur à la diète d'Allemagne, II, 2.

ÉTRENNES. Ce qu'elles coûtaient au duc de Bourgogne, II, 52.

ÉTUDIANTS de l'Université, voleurs et assassins. Querelle pitoyable de l'Université contre le Parlement à leur sujet, II, 145. — Sont dépendus, baisés à la bouche et rendus à l'évêque, 146. — On leur dresse un tombeau aux Mathurins, *ib.*

EU (ville d'), reprise par le roi, VI, 287.

— Un vaisseau de cette ville en prend trois aux Anglais, VII, 47.

EU (le comte d'), délivré de sa captivité, I, 296. — Nommé connétable, 324. — Commande l'armée contre Bajazet, 367. — Est fait prisonnier à Nicopolis, 394. — Il meurt en prison, 403.

— Son fils fait prisonnier à Azincourt, II, 429.

— Ce que le roi d'Angleterre ordonne à son sujet en mourant, III, 173.

EUDES DE GRANCEY, nommé gouverneur de Bourgogne, I, 83.

EUGÈNE IV, Pape, médiateur de la paix, III, 425.

— Veut dissoudre le concile de Bâle, IV, 41. — Est cité au concile, 42. — Déposé par le concile, 255.

EUROPE. Esprit des divers royaumes qui la composaient au x^ve siècle, I, *préf.* 36.

EUSTACHE DE LAITRE, nommé chancelier, II, 333.

EUSTACHE DE PAVILLY. Son mémoire aux États-Généraux, II, 504 et suiv.

ÉVASIONS. V. Pape, Savoie.

ÈVÈCHÉ d'Utrecht, envahi par le duc de Bourgogne. V. Utrecht.
— De Liège. Ce qui s'y passe de funeste. V. Aremberg et Liège.

ÈVÈQUE (l') de Langres était seigneur de Châtillon-sur-Seine, I, 60. — De Laon; sa mission vers le duc de Bourgogne et le Dauphin. V. Alain. — De Norwich lève une armée et passe en Flandre, 185. — Sa singulière réponse aux réclamations, 184. — Il pénètre à Dunkerque, 185. — Continue ses conquêtes, *ib.* — Son imprudence, 187.

— De Beauvais est envoyé par le roi pour traiter avec les Anglais, III, 66.

— De Liège. Son entrée magnifique à Arras, IV, 67.

— Le peuple se soulève contre lui, VI, 96. — Se retire à Toncres, *ib.* — Est fait prisonnier, *ib.* — Est reconduit dans son palais, 97. — Ses démêlés avec le Sanglier des Ardennes. V. Aremberg. — Marche contre lui et est massacré. V. le même nom. — De Marseille. Sa charité lors d'une disette à Paris. V. Allardeau. — De Coutances, accusé de sorcellerie et mis en prison, VIII, 22. — D'Elne. Son procès, 50, 52.

ÈVÈQUES et archevêques du parti du duc de Berri, II, 285, 286. — Massacrés à Paris, III, 51.

EVERTBOURG (Jacques). Ce qu'il fait pour sauver son pays, I, 205, 203.

EVERWIN (Rogèr). Ce qu'il fait pour sauver la Flandre, I, 205.
— Comment il est reçu du duc de Bourgogne, 204. — Ce qu'il dit au gouverneur anglais, 206.

ÈVREUX assiégé par les Anglais, III, 59.

EXCOMMUNICATION lancée contre les Armagnacs, II, 234.

— Sur le duc de Bourgogne; ce qui en résulte, VI, 555, 556.

EXÉCUTIONS de personnages remarquables et autres. V. Armagnac, Capeluche, Charles d'Angest, Caille, Désessart, Jean de Troyes, Mansard, Montaigu. — Du duc de Suffolk, du sire d'Hamaïde. V. ces noms. — Pour cause d'empoisonnement. V. Hardi. — Pour trahison. V. Albret, Nemours, Perche. — Du sire de Melun au Petit-Andely, VI, 85.

— Du sire de Hagenbach, V. ce nom.

- Des sires Hugonnet et Himbercourt. V. ces noms. — Faites en manière de représailles. V. Représailles, Vaurus.
- EXETER** (le duc d'), gouverneur de Paris, III, 148. — Serré par les gens du Dauphin, 155.
- S'empare du duc de Suffolk et lui fait trancher la tête. IV, 561.
- Tombe dans l'infortune et va pieds nus demandant du pain, V, 200.
- EXHAM** (bataille d') et ses tristes suites. Épisode des brigands, V, 199.
- EXHUMATION** des reliques d'un saint par ordre de Louis XI, et pourquoï, VIII, 168.
- EXPEDITION** contre l'Angleterre. V. Angleterre. — Elle est abandonnée, I, 226. — Contre l'Afrique, l'Italie, en Terre-Sainte. V. ces mots et Croisades.
- EX-VOTO** d'une figure du duc de Bourgogne en cire envoyée à une église, VI, 569. V. aussi *Enfant d'argent*, *Figure*.

F

- FABRI** (Jean) défend seul la Pucelle, III, 598.
- FACTIONS** des Armagnacs et des Bourguignons, des chaperons blancs, des bouchers, des Orléanais, des Hoeks et Kabelljaws, des maisons de Lancastre et de Glocester. V. ces noms.
- FALAISE** tombe au pouvoir des Anglais, III, 25.
- Reprise par les Français, IV, 564.
- FALTOF**, chef anglais, gagne la journée des Harengs, III, 266.
- Amène du renfort au siège d'Orléans, 300. — Fuit à la bataille de Patay, 522.
- FAMECHON** (Pierre de), décapité, II, 275.
- FAMINE** terrible à Paris, III, 145.
- En 1458, IV, 175.
- En 1181, qui désole la France, la Flandre et l'Artois, VIII, 80.
- FARNSBOURG**, assiégée par les Suisses, IV, 289. — Le siège est levé, 293.
- FAUCHEURS** envoyés par Louis XI pour dévaster le Hainaut, VII, 501, 504.
- FAUCONS** blancs envoyés à Bajazet, I, 597.

FAUTEUIL d'or massif du duc de Bourgogne, VII, 146.

FAY (le sieur du), lieutenant du duc de Bourgogne dans le Luxembourg, VII, 52. — Chargé de reformer une armée; letre sévère qu'il reçoit à ce sujet, 160.

FAYETTE. V. La Fayette.

FÉCAMP (abbaye de), citée, VII, 403.

FÉLIX V, pape élu par le concile de Bâle. Ce qui en résulte, IV, 253. V. Schisme. — Il abandonne la papauté, 312.

FENÊTRES du château de Bicêtre, en quoi remarquables, II, 265.

FÉODALITE. Son origine et ses résultats, *préf.* I, 10. — Son caractère remarquable, 32, 53. — Son beau et son mauvais côté, 59.

FER de Bordeaux renommé pour les lames d'épées, I, 165.

FERDINAND d'Aragon entre en Roussillon, VI, 327.

— Hérite de la Castille, VII, 8. — Louis XI lui promet son fils pour gendre, 10. — Il est forcé de rechercher son alliance, 19. — Conseil que lui donne son père au sujet du roi de France, 405.

FERETTE (comté de) acquis par le duc de Bourgogne, VI, 121. — Envahi par Hagenbach, 311. — Le peuple se soulève, 375. — Les ravages d'Hagenbach dans ce pays font perdre l'alliance des Suisses au duc de Bourgogne, 411.

FERRY CASSINEL, nommé archevêque de Reims, I, 267. — Meurt empoisonné, 269.

FERRY DE MAILLY (le sire de). Son attachement au duc de Bourgogne, II, 392. — Est excepté de l'amnistie, 403. — Fait des courses avec ses compagnies, 457. — Fait prisonnier, et dangers qu'il court, *ib.* — Tient toujours la campagne pour le duc de Bourgogne, 445.

FESTIN du sacre. On y voit des barons à cheval faisant le service du roi, I, 127; — et aux noces du comte de Nevers et du prince de Bavière, 195. — Autre sur la table de marbre pour le roi Charles V, 264. V. Banquets, Table.

FEU (supplice du) infligé à divers personnages. V. Pucelle, Vau-
dois.

FEU de la Saint-Jean allumé par le roi, VI, 256.

FIACRE (saint) en vénération en France, III, 173.

— Sa chässe enrichie par Louis XI de lames d'argent, VII, 587.

FIANÇAILES de madame Agnès, sœur de Philippe-le-Bon, III, 221, 227.

- Du duc d'Orléans et de la demoiselle de Clèves, IV, 216.
- Du Dauphin, fils de Louis XI, et de Marguerite d'Autriche, VIII, 157.
- FIEFS.** Leur origine obscure, I, 59. — Les liens féodaux se resserrent et sont constitués en pairies du royaume, 60.
- Maseulins. S'ils font retour à la couronne; discussion à ce sujet, VII, 242. — Prétentions de Louis XI à ce sujet, 410.
- FIEFS en franchise.** Les bourgeois de Paris obtiennent le droit d'en posséder, II, 207.
- FIENNES** (le comte de), cité, VII, 51.
- FIGURE** en cire de Charles VI présentée à une chässe, I, 514.
- FILS** de France. Leur apanage réglé par Charles V. V. Apanage.
- FINANCES** du royaume. Leur délabrement et ce qui en résulte, I, 150. — Nouvelles déprédations. V. Impôts, Gabelles, Tailles, Taxes. — Réclamations inutiles contre les abus des princes, 259.
- Désordres effrayants en France à ce sujet, sous le duc d'Orléans. II, 5. — Sages mesures adoptées, mais sans fruit, 6. — Examen des finances, 207. — Aux Etats-Généraux, 505, 506. — Du domaine de l'Etat, 506. — Désordres dans les finances sous le Dauphin, 595. — Délabrement des finances sous la régence des princes et la minorité de Charles VI, et ce qu'en dit l'évêque de Chartres, 599.
- Comment administrées sous Louis XI. V. Général des finances.
- FITZ-WALTER** commande les Anglais, III, 247.
- FLAMAND** (Nicolas), drapier de Paris. Apaise les Maillotins, I, 160. — Il est mis à mort, 177.
- FLAMANDS.** Histoire de leurs révoltes contre le duc de Flandre. V. Flandre, Gand, Chaperons blancs, Hyons. — Ils écrivent au roi Charles VI et ne sont point accueillis, I, 156. — Ils veulent faire alliance avec l'Angleterre et sont mal reçus, *ib.* — Sont battus, et leur armée détruite par quatre cents chevaliers français, 164. — Leurs villes se rendent au roi de France, 165. — Prisonniers, refusent la grâce du roi, 200.
- Description de leur armée en marche sur Paris, II, 255, 256. — Comment ils quittent le duc de Bourgogne, 259.
- Leur empressement pour reprendre Calais sur les Anglais, IV, 127. — Formation de leur armée, *ib.* — Comment on obtient des voitures de bagages, *ib.* — Revue de leur armée passée par le duc de Bourgogne. Aspect de leur camp, 128. — Jactance des bourgeois armés, 150. — Ils placent leur camp autour de

Calais, *ib.* — Sont maltraités par les Anglais, 151. — Menacent de quitter le camp, 152. — Révolte complète, 154. — Départ des Gantois et des autres, 156. — Ils demandent des robes neuves, 157.

— Leur ambassade à Louis XI, VIII, 146.

FLANDRE (le comte de). Récits des malheurs arrivés par suite de sa mauvaise conduite. V. Louis de Mâle. — Rend foi et hommage pour le comté d'Artois, I, 158. V. Gantois, Croisade. — Sa mort, 190.

FLANDRE. Etat de ce pays au x^e siècle, I. *préf.*, 58.

FLANDRE (la). Le bonheur dont elle jouit est troublé, I, 97. — Tout est bouleversé par les chaperons blancs. V. Chaperons, Hyons. — Ravagée par les compagnies. V. Compagnies. — Préparatifs de la guerre par le roi de France, 158. — Défenses naturelles du pays, 159. — Guerres et séditions. V. Anvers, Bruges, Gand, Eluse. — Ce pays devient la possession du duc de Bourgogne, 190.

— Par la guerre civile, IV, 184. — Ravagé de nouveau par la révolte des Gantois contre le Duc. — V. Gantois, Rupelmonde, Waes.

— Corruption des mœurs et ce qui s'ensuit, V, 290.

— Les Etats de ce pays refusent les nouvelles demandes d'hommes et d'argent au duc de Bourgogne, VII, 190, 191. — Assemblée des Etats. V. Etats. — Envoie des ambassadeurs au roi de France, 261. — Guerres terribles dans ce pays, 271, 274, 296. — Ravages des Français, 301. — Continuation de la guerre 304, 375.

— Malheureux état de ce pays sous le duc Maximilien d'Autriche, VIII, 102, 105. — Son commerce de drap détruit, 105. — Recherche l'alliance du roi de France, 105. — Nouvelles calamités, 107, 108.

FLANDRE française ravagée par les Anglais, IV, 158 et suiv.

FLAVY (le sire de), capitaine de Compiègne. Sa cruauté, III, 374. — Accusé d'avoir vendu la Pucelle au sire de Luxembourg, 376.

— Cruauté de ce seigneur, IV, 176. — Arrête le maréchal de Rieux et l'enferme. *ib.* — Ses crimes et sa mort, 370.

FLÉCHE (château de la). Ce qui s'y passe, V, 101.

FLESSINGUE. Aventure tragique qui s'y passe et justice du Duc, VI, 121.

FLEURS de lis, prises en aversion par Charles VI malade, I, 540. — Accordées au duc de Milan, 597.

FLOQUET, chef des Compagnies, cité, IV, 66

FLORENCE. Ce qui s'y passe au sujet des Médicis et des Pazzi. V. Florentins, Médicis, Sixte IV.

FLORENTINS réclament l'alliance de la France, I, 277. — Réclament les secours du comte d'Armagnac, *ib.*

— Leurs démêlés avec la cour de Rome au sujet des Médicis, VII, 590. — Sont excommuniés par une bulle, 595. — Attaqués par les armées du Pape et du roi de Naples réunies, 596.

— Se réconcilient avec le roi de Naples, VIII, 155.

FLOTTE française de 1287 vaisseaux pour descendre en Angleterre, I, 220. — Elle est dispersée et prise par les Anglais, 226.

— Anglaise battue à Bordeaux, IV, 567.

— Anglaise à Calais en 1475, VII, 50.

— Des Hollandais, est saisie avec sa pêche de harengs par l'amiral Coulon, VIII, 14.

FOI et hommage du comte de Flandre, I, 158.

— Du duc Jean-sans-Peur, II, 59.

- Rendu au roi par le duc d'Orléans, IV, 245.

FOIRES (deux grandes) établies à Caen. Leur origine, VI, 194.

— Instituées par Louis XI à Lyon et à Caen, VIII, 55.

FOIX (comte de), célèbre par sa sagesse, I, 265. — Visité par le roi, *ib.* — Tue son fils et meurt de douleur, 289. — Le roi Charles VI réclame son héritage, *ib.* — Il y renonce en faveur du vicomte de Castelbon, 291.

FOIX (le comte de), successeur du précédent, chasse l'évêque de Béziers, III, 560. — Est appelé par le roi pour défendre Orléans, 562.

— Fait la guerre aux Anglais en Guienne, IV, 566.

— Son traité avec Louis XI, V, 196.

— Ses relations avec ce prince, VI, 259, 242.

FOLIE moralisée, ou comédie avec une morale; prix des deux meilleures pièces, V, 150. — Folie pure ou comédie; singulier prix donné à ce sujet. *ib.*

FONDITIONS du sire de Craon aux Cordeliers, I, 412.

— Pour le repos de l'âme du duc de Bourgogne à Montereau, IV, 85, 86.

— D'un couvent de sœurs grises où se retire la femme du duc Philippe-le-Bon, V, 82.

— Du roi Louis XI par crainte de la mort, VIII, 165.

FONTAINE (maître de la) essaie d'éclairer la Pucelle sur la perfidie de ses accusateurs, III, 400.

FONTAINE de la rue du Ponceau à l'entrée de Charles VII dans Paris, IV, 172.

FONTAINES à Bruges répandant du vin au mariage du duc Philippe-le-Bon, III, 362.

FONTENAI pris sur les Anglais, I, 90.

— Repris par les Français, II, 285.

FORBIN. Belle réputation de cette famille en Provence, VII, 154. — Les sires de Forbin passent au service de Louis XI. V. Palamède de Forbin.

FORCE (hôtel de la) occupe l'emplacement de l'hôtel d'Alençon. Ce qui s'y passe de remarquable, V, 98.

FORÊT de Compiègne. Ce qui s'y passe en 1450, III, 586.

FORMIGNY. Bataille de ce nom, gagnée par les Français sur les Anglais, décide la conquête de la Normandie, IV, 561.

FORTEPICE. Rudesse de ce capitaine, IV, 60.

FORTERESSE flottante, dite *le Chat*. Sa destination, III, 252.

FORTERESSES. Règlement de 1459 contre ceux qui en abuseraient pour opprimer le peuple, IV, 200.

FORTIFICATIONS. Cet art était inconnu aux Suisses, et comment ils en reçoivent la proposition, VII, 174.

FOSSEUSE (le sire de) enlève la reine Isabeau, III, 52. — Marche sur Paris, 58. — Il essaie de sauver les prisonniers, 50.

FOU du comte de Charolais. Sa bravoure, IV, 594.

— De Philippe-le-Bon. Ce qu'il dit de son ordonnance, V, 17.

— De Louis XI. Ce qu'il entend à l'église de Notre-Dame-de-Cléry, VI, 256. — Sa fin, 257.

— Du duc Charles. Ce qu'il dit au sujet des clefs de Beauvais, VI, 405;

— Et de la déroute de Granson, VII, 144.

FOUDRE (la) tombe dans la chambre du Dauphin, II, 73.

FOUGÈRE. Importance de cette place, IV, 548. — Prise par François l'Aragonais, *ib.* — Désavouée par l'Angleterre, 549. — Se rend aux Français, 552.

FOX (Jean), capitaine anglais, tend un piège aux Gantois, IV, 428. — Passe du côté du Duc, 429.

FRADIN (frère Antoine). Ses prédications contre le gouvernement du roi, VII, 584. — Il est banni de Paris, 585.

FRANC (le) d'or. Sa valeur au xiv^e siècle, I 89.

FRANCE. Son état civil et militaire au x^e siècle, I, *préf.* 33 et suiv. V. Communes, Féodalité. — Son attachement inviolable à ses rois, 43. — Sa haine pour l'Angleterre, 44. — Son état sous le roi Jean et Charles V, 59, 81. — Son état après la mort de ce prince, 122. — Éloge de ses chevaliers par les Anglais. V. Chevalerie. — Sa triste position sous Charles VI, 429, 450.

—État des provinces sous Charles VI, II, 501, 508.

—État déplorable du royaume sous la domination anglaise, III, 251, 252. — On travaille à la paix de 1426, 256. — Triste état de la France en 1428, 256, 258. — Pacifiée par Charles VII. V. Champagne, Ordonnances.

—État du royaume sous Louis XI, VIII, 122, 125.

FRANCFORT (diète de) pour la croisade contre les Turcs. V, 19. — Ce qu'en pense la cour de France, 22.

FRANCHE-COMTÉ. Comment acquise par la maison d'Autriche. V. Maximilien et Marie de Bourgogne.

FRANCHEMONT, pays sauvage de Flandre. Courage de ses soldats au siège de Liège, VI, 119.

FRANCHISE. Pourquoi se nouveau nom donné à Arras, VII, 422. — Invention cruelle de Louis XI à ce sujet, *ib.*

— Ce qu'on stipule à l'égard de cette ville au traité d'Arras, VIII, 158.

FRANCHISES, immunités, libertés, privilèges réclamés par les États du royaume, I, 150.

—Louis XI respecte celles de Dijon, VII, 420.

FRANÇOIS I^{er} visite le tombeau du duc Jean, III, 155.

FRANÇOIS L'ARAGONAIS surprend Montargis. V. ce nom. — Vient au secours de Paris. V. ce nom.

—Surprend la ville de Fougère pour les Anglais et la garde pour lui, IV, 548.

FRANÇOIS DE BRETAGNE, III^e du nom, fils de Jean V, hérite de son père, IV, 275. — Réclame des secours du roi contre les Anglais, 348. — Ce qui en résulte, 552.

FRANÇOIS (Robert, saint) de Paule vient trouver Louis XI mourant, VIII, 169.

FRANCS-ARCHERS, perdent la bataille de Guinegate par leur indiscipline, VIII, 6, 7. — Sont réformés par Louis XI, 70.

FRANQUET D'ARRAS, forcé par la Pucelle, III, 571.

FRÉDÉRIC D'AUTRICHE (le duc), élu empereur d'Allemagne,

IV, 247. — Reçu par le duc de Bourgogne, *ib.* — Son costume et son entrée à Besauçon, 248.

— Ennemi des fêtes et des dépenses, V, 48. — Ne veut pas prendre part à la croisade, *ib.* — Envoie un ambassadeur à la diète, 49.

— Ses relations avec le duc de Bourgogne, VI, 303. — Son entrée à Trèves. V. Entrée. — Caractère de ce prince, 315. — Demande Marie de Bourgogne pour son fils. Ce qui en résulte, 314. — Son départ furtif de Trèves, *ib.*

— Vient au secours de Neuss, VII, 2, 28. — Est battu, 34. — Cherche à négocier, *ib.* — Prend la défense de la duchesse Marie de Bourgogne, 278. — Reproches qu'il adresse à Louis XI, 332. — Réponse que lui fait Louis XI, *ib.* — Négociations entre ces deux princes, 333.

FRÉDÉRIC III, empereur d'Allemagne. V. Frédéric d'Autriche.

FRIBOURG. Réponse de cette ville aux envoyés du roi, VI, 412. — Les compagnies de cette ville font la guerre en Bourgogne, 415.

— Prennent part à la guerre des Suisses, VII, 175. — Assemblée qui s'y tient pour les affaires des Lignes suisses, 196.

FRISE (guerre de). V. Frisons.

FRISONS. Caractère de ce peuple, I, 370. — Devise remarquable de leur monnaie, 371. — Première expédition contre ce pays et désastres qui s'ensuivent pour les Hollandais, *ib.* — Deuxième expédition, 406. — Idée de leur gouvernement, 407. — Leur armée indisciplinée, 408. — Ils sont repoussés sans être vaincus, 409. — Le pays est enfin soumis, *ib.*

FROID extraordinaire de 1476, et ce qui en résulte, VII, 209.

FRONSAC. Prise de cette ville, IV, 367.

FUMÉE (maitre Adam), célèbre médecin de Charles VII et de Louis XI. V. Adam Fumée.

FUNÉRAILLES magnifiques du comte de Flandre, I, 190. — De Duguesclin à Saint-Denis, 260.

— Du duc de Bourgogne, II, 36.

— De Henri VI, roi d'Angleterre, III, 175. — De Charles VI, roi de France, 179.

— De Charles VII, faites par les soins de Tanneguy-Duchâtel et à ses frais, V, 174. — Du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, 361.

— De Charles-le-Téméraire, à Nanci, VII, 224 et suiv.

— De Louis XI, ordonnées par lui-même, VIII, 175.

G.

GABELLE supprimée en Bourgogne, I, 93. — Mais remplacée, *ib.* — Supprimée à Paris par Charles VI, 129. V. Aides. — Sont aggravées par le luxe et les plaisirs du roi, 239.

— Louis XI demande au duc Philippe qu'elle soit établie en Bourgogne, V, 193.

— Gabelle mise sur la petite bière, et révolte qui s'ensuit, VII, 415.

GAGES de bataille entre le duc de Gloucester et le duc de Bourgogne. V. Lettres. — Comment jugés par le conseil du régent, III, 250.

— Autres gages d'entreprises d'armes, IV, 319 — Comment se touchaient, *ib.* — Gage singulier d'un chevalier de Sicile, 320.

GAGUIN (Robert). V. Robert Gaguin.

GALEAS, duc de Milan. Ce qu'il dit du traitement fait à sa fille, I, 374. — Accusé d'intelligence avec le Turc, *ib.* — Colère du roi Charles VI contre lui, 481. — On lui permet de prendre les fleurs de lis dans ses armes, 397.

GALEAS, 11^e du nom, fait alliance avec le duc de Bourgogne, VII, 117. — Il l'abandonne pour faire la paix avec le roi, 136. — Louis XI apprend sa mort, et ce qu'il en pense, 343.

— Son fils est dépouillé par son oncle, VIII, 135. — V. Louis Le More.

GALÉOTTO (Baltazin) cherche aventure, IV, 319. — Son défi et son combat à outrance, 322, 323. — Le Duc fait cesser le combat, 326.

— Passe au service du duc de Bourgogne, VI, 334.

— Est tué à la bataille de Nanci, VII, 221.

GALIOT, ou Jacques de Genouillac, dé fen Valenciennes, VII, 343. — Passe au service du roi, *ib.*

GALLES (le prince de), ajourné devant le Parlement; sa réponse, I, 83. — Sa maladie, *ib.* — Sa mort, 93.

GALLES (le prince de), 11^e du nom. En faveur auprès du roi de France, VI, 179. — Sa fortune change, 182. — Traité entre ce prince et Louis XI, 194. — Il débarque en Angleterre au moment de la défaite de son parti, 232. — Perd la bataille de Tewksbury, est fait prisonnier, et est massacré en présence d'Édouard, 234.

GAMACHES (le sire de), renvoyé sans rançon, III, 138. — Il livre la ville de Compiègne pour sauver son frère, 166. — Se

courrouce contre la Pucelle, 298. — Ce qu'il fait pour elle, 308.

GAND. Révolte terrible dans cette ville; son origine et ses suites, I, 99. — Massacre des chevaliers, 103. — Supplications et promesses de paix, 104. — Visitée par le souverain, 106. — Les chevaliers de Hainaut marchent contre Gand, 113. — Ils envoient vers le roi de France, *ib.* — Le duc de Bourgogne coupe les vivres à la ville, 141. — Sortie de 12,000 hommes, 142. — Détresse des habitants, 144. — Se soulèvent de nouveau, 185.

— Les habitants prennent les armes et marchent contre Bruges, IV, 133. — Ils se retirent après s'être battus entre eux, 160. — Nouvelle révolte des gens de métiers, 377 et suiv. V. Gantois.

— Terrible émeute au sujet de la cueillote, VI, 7. — Se soumet et perd toutes ses libertés, 116. V. Bannières, Chasse de saint Liévin, Portes.

— Nouveaux troubles au sujet de la mort du duc Bourgogne, VII, 239 et suiv. — Mission d'Olivier le Dain, et à quelle fin, 283.

— Recommencent la guerre contre le duc Maximilien, VIII, 26. — Les éeluses sont levées et les campagnes inondées, 28.

GANTELET du duc de Bourgogne envoyé au roi d'Angleterre, II, 433.

— Ensanglanté, jeté aux pieds du duc de Bourgogne; ce qu'il signifiait, VII, 23.

GANTOIS (les) se soulèvent. V. Chaperons blancs, Hyons. — Les principales autres villes se soulèvent contre eux, I, 111. — Reçoivent des secours du Hainaut, de Bruxelles, 136. — Résolution extrême qu'ils prennent contre leur seigneur et leur ville, 147. — Communient avant le combat, 148. — Ceux de Bruges sortent en désordre. Combat et bonne tenue des Gantois, 149. — Remportent la victoire et s'emparent de Bruges, 150 et suiv. — Sur le point de faire prisonnier le comte de Flandre, 151. Font le siège d'Audenarde. V. ce nom. — Détruisent les châteaux, 153. — Offrent de se rendre au roi de France, et sous quelles conditions, 173. — Reçoivent des renforts de l'Angleterre, 198. — Se lassent de la guerre, 202. — Traitent avec le duc de Bourgogne, et reçoivent ses lettres, 206.

— Leurs députés viennent à Paris et y sont fêtés, II, 327. — Ils reprennent le chaperon blanc, 328.

— Détails du gouvernement de leur ville, IV, 373, 374. V. Doyens. — Comment ils sont réduits par Philippe-le-Bon, 373. — Se révoltent, 373, 376. — Le peuple se nomme des chefs, 377. — Refus positif de payer les gabelles, 378. — Sont repoussés des gens de Liège, *ib.* — Sont attaqués par les chevaliers du Duc, 389 et suiv. — S'adressent au roi de France,

593. — Veulent attirer à eux la ville de Bruges, *ib.* et suiv. — Leur camp près Rupelmonde, 598. — Donnent dans le piège, 599. — Sont défaits complètement, 401. — Leur lettre à Charles VII, 402. — Reçoivent les ambassadeurs du roi, 410. — Refusent tout accommodement, 411. — Sentences rendues par les ambassadeurs du roi de France, 415. — Fureur du peuple; préparatifs pour la guerre, 416. — Nouvelle lettre au roi, 417. — Recommencent la guerre, 418. — Respectent les églises, *ib.* — Désordres dans la ville, 419. — Perdent Schendelbuke, Poucke, Gavre. V. ces noms. — Se préparent pour une bataille générale, 427, 428 et suiv. — Accident qui leur est fatal, 430. — Leur courage admiré des chevaliers, 432. — Sont complètement détruits, *ib.* — Ils se rendent au Duc à discrétion, 434. — Font amende honorable, 435. — Les bannières sont rendues au Duc, *ib.*

— Belle réception qu'ils font au Duc, V, 96.

— Leur bonne intelligence avec le roi de France, VIII, 105. — Et mariage qui s'ensuit, 152. V. aussi Marguerite d'Autriche.

GARDE française d'honneur; sa création, VI, 295.

GASCOGNE, Révolte dans ce pays, V, 25, 25, 26.

— Ravagée par le comte d'Armagnac, VI, 288. V. aussi Bordeaux, Guienne.

GASCONS (les) se soulèvent contre les Anglais et le prince de Galles, I, 82, 83.

GASTON (comte de Foix) prête serment à Louis XI, VI, 62.

GASTON DU LION, sénéchal de Toulouse, rédige l'avis du conseil du roi sur la guerre, VI, 225. — Vient défendre Beauvais, 274. — Comment il sauve la comtesse d'Armagnac, 320.

— Conduit un serviteur du roi René à Louis XI au Plessis, VII, 19. — Sa lettre sur un avantage qu'il obtient devant Dôle, 322.

GASTON PHOEBUS, petit-fils du comte de Foix, VI, 245.

GAUCOURT (Louis de) combat pour le Dauphin, III, 151. — Nommé gouverneur d'Orléans, 261. — Veut empêcher la Pucelle de faire une sortie. Ce qui en résulte pour lui, 306. — Il se trouve à l'assaut de la Bastille, 307. — Tombe dans un piège et est fait prisonnier, 412.

— Lieutenant de Paris, procède à l'interrogatoire de Bressin, VII, 20.

GAUDIN (Jean), maître de l'artillerie de Bretagne. Ce que lui dit Louis XI, et ce qui en résulte, VI, 155.

GAUVAIN MICAILLE, chevalier français. Son défi aux Anglais, I, 116. — Il est blessé, 117.

GAUVAIN LEROI rend au roi trois forteresses, IV, 125.

- GAVRE.** Siège de cette place, IV, 425, 426. — Préparatifs des Gantois et du duc de Bourgogne pour la bataille de ce nom, 427. — La garnison de la ville se rend et est pendue, 428.
- GÈDEON.** Son histoire en tapisserie, V, 180. — Ce qu'en dit le duc de Bourgogne, *ib.*
- GELU** (Jacques), archevêque d'Embrun. Ce qu'il pense de la mission de Jeanne d'Arc, III, 284.
- GENAPPE** (église de) où fut baptisé Godefroy de Bouillon, V, 24.
- GÉNAS** (François) général des finances du royaume. Mission dont il est chargé, VIII, 25.
- GÉNÉRAUX** de justice. Leurs fonctions, II, 311.
- GÈNES** se donne au roi de France, V, 121. — Se rend libre, 225. — Ce que le Pape réclame à son sujet au consistoire, VII, 402. — Les députés de cette ville sont admis, et ce qu'en dit le Pape, *ib.*
- GENÈVE.** Ce qui se passe dans cette ville, V, 221. — Attaquée par les gens de Berne et de Fribourg, VII, 116. — Ce qui se passe aux portes de la ville au sujet de la duchesse de Savoie, 184.
- GENLIS** (madame de). Ses intrigues, V, 60.
- GENLIS** (le sire de), favori du comte de Charolais, V, 208. — Quitte le duc de Bourgogne pour le roi, VII, 41.
- GENS D'ARMES** (compagnies des), créées par Charles VII, IV, 348. V. Compagnies d'ordonnance.
- GEOFFROI DE THOISI**, envoyé à Nice pour équiper une flotte, IV, 257. — Ses expéditions contre les Turcs, 557. — Est pris et délivré, 558. — Continue ses exploits. *ib.* — Délivre Rhodes. V. ce nom.
- GÉORGIE.** Son ambassadeur en France, V, 155.
- GERBEROY**, forteresse attaquée par les Anglais, IV, 64.
- GERMAIN** (Saint-) d'Auxerre. Cérémonie qui a lieu dans l'abbaye de ce nom au sujet de la paix de 1412, II, 295.
- GERMAIN-L'AUXERROIS** (Saint-). Esprit des habitants de ce quartier de Paris et service qu'ils rendent, II, 548.
- GERMAIN** (Saint-) des Prés. Dons que Louis XI fait à cette abbaye, VIII, 164.
- GERMIGNY** (combat de). Saintraille y bat les Anglais et les Bourguignons, III, 589, 591.
- GERMINY-SUR-MARNE.** Le roi Jean y signe l'acte de donation du duché de Bourgogne à Philippe-le-Hardy, I, 67.

- GERSON** (Jean), chancelier de Notre-Dame. Harangue les princes, II, 90. — Refuse de payer sa taxe, 555. — Fait condamner le mémoire justificatif du duc de Bourgogne, 571. — Prêche contre le duc de Bourgogne à Notre-Dame, 595. — Va au concile de Constance, 598.
- Retiré à Lyon, est consulté sur la Pucelle d'Orléans, III, 285.
- Était de la secte des nominaux, VIII, 59.
- GERTRUDE** (dame de Vandevelde). Calamités dont elle est cause et sa mort, IV, 165.
- GERVAIS DE MERILLE**. Zèle de ce quartenier pour la paix, II, 542, 546. — Nommé officier de la commune, 550.
- GEX** (ville de). Ce qui s'y passe entre le duc de Bourgogne et la duchesse de Savoie, VII, 185.
- GIAC** (le sire de). Son arrestation, III, 241. — Son procès et sa mort, *ib.*
- GIAE** (la dame de), maitresse du duc de Bourgogne, III, 86. — Adoucît son humeur, 88, 98.
- GIBET** de Montfaucon. Ce qui s'y passe, II, 298.
- GIÉ** (le seigneur de). V. Rohan.
- GIFFARD** (André), accusé de concussion, II, 507.
- GILBERT D'AMFREVILLE** (le sire) au siège de Rouen, III, 71. — Est tué à la bataille de Baugé, 151.
- GILBERT DE BOURBON**, comte de Montpensier, ou le dauphin d'Auvergne. Ses expéditions militaires, VII, 41.
- GILBERT DE FRETUN** fait une rude guerre aux Anglais sur mer, II, 44. — Son défi au roi d'Angleterre et sa mort, *ib.*
- GILLES DE BRETAGNE**. Malheurs de ce prince et sa prison, V, 67. — Une pauvre femme lui donne son pain bis, 68. — Il est étranglé dans sa prison, *ib.*
- GILLES DE CLAMECY**, nommé prévôt de Paris, et ce qu'on en pense, III, 94.
- GILLES DESCHAMPS**, célèbre docteur. Son discours au Pape I, 535, 536.
- GIRESME** (le commandeur de) aux Tournelles d'Orléans, III, 509.
- GLACIDAS**, chef anglais, injurie la Pucelle, et ce quelle lui dit, III, 299. — Sa mort, 510.
- GLADESDALE** (le sire). V. Glacidas.
- GLOCESTER** (duc de), oncle de Richard II, s'oppose à la paix,

I, 360. — Son caractère, 381. — Sa haine contre la France, *ib.* — Sa mort violente, 422.

GLOCESTER (duc de), frère de Henri V, nommé régent du royaume d'Angleterre, III, 173. — Se rend à Paris avec beaucoup d'Anglais, 218. — Il attaque le Hainaut, 221. — Sa lettre à Philippe-le-Bon, 222. — Sa querelle avec l'évêque Winchester, 229. — Trompe le public par de fausses lettres du Pape, portant que son mariage était confirmé, 245. — Il abandonne madame Jacqueline et épouse Aliénor de Cohen, 258. — Vient au secours de Calais, IV, 157. — Ravage la Flandre, 158, 159. — Est arrêté, et trouvé mort le lendemain dans sa prison, 352.

GLOCESTER (le duc de) retourne en Angleterre avec son frère Édouard IV, VI, 229. — Attaque le camp du roi Henri, 235. — Massacre le prince de Galles, 234. — La mort du roi Henri lui est attribuée, *ib.*

— Mécontent de la trêve conclue à Pecquigny, VII, 79.

— S'empare du trône après avoir fait périr les enfants d'Édouard, VIII, 131.

GLORIA IN EXCELSIS DEO, chanté dans les rues par le peuple à la paix d'Auxerre, II, 296.

GOCHE (Mathieu), chef d'une compagnie anglaise, IV, 286. — Périt dans une émeute, 364.

GODEFROY DE BOUILLON, cité. V. Genappe.

GODEFROY (Jean), évêque d'Arras, V, 39. — Travaille à la pragmatique sanction, 183.

GOFFREDI (Jean), cardinal d'Albi, conseiller intime de Louis XI, VI, 318.

GONFANON d'armoiries changé en bannière. Détail du cérémonial à ce sujet, IV, 398, 399.

GONTAUT (le sire de) au siège d'Orléans, III, 507.

GOSWIN (messire). Son supplice, IV, 527, 528.

GRADENIGO (Dominique), ambassadeur de Venise auprès du roi, VII, 349.

GRAMMONT (la ville de) se révolte, III, 363.

— Est saccagée, IV, 588.

GRANCEY, forteresse prise par les Anglais, IV, 55.

GRAND-CONSEIL du roi. Ses abus signalés, II, 310.

GRAND-DUC d'Occident. Titre donné au duc de Bourgogne en Orient, IV, 252.

GRAND-TURC (le), Son défi au Pape, V, 4.

- GRANDS-JOURS d'Auvergne tenus à Montferrand, VIII, 83, 86.
- GRANGE-AUX-MERCIERS. Conférences qui s'y tiennent, V, 518, 519, 525.
- GRANSON. Siège de cette ville, VII, 135. — La garnison est pendue malgré la capitulation, 137. — Grande bataille de ce nom. Mouvement des deux armées, 141. — Arrivée des Suisses montagnards, 145. — Déroute des Bourguignons, 144.
- GRANSON (Jean de), étouffé entre deux matelas, V, 40.
- GRAVELINES, enlevée aux Anglais, I, 96.
- Reprise sur Jean-sans-Peur, II, 69.
- Conférences tenues dans cette ville, IV, 183.
- GRAVILLE (le sire de) surprend Meulan, III, 186. — Comment il est forcé de rendre la place, 192.
- Au siège de Pontoise, IV, 227.
- GRÈCE (la) conquise par les Turcs, VI, 532. — Ruine totale de ce pays et fuite des savants. V. Constantinople.
- GRECS savants accueillis en France, à Rome, à Florence, après la prise Constantinople, VIII, 56.
- GRÉGOIRE VI retourne à Rome, I, 92; — y meurt, 93.
- GRÉGOIRE XI, parrain d'un jeune prince de Bourgogne, I, 88.
- GRENIERS à blé rouverts à Paris sur la demande du Parlement, VIII, 131.
- GRÈVE (la place de). Ce qui s'y passe de remarquable, II, 348.
- GRIÈTE (la), machine de guerre, II, 286.
- GROLÉE (le sire de) s'empare du prince d'Orange et le vend à Louis XI, VII, 46.
- GRUTHUSE (le sire Jean de la) signe le traité de Gand, I, 214.
- GRUTHUSE (Louis de la), nommé capitaine de Bruges, en fait fermer les portes aux Gantois, IV, 533. — Commande un des corps de bataille à Gavre, 427. — Est fait chevalier, 429.
- Nommé gouverneur de Hollande, VI, 123.
- Envoyé en ambassade à Louis XI par Marie de Bourgogne, et pourquoi, VII, 236. — Assiste au mariage de cette princesse avec le duc d'Autriche, 309.
- Fait prisonnier à Guinegate, est retenu en prison, VIII, 163.
- GUELDRE (duché de) acquis au duc de Bourgogne, VI, 300. — Guerre à ce sujet, 302.
- Affaires de ce duché entre le duc Adolphe et la duchesse de

- Bourgogne, VIII, 25, 24. — Guerre entre les Hollandais et ce pays au sujet de la pêche du hareng, 27.
- GUELDRE (le duc de). V. Guillaume. — Guerre dont il est cause. V. Brabant. — Vient à Paris avec le duc d'Orléans, II, 8. — Son mariage et ce qui s'ensuit, 68.
- GUELDRE (le duc de), II^e du nom. Son complot contre le duc de Bourgogne, et fuite de sa femme, V. 41. V. Duchesse de Gueldre.
- Le duc de Gueldre, dit le Vieux, fait le duc de Bourgogne son héritier, VI, 300. — Ses enfants lui sont remis, *ib.*
- GUELDRE (le duc de) fils. V. Adolphe. — Tiré de sa prison par les Gantois, VII, 298. — Sa bravoure et sa mort, 299.
- GUERRE dite du Bien public de 1472, V. 281.
- GUERRE de Flandre. Préparatifs en France, I, 158 et suiv. — Terminée par la bataille de Rosebecque, 164 et suiv.
- GUICHARD (messire), envoyé du roi, reste avec le duc de Bourgogne, II, 175.
- GUICHE (Claude de la), délivré par ordre de Louis XI, et pour quoi, VIII, 16.
- GUILLAUME (maltre), Picard, receveur des finances en Normandie, VI, 284. — Ce qu'il fait pour préserver ce gouvernement des ennemis, *ib.*
- GUILLAUME de Bavière. Son mariage et son apanage, I, 194.
- GUILLAUME de Bade, gouverneur d'Autriche et Souabe, demande secours au duc de Bourgogne, IV, 282; — au roi de France contre les Suisses, 285, 284.
- GUILLAUME, duc de Gueldre. Sa guerre contre la duchesse de Brabant, I, 229. — Son défi au roi de France, 250. — Ce qu'il répond à son père sur les Français, 252. — Fait sa soumission, 255.
- GUILLAUME DE HARSELY, médecin, rend la raison à Charles VI, I, 322.
- GUILLAUME DE LAMARCK, ou le Sanglier des Ardennes. V. Aremberg.
- GUILLAUME de Montfaucon, capitaine du roi; sa perfidie à Lectoure, VI, 320. — Fait massacrer d'Armagnac, *ib.*
- GUILLAUME de Namur signe le traité de Gand, I, 214. V. Sceaux.
- GUILLAUME-LE-PASTOUREL, prisonnier, III, 412.
- GUILLAUME DE ROCHEFORT, chancelier de France, en place de Doriote, VIII, 162.

GUINEGATE (bataille de). Détails à ce sujet, VIII, 2 et suiv.

GUINES (comté de), ravagé par ordre de Louis XI, et pourquoi, VII, 44.

GUI-POT (le sire), bailli de Vermandois, signe la trêve de Lens, VII, 512.

— Louis XI le recommande à son fils, VIII, 119.

GUIPY (combat de), VII, 41.

GUITRY (le sire de) à Montereau, III, 155. — Sa cruauté, 156. — Va défendre Orléans, 261.

GUY-ARMENIER. V. Armenier.

GUY DE BAR (le sire), prévôt de Paris, III, 45.

GUY DE BRIMEU (le sire). Conseil qu'il donne au duc de Bourgogne, VI, 44.

GUY DE PONTAILLER, maréchal de Bourgogne, arrêté par les gens de Reims, I, 161.

GUIENNE (la). Expédition dans cette province contre les Anglais, I, 88.

— Abandonnée au duc d'Orléans, II, 105. — Tombe au pouvoir des Anglais. V. Ce nom.

— Conquête de cette province, IV, 566. — Conditions avantageuses accordées à ses villes, 568.

— Soulèvement dans ce pays à cause des tailles, V, 22, 25. — Soumission faite au roi, 51.

— Louis XI en fait la conquête, VI, 254.

GUIENNE (Louis, Dauphin, duc de), fils de Charles VI, préside une assemblée des princes, II, 152. — Ce qu'il dit à la duchesse d'Orléans, 169. — Confié au duc de Bourgogne, 214. — Devient gendre du Duc et le reçoit au Louvre, 266. — Fait ses premières armes, 272. — Accompagne le roi à la guerre, 285. — Son portrait, 290. — Vent la paix à toute force, 292. — Remplace le roi, 295. — Son intimité avec le duc d'Orléans, 298. — Rend à Montaigu tous ses biens, *ib.* — Dépenses excessives de sa maison, 305 et suiv. V. Remontrances d'E. Pavilly.

GUIENNE (le duc de), II^e du nom, frère de Louis XI; ses démêlés avec son frère. V. Charles de Guienne.

GUIENNE (la duchesse de), chargée par le roi de le réconcilier avec le duc de Bourgogne, III, 258.

GUIENNE, héraut du roi Charles VII, appliqué à la question, IV, 5.

II

HACHE à bec de faucon, citée, III, 103.

HAGENBACH (Pierre de). Férocity, brutalité et violences de ce gouverneur, VI, 341 et suiv. — Ses menaces et ses insolences augmentent, 346. — Pousse à bout le peuple suisse par ses cruautés, 360. — Plaintes des gens de Berne contre lui, 366. — Réponse des diverses villes, 367. — Ceux de Soleure se plaignent d'Hagenbach, 368. — Continue ses excès, et ce qui en résulte, 369. — Fortifie les villes et se rend à Brisach, 374. — Cherche à surprendre Einsisheim, et échoue, *ib.* — Son projet féroce contre les soldats étrangers, 375. — Forcé de se sauver, est abandonné de ses soldats, 376. — Arrêté et jugé, 378. — Ce qu'il dit dans sa prison, *ib.* — Son procès, 379 et suiv. — Sa sentence prononcée, 380. — Demande pardon de ses crimes et est exécuté, 382. — Son tombeau, *ib.*

HAGENBACH (Étienne) se rend auprès du duc Charles pour demander vengeance de la mort de son frère, VI, 384. — Il ravage l'Alsace, 409. — Sa mort, 410.

HAINAUT (le) sauvé du pillage, I, 172. — Hommage de cette province fait au roi de France, 275. — Comment tombe dans le domaine du roi, 295. — Les chevaliers du Hainaut veulent se croiser, 369. — Ils marchent contre les Frisons. V. Frisons.

— Attaqué par les Anglais et défendu par Philippe-le-Bon, III, 221. — Suite de cette guerre, 228. — Les villes se rendent au duc de Bourgogne, 244. — Le Hainaut soumis et pacifié, 246.

— Guerre de Louis XI dans ce pays, VII, 286, 289, 290, 295. — La guerre continue. Succès du roi, 299, 300. — Ravages des faucheurs. V. ce nom. — Louis XI s'en dessaisit, 408.

HAINAUT (le comte de). Ce que lui propose le duc Jean, II, 458.

— Le roi d'Angleterre lui met en dépôt la ville de Calais, III, 4. — Invite le duc Jean à conférer avec le Dauphin, 5. — Fait alliance avec le duc Jean, mais sous réserve, *ib.* — Conduit le Dauphin à Compiègne, 7. — Accompagne la reine, 8. — Sa mort, 25.

HALWYL, un des chefs des ligues suisses à Morat, VII, 175. — Piété de ce guerrier et son allocution aux Suisses, 177. — Réception que lui fait Louis XI, 198.

HALLWYN (le sire d'), envoyé comme gouverneur au secours d'Audenarde, I, 132.

HAM, prise et pillée par les Bourguignons, II, 256. .

- IIAMAIDE** (le bâtard de la), commet un meurtre, VI, 70. — Son exécution, 74.
- HANGEST** (le sire d'), grand-maître des arbalétriers. V. Charles d'Hangest.
- HANNOTIN** de Flandre, surnom donné au duc Jean par les Flamands, III, 99.
- HANOUARDS** (les) ou mesureurs de sel, portent le cercueil de Charles VI à Saint-Denis, III, 180.
- HANSE** teutonique fait un traité avec Louis XI pour le commerce, VI, 337.
- HARCOURT** (mademoiselle d'), mariée au duc de Gueldre, II, 68.
- HARCOURT** (le sire d'), fait prisonnier à Azincourt, II, 429. — — Essai de secourir Rouen, III, 71. — Marche contre les Bourguignons, 134. — Bat les Anglais à Gravelle, 202. — Se mort, 205.
- HARENGS**. V. Pêche.
- HARENGS** (journée des), III, 263, 267. V. aussi Rouvrai.
- HARFLEUR**, assiégé par les Anglais en présence du connétable d'Albret, II, 409. — La ville est prise d'assaut, 416.
- Assiégé et repris par les Français, IV, 338.
- HARLEM**, assiégée par madame Jacqueline, III, 249.
- HARNACHEMENT** du cheval de Charles VII à son entrée dans Paris, IV, 170.
- De celui du duc Philippe-le-Bon, V, 178.
- HASBAIN** (bataille de), II, 178 et suiv.
- HASTING** (le lord), chargé de conserver Calais, VII, 282. — Est enfin gagné par Louis XI, 339.
- HAULTBOURDIN** (le seigneur de), ou le bâtard de Saint-Pol. Ses cruautés, IV, 54. — Son entreprise d'armes, 338.
- HAUTECOMBE** (abbaye de). Le duc Philibert y est enterré, VIII, 99.
- HECTOR DE BOURBON**. Sa témérité, II, 374.
- HECTOR DE SAVEUSE**, chargé d'enlever la reine, III, 32.
- HÉLIE DE BOURDEILLES**, archevêque de Tours. Sa courageuse remontrance à Louis XI sur les malheurs du royaume, VIII, 123.
- HELLY** (messire de) se sauve de la bataille de Nicopolis et en raconte la perte, I, 384. — Message qu'il reçoit de Bajazet, 393.

— Accueil qu'il reçoit du roi de France, 396; — et de Bajazet à son retour, 398. — Sa mort à Azincourt. V. ce nom.

HÉNINS, coiffure citée, III, 289.

HENRI IV, roi d'Angleterre. Son avènement singulier, I, 427.
— Fait alliance avec la France, 450.

HENRI IV, roi de Castille. Son traité avec Louis XI, et leur entrevue, V, 201, 202.

HENRI V, roi d'Angleterre. Ses menaces et ses prétentions sur la France, II, 401, 405. — Enlève Harfleur; gagne la bataille d'Azincourt. V. ce nom.

— S'empare de toute la Normandie, III, 63. — Pousse le siège de Rouen, 64. — Comment il reçoit les envoyés de Paris, 66. — Fait frapper monnaie comme roi de France, 75. — Son entrée à Rouen; comment il traite la ville, *ib.* — Marche sur Paris, *ib.* — Entrevue avec le duc de Bourgogne et la reine de France, 81. — Ce qu'il dit au duc de Bourgogne, 84. — Prend Pontoise, 94. — Est reconnu par Charles VI héritier du royaume de France, 120. — Il entre dans la ville de Troyes, 124. — Clauses du traité de Troyes qui le nomment roi de France, 124, 132. — Son mariage avec la princesse Catherine, 133. — Assiège et prend Sens, 134. — Il joute dans les mines de Melun avec Barbazan, 139. — Ce qu'il dit au sire de l'Isle-Adam, 140. Condition qu'il impose à la garnison de Melun, 141. — Sa perfidie, 142. — Sa dureté, *ib.* — Son entrée à Paris, *ib.* — Assiste à un lit de justice, 143. — Demeure au Louvre, 148. — Sauve Barbazan, *ib.* — Il retourne en Angleterre, 149. — Il revient en France, et pourquoi, 152. — Ses tristes pressentiments et paroles remarquables de ce prince, 164. — Tombe malade, 171. — Sa grande résignation, 172. — Conseils qu'il donne à son fils, *ib.* — Sa piété, 174. — Ses dernières paroles et sa mort, *ib.* — Son éloge, *ib.* — Son corps, d'abord porté à Saint-Denis, et ensuite transporté en Angleterre, 175.

HENRI VI, roi d'Angleterre. On pense à le faire couronner à Saint-Denis, III, 372. — Vient en France et est à Rouen au moment du procès de Jeanne d'Arc, 394. — Remontrances qu'il reçoit du duc de Bourgogne, 413. — Vient à Paris s'y faire sacrer. Détails de son entrée, 425, 426. — S'en retourne en Angleterre, 429.

— Détrôné par la faction de Warwick, V, 93.

— Il est enfin tiré de prison et rétabli, VI, 185. — Sa femme et son fils quittent la France, 200. — Ils retournent en Angleterre et apprennent la victoire d'Édonard, 252. — Il est conduit à la Tour de Londres, où il est mis à mort, 254.

HENRI DE BRUNSWICK à la cour de Bourgogne, IV, 249.

HENRI-LE-GRAND, duc de Bourgogne, I, 59.

HENRI DE SAVOISY, archevêque de Sens, marie le roi d'Angleterre, III, 155.

HÉRAUT (le) d'armes du duc de Buckingham, envoyé à Troyes, I, 115.

— De France, pris à Azincourt, II, 429.

— De Charles VII, mis à la question, IV, 5. — De Charles VII; danger qu'il court à Gand, 416, 417.

— De la ville de Paris à l'entrée de Louis XI, V, 178.

— Du duc de Bretagne, VI, 400.

HÉRAUTS du duc de Bourgogne. Comment reçus en Angleterre, au sujet du traité d'Arras, IV, 96. — Du roi de France, ce que lui donne le duc de Bourgogne, 108.

HÉRÉSIES. Répandent le trouble en France, en Allemagne, en Bohême, IV, 40.

HÉRICOURT (ville d'), grande bataille qui se livre sous ses murs, et ce qui s'ensuit, VI, 418. — La forteresse se rend aux Suisses, 419.

HERMINE (château de l'). Ce qui s'y passe de remarquable, I, 251, 255.

HERMITE présenté au roi. Sa réclamation, I, 227.

HERTER (Guillaume), chef des Suisses des Montagnes, décide la victoire à Nanci, VII, 219.

HESDIN. Cette ville tombe au pouvoir du roi, VII, 268. — Comment traitée, 272.

HEUSE (le sire de la). Mission que lui donne Louis XI en mourant, VIII, 169.

HEYLE (Jean de), député au duc de Bourgogne, I, 205. — Fait la lecture des lettres du duc de Bourgogne, 206.

HIMBERCOURT (le sire d'). Comment il obtient la reddition de Liège, VI, 48, 49. — Est forcé de quitter la ville, et pourquoi, 96. — Il est surpris par les Liégeois, 97. — Ses démêlés avec le connétable de Saint-Pol ou Dammartin, 294.

— Chargé de négocier la paix avec le duc de Bourgogne, VII, 52. — Envoyé comme ambassadeur à Louis XI par Marie de Bourgogne, 256. — Fureur des Liégeois contre lui, 262. — Son procès, 263; — et son supplice, 267 et suiv.

HIRE. V. Lahire.

HIVER de 1455. Sa rigueur, IV, 58.

HOEKS et les Kabelljaws. V. Hollande.

HOGUE. Importance de ce point pour la marine, VI, 426. — Projet pour une citadelle, *ib.*

HOLLANDE. État politique de ce pays depuis 1360, III, 246. — Barbarie de ce pays, 347. — Se soumet au duc de Bourgogne, 252.

— Les factions recommencent, IV, 245. — Guerres civiles, 327.

— La tranquillité est rétablie et le gouvernement changé, 328.

— Nouveaux troubles, VIII, 27.

HOMELDON (bataille d'), perdue par les Écossais, II, 45.

HOMMAGE. Débat et refus du duc de Bretagne à ce sujet, V, 111. — De la pairie et du fief; distinction à ce sujet, 112, 115.

— Fait par Louis XI à la Sainte-Vierge du comté de Boulogne, VII, 268.

HONFLEUR, assiégé et pris par les Français, IV, 360.

HONGRIE ravagée par les Tures, I, 296. — Nouvelle invasion, 364. — Réclame les secours de la France, *ib.* — Délivrée par Huniade. V. ce nom.

HONNEURS. V. Ambassades, Banquets, Entrées, Funérailles, Réceptions, Sacres.

HONORAIRES du gouverneur de Bourgogne, I, 96.

HOOFTMANS, officiers nommés par les Gantois pour gouverner la ville, IV, 404.

HOPITAL magnifique fondé par le sire de Raulin, V, 192.

— Ce que dit Louis XI à son sujet, VIII, 98.

HOPITAUX fondés pour les ophelins, III 144.

HORLOGE de Courtrai envoyée à Dijon, I, 171.

HORN (Jeu de) est massacré par les Flamands, et pourquoi, IV, 159.

HOTEL-DIEU de Paris, cité au sujet du sacre de Henri VI, III, 427.

HOTEL-DE-VILLE de Paris. Ce qui s'y passe de remarquable contre le roi en 1465, V, 313. — Nouvelle assemblée des princes de la ligue, de l'Université, du Parlement et du clergé, 314. — De Dinant, détruit par un incendie et une explosion, 354.

— D'Aix. Ce qui s'y passe entre le roi René et les ambassadeurs de Louis XI, VII, 155.

HOTELS célèbres. De Bourgogne, sur la montagne Sainte-Geneviève, donné à Philippe-le-Hardi, I, 67. — D'Artois, nommé depuis hôtel de Bourgogne, 85. — Saint-Paul. Ce qui s'y passe de remarquable, 265.

— De Nesle, fortifié avec des charpentes par ordre du duc de de Berri, II, 84. — En 1415, 347 et suiv.

- Lit de justice qui s'y tient en 1420, III, 143.
- Des Tournelles, appartenant au duc de Bourgogne. Ce qui s'y passe, V, 179 et suiv.
- De Flandre à Paris, rendu à l'archiduc d'Autriche, VIII, 159.
— Attribué à Marguerite d'Autriche dans un traité, *ib.*
- HOTELS des Monnaies. V. Rochelle.
- HOUEAULX du roi d'Angleterre. Réflexion singulière à ce sujet, III, 176.
- HOWARD (lord), chef de l'ambassade d'Angleterre en France, VIII, 52. — Présents qu'il reçoit de Louis XI, *ib.*
- HUGONNET (messire). Son mérite, VII, 189. — Parle aux États pour le duc de Bourgogne, 190. — Comment il annonce à Marie de Bourgogne la mort de son père, 247. — Envoyé par cette princesse à Louis XI, et pourquoi, 256. — Son procès à Gand, 263. — Sa condamnation, 264. — Sa lettre touchante et résignée, 265. — Son supplice malgré les efforts de Marie de Bourgogne, 267. — Ce que fait Louis XI pour sa réhabilitation, 296.
- HUGUES DE LANNOY, seigneur de Senlis, envoyé en Angleterre pour traiter de la paix, IV, 52. — Ce que lui dit le duc d'Orléans, 54.
- HUGUET DE GUISSAY, maître d'hôtel de Charles VI. Sa mort tragique, I, 552.
- HUMBERT DE VILLARS, soumis, II, 52.
- HUME. Qualités de cet écrivain, *préf.* I, 8.
- HUNIADE. La Hongrie lui doit sa délivrance, VII, 175.
- HUNTINGTON, gouverneur de Vincennes pour les Anglais, III, 148.
- HURTER (Gaspard), héraut de l'empire; comment il signifie un défi au duc de Bourgogne, VI, 415.
- HUS (Jean) soulève la Bohême, III, 525.
- HUSSON. Lettre de Louis XI à son sujet, VIII, 89.
- HUY (ville d'). Ce qui s'y passe au sujet de l'évêque de Liège, VI, 54. — Se rend aux Liégeois, 55.
- HYONS (Jean) soulève la ville de Gand, I, 98. — Sa harangue au peuple, 100. — Sa mort, 105.

I

IMAGE bénie à Aix-la-Chapelle, achetée par Louis XI, VIII, 167.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, attribuée à Jean Gerson, VIII, 59.

IMMUNITÉS des villes réclamées par le peuple et les États du royaume, I, 150.

IMPOTS surveillés par les commissaires royaux, I, 78. — Désordres dans leur perception, 150. — Énormes à l'occasion de la descente en Angleterre, 219, 222.

— Établis arbitrairement par Louis XI, et ce qu'on en pense, V, 276.

— Le mal va toujours en augmentant, VII, 414.

— Affectés au paiement des troupes soldées par le roi, VIII, 125.

— Désordres des percepteurs, 124. — Remontrances à ce sujet. V. Bourdeilles et Hélie.

IMPRIMERIE. Sa découverte à Mayence, VIII, 62, 65.

INDEMNITÉS accordées par Louis XI aux princes et seigneurs ligués, V, 528, 529.

INNOCENT VII, son élection à Rome, II, 92. Ses dispositions pacifiques, 95.

INQUISITION (l') réclame la Pucelle d'Orléans, III, 577. — Désordres que cause ce tribunal en Artois. V. Vaudois.

INSCRIPTION de l'ossuaire de Morat, VII, 182.

INSTRUCTIONS que Louis XI veut faire rédiger pour l'éducation de son fils, VIII, 114.

INTERMÈDES. V. Banquets, Festins, Sacres, Spectacles, Vœux.

INVENTAIRE fait par Charles-le-Téméraire des richesses aissées par son père, VI, 55.

INVINGEN, ou le Grand-Frison. Conseil qu'il donne à son pays, I, 407. — Il est tué, 409.

IOLANDE DE FRANCE (madame) épouse le prince de Vaudemont, VI, 506.

IRLANDAIS. Servent dans l'armée des Anglais; leur manière de combattre, III, 64.

ISABELLE de Bavière, reine de France, I, 196.

— Se lie avec le duc d'Orléans, II, 41.

— Ses désordres et son exil, III, 15. — Comment elle est délivrée par Jean-sans-Peur, 52. — Tient une cour de justice, 54. — Sceau qu'elle fait frapper, *ib.* — Forme son conseil dans la ville de Troyes, 57. — Guerre civile qui s'ensuit, 58.

— Tombe dans l'obscurité, III, 426.

— Don qu'elle fait à Saint Denis, IV, 100. — Ses tristes funérailles, *ib.*

ISABELLE de Bourbon épouse le comte de Charolais, V, 21.

ISABELLE de Bourgogne, mariée au comte de Penthhièvre, II, 109.

ISABELLE de Castille demandée pour le duc de Guienne, VI, 147. — Elle préfère le duc Ferdinand, 218.

ISABELLE de France (madame), demandée par le roi Richard, I, 362. — Cérémonie de sa remise au roi d'Angleterre, 379. — Revient en France après la mort de Richard, 430.

— Son mariage avec le comte d'Angoulême, II, 99.

ISABELLE de Lorraine, femme de René d'Anjou ; ce qu'elle fait pour son mari, III, 429, 430.

ISABELLE de Portugal, mère de Charles-le-Téméraire, IV, 57. V. Duchesse de Bourgogne.

ISAMBART (frère) prend la défense de Jeanne d'Arc contre ses ennemis, III, 401. — Warwick le menace de le faire noyer, *ib.* — Il accompagne la Pucelle à l'échafaud, 407.

ITALIE, expédition projetée contre (l'), I, 276.

— État de ce pays après le traité d'Arras, VIII, 155. — Troubles à Florence au sujet des Médicis. V. Florence. — Des Pazzi. V. ce mot. — Démêlés du Pape avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre. V. Consistoire, Sixte IV.

ITALIENS à la solde du duc de Bourgogne, VI, 354. — Leur bravoure au passage d'une rivière, 407.

J

JACQUELINE de Bavière épouse le duc de Tourraine, II, 99.

JACQUELINE (madame) de Hainault. Ses aventures, III, 186, 187. — Quitte son mari et va en Angleterre, 188. — Epouse le duc de Glocester, *ib.* — La lettre qu'elle écrit au Duc est prise, 244. — Elle s'échappe déguisée et se retire en Hollande, 246. — Sa cruauté, 247. — Forcée de se retirer devant le duc de Bourgogne, 248. — Son mariage avec Glocester est cassé par le Pape, 251. — Résiste au Pape et au duc de Bourgogne, *ib.*

— Epouse en secret le sire de Borselle, qui est aussitôt arrêté par Philippe-le-Bon, IV, 21. — Elle abandonne son gouvernement pour obtenir la liberté de son mari, 22, 23.

JACQUES III, roi d'Écosse. Ses démêlés avec son frère, VIII, 19.

JACQUES, bâtard de Lusignan, s'empare du royaume de Chypre, V, 252.

JACQUES de Châlons. V. Châlons (comtes de).

JACQUES (Saint-) de Compostelle, pèlerinage célèbre, II, 19.

— Présent de Louis XI à son église, VIII.

JACQUES DE BEAUMONT. V. Bressuire.

JACQUES CŒUR, célèbre trésorier de France. V. Cœur.

JACQUES DU FAY, sauvé de la mort par les Tartares, I, 594.

JACQUES D'HARCOURT fait la guerre aux Anglais, III, 151.
— Est tué en voulant s'emparer du sire de Parthenay, 205.

JACQUES DE LA LAING combat Jean Bonifacio, IV, 521.
V. Joints. — Reçoit l'ordre de la Toison d'Or, 519. — Sa bravoure au siège d'Audenarde, 589, 590. — Se jette seul à travers les Gantois, 595. — Honneurs qu'il reçoit du Duc, 594. — Sa bravoure, sa piété et sa mort, 424, 425.

JACQUES LE GRAND, prédicateur augustin, prêche devant la reine, et ensuite devant le roi, II, 70, 71 et suiv. — Chargé de traiter avec l'Angleterre pour livrer la France, 279. — Ses papiers saisis, *ib.*

JACQUES DE LUXEMBOURG est trompé par son frère le connétable, VII, 51. — Est fait prisonnier, 42. — Amené devant Louis XI, 45.

— Degrade comme chevalier de la Toison-d'Or, VIII, 82.

JACQUES DU MAES, chargé de la bannière du duc de Bourgogne. V. Maes.

JACQUES DE SAINT-POL à l'affaire de Blanche-Taque, VII, 45.

JACQUEVILLE (le sire de), chef de la milice parisienne, II, 551.
— Ses violences dans l'hôtel du roi, 552. — Fend la tête au sire de la Rivière, 554. — Sa querelle chez le Dauphin avec Georges de la Trémouille, 557. — Le Dauphin le veut tuer, *ib.*
— Excepté de l'amnistie du roi, 405.

— Est assassiné par Hector de Saveuse, III, 53.

JAILLE (le sire de la) résiste aux sollicitations de Louis XI et prend les intérêts du roi René, VIII, 24.

JAMET DU TILLAI. Ses propos indiscrets sur la Dauphine, IV, 514. — Enquête a ce sujet, 515.

JARGEAU. Siège et prise de cette ville, III, 514, 516.

JARRETIÈRE (ordre de la) accepté par le comte d'Ostrevant, I, 274; — et ce qui en résulte, *ib.*

JEAN (le roi), régent de Bourgogne, I, 7. — En devient possesseur par héritage, *ib.* — Sa captivité, *ib.* — Sa lettre de donation, 63. — Sa conduite sage dans l'affaire de la comté de Bourgogne, 69. — Sa rançon réclamée par l'Angleterre, 293.

JEAN, Dauphin, II, 459.

— Sa mort violente, III, 8.

JEAN D'ALBRET devient roi de Navarre, VIII, 132.

JEAN II, roi d'Aragon. Ses démêlés avec son fils pour la Navarre, V, 197; — et ce qui s'ensuit. V. Aragon.

JEAN DE BAR (maître), magicien cité, II, 163.

JEAN DE BAVIÈRE nommé évêque. Son goût pour les armes, II, 103.

— Meurt empoisonné, III, 220.

JEAN DE BEAUVEAU, évêque d'Angers. Excommunié et chassé de son évêché, VI, 50.

JEAN DE BLOIS, rival du duc de Bretagne, est relâché, I, 251. — Porte le titre de duc de Bretagne, 287.

JEAN BONIFACIO, chevalier sicilien. Son défi, IV, 320.

JEAN, bâtard de Bourbon, amiral de France, un des conservateurs de la trêve de Pecquigny, VII, 75.

JEAN, bâtard de Bourgogne. Sa réception à Gand. V. Bourgogne.

JEAN, duc de Brabant, épouse Jacqueline de Hainaut, III, 187. — Assassinat de son gouverneur, *ib.* — Est quitté par sa femme, 188.

JEAN V, duc de Bretagne, au conseil des princes, II, 66. — Fait la guerre à la duchesse de Penthièvre, 213. — Refuse de paraître au conseil réuni par le duc de Bourgogne, 212. — S'entretient pour une alliance entre la France et l'Angleterre, 336. Sa querelle avec le duc d'Orléans, 337.

— Cherche à rétablir la paix, III, 6, 8. — Conclut une trêve avec le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, 193 et 194. — Rend hommage au roi lors de son entrevue avec Charles VII à Saumur, 257. Traite encore avec les Anglais, 256.

— Sa guerre avec le duc d'Alençon, IV, 12. — Reçoit l'ordre de la Toison-d'Or, 217. — Sa mort, 275.

JEAN DE CALABRE, fils de René d'Anjou. Son mariage, IV, 309.

JEAN DE CHALONS, prince d'Orange. V. Orange.

JEAN DE CHALONS soutient les droits de Marguerite de France, I, 68. — Contracte alliance avec le duc de Bourgogne, 85.

— Assiste au conseil des princes, II, 85.

— Puissance de ce seigneur, VII, 242. — Son jugement, 279.

JEAN DE CHALONS, II^e du nom. V. Orange.

JEAN DE DAMAS, sire de Digoine, capitaine de Mâcon, fait sa soumission au roi, VII, 254. — Fait sa jonction avec le maréchal de Bourgogne, 316.

— Rayé après sa mort de l'ordre de la Toison-d'Or, VIII, 82.

JEAN DE GAND, ermite de Saint-Claude. Ce qu'il dit au Dauphin, III, 271.

JEAN D'HARCOURT, sire d'Aumale. V. Aumale.

JEAN DE LAUNOY, brave capitaine brûlé dans un clocher, I, 157.

JEAN (Saint-) de Luz. Traité de ce nom, VII, 406.

JEAN-LOUIS de Savoie, évêque de Genève, nommé par Louis XI gouverneur du Piémont, VIII, 106.

JEAN DE LUXEMBOURG chargé de défendre Arras, II, 584.

JEAN (église Saint-) de Lyon. V. Statues.

JEAN DE MALESTROIT, chancelier de Bretagne, mis en prison par le duc d'Alençon, IV, 12.

JEAN, comte de Nevers, force le clergé de payer sa portion de taxe, I, 192.

JEAN l'Orfèvre, ambassadeur du duc de Bourgogne; son éloquence, V, 108.

JEAN PALÉOLOGUE demande secours aux princes chrétiens, IV, 251. — Son ambassade au duc de Bourgogne, 252.

JEAN DE SAINT-ROMAIN. Fermeté de ce président du Parlement, VI, 51.

JEAN-SANS-PEUR, II, 59. — Fait son entrée à Dijon, 61. — Marie sa fille, *ib.* — Son discours contre la nouvelle taille, 66. — Prend possession de ses états de Flandre, 67. — Défend la levée des tailles dans ses États, 68. — Ramène le Dauphin à Paris, 76. — Explique sa conduite devant le conseil du roi, 78. — Fait garder le Dauphin et la ville de Paris, 85. — Est nommé régent du royaume, 94. — Comment il reçoit le comte de Pembroke, 96. — Est nommé capitaine-général de Picardie, *ib.* — Échoue devant Calais, 105. — Déclare qu'il a fait assassiner le duc d'Orléans, 110, 111. — Se sauve en Flandre, 112. — Se justifie devant les États de Flandre, 114. — Revient à Paris bien escorté et malgré les princes, 120. — Est bien reçu du peuple, *ib.* — Sa justification par un cordelier, 121, 122. — Avoue toute sa défense, 142. — Ce qu'il demande au roi, 145. — Maître du gouvernement, 144. — Nom-

me un prévôt de Paris, 147. — Est accusé par la duchesse d'Orléans, 152 et suiv. — Conclusions prises contre lui, 166 et suiv. — Sa conduite avec les Liégeois, 171. — Sa réponse aux envoyés du conseil, 172. — Les conduit au pays de Liège, *ib.* 175. — Relation qu'il fait lui-même de la bataille d'Hasbain, 177. — Y gagne son surnom de Jean-sans-Peur, 181. — Chargé de la garde du Dauphin, 214. — Les princes se liguent contre lui, 216 et suiv. — Écrit au duc de Berri, 221. — Pourvoit à la défense de Paris, 228. — Se reconnaît incapable de gouverner, 231. — Se réconcilie avec le duc de Berri, 235. — Envoie le comte de Charolais son fils en Flandre, 256. — Défie le duc d'Orléans, 245. — Mandé par le roi pour le secourir, 252. — Son armée se met en marche et se porte sur la ville de Ham, 256 et suiv. — Abandonné par les Flamands, 259 et suiv. — Recoit des secours des Anglais, 264. — Arrive à Pontoise, 265. — Entre à Paris, 266. — Sort de Paris; attaque Saint-Cleud, 269 et suiv. — Recoit tout pouvoir du roi; fait faire au duc de Guienne ses premières armes; prend Étampes, 272 et suiv. — Part avec le roi, 285. — Fait le siège de Bourges, 287 et suiv. — Son entrevue avec le duc de Berri, 292. — Contracte une alliance avec le duc de Bourbon, 296. — Garde rancune à maître Juvénal, 501. — Sa conduite dans les divisions des princes, 517 et suiv. — Le Duc protège les bouchers, 521. — Sa conduite dans les séditions, 522 et suiv. — Ne peut apaiser les bouchers, 531. — Obtient la grâce de la Trémoille, 537. — Est forcé de rendre les clefs de la Bastille, 547. — Veut s'opposer aux bonnes intentions des bourgeois, 549. — On arrête ses officiers dans son hôtel, 552. — Veut enlever le roi, *ib.* — Part, *ib.* — Ce qui en résulte, 555. — Écrit au roi, 559. — Lettres qu'il recoit du Dauphin, 564. — Marche sur Paris, 567. — N'y peut entrer et s'en retourne, 570. — Ses actes sont annulés, 570. — Le roi marche contre lui, 572. Sa position critique, 580. — Ce qu'on exige de lui, 582. — Sa conduite après la bataille d'Azincourt, 455, 454. — Son défi au roi d'Angleterre au sujet de cette bataille, 455. — Ses démêlés avec le duc d'Aquitaine, 454. — Ce que devient son parti à Paris, 455. — Les mécontents traitent avec lui, 440. — Il médite de surprendre Paris, *ib.*

- Ses négociations avec l'Angleterre, III, 2. — Son traité secret avec le roi de ce pays, 5, 4. — Recoit une invitation du Dauphin; conférences à ce sujet, 5. — Ses lettres aux villes de France après la mort du Dauphin, 8 à 14. — Traite avec les villes, 15. — Préparatifs pour lui résister à Paris, 16, 17. V. Armagnac. — Sédition à Rouen en sa faveur, 17. — Plusieurs villes se déclarent pour lui, 18. — Ses conditions, 19. — Marche sur Paris, 20. — On lui présente des lettres du roi, 21. — Ses excuses, *ib.* — Sa réponse au roi, 25. — Avance sur Paris, *ib.* — Il échoue, 29. — Il s'en retourne, 30. — Il envoie au concile de Constance, *ib.* — Est favorisé par Si-

gismond, *ib.* — Le concile se met sous sa protection, 31. — Il se lie avec la reine, qu'il délivre, et ce qui en résulte, 32. — Complot pour lui livrer Paris, 36. — Le Languedoc se soulève pour lui et la reine, 37, — ainsi que Rouen, *ib.* — Est maître des environs de Paris, 39. — Reçoit des ambassadeurs du Dauphin et du Pape, 40. — Apprend la prise de Paris, 48. — Il entre dans la ville, 54. — Le peuple méprise son autorité, 56. — S'abouche avec les bourgeois pour rétablir l'ordre, 57. — Fait exécuter Capeluche, 58. — Reçoit le serment des Parisiens, 59. — Envoie aux conférences du Pont-de-l'Arche, V. ce mot. — Résiste aux prières des Rouennais, 70, 71. — Les Parisiens lui réclament du secours, 76. Sa lettre aux Parisiens, *ib.* — Envoie au roi d'Angleterre pour traiter, 79. — Refuse de s'entendre avec le Dauphin, 81. — Son entrevue près de Meulan avec le roi d'Angleterre, 80. — Il rompt avec les Anglais, 86. — Son entrevue avec le Dauphin, 87, 88. — La paix est conclue, 88. — Ses conditions personnelles, 89. — Présents réciproques, 95. — Il abandonne Paris aux Anglais, 94. — Entrevue du pont de Montereau, 98, 100, 101. — Il est massacré par les gens du Dauphin, 102. — Détail de cet événement, 106. — Son caractère et son éloge, 108. — Ses descendants, 109. — Mesures que prend sa veuve, 115. — On ouvre sa tombe, 153. — Le corps est transporté à Dijon, *ib.*

JEAN-SANS-PITIÉ, évêque de Liège, envahit la Hollande et la Zélande, III, 185. — Se démet de son évêché et se marie, 187.

JEAN DE TROYES. Son discours insolent au Dauphin, II, 523.

JEAN DE VAILLY, nommé chancelier du Dauphin, II, 517.

JEAN DE VERGI. V. Vergi.

JEAN DE VIENNE met à la voile pour l'Angleterre, I, 198. — Il est mal reçu en Écosse, 201. — Est chargé de la bannière de France à la croisade, 379. — Sa bravoure à Nicopolis, et sa mort, 392.

JEANNE D'ARC, Son histoire, III, 272. — Ses visions, 273, 274. — Sa conversation avec le sire de Novelompont, 275. — Son départ pour Chinon, 277 et suiv. — Paraît devant le roi et le reconnaît, 279. — Est interrogée par les docteurs, 282, — et par un archevêque, 284. — Est armée, 286. — Demande une vieille épée marquée de cinq croix, *ib.* — Conduit un convoi à Orléans, 291. — Le fait entrer, 295. — Elle entre dans la ville, *ib.* — Sa lettre aux Anglais, 293. — Demande qu'on les attaque, 297. — Ce qu'elle dit au bâtard d'Orléans, 300. — Se fait armer et part seule, 304. — Elle emporte une bastille anglaise, 302. — Autres faits d'armes, 305. — Ce qu'elle prédit, 306. — Elle monte à l'assaut et est blessée, 308. — Refuse un charme pour sa blessure, *ib.* — Rentre triomphante à Orléans, 310. — Défend de combattre le dimanche, 311. — Reçue par le roi et ce qu'elle dit sur son sacre, 312. — Assiège et prend Jargeau, 314 et suiv. — Marche sur Meung, 317. — Son entrevue avec

le connétable de Richemont, 319. — Sa charité pour un pauvre soldat anglais blessé à mort, 323. — Presse le roi de se faire sacrer, 327. — Ce qu'elle dit au frère Richard, 332. — Écrit au duc de Bourgogne, 333. — Veut revenir dans sa famille garder ses moutons, 341. — Casse son épée sur le dos des soldats débauchés, 334. — Son courage à l'assaut de Paris, 333. — Veut quitter l'armée et suspend son armure au tombeau de Saint-Denis, 337. — Continue à défendre la cause du roi. V. Charité, Saint-Pierre-le-Moutier. — Marche sur Paris, 370. Repousse les Anglais à Melun, *ib.* — Force Franquet d'Arras, 371. — Vole au secours de Compiègne, 373. — Est forcée de se rendre à Lionel, 376. — Vendu au sire de Luxembourg, 378. — Poursuivie par les suppôts de l'Université, 379. — Vendue 10,000 liv. aux Anglais, 380. — Son procès, 393, à 407. — Sa mort, 408 et suiv.

JEANNE DE BOULOGNE, femme du duc de Berri, intercède pour de la Rivière, I, 326.

JEANNE DE BOURBON, femme de Charles V, I, 79.

JEANNE, comtesse de Bourgogne, apporte la comté de Bourgogne, I, 68.

JEANNE (madame) de Castille, demandée pour le duc de Guienne, VI, 147. — Sa naissance contestée, 218.

JEANNE de Châtillon, femme de Craon, chassée de son château, I, 303.

JEANNE de France, fille de Louis XI. Son mariage, VI, 331.

JEANNE-HACHETTE ou Lainé, sa bravoure au siège de Beauvais, VI, 283. — Honneurs qu'elle obtient, 284.

JÉRUSALEM menacée par les Turcs. Projet d'un croisade. V. Croisade.

JEUX de hasard défendus, I, 343.

— Toute espèce de jeux défendus pendant le siège d'Orléans, III, 289.

JOSSE DE LA LAING, célèbre chevalier; sa bravoure à la bataille de Guinegate, VIII, 8. V. aussi La Laing.

JOSSELIN, célèbre forteresse de Clisson saisie par le duc de Bretagne, est rendue. I, 249. — Clisson s'y retire pour éviter ses ennemis, 321.

JOSSELIN DE BOLS-BAILLI, maréchal-des-logis de Louis XI et son affidé, V, 239.

JOUGNE (château de ce nom dans le Jura). Charles-le-Téméraire ne peut s'y arrêter dans sa fuite, VII, 144.

JOURDAN-FAVRE, dit Versois, aumônier du duc de Guienne,

accusé d'empoisonnement, VI, 231. — Son procès entrepris et abandonné. Contes populaires sur sa mort prétendue, 269.

JOURNÉES, ou diète de Ratisbonne et Francfort. V. Francfort.

JOURS (les grands-) d'Auvergne. Ce que c'est, VIII, 83.

JOUTE de Micaille contre un Anglais; ce qui s'ensuit, I, 117; — à Paris, 263; — à Dijon; ce qu'elle coûte, 266.

— Entre le beau-frère du roi d'Angleterre et le sénéchal de Hainaut, II, 200. V. aussi combats singuliers d'Arras, 383 et suiv.

— Singulière sous terre, III, 158, 159.

— D'Arras, IV, 70, 71. — De l'arbre de Charlemagne, 250. — Ce qui s'y passe. Description détaillée de celle du sire de Ternant; entrée, réception des armes; combat à la lance, à l'épée, à la hache, 319, 322, 323, 326.

— De l'arbre d'or, VI, 76.

JOYAU symbolique des gens du duc de Bourgogne, II, 212.

JOYAUX du duc de Bourgogne mis en gage, I, 87.

JOYAUX (les) de la couronne servent au mariage du comte de Nevers, I, 193.

JOYEUSE (la), célèbre épée de Charlemagne, portée au sacre des rois, I, 126.

JUAN (don), roi d'Aragon; ses démêlés avec Louis XI. V. Aragon. Ce qu'il réclame au traité de 1478, VII, 403. — Conseils qu'il donne à son fils contre Louis XI, et sa politique, *ib.* — Mort et détresse de ce prince, 406.

JUGEMENT de Pâris. Accoutrement singulier des déesses, VI, 36.

JUIFS rançonnés par le duc de Bourgogne, I, 95. — Le duc d'Anjou leur vend un séjour de cinq ans en France, 126. — Leur quartier est pillé à Paris, 129. — Sont rançonnés par le duc de Bourgogne, 192.

— Maltraités par les Suisses, VII, 215.

JULIEN l'Apostat. Très-singulière narration de sa persécution et de sa mort, II, 123.

JULIEN de la Rovère, cardinal de Saint-Pierre, VII, 151.

— Légat en France, VIII, 42. — Réception magnifique que lui fait faire Louis XI, 43, — et l'abbé de Saint-Denis, *ib.* — Refus que lui fait le duc Maximilien, 44. — Lettre qu'il reçoit de Louis XI, 45. — Sa réponse au roi, 47. — Veut retourner à

Rome, 54. — Obtient enfin la délivrance du cardinal Balue, 54, 55, — et de l'évêque de Verdun, *ib.*

JULIEN (saint). V. Châsse.

JULIERS (le duc de); ce qu'il dit aux envoyés du roi, VII, 508.

JUMIÈGES, célèbre abbaye où le roi passe l'hiver, IV, 559.

— Agnès Sorel y meurt, 560.

NOTA. Son tombeau, qui s'y voyait, a été détruit lors de la dévastation de l'abbaye, en 1793.

JURA. Les Suisses s'emparent des passages de ses montagnes, VII, 112. — Situation de Charles-le-Téméraire dans ces lieux, 192.

JURIDICITION ecclésiastique et civile réservée au roi, IV, 87. — Conflit entre les cours de France et de Bourgogne au sujet de la juridiction des justices répressives, 555. V. Appels, Parlement.

JUSTICE du royaume. Ses abus signalés par l'Université, II, 510.

— Reprend sa vigueur et sa dignité, V, 162.

JUSTICE de l'évêque; sa force, I, 151.

JUVÉNAL DES URSINS (maître Jean), prévôt des marchands. Son éloge, I, 525. — Il réclame justice pour ses parents, *ib.* — Cherche à calmer les esprits et s'attire la haine des brouillons, 540. — Il est poursuivi par le duc de Bourgogne, 541. — Il va à Vincennes escorté des notables, *ib.* — Comment le roi l'acquitte, 542. — Les faux témoins lui demandent pardon, *ib.* — Comment il leur parle et les renvoie, 545.

— Élu avocat du roi au Parlement, II, 6. — Présente au conseil les lettres scellées pour la régence de la reine, 152. — Sa requête contre le duc de Lorraine, 500. — Ses remontrances au duc de Bourgogne, mal reçues, 521. — Consulté par les bourgeois sur les troubles du royaume, 529. — Mis en prison par les bouchers de Paris, 555. — Mouvement qu'il se donne pour la paix, 529, 541, 546, 547. — Nommé chancelier du Dauphin, 551. — Destitué malgré son intégrité, 594.

— Se sauve pour échapper à la vengeance des Bourguignons, III, 45. — Tableau de sa détresse et de celle de ses enfants, 79.

JUVÉNAL (Louis) fait chevalier, III, 159. — Est un des otages de Sens, 142.

JUVÉNAL (Guillaume), chancelier de France. Son éloge, IV, 546.

— Louis XI lui rend son office de chancelier, V, 556.

— Sa mort et son successeur, VI, 552.

K

KAR (Thomas), écuyer anglais, vient demander au sire de La Laing à le combattre, IV, 559.

KIRIEL (Thomas), général anglais, fait prisonnier à la bataille de Formigni, IV, 562.

L

LABITTE (Jean), vieux peintre, condamné comme Vaudois, V, 137.

LADISLAS, roi de Bohême, s'empare du duché de Luxembourg, IV, 252.

— Demande à Charles VII sa fille en mariage, V, 86. — Son ambassade magnifique, 87. — Il meurt empoisonné, 88. — Service funèbre célébré à Paris, 89.

LAFAYETTE (le maréchal de) à la bataille de Baugé, III, 150. — Vient au secours d'Orléans, 265.

— Le sire de La Fayette reçoit Louis XI lors de son pèlerinage au Puy, VII, 131.

LA FERTÉ (château de) pris par les Bourguignons, III, 155.

LAGNY, près Paris. Ce qui s'y passe, II, 454.

— Se rend au roi, III, 532.

— Assiégé par Bedford et délivré par les Français, IV, 41.

LA HIRE (le sire de) à Montargis, III, 255. — Au siège d'Orléans. Court seul sur les Anglais avec la Pucelle, 504. — A l'assaut des Tournelles d'Orléans, 507. — Surprend Château-Gaillard et délivre Barbazaq, 531.

— Ses faits d'armes avec Saintrailles, IV, 64, 65. — A Saint-Denis, 66. — Arrête en guet-apens le capitaine d'Offremont, 94. — Est à son tour pris et rançonné par d'Offremont, 179. — Réclamé par le duc de Bourgogne, *ib.* — Emmène les compagnies en Allemagne, 181. — Au siège de Pontoise, 251. — Meurt de vieillesse et sous les armes, 270.

LA JAILLE (le sire de) relève l'honneur de la marine française, II, 65.

LA JAILLE (Bertrand de) s'oppose à la remise du duché de Bar, VIII, 24.

LA LAING (le sire de). V. Jacques d La Laing.

LALLIER (Michel), bourgeois de Paris. Service qu'il rend à Charles VII, IV, 121.

LAMBERT, potier d'étain, soulève le peuple, III, 50.

LAMETH (les sires de) quittent la duchesse de Bourgogne et passent au service du roi, VIII, 16.

LANCASTRE (le duc de) pénètre en France, I, 91. — Son expédition infructueuse, 92, 96.

LANCASTRE, célèbre maison d'Angleterre. Ses entreprises sur le trône, VI, 162, 163. — Réunie avec celle de Warwick contre Édouard, 182. — Destruction complète des chefs de cette maison, 254.

LANCE (chartreuse de la). Ce qui s'y passe, VII, 141.

LANCE (la sainte) montrée au peuple, IV, 173.

LANCELOT DU LAC. Souvenirs de ses prouesses. Son armure et son écu cités, IV, 538.

LANGRES. Ce qui s'y passe, IV, 283.

LANGUE française en grande faveur, I, 166.

LANGUEDOC (le). Son gouvernement tombe en partage au duc de Berri, I, 150 — Ses États accordent des impôts au duc d'Anjou, 151. — Triste état de cette province, 263, 268.

— État de cette province assemblés à Vienne par Charles VII, IV, 46. — À Béziers, et pourquoi, 166.

— Cette province reste fidèle, V, 288.

— Désordres dans le Languedoc, VI, 130. — Comment terminés, 151. — Ravagé par les armées de Louis XI, 399.

LANNOY (Hugues de) assiste aux derniers moments du roi d'Angleterre, III, 175.

LARCHER (maître Jean); ses conclusions dans le procès du meurtre de Jean-sans-Peur, III, 146.

LAON se rend au roi, III, 556.

LA RÉOLE, forcée par Charles VII, IV, 270.

LAU (le seigneur de); son emprisonnement et son évasion. V. Antoine de Châteaufauf.

LAUPEN (bataille de), citée, VII, 177.

LAUTREC (le sire de), chef d'ambassade à Rome, VII, 597.

LA VACQUERIE (Jean de). Comment il réfute les prétentions de Louis XI sur l'Artois, VII, 250. — Ce qu'il fait à Arras pour le roi, 269.

— Sa courageuse résistance aux volontés de Louis XI, touchant ses édits sur les blés, VIII, 150.—Son nom en vénération, 151.

LAVAL (le sire de). Ses paroles remarquables au duc de Bourgogne pour sauver Clisson, I, 253, 254.

LAVEMENT des pieds le Jeudi-Saint. Charles-le-Téméraire fait cette cérémonie, VII, 160.

LE CARNIER. Service qu'il rend au roi, IV, 104.

LECTOURE, surpris par le comte d'Armagnac, VI, 517.—Siège de la ville par ordre de Louis XI, et ce qui en résulte, 518.—Massacre des habitants malgré la capitulation, 520.

LÉGAT du Pape. Conduite qu'il tient à Liège, VI, 105.—Comment il échappe aux soldats, *ib.*

— Comment reçu en France, VIII, 56, 57.

LÉGATS du Pape. S'entremettent pour la paix entre la France et l'Angleterre, I, 92; III, 210.

— Envoyés à Arras par Eugène IV pour le même sujet, IV, 67.—Visités par les princes, 68.—Leurs instances auprès du duc de Bourgogne, 73, 85.—Autres envoyés en France sous Louis XI. V. Bessarion, Julien de la Rovère, ou le cardinal Saint-Pierre, et Balue.

LÉGISLATION. Coup d'œil sur son état aux diverses époques de la monarchie, I, *préf.*, 52, 56 et suiv.

— Sous Louis XI, VIII, 64, 65.

LEGOIX (les), chefs des cabochiens, II, 522, 553.

LEGRAND (Jacques). V. Jacques.

LELINGHEN, village. Ce qui s'y passe de remarquable, I, 555.

LELINGHEN, forteresse assiégée, II, 98.

LENS (traité de), VII, 212.

LENS (Charles de Recourt, sire de), nommé amiral de France, III, 49.—Jure le traité du Ponceau. V. Ponceau et Traité.—Se trouve à l'entrevue du pont de Montereau comme chevalier du duc Jean, 100.

LESCUN (le sire de). Sa grande faveur auprès du duc de Guienne, VI, 257, 259.— Crainte qu'il cause au roi, 241.—Sa haine contre le roi, 250, 254.—Se sauve en Bretagne, 255.—Nommé comte de Comminges, 259.—Sacrifices inouïs de Louis XI pour le gagner, 288, 289, 292.—Il fait signer une trêve au duc de Bretagne, 292.

— Vient offrir ses services au roi, VII, 44.—Services qu'il rend à Louis XI au traité de Saint-Jean-de-Luz, 406.

LESE-MAJESTÉ (crime de). Comment expliqué par un théologien, II, 124.

LETTRE de donation, I, 65.

- De défi du duc d'Orléans et du roi d'Angleterre, II, 20. V. Défi.
- de justification obtenues de Charles VI par le duc de Bourgogne, 145; — de remontrances au roi par les princes ses oncles, 222; — du duc d'Orléans au roi, 237; — du roi d'Angleterre aux villes de Flandre, 284; — du duc de Bourgogne au roi, 359. 364; — du Dauphin au duc de Bourgogne, 364; — du duc de Bourgogne au roi, au sujet de la descende des Anglais, 410 (Cette pièce est très-remarquable); — des nobles de Bourgogne au roi pour le même motif. 414.
- De justice accordées par Charles VI, III, 147; — du duc de Bourgogne aux bonnes villes, et ce qu'elles produisent, 8; — du duc de Bourgogne à la ville de Paris, 76; — du duc de Gloucester au duc de Bourgogne, 222. — Réponse de Philippe-le-Bon, 224. — Autre du duc de Gloucester, 226; — d'acceptation de défi, 227; — du pape Martin pour engager le duc de Bourgogne à la paix, 255; — du duc de Bedford au sujet de la Pucelle, 313; — singulière du même sur les avantages de Charles VII et son sacre, 326; — de Jeanne d'Arc au duc de Bourgogne au sujet du sacre, 333; — du duc de Bedford pour défier Charles VII, 337.
- D'Eneas Sylvius au roi de France, IV, 285. — Des Gantois au roi de France, 402.
- Prétendue du Grand-Turc au Pape. Sa singulière contexture : il y est question de Troie et de Priam, de Pallas et de son temple, de Jupiter et de Neptune, que les Turcs n'ont jamais connus; d'un empereur Orguant, dont il n'est parlé que dans les romans de chevalerie; les Vénitiens y sont particulièrement menacés, ainsi que le Pape, V, 4 et suiv. — Du pape Pie II au duc de Bourgogne, 120. — Du Dauphin, fils de Charles VII, sur la naissance d'un de ses enfants, 124. — Du Pape au duc Philippe pour lui rappeler son vœu, 211.
- De reproches et de défi du duc de Bourgogne et du grand-maître Dammartin, VI, 210, 212. — De Louis XI à son gendre l'amiral, 232. — Du comte de Narbonne à Louis XI sur sa duplicité. V. Narbonne — De Charles-le-Téméraire au duc de Bretagne, 286. — De Louis XI à Tanneguy-Duchâtel, 290. — De Louis XI pour la guerre du Roussillon, 398, 399. — De Louis XI au sire de Comminges, 424. — Du duc de Bourgogne au roi d'Angleterre, 426. — De Louis XI au gouvernement de Normandie, 427.
- Au sire du Bouchage au sujet de Perpignan; leur style bas, perfide et cruel, VII, 12, 16 et suiv. — Du même à Dammartin. Il y rend compte de ses succès en Bourgogne, 42, 44. — Du duc de Bourgogne aux États pour avoir des hommes, de l'argent et des armes après sa défaite, 186, 189. — Tou-

- chante du chancelier Hugonnet à sa femme avant de mourir, 263. — Du duc de Nemours à Louis XI pendant son procès, 334. — Du comte de Dammartin au duc de Rohan, 344. — De l'empereur Frédéric d'Autriche à Louis XI sur les affaires de Bourgogne, 354. — De garantie du duc de Bourgogne à Louis XI; ce que c'est, 373. — Enquête à ce sujet, *ib.* — Ce qu'on pense de son authenticité, 374. — De Louis XI au sujet des troubles de Florence et des Médicis, 391.
- De Louis XI et du légat du Saint-Siège, touchant l'affaire du duc Maximilien d'Autriche, VIII, 43, 46. — De Robert Gagain, sur l'affaire des réalistes et des nominaux, 61. — De Louis XI, au sujet du comte du Perche, 88. — Sur une révolte dans La Marche, 89. — Pour faire exécuter le nommé Husson, *ib.* — D'édit de Louis XI. Défense de les publier ni enregistrer faite par le Parlement, 150.
- LETTRES (belles-) sous Louis XI. Tableau de leur état sous son règne, VIII, 56 et suiv. V. Collège, Imprimerie, Nominaux, Réalistes, Université.
- LÉVRIERS célèbres du sire de Bossut. Caprice de Louis XI à ce sujet, VIII, 31.
- LIBERTÉS communales, *préf.*, I, 29.
- LIBERTÉS de l'église gallicane, I, 416.
- Attaquées et défendues au concile de Mantoue, V, 123.
- Nouveaux démêlés à ce sujet entre Louis XI et la cour de Rome, VII, 163. — Arrangements, 164.
- LIBOURNE prise, IV, 367.
- LICENCIEMENTS fréquents des armées, I, 84, 94, 98, 123. — Des hommes d'armes du Languedoc, d'Auvergne, de Savoie, du Dauphiné, de la Bourgogne, 171. — D'une armée de cent mille hommes, 189. — De l'armée française en Flandre, 201. — Autre exemple de licenciement, 313.
- LICORNE. Cornes de cet animal citées comme objet précieux. V. Cornes.
- LICORNES combattues par des chevaliers, IV, 317.
- LIÈGE. Les habitants élisent un évêque, et s'adressent au pape d'Avignon pour le confirmer, II, 103, 106.
- Nouvelles révoltes suscitées par Louis XI, VI, 96, 97. — Abandonnée par ce prince, 104 — Attaque de la ville et défense des habitants, 105, 106. — Sortie vigoureuse, 109. — Les princes surpris, *ib.* — Assaut décidé, 110. — Prise de la ville, 112. — Ruine des églises et des maisons, 115. — La cathédrale sauvée, *ib.* — Traitement sévère du duc à son égard, 115.
- Ce qui s'y passe entre l'évêque et le Sanglier des Ardennes,

- VIII, 108, 110. — Le pays tombe au pouvoir de ce bandit.
 111. — La noblesse prend les armes pour en délivrer le pays,
 112.
- LIÉGEAIS (les) se révoltent contre le duc de Bourgogne, II,
 149. — Suites désastreuses de la guerre, 171. — Marchent
 contre le duc de Bourgogne, 175. — Perdent la bataille d'Has-
 lain, 180. — Exécution des coupables, 182. — Conditions imposées
 aux villes du pays de Liège, *ib.*
- Se soulèvent de nouveau contre le duc de Bourgogne, III,
 580.
- Renouvellent leur alliance avec Louis XI, V, 488. — Se sou-
 lèvent à l'instigation de ce prince, 535. — Ils sont battus, 535.
 — Se rendent, *ib.* — Nouvelles révoltes : magistrats tués, 569.
 — Siège de Dinant. V. ce nom. — Viennent au-devant des Bour-
 guignons, 535. — Ils traitent avec le Duc, 556.
- Se révoltent de nouveau, VI, 19. — L'évêque se sauve à lui.
 Ils marchent contre la ville, 55. — Refusent l'arbitrage de
 Louis XI, 56. — Marchent contre Charles-le-Téméraire, 45.
 — Perdent la bataille de Bruestein, 46. — Comment leur ville
 est traitée par le Duc, 51.
- Négociations de Louis XI avec les habitants, VII, 557.
- Exclue du traité d'Arras, VIII, 140.
- LIGNI (le comte de). Ses expéditions en Picardie, IV, 51. — Sa
 cruauté envers les prisonniers, *ib.* — Tient Saintrilles blo-
 qué, 52. — La Hire lui fait la guerre, 178. — Ses intelligences
 avec les Anglais, 191. — Veut s'excuser et résiste toujours, *ib.*
 — Ses seigneuries saisies, 192. — Sa justification, 195. — Reste
 l'allié des Anglais, 195. — Sa mort, 225.
- LIGUE des princes contre le duc de Bourgogne, II, 216. — Ils
 veulent marcher sur Paris, 217. — Pour parler à ce sujet, 219,
 221. — Leur remontrance au roi, 222. — Nouvelle ligue des
 princes et du roi d'Angleterre contre le duc de Bourgogne,
 284, 285.
- Dite du Bien public, V, 281. — Lettre qui en détaille les mo-
 tifs, 285. — Quelques villes restent fidèles au roi, 287, 288.
 — Marches et succès des rebelles, 292. — Les rebelles sont
 peu d'accord, 294. — Bataille de Monlhéri. V. ce nom. — Paris-
 cerné par les troupes des princes, 512. — Députation des Pa-
 risiens, 515. — Négociations de Louis XI et des princes, 520
 525. — Signature de la paix, 528.
- Ligue nouvelle en 1467 contre Louis XI, VI, 45. — Dite du
 Bien public. Comment qualifiée par le comte de Dammartin,
 212. — Nouvelle ligue des princes contre le roi, 245. — Des
 villes du Rhin, des Suisses et du roi de France contre le duc de
 Bourgogne, 561.

LIGUES suisses. Leur origine, IV, 231. — Lettre du Pape à ce sujet, 285. — Assiègent Zurich et Farnsbourg, 284. — Bâle réclame leur secours, 290. — Affaire de Saint-Jacques, 291 et suiv. — Leur valeur, 295, 295. — Sauvent leur pays en périssant, 296.

— Reçoivent de nouveaux ambassadeurs du roi Louis XI, VI, 411. Opposition des gens de Fribourg. V. ce nom. — Elles déclarent la guerre au Duc, 414. — Leur manifeste présenté au Duc, 415.

LILLE. Position de cette ville dans la guerre de Flandre ; ce qui s'y passe de remarquable en 1452, IV, 415, 414, 418. — Traité cité et rejeté par les Gantois, 420. — Danger que court la ville, 421. — Le Duc y réunit une armée, 425.

LIMOUSIN (le) débarrassé des Anglais, II, 65.

LINTZ. Comment la ville est surprise, VII, 4.

LIONEL, ou le bâtard de Vendôme, jointe contre Saintraille, III, 196. — La Pucelle se rend à lui, 376.

LISLE-ADAM (le chevalier de) se fait Bourguignon, III, 20. — Livre un passage important, 26. — S'empare de Paris avec ses gens, 45. — Sauve le collège de Navarre, 45. — Enfonce les portes de l'hôtel du roi, *ib.* — Maître de Paris, 47. — Laisse suprendre Saint-Denis par les Anglais, 95. — Ce que lui dit le roi d'Angleterre, et sa réponse, 140. — Est enfermé à la Bastille, 152. — Est enfin délivré, 176. — Est préposé à la garde de Paris, 525.

— Fait sa paix avec Charles VII, IV, 105. — Comment il rentre dans Paris et y plante la bannière du roi, 119. — Accompagne le duc de Bourgogne à Bruges, 152. — Il est massacré par le peuple à côté du prince, 155.

LIT de justice, I, 124.

— Tenu par Charles VI, la veille de Noël, II, 212. — Tenu dans la salle verte, et ses résultats, 555, 554.

— Tenu à Paris en présence du roi d'Angleterre, III, 145. — Jugement qu'on y prononce contre les assassins du duc de Bourgogne, 146.

— Description curieuse de celui tenu à Vendôme pour le procès du duc d'Alençon, V, 107.

— Tenu par le duc de Bourgogne, et sa solennité, VI, 54.

LIVRE d'heures du duc de Bourgogne, VII, 146.

LIVRE de magie, cité, I, 559.

LIVRES imprimés. Leur apparition, et sensation qu'elle produit, VIII, 62. — Querelle qui s'élève au sujet des premiers

envoyés en France, 63. — Enchaînés dans des bibliothèques, et pourquoi, 62 (*note*).

LOCHES (château royal de), cité, VI, 193.

LOHEAC (le maréchal de), envoyé à Dieppe, VII, 44.

LOIGNY (Louis de), fait maréchal, II, 277. — Conduit les Parisiens contre la ville de Dreux, 283.

LOKEREN. Bataille de ce nom, IV, 395.

LOIRE. État des villes qui longent cette rivière, III, 260.

LOMBARDS, soudoyés par le duc de Bourgogne. Sont la terreur des pays où ils passent, VI, 347.

— Assistent à la bataille de Morat, VII, 173. — Les Suisses s'acharnent après eux dans cette bataille, 180.

LONDRES. Désordres dans cette ville au sujet du traité d'Arras, IV, 97. — Révolte du peuple contre le roi, 364.

LONGCHAMP, couvent de ce nom saccagé, III, 27.

LONGUEVAL (le sire de) résiste au maréchal de Luxembourg, III, 118. — Se déclare pour Charles VII, 204.

LORÉ (le sire Ambroise de). V. Ambroise de Loré.

LORRAINE (première guerre de), II, 96.

— Détails sur les seigneurs et la maison de ce nom, III, 416. — Deuxième guerre, dite de la succession de Lorraine, 418.

— Passe à René de Vaudemont, VI, 506. — Prétentions du duc de Bourgogne sur ce pays, 506, 515. — Louis XI s'en empare, *ibid.*

— Invasion du duc de Bourgogne en Lorraine, VII, 91. — Le duc René réclame contre cet envahissement, 92. — Échecs du duc de Bourgogne, 199. — Il y revient, 201. — Délivrance totale de ce pays par la bataille de Nanci. V. ce mot.

LORRAINE (le duc de) fait sa soumission, II, 98. — Son insolence envers les officiers du roi, 300. — Forcé de lui faire excuse, 301.

LORRAINE (René, duc de), fait alliance avec Louis XI et déclare la guerre au duc de Bourgogne, VII, 25. — Il se rend maître d'une forteresse de Luxembourg, 52. — En mésintelligence avec le roi de France. V. René de Lorraine.

LORRAINS (les) au siège de Nanci, VII, 209; — à la bataille de Nanci, 213, 218.

LOUIS IX. V. Saint Louis et le mot Chambre.

LOUIS XI. Sa naissance, III, 203.

- Détails sur ses querelles avec son père étant Dauphin. V. ce mot. Caractère de ce prince, V, 163. — Vent changer tout le gouvernement de son père, 166. — Joie trop peu cachée qu'il témoigne à son avènement, *ib.* — Son empressement à se faire sacrer, 167. — Sa colère contre le duc de Brézé et le comte de Dammartin. V. ces deux noms. — Détails de son sacre, 171, 172. — Refuse de pardonner à huit personnes dont il a à se plaindre, 173. — Son entrée à Paris : cortège et réception, 178. — Comment il s'entoure, 182. — Promet beaucoup et ne tient rien, 184. — Sa politique compliquée avec le duc de Bourgogne et les Liégeois, 188; — et l'Angleterre, *ib.* — Comment il surprend la ville de Reims, 189. — Sa politique prise au dépourvu par le Saint-Siège au sujet de la pragmatique-sanction, 190. — Sa conduite avec les Anglais, 193. — Commerce prohibé, 196. — Son activité pour traiter les affaires, 208. — Ennemi de toutes les cérémonies, 209. — Détourne le duc Philippe de la croisade, 210. — Traite avec le duc de Milan. V. Sforce. — Fait arrêter le comte de Bresse. V. Bresse. — Ses démêlés avec le duc de Bretagne, 224 et suiv. — Envoie contre le duc d'Alençon, 225. — Traite avec l'Angleterre, 226. — Ménage le duc de Bourgogne, *ib.* — Reproches que lui fait le Duc, 227. — Ses mécomptes au sujet de l'Angleterre, 228. — La reine est reçue par le duc de Bourgogne, 229. — Vie triste et contrainte de la cour du roi de France, 250. — Accueille bien les Suisses, 254. — Ses manèges reconnus par le duc de Bourgogne, 250. — Un de ses espions arrêté à Gorcum. V. Rubempré. — S'attire la haine publique, 252, 254. — Son ambassade au duc de Bourgogne, 259. — En haine à tous, 276, 277. — Sa fureur pour la chasse et traitement barbare qu'il fait souffrir à deux gentilshommes qui avaient tué un lièvre, 277. — Assemble les princes à Tours, *ib.* — Ses démarches auprès du duc de Bretagne, 285. — Son manifeste, 286. — Marche contre les princes soulevés; ses succès dans le Bourbonnais et le Berri, 293. — Enlève d'assaut Gannat, 293. — Termine la guerre du Bien public, 296. — Ses précautions pour conserver Paris, 297. — Rentre dans cette ville, 309. — Ses mesures pour défendre la ville, 310. — Va en Normandie chercher des troupes, 312. — Il revient, 316. — Va prendre l'oriflamme, 317. — Sa politique adroite dans les conférences de Berei, 318. — Comment il parvient à faire signer le traité de Conflans, 320 à 328. — Ce qu'il accorde aux princes, 329. — Regagne les anciens serviteurs de son père, 330. — Ses visites fréquentes à Vincennes, 331. — Son alliance avec les Liégeois, et ce qui en résulte, 333. — Il reprend la Normandie donnée au duc de Bourbon, 339, — et désunit les princes, 343. — Ote le gouvernement du Languedoc au duc du Maine, 344. — Son nouveau trésorier, 345. V. Vanderiesche. — Assemble son armée et se tient sur ses gardes, *ib.* — Alliance avec l'Angleterre, 347. — Ce que lui écrit le comte de Charolais, *ib.* — Nouveaux différends, 357.
- Sa bonne intelligence avec l'Angleterre, VI, 22. — Grands

préparatifs de guerre, 25. — Ordonnance pour l'armement de Paris, 27. — Sa familiarité avec les habitants, 28. — Revues des baunnières, *ib.* — Ses relations avec le Pape, 29. — Son injuste conduite envers un évêque, 30. — Mal vu du roi d'Angleterre, 36, — et des Liégeois, *ib.* — Ses démêlés avec Charles-le-Téméraire, 37. — Ses efforts pour obtenir une trêve, 39. — Il l'obtient enfin, 61. — Gagne le roi Renè, *ib.* — Ses intelligences en Angleterre, 61, 62. — Poursuit la duchesse de Bourbon, 62. — Détache plusieurs princes, 63. — Assemble les États du royaume, *ib.* — Ses impôts exorbitants, 64. — Ce qu'il répond aux États, 66. — Se prépare à attaquer le duc de Bourgogne, 81. — Sa cruauté envers les prisonniers, 82, 83. — Sa politique secrète et ses espions, 84. — S'empare de la Basse-Normandie, 83. — Attaque la Bretagne, 86. — Détache le duc de Bretagne des autres princes, 87. — Belle tenue de ses troupes, 88. — Paroles de ses capitaines, 89. — Toutes ses propositions rejetées par le duc de Bourgogne, 91. — Il lui demande une entrevue, et lettre à ce sujet, 95. — Affaire de Péronne : embarras de Louis XI, 96 à 100. — Il traite avec le Duc et acquiesce à toutes ses demandes, 101, 103. — Il sort enfin de Péronne, 105. — Sa conduite devant Liège, 104. — Louanges qu'il donne au duc de Bourgogne, 112, 113. — Il obtient enfin sa liberté, 114. — Refuse de traiter avec Sigismond, 119. — Met l'ordre dans son royaume, 126. — Sa lettre à Dammartin, 127. — Essaie de se réconcilier avec son frère, 130. — Il est instruit de la trahison du cardinal Balue, 131. — Sa conduite dans cette affaire, 134, 135. — Envoie à Rome pour obtenir le droit de faire juger le cardinal, 136. — Ce qu'on dit de part et d'autre, 137, 138. — Soupçonné d'empoisonnement, 139. — S'arrange avec les princes, *ib.* — Serments qu'il exige sur sa croix favorite, 141. — Gagne enfin son frère. V. Charles de Guienne. — Institue l'ordre de Saint-Michel. V. Michel. — Menace du duc de Bretagne, 152. — Gagne le comte de Rohan. V. ce mot. — Part qu'il prend aux troubles d'Angleterre, 158. — Comment il répond au duc de Bourgogne à ce sujet, 160. — Se trouve embarrassé du séjour de Warwick en France, 162, 163. — Ses ambassadeurs rudoyés par le duc de Bourgogne, 172. — Il lui naît un fils, 178. — Il gagne le duc de Bretagne, 179. — Fait alliance avec les Suisses, 180. — Ses préparatifs de guerre contre Charles de Bourgogne, et sa lettre au grand-maitre, 191, 192. — Il s'occupe du commerce, 194. — Prohibe le commerce avec les états de Bourgogne, *ib.* — Assemble les États à Tours au sujet du traité de Péronne. V. Tours. — Grièfs qu'il énonce contre le Duc, 193. — Adresse la décision des États au duc de Bretagne, 199. — Gagne le roi Renè, V. ce nom, et plusieurs serviteurs du Duc, 201. — Découvre un complot contre sa personne, 202. — Attire à lui le grand bâtard de Bourgogne, 205, 207, — et le sire d'Arson, 206. — Son plan de guerre contre le Duc, 208. — Ses succès, 209, 214, 215. — Ne veut pas risquer une bataille, *ib.* — Veut marier le duc de Guienne, 218.

— Prend conseil de ses généraux, 224. — Lettre qu'il reçoit du Duc, et ce qui en résulte, 226. — Revient à Paris et est mal reçu, 233. — Il allume le feu de joie de la Saint-Jean, 236. — Tâche de ramener son frère le duc de Guienne, *ib.* — S'oppose au mariage du duc de Guienne, 239. — Les princes se réunissent encore contre lui, 243, 244. — Cherche à dégoûter son frère de Marie de Bourgogne pour cause d'infirmités, 259. — Le détourne du mariage avec la demoiselle de Foix, 240. — Négocie pour lui-même avec le comte de Foix, 241. — Lettre qu'il reçoit du comte de Narbonne, *ib.* — Est averti de se méfier de ceux qui l'entourent, 245. — Ses négociations avec le duc de Bourgogne par envoyés, 244. — Alternatives de conclusion et de rupture, 245. — Il perd un de ses alliés, le duc de Calabre, 246. — Sa sœur, duchesse de Savoie, lui donne de l'inquiétude, *ib.* — Ce qu'il dit de la maladie du duc de Guienne, 252. — Ses lettres à ses gouverneurs et chefs d'armée, 252, 253. — Sa dévotion, 255. — Se fait nommer chanoine de Notre-Dame-de-Cléri, 254. — Son pèlerinage au Puy, *ib.* — Apprend la mort de son frère, *ib.* — S'empare de la Guienne, 254. — Sa singulière prière à la vierge de Cléri, 256. — Sa religion était entièrement superstitieuse, 257. — Son frère le nomme son exécuteur testamentaire, 258. — Bruits divers qui courent sur la mort de son frère, *ib.* — Veut qu'on instruisse le procès des gens prévenus d'avoir hâté cette mort, 259. — Le procès est sans résultats, 271. — Soupçonné de la mort du duc de Calabre, *ib.* — Envoie des secours et des vivres à Beauvais, 274, 278. — Ses lettres aux officiers, 281. — Privilèges qu'il accorde aux habitants de Beauvais, 282. — Sacrifices qu'il fait pour gagner le sire de Lescun, 291. — La trêve avec le duc de Bretagne est continuée, 292. — Gagne Claude de la Châtre, *ib.* — Obtient enfin une trêve de Charles-le-Téméraire, 294. — Met la Lorraine en état de défense, 315. — Sa politique envers le duc de Bretagne et le roi René, 313. — S'occupe de réduire le comte d'Armagnac, 317. — Crime dont on l'accuse envers la comtesse, 321. — Son voyage incognito en Guienne, 325. — Fait arrêter Charles d'Albret. V. ce nom. — Fait écarteler un de ses affidés qui le trompait, 324. — Embarras que lui donne le roi d'Aragon, 324, 325. — Fait reprendre le siège de Perpignan. 328. — Manière habile dont il obtient une trêve, *ib.* — Fait alliance avec le roi d'Aragon, 329. — Fait saisir le duc d'Alençon, 350. — Marie ses deux filles, 351. — Insulte qu'il fait au cardinal Bessarion, 354. — S'entend mieux avec le nonce André de Spiritibus, *ib.* — Fait publier la bulle d'excommunication contre le duc de Bourgogne, 355. — S'empare des seigneuries du duc d'Alençon, 356. — Ce qui lui arrive à la porte de la ville d'Alençon, 357. — Son pèlerinage au Mont-Saint-Michel, *ib.* — Sa lettre au sujet de l'occupation de Saint-Quentin par le connétable, 359. — Soulève l'Alsace, l'Autriche et la Suisse contre le duc de Bourgogne, 372. — Consent à une trêve, suivant l'avis de Commynes, et pourquoi, 387. — Se réconcilie avec le conné-

table, 388, — et est trahi par lui, 399. — Il rend au fils du duc d'Alençon une partie des biens de son père condamné à mort, 391. — Il poursuit le vieux roi René, *ib.* — S'empare de la ville d'Angers, 392. — Sa sévérité contre la ville de Bourges, 393. — Mesures qu'il prend contre le Roussillon, 397. — Ordonne de brûler les blés aux alentours de Perpignan, 398. — Comment il traite les ambassadeurs du roi d'Espagne, 399. — Sa politique avec les princes de Bourgogne et de Bretagne, 400. — Sa lettre à Dammartin, *ib.* — Son ambassade aux villes suisses, 411. — Opposition qu'il éprouve des gens de Fribourg, 415; — l'alliance est signée avec lui, 514. — Avis qu'il reçoit du roi d'Écosse, 420. — Singulier présent qu'il envoie à Édouard, 421. — Se méfie du duc de Bretagne, 422. — Comment il traite Verdun, 425. — On lui livre les lettres du sire d'Urfé, *ib.* — Sa lettre au sire de Comminges sur le duc de Bretagne.

- Sa conduite envers l'Allemagne, VII, 5. — Ses propositions au roi d'Aragon, 10. — Instructions qu'il donne au sujet de Perpignan, 12. — Ses lettres et ses négociations avec du Bouchage, 14, 16, 17, 18; — avec le duc de Lorraine, 23, — et l'empereur d'Allemagne, 25. — Se décide à commencer la guerre, 30. — Ordonne des prières publiques, *ib.* — Ses expéditions et sa cruauté dans la guerre, *ib.* — Quitte la Picardie et va au-devant des Anglais et du Duc, 32. — Surveille le connétable, *ib.* — Réunit ses forces en Normandie, 39. — Avis qu'il reçoit d'une grande dame de la cour de Bourgogne sur les projets des Anglais, *ib.* — Presse le duc de Bourbon de le venir trouver avec des troupes, 40. — Gagne la bataille d'Arras ou de Guipy, 41. — Fait tout ravager par l'amiral, 42. — Sa lettre à Dammartin sur la campagne, *ib.* — Interroge le frère du connétable et le prend à son service, 43. — Gagne le prince d'Orange, 46. — Reçoit un défi du roi d'Angleterre, 47. — Reçoit les envoyés du connétable, 65. — Gagne les conseillers du roi d'Angleterre, 66. — Essaie de dissuader le Duc de la guerre avec les Suisses, 117. — Apprend la défaite de Granson, 150. — S'occupe du procès du roi René, 151. — Fait un pèlerinage, *ib.* — Ce qu'il règle à Lyon avec le roi René, son oncle, 155. — Ménage politiquement le duc de Bourgogne, 158. — Ses mesures après la bataille de Nancy pour s'emparer des villes de Bourgogne, 25, 28 et suiv. — Ses démêlés avec le duc Maximilien, héritier du duc de Bourgogne. V. Marie et Maximilien. — Ses prétentions sur la Lorraine et le Luxembourg. V. ces mots. — Approuve les conditions des États de Bourgogne et du sire de Comines, 244. — Toutes les villes de Bourgogne et leurs capitaines se rendent à lui, 254. — Sa lettre au sire de Craon pour les confiscations, 255. — Ambassade qu'il reçoit de Marie de Bourgogne, et ce qu'elle lui fait dire, 256. — Sa réponse astucieuse, 257. — Comment il obtient Arras, 258. — Désordres qu'il fait exciter à Gand, 262. — Villes nombreuses dont il s'empare dans le Hainaut par force, par surprise ou par ar-

gent. V. Arras, Bouchain, Boulogne, Cambrai, Hesdin, Saint-Omer, Saint-Quentin, Quesnoi, etc. — Ses intelligences avec l'Angleterre, 280, 282. — Ses guerres dans le Hainaut et les deux Bourgognes. V. ces noms. — Sa cruauté et ses injustices dans le procès du duc de Nemours, 328, 329, 336, 340. — Son caractère de plus en plus odieux, 343. — Ses démêlés avec l'empereur d'Autriche touchant la Bourgogne, 352, 353, 354. — Négociations avec les Liégeois, 357; — avec l'Angleterre, 358. — Fait espionner les ambassadeurs d'Édouard, 359. — Fait alliance avec les Suisses et paye bien les gens de guerre, 381. — Mécontent des Parisiens, 384. — Se retire à Plessisles-Tours, 386. — Découvre une conjuration et un projet d'empoisonnement, *ib.* — Ses dons magnifiques aux églises, 387. — Ses relations avec l'Italie et avec les Vénitiens, 391. — Sa lettre au sujet du Saint-Siège, *ib.* — Se déclare pour les Médicis, 395. — Son ambassade en Italie, et ce qu'on y dit de sa part, 397. — Réponse que lui fait le conseil de Milan, *ib.*, — et le cardinal de la Rovère, 398. — Sa politique astucieuse dans les traités de Saint-Jean-de-Luz et la paix de 1478, 405, 404. — Sa haine contre Maximilien d'Autriche. V. ce nom. — Son entrée à Dijon, 420. — Serment qu'il y prête et qu'il reçoit des habitants, *ib.* — S'occupe de la guerre du Luxembourg, 421.

— Sa colère en apprenant la défaite de Guinegate, VIII, 8. — Sa politique à ce sujet, 9. — Fait chanter un *Te Deum* pour en imposer, *ib.* — Sa politique pour conserver ses relations avec Édouard est contrariée par le Parlement, 19. — Fait mettre en jugement le duc de Bourbon, 21. — S'occupe de la Lorraine et de l'Anjou, 25. — Fait alliance avec la Hollande, 26. — Ses relations avec le comte de Hastings et avec l'ambassadeur Howard, 32, 33. — Ses armées avancent dans le Luxembourg, 33. — Ses relations avec le Saint-Siège, 33. — Cherche à gagner la douairière de Bourgogne, 37. — Ses lettres à ses ambassadeurs, où il les appelle sanglantes bêtes, et ce qu'il leur prescrit, 50, 51. — Demande des levriers et levrières du sire de Bossut, 51. — Sa fermeté touchant les domaines et apanages de la couronne, 53. — Présents singuliers qu'il envoie au roi Édouard, *ib.* — Son goût excessif pour la chasse, *ib.* — Ce qu'il dit de la douairière de Bourgogne, 54. — Il accorde la liberté du cardinal Balue, *ib.* — État des lettres sous son règne, 56. — Comment il met fin à la dispute des réalistes et des nominaux, 60. — S'occupe à encourager les lettres, la navigation, l'industrie, le commerce, la législation. V. tous ces mots. — Édit de 1474. V. Édit. — Travaille à rétablir la police dans son royaume et à diminuer l'autorité du Parlement. V. Police et Parlement. — Sa vie singulière au château de Plessisles-Tours, 63. — S'occupe toujours de chasse, 66. — Recherche les gens de bas étage, 67. — Ce qu'il dit à un jeune marmiton de ses cuisines, *ib.* — Recherche les astrologues, *ib.* — Il se moque de son astrologue, *ib.* — Ce que lui répond l'é-

vêque de Chartres, 68. — Met de l'ordre dans l'armée, 69. — Réforme les francs-archers et solde les Suisses, 70. — Essaie de gagner le légat contre Maximilien, 72. — Il réussit à refroidir le roi d'Angleterre pour le duc d'Autriche, 75. — Première attaque d'apoplexie, 74. — Chasse de fidèles serviteurs par caprice, 75. — Il continue ses négociations et ses préparatifs de guerre, 76. — Reçoit une ambassade de Rome, 77. — Ce qu'il répond aux ambassadeurs, *ib.* — Passe en revue sa nouvelle armée, 84. — Fait arrêter le comte du Perche, 87. — Soins qu'il se donne pour le faire condamner, 88. — Son goût pour les exécutions expéditives, 90. — Sa santé s'altère de plus en plus, 91. — Ses démêlés avec le duc de Bretagne, 92. — Il hérite de la Provence, 95. — Ses tentatives sur le duché de Bar, 95. — Donne sa bénédiction à son fils, 97. — Ses pèlerinages, *ib.* — Nomme un nouveau gouverneur de Bourgogne, 98. — Ce qu'il dit du chancelier Raulin et de son hôpital, *ib.* — Ses offrandes magnifiques à Saint-Claude, 99. — Ses relations avec la Flandre contre le duc Maximilien, 104 et suiv. — Nomme l'évêque de Genève gouverneur des états de Savoie, 106. — Comment il acquiert la ville d'Aire, 108. — Il se rapproche du Dauphin, 112. — S'occupe de son éducation négligée, 114. — Fait continuer les chroniques de Saint-Denis, 115. — Instructions remarquables qu'il donne au Dauphin, 116. — Reproches qu'il se fait, 118. — Ce qu'il exige du duc d'Orléans, 121. — Écrase le peuple d'impôts, 122. — Manière dont il reçoit les sages remontrances d'un archevêque touchant les malheurs du royaume, 126. — Demande une absolution au Pape, 127. — Résistance qu'il éprouve de la part du Parlement, et pourquoi, 128, 129. — de la part du président de la Vacquerie, 150. — Sa santé dépérit, 141. — Ses singuliers passe-temps, *ib.* — Se distrait par ses cruautés, 142, 144. — Ses inquiétudes mortelles; reçoit des ambassadeurs, et ce qui en résulte, 146. — Comment il prête serment, 147. — Il rompt avec le roi Édouard, 149. — Il est pris pour arbitre par les autres puissances, 155. — Ce qu'il exige du duc de Milan, *ib.* — Il confie le gouvernement et le Dauphin au sire de Beaujeu, 158. — Prend son chancelier en méfiance, 160. — Ses injustes préventions contre Adam Fumée, 161. — Nomme un autre chancelier, 162. — A peur de son médecin, *ib.* — Ses terreurs superstitieuses et ses présents aux églises, 164. — Reste toujours cruel, 165. — Sa manie pour les reliques, 167. — Fait venir des Ermites et des saints personnages au Plessis, 168, 169. — Demande la sainte Ampoule, 170. — S'occupe du Dauphin, 171. — On lui annonce sa fin, 175. — Montre beaucoup de résignation, *ib.* — Ordonne ses funérailles et son tombeau, 174. — S'occupe encore des affaires, *ib.* — Pense un instant aux malheurs publics, 175. — Sa grande présence d'esprit avant de mourir, *ib.* — Sa mort, *ib.* — Jugements portés sur Louis XI, 176. — Mis en parallèle avec son père, 177. — Ses prodigalités pour ses favoris sont annulées par le Parlement, 178.

LOUIS XII. Son caractère étant Dauphin. V. Louis d'Orléans.

LOUIS d'AMBOISE, évêque. V. Amboise.

LOUIS d'ANJOU. roi de Sicile et de Provence. Ses égards pour le Pape, II, 55.

— Ses inimitiés avec le duc de Bourgogne, III, 6, 7. — Ses dépredations, 7. — Sa mort, 14.

LOUIS, duc de Bavière, enlève le Dauphin, II, 76. — Son mariage et ses résultats, 208. — Ce qui lui arrive à Paris, 551, 552. — Lieutenant du duc d'Aquitaine, 552.

LOUIS DE BOSREDON, jeté à la rivière, III, 15.

LOUIS, duc de Bourbon. V. Bourbon.

LOUIS DE BOURBON, évêque de Liège. Ce qu'il vient réclamer de Marie de Bourgogne, VII, 259.

LOUIS (sire de Breteilles). Ce qu'il dit de la trêve de Perquigny, VII, 80. — Louis XI ne peut le gagner à son service, 81.

LOUIS, dauphin de Viennois, fils de Charles VII. V. Dauphin.

LOUIS d'ORLÉANS, ou Louis XII, tenu sur les fonts de baptême par la reine d'Angleterre et le roi, V, 195.

— Son mariage, VI, 551.

— Serment que Louis XI exige de lui, VIII, 121.

LOUIS de Flandre. Entraves qu'il met au mariage de sa fille. V. Marguerite de Flandre. — Comment il l'accorde, I, 79.

LOUIS (frère), cordelier. Sa mission dans l'Orient pour la croisade, V, 155. — Est fait patriarche, *ib.*

LOUIS, bâtard du Hainaut, pris et dépouillé de sa seigneurie, III, 251.

LOUIS DE LUXEMBOURG, ou le connétable de Saint-Pol. V. Saint-Pol.

LOUIS DE MALE (le comte), souverain de Flandre, I, 97. — Histoire de ses malheurs et de la ruine de son pays, 98 et suiv. V. Chaperons blancs, Hyons, etc. — Il fait arrêter un envoyé du roi, 109. — Il est forcé d'avoir recours au roi contre les Flamands, 110. — Conditions terribles qu'il impose aux Gantois, 144. — Sa détresse dans la ville de Bruges, 149, — et comment il échappe, 150. — Le roi de France fait rentrer ses peuples dans le devoir. V. Rosebecque. — Il est reçu rudement par le roi, 171. — Voit la Flandre ravagée par les Anglais, 185. — Sa mort, 190.

LOUIS, duc de Savoie, vient à Châlons, IV, 255. — Engage le duc de Bourgogne à quitter l'obédience du pape Eugène IV, *ib.*

- Ce qui se passe avec son fils et dans sa chapelle, V, 221. — Il se sauve avec sa femme, *ib.* — Implore l'entremise du roi, ce qui s'ensuit, 133.
- LOUIS LE MORE s'empare du duché de Milan, VIII, 135. — Envoie des ambassadeurs à Louis XI, et ce qui en résulte, *ib.*
- LOUPS (les) viennent dévorer les morts dans les rues de Paris, III, 144.
- LOURDES, forteresse emportée par quelques chevaliers, II, 101.
- LOURDIN DE SALIGNY. Son luxe à l'entrée du roi et son arrestation, II, 500.
- LOUVAIN (Pierre), capitaine français, est assassiné, et pourquoi, IV, 371.
- LOUVAIN. Grande réunion des princes français et étrangers dans cette ville, V, 356.
- LOUVET, président du conseil de Charles VII, III, 256. — Son entêtement, *ib.* — Il est forcé de se rendre, 257.
- LOUVIERS, enlevé par les Anglais, III, 63. — Repris par La Hire, 369.
- LOUVRE, près Paris, cité, I, 68. — Sert de prison d'État, 320, 322.
- Ce qui s'y passe de remarquable, II, 77. — Devient l'habitation de Charles VI, 250. — La tour de ce château sert de prison au duc d'Alençon. V. Tour du Louvre.
- LUCENA (Ferdinand de), un des ambassadeurs d'Espagne gagné par le roi, VII, 10.
- LUCERNE. Ce qui est réglé pour la nouvelle guerre contre le duc de Bourgogne, VII, 167. — L'assemblée de ce canton décide les ligues suisses à secourir la Lorraine, et surtout Nanci, 211. — Reste fidèle au duc Maximilien, 380.
- LUDE (le seigneur du), ou Jean de Dailon. Chargé de la guerre du Roussillon, VI, 326. — Nommé chef de l'armée par le roi, 328.
- Tombe en défaveur, VII, 12. — Comment il traite de la reddition des villes du Hainaut, 254 et suiv. — Bloqué dans la forteresse d'Arras, 271. — Il en devient gouverneur et s'enrichit, 276.
- Chargé d'arrêter le comte du Perche, VIII, 87.
- LUNA (cardinal Pierre de), envoyé par le pape d'Avignon, I, 346. — Fait imposer silence à l'Université, 349. — Fait nommer un pape à l'insu du roi de France, 350.

LUSIGNAN (famille des). Leur guerre au sujet du royaume de Chypre, V, 252.

LUXE des femmes réprimé à Paris, III, 289.

LUXEMBOURG (duché de), conquis par le duc d'Orléans, II, 8.

— Vendu au duc de Bourgogne, IV, 252. — Réclamation de la donataire à ce sujet, *ib.* — Guerre qui en résulte, 257.

— Attaqué par Louis XI, VII, 50, 52 et suiv. — Secours par le duc de Bourgogne, 55. — Guerre dans ce pays en 1479 et 1480, 421 et suiv.

LUXEMBOURG. Force de cette place, IV, 259. — Comment elle est surprise par le duc de Bourgogne, 265. — Prise du château, 266.

LUXEMBOURG (le sire de) fait le siège de Roye, III, 117. — Ne peut sauver la garnison, et ce qui en résulte, 118. — Il congédie son armée, *ib.* — Il perd un œil, 125. — Amène du renfort au duc de Bourgogne, 141. — Est blessé à une bataille et fait prisonnier, 156. — Son zèle infatigable pour la cause des Anglais, 204. — Assiège Gournay, 575. — Se porte sur Beauvais, *ib.* — Serré de près par Jeanne d'Arc, 575. — Achète cette héroïne du batard de Vendôme et l'envoie dans un château, 578. — Sa lâcheté à l'égard de la Pucelle, sa prisonnière, 595.

LUXEMBOURG (François de) excite une sédition à Aix, VIII, 95. — Il est arrêté, *ib.*

LUXEUIL (abbaye de). Mentionnée au traité d'Arras, IV, 87.

LUZARCHES se rend au roi, III, 552.

LYON. L'assemblée des États du Languedoc s'y tient, I, 185.

— Séjour de Louis XI dans cette ville, et pourquoi, VII, 126. — Le roi René y vient pour faire la paix avec Louis XI, 154.

LYONNAIS (le) ravagé par les Bourguignons, III, 170.

— Reste fidèle à Louis XI, V, 288.

LYS (la), fleuve. Sert de défense à la Flandre, I, 159. — Les chevaliers de France cherchent sa source pour passer, 169. — Ils passent malgré les Flamands, 162.



MACHECOUL, château pris par les armées du roi, VI, 287.

MACHINE à sortilèges. Ce que c'est, II, 47.

MACHINES de guerre fournies par les habitants de Chartres, I, 71. — Autres au siège d'Ardre; leur force, 72.

MACON (le comté de), cédé au duc de Bourgogne, IV, 86.

MADAME DE BOURGOGNE, chargée de la garde de la reine, I, 516. — Son caractère et ses projets, *ib.* — Sa haine contre Clisson, *ib.* — Tyrannise la reine, 525.

MAES (Jacques de), chargé de la bannière de Bourgogne, meurt en la défendant, VII, 179.

MAGDELEINE de France, régente de Navare, VIII, 152.

MAGICIEN de Guienne. V. Arnault de Guilhem.

MAHOMET. Comment il devient chef des Sarrasins, suivant un cordelier, II, 127.

MAHOMET II ne peut prendre Rhodes, défendu par les chevaliers, VIII, 163.

MAI (le) de Fresnay-le-Vicomte. Ce que c'est, IV, 13.

MAILLOTINS. Désordres qu'ils causent dans Paris, I, 152. — Veulent raser les châteaux du roi, 160. — Sont désarmés, 176.

MAILLY (le sire de) fait les guerres de Flandre et passe la Lys avec l'armée, I, 162.

— Conduit le peuple contre la Bastille et l'assiège, II, 525. — Est arrêté par le peuple, 552. — Suit Jean-sans-Peur dans son duché, 592. — Sauvé du gibet, 457.

MAILLY (Robert de), nommé grand-panetier, III, 54. — Accompanye le Duc au siège de Crépy, 119. — Se déclare pour Charles VII, 204.

— Est tué à la bataille de Morat, au service de Charles-le-Téméraire, VII, 179.

MAILLY (André de) est tué à la bataille de Brawershausen, III, 249.

MAIMBOURG, administrateur, IV, 257.

MAINE. Guerre dans cette province et détails à ce sujet, IV, 12, 14. — Continuation des désastres, 48, 49.

MAINE (le comte du), fait chevalier, IV, 49.

— Reste fidèle au roi dans la ligue des princes, V, 518. — Reproches que Louis XI lui adresse, 545. — Perd le Languedoc, 544.

MAISON militaire du duc de Nevers. Sa magnificence, I, 567.

— Du roi Charles VI. Sa pauvreté, III, 148.

- Des ducs de Bourgogne. Son train magnifique, IV, 579.
- Congédiée par une ordonnance de Philippe-le-Bon, V, 16, 17.
- MAISONS** de Paris. Comment se vendaient, III, 429.
- MAITRES** des requêtes, accusés par l'Université, II, 511.
- MAITRESSE** du duc de Bretagne qui reçoit une pension du roi, V, 289.
- MAJORITÉ** des rois de France fixée par Charles V, I, 125.
- MALADRERIE** de Saint-Jacques, près de Bâle, transformée en forteresse par les Suisses, IV, 294. — Sa destruction, 295.
- MALATESTA** (Robert) délivre l'État romain des armées du roi de Naples, VIII, 154.
- MALE** (Louis de), ou le comte de Flandre. V. Louis.
- MALEFICES**. En quoi consistaient au ^{xiv}^e siècle, suivant un cordelier, II, 155. — Autres détails curieux, 154.
- MALFAITEURS**. Leur extradition d'un pays à un autre, garantie par le traité d'Arras, VIII, 140.
- MALICORNE** (Aubin, sire de), reçoit Louis XI et son frère, VI, 146.
- MALINES**. Surprise de cette ville par le duc de Bourgogne, VI, 19.
- Parlement institué dans cette ville, VII, 189.
- MANDRAGORES** brûlées, III, 290.
- MANGEURS** (les) de foie. Ce que c'était, IV, 156.
- MANIFESTE** du duc de Bretagne pour la ligue du Bien public, V, 281. — Du duc de Berri envoyé au duc de Bourgogne, 283. — Du roi, en réponse, 286.
- De Charles-le-Téméraire contre le roi, VI, 267. — Des ligues suisses à Charles-le-Téméraire, 414.
- MANŒUVRES** pour les tranchées. Comment enrôlés, IV, 226.
- MANS** (la ville du) prise par les Anglais, III, 259.
- Assiégée par Dunois, est rendu par le roi d'Angleterre avec réserve, IV, 552.
- MANS** (forêt du). Ce qui s'y passe de remarquable, I, 510.
- MANSARD** du BOIS. Son courage en recevant la mort, II, 276.
- MANTEAUX** d'artillerie. Ce que c'est, IV, 565.
- MANTES**. Ce qui s'y passe, III, 412.

MANTOUE. Concile ou congrès de ce nom sous Charles VII, V, 119. — Les ambassadeurs du roi y sont mal accueillis, 121, 122.

MANUSCRIT sur la chasse, avec des miniatures, cité, I, 266.

— De Tite-Live, donné à un cardinal, II, 398.

MARCHANDS. Ordonnance en leur faveur, II, 103. — Nouvelles ordonnances sans résultats, 148.

MARCHE militaire de Charles VII en entrant dans Paris, IV, 170. V. aussi Entrées.

MARCHE (le comte de La) se croise, I, 367.

— Tâche d'enlever le roi, III, 237. — Est appelé à la défense d'Orléans, 262. — Le roi lui défend de venir au sacre, 328.

— Gouverneur du Dauphin; conseil qu'il lui donne, IV, 201. — Il le quitte et va prévenir le roi, 203.

MARCHENOIR, Joûte qui y a lieu, I 117.

— La ville est prise par les Anglais, III, 259.

MARCHES de la Brie. Ce qui s'y passe, III, 77.

MARCK (le sire de La), gouverneur de Lintz, VII, 4.

MARCHEVILLE, forteresse, I, 70.

MARCOU A CORBENY, pèlerinage cité, III, 336.

MARCOUSSIS. Beauté de ce château, II, 204.

— Prise de ce château, III, 30. — Livré aux Anglais, 195.

— Rendu au roi, IV, 124.

MARDICK, enlevé aux Anglais, I, 96.

MARÉCHAUX de France depuis le roi Jean jusqu'à la mort de Louis XI :

— Sire de Beuil en 1337. — Boucicault en 1362. — Louis de Sancerre en 1369. — Le sire de Blainville en 1368. — Pierre de Craon en 1369. — Boucicault, IIe du nom, ou le comte de Beaufort, en 1397. — Le sire de Loigni et Jacques de Heilly, dit le maréchal de Guienne, en 1412. — Pierre de Rieux en 1417. — Le sire de Chastelleux en 1418. — Le sire de l'Isle-Adam, même année. — Tanneguy-Duchâtel et Antoine de Vergy, comte de Dammartin; le comte de Montrevel; Gilbert de La Fayette; Amauri, seigneur de Severac; Jean de la Brosse, seigneur de Saint-Sevère, tous en 1421. — Gille de Laval, sire de Retz, en 1429. — Andre de Laval, même année. — Philippe de Culant et le sire de Talbot pour les Anglais, en 1449. — Le sire de Saintrailles en 1454. — Jean, bâtard d'Armagnac, en 1461. — Joachijn de Bonault, même

année. — Le sire de Borselle en Zélande, même année. — Pierre de Rohan, dit le maréchal de Gié, en 1475. — Philippe de Crèvecœur, seigneur d'Esquerdes, en 1485. V. tous ces noms.

MARGRAVE (le) de Bade. V. Guillaume.

MARGUERITE, reine d'Angleterre et femme de Henri, chassée du royaume, V, 188. — Ses relations avec la France, *ib.* — Perd la bataille d'Exham, et son aventure avec les voleurs, 199. — Aborde à l'Écluse, *ib.* — Son admiration pour le duc de Bourgogne, 200.

MARGUERITE d'Angleterre épouse Charles-le-Téméraire. Son entrée à Bruges, VI, 75. — Fêtes et cérémonies du mariage, 76 à 79.

MARGUERITE d'Anjou. Son mérite la fait rechercher des Anglais pour reine, IV, 276. — Son départ de France, 307. — Troubles qu'elle cause en Angleterre, 331. — Fait périr le duc de Gloucester, 332.

MARGUERITE d'Autriche. On traite de son mariage avec le Dauphin, mais en secret, VIII, 152. — Ses résultats importants, 153. — Difficultés sur la dot, 154. — définitivement réglées, *ib.* — Est amenée en France, 155. — Sa réception à Paris, 156. — Son mariage, 157.

MARGUERITE de Bavière épouse le comte de Nevers, fils de Philippe-le-Hardi, I, 194.

MARGUERITE de Bourgogne, mariée au Dauphin, II, 61.

MARGUERITE d'Écosse, femme du dauphin de Viennois, IV, 315. — Son amour pour la poésie, *ib.* — Chagrin que lui cause un seigneur. V. Jamet de Tillai. — Sa mort, 315.

MARGUERITE, sœur du duc de Bourbon. Son mariage, VI, 249. — Madame Marguerite, sœur du roi Édouard. V. Donairière de Bourgogne.

MARGUERITE de Flandre hérite du comté de Bourgogne, I, 61.

MARGUERITE de France réclame la comté de Bourgogne, I, 68. — S'adresse au roi à ce sujet, *ib.*

MARIAGES illustres : du duc de Bourgogne ; dot et présents, I, 80. — Magnificences des cérémonies, *ib.* ; — de sa fille âgée de cinq ans, 97 ; — de l'héritière de Flandre avec un fils d'Angleterre, 77 ; — est rompu, *ib.* ; — du comte de Nevers, 194 ; — de Guillaume de Bavière, *ib.* ; — de Charles VI et d'Isabelle de Bavière, 197 ; — du roi d'Angleterre avec Isabelle de Bourgogne ; subsides de tout genre, 380.

— D'Antoine de Bourgogne avec la fille du comte de Saint-Pol,

- II, 12; — de la demoiselle de Coucy avec le comte de Nevers, 198; — du duc de Brabant avec la fille du roi de Bohême, 202.
- Du roi d'Angleterre avec Catherine de France, III, 135. — d'Anne de Bourgogne avec le duc de Bedford, 197; — de Philippe-le-Bon avec la comtesse de Nevers, 212; — de Jean de La Tremoille et de la demoiselle de Roche-Baron, 218; — du duc de Bourgogne avec une fille de Portugal, 361, 362.
- D'une fille du roi avec le comte de Charolais, IV, 180; — du duc d'Orléans et de la demoiselle de Clèves, 216.
- Du roi Édouard avec la fille de sire de Woodville, V, 254.
- De Charles-le-Téméraire et de Marguerite d'Angleterre, VI, 75.
- Du fils de Louis XI avec Marguerite d'Autriche, VIII, 157 et suiv.
- MARIE de Bourgogne, fille de Philippe-le-Hardi, mariée au comte de Clèves et de la Marck, II, 100.
- MARIE de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire. Projet de son mariage avec le duc de Guienne, VI, 218, 219, 220. — Les Anglais s'y opposent, 248. — Son père amuse divers princes avec l'espoir de sa main, 303. — Promise à l'Autriche, *ib.*, — et au duc de Calabre, V. Nicolas, — Promesse de mariage qu'elle donne à ce dernier, du consentement de son père, 304. — Promise en mariage à un duc de Lorraine et en même temps au fils de l'empereur, 314. — Promise au jeune duc de Tarente, V. ce nom.
- Dépouillée par Louis XI d'une partie de ses États, VII, 259. — Sa lettre aux États de Bourgogne, 245. — Comment on lui apprend la mort de son père, 247. — Les villes lui refusent les impôts, 249. — Ses villes se rendent à Louis XI, 249 et suiv. — Les seigneurs l'abandonnent, 352, 354. — Elle envoie une ambassade à Louis XI pour lui annoncer la prise de possession de l'héritage de son père, 256. — Restitution qu'elle fait offrir, et hommage pour l'Artois et la Flandre, 257. — Demandée en mariage pour le Dauphin : réponse de ses ambassadeurs, *ib.* — Soulèvement général de ses villes de Flandre, 259. — Ses conseillers jetés en prison. V. Himbercourt et Hugonnet. — Ce qu'elle fait pour les sauver du supplice, 266. — Sa position à Gand, 267. — Demandée en mariage pour le Dauphin, âgé de neuf ans et malade, 383. — Ce qu'elle répond, 384. — Les États de Flandre pensent à lui faire épouser le duc Maximilien, 303. — Comment elle répond aux ambassadeurs d'Autriche, 306. — Fiançailles et mariage avec Maximilien, 309. — Perd tout à fait son duché, 382. — Accouche d'un fils, 383.
- Gagne l'affection des Gantois et des Flamands, VIII, 101, 102. — Sa mort tragique, 104.

MARIE DE CROY soutient un siège dans son château de Beaumont, VIII, 54. — Ne se rend que par ordre de son mari et à bonnes conditions, *ib.*

MARIE de Savoie, femme du connétable. Sa mort et son éloge, VII, 31.

MARINE imposante du duc de Bourgogne, IV, 257, 337, 358.

MARINE. Manque en France, II, 62. — Relevée par les Bretons et quelques seigneurs. V. Chateaubriand, Clisson, la Jaille, Tanneguy-Duchâtel.

— Son état sous Louis XI, VI, 425.

MARINIERS de Gand cruellement traités. Ce qui s'ensuit, I, 111

MARMOUTIERS. Couvent de ce nom. Ce qui s'y passe de remarquable, III, 52.

MARQUETTE (abbaye de la), citée, I, 161.

MARSEILLE. Ce qui s'y passe parmi les chevaliers croisés, V, 259.

MARTHE (Sainte-) de Tarascon. Louis XI lui fait faire une chasse d'argent, VII, 387.

MARTIN GOUGE s'oppose au traité de la Tombe, III, 42.

MARTIN V, pape, s'interpose pour rétablir la paix en France, III, 40. — Sa lettre remarquable à ce sujet à Philippe, duc de Bourgogne, 255, 254.

MARTIN-DES-CHAMPS (abbaye Saint-). Combat singulier qui s'y livre, I, 181.

— Sert de poste au duc d'Orléans, II, 568.

MARTIN L'ADVENU (frère). V. L'Advenu.

MARTIN (Saint-) de Tours. Ce que Louis XI fait à son tombeau, VII, 387.

MASCARADE à l'hôtel Saint-Paul. Danger qu'y court le roi, I, 550.

— Pieuse, pour l'entrée du roi à Paris, IV, 172.

MASSACRES journaliers dans la ville de Paris, III, 50 à 56.

MATHIAS CORVIN, célèbre par sa bravoure, VIII, 76. — Ses ambassadeurs ne sont pas reçus, *ib.*

MATHIEU DE FOIX fait la guerre au comte d'Armagnac, IV, 270.

MATHURINS (église des). Ce qu'on y voyait, II, 146.

MATINES (offices des) entendues par une armée la veille d'une bataille, VII, 175.

MAUBUISSON (abbaye de), sert de quartier général au roi, IV, 228.

MAUR (Saint-). V. Saint-Maur. — Paix dite de Saint-Maur; détails à ce sujet, III, 61. — Le Dauphin refuse de la signer, 62.

MAUVAIS GARÇONS (rue des). Origine de ce nom, I, 505.

MAURICE DE REUILLY. Ses exactions signalées, II, 503.

MAXIMILIEN d'Autriche (le duc) épouse Marie de Bourgogne, VII, 509. — Ce qu'il écrit à Louis XI au sujet des duché et comté de Bourgogne, 511. — Prend le titre de duc de Bourgogne, 401.

— Sa bravoure à la bataille de Guinegate, VIII, 8. — Manque d'argent pour soutenir la guerre en Bourgogne, et tombe malade, 29. — Les villes de Gand, de la Gueldre et de Nimègue se soulèvent. V. ces noms. — Le Luxembourg lui est enlevé par Louis XI. V. Luxembourg. — Ce qu'il propose au roi d'Angleterre contre la France, 59. — Signe une trêve avec Louis XI, 41. — Refuse de recevoir le légat, 44. — Ses négociations auprès de l'Angleterre, 75. — Ses embarras avec les Gantois et les Flamands, 74. — Ce qu'il fait dire au Pape, 78. — Avis qu'il reçoit du roi d'Angleterre, 79. — Secours qu'il reçoit du duc de Bretagne, *ib.* — Fait la guerre aux Flamands, 80. — Perd un convoi d'armes, 85. — Sa mauvaise conduite soulève les peuples, 101. — Les États lui accordent la tutelle de ses enfants sous conditions, 105. — Ses États traitent avec Louis XI, 108. — Prend le titre d'archiduc et veut traiter avec Louis XI, 155. — Perd toute son autorité, *ib.* — Ce qu'on stipule en sa faveur au traité d'Arras, 154. — Signe une amnistie, 156. — Jure le traité d'Arras, 148. — Son pouvoir nul en Flandre, 150, 151.

MAXIMIN (Saint-) de Trèves. Ce qui se passe de remarquable dans cette abbaye et dans son réfectoire, VI, 512, 515.

MEAUX. Siège de cette ville, III, 158 à 161. — La garnison se décourage, 164. — La ville est prise, et ce qui s'ensuit, 165, 166.

— Enlevée par le connétable sur les Anglais, IV, 190.

MÉDECINS célèbres à la cour du duc de Bourgogne et à celle de France. V. Angelo Catho, Coittler, Fumée.

MÉDICIS (les), banquiers célèbres, nommés au traité de Pecquigny comme caution de Louis XI, VII, 76. — Se rendent maîtres du gouvernement de Florence, 588. — Conjuraison contre leur pouvoir, *ib.* — Un des deux frères est assassiné, 589. — Le peuple se déclare pour eux, 590.

MÉDOC. Ce qui s'y passe, V, 25

MEHUN-SUR-YÈVRES, lieu où fut proclamé roi le Dauphin, fils de Charles VI, III, 181, 182.

MELLUSINE, fée célèbre représentée dans un intermède de festin, V, 8.

MELUN, assiégée par les Anglais, III, 156. — Assant, 157, 158. — Joutes singulières dans les souterrains des mines, 158, 159. — Courage de la garnison, 159. — Se rend avec des otages, 142. — Perfidie du roi d'Angleterre, *ib.* — Se rend à Charles VII, 569.

MELUN (le sire de) tombe en disgrâce, V, 85. — Sa mort, 85.

MENOU (Jean de) obtient sa grâce, II, 580. — Pierre de Menou. V. Pierre.

MERCURE (le chevalier). Sa résurrection et comment il s'en va tuer Julien l'apostat, II, 126.

MÉRI (église Saint-). Ce qui s'y passe, IV, 120.

MÉRINDOT. Nom du valet envoyé par Louis XI aux Anglais pour négocier; détails de sa personne et de son accoutrement, VII, 57, 58.

MERLIN (l'enchanteur). Ses prédictions touchant la France et la Pucelle, III, 271, 522.

MÉSOPOTAMIE (le soudan de) envoie un ambassadeur en France, V, 153.

MESSE basse entendue le jour de la Pentecôte par Charles VI. Ce qu'on en pense, II, 284.

— Fondées à perpétuité à Dijon pour le repos de l'âme du duc Jean, IV, 86.

— Par Louis XI, pour l'âme du sire d'Amboise, VIII, 97.

MESSE de la Victoire. Origine de cette fondation, III, 202.

— D'actions de grâces dans l'église Saint-Waast, pour la paix du royaume établie par le traité d'Arras, IV, 92.

MESSEMAKER (Jacques). Discours séditieux de cet homme, IV, 158. — Son triomphe populaire, *ib.* — Son supplice, 160.

MÉTIER (gens de). Leur influence sur les événements politiques en France et dans les Pays-Bas, I, *préf.*, 58.

MÉTIER (les gens de) sont assemblés par le prévôt pour l'affaire des aides, I, 128. — Ceux de Grand prennent les armes, 169.

— Tisserands se rendent redoutables à Gand, IV, 575. — Les quatre métiers : ce que c'est, 597.

— Esprit de révolte des gens de métiers à Gand, VIII, 28, — à

Paris. V. Bouchers, Bruges, etc. — Ils lèvent leurs bannières, 28. — Serrurier qui devient maître de Londres. V. ce mot. — S'imposent volontairement une taille, et pourquoi, *ib.*

METZ. Ses habitants demandent du secours au duc de Lorraine, II, 95.

— Assiégée par Charles VII et le Dauphin, IV, 509. — On traite à l'amiable, 501.

— Propositions de Charles-le-Téméraire aux habitants pour une entrevue, VI, 507. — Surprise d'une des portes par le duc de Calabre, et ce qui s'ensuit, *ib.* — Présent que font les habitants au Duc, 508.

MEULAN. Detail de l'entrevue qui eut lieu entre le roi d'Angleterre et les princes français, III, 81. — Conditions qui s'y traitent de part et d'autre, 82. — L'entrevue est rompue, 86. — Pris sur les Anglais, 186. — Abandonné par les capitaines du roi, se rend aux Anglais, 192.

— Surpris par les Français, IV, 102.

MEUSE. Passage de cette rivière déclaré libre pour les ducs de Bourgogne, II, 184.

MÉZERAU, jugé comme historien I, *préf.*, 14.

MICHEL (saint), archevêque. Comment cité à propos des ducs d'Orléans et de Bourgogne, II, 142.

MICHEL (Saint-). V. Saint-Michel et Ponts.

MICHEL (ordre de Saint-), établi par Louis XI, VI, 149. — Nom des douze premiers chevaliers, *ib.* — Pourquoi refusé par le duc de Bretagne, 150.

MICHELLE (madame) de France. Sa mort et son éloge, III, 170, 171.

MIDDELBOURG. Ce qui se passe dans le clocher de son église, IV, 528.

MIGNON, capitaine célèbre. Sa belle troupe et sa singulière suite, V, 515.

MILAN (duché de). Guerre pour la conquête de ce pays, IV, 557.

— Traité du duc de Milan avec Louis XI. V. Sforce.

— Ce duché est envahi par Louis le More, VIII, 155.

MILANAIS (le). Ses poisons célèbres, I, 559.

MILICE des bourgeois de Paris, dédaignée par la noblesse, et ce qui en résulte, II, 419.

MINGOVAL (le sire de). Sa fermeté à la prise de Condé sauve la garnison, VII, 570.

MIRACLES à Notre-Dame de Bourbonn, I, 182. — A Saint-Julien-du-Mans, 509, — sur mer, 556.

— A Bayonne, IV, 571.

— A Cambrai, VII, 573.

MITYLÈNE. Accueil qu'y reçoivent les chevaliers, I, 104.

MOINES (des) apportent à Philippe-le-Bon des nouvelles de la bataille de Monthéry, V, 555.

MONCH (Burckardt de Landsren). V. Burckardt.

MONNAIE (droit de battre), contesté à l'archevêque de Dijon, I, 258. — D'or et d'argent frappée par ordre du duc de Bretagne, 280. — Des Frisons; sa devise singulière, 571.

— Altération de la monnaie royale en France, II, 512.

— Du roi d'Angleterre au titre de roi de France, III, 75. — Désordre dans la valeur des monnaies, 144, 145. — Essais pour ramener la monnaie à un seul titre, 203.

— Altération de la monnaie par le duc de Bourgogne, IV, 2. — De Dijon : réclamation du duc de Bourgogne à ce sujet, 510. — Nouvelle altération sous Charles VI, 512.

— Le prince d'Orange obtient de pouvoir frapper monnaie; à quelle condition, VII, 46.

— Louis XI veut réduire la monnaie à une même valeur et au même titre, VIII, 64.

MONS-EN-VIMEU assiégée. Bataille près de cette ville, III, 155.

MONTAGNARDS (les) suisses viennent combattre Charles-le-Téméraire à Granson, VII, 145. — Étonnement qu'ils causent à ce prince, *ib.* — Réparaissent à Morat, 175. — Impression que leur vue cause au Duc à la bataille de Nanci, 219.

MONTAIGU (Jean de) rappelé aux finances, I, 422.

— Histoire de ses prospérités et de ses malheurs, II, 205. — Son arrestation, 205. — Son procès, 206. — Son supplice, *ib.* — Réparation honorable faite à son corps, 298.

MONTAIGU (château de). Se rend aux Anglais, III, 205.

MONTAIGU (Gérard de), évêque de Paris, II, 205.

MONTAIGU (sire de), rétabli chambellan, II, 298.

MONTAGUT (le marquis de) trahit la cause de Henri VI, VI, 229.

MONTARGIS, pris par les Anglais, III, 255.

— Enlevé au roi, IV, 16.

MONTAUBAN. Le roi y passe l'hiver, IV, 270.

- MONTAUBAN** (le sire de), nommé amiral de France, V, 166. — Sa grande faveur, 225. — Entre à Paris avec ses hommes d'armes pour le roi, 516. — Va avec le roi à l'entrevue du comte de Charolais, 525.
- MONTBELLIARD**. La garnison est retirée, IV, 512. — La place est remise en dépôt au comte de Saint-Pol, *ib*.
- Importance de cette ville pour le duc de Bourgogne, VI, 584. — Défendue par le sire de Stein contre le duc de Bourgogne. V. Stein.
- MONTBELLIARD** (le comte de) attaque la Bourgogne, I, 71. — Est forcé de se retirer, 72.
- MONTDIDIER**. Louis XI s'empare de cette ville, VI, 209.
- Est brûlée malgré les conditions, VII, 50.
- MONTEREAU**. Relation du meurtre du duc de Bourgogne sur le pont de cette ville, III, 98 à 102. — Siège de la ville par le roi d'Angleterre, 154.
- Siège de la ville au nom du roi, IV, 168. — Détails du siège, 169. — Le roi s'y distingue sur la brèche, *ib*. — Le Dauphin y fait ses premières armes, *ib*. — Prise d'assaut, *ib*.
- MONFORT**. Célèbre querelle de cette maison avec celle de Blois, citée, VIII, 20.
- MONTGOMERY** (Thomas, sire de), envoyé à Louis XI au sujet du duc de Bourgogne, VII, 85.
- MONTGOMMERI** (le sire de), capitaine écossais, IV, 288.
- MONTILS-LEZ-TOURS**, premier nom du château du Plessis, VIII, 65. V. Plessis.
- MONT-JAY**. Scène de diableries et sorcilèges qui s'y passent, II, 157.
- MONTJOIE**, nom d'un héraut d'armes de France pris à Azincourt, II, 429.
- MONTLHIÉRY**. Ce qui se passe dans ce château, I, 240, 521 ; II, 570.
- Assiégée par la populace de Paris, III, 58. — La place est livrée aux Anglais, 195.
- Rendu au Roi, IV, 124.
- Célèbre bataille livrée près de cette ville entre Louis XI et le comte de Charolais. Détails circonstanciés de cette affaire, V, 500 à 505.
- MONTMARTRE**. Danger que court l'abbaye, II, 262. — Ce qui s'y passe en 1414, 568.

— Et en 1429, III, 290.

MONTMEILLAN. Forteresse de ce nom gardée par Louis XI, et ce qui en résulte, VII, 194.

MONTMOR (le sire de), chargé de la garde de la bannière de France, III, 69.

MONTMORENCY (vallée de), ravagée par les Orléanais, II, 267.

MONTMORENCY. Ce seigneur offre ses services au roi, III, 552.

MONTMORILLON. Cette seigneurie est donnée à une maîtresse du duc de Bretagne, V, 529.

MONT-ORGUEIL. célèbre forteresse liégeoise détruite, IV, 25.

MONTPENSIER (comte de). V. Gilbert de Bourbon.

MONTRESOR (château de), cité, IV, 28.

MONTREUIL se rend au duc de Bourgogne, III, 18.

MONT-SAINT-MICHEL, pèlerinage cité, I, 545.

— Louis XI y va accomplir un vœu, VI, 557.

MORAT. Cette ville est mise en état de défense par les Suisses, VII, 161, 168. — Défendue vaillamment par Adrien de Bubenbergh, 169, 170. — Sa chapelle, ou ossuaire des Bourguignons, 182.

MORAT, célèbre bataille de ce nom. Détails de cette affaire, VII, 175. — Victoire complète des Suisses, 180. — Ses résultats immenses, 181.

MORE, sorcier. Son aventure dans un vieux château ruiné. V. Salomon.

MORÉE (la), envahie par les Turcs, V, 119.

MORHIER (Simon), prévôt de la milice de Paris pour les Anglais, III, 268.

MORT (nn) couronné de roses. V. Couronne et Roses — Degrade, VIII, 82. — Coiffé d'un bonnet de président par ordre de Louis XI. V. ce mot.

MORTAGNE assiégée. I, 97.

MORTALITÉ terrible dans Paris, III, 145, 144.

MORVILLIERS (le sire Phippe de). Sa mission à Paris, III, 49.

MORVILLIERS (Pierre de), chancelier de France sous Louis XI, V, 182.

MOURAT-BEY. V. Amurath I^{er}.

MOYEN-AGE. Mouvement de la société à cette époque et son but, I, 60.

MULHAUSEN, sauvée par le courage des Suisses, VI, 117.

MUNSTER. L'évêque de cette ville combat au siège de Neuss. V. Schwartzemberg.—Sa fermeté contre le duc de Bourgogne, V. ce même nom.

MURAT (ville), est prise, II, 392.

MURAT (le vicomte de), délivré de prison, II, 407.

MURIERS (plantation des). Soins de Louis XI à ce sujet, VIII, 55.

MUSIQUE de la chapelle de Charles-le-Téméraire; sa beauté, VI, 509.

MYSTÈRE de la Passion, joué rue de la Calandre, et tel qu'il était sculpté dans Notre-Dame, III, 145.

— Païen du Jugement de Paris, VI, 56. V. aussi Jugement de Paris, Troie.

MYSTÈRES joués au sacre de Charles VI, I, 127.

— Magnifiques et nombreux joués rue Saint-Denis, à l'entrée du roi, IV, 172.

N

NAILHAC (sire Philibert de), grand-maître de Rhodes. S'entremet pour la paix, II, 291.

NAISSANCE du Dauphin, fils de Charles VI, I, 295. — Du fils de Charles VII. V. Baptême.

NAMUR (comté de), vendu au duc de Bourgogne, III, 258. — Attribué par les Liegeois, 414.

NAMUR (château et pont de). Ce qui s'y passe, VI, 299.

NANCI, assiégée par le duc de Bourgogne, VII, 116. — Par le duc de Lorraine, 500. — Détails des divers assauts donnés par le duc de Bourgogne, 205, 209. — Détresse de la garnison, 212. — Dernier assaut, et ce qui en résulte, 215. — Bataille de Nanci. Dispositions des deux armées, 215, 220. — Ses résultats immenses pour le duc René, 221. — Délivrance de la ville par la victoire du duc René et des Suisses, *ib.* — Réception qu'elle fait au Duc, *ib.* — Cérémonie qui se passe dans son église Saint-Georges, 224.

NANGIS. Ce qui s'y passe de remarquable, III, 540.

NAPLES. Prétentions du duc d'Anjou sur ce pays, I, 118, 123, 150.

— Ambassadeurs napolitains à Arras, IV, 67.

— Disputé au roi d'Aragon par René d'Anjou, V, 121. — La France soutient au concile les droits de René, *ib.* — Prétentions des maisons d'Anjou, de Milan et d'Aragon touchant le royaume de Naples, 225.

— Le roi de ce pays fait alliance avec les Florentins, VIII, 155. — Menace le Pape, *ib.* — La couronne est proposée à Louis XI, 154.

NARBONNE (le vicomte de) accompagne le Dauphin au pont de Montereau; commande une armée en Berri, III, 192. — Sa discussion avec le comte Douglas, 215. — Tué à Verneuil, 216.

NARBONNE (vicomte de) sauve la vie au grand-maitre Dammartin, VI, 221. — et arrête l'ennemi, *ib.* — S'attache à la cause de Louis XI contre le duc de Bourgogne, 240. — Est employé par Louis XI dans ses négociations, 241. — Sa lettre au roi, *ib.*

— Ce qu'il dit de la paix avec les Anglais, VII, 81.

— Prend le titre de roi de Navarre, VIII, 152.

NASSAU (le comte de) défait les Liégeois, V, 555.

NAVILLE (le sire de), un des chevaliers du duc de Bourgogne au pont de Montereau, III, 104. — Ce qu'on lui reproche, *ib.* — Essaye de défendre son maître, 107. — Est tué sur le pont par Tanneguy-Duchâtel, 108.

NAVARRE. Affaire de ce royaume, V, 197.

— Succession dite de Navarre, VIII, 152.

NAVARRE (le roi de). Ses prétentions sur le duché de Bourgogne, I, 69. — Fait la guerre en Normandie, *ib.* — Son comté d'Evreux est attaqué, 70 — Désordres qu'il cause en France, et surtout en Bourgogne, 77. — Crimes dont on l'accuse, 96.

NAVARRE. Le collège de ce nom sauvé de la populace, III, 44.

NAVARRE. Ambassadeurs de ce royaume à Arras, IV, 67.

NAVARROIS (les) ravagent la France, I, 70, 71.

NAVIGATION. Moyen que Louis XI prend pour l'encourager, VIII, 55. — Sa liberté garantie par le traité d'Arras, 140.

NAVIRE magnifique du duc de Bourgogne; sa description, I, 219. — Sa devise, 220.

NÈCROMANCIEN qui invoque le diable, I, 415.

NÉGOCIATIONS avec l'Angleterre, avec la Flandre, entre les princes français. *V.* ces mots, et encore Paix, Traités, et les noms des villes où ils ont eu lieu. — De l'Angleterre avec le duc de Bourgogne, III, 2 et suiv. — Du même avec le duc de Savoie, 208.

— De Louis XI avec les princes ligués, V, 518 à 551.

— Entre Louis XI et le duc de Guienne, VI, 240.

— Du connétable, au nom du roi, avec le duc de Bourgogne, mal reçues, VII, 6. — Habileté de Louis XI dans celles qu'il fait avec le roi d'Aragon, 10. — Entre le duc de Bourgogne et l'empereur d'Autriche à Neuss, 54. — Entre Louis XI et les Anglais, 59, 60.

NEMOURS (le duc de) figure dans la ligue du Bien public, V, 282, 521. — Ce qu'il obtient pour sa part dans les négociations de Tours, 529.

— Assiégé dans sa forteresse de Carlat, VII, 118. — Ses trahisons, 526. — Est fait prisonnier par ordre du roi, 528. — Son procès, et détails sur sa dure captivité, 529 à 559. — Son exécution, 559, 540. — S'il est vrai que ses enfants aient été mis sous son échafaud, 540. — Ce qu'on pensa de cette cruelle exécution, *ib.*

NESLE. Siège de cette ville, VI, 265. — Massacre épouvantable des habitants, 266.

NESLE (hôtel de). Ce qui s'y passe de remarquable en 1462, II, 10. — Est saccagé, 255.

NEUFCHATEL. Destruction de cette ville par Charles-le-Téméraire, VI, 287.

NEUFCHATEL (le sire de), envoyé à Paris pour rétablir l'ordre, III, 49.

NEUFCHATEL (Jean de Fribourg, comte de). Ce qu'il fait pour la paix avec les Suisses, VI, 299.

NEUSS. Siège de cette ville par le duc de Bourgogne, VI, 406. Effort de toute l'Allemagne pour sauver cette ville, 407. — Louis XI et l'empereur s'occupent de la secourir, 408.

— Combat devant la ville, VII, 55. — Levée du siège, 57.

— Le siège dure toujours, VIII, 424. — Efforts du Duc à ce sujet, 427.

NEVERS (le comté de) envahi par les partisans du Dauphin, III, 170.

NEVERS (ville). Ce qui s'y passe de remarquable, IV, 56. — Paix conclue entre les princes, 57. — Ce que promet le duc de Bourgogne, 58. — Importance de cette négociation, 61. — Assemblées et remontrances de Nevers. *V.* Remontrances.

NEVERS (Jean, comte de). Son mariage, I, 194. — Nommé chef de la croisade contre les Turcs, 567. — Son père le conduit à Saint-Denis, *ib.* — Sa maison militaire, *ib.* — Armé chevalier par le roi de Hongrie, 587. — Son imprudence à Nicopolis, 589. — Sa bravoure, 592. — Amené devant Bajazet, 594. — Son courage résigné dans sa captivité, 598. — On traite de sa rançon, 402. — Son retour, 404. — Arrive à Venise, 405, — et rejoint son père, *ib.* — Visite les villes de son duché, 406. — Service funèbre, *ib.*

— Rend hommage au roi pour le duché de Bourgogne, II, 60.
— Épouse en secondes noces la demoiselle de Coucy, 198.

NEVERS (Philippe, comte de), frère du précédent, conduit le deuil de son père Philippe-le-Hardi, II, 59. — Épouse la sœur du comte d'Eu, 538. — Se réconcilie avec Charles VI, 581.

NEVERS (Charles, comte de), parrain de Charles-le-Téméraire, IV, 57.

— Sa mort, V, 246.

NEVERS (Jean, comte de). Ses démêlés avec le comte de Charolais, VI, 15. — Devenir pair de France, 46. — Ses prétentions sur le Brabant, *ib.* — Il est rejeté par les Brabançons, 47. — Rayé de l'ordre de la Toison-d'Or, 57.

NICOLAS (le duc) de Calabre, fils du duc Jean, fait alliance avec le roi, VI, 217. — Fait la guerre en Lorraine, 226. — Recherche Marie de Bourgogne, 247. — Abandonne le parti du roi, 265. — Reçoit une promesse de mariage de Marie de Bourgogne, et en signe une autre, 504, 505. — Trompé par le duc de Bourgogne, 505. — Comment il surprend la ville de Metz et la perd, 507. — Sa mort, *ib.*

— La dot qu'il avait reçue pour son mariage avec Anne de France est réclamée par le roi, VII, 21. — Son fils hérite du roi René, 155.

NICOLAS L'OISELEUR, un des accusateurs de la Pucelle, lui demande pardon, III, 407.

NICOPOLIS. Destruction de l'armée croisée à la bataille de ce nom, I, 584 à 586.

NIMÈGUE assiégée. Sa vigoureuse résistance, VI, 502. — Se rend au duc de Bourgogne, *ib.*

— Ses habitants se soulèvent contre le duc Maximilien, VIII, 25.
— Ils se choisissent un gouverneur, *ib.*

NIORT, prise sur les Anglais, I, 90.

— Le gouvernement de cette ville est confié à Tanneguy-Duchâtel, VI, 252.

NIVELLE (Jean de) commande la cavalerie des Gantois à Gavre, IV, 429.

NIVELLE (monastère de) brûlé, et pourquoi, I, 157.

NIVERNAIS (le) ravagé, III, 414.

— Envahi par le duc de Bourgogne, VI, 556.

— Envahi par les armées du roi, VII, 41.

NOBLESSE. Son origine, I, *préf*, 59. — Son caractère remarquable en France, 99. — Sa bravoure imprudente a souvent compromis le sort de la France. *V.* Azincourt, Crècy, Poitiers. — S'est trop souvent isolée du peuple, 106. — Son affaiblissement sensible, 107.

NOCES magnifiques du comte de Nevers, I, 194; — du duc de Bavière, *ib.*

NOEL. Cri royal des habitants de Paris, II, 150, 189, 198.

NOGENT se rend au duc de Bourgogne, III, 18. — Repris par les Anglais, 259.

NOMINAUX et Réalistes. Leurs querelles, VIII, 57. — Noms de quelques-uns des plus célèbres, 59.

NONCES du Pape auprès des princes chrétiens pour la paix, VI, 351, 355, 356. *V.* aussi Légats.

NORMANDIE (la) envahie par le roi de Navarre. I, 69.

— Le duc d'Orléans veut s'en emparer, II, 74. — Réclamée par le roi d'Angleterre, 401, 405.

— Conquise presque en entier par ses armées, III, 59. — Nouvelles conquêtes, 63, 64. — Donne des inquiétudes aux Anglais, 546.

— Insurrection terrible contre les Anglais, IV, 29. — Retombe sous leur pouvoir, 164. — Mécontente des Anglais, et ce qui en résulte, 545. *V.* Rouen. — Conquise par Charles VII, à la bataille de Formigny, 565.

— Encore attaquée et défendue par Dunois, V, 25. — Donnée en apanage au duc de Berri, 528. — Est reprise par le roi, 559. — Ordonnance de Charles V touchant cette province remise en vigueur, 542.

— Confirmée par les États de Tours, VI, 65. — Ravage et désolation de ce pays par le duc de Bourgogne, 284.

NORMANDIE, roi d'armes de France. Message qu'il reçoit du roi, V, 48. — Comment il est reçu par le duc de Savoie, 49.

NOTABLES (assemblée des) à Tours touchant les griefs imputés au duc de Bourgogne, VI, 196.

NOTRE-DAME de Behuart. Vœu de Louis XI à cette église, VIII, 163.

NOTRE-DAME de Cléry, pèlerinage très-affectionné par Louis XI, VI, 254, 256. — Bulle d'excommunication publiée dans cette église, 555.

— Tanneguy-Duchâtel y est enterré, VII, 290.

NOTRE-DAME de Courtrai. Ce qu'on y voyait, I, 171.

NOTRE-DAME de Dôle. Combat qui a lieu devant cette église, VII, 419.

NOTRE-DAME d'Einsiedlen, célèbre pèlerinage suisse, VI, 572. Ce qui s'y passe de remarquable contre le duc de Bourgogne, 575.

NOTRE-DAME de Liesse. Charles VI y va en pèlerinage, II, 581. — Ce qui se passe à celle de Notre-Dame du Bourbourg. V. Miracles.

NOTRE-DAME de Lorette, pèlerinage célèbre, III, 106.

NOTRE-DAME de Paris. La reine y est couronnée, I, 262.

— J. Gerson s'y réfugie dans les voûtes, II, 555, 556.

— Les sculptures du pourtour du chœur jouées dans un mystère, III, 145. — Ce qui s'y passe de remarquable en 1420, *ib.* — En 1429, 525.

— En 1457, IV, 175.

— En 1465, au sujet de la ligue du Bien public, V, 281.

NOTRE-DAME du Puy, pèlerinage célèbre, I, 221.

— Vœu de Louis XI à cette église, VI, 178.

— Historique de sa Vierge taillée en bois par Jérémie, VII, 127.

NOTRE-DAME de la Vieoire, célèbre abbaye. Ce qui s'y passe de remarquable, III, 545; VII, 50, 526.

NOVARRE reconquis par le duc de Savoie, III, 254.

NOVELOMPOINT (le sire de) promet à Jeanne d'Arc de la conduire au roi, III, 276.

NOVIANT (le sire de), gouverneur des finances sous Charles VI. Comment il sauve le trésor royal, I, 259. — Écrase le peuple d'impôts, 275. — Sa fidélité envers le roi, 518. — Ce qu'il refuse au duc de Bourgogne, *ib.* — Son arrestation, 520. — Son affaire devant le Parlement, 528. — Le roi ordonne qu'on lui rende la liberté, *ib.*



OBÉDIENCE (affaire de l') et ce qui s'ensuit V. Avignon. — Soutenue et défendue par les oncles du roi. V. Orléans et Bourgogne. — Décision de l'Université de Paris à ce sujet. V. Université. — Réclamations générales à ce sujet, II, 41. — Nouvelle décision de l'Université, 42. — Réclamation de l'Espagne. V. ce nom.

OBSEQUES remarquables d'Isabeau de Bavière, IV, 100; — de Jean-sans-Peur à Montereau. V. ce nom. V. aussi Funérailles.

ODET d'AIDIE ou le comte de Comminges, amiral de France. V. Comminges.

OFFEMONT (le sire d'), chargé de défendre Meaux, III, 164. — Est fait prisonnier, *ib.*

— Comment La Hire agit déloyalement envers lui, IV, 99.

OFFICE converti en fief. Exemple, II, 60.

OLSEAUX parleurs saisis à Paris, et pourquoi, VI, 129.

OLDEMBOURG, convent de la Haute-Alsace. Profanations qui s'y commettent, VI, 409.

OLIVIER le Dain. Faveur de cet homme et son caractère, VII, 249. — Envoyé sous le nom de comte de Melun pour négocier le mariage du Dauphin avec mademoiselle de Bourgogne, 284. — Mal vu à cette cour, et pourquoi, 284, 285. On veut le jeter à l'eau, 286. — Sa tentative sur Tournai, *ib.*

— Avertit Louis XI de sa fin, VIII, 175. — Il est pendu, 178.

OLIVIER de la Marche. Ce qu'il découvre au comte de Charolais, V, 250. — Louis XI demande qu'il lui soit livré, 262. — Refus du duc de Bourgogne, *ib.*

— Au combat de Neuss, VII, 54. — Chargé par le duc de Bourgogne d'enlever la duchesse de Savoie, 184. — Ce qu'il en pense, *ib.* — Chargé des préparatifs d'un chapitre de la Toison-d'Or, 566.

OLLEHAIN, chancelier de Guienne. Sa requête aux États, II, 501.

OMER (Saint-). V. Saint-Omer.

ONGLES (les) de Charles VI, chargés de la tutelle et du gouvernement du royaume. V. Tutelle, Charles VI. — Sont remerciés, V. Majorité. — Leurs divisions funestes à l'État. V. Bourbon,

Berri, Bourgogne. — Ils reprennent la tutelle du roi en démence, V. Tutelle. — Suivent pieds nus la procession de Notre-Dame, I, 352.

OR de chiffre, employé pour les tapisseries, I, 354.

ORAISONS à sainte Eutrope. Ce que Louis XI dit de singulier à ce sujet, VIII, 166.

ORANGE (le comté d'). Débat entre le père et le fils au sujet de cette succession, V, 244.

ORANGE (le prince d'), ou Jean de Châlons, protège Paris contre les Orléanais, II, 261.

— Refuse le serment au roi d'Angleterre, III, 141. — Perd la bataille d'Authon et se sauve, 584.

— Traite avec Louis XI contre le duc de Bourgogne, VII, 46. — Entre avec ses troupes en Bourgogne, 242. — Sa puissance, 242, 278. — Son procès et son exécution en effigie, 279. — Essaie de faire empoisonner Louis XI, 586. — Demande de quoi soutenir la guerre du Luxembourg. *V. ce nom.*

— Ce qu'on décide à son égard au traité d'Arras, VIII, 157.

ORATOIRE du duc de Bourgogne. Ce qui s'y passe de remarquable, V, 80.

ORDONNANCE remarquable de Charles VI pour la confession des criminels, I, 412.

— Du roi d'Angleterre en faveur de la ville de Paris, III, 428. — Ses clauses, *ib.*

— D'Orléans, dite la grande ordonnance de Charles VII, sur les gens de guerre et leurs brigandages, IV, 197 et suiv. — Sur la levée des tailles, 201. — Renouvelée et confirmée, 547. — Autres pour la création des francs-archers, *ib.*

— Du duc de Bourgogne, qui renvoie sans paiement tous ses domestiques, V, 16, 17.

— De Charles V concernant la Normandie, VI, 65.

— De Louis XI au sujet du duc de Nemours et des crimes de lèse-majesté, VII, 542; — sur les affaires de l'Eglise, 591.

ORDONNANCES royales pour protéger les marchands, non exécutées, II, 148.

ORDRE de la Jarretière ôté à un chevalier, III, 525. — De la Toison-d'Or, institué par le duc de Bourgogne, 565. — Ôté au sire de Montaigu, 585.

— Échangés dans l'abbaye de Saint-Bertin, entre les Ducs de Bourgogne et d'Orléans, IV, 217.

— De Saint-Michel, institué, VI, 149.

OREILLES coupées par ordre de Louis XI, et pourquoi, V, 277.

ORIENT (l'). Décadence de l'empire chrétien, IV, 538. *V.* Constantinople, Turcs.

— Ambassadeurs envoyés de cette contrée en France, V, 155.

ORIFLAMME (l') était gardée par le grand-maitre de la maison du roi, I, 159. — Déployée à la bataille de Rosebecque, 169.

— Est reportée à Saint-Denis par le roi, 176. — Demandée pour aller contre l'Angleterre; objection à ce sujet, 225. — Charles VI va la prendre à Saint-Denis, et pourquoi, *ib.*

— Levée contre le duc de Bourgogne, II, 575.

— Levée lors de la guerre contre les Anglais, II, 415; III, 69.

— Ce qu'elle devient, IV, 172.

— Louis XI va la prendre, V, 517.

ORFÈVRE (pièce d') remarquable donnée par le duc de Bourgogne, I, 376. — Échangée entre deux rois, 578. — Autre remarquable, 582. — V. Berceau, Chapelle du duc de Bourgogne, Banquets, Entremets, Présents.

ORFÈVRES de Paris, ne peuvent faire le commerce d'or et d'argent, III, 152.

— De la ville de Bruges apaisent les mutins, IV, 153.

— Du Pont-au-Change, cités, VIII, 52.

ORGEMONT (le chancelier d') reclame l'exécution des dernières volontés de Charles V, I, 124. — Rappelé de son exil, parle au peuple, 180.

ORGEMONT (Nicolas d') travaille pour le duc de Bourgogne, II, 441. — Sa prison et sa mort, *ib.*

ORLÉANAIS. Bel ordre de leur armée, II, 257. — Leur marche sur Paris, 261. — Dangers qu'ils lui font courir, 264. — Ils sont battus par les Bourguignons et ceux de ce parti, 266. — Chassés des environs de Paris, 270.

ORLÉANS (duché d') donné en apanage par le roi, I, 505. — Protestations inutiles des habitants, 506.

ORLÉANS (ville d') assiégée par les Anglais, III, 259. — Dévouement des habitants pour le roi, 261, 262. — Contribution générale pour secourir Orléans, 262. — Commencements du siège, 265. — Détresse des habitants, 268. — Offrent leur ville au duc de Bourgogne, *ib.* — Reçoit enfin des vivres du roi, 292. — Entrée de la Pucelle. V. Jeanne d'Arc. — Le siège est levé par les Anglais, 510.

— Grande assemblée du clergé français dans cette ville pour les affaires de l'Eglise, VII, 594.

ORLÉANS (Louis, duc d'), frère de Charles VI, nommé régent du royaume, I, 529. — Blâmé de sa légèreté, 532. — Protège le connétable de Clisson, 540. — Se confesse au Pape et communique de sa main, 556. — Ses querelles avec le duc de Bourgogne, 451. — Veut enlever le fils du duc de Bretagne, 452.

— Soutient le pape d'Avignon, II, 2. — Va au secours de l'empereur Venceslas, 8. — S'empare du duché de Luxembourg, *ib.* — Achète le château de Concy. Se lie avec le duc de Gueldre, *ib.* — Devient gouverneur du royaume, *ib.* — Ses exactions, 13. — Son défi au roi d'Angleterre, 17. — Soutient toujours le pape d'Avignon, 58. — Fait jurer au roi sur la croix d'obéir au pape Benoît XIII, 59. — Entraîne tout le monde à son avis, et ce qui s'ensuit, 40. — Son entrée à Orléans, 49. — Il enlève à force armée l'impôt destiné à la guerre, 52. — Fait ordonner une nouvelle taille, 67. — Ce qui lui arrive dans la forêt de Saint-Germain, 75. — Continue ses désordres, 74. — Veut s'emparer de la Normandie; ce qui en résulte, 74, 75. — Il s'enfuit avec la reine et les enfants de France, 76. V. Jean-sans-Peur. — Il fait des menaces contre le duc de Bourgogne, 84. — Ses nouvelles dissolutions, 101. — Tombe malade, 106. — Détails de son assassinat, 107. — Son convoi, 109. — Recherche des meurtriers, *ib.* — Découverte des complices, 111. — Son éloge et son testament, 115. — Ses fondations, 114. — Opinions diverses sur ce meurtre, 115. — Discours à ce sujet, en dix-huit parties, 155.

ORLÉANS (Charles, duc d'), fils du précédent. Ses plaintes au roi et sa réclamation en justice, II, 257. — Continue d'armer, 259. — Écrit à l'Université et à la ville de Paris, 240. — Son défi au duc de Bourgogne, 244. — Réponse du Duc, 245. — Il envoie son chancelier, 518. — S'approche de Paris avec une armée, 557. — Il s'empare du gouvernement, 555. — Ce prince est fait prisonnier à Azincourt, 429.

— Paroles du roi d'Angleterre à son sujet, III, 175.

— Prisonnier depuis dix-sept ans, pense à la paix, IV, 26. — Veut être vassal du roi d'Angleterre, *ib.* — Ses relations avec les ambassadeurs, 55. — Importance de sa délivrance, 56.

— Une des conditions du traité d'Arras, IV, 75. — Ne s'oppose pas à la paix, 76. — On s'occupe de sa délivrance, 212. — Son éloge, 215. — Revient en France, 215. — Ses fiançailles et son mariage, 216. — Reçoit et donne des colliers d'ordre, 217. — Mal vu du roi: ne va pas le voir, 221. — Vient rendre hommage au roi avec sa femme, 245.

ORLÉANS (Louis, duc d'), épouse Jeanne de France, fille de Louis XI, VI, 551.

— Ce qu'en pense Louis XI et précautions qu'il prend à son su-

jet, VIII, 120. — Ce qu'il fit pendant la minorité de Charles VIII, *ib.*

ORLÉANS (duchesse d'), ou Valentine de Milan, accusée de sorcelleries, I, 558. — Comment accueillie par Charles VI, 559. — Fureur du peuple contre cette princesse, 575.

— Son désespoir en apprenant la mort de son mari, II, 116. — Elle demande justice, *ib.* — Sa requête présentée au roi, 117, — Elle est obligée de se retirer, 118. — Son entrée à Paris, 151. — Demande justice au Dauphin, 152. — Remet la justification de son mari, 153. — Sa mort, 190.

ORNEMENTS sacrés enlevés pour payer la solde des troupes de Charles VII, IV, 168.

ORSAY (château d'), près Paris, III, 50. — La garnison se rend aux Anglais, 197.

OS de pendu porté par le duc d'Orléans, II, 158.

OSSUAIRE des Bourguignons à Morat, VII, 182.

OSTENSOIR magnifique trouvé au camp de Granson, VII, 116.

OSWALD DE THIERSTEIN, maréchal de Lorraine, VII, 202. — Donne ses fils en otage pour la solde des Suisses, 212.

OTAGES (trois cents) de la ville de Liège livrés à monsieur de Charolais, V, 556.

— Comment sauvés de la mort deux ans après, VI, 44.

OTHO-GUILLAUME, fils d'Aldebert, duc de Lombardie, dispute le duché de Bourgogne au roi Robert, I, 59.

OUDARD DE BUSSI, un des députés d'Arras envoyés vers le roi, VII, 271. — Tué traîtreusement par Tristan, 272. — Sa tête exposée à Hesdin, et comment, *ib.* — Iguoble plaisanterie de Louis XI à ce sujet, 273.

OUREDENNE, nommé capitaine de Bruges, IV, 153. — Sa belle conduite après la paix, 160.

OURS apprivoisé du duc de Lorraine à la porte du conseil de Zurich, VII, 205.

OURS (saint), patron de la ville de Soleure. Ce qu'on en raconte, VII, 181.

OVIDE. Vers de ce poète contre la sorcellerie, II, 162.

P

PAILLART (Philibert), chancelier de Bourgogne, dépositaire des dernières volontés du roi Jean, I, 62.

PAIRIE (la). Son origine présumée, I, 60.

PAIRIES de Blois et de Château-Thierry, I, 421.

PAIRIES de France. Si elles font retour à la couronne, et comment, VII, 242. — Ordonnance de Charles V à ce sujet, 245.

PAIRS de France. Leur ajournement devant le roi. Détails curieux à ce sujet, V, 412.

PAIX fourrée du duc de Bourgogne. Ce que c'est, II, 198. — Jurée entre les ducs de Bourgogne et de Berri, 294.

— Paix d'Arras, II, 590.

— Célèbre paix de 1426 qui rend le royaume à Charles VII. Détails de cet événement, III, 257, 258. — Seconde paix d'Arras en 1435, et ses résultats pour la France. V. Arras, Serments, Waast, etc.

— Paix conclue par Charles VII avec l'Angleterre en 1444. Ses heureux résultats, IV, 298. — Conclue avec les Suisses. 298, 299.

— De 1478 et conditions des princes à ce sujet, VII, 403, 409.

PALAIS du roi. V. Hôtel Saint-Paul, Louvre.

PALAIS de justice à Paris. Cérémonie qui y a lieu, I, 264.

— Ce qui s'y passe de tragique en 1418, III, 51. — Et de remarquable en 1429, 523.

— Des papes à Avignon. Assiégé par les habitants et les Français, I, 419.

PALAISEAU pris par les Bourguignons, III, 50.

PALAMÈDE (sire de Forbin), serviteur du roi René, VII, 154.

— Gagne la faveur de Louis XI, et ce qui en résulte, 155. — Sa loyauté résiste aux insinuations du roi, *ib.*

— Son fils est choisi par Louis XI comme ambassadeur avec Dubouchage, VIII, 48. — Ordre qu'il reçoit du roi au sujet du cardinal Balne, 54. — Louis XI lui doit la succession de la Provence, 94. — Il en est nommé gouverneur, *ib.* — Sagesse de son gouvernement, *ib.* — Comment il apaise une sédition, 95.

PAPES. Celui d'Avignon visité par Charles VI, I, 267. — Schisme terrible au sujet du double siège et de l'obéissance. V. Schisme, Obéissance, Concile. — Relations des papes avec les rois de France. V. à leurs noms et à ceux des rois de France. V. aussi Croisades, Pragmatique-sanction, etc. — Intervention des papes entre les puissances. V. Saint-Siège.

PAPIER rouge de Louis XI, ou sa liste de proscription, VII, 15.

PARCHEMIN (achat du) pour la maison du duc de Bourgogne, I, 93.

— Manque au greffe du Parlement, III, 427.

PARIS. Monuments de cette ville dus à Aubriot. V. Bastille, Châtelet, Remparts, Égouts, Pont Saint-Michel, Quais. — Desordres qui y éclatent. V. Bouchers, Maillotins. — Consternation des habitants à la rentrée du roi, I, 176. — La ville perd ses privilèges, 179.

— Rempli des gens armés des ducs d'Orléans et de Bourgogne, II, 9. — Crainte des bourgeois, 10. — La ville est entourée de gens armés, 85. — Nouvelles alarmes au sujet du duc d'Orléans, 84. — Sa détresse dans la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, 228. — Serré par celle du duc d'Orléans, 262. — Est délivré par le duc de Bourgogne, 266. — Recouvre ses privilèges, 277, 278. — Tombe sous la puissance des Orléanais, 355. — La ville est remplie de leurs hommes d'armes, 368. — Après la bataille d'Azincourt, 454. — Mis en état de siège, 457; III, 16, 27. — Est livré aux Bourguignons. V. Perrinet-Leclerc.

— Tableau du désordre qui règne dans la ville après cet événement, III, 44, 45. — Famine terrible, 59. — Mortalité effrayante, 60. — Assemblée des Etats du royaume, 144. — Etat de la ville sous le gouvernement des Anglais, 151. — Fortifié par les Anglais, 525. — Attaqué par Charles VII, 534. — Récit des assauts, 535, 536. — On abandonne le siège, 536. — Rentrée des ducs de Bourgogne et de Bedford, 538.

— Le duc de Bourgogne y est bien reçu, IV, 61. — Les capitaines de Charles VII serrent la ville de près, 66 et suiv. — Misère des habitants sous les Anglais, 115. — Détails de la reddition de la ville au roi, 118, à 124. V. aussi Entrées, Hôtels, Palais, Pavés.

— Inquiétudes de Louis XI pour cette ville et mesures qu'il prend, V, 293. — Les Bourguignons sont repoussés, 298. — Mesures prises par Louis XI pour sa défense, 310. — Les princes établissent leurs troupes, *ib.* — Description des divers corps, 311. — Ils avancent sur Paris, 312. — Assemblées et députations, 314, 315. — Le peuple s'arme, 316. — Premières attaques, 317. — Etat de cette ville et de ses habitants cernés par les princes ligués, 322. — Louis XI tâche de gagner la bonne amitié du peuple, 309, 310, 319, 252.

— Il prend cette ville en haine, VII, 384.

PARIS (l'évêque de). Son acte d'appel au concile de Constance, et ses motifs, II, 397.

PARISIENS (les) se soulèvent contre les impôts et contre les taxes, I, 128. — La fermentation augmente, 130. — Le peuple prend les armes. Désordres dans la ville, *ib.* V. Maillotins. — Réception singulière qu'ils font au roi de France, 174. — Ils sont désarmés, 176.

— Prennent la robe rouge pour recevoir le roi d'Angleterre, III, 145. — Impôts rétablis par le roi d'Angleterre, 145.

— Armés par Louis XI, VI, 27.

— Mal vus par Louis XI à cause de leurs propos, VII, 384.

PAR LA GRACE DE DIEU. On conteste à Philippe-le-Bon cette manière d'intituler ses actes, IV, 356.

PARLEMENT. Origine de son intervention et de sa puissance, *préf.*, I, 56. V. Ajournement. — Les Gantois veulent relever de celui de Paris, 175. — Confirme l'accommodement entre Philippe-le-Hardi et la ville de Dijon, 220. — Procède contre les ministres du roi, 322. — Sa sévérité contre eux, 328. — Défense qu'il reçoit du roi, 329. — Sa procédure est arrêtée par le roi, *ib.* — Enregistre l'ordonnance du roi touchant les intérêts du royaume, *ib.*

— Lettre qu'il reçoit du duc de Bourgogne, II, 15. — Sa vigueur contre le duc de Lorraine, 300. — Sa réponse à l'Université de Paris, 302. — Réformes proposées dans ce corps, 314.

— S'entremet pour la paix, III, 16. — Réuni à Poitiers par le Dauphin, 62. — Détresse des magistrats sous les Anglais, 427.

— Revient à Paris, IV, 167. — Sa bonne composition, 240. — Sa juridiction déclinée par le duc de Bourgogne pour le pays de Flandre, 334; — mais non pour le duché de Bourgogne, *ib.*

— Convoqué pour le jugement du duc d'Alençon, V, 104. — Description de cette assemblée, 107. — Sentence, 110. — La question de la juridiction débattue au concile de Mantoue, 125. — S'occupe du procès du comte d'Armagnac, 127. — Sa juridiction attaquée par le conseil du roi, 153. — Discussions entre le duc de Bourgogne et le Parlement de Paris, 156. — Sa vigueur dans l'affaire des Vaudois, 147, 148. — Maintient toujours la pragmatique, malgré les arrangements de l'évêque d'Arras, 190. — Se refuse à enregistrer le traité de Conflans, 356.

— Sa fermeté au sujet de la pragmatique-sanction, VI, 30. — Enregistre le traité de Péronne, 126, 195, 197. — Ajourne Charles-le-Téméraire à comparaître devant lui, 199. — Reçoit une lettre de ce prince, 205.

— Ce qu'il décide à l'égard de René d'Anjou, roi de Sicile, VII,

152. — Sa conduite dans le procès du duc de Nemours, 556. — Louis XI lui enlève la connaissance de ce procès, 557. — Quelques-uns de ses membres sont persécutés par le roi pour avoir écarté la peine de mort, 541.
- Refuse de faire le procès de l'évêque d'Elne, VIII, 52. — Reçoit l'ordre d'enregistrer l'édit de 1474 au sujet des réalistes, 61. — Ce qu'il juge dans l'affaire des livres imprimés de Stateren, 65. — Sa grande autorité mal vue par Louis XI, 65. — Sa courageuse résistance aux ordres arbitraires du roi, 127. V. Saint-Romain.
- PARLEMENT d'Angleterre. Son autorité protège le peuple, VI, 405.
- Comment il envisage l'alliance de Louis XI avec Édouard, VIII, 19.
- PARLOIR aux bourgeois. Ses assemblées rétablies, II, 278.
- PARTAGE des états de Flandre et seigneuries de Bourgogne, II, 7.
- PASQUEREL (frère), confesseur de Jeanne d'Arc, III, 286. — Ses processions avec la bannière de Jeanne d'Arc, 287.
- PASSION (la) de Notre-Seigneur Jesus-Christ jouée en rejouissance, III, 145.
- PATAI (bataille de), gagnée sur les Anglais, III, 522.
- PATRIARCHE d'Alexandrie (le) à Paris pour l'affaire du schisme I, 414.
- Sa conduite et sa disgrâce, II, 5.
- De Constantinople. Remplace l'évêque de Paris au service funèbre de Charles VI, III, 180.
- PAUL (Saint-), hôtel de ce nom. V. Saint-Paul.
- PAVAGE de Dijon par ordre de Philippe-le-Hardi. Somme qu'il coûte, I, 258.
- PAVILLON du jardin de l'hôtel des Tournelles. Sa beauté et sa destination, V, 181.
- PAVILLY. Discours de ce carme aux États-Généraux; ce qu'il prouve, *préf.*, I, 29.
- Autre discours énergique pour Rouen, III, 65.
- PAYS-BAS (les) passent à la maison d'Autriche, et comment. V. Maximilien d'Autriche.
- PAZZI (les). Histoire de leurs démêlés avec les Médicis, VII, 588.
- PEAU de veau (la grande); ce que c'est, II, 261.
- Rendue aux habitants de Bruges, IV, 146.

PÊCHE aux harengs (commerce de la), son importance pour les Hollandais, VIII, 14. — Sujet de guerre entre la Hollande et la Gueldre, 27.

PECQUIGNY. Cette ville est prise et brûlée, VI, 222.

— Relation de l'entrevue qui y eut lieu entre le roi de France et le roi d'Angleterre, VII, 72, 75. — Résultat du traité, 125.

PÉDRO (don) de Peralta, connétable de Navarre. Ce qu'il fait pour le roi d'Aragon, VI, 527.

PEINTURES admirables du château de Bicêtre, citées et brûlées, II, 265. — *P.* aussi Portraits.

PÈLERINAGE de Rome défendu en France par Charles VI, et ce qui en résulte, II, 4, 5.

— Du roi de Danemark à Rome, VII, 2, 5.

PÈLERINAGES au *xiv^e* siècle en vogue en Allemagne, I, 196. Célèbres et cités, 222; IV, 262.

— Du Dauphin, V, 68. — A Saint-Claude, 187. — A Saint-Sauveur de Redon, 188. — De Notre-Dame de Boulogne, visité par le comte de Charolais, 556. — De Notre-Dame de Cléri. *V.* ce nom.

— De Notre-Dame d'Einsiedlen; ce qui s'y passe, VI, 572. — De Notre-Dame du Puÿ. *V.* ce nom.

PÈLERINS protégés par la trêve, IV, 278.

PEMBROKE (le comte de). Ce qu'il vient faire en France, II, 96. — Est chassé du royaume, et pourquoi, *ib.*

PENHOUE (le sire de), amiral de Bretagne, court sur les Anglais, II, 44.

PÉNITENTS blancs (faux). Leurs désordres en Italie, II, 5.

PENSACH (le sire de), sénéchal de Toulouse et capitaine des archers de l'avant-garde, IV, 568.

PENTHIÈVRE (Jean, comte de) et de Périgord, lieutenant du roi en Guienne, IV, 566, 567.

PENTHIÈVRE. La duchesse de ce nom attaquée par le duc de Bretagne, II, 215. — Ses domaines ravagés, *ib.* — Arbitrage à ce sujet, 216.

PERCHE (le comte du). Sa révolte et son arrestation, VIII, 86. — Mis dans une cage de fer à Chinon, 87. — Son procès, *ib.* — Lettre de Louis XI pour le perdre, 88.

PÉRONNE (ville de). Ce qui s'y passe de très-remarquable entre Louis XI et le duc de Bourgogne, VI, 94 à 99. — Traité de ce

nom passé de force entre Louis XI et le Duc. V. Traité. —
Anéantissement de cet acte aux États de Tours, 193, 198.

— Carrières de Péronne, citées, VII, 336.

PERPIGNAN. Soulèvement de cette ville contre le roi, V, 201.

— Louis XI la fait assiéger, VI, 324. — Ce qui se passe dans sa cathédrale, 323. — Suite des événements, 327. — Le siège est continué par Louis XI, 328.

— Prise de cette ville, VII, 11. — Instructions minutienses de Louis XI, concernant la ville et les capitaines, 12.

PERRIN ou Perrinet Grasset, célèbre aventurier, III, 253. — Son insolence avec les chevaliers, 367. — Refuse de servir le roi. *ib.*

— Est redouté du duc de Bourgogne, IV, 4. — On lui achète ses services, 7.

PERRINET-LECLERC. Ses intelligences avec les Bourguignons, et comment il livre Paris, III, 42 et suiv.

PERRON (le) de Liège. Ce que c'est et ce qu'il devient, VI, 31.

PERSE (le roi de) envoie son ambassadeur en France, V, 135.

PERWEIS, nommé évêque, comment, II, 103.

PETIT (maître Jean), cordelier, expose les motifs de l'assassinat du duc d'Orléans, II, 121.

PÉTRONILLE (sainte). Sa chapelle à Rome réparée aux frais du roi, VI, 178.

PEU-DE-SENS (l'abbé de), chef des Vaudois, V, 157. — Sa mort, 141.

PHILIBERT, comte de Savoie, enlevé et conduit à Lyon, VIII, 96.

PHILIBERT DE NAILLAC, grand-maître de Rhodes, traite de la paix, II, 291.

PHILIBERT, duc de Savoie. Comment il échappe aux mains du duc de Bourgogne, VII, 184, 185.

PHILIPPE-LE-BEL. Son caractère et sa politique, I, *préf.*, 34. — Ce que lui doit la ville de Paris, 150.

— Charte et privilèges accordés par lui aux Gantois, VI, 116.

— Son ordonnance testamentaire sur les apanages : pourquoi rappelée, VII, 245.

PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, fils de Jean-sans-Peur, III, 111. — Comment il reçoit la nouvelle du meurtre de son père, 113. — Ce qu'il dit aux députés de Paris, 113. — Serment que lui prête le Parlement. *ib.* — Service pour l'âme de son

père, *ib.* — Son traité d'alliance avec le roi d'Angleterre, 116. — Ses troupes surprennent Roye, 117. — Voyage de Troyes, 119. — de Crespy, *ib.* — Il prête foi et hommage au roi, 120. — Obtient le comté de Tonnerre, *ib.* — Magnificence qu'il déploie dans ses voyages, 149. — Détails de son costume de tournoi, 150. — Se rend à l'armée, 155. — Il attaque le pont de la Somme, 154. — Il recule devant les gens du Dauphin, 155. — Se fait armer chevalier pour la bataille de Mons-en-Vimeu, *ib.* — Sa bannière tombe, 156. — Fait des prodiges de valeur, *ib.* — Est sur le point de succomber, 157. — Reprend le dessus et fait deux prisonniers, *ib.* — Il remporte la victoire, *ib.* — Il vient à Paris : ce qu'il y entend, 161. — Comment il est reçu par les Anglais, 162. — Revient à Paris ; accueil qu'il y reçoit, *ib.* — Va à Dijon, 165. — Fêtes pour sa réception, 166. — Fait signer avec peine le traité de Troyes, 167. — S'occupe de divers réglemens importants, 168. — Tient son parlement et ses États de Bourgogne, *ib.* — Prête foi et hommage à l'archevêque de Besançon, 169. — Va à Genève, *ib.* — Il perd sa femme, 170. — Refuse la régence du royaume, 176. — N'assiste pas au convoi de Charles VI, et pourquoi, 180. — Éprouve des échecs dans le Beaujolais, 185. — Le régent de France fait alliance avec lui, 186. — Il donne sa sœur à Bedford, 189. — et une autre à Arthur de Bretagne, comte de Richemont, 190. — Contracte alliance avec le régent Bedford, 195. — Passe un traité particulier avec le duc de Bretagne, 194. — Assiste à une joute, 196. — et au mariage d'Anne de Bretagne, 197. — Reçu par le régent anglais, 207. — Obtient ce qui lui est dû pour la dot de sa femme, *ib.* — Fait célébrer l'anniversaire du duc son père, et dépose ses éperons sur les reliques, 208. — Demande des subsides, 210. — Succède à sa mère, *ib.* — Obtient diverses villes du régent, 211. — S'empare de diverses frontières, 218. — Se rend à Paris, *ib.* — Ses démêlés avec le duc de Gloucester, et ses lettres de défi, 222, 224. — Fiançailles de sa sœur, 228. — Accepte le défi, *ib.* — Il est pressé de faire la paix avec le roi, 258, 242, 245. — Dangers qu'il court en Hollande, 248. — Gouverne seul ce pays à titre d'avoué, 251. — Dangers qu'il court à un siège, 252. — Machine qu'il fait construire, *ib.* — Remporte une victoire navale, *ib.* — Il vient à Dijon et rétablit son autorité méprisée, 255. — Négociations avec le duc de Savoie, 254. — Devient maître de la Hollande, du Hainaut, de la Zélande, etc., 257. — Il achète le comté de Namur, 258. — Ses démêlés avec le régent anglais au sujet d'Orléans, 268. — Quitte Paris, 270. — y revient sur la demande de Bedford, 324. — Envoie une garnison à Meaux, 325. — Commence à traiter avec le roi, 347. — Ses conditions, *ib.* — Rentre à Paris solennellement avec le duc de Bedford, 359. — On lui offre la régence du royaume, *ib.* — Épouse une fille de Portugal, 361. — Son luxe dans les fêtes, 362. — Institue l'ordre de la Toison-d'Or, 363. — Sevit contre les séditieux, 365. — Publie un grand tournoi, *ib.* — Célèbre la naissance d'un fils, 388. — Il apprend le dé-

- sastre de son armée devant Compiègne, *ib.* — Convoque ses chevaliers, 390. — Il refuse la bataille, 391. — Échec à Germigny, *ib.*, — au siège de Chappes, 392. — Remontrances qu'il adresse au roi Henri VI, 413. — Se lasse de faire la guerre pour lui, 413. — Entreprend la guerre pour la succession de la Lorraine. V. Lorraine. — Ses nouvelles négociations avec Charles VII, 421. — Gagne la bataille de Bar. V. Bar. — Va voir René d'Anjou dans sa prison, 429.
- Vient au secours de ses États, IV, 31. — Son entrée à Arras, 68, — et celle de la duchesse, 69. — Ses conférences avec les princes, 76. — Ses remords de conscience pour les traités jurés, 77. — Consultations des docteurs français à ce sujet. V. Consultations — Exhortation des légats, 85. — Attente générale de la décision du Duc, 84. — On lui présente les propositions du roi, 85 et suiv. — Est parrain d'un fils de France, 108. — Embarras que lui causent les Anglais, 111, 112. — Veut assiéger Calais, 115. — Envoie du secours au roi, 114. — Rend la liberté à René d'Anjou, 126. — Assiège Calais, 152. — Reçoit sa flotte, 155. — Elle retourne en Hollande, 154. — Désordres dans le camp, *ib.* — Est forcé d'abandonner le siège, 155. — Perd son artillerie, 156. — Révolte de Bruges et de Gand. V. ces noms. — Dangers qu'il court au milieu des révoltés, 155. — Reçoit la soumission des gens de Bruges, et châtie les coupables, 160, 161. — Ses conditions, 161. — Envoie du secours au pays de Hainaut, 178. — Tentative nouvelle contre Calais, 179. — Insulté par le sire de Béthune, 192. — Le met en prison, 194, 195. — Son entrevue avec le duc d'Orléans, 215. — Tient un chapitre de la Toison-d'Or, 217. — Pardonne à la ville de Bruges, 218. — Se tient sur la réserve avec le roi, 225. — Ses réclamations, 258. — Réponse qu'il en reçoit, 245. — Conclut une trêve avec les Anglais, 246, 247. — Va à Besançon recevoir l'empereur d'Allemagne, 247. — Beauté et richesse de sa maison, 247, 248. — Fait un pèlerinage, 249. — Reçoit l'ambassadeur d'Orient, 252, — de la duchesse de Luxembourg, *ib.* — Sa courtoisie chevaleresque, 255. — Reçoit le duc de Savoie, 255. — Assiste à une joute magnifique, 256. — Marche contre le duché de Luxembourg, 258. — Comment il s'empare de la ville, 262. — Sa sévérité pour la discipline militaire, 267. — Vient à Bruxelles, 269. — Perd de sa prépondérance dans les affaires, 277. — Il envoie des ambassadeurs pour la trêve, 278. — Son démêlé avec le Dauphin, 280. — Sa réponse touchant la ligue suisse, 282. — Sa politique en affaires, 287. — Met ses états sur le pied de défense, *ib.* — Son influence dans la paix de 1444, 298. — Elle diminue auprès de la cour de France, 308. — Conférences pour la paix, *ib.* — Ses nombreux bâtards, 309. — Grievs de ce prince, 310. — Perd de son influence, 312. — Assiste à divers divertissements, tournois, etc., 317, 320 et suiv. — Passe en Hollande pour apaiser les factions, 327. — Justice exemplaire, *ib.* — Passe en Zelande, 328. — Sa juste sévérité avec le sire de Ternant, 355. — Ses démêlés avec la

cour de France touchant les justices et juridictions, 554. — Ses réclamations bien reçues du roi, 555. — Continue à rétablir la paix, 556. — Ses galères en Orient, 557. — Veut se venger des Gantois, 572. — Préparatifs terribles contre la ville, 574. — Confère l'ordre de la Toison-d'Or à plusieurs, 579. — Consulte le roi de France, 582. — Sa réponse aux députés de Gand, 585. — Lève une grande armée, 584. — Commence la guerre contre Gand, 585. V. Gand et Gantois. — Assiège et prend plusieurs villes. V. Audenarde, Gavre, Poucke, Schendelbecke. — Honneurs qu'il rend à Jacques de La Laing, 594. — Sa victoire à Lokeren, *ib.* — Manière dont il confère la chevalerie, 598. — Sa victoire à Rupelmonde, 401. — Reçoit son armée de Hollande, *ib.* — Assiège Gand, 412. — Accorde une trêve, 415. — Conditions imposées aux Gantois, 415. — Charges qu'il impose pour la guerre de Flandre, 421. — Réunit des forces considérables, 425. — Prend plusieurs villes, 424, 428. — Sa bravoure à la bataille de Gavre, 451. — Il est entouré, et enfin délivré, *ib.* — Son humanité envers les habitants, 455. Son discours à son conseil sur sa victoire, 454. — Reçoit les habitants à discrétion, *ib.* — Fait emporter les bannières de Gand, 455. — Donne un banquet qui le ruine. V. Banquet du Faisan.

— Ordonnance qu'il rend à ce sujet, V, 16. — Son voyage en Allemagne et ses réceptions, 17 et suiv. — Lève des subsides pour la croisade, 53. — Assiste à un combat judiciaire, 57. — S'empare à main armée de l'évêché d'Arras, 59. — Résistance qu'il éprouve de la part du chapitre d'Utrecht, 40. — Installe de force son bâtard David évêque, *ib.* — Accueil qu'il fait au Dauphin lorsqu'il se retire en Bourgogne, 71. — Refuse de faire la guerre à son père, 75. — S'entremet pour arriver à une réconciliation; réponse qu'il reçoit du roi, 75. — Grands apprêts de guerre contre la France, 103. — Il refuse d'assister comme pair au jugement du duc d'Alençon, *ib.* — Bruits qui circulent à son sujet près du roi, 114. — Sa résistance à la juridiction du Parlement, 155. — Sentence qu'il encourt pour l'affaire des Vandois, 149. — Rupture définitive et préparatifs de guerre de la part du roi, 150. — Soutient le duc d'Alençon, 152. — Est parrain d'une fille du Dauphin, *ib.* — Protège le sire de Croy contre ses ennemis, 155. — Sa magnificence au sacre de Louis XI, 171. — Fait hommage au roi, 172. — Demande la grâce de diverses personnes, 175. — Offres généreuses qu'il fait au comte de Dammartin, 174. — Sa magnificence à Paris, 178, — et de son hôtel, 180. — Accueil honorable que lui fait Louis XI, 185, 186. — On lui remet les clefs de la Bastille, 187. — Il est trompé par la politique du roi, 188. — Il tombe malade et ce qui s'ensuit, 191, 192. — Sa générosité envers la reine d'Angleterre en fuite, 199; — envers les ducs d'Exeter et de Sommerset, 200. — Affaire des villes de la Somme. V. ce nom. — Rend à Louis XI les villes de la Somme malgré son fils, 206. — Son entrevue avec

Louis XI et ce qui en résulte, 267. — Reçoit une lettre très-longue du Pape. V. Lettre, Pie II. — Son fils rentre en grâce, 249. — Envoie une armée au Pape, *ib.* — Se plaint du roi touchant les Liégeois, 227. — Réception courtoise qu'il fait à la reine, 250. — Ce qu'il offre au duc de Savoie et au roi de Chypre, 255. — Reçoit encore le duc de Savoie. V. ce nom. — Pressé de nouveau pour la croisade, 259. — Consultations qu'il fait faire à ce sujet, 241. — Sa grande colère contre un avocat clerc, et pourquoi, 245. — Son explication avec le comte d'Étampes, devenu comte de Nevers, 246. — Commence à se méfier de Louis XI, 249. — Le consulte pour un mariage et passe outre, 250. — Son départ précipité jette le trouble, 256. — Comment il répond aux ambassadeurs de Louis XI, 266. — Son discours remarquable à son fils sur le sort des princes, 271. — Sa grande faiblesse et ce qui en résulte, 275. — Veut tuer son fils, 274. — Nouvelle réconciliation, 273. — Il entre dans une grande colère, 319. — Attaque d'apoplexie, *ib.* — Il vient à l'armée, 350. — Sa dernière attaque, 360. — Benit son fils et meurt, 361. — Description de ses funérailles magnifiques, 362. — Portrait de ce prince, 363.

PHILIPPE-LE-HARDI, quatrième fils du roi Jean, duc de Touraine. Sa valeur à Poitiers, I, 61. — Sa fierte dans la captivité, 62. — Reçoit le nom de Hardi, *ib.* — Hérite du duché de Bourgogne, 65. — Fait la guerre aux compagnies du roi de Navarre. V. Compagnies. — Se ruine pour sauver le royaume, 75. — Est indemnisé par le roi, *ib.* — Prend possession de son duché, 75. — Cérémonie à ce sujet, *ib.* et suiv. — Grande confiance du roi en lui, 77. — Son mariage, 80. — Nommé chef de la guerre contre les Anglais, 83. — Fait une alliance défensive contre le roi de Navarre, 83. — Est désigné pour régent du royaume, 114. — Comment il fait valoir sa dignité de premier pair de France, 127. — Gouverne seul toute la France, 134. — Ses dépenses excessives, 128. — Ses alliances, 129. — N'est plus à la tête du conseil du roi, 275. — Chargé de conclure le traité d'Amiens, 295. — S'oppose à la guerre contre le duc de Bretagne, 303. — S'oppose aux projets de ses frères, 317. — Ce qu'il exige de Noviant, 318. — Protège le roi de Hongrie dans sa demande, 365. — Conduit son fils à Saint-Denis, 367. — S'abouche avec Richard pour la paix, 373. — Va à Saint-Denis, *ib.* — Ses présents magnifiques, 376.

— Partage ses états entre ses fils, II, 7. — Nommé gouverneur général du royaume en place de son neveu, 16. — Son habileté dans l'affaire de la veuve de Bretagne, 51. — État de sa maison, 52. — Sa prudence dans la levée des taxes, *ib.* — Prend la défense des peuples, 51. — Il tombe malade, 52. — Ses derniers moments, *ib.* — Sa mort et son éloge, 53, 54. — Son dénuement et ses obsèques, 55. — Son tombeau, 56. — Regret général, *ib.*

PHILIPPE DE BOURGOGNE, fils de Marie de Bourgogne. Sa naissance, VII, 385. — Son baptême, *ib.*

PHILIPPE DE BRABANT. Sa mort et ce qui en résulte , III, 381.

PHILIPPE, comte de Bresse. V. Bresse.

PHILIPPE DE MAIZIERES, accusé de sortilèges, II, 159. — Justifié de ce crime, 165.

PHILIPPE DE MORVILLIERS, conseiller du duc de Bourgogne, III, 54. — Commission qu'on lui confie, *ib.* — Sa barbarie comme agent des Anglais, 152.

PHILIPPE POT. Son vœu, V, 11. — Son avis sur la croisade, 212, — et sur le Pape, *ib.*

PHILIPPE POT, seigneur de la Roche, IIe du nom, chargé du gouvernement du duché de Bourgogne, VII, 525.

PHILIPPE DE ROUVRE, devient duc de Bourgogne, I, 60. — Sa mort, 61.

PHILIPPE DE SAVOIE, comte de Bresse, gagné par Louis XI. Ce qu'il en reçoit, VI, 249.

— Louis XI veut se réconcilier avec ce prince, VII, 404.

PHILOSOPHIE d'Aristote. Comment s'introduit dans l'enseignement de la théologie, VIII, 57. — Triomphe qu'elle obtient, 60.

PHOEBUS (François), roi de Navarre, VIII, 151. — Sa mort tragique, *ib.*

PICARD (Guillaume), receveur des finances en Normandie. Sauve Rouen, VI, 284.

PICARDIE (la) ravagée par le duc d'Orléans, II, 250.

— Envahie par les capitaines de Charles VII, IV, 50. — Désolée par les Anglais et les Français, 50 à 52.

— Ses villes se rendent au roi, VII, 249, 268.

PICCOLOMINI. V. *Æneas*.

PIE II. Son élection, V, 119. — Assemble un concile à Mantoue. V. Concile. — Son affection pour le duc de Bourgogne, *ib.* — Sa lettre singulière à ce prince, 120. — Son zèle pour la croisade contre les Turcs, 122. — Sa longue et véhémente lettre au duc de Bourgogne, 211. — Se fait porter sur le rivage, malade, pour voir les galères vénitiennes, et meurt, 240.

PIÉMONT. Guerre dans ce pays au sujet de la maison de Savoie, VIII, 96. — Tentative du comte de Bresse sur ce pays, 106.

PIERRE du portail de l'église de Montereau, avec inscription, citée, III, 116.

PIERRE D'AILLY, évêque de Cambrai, célèbre docteur de l'Université, grand-maitre du collège de Navarre, chancelier de l'Université, confesseur de Charles VI, mandé à Rome avec Clémentis, par le Pape, et pourquoi, I, 346. — Cardinal, légat en Allemagne, et l'âme du concile de Constance. V. ce nom. Prononce un discours au sujet de la soustraction d'obédience à Benoît XIII, 417. — Réponse qu'il en reçoit, 418.

PIERRE DE BRETAGNE, ambassadeur du duc de Bretagne aux États d'Orléans, IV, 193.

— Fait son frère prisonnier, V, 67. — Traitement barbare qu'il lui fait éprouver, 68.

— Fait la paix avec le roi, VI, 158. — Ses intelligences avec le duc de Bourgogne contre le roi, 178, 221. — Lettre qu'il reçoit du duc de Bourgogne, 286. — Signe une trêve avec le roi, 292.

— Nommé lieutenant-général du royaume, VII, 125.

PIERRE DE BOURBON, sire de Beaujeu, devient gendre du roi, VI, 331.

PIERRE DE BOURBON, seigneur de Préaulx, gouverneur de Rouen, III, 18. — Comment il se tire d'embarras, *ib.*

PIERRE DE CANDIE, cardinal-archevêque de Milan, nommé pape, II, 198.

PIERRE-FONDS. Ce qui s'y passe, III, 386.

— Enlevé par Henri de la Tour, IV, 106.

PIERRE DE LILLE. V. Saint-Pierre.

PIERRE DE MENO, est décapité, II, 380.

PIERRE VASCO DE SAAVEDRA, chevalier illustre, jointe contre le sire de Charni, IV, 256. — Part pour la croisade contre les Turcs, 257.

PIERREFORT, forteresse de Luxembourg, se rend au duc de Lorraine, VII, 52.

PIERRES pour charger les canons, II, 102.

— De Péronne, renommées à cet effet, VII, 356.

PIEUX ferrés des Anglais à la bataille d'Azincourt, II, 125.

— A celle de Crevant, III, 200. — A celle de Gravelles, ne les préservent pas, 203.

PILOY (le mont). Ce qui s'y passe de remarquable, III, 346.

PIRATERIES des Anglais. V. Descentes.

PISE. Concile de ce nom, II, 198.

PITHIVIERS, pris par les Anglais, III, 259.

PLACARDS contre la reine à Paris, II, 188.

PLAIDOYER THÉOLOGIQUE de M^e Jean Petit pour le duc de Bourgogne contre le duc d'Orléans, II, 121 à 142.

PLAIDOIRIE de M^e Cousinot contre le duc de Bourgogne, II, 166.

— En présence du duc de Bourgogne; ce qui en arrive, V, 243.

PLANCHER qui écroule et manque d'écraser Charles VII à la Rochelle, III, 195.

PLESSIS-LES-TOURS (château de), son premier nom. V. Montils-les-Tours. — Habitation de Louis XI; son aspect; VIII, 65 et suiv. — Devient de plus en plus formidable, 142. — Les maisons voisines sont converties en prisons, 145. — Les arbres voisins sont remplis de pendus, *ib.* — Réception qui y est faite aux ambassadeurs flamands, 146; — au comte Dunois et à sa compagnie, 159. — Ermitages bâtis en grand nombre dans le parc, 168.

PLEINS POUVOIRS donnés par le roi à Jean-sans-Peur, II, 272.

PODIEGRAD, assassin du roi de Bohême, lui succède, V, 88.

POITIERS (bataille de), citée, I, 61.

— Séjour du Parlement pendant l'occupation des Anglais, IV, 167.

POITOU (le) rentre au pouvoir du roi Jean, I, 80.

— Réclamé par un roi d'Écosse, V, 551.

POIX (le sire Jean de) tente d'enlever le roi à Saint-Germain-en-Laye, II, 445.

POL (le sire de Saint-). V. Saint-Pol.

POLICE de guerre. Règlement à ce sujet, VII, 167.

— Soins de Louis XI pour rétablir une bonne police dans le royaume, VIII, 64.

POLOGNE. Envoie des ambassadeurs à Arras, IV, 67.

PONCEAU (rue du) à Paris. Ce qui s'y passe à l'entrée du roi, IV, 172; V, 179.

PONCEAU DE L'ÉTANG DU VERT. Entrevue qui a lieu en cet endroit, III, 87. — Paix de ce nom, signée entre les princes, 92.

PONCET DE LA RIVIÈRE; ses intrigues à la cour de Bourgogne, VI, 247.

PONT Saint-Michel. Époque de sa construction, I, 151. — De Comines, ce qui s'y passe, 162, 165.

PONT de Charenton, est levé par ordre du Dauphin, II, 399.

— De Saint-Remy sur la Somme, attaqué et défendu contre les Bourguignons, III, 134.

— De la Briche, disputé par les Français et les Anglais, IV, 116.

— Notre-Dame, ce qui s'y passe de remarquable, 122. — De tonneaux et de planches sur l'Escant fortifié, 392. — De Montereau, ce qui s'y passe de remarquable. V. ce nom.

PONT-A-MOUSSON. Ce que Charles-le-Téméraire propose au roi de Portugal au sujet de cette ville, VII, 211.

PONTARLIER. Cette ville est prise par les Suisses, VII, 24. — Comment ils en sortent, *ib.*

PONT-AUBENON, beau château donné au sire de Coucy, I, 343.

PONT-AUDEMER, assiégée, I, 97.

PONT-DE-CÉ (le). Ce qui s'y passe de remarquable, VIII, 92.

PONT-DE-L'ARCHIE, tombe au pouvoir des Anglais, III, 63.

PONT-SAINT-MAXENCE, forteresse enlevée aux Anglais, IV, 66.

— Vendue par trahison aux Bourguignons, V, 298.

PONTOISE, pris par les Anglais, III, 94.

— Se rend au roi, IV, 102. — Est assiégée de nouveau. Détails du siège, 226, 253. — La ville est prise par le roi en personne, 254.

PONTORSON, pris par les Anglais, III, 253.

PONTS de Bouxières et de Condé coupés à Charles-le-Téméraire, VII, 216.

POOLE (Jean de la), frère du duc de Bedford, fait prisonnier, III, 316.

POOLE (sire de la), fait prisonnier, III, 205.

POORTERS (les); ce que c'est, I, 158.

POPINCOURT (Jean de), ambassadeur de Louis XI, VI, 21.

PORÉE (Martin) au concile de Constance, II, 440.

PORTE Saint-Michel: ce qui s'y passe de remarquable, IV, 118. — De Bruges, convertie en chapelle, 161.

PORTE Saint-Denis, à Paris, enlevée par ordre du roi, I, 176. — Celle Saint-Antoine est détruite, 177. — Ce qui se passe de remarquable à la porte Saint-Denis, à l'entrée de Charles VI, 263.

— Saint-Jacques; cérémonies qui y ont lieu pour la réception d'un légat, VIII, 45.

— Les portes sont replacées dans les rues, II, 85.

— Ce qui se passe à celle Saint-Antoine en 1414, II, 370.

— Et à celle Saint-Marceau, III, 56.

— Ce qui s'y passe sous Charles VII, IV, 121, 125.

— Murées sous Louis XI, V, 297.

— Trois portes de Gand fermées par suite des révoltes, VI, 116.

PORTRAITS peints sur verre par le roi René, III, 429.

— Des ducs de Bourgogne, trouvés à Granson, VII, 146. — Autre de Charles-le-Téméraire, trouvé dans sa tente à Morat et placé à l'Hôtel-de-Ville, 181.

PORTUGAL. Ambassadeurs de ce royaume à Arras, IV, 76.

— Le roi de ce pays vient au camp du duc de Bourgogne devant Nancy, VII, 209. — Motif de son voyage; sa réception et son départ, 210, 211.

POSSEDÉE du démon. Détails sur une jeune fille du Mans déclarée telle, V, 141.

POSTE. Époque où son service fut organisé, VII, 256.

POT (les sires Philippe), seigneurs de la Roche, et Guy Pot. V. Guy Pot et Roche.

POTHON DE SAINTRAILLES. V. Saintrailles.

POUANCÉ (château fort). Ce qui s'y passe de remarquable, IV, 15.

POULAILLER (le), surnom du sire de Saint-Priest, XI, 597.

— Ce que Louis XI recommande à son sujet, VII, 12.

POULAINES, chaussure citée, I, 588. — Sont coupées avant la bataille de Nicopolis, 589.

POURCEAUX nourris de chair humaine, II, 275.

POURCELETS (les). Ce que c'était, I, 199.

PRAGMATIQUE-SANCTION. Ce que c'est, IV, 182. — Mal vue du pape Calixte III, 285.

— Est toujours maintenue malgré les réclamations du Pape, V, 121. — Promesse de Louis XI au Pape, 185. — Joie à Rome pour son abolition, 190. — Louis XI la maintient toujours, *ib.*

— Abolie par le roi, et pourquoi, VI, 50. — Maintenue par le Parlement et l'Université, 51.

— Louis XI veut la remettre en vigueur, VII, 294.

PRAGUERIE (faction dite de la), IV, 204. — Comment comprimée par le roi, 203.

PRÉLATS de France, s'élèvent contre la magie et les sortilèges, I, 340. — Leur conduite dans l'affaire du schisme. V. Clergé, Evêques, Schisme.

PRÉSAGES SINISTRES. Exemple remarquable, VII, 216; VIII, 410.

PRÉSEANCE. Querelle à ce sujet entre le duc de Bretagne et le duc d'Orléans, II, 357.

PRÉSENTS des villes au roi de France, I, 88. — Au duc de Bourgogne lors de son entrée; — du duc de Bourgogne au Pape, 87. — Envoyés à Bajazet, 396. — Sont retenus par le roi de Hongrie, 399. — Montant des sommes envoyées; le roi de Hongrie paye moitié, 400. — V. Rispondi. Présents grossiers de Bajazet au roi de France, 402.

— Réciproques du Dauphin et du duc de Bourgogne, III, 95.

— Donnés par Louis XI aux ambassadeurs anglais, VI, 25. — Singuliers présents donnés à ceux de France par Édouard, 26.

— De Louis XI aux églises, pour la naissance de son fils, 178.

— Envoyés par Louis XI à Édouard, VI, 421.

— Considérables de Louis à divers pèlerinages et églises pour recouvrer sa santé, VIII, 96, 99, 164. — Envoyés par Bajazet à Louis XI; comment reçus, 167, 168.

PRÊT demandé au clergé par le duc d'Orléans. Ce qui en résulte, II, 15.

PREUX (les neuf). Comment représentés sur les tapisseries d'Arras, IV, 323.

PRÉVOT des marchands rétabli à Paris, I, 257. V. Cudodé Gentien.

— Accusé par l'Université, II, 309.

PRIÈRE composée pour la paix, II, 227.

PRIEUR des Chartreux, député par les gens de Gand au Duc IV, 397.

PRIEUR (grand) de France. V. Beaufremont.

PRINCES allemands. Noms de ceux qui figuraient dans l'armée de l'empereur d'Allemagne, VII, 2.

PRINCES du sang assemblés à Nevers. Leurs remontrances au roi. — Réclament le paiement de leurs pensions, IV, 342.

— Lignés contre Louis XI. V. Ligue du Bien public. — Ce que Louis XI leur accorde à chacun, V, 328, 329.

— Nouvelle alliance entre eux contre Louis XI, VI, 45. — Plu-

seigneurs se détachent et prêtent serment au roi, 62, 63. — Se rémissent de nouveau contre le roi, 245. — Mettent le désordre partout, 268. — Leurs dispositions pour la guerre de 1471, 401.

— Comment disposés à la mort de Louis XI, et ce qui en résulte, VIII, 120, 121.

PRISE de possession d'un duché. Cérémonie curieuse à ce sujet, I, 75, 76.

PRISON de Bouffay; ce qui s'y passe de merveilleux, VI, 260.

PRISONNIERS flamands. Leur fierté devant les Français, I, 201.

PRISONNIERS d'État sous Louis XI, et leurs tourments dans les cages de fer, VIII, 165.

PRISONS de Paris, forcées par la populace, III, 51, 52. — Massacres dans celles des faubourgs et de Saint-Denis, 58.

PRIVILÈGES de la ville de Dijon, I, 76. — De la ville de La Rochelle, 89. — De la ville de Gand, et ce qu'ils coûtent à cette ville. V. Chaperons blancs. — De la ville de Paris, sont abolis, 179.

PROCÉDURE contre les meurtriers du duc de Bourgogne, III, 145.

PROCÈS célèbres : du duc d'Alençon, du cardinal Balue, de Charles-le-Téméraire, d'Armagnac, contre les meurtriers du duc Jean, au sujet de la mort du duc de Guyenne, des sires de Hagenbach, d'Himberecourt, d'Hugonnet, d'Husson, de Jeanne d'Arc, de Jourdan Favre, de l'évêque d'Elne, du duc de Nemours, du comte du Perche et du comte de Saint-Pol. V. tous ces noms, et encore Exécutions.

PROCESSIONS et prières publiques par toute la France, pour Charles VI, I, 514, 551, 540. — Pour la croisade, 582.

— Pour le rétablissement de la paix à Paris, II, 342; III, 145.

— De saint Liévin à Gand, est la cause d'une terrible émeute, VI, 6.

— Pour la translation de la sainte Ampoule au Plessis, VIII, 171.

PROFANATEURS punis miraculeusement, I, 189.

PROVENCE (la). Ce qui est réglé à son égard par Louis XI et un conseiller du roi René, VII, 154.

— Prétentions de Louis XI sur ce pays; sur quoi fondées, VIII, 25. — Il en devient possesseur par héritage, 95. — Sagement gouvernée par le sire de Palamède, 159.

PROVINCES de France cédées aux Anglais par le roi Jean, I, 81.

— Comment administrées sous Charles VI, II, 54.

PROVINS. Ce qui s'y passe, III, 80. — Se rend au roi, 536.

PROVISIONS DE GUERRE rassemblées en masse pour l'expédition d'Angleterre, I, 221. — Vivres soumissionnés, premier exemple. V. Boulard.

PRUNIAUX (Jean), chef des révoltés à Gand, I, 103. — Sa condamnation et son supplice, 112.

PRUSSE (croisade en), I, 297.

PUCELLE d'ORLÉANS. V. Jeanne d'Arc.

PUY (ville du). Son pèlerinage célèbre des Rochers visité par Louis XI, VII, 151. — Les clefs de la ville lui sont offertes, et ce que le roi dit à ce sujet, *ib.* — Cérémonie qui se passe à la cathédrale, 152.

Q

QUAI DU LOUVRE, par qui construit, I, 151.

QUARTENIERS de Paris, s'entremettent pour la paix, contre les Cabochiens, II, 541. — Détails du mouvement des bourgeois pour ruiner le crédit des bouchers, *ib.*

QUERELLE célèbre des ducs d'Orléans et de Bourgogne, I, 577. — Ils s'entourent de forces puissantes, II, 7, 9, 10. — Sa fin par les soins de la reine et du duc de Berri, *ib.* — Entre mesdames d'Orléans et de Bourgogne, II. — Entre les ducs de Bourgogne et la maison d'Orléans, renouvelée, 208.

QUESNOI (le), pris par les Dauphinois, III, 170.

— Et par Louis XI, VII, 290. — Entrée du roi, 291.

QUESTION (supplice de la), infligé souvent. V. Guyenne (héraut d'Armes), Humbercourt et Hugonnet, Jugements, Procès.

QUINGEY (le sire de), envoyé au roi par le duc de Bourgogne, VI, 226. — Autre mission dont il est chargé, 264. — Ce qu'il apprend au Duc, 265.

R

RABOT (un), devise du duc Jean-sans-Peur, II, 99.

RADEGONDE (église Sainte-). Ce qui s'y passe, VII, 549.

RAIZ (le sire de) vient à Blois pour aller au secours d'Orléans,

III, 287. — Marche contre les Anglais, 504; — à un assaut, 507. — Accompagne Jeanne d'Arc à l'assaut de Paris, 555.

RAMBOUILLET, pris par les Anglais, III, 259.

RAMBURES (le sire de), grand-maitre des arbalétriers, II, 277.

— Fait la guerre aux Anglais, III, 151.

RANÇON pour la ville d'Autun, I, 74. — Du roi Jean, réclamée par l'Angleterre en 1592, 295; — du duc de Nevers et de vingt-quatre chevaliers, 402.

du duc René d'Anjou; ses conditions, III, 430. — Ce qu'il paye au maréchal de Bourgogne, *ib.*

— Enfin fixée par le duc de Bourgogne, IV, 147; — du duc d'Orléans, 214.

RAOUL DE GAUCOURT, tué à Rouen, III, 17.

RAOUL DE LANNOY. Sa bravoure à Hesdin, VII, 265. — Passe au service de Louis XI, *ib.* — Sa bravoure à un siège, et ce que lui dit le roi, 290.

RAOUL REDING, chef des vieilles bandes suisses des montagnes, VII, 159.

RAPIOT (Jean), avocat, parle contre les bouchers, II, 545.

— Ce qu'il dit contre le roi d'Angleterre, III, 85. —

RASSE DE HARSELLES, chef gantois, tué, I, 157.

RATISBONNE. Diète de ce nom en 1454, pour décider une croisade contre les Turcs, V, 19. — Transférée à Francfort, 21.

RAULIN (maître Nicolas), conseiller de Bourgogne. Ses sages avis, III, 85.

— Éloges de sa conduite envers le Duc; sa mort et ses fondations, V, 192. — Douleur du Duc, *ib.*

RAVENSTEIN (seigneur de), ou Adolphe de Clèves, poursuivant d'armes au banquet du mariage de Charles-le-Téméraire, VI, 77.

RAYMOND RAGUIER, maitre de l'hôtel du roi, accusé, II, 596.

RAYMONNET DE LA GUERRE, massacré par le peuple, III, 52.

RAYON de soleil porté en médaillon par les chevaliers de Bourgogne, III, 250.

RAZILLI (le château de) sert de demeure à la famille du roi d'Angleterre réfugiée en France. VI, 195.

RÉALISTES et Nominaux. Détails sur leur célèbre dispute, VIII, 57 et suiv. — Édit de 1474 à ce sujet, 60. — Les réalistes

obtiennent la victoire sur les nominaux, 61. — Lettre du célèbre Robert Gaguin à ce sujet, *ib.*

RÉCEPTIONS du roi; ce qu'elles coûtaient aux villes, I, 182. — Cérémonial à ce sujet. V. Entrées. — Des ambassadeurs français par le Pape, 501; — de reliques. V. ce mot.

RECHBERG (Jean de) donne au Dauphin des renseignements sur le pays des Suisses, IV, 291.

RÉCONCILIATION prescrite par le duc de Bourgogne, I, 87.

RÉCONCILIATIONS politiques vraies ou feintes. Désignation des plus remarquables : De Charles VII avec son fils; — du duc de Bourgogne avec le sien; — du duc de Bretagne avec son frère; — des princes avec le roi; du roi Louis XI avec le connétable de Saint-Pol; de ce seigneur avec Dammartin; — des ducs de Bourgogne et d'Orléans. V. tous ces noms et Entrevue.

RECOURT (Charles de), amiral. V. Lens.

REDDITIONS remarquables de villes. V. Bordeaux, Bruges, Gand, Nesle, Paris, Rouen, etc.

RÉFECTOIRE magnifique de l'abbaye Saint-Maximin de Trèves, où se tint une grande assemblée; détails à ce sujet, VI, 512, 513.

RÉFORME dans les dépenses, II, 91. — Proposées au roi par l'Université, 515; — de l'Université par le cardinal d'Estouteville. V. Université.

RÉGALE (droit de) réservé par le traité d'Arras, IV, 87.

RÉGENCE de Bourgogne. V. Anjou (duc d'), Jean (roi). — Du royaume de France pendant la captivité du roi Jean, I, 61. — Entre les mains d'une femme, 92; — De la reine pendant la maladie de Charles VI. V. Reine.

— Offerte à Philippe-le Bon, III, 559.

RÈGLEMENTS de guerre entre les Suisses à Morat, VII, 167, 168. — De Louis XI avant de commencer sa guerre de Bourgogne, 241, 242.

REGNAUDIN. Part qu'il prend à l'affaire du Pont de Montreuil, III, 105.

REGNAULD DE SAINT-JEAN (le sire de) surprend Saint-Denis, IV, 66.

REGNAULT DE CHARTRES, archevêque de Reims, chancelier de France, III, 282.

REGNAULT DE TRIE, amiral de France, II, 97.

RÉGNAULT DE VIGNOLLES. Ses brigandages, IV, 246. — Son château rasé, 247.

RÉGNIER, sire de Brockhausen. Son dévouement aux enfants du duc de Gueldre, VI, 501, 502.

REINE régente, I, 61.

REINE (la), femme de Charles VII. Résignation de cette princesse, IV, 509.

RELIGIEUSE qui se fait passer pour une duchesse, III, 206.

RELIQUAIRES des églises engagés aux Anglais, II, 299.

— Magnifiques de la Chapelle de Charles-le-Téméraire, VI, 508. 515.

— Trouvés par les Suisses dans son camp de Granson, VII, 146.

RELIQUES en tableau, léguées par le duc de Bourgogne, I, 225.

— De Saint-Denis. Prétentions de diverses églises à ce sujet, II, 100. — Descente et procession des reliques de sainte Angedresme à Beauvais. V. Beauvais. — Profanées, et cérémonie à ce sujet, 579.

— De Constantinople envoyées à Louis XI par le sultan, et refusées, VIII, 167, 168; — de la Sainte-Chapelle portées au château de Plessis-les-Tours, 171. — Soulèvement à Rome au sujet des reliques envoyées à Louis XI, 167.

REMBRANDT. Son tableau du duc de Gueldre en prison, cité, VI, 298.

REMIREMONT (abbaye de). Ce qui s'y passe de remarquable, I, 97.

REMONTRANCES lues en présence du roi, II, 77 et suiv. — Des oncles du roi, et sa réponse, 222 à 225.

— De Nevers. Observations des princes et réponse du roi, IV, 256, 259. — Ses justes reproches de la conduite des princes, 241.

— Des États de Bourgogne au Duc après ses défaites de Granson et de Morat, VII, 186, 187; — de Flandre, 190; — de l'archevêque de Tours à Louis XI sur les malheurs du royaume. V. Bourdeilles.

— Du Parlement, relativement au monopole des blés, VIII, 150.

REMPARTS de Paris. Par qui construits, I, 151.

RENÉ, comte du Perche, fils du duc d'Alençon. Ce que lui accorde le roi, VI, 591.

RENÉ, duc d'Anjou et de Bar, traite avec les Anglais, III, 260. — Vient offrir ses services au roi, 556. — Ses prétentions sur la Lorraine, 416, 417. — Perd la bataille de Bulligneville, 424;

- Fait prisonnier, *ib.* — Visité dans sa prison par Philippe-le-Bon. On s'occupe de sa rançon, 429.
- Devient roi de Sicile, IV, 126. — Reste toujours prisonnier du duc de Bourgogne, *ib.* — Il traite enfin de sa rançon, 147.
- Donne sa fille au roi d'Angleterre, 283. — Reçoit à sa cour celle de France, 302. — Bien accueilli du roi, 346. — Accompagne Charles VII au siège de Rouen, 353.
- Reste fidèle à Louis XI contre les princes, V, 279, 280; VI, 39.
- Serment que Louis exige de ce prince sur la croix de Saint-Laud, VI, 60. — Sa faveur auprès du roi de France, 193. — Préside pour le roi les États de Tours, 196. — Ses nouvelles intelligences avec le duc de Bourgogne, 316. — Louis XI veut l'en punir, 391. — L'on se sert de son nom pour tramer contre le roi, 392. — Eloge de ce prince et sa vie intérieure, *ib.* — Sa résignation et son départ pour la Provence, 393.
- Ses complots avec le duc de Bourgogne découverts, VII, 20. Conditions que lui impose Louis XI, 21. — Louis XI veut lui faire son procès, 151. — Abandonne définitivement le duc de Bourgogne et fait serment au roi, 153. — Se rend à Lyon pour faire la paix avec lui, 154. — Ce qu'il règle à l'égard de son testament et de son héritage, 155.
- Traçassé de nouveau par Louis XI pour le duché de Bar et de Lorraine, VIII, 23. — Refuse de changer les armoiries de Lorraine, *ib.* — Louis XI essaie de le gagner par des présents, *ib.* — Mort de ce prince, 24.

RENÉ de Lorraine. Propositions que lui fait Louis XI, VI, 386.

- Il veut ravoïr ses États conquis par le duc de Bourgogne, VII, 164. — Se joint aux Suisses pour lui faire la guerre, 165, 172. — Se fait armer chevalier en même temps que les Suisses, 174. — Retrouve ses canons et s'en empare, 181. — Son ardeur à poursuivre le duc de Bourgogne, 198. — Ce qu'il reçoit de Strasbourg, 199. — Reçoit un secours d'argent de Louis XI, 200; — et d'une veuve dans une église, 199. — Enthousiasme des Lorrains pour ce prince, *ib.* — Il est forcé de reculer devant les troupes du duc de Bourgogne, 201. — Il quitte Nancy pour aller chercher des secours chez ses alliés, *ib.* — Obstacles qu'il éprouve, 203. — Admis au conseil de Zurich, *ib.* — S'avance au secours de Nancy, 211. — Sa belle tenue à la bataille de ce nom, 218. — Poursuit vivement les Bourguignons, 220. — Il rentre à Nancy, et réception qu'il y reçoit, *ib.* — Sa piété après la victoire, 221. — Fait chercher le duc de Bourgogne, 222. — Lui fait rendre les derniers honneurs, 224, 225. — Louis XI recherche son alliance contre la Bourgogne, 349.
- Louis XI lui conteste le duché de Bar, VIII, 23. — Il perd

encore la Provence, 95. — Son duché de Bar attaqué par le roi, 95.

RENÉ DE VAUDEMONT hérite de la Lorraine, VI, 506. — Est enlevé par ordre du duc de Bourgogne, 507. — Ce qui en résulte pour la France, 515.

RENONCIATION de la duchesse de Bourgogne, II, 55.

RENTI (le sire de) passe du côté du roi, VI, 219.

RÉOLE (la), enlevée d'assaut, IV, 270.

REPAS du sacre. V. Festin donné par Jean-sans-Peur au roi, II, 204.

RÉPRÉSAILLES exercées par ordre de Louis XI sur cinquante prisonniers français, VIII, 15; — des Suisses après la bataille de Morat. V. ce mot.

REPROCHES adressés au Dauphin par Jean-de-Troye, II, 525. — et par Eustache Pavilly, 527; — au duc d'Aquitaine par le prévôt Jacquerville, 557.

— Que s'adressent réciproquement le duc de Bourgogne et Édouard, roi d'Angleterre, VII, 67.

BESPONDI, riche marchand lombard. Sa réputation en Europe, I, 401. — Paye la rançon des chevaliers à Bajazet, 404.

RETONDEURS (les). Ce que c'était, IV, 107.

RETOUR (droit de), réclamé par l'empire d'Allemagne et abandonné, IV, 248.

RÉVÉLATEURS (les non-). Ordonnance de Louis XI à ce sujet, VII, 542.

RÉVOLTES des villes en Flandre et en France. V. Gand, Paris, Rouen.

REVUE (grande) des milices bourgeoises de Paris par Louis XI, VI, 28. — Ce qu'en dit le roi, 29.

— De l'armée Suisse à sa solde, VIII, 84.

REIMS, honorée du sacre des rois de France. V. Sacre. — La majorité du roi y est déclarée à l'archevêché, I, 256. — Assemblée qui s'y tient pour le schisme d'Avignon, 415.

— Envoie ses députés aux États-Généraux, II, 502.

— Se rend au duc de Bourgogne, III, 18.

— Sédition dans cette ville, V, 189.

— Engagements que prend le duc de Bourgogne de permettre aux rois d'Angleterre de se faire sacrer dans cette ville, VI, 404.

RHODES est délivrée des Turcs, IV, 337.

— Assiégée de nouveau, VIII, 44. — Archevêque de ce nom, trahit le légat et le roi, 45. — Il est enlevé par une escorte, 47. — Siège de cette place par Mahomet II, et sa défense célèbre par les chevaliers, 168.

RIBAUDEQUINS, espèce de petits canons, I, 147. — Leur effet terrible au siège de Bruges, 149.

RICHARD, roi d'Angleterre, envoie en France pour la paix, I, 337. — Il reçoit Robert l'Hermite, 360. — Obtient la jeune Isabelle de Bourgogne. V. ce nom. — Ses actes tyranniques, 422. — L'Angleterre se plaint de lui, 426. — Se rend prisonnier et abandonne sa couronne à Derby, *ib.* — Désespoir de Charles VI à cette nouvelle, 427. — Est tué dans sa prison, 451. V. Isabelle.

RICHARD (frère). Effet de ses sermons, III, 289.

RICHEMONT. Arthus de Bretagne (le comte de) fait prisonnier à Azincourt, II, 429.

— Demande en mariage madame de Guienne, III, 190. — Fin de cette affaire, 191. — Chargé de traiter avec les États de Bretagne. — Alliance avec son beau-frère, *ib.* — Se marie avec la duchesse de Guienne, 208. — Se brouille avec les Anglais, 211. — Ménagé par la cour de France, 219. — Nommé connétable, 220. — Travaille à pacifier le royaume et en devient maître, 257, 259. — Sa déconfiture au siège de Saint-James, 240. — Se saisit du sire de Giac, 241. — Ses services sont rejetés, 259. — Veut combattre pour le roi malgré lui, 317. — Comment il est accueilli à l'armée, 318. — Commande le guet de nuit, 319. — Le roi lui défend de venir au sacre, 328.

— Service qu'il rend au roi malgré ce prince, IV, 15. — Rentre en grâce, 48. — Ne peut sauver Saint-Celerin, *ib.* — Envoyé par le roi contre les ennemis, 50. — Entreprend de remettre Paris au pouvoir de Charles VII, 114. — Bat les Anglais à Saint-Denis, 117. — Ses intelligences avec les Parisiens, 118. — Reçoit la soumission de la bourgeoisie, 122. — Entend la messe tout armé, 125. — Desservi auprès du roi, 177. — Ce qui lui arrive de remarquable avec un chartreux, 187. — Assiège Meaux, 188. — Sa prudence au siège du marché, 189. — Veut faire le siège d'Avranches, 201. — Est abandonné de ses troupes, 202. — Insulte par Dunois, 205. — Charles VII l'envoie chercher avec instance, 206. — Repousse les Anglais à Pontoise, 235. — Gagne la bataille de Formigni. V. ce nom.

— Il devient duc de Bretagne, V, 94. — Il veut rester connétable, *ib.* — Comment il entre à Tours, *ib.* — Fait hommage au roi, qui prend méfiance de lui, 190. — Ses démêlés avec le roi, 224. — Ses plaintes contre lui, 225. — S'intéresse pour le sire d'Arguel, 244. — Se méfie des apprêts de Louis XI et

- se prépare à la guerre, 248. — Sa lettre mal reçue du roi et envoyée au duc de Bourgogne, *ib.* — Ce qu'en dit ce prince, *ib.* — Le duc de Bourgogne prend sa défense contre Louis XI, 265. — Villes qu'il obtient en apanage, 329. — Et pour sa maîtresse, *ib.* — Louis XI fait semblant de défendre sa cause, 338.
- S'unit à Charles-le-Téméraire contre Louis XI, VI, 21. — Lettre qu'il reçoit du roi, *ib.* — Attaqué à l'improviste, demande secours au duc de Bourgogne, 86. — Signe une trêve et un traité avec Louis XI, *ib.* — Refuse l'ordre de Saint-Michel, 130. — Reçoit du roi l'avis de la délibération des États de Tours, 199. — Envoie son contingent au roi, 217. — Ses relations avec le duc de Bourgogne, 221. — Lettre qu'il en reçoit, *ib.* — Trame toujours contre le roi, 255. — Dot de sa femme spécifiée, 240. — Nouvelle lettre, 242. — Ses relations avec le duc de Guienne, 247. — Lettre qu'il reçoit du duc de Bourgogne, 264. — Appelle les Anglais à son aide, 288. — Ses conseillers et affidés traitent avec le roi, 289. — Lescun lui fait signer une trêve avec le roi, 292. — Ses nouvelles démarches contre la France, 421. — Ses intelligences avec l'Angleterre découvertes par Louis XI, 425, 424.
- Fait de nouveaux traités avec Louis XI, et serments qui s'en suivent, VII, 346. — Recherche l'alliance de l'Angleterre, *ib.*
- Compris dans la trêve de 1480, VIII, 42. — Passe un traité d'alliance avec les ambassadeurs de Bourgogne, 79. — Se déclare ouvertement contre le roi, *ib.* — Plaintes portées contre lui au Parlement, 92. — Ce qu'il obtient du roi, 95. — Laisse mourir son chancelier en prison, 160.
- RIEUX** (le sire de), maréchal de France, remplacé, II, 277.
- Son fils le remplace, III, 46.
- Prend la ville de Dieppe, IV, 105.
- RIOM.** Ce qui s'y passe de remarquable, V, 295.
- RIVAROLA** (le seigneur de) sauve le fils aîné de la duchesse de Savoie, VII, 184. — Envoyé à Louis XI, et pourquoi, 195. — Comment reçu, *ib.*
- RIVIÈRE** (Bureau, sire de la), envoyé contre les compagnies, I, 70. — Reçoit une pension du duc de Bourgogne, 91. — Reçoit le dernier soupir de Charles V, 122. — Tombe en disgrâce et est arrêté. Sa grandeur d'âme, 321. — Jeanne de Boulogne sollicite sa grâce. V. Jeanne. — Son éloge, 326. — Le roi lui fait grâce, 329. — Il est remis en liberté. V. Novion.
- RIVIÈRE** (Jacques, sire de la). Ce seigneur est préposé à la garde du duc de Guienne. V. ce nom. — Le peuple s'empare de lui à l'hôtel Saint-Paul, II, 526. — Il est massacré par Jacquerville, 534.

- RIVIÈRE (château de la). Ce qui s'y passe, VII, 192.
- ROBERT (le roi) donne la Bourgogne à son fils, I, 59.
- ROBERT D'ARTOIS. Sa mort, I, 171.
- ROBERT DE BALZAC, capitaine de Louis XI. Sa perfidie à Lectour, VI, 520.
- ROBERT DE BAVIÈRE, archevêque de Cologne. Ses prétentions et leurs suites, VI, 554.
- ROBERT DU BELLOY. V. Belloy.
- ROBERT GAGUIN, général des Mathurins. Sa réputation et mission dont il est chargé, VII, 507, 508.
- Sa lettre au sujet des réalistes et des nominaux, VIII, 61.
- ROBERT LE MASSON, chancelier du Dauphin, III, 14. — Sa sagesse, *ib.* — Signe le traité du Ponceau et assiste à celui de Compiègne. V. ces noms.
- ROBERT, comte palatin, nommé empereur d'Allemagne, II, 4.
- ROBERT L'HERMITE présenté au roi, I, 555. — Ce qu'il lui raconte, 556. — Il parle pour une croisade, 557. — Est envoyé en Angleterre pour traiter de la paix; sa réception, 560. — Sa harangue au duc de Gloucester, 561.
- ROBERT-RETORTILLO. V. François de Paule.
- ROBINET DE FRETTEL est commis à la garde de l'abbaye de Saint-Denis, II, 271.
- ROBSART (sire Louis), tué à Germigny, III, 590.
- ROC (Jean). Détails sur cet aventurier, VI, 202.
- ROCHE (le sire de la), ou Philippe Pot. Signe la trêve de Lens, VII, 512.
- ROCHEFORT (ville de), prise par les Anglais, III, 259.
- ROCHEFORT (le damoiseau de), décapité, II, 182.
- ROCHEFORT (Guillaume, sire de), chancelier de France. V. Guillaume de Rochefort.
- ROCHEGUYON (le sire de). Exemple de courage et de grandeur d'âme de sa veuve, III, 75.
- ROCHELLE (La). Manière singulière dont elle est rendue au roi de France, I, 89. — Obtient un hôtel des monnaies, 90.
- Danger que court Charles VII dans cette ville, III, 195.
- ROCHERS (chapelle des). Célèbre pèlerinage du Puy; ce qui s'y passe, VII, 451, 452.
- RODRIGUE DE VILLANDRADA (le sire). Expéditions de cet

aventurier, IV, 166. — Reprend Saint-Séverin sur les Anglais, 184.

ROGER DE BAVIÈRE au siège de Melun, III, 157.

ROGER D'ANTERME, bailli, tué par les gens de Gand, I, 160.

ROHAN (le comte de), maréchal de Gié. Sa grande réputation, VI, 152. — Comment Louis XI le fait venir auprès de lui, et ce qu'il lui promet, 155. — Le duc de Bretagne veut le ravoir, 154. — Fait seigneur de Gié par Louis XI, et chargé de réduire la ville de Bourges, 595.

— Nommé maréchal de France, VII, 124, 125. — Surprend les Bourguignons près Arras, 272.

ROHAUT (Joachim). Sa conduite généreuse envers le comte de Dammartin, V, 170, 171. — Fait les fonctions de grand-écuyer au sacre de Louis XI, 172.

ROIS. Leurs devoirs tracés par Louis XI même, pour l'éducation du Dauphin, VIII, 182.

ROMANS de chevalerie ; leur influence, IV, 516.

ROME. Ce qui s'y passe à l'élection d'un pape, I, 95. V. aussi Conciles, Légats, Papes, Saint-Siège, Schisme, etc.

ROMONT (le comte de), chargé de gagner les Suisses, VI, 410. — Sa conduite à la bataille d'Héricourt, 416. — Son armée rompue, 418.

— Guerre que lui font les Suisses, VII, 112. — Perd ses États, 116. — Marche de ses troupes au milieu des trois lacs, 169. — Fait donner le premier assaut à la ville de Morat, 170. — Son armée dispersée à Morat, 181. — Exclu du traité de Fribourg, 197.

— Ambassadeur du duc Maximilien en France, VIII, 41.

RONDELLES des armures ; pourquoi supprimées dans un tournoi, IV, 525.

ROSA (frère Jacques), célèbre religieux de Lombardie, demandé par Louis XI, VIII, 168.

ROSAIRE du duc de Bourgogne, sa richesse, V, 180.

ROSEBECQUE (bataille de). Détails à ce sujet, I, 168, 169. — Les Français remportent la victoire, 170, 171. — Ses résultats, 176.

ROSE-BLANCHE (la), enseigne de la maison d'York. Abandonnée, VI, 185.

ROSES (couronnes de) portées par les prêtres, et pourquoi, III, 55. — Placée sur la tête d'un supplicié. V. Beytz.

ROSIER (le) des guerres. Ce que c'est que ce livre, VIII, 114.

ROSIMBOS (le sire de) relève la bannière du duc de Bourgogne dans une bataille, III, 157.

— Son poste périlleux à la bataille de Granson, VII, 140. — Comment il sauve la garnison de Vaux-Marens, 150.

ROUAULT (Joachim). Sa bravoure à la bataille de Castillon, V, 26, 27.

— Vient secourir Beauvais, VI, 274.

— Sa disgrâce et son procès, VII, 124. — Perd sa charge de maréchal de France, *ib.*

ROUEN. Révolte des habitants, I, 152.

— Les bourgeois de la ville résistent aux prétentions du duc d'Orléans, II, 74. — Députés de cette ville aux États-Généraux, 502.

— Sédition terrible, III, 17. — La ville se rend au Dauphin, 18. — Assiégée par les Anglais, 65. — Détails de ce siège, 64. — Envoie un messager au conseil du roi, 65. — Ne reçoit que des promesses, 66. — Suite du siège, 69 — Sont abandonnés par le roi, le Dauphin et le duc de Bourgogne, 71. — Envioient au roi d'Angleterre, et ce qui en résulte, 72, 75. — Résolution extrême des habitants, 75. — Capitulation, 74. — Entrée du roi d'Angleterre dans la ville, *ib.*

— Tentative de Charles VII sur Rouen, IV, 552. — Repoussée par Talbot, 555. — Le peuple se soulève contre les Anglais, 554. — La ville est rendue, 555. — Le duc de Somerset parle au roi et soutient le siège, *ib.* — Ils se rendent à discrétion, 556. — Le roi y fait son entrée, *ib.*

— Livré au duc de Bourbon, V, 525.

— Assiégé inutilement par Charles-le-Téméraire, VI, 284. — Cette ville est célèbre par la mort de Jeanne d'Arc. V. Jeanne et Pucelle.

ROUSSI (le comte de), gouverneur de Bourgogne, vient au secours du Nivernais, VII, 41. — Il est fait prisonnier au combat de Guipy, *ib.* — Louis XI le fait venir, et ce dont il le menace, 101.

ROUSSILLON (affaire du). Ce que c'est, V, 197, 201.

— Menacé par le roi d'Aragon, VI, 246. — Soulèvement contre le roi de France, 524. — Suite de la guerre, 527. — Dévasté par ordre de Louis XI; ses lettres et ses mesures à ce sujet, 597, 599.

— Louis XI fait semblant de donner cette province au roi d'Aragon, VII, 10.

— Négociations au sujet de cette province, VIII, 151.

ROUTIERS. Ce que c'était, IV, 107.

ROUVRAI (bataille de) ou journée des Harengs, perdue par les Français par leur indiscipline, III, 267.

ROUVRE (château de), sert de séjour à la duchesse de Bourgogne, I, 83.

— Ce qui s'y passe de remarquable, II, 376, 403.

ROYÈRE (Julien de la), cardinal, accompagne le roi René à Lyon, VII, 134. — Arrêté par ordre de Louis XI, 163. — Comment délivré, 164.

— Vient en France pour réconcilier Louis XI et le duc Maximilien d'Autriche, VIII, 42. — Honneurs qu'il reçoit en France, 45. — Ne peut se faire recevoir du duc, 44. — Lettre qu'il reçoit de Louis XI, 45. — Réponse qu'il fait au roi, 47.

ROYAULIEU (abbaye de). Ce qui s'y passe, III, 386.

ROYE (ville de), livrée au roi, VI, 209. — Se rend au duc de Bourgogne, 266.

RUBEMPRÉ (bâtard de), espion de Louis XI arrêté à Goreum, V, 250, 251. — Est renié par le roi, 252. — Mauvaise explication donnée à ce sujet par le roi, 257.

RUBEMPRÉ (Jean de), seigneur de Bièvre, gouverneur de Lorraine pour le duc de Bourgogne, VII, 200. — Forcé de rendre Nanci au duc René, *ib.* — Reste fidèle au duc de Bourgogne malgré sa mauvaise fortune, 220. — Son corps retrouvé sur le champ de bataille de Nanci, 221.

RUE. Surprise de cette ville, IV, 64.

RUEL (village de). Ce qui s'y passe, III, 26.

RUPELMONDE, bataille de ce nom, IV, 398. — La victoire reste au duc de Bourgogne, 401.

S

SABLÉ, château du sire de Craon, I, 304.

SABLIER renversé par un nain pour mesurer la durée d'une joute, VI, 78.

SACRÉ du roi Charles V, I, 65; — du roi Charles VI, 126. — Ce qui s'y passe de remarquable, 127.

— De Charles VII à Reims, III, 535; — de Henri VI à Paris, 426.

— De Louis XI et ce qui s'ensuit, V, 171.

- Préparatifs du sacre du duc de Bourgogne comme roi des Romains, VI, 515.
- Louis XI fait renouveler son sacre, et pourquoi, VIII, 170.
- SAIMPY (le sire de) conduit les chevaliers contre les Flamands, I, 161. — Comment il leur fait passer la Lys, 162. — Se croise contre les Tures, 567.
- SAINT-BAVON, célèbre abbaye de Flandre. Son abbé député par les Gantois au Duc, IV, 597.
- SAINT-BÉNIGNE de Dijon. Ce qui s'y passe dans cette église, VII, 420.
- SAINT-BERNARD (le mont). Ce qui se passe entre les Lombards et les Suisses, VII, 115.
- SAINT-BERTIN, abbaye célèbre Ce qui s'y passe, IV, 216. — Joûte dans une des salles, 217.
- SAINT-CELERIN, forteresse importante du Maine enlevée aux Français, IV, 48.
- SAINT-CIBOIRE de Cambrai, VII, 575.
- SAINT-CLAUDE, abbaye et pèlerinage célèbres, visitée par divers princes, 221 ; IV, 249.
- En grande vénération à Louis XI, V, 187.
- Offrandes considérables qu'il y fait, VIII, 99.
- SAINT-CLOUD, surpris et pillé, II, 252. — Fortifié par les Armagnacs, 269. — Pris d'assaut par les Parisiens et les Anglais, *ib.*
- Attaqué par les gens du duc de Bourgogne, III, 26.
- SAINT-DENIS (ville de), surprise par les Anglais. III, 95. — Reprise par les gens de Charles VII, 552.
- Siège mémorable de la ville par les Anglais, IV, 100, 101. — La garnison se retire avec les honneurs de la guerre, 101. — Les Anglais y sont battus par le duc de Richemont, 117.
- Occupée par les princes ligués, V, 298.
- SAINT-DENIS (abbaye de). Fêtes et cérémonies qui y ont lieu, I, 260. — Nomination d'un abbé. V. Villette.
- Ce qui s'y passe de remarquable II, 266. — Est pillée par les Picards, les Parisiens et les Anglais, 270, 271.
- L'église est profanée, III, 95. — On y fait les funérailles de Charles VI, 180.
- Et celles d'Isabeau de Bavière, IV, 100. — L'abbaye est encore pillée, 116. — Ses caveaux cités, 101.

— Les moines de Saint-Denis y reçoivent magnifiquement le cardinal légat, VIII, 45. — Le comte de Sancerre y est enterré. V. ce nom.

SAINT-ÉLOY, prieuré. Ce qui se passe dans sa prison, III, 31.

SAINT-FARGEAU (château de), cité, V, 171.

SAINT-FLORENT, belle abbaye de ce nom. Ce qui s'y passe, III, 257.

SAINT-GALL (le chapitre de) envoie ses hommes à l'armée suisse alliée, VII, 159.

SAINT-GEORGES (église), à Nanci. Ce qui s'y passe, VII, 110.

SAINT-JACQUES. Bataille de ce nom gagnée par le Dauphin, IV, 293.

SAINT-JEAN d'Amiens, pèlerinage célèbre. Ce qui s'y passe, I, 196.

SAINT-JEAN-D'ANGELY, prise sur les Anglais, I, 90.

SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM. Les chevaliers de cet ordre accueillent le roi et la reine de Chypre, dépossédés de leur royaume par le bâtard de Lusignan, V, 252.

SAINT-JEAN-DE-LUZ. Ce qui s'y passe d'important. V. Jean-de-Luz.

SAINT LOUIS. Ses efforts pour améliorer son siècle, I, *préf.*, 34.

— Sa chambre au Louvre est occupée par le duc de Bourgogne, II, 77.

SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS (abbaye). Ce qui s'y passe, IV, 173. — De Pontoise, abbaye convertie en fort, 228.

SAINT-MAUR (abbaye de). Ce qui s'y passe de remarquable, I, 96.

— Prise par la Pucelle sur les Anglais, III, 370.

SAINT-MICHEL, abbaye de ce nom à Anvers. Ce qui s'y passe, IV, 65. — Surpris par les Anglais, 202. — Renommée comme pèlerinage. V. aussi Mont-Saint-Michel.

SAINT-OMER. Ce qui s'y passe, IV, 216, 358.

— Au sujet des démêlés de Louis XI et du duc de Bourgogne, VI, 163.

— Siège de cette ville par le roi, VII, 501. — Belle défense de son gouverneur, 505, — et du commandeur de Chantecroix, 504.

— Ce qui est réglé à son égard au traité d'Arras, VIII, 153.

SAINT-OUEN (affaire de), IV, 66.

SAINT-PAUL (hôtel de). V. Hôtels.

NOTA. Les peintures de cet hôtel étaient magnifiques.

SAINT-PHARON (abbé de). Sa bravoure à Meaux, III, 163. — A Compiègne, 387.

SAINT-PIERRE (église), à Lille. On y voit les tombeaux du comte de Flandre et de sa femme, I, 191.

SAINT-PIERRE-LE-MOUTIER, assiégé et pris par la Pucelle, III, 367.

SAINT-PIERRE (le sire de), ou Jean Blosset, grand-sénéchal de Normandie. Sa mission à Dijon, VII, 316.

— Cardinal-légat en France. Comment reçu par le roi, VIII, 36.

SAINT-POL (comte de), frère du duc de Brabant, va faire la guerre en Bohême, I, 313. — Conseil qu'il donne au roi d'Angleterre, 373.

— Nommé connétable, II, 277.

— Nommé lieutenant de Paris, III, 76. — Chargé de la guerre du Hainaut, 222. — Abandonné des communes de Brabant, il résiste seul avec ses chevaliers, 229.

— Sa mort, IV, 30.

SAINT-POL (comte de), fils du précédent. Son éducation féroce, IV, 51. — Est chargé de l'avant-garde du Duc à Rupelmonde, 398. — Choisi pour s'entremettre entre les Gantois et le Duc, 403. — Conseil qu'il donne, 408.

— Mal vu du duc de Bourgogne, V, 14. — Ses démêlés avec le sire de Croy, 11, 79. — Se présente au duc de Bourgogne, et ce qui s'ensuit, 83. — Continue à entraver le Duc, 86, 94. — Son caractère déloyal, 111. — Ce qu'il prépare contre le sire de Croy, 133. — Fait la guerre à Louis XI pour le comte de Charolais, 289. — Posté à Saint-Denis, 293. — Est nommé connétable, 350.

— Ses intelligences avec le duc de Bourgogne, VI, 68. — S'attire sa colère par son faste, 68, 69. — Ses intelligences avec le duc de Bourgogne contre le roi, 220. — Veut le forcer à donner sa fille au duc de Guienne, 220, 226. — Sonne la ville de Bapaume de se rendre, 225. — Propositions qu'il fait au Duc, 226. — S'avance au secours de Beauvais, 279. — Le duc de Bourgogne s'aperçoit qu'il est joué par le connétable, et dévaste ses propriétés, 293. — Mal avec tous les capitaines, 294. — Sa querelle avec les ambassadeurs de Bourgogne, *ib.* — Signe une trêve, *ib.* — S'empare de Saint-Quentin, et ce qui en résulte, 359. — On trame sa perte aux conférences de Compiègne, 341, — et surtout à Bovines. V. ce nom. — Sa perte est jurée par les ambassadeurs des deux princes, 388. — Louis XI essaie de le regagner, 389. — Comment il se rend à l'entrevue

demandée par Louis XI, et ce qui s'y passe entre eux, *ib.* — Accepte encore les offres du duc de Bourgogne, et promet de s'emparer du roi et de sa famille, 390.

— S'embarrasse dans ses trahisons, VII, 51. — Surveillé par Dammartin, 52. — Ses intrigues découvertes à Louis XI, 43. — Lettre qu'il reçoit du roi et se tient sur ses gardes, 84. — Traité entre le roi et le duc de Bourgogne pour le perdre, 88. — Il écrit au grand-maitre, 93. — Il écrit au Duc, 94. — Réponse brutale qu'il en reçoit, 95. — Il est livré au roi, 96. — Il est conduit à Paris et reçu à la Bastille, 97. — Son procès, 98. — Sa sentence lui est prononcée, 103. — Son exécution, 105.

SAINT-PORT, village ruiné. V. Conférences. — Conférences tenues en ce lieu, IV, 25, 26.

SAINT-PRIEST (le sire de). V. Poulailleur (le).

SAINT-QUENTIN. Surprise de cette place par les ordres de Louis XI, VI, 208. — Le connétable se saisit de la ville pour son propre compte, et ce qui s'ensuit, 359.

— Louis XI s'en empare et l'envoie dire au duc de Bourgogne, VII, 90.

SAINTRAILLES (le sire de) tient la Picardie pour le Dauphin, III, 151. — Il surprend Saint-Riquier, 154. — Il recule devant le sire de Vilain, 157. — Fait prisonnier, *ib.* — Est délivré sans rançon, 158. — Fait la guerre pour Charles VII, 185. — Jointe contre Lionel, 196. — Est racheté par le roi, et repris une troisième fois, 204. — Se trouve au siège d'Orléans, 507. — Vient défendre Compiègne, 574, 586. — Coup de main de sa façon, 589. — Il rentre à Compiègne, 590. — Tombe dans un piège, et est fait prisonnier, 412.

— Fait la guerre dans la Picardie, IV, 50. — Bat le comte d'Arundel à Gerberoy, 63. — Faits d'armes à Saint-Denis, 66, — et près Paris, *ib.*

— Charles VII lui doit son royaume, V, 191. — Sa mort à Bordeaux, *ib.*

SAINT-RIQUIER, attaqué par le duc de Bourgogne pour le roi d'Angleterre, III, 154. — Se rend au duc de Bourgogne, 157.

SAINT-ROMAIN (Jean de), procureur général du Parlement. Sa fermeté et sa disgrâce honorable, VIII, 127.

SAINT-SIÈGE. Ses relations avec la France, I, 92. V. aussi Avignon, Benoît, Conciles, Elections, Légats, Obédience, Papes, Schismes, Sixte.

— Ce qu'il pense de l'arrestation et du procès du cardinal Baluc et de l'évêque de Verdun, VI, 157, 158.

— Ses relations avec Louis XI touchant les libertés de l'église gallicane. V. Pragmatique - Sanction. — S'interpose entre Louis XI et Maximilien d'Autriche, VIII, 53. — Longues négociations au sujet des querelles de Louis XI et de la succession de Bourgogne, et la croisade contre les Turcs, 44, 46, 72, 77, 78. — Ses États menacés par le roi de Naples, 153. — Proposition qu'il fait à Louis XI à ce sujet, 154. — Est enfin débarassé du roi de Naples par les Vénitiens, *ib.*

SAINT-SIMON (le sire de) se déclare pour Charles VII, III, 204.

SAINT-TRON, célèbre abbaye du pays de Liège, dont l'abbé est chargé d'une mission importante, IV, 413, 420, 434.

— La ville de ce nom est assiégée par Charles-le-Téméraire, VI, 46. — Capitulation sévère qui lui est imposée, 47.

SAINT-VALERY. Prise de cette forteresse, IV, 50.

— Par le roi de France, VI, 287.

SAINT-VICTOR (abbaye). Ce qui s'y passe, II, 188; — et au sujet des réformes demandées à la cour, 205.

SAINT-WAAST. V. Vaast.

SAINT-YON (les), chef des cabochiens, ou bouchers de Paris : leurs excès, II, 344. V. Cabochiens.

SAINTE-CHAPELLE de Paris. Ce qui s'y passe, IV, 173.

SAINTES, prise par les Anglais, I, 90.

SAISIES faites par ordre du Duc de marchandises françaises, VI, 193. — Par Louis XI sur le duc de Bourgogne, 199. — Plaintes au Parlement à ce sujet, 205.

SALADIN d'ANGLURE, sire de Nogent, traite avec Louis XI, VII, 22.

SALINS. Ce qui se passe au château de ce nom, VII, 183, — et dans la ville pendant le séjour du duc de Bourgogne, *ib.* — Les États y sont assemblés; ce qui en résulte, *ib.*

SALISBURY (le comte de) en France. Ce que Charles VI lui dit du comte de Derby, I, 424.

— Nommé gouverneur de Champagne, III, 198. — Sa haine contre le duc de Bourgogne, 230. — S'empare d'un grand nombre de villes de France, 239. — Pousse le siège d'Orléans, 263. — Sa mort, 264.

SALISBURY (la comtesse de), remarquée par le duc de Bourgogne, III, 213.

SALLAZAR (le sire de), capitaine de compagnies, refuse de soutenir le Dauphin dans sa révolte, IV, 208. — Il quitte le service du roi, 275.

— Blessé à l'attaque de Grai, il ne peut empêcher que cette ville

ne soit prise, VII, 525, 524. — Contribue par sa fermeté à sauver Dijon, *ib.*

— Combat à Guinegate pour Maximilien, VIII, 5.

SALUTS d'or, monnaie citée, IV, 75. — Imposée par La Hire au sire d'Offremont pour sa rançon, 94.

NOTA. Monnaie anglaise sous Charles V, nommée ainsi parce qu'elle représente une Salutation Angelique. Charles VI en fit aussi frapper, mais seulement aux armes de France.

SALVIATI (François), archevêque de Pise. Ses démêlés avec les seigneurs florentins, VII, 588. — Sa mort tragique, 589.

SANCERRE, connétable de France au passage de la Lys, I, 162 et suiv.

— Est enterré à Saint-Denis. II, 42.

SANCERRE (forteresce de), II, 288.

SANG du Sauveur, rapporté de Terre-Sainte et porté en procession, I, 92.

SANGLIER (le) des Ardennes. V. Aremberg.

SAUMUR. Ce qui s'y passe d'important, III, 257.

SAVANTS grecs, accueillis en Italie et en France après la prise de Constantinople, VIII, 56.

SAVETIER de Paris. Son discours contre les désordres des seigneurs, I, 128.

SAVEUSE (Hector de). Comment il est sauvé de la mort, II, 592.

— Sa conduite atroce envers Jacquerville, III, 55. — Rapacité de ce seigneur et de ses frères, 48, 49. — Reçoit un coup de poing d'un Anglais, 118.

— Le sire de Saveuse marche contre les Gantois, IV, 588.

— Sa cruauté contre les Vaudois, V, 147, 148. — Sa condamnation par le Parlement de Paris plusieurs années après sa mort, 149.

SAVOIE (la) tombe au pouvoir du roi de France, VII, 194. — Les États du pays réclament leur duchesse, 195. — Traité de Louis XI avec ce pays, 196. — Arbitres nommés pour terminer les affaires de ce pays, 197.

— Nouvelles discordes dans la Savoie : Louis XI y intervient, VIII, 17.

SAVOIE (duc de). V. Amédée VIII.

SAVOIE (la duchesse de), dite madame Bonne, sœur de Louis XI, fait alliance avec le duc de Bourgogne contre son frère. V. Bonne de Savoie. — Vient trouver Charles-le-Téméraire, le console et remonte sa garde-robe, VII, 159. — Emportement

du Duc contre sa bienfaitrice, 183. — Est arrêté par ses ordres, 184. — Son fils aîné s'échappe, *ib.* — Comment elle est délivrée de sa captivité, 193. — Son adresse à réfuter les reproches du roi, 196.

SAVOISY, chambellan. Comment traité par le duc d'Anjou, I, 126.

— Son ambassadeur et son défi à ce sujet, II, 62.

SAXE (le duc de), maréchal de l'empire, assiste au combat de Neuss, VII, 34.

SCEAU du roi Jean apposé à ses lettres de donation du duché de Bourgogne à son fils Philippe, I, 67. V. la planche de l'atlas. — Secan royal d'Angleterre. Comment il trompe un chef de garnison, 89. — Du duc de Bourgogne et de sa femme, apposés au traité de Gand, 214; — de la ville de Gand, *ib.*

— Droit de sceller en cire jaune accordé au roi René, VI, 151.

— D'or du duc de Bourgogne pris par les Suisses, VII, 146.

SCEAUX de France retirés à Juvénal, II, 394.

— Donnés par le roi au duc de Bourgogne et aux princes du sang, IV, 90. — Du royaume portés à la suite du roi sur un cheval blanc, 356.

SCEL ou SCEAU (le droit du), retiré au Dauphin, IV, 273.

SCHARNACHTAL (Nicolas de), célèbre chef des Suisses alliés, un des auteurs de la victoire de Granson, VII, 138. — Chargé du corps de bataille, 142. — Confère la chevalerie aux autres chefs des Suisses, 149.

SCHENDELBEKE, forteresse assiégée, IV, 425. — Divers faits d'armes, *ib.* — La garnison se rend et est pendue, 424.

SCHISME de l'Eglise par suite de l'élection de deux papes, I, 95. — Scandale qui en résulte, 545. — Moyens indiqués par l'Université pour le terminer, 547. — L'un des deux papes meurt, 550. — Election de Benoît XIII. V. ce nom. — La France se prononce contre le pape d'Avignon, 415, 416.

— Il est soutenu par le duc d'Orléans, II, 2. Nouveau schisme en 1445. V. Eugène IV et Félix V.

— Sa fin, IV, 512.

SCHARTZEMBERG (Henri de), évêque de Munster. Sa bravoure au combat de Neuss, VII, 34. — Cherche partout le duc de Bourgogne pour l'attaquer et le tuer, 36.

— Nommé avoué ou gouverneur de Gueldre et de Nimègue, VIII, 26. — Ce qu'il réclame de Louis XI, *ib.*

SCOT, célèbre docteur du xve siècle, VIII, 61.

SCOURALE, docteur célèbre de l'Université, VIII, 146.

SÉDITIONS à Rouen, à Paris. V. Révoltes. — A Gand, au sujet des monnaies, IV, 2. V. aussi Liège. — Dans la Normandie contre les Anglais. V. Arundel. — A Gand, par suite du siège manqué de Calais, 158. — A Bruges, 140. — Dangers qu'y court la duchesse de Bourgogne, 142.

— Détails de celle qui eut lieu sous Charles-le-Téméraire, VI, 7 et suiv.

SEIGNEURS français. Résumé historique sur les mœurs de ceux du moyen âge, I, *pref.*, 54.

SEIGNEURS français nommés à la bataille d'Azincourt, II, 424. — Noms des tués et des prisonniers, 428, 429.

— Réunis pour la défense d'Orléans, III, 265, 266.

— Leurs violences réprimées, IV, 200. — Réunis auprès du roi pour le siège de Pontoise, 227. — Noms de ceux qui accompagnent Dunois à son entrée à Bordeaux, 568; — de ceux qui marchent contre Gand, 584.

SEIGNEURS de l'empire d'Allemagne réunis pour secourir Neuss, VII, 2.

SEIGNEURS bourguignons et autres, signataires du traité de paix de Gand, I, 214.

— De celui du Ponceau, III, 92. — Autres de l'armée de Philippe-le-Bon, 119.

— Noms des plus illustres tués ou blessés et faits prisonniers à la bataille de Nancy, VII, 221.

SÉJOUR du roi dans les villes. Ce qu'il coûtait, I, 182.

SENLIS. Siège de cette ville, III, 57. — Ce qui s'y passe de remarquable sous Charles VII, 545, 544. — Se rend au roi, 570.

— Ce qui s'y passe de remarquable au sujet du traité de Péronne, VI, 128. — Conférences qui s'y tiennent, et pourquoi, 551.

SENS. Siège de cette ville par les armées réunies d'Angleterre et de France, III, 154. — Ce qui s'y passe entre les Anglais et les Bourguignons, 140.

SÉPULTURE refusée aux Armagnacs, III, 55. — Remarquable d'Isabeau de Bavière. V. Isabelle.

SÈQUESTRE. Détails sur la manière de le poser sur une propriété, et ce qui résulte de sa violation, III, 255.

SERGIUS (moine), auteur de l'Alcoran, suivant un cordelier, et ce qu'il dit à Mahomet, II, 127.

SERMENT sur l'Evangile, I, 77; — des arbitres dans l'affaire du royaume, 124.

— Dans l'affaire des Armagnacs et des Orléanais, II, 293; — sur une hostie, 282.

— Demandé à toutes les classes des habitants de Paris, III, 183.

— De Charles-le-Téméraire à l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, VI, 3. — Sur la croix de Saint-Laud au traité de Péronne, 105.

SERMENTS solennels du duc de Bourgogne et des seigneurs au traité d'Arras, IV, 95; — du roi à ce sujet, 95; — à la porte de Notre-Dame de Paris, prêté par Charles VII, 175.

— Du roi entre les mains de l'évêque de Paris à Notre-Dame, V, 179.

— Réciproques de Louis XI et du duc de Bretagne sur la croix de Saint-Laud, VII, 348, 349.

— Exigé du Dauphin par Louis XI mourant, VIII, 119, — et du duc d'Orléans, 121.

SERMONS des frères mineurs à l'armée des Gantois, I, 117; — de Jacques Legrand contre les désordres de la cour, de la reine et du duc d'Orléans. V. Jacques Legrand; — contre Louis XI. V. Fradin.

SERVICE funèbre pour le duc d'Orléans, II, 593.

— Aux chartreux de Dijon pour le duc Jean-sans-Peur, III, 167.

— A Paris, pour madame de Bedford, IV, 62; — pour le comte d'Armagnac, 175. V. aussi Funérailles.

SÉSANNE, prise par les Anglais, III, 203.

SEVERAC (le maréchal de). Son insolence envers le roi, III, 259, 260.

SFORCE (François), de simple capitaine devient duc de Milan, IV, 336, 337.

— Traite avec le roi de France, V, 225.

SFORCE (Louis). V. Louis le More.

SICILE. Ambassadeurs de ce royaume à Arras, IV, 67.

SICILE (le roi de) à Paris. V. Anjou (Louis d').

SIÈGES de villes et châteaux remarquables par leur résistance. V. Arras, Avesnes, Beauvais, Bourges, Bruges, Calais, Compiègne, Douai, Étampes, Gand, Granson, Harfleur, Montereau, Morat, Montlhéry, Nancy, Nesle, Neuss, Nimègue, Orléans, Paris, Perpignan, Rouen, Soissons, Saint-Denis, Saint-Omer, Valenciennes, etc. — Soutenu par une femme, dans son château. V. Marie de Croy.

SIFFREIN DE BACH essaya de pénétrer dans Nancy, VII, 207.

— Le duc de Bourgogne ordonne son exécution, *ib.* — Représailles exercées pour son supplice, 208, 209.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, s'interpose pour la paix avec l'Angleterre, II, 444.

— Le duc de Bourgogne lui fait hommage de la comté de Bourgogne, III, 5, 6.

— Envoie ses députés au concile, IV, 40. — Il s'aigrit contre le duc de Bourgogne, 44. — Sa lettre à ce sujet aux États de l'Empire, 45. — Il reconnait Charles VII roi de France, 46.

SIGISMOND, duc d'Autriche. Ses démêlés avec les Suisses, VI, 416, 417. — Se met à la discrétion du duc Bourgogne, 418, 419. — Il lui livre une partie de ses États, 427. — Comment il est reçu par les Suisses ligués, 572. — Fait signifier au duc de Bourgogne sa rentrée dans ses États, 575. — Réponse menaçante qu'il reçoit du duc de Bourgogne, 577. — Il fait saisir Haguenbach et le fait juger, 578.

— Louis XI essaie de se le rendre favorable contre Maximilien, VII, 557, 558. — Ce qu'il fait proposer à Louis XI, et refus qu'il éprouve, 410.

SIGISMOND DE LUXEMBOURG. Ce qu'il dit aux croisés, I, 585.

SIGNATURE de Charles-le-Téméraire. Débats et déclarations sur son authenticité, VII, 575.

SIGNE DE CROIX. Ce qui arrive à ce sujet, II, 254.

SILLÉ-LE-GUILLAUME, assiégé, IV, 48. — Est enlevé par les Anglais, 50.

SIMON DE LALAING s'enferme dans Audenarde et s'y défend, IV, 585. — Comment il se procure des vivres, *ib.* — Sa conduite désintéressée, 586. — Reçoit l'avis d'un secours, 589.

SION (l'évêque du mont) fait alliance avec les Bernois contre les Lombards, VII, 415.

SISMONDI, jugé comme historien, I, *préf.*, 15.

SIXTE IV, pape, VI, 552. — Ses efforts pour réconcilier les princes chrétiens, *ib.* — Ses nonces en France. V. Bessarion, André de Spiritibus.

— Ses démêlés avec les Florentins au sujet des Médicis, VII, 588. — Envoie une armée contre Florence, 596. — Lance une bulle d'excommunication contre les Florentins, 595. — Ce qu'il répond au sujet de l'alliance du roi de Naples avec les Turcs, 599. — Sa raideur vis-à-vis des ambassadeurs de Louis XI, 400, 401, 402. — Il est forcé de céder, 405. — Il accepte l'entremise des rois de France et d'Angleterre, *ib.*

SNEYSSON (Corneille). Bravoure de ce Gantois admirée par les chevaliers, IV, 391.

SOIE. Louis XI encourage cette branche de commerce, VIII, 53.

SOISSONS. Siège de cette ville par ordre de Charles VI, II, 577. — Détresse des habitants, 578. — Prise et sac de la ville, 579. — Eglises pillées et reliques profanées, *ib.*

— Se rend au roi Charles VII, III, 556.

SOLDE. Paye des chevaliers bannerets et autres, I, 89; — des gens d'armes, 75.

— De l'armée de Louis XI en 1482, VIII, 122.

SOLEIL D'OR (ordre du), cité, I, 263.

SOLEURE (château de). Ce qui s'y passe d'important, VII, 83. — Traité de ce nom opposé à Louis XI par Marie de Bourgogne, 261.

SOLLIERS (Louis de Forbin, seigneur de). Louis XI le nomme son ambassadeur, VIII, 48.

SOMERSET fait une entreprise sur le Maine, IV, 275. — Envoyé en France comme vice-roi, 352. — Assiégé dans la ville de Caen, 560. — Forcé de capituler avec rançon, 565. — Perd la Normandie et revient à Londres, 565.

— Ses démêlés avec le duc d'York, V, 24.

— Ce qu'il devient à la bataille de Barnet, VI, 251, 252. — Fend la tête à sir John Wenloeh, 255. — Est décapité, 254.

SOMME (villes de la), rachetées par Louis XI au duc de Bourgogne, V, 204. — L'affaire est traversée par le comte de Charolais, 206. — Remises à la garde du comte d'Étampes, 207.

SORCELLERIE (la). En quoi consistait au xiv^e siècle, suivant un cordelier, II, 155, 156.

SORCIERS brûlés, II, 48. — Aventure du sorcier d'Écosse. V. Salomon.

SORTILÈGES. La duchesse d'Orléans en est accusée. I, 558. — Ce que c'est que ce crime suivant un cordelier. V. Maléfices.

— Ce que dit l'abbé Sérisy à ce sujet pour le duc d'Orléans, II, 162.

— Le comte d'Étampes accusé de sortilège, V, 205.

SOUABE. Guerre des seigneurs de ce pays contre les Suisses, VI, 117, 118.

SOULÈVEMENTS terribles à Bordeaux, Besançon, Bruges, Gand, Guyenne, Rouen, etc. V. ces noms.

SOUPÉ au vin présentée à Henri V la nuit de ses noces, III, 155.

SOURIS (chasse aux) dans le château du Plessis, VIII, 141.

SPENCER (Hugues), fait prisonnier, I, 227.

STANHOPE (lord), ambassadeur d'Angleterre en France, IV, 212.

STATUE de saint Eustache avec l'écharpe d'Armagnac, II, 591.
— Ce qui lui arrive, *ib.*

— En or et argent doré de la chapelle du duc de Bourgogne, VI, 508; — du pape Clément. V. ce nom.

STATUES des ducs de Bourgogne et de Berri, placées dans l'église de Saint-Jean de Lyon, I, 555.

— Des saints affublées de l'écharpe du duc d'Orléans, II, 555.

STEIN (le sire de), capitaine de Montbelliard, VI, 584.—Ce qu'il dit aux Bourguignons devant la ville, 585.

STRASBOURG. Son évêque en discussion avec les communes d'Alsace, IV, 181. — Les bourgeois de cette ville sont repoussés par les compagnies, 185.

— Les gens de Strasbourg reprennent leurs domaines, VI, 576.

— Ce que cette ville fait pour le duc de Lorraine, VII, 202.

STUART (Jean), dit le connétable des Écossais, amène un secours à Charles VII, III, 198. — Se rend au sire de Chastellux, 201. — Vient avec ses Écossais secourir Orléans, 265. — Il est tué avec son frère à l'affaire des Harengs, 266.

SUAIRE (le Saint-) envoyé en France, et pourquoi, I, 427.

SUCCESSION de la Lorraine. Guerre à ce sujet. V. Lorraine; — du duché de Luxembourg. Guerre à ce sujet. V. Luxembourg; — du prince d'Orange. Détails curieux. V. Arguel, Plaidoirie. — La succession du prince de Nevers passe au comte d'Étampes. V. ce nom.

— du roi René. Testament à ce sujet mis au néant, VI, 592.

— de Castille, VII, 9.

SUFFOLK (le duc de) reprend Mâcon, III, 205. — Le comte de ce nom, chargé du siège d'Orléans en place du duc de Salisbury, tué, 264; — se rend prisonnier à un écuyer d'Auvergne, 516.

— Le peuple anglais se soulève contre son gouvernement : il est décapité, IV, 564.

SUISSE. Courage et sang-froid d'un soldat resté en arrière, VII, 152.

- SUISSES.** Chassent leurs seigneurs et se gouvernent eux-mêmes, IV, 281. — Les compagnies de France et d'Angleterre marchent contre eux, 286. — Leur imprudence, 290. — Plan d'attaque qu'on adopte contre eux, 291. — Leur première attaque met en déroute les compagnies, 292. — Destruction du premier corps, 295. — Leur belle défense dans la maladrerie de Saint-Jacques, 294. — Leur défaite et leur éloge, 295, 296. — Font un traité avec le Dauphin, 298.
- Servent pour le comte de Charolais, V, 512.
- Leurs guerres contre les seigneurs allemands, VI, 117. — Se soulèvent contre le duc de Bourgogne, 544, 545. — Louis XI s'entremet pour les réconcilier avec Sigismond, 545. — Leurs ambassadeurs mal reçus du duc de Bourgogne, 558. — Passent un traité d'alliance avec le roi, *ib.*, — et avec les villes du Rhin, 561. — Reçoivent une ambassade du duc de Bourgogne, 562, 565. — Réponses des villes suisses, 564. — Plaintes contre Pierre de Hagenbach, 566. — Forment une ligue avec Louis XI et l'Autriche contre le duc de Bourgogne, 411. — Leur armée et leurs principaux chefs, 415. — Remportent une grande victoire à Héricourt, 418.
- Reçoivent l'argent de Louis XI et font la guerre au Duc, VII, 25, 24. — Leur échec à Pontarlier. V. ce nom. — Entrent en Bourgogne, 52. — Font la guerre au comte de Romont, V. ce nom. — Leurs actions de grâces après la victoire de Granson, 144, 145. — Nouveaux préparatifs de défense contre le duc de Bourgogne, 161, 162. — Remportent une grande victoire à Morat. V. ce nom. — Restent trois jours sur le champ de bataille de Morat, 181. — Leur ambassade à Louis XI, 196. — Leurs dispositions pour la bataille de Nancy, 217. — Leur piété avant le combat, 218. — Sont partout vainqueurs, 220. — Aident le duc d'Autriche à chasser les Français de la comté de Bourgogne, 514. — Plaintes de Louis XI aux gens de Berne, et ce qui s'ensuit, 517. — S'entremettent en faveur des Comtois, 518. — Leurs ambassadeurs se laissent gagner par le roi, 520. — Défendent la ville de Dôle, 525. — Les soldats prennent du service dans les armées du roi, 581.
- Ils remplacent les levées ordinaires et les francs-archers, VIII, 70. — Revue de leur armée par le roi, 84.
- SULLY.** Cette ville est prise par les Anglais, III, 259.
- SUPPLICES** en usage. V. Exécutions. — Deux seigneurs écartelés, II, 148, 149. — Soldat enterré vif avec ses compagnons morts, et pourquoi, 165. V. Cages de fer, Questions, Tortures, Vaurus.
- De violateurs des églises, brûlés vifs, VI, 419.
- D'un archevêque pendu à un balcon, VII, 589.
- SURGÈRE,** prise sur les Anglais, I, 90.
- SUZE** (le sire de la) combat pour le roi contre les Anglais, IV, 117, 118.

T

TABARI-LE-BOITEUX, chef de brigands, III, 119. — Est tué au siège de Coucy, 123.

TABERNACLE de l'église de Cambrai qui s'ouvre miraculeusement, VII, 373.

TABLE de marbre du Palais-de-Justice à Paris. Ce qui s'y passe, I, 73; III, 147.

— Henri VI, sacré roi de France, y vient diner, III, 426.

TABLE-RONDE. Vogue et influence de ce célèbre roman sur les mœurs des chevaliers, IV, 316.

TABLETTES précieuses du duc de Bourgogne, et renfermant deux portraits, VII, 146.

TAILLE exorbitante imposée en France, et ce qui en résulte, I, 126, 127.

— Nouvelles exactions, II, 31. — Enlèvement de la taille par le duc d'Orléans, *ib.*

— Imposée volontairement par les Gantois. et pourquoi, VIII, 28.
— Taille pour l'entretien des troupes, 70.

TALBOT, célèbre général anglais au siège d'Orléans, III, 302.
— Abandonne Beaugency, 317. — Se rend prisonnier, 322.

— Fait la guerre en Picardie, IV, 32. — Assiégé dans le château de Rouen, 333. — Reste en otage, 336.

— Revient en France avec une armée, V, 25. — Perd la bataille de Castillon, où il est tué, 29.

TANCARVILLE (le comte de), grand bouteiller de France, II, 212. — Son éloquence, *ib.*

TANNEGUY DE COESMEREL, écartelé, III, 148, 149.

TANNEGUY-DUCHATEL. Sa bravoure, II, 18, 19. — Fait un armement contre l'Angleterre, 63. — Tue le comte de Beaumont, 64. — Nommé prévôt de Paris, 350. — Et encore nommé en 1413, 394. — Ses mesures de sûreté dans Paris, 458.

— Enlève le Dauphin et le porte à la Bastille, III, 44. — Il rentre dans Paris et essaie une diversion, 46. — Il enlève le Dauphin et le conduit à Melun, 47; — puis à Bourges, *ib.* — Sa conduite sur le pont de Montereau, 104. — Fait partie du conseil de Charles VII, 184. — Abuse de la confiance du roi, 192. — Encourt l'indignation publique, 253. — Sa violence au con-

- seil, *ib.* — S'entremet pour la paix, et est nommé sénéchal, 257.
- Vend le gouvernement du Roussillon au sire du Lau, VI, 249.
- TANNEGUY-DUCHATEL**, neveu du précédent, grand-écuyer du roi Charles VII, fait enterrer son maître à ses frais, V, 174.
- Entre au service du duc de Bretagne, 188. — Nommé grand-écuyer par Louis XI, 350.
- Chargé du commandement de Niort, VI, 252.
- Est frappé à mort au siège de Bouchain, VII, 289. — Son tombeau à Notre-Dame de Cléri, 290.
- TAPIS** ou Tapisseries d'Arras, citées pour leur beauté, I, 228; — représentant les neuf preux, V, Preux. — Faites à l'aiguille, représentant des batailles, 555; — de Flandre données en présent, 552; — d'Arras, envoyées à Bèzazet, 597.
- Ordonnées par le duc de Bourgogne, représentant sa guerre contre les Liégeois, II, 203.
- Du banquet du duc de Bourgogne, V, 7. — Représentant l'histoire de Gédéon, en l'honneur de la Toison-d'Or, 180.
- Du cardinal Balue, données à Tanneguy-Duchâtel, VI, 153.
- Les tapisseries d'Arras pillées au camp du Duc sont coupées et vendues à l'aune, VII, 146.
- TARASCON**. Fondation de Louis XI en faveur de son église, VIII, 164.
- TARENTE** (le prince de), fils du roi de Naples, accompagne le duc de Bourgogne à Nanci, VII, 110. — Ses conquêtes pour le duc de Bourgogne, 157. — Quitte ce prince la veille du combat de Morat, ne pouvant obtenir Marie de Bourgogne qui lui était promise, 175. — Ce que Louis XI stipule en sa faveur, 404.
- TARGE**, bouclier pour les tournois. Sa forme, IV, 521.
- TARTAS**, assiégé par les Anglais, IV, 255. — Secouru et délivré par le roi, 270.
- TAXE** refusée aux Anglais par les Gascons, et ce qui s'ensuit, I, 82 et suiv.
- TAXES** immodérées, soulevont les Gantois, I, 98. — Suites funestes de cette mesure pour le repos de la Flandre, 102.
- Taxe perçue sur tous par les bouchers pour chasser les Anglais, II, 553.
- TE DEUM** chanté par ordre de Louis XI, quoique son armée soit vaincue, VIII, 9.

TEMPLE (palais du) à Paris. Les ambassadeurs d'Angleterre y sont logés par le duc de Berri, II, 102.

TENTE magnifique du duc de Bourgogne, I, 554.

— Description de celle du camp de Granson et des richesses qui furent prises par les Suisses, VII, 146.

TERNANT (le sire de). Service qu'il rend au roi, IV, 121. — Est nommé prévôt de Paris, 124. — Se bat à outrance avec Galeotto, 525. — Le combat reste indécis, 526. — Viole les trêves avec les Anglais, et est châtié, 555. — S'enferme dans Alost avec 200 hommes, 585.

TERRE ROMANDE, ou pays de Vand. Ce qu'on décide à son sujet, VII, 197.

TERRE-SAINTÉ. Sa triste position au xiv^e siècle, I, 297.

TESTAMENT du duc de Bourgogne avant de commencer son expédition contre l'Angleterre, I, 222. — Du sire de Glisson, 506.

— Du comte de Comminges ; son importance, IV, 271.

— Du sire de Hagenbach en faveur d'une église, VI, 582.

— De Tanneguy-Duchâtel avant de mourir, VII, 289.

TÊTE de saint Denis, évêque de Paris, conservée à l'abbaye de ce nom, II, 100.

TEWKSBURY (bataille de), perdue par l'armée du roi Henri, et ses terribles résultats, VI, 254. — Courage du prieur du couvent de Tewksbury, *ib.*

THALERS d'or, monnaie de Lorraine, citée, III, 450.

THANN (ville de). Ce qui s'y passe de remarquable, VI, 549. — Cruautés exercées contre ses habitants, et soulèvement du peuple, 560. — Fortifiée par Hagenbach, 574. — Chasse sa garnison bourguignonne, 576.

THIEROUEENNE (ville de), reçoit des cloches du duc de Bedford, IV, 49.

— Traité d'alliance qui s'y conclut entre Louis XI et les Vénitiens, VII, 549.

— Est assiégée par le duc Maximilien, VIII, 1, 2. — Sa garnison fait une sortie, 6.

THIAN (le bâtard de), capitaine de Senlis, III, 57. — Sa cruauté, 58.

— Pris et décapité, IV, 189.

THIBAUT, bâtard de Neufchâtel, avocat du sire de Pesmes, IV, 254.

THIONVILLE. Force de cette place, IV, 267.

THOMAS CONNÉCTE, moine de Bretagne. Ses sermons contre le luxe, III, 288.

THOMAS DE COURCELLE. V. Courcelle.

THOMAS D'AQUIN (saint). Son enseignement théologique, VIII, 61.

THOMAS KAR, chevalier du pays de Galles. V. Kar.

THOUARS (ville), prise sur les Anglais, I, 90.

THOUARS (le sire de) au passage de la Lys, I, 162.

— La dame de Thouars, maîtresse du duc de Guienne, VI, 249.

— Sa haine contre Louis XI, 250. — Tombe malade, *ib.* — Sa mort et ce qu'on en pense, 251.

THOURY en Beauce. Ce qui s'y passe de remarquable, I, 116.

TIGNONVILLE (le sire de). Sa disgrâce et son éloge, II, 145.

— Ce qu'il est forcé de faire à deux pendus, 146. — Comment le roi le récompense, *ib.* — Son excuse ironique à l'Université, *ib.*

TITE-LIVE, manuscrit de la bibliothèque du duc de Bourgogne. V. Manuscrit.

TOISON-D'OR (ordre de la) conféré à plusieurs, IV, 520, 579.

— Chapitre de l'ordre tenu par Charles-le-Téméraire, VI, 56.

— Jugement d'un chevalier et dégradation, 57. — Grande solennité à Valenciennes pour la création de chevaliers, 590.

— Le duc de Gueldre y est condamné, 501.

— Belle cérémonie dans l'église de Bruges pour la tenue d'un chapitre de l'ordre par Maximilien d'Autriche, VII, 366.

— Chapitre tenu en 1481, et dégradation de chevaliers, VIII, 81, 85.

TOMBE (village de la). Conférences importantes qui s'y tiennent pour la paix du royaume, III, 40.

TOMBEAU du duc Jean-sans-Peur à Montereau, III, 155. —

De Saint-Denis : la Pucelle y suspend son armure blanche, 557.

— Du sire de Hagenbach, vénéré comme celui d'un martyr, VI, 582.

— Du duc de Bourgogne à Bruges, VII, 255 ; — du sire de Coucy à Nogent. V. Coucy.

— De Louis XI à Cléry, VIII, 174.

TOMBEAUX du comte et de la comtesse de Flandre à Lille, I, 191.

— De l'abbaye de Saint-Denis, cités, IV, 101.

— Des ducs et duchesses de Bourgogne à Champmol, VI, 569.

TONGRES, ville prise par Charles-le-Téméraire, VI, 47.

TONGRES. Bataille de ce nom ou d'Hasbain, II, 178.

TONNERRE (comté de), passe au duc de Bourgogne, II, 277.
— Ravagé par Jean-sans-Peur, 592.

— Tombe au pouvoir du roi, VI, 287.

TORTURES terribles exercées contre des prévenus. V, 157, 146.
148. V. aussi Supplices.

TOSCANE. Troubles dans ce pays au sujet des Medicis et des Pazzi. V. Florence, Médicis, Pazzi.

TOULONGEON, maréchal de Bourgogne, défait par les gens de Charles VII, III, 205. — Son frère le remplace, 206. — Commence la guerre de la Lorraine avec les compagnons, 418. — Gagne la bataille de Bar, 420. — Ses exploits en Nivernais, 422. — Ce qu'il reçoit de René d'Anjou, son prisonnier, 450.

— Sa mort inattendue, IV, 4, 5.

TOULOUSE. Son Université vient réclamer à Paris, II, 11. — Les députés sont mis en prison, 12.

— Charles VII y tient les États, IV, 271. — Ce qui s'y arrête d'important, 272.

TOUR (maison de la) d'Auvergne. Perd la ville et la comté de Boulogne, VII, 268.

TOUR du Venin, poste anglais important IV, 102. — Ils sont massacrés, 125.

— De Londres, livrée par l'archevêque d'York, VI, 251. — Du Louvre; sert de prison au duc d'Alençon, 591.

TOUR (grosse) de Bourges, avait un capitaine chargé de sa garde, VIII, 16.

TOURAINE (duché de), repris par le roi Jean à son fils, I, 66.

TOURAINE (le duc de), le même que Philippe-le-Hardi. Reçoit la donation du duché de Bourgogne, I, 65.

TOURAINE (le duc de), veut être chef de la croisade contre les Sarrasins, I, 272. — Reçoit d'un empereur d'Allemagne l'investiture de la comté de Bourgogne. V. Charles IV.

TOURAINE (duchesse de). Son caractère, I, 278.

TOURNAI. Cité, I, 215.

— Querelle sanglante pour son évêché, IV, 25. — Ce qui arrive dans l'église, 24.

— Comment surprise et livrée à Louis XI par Olivier le Dain, VII, 286, 287.

TOURNELLES (palais des), habité par Bedford et le roi d'Angleterre, III, 426.

TOURNOIS. A Saint-Denis, I, 260.

— A Paris pour l'ambassade anglaise, II, 402.

— A Arras pour le mariage du duc de Bourgogne, III, 565.

— A Arras entre un Sicilien et Jacques de La Laing, IV, 520, 521. — Autres à Châlons, 542.

— Du chevalier de la Licorne, V, 14. — Le duc de Bourgogne refuse d'y être présent, 15.

— A Libourne : ce qui y arrive, VI, 259. V. aussi Joutes et Combats singuliers.

TOURNUS, prise par les gens de Charles VII, III, 185.

TOURS. Ce qui s'y passe entre le roi et le duc de Bretagne, I, 286, et touchant le comté de Foix, 289; et la succession du comte de Blois, 292.

— Le roi et tous les princes y sont conduits, II, 189.

— Traité qui a lieu en cette ville, V, 295.

— États assemblés en cette ville, VI, 64. — Autres pour l'abolition du traité de Péronne, 196.

TRAHISON des princes découverte, II, 279 et suiv.

TRAITÉ de Bruges, I, 92, — de Brétigny, V. ce nom; — de Charles VI avec les Anglais, 185; — de paix passé entre le duc de Bourgogne et les villes de Flandre, 207; — d'Amiens entre la France et l'Angleterre, 295.

— Entre le duc de Bourgogne et la reine, dans l'église de Chartres, II, 194; — entre le duc de Bourgogne et le roi de Navarre, 201; — entre le duc de Bourgogne, la reine et autres personnages, 208, 209; — du duc de Berri avec l'Angleterre contre Charles VI, 214; de Bourges et ses résultats, 295.

— Du roi d'Angleterre, proposé au duc de Bourgogne, III, 5; — du Ponceau, entre le Dauphin et le duc de Bourgogne, 88; — de Troyes, qui donne la couronne de France au roi d'Angleterre, 120; — d'Amiens, ou la triple alliance, 195. — Autre, particulier, 194; — de Philippe-le-Bon avec Charles VII, 547.

— d'Arras, annule celui de Troyes, IV, 95; — de Nantes, en 1448, pour la pacification des maisons de Blois et Bretagne, 566.

— De Tours, V, 277; — de Conflans, entre Louis XI et la ligue du Bien public : ses conditions, 528.

— De Péronne, entre Louis XI prisonnier et le Duc, VI, 402; —

entre Louis XI et l'Angleterre, contre le duc de Bourgogne, 195; — de Péronne, anéanti par Louis XI et son conseil, 196, 197; — des villes suisses avec Louis XI, contre le duc de Bourgogne, 358; — entre le roi d'Angleterre, le duc de Bourgogne et d'autres princes français, 405 et suiv.; de Louis XI avec les Suisses, en 1474, 411.

— De Pecquigny, VII, 74.

— Deuxième traité d'Arras, VIII, 154 et suiv.

TRAJAN, cité par un orateur bourguignon comme tiré de l'enfer, et fait chrétien après sa mort, V, 108.

TRANSLATION de reliques au château du Plessis, VIII, 167; — de la sainte Ampoule au même lieu, 171.

TREBISONDE (l'empereur de). V. Commène.

TREMOILLE (le sire de la) demande au roi de combattre les chevaliers anglais, I, 113. — Est un des quatre barons à cheval qui servent le roi au sacre, 127. — On lui défend de combattre en champ clos, 181, 182. — Va au secours de la duchesse de Brabant, 229. — Part pour la croisade, 567. — Est fait prisonnier à Nicopolis, 594. — Sa mort, 403.

TREMOILLE (Jean de la), fils du précédent, un des serviteurs du duc Jean, III, 112.

TREMOILLE (George de la), frère du précédent, conseiller de Charles VII, III, 255. — Éloigne du roi les plus braves chevaliers, 256.

— Sa perte est jurée par les seigneurs français, IV, 18. — Sa disgrâce et son arrestation, 27. — Cherche à rentrer en grâce, 205. — Soutient le Dauphin dans sa révolte, 209. — Le roi lui ordonne de se retirer de la cour, 210.

TRÉSOR de la reine pillé par les orléannais, II, 267; — de l'abbaye de Saint-benis : comment sauvé, 268.

— Déposé à Auxonne pour la croisade, est enlevé par Charles-le-Téméraire, VII, 121; — du duc de Bourgogne, pris par les Suisses au camp de Granson, 149.

TRÉSORS (les) du roi Charles V réclamés et enlevés par le duc d'Anjou, I, 125.

— Pillés par les princes, II, 104, 105.

— Inventaire des trésors du duc Philippe-le-Bon, VI, 55.

TRÉSORIERs de France : Bouligny (Regnault de), sous Charles VII, cité, III, 260. — Chevalier en 1465. — Jacques-Cœur. V. Cœur. — Jean Bureau, en 1450. — Noviant, sous Charles VI. V. ces noms.

TRÉSORIERs des guerres. Serment que Louis XI exige d'eux,

et pourquoi, VII, 241. — Jean Bourré Duplessis, ce que lui demande Louis XI, 375.

TRÈVE conclue entre la France et l'Angleterre, I, 190. — Autre par suite du mariage d'Isabelle avec Richard, I, 364.

— De cinq mois, signée à Chambéry, III, 218.

TRÈVE générale de 1443, IV, 278.

— De Louis XI avec le duc de Bourgogne, VI, 294. — du Roussillon. Habilité de Louis XI à ce sujet, 328, 329.

— Signée par l'évêque d'Elne, et ce qui en résulte pour lui, VIII, 29; — entre Louis XI et le Duc, 41.

TRÈVES. Ce qui se passe dans cette ville entre Charles-le-Téméraire et l'empereur d'Allemagne, VI, 309, 310. — Grande assemblée tenue à l'abbaye de Saint-Maximin, 311. — Grands préparatifs du sacre de Charles-le-Téméraire, 315.

TRIE (Regnault de) vend sa charge d'amiral, II, 97.

TRIOLET de la dame Sainte-Église au banquet du Faisan, V, 9.

TRISTAN-L'HERMITE, prévôt des maréchaux. Son entrée à Bordeaux, IV, 368, 369.

— En grande faveur auprès de Louis XI, V, 223, 227.

— Manière expéditive de sa justice, VI, 82; — VIII, 90, 91. — Ses exécutions arbitraires au Plessis, 142, 145.

TRON (Saint-). V. Saint-Tron.

TRONE, ou fauteuil magnifique du duc de Bourgogne, VI, 34; VII, 146.

TRONQUOI. Prise et sac de cette ville, VII, 50.

TROUBLES. V. Flandre, Parisiens: — en Bretagne. V. ces mots.

TROYES en Champagne. Ce qui se passe de remarquable à ses portes avec les Anglais, I, 116.

— Se rend au duc de Bourgogne, III, 48. — Ce qui s'y passe de remarquable au sujet de la reine Isabelle. V. Isabelle. — Ce qui s'y passe entre le duc Philippe et le roi, 120. — Assiégée par le conseil de la Pucelle, 350. — Se rend au roi, 352.

TUDOR, surnom du comte de Pembroke. V. Pembroke. — Documents sur cette famille célèbre, VII, 79.

TURCS. Leurs ravages en Hongrie, I, 296, 334.

— Deviennent redoutables en Orient, IV, 251, 252. — S'avancent sur la Hongrie, 282. — Battus par les flottes du duc de Bourgogne, 257, 258. — Menacent toujours l'empire chrétien d'Orient, 358.

VAISSEAUX magnifiques français. V. Navire.

VAISSELLE fondue ou mise en gage pour payer les frais de la guerre, VII, 202. — Louis XI fait saisir toute celle de son royaume pour faire des présents aux églises, 388.

VALENCIENNES (ville de), sauvée de sa ruine par le comte de Blois, I, 173.

— Conférences de ce nom entre le duc de Bourgogne et le Dauphin, III, 6.

— Siège inutile de cette ville en 1477, VII, 292.

VALENTINE DE MILAN, ou la duchesse d'Orléans. V. Orléans (duchesse d').

VALPERGA, chevalier de Lombardie, vient secourir Orléans, III, 263.

VANDERIESCHIE (Jean), devient trésorier de France, V, 343.

VANNES. Ce qui se passe de remarquable dans un couvent de cette ville entre le duc de Bretagne et Clisson, I, 553.

VAN-WLYET (le sire), accusé d'empoisonnement, est décapité, III, 220.

VASCO DE SAAVEDRA. Veut partir pour la croisade, IV, 257.

VASES d'argent du baptême du roi Louis XI. Le roi ne peut les racheter, III, 203.

VAUCOULEURS, lieu rendu célèbre par Jeanne d'Arc, III, 273.

VAUDEMONT (le comte de). Ses démêlés avec René d'Anjou pour la Lorraine, III, 417.

VAUDOIS. Origine de cette secte, V, 156. — Recherches de plusieurs d'entre eux, 158. — Crimes qu'on leur reproche, 159. — Plusieurs personnes sont brûlées, 140, 141. — Histoire du crapaud ensorcelé, 142. — Nouvelles arrestations, 143, 144. — Sagesse des évêques de Tournai et d'Amiens, 143. — Le duc de Bourgogne prend connaissance de cette iniquité, 146. — Le Parlement intervient ainsi que le Pape, 146, 147. — Sa sentence définitive, 149. — Croix expiatoire à Arras, *ib.*

VAURUS (le bâtard de). Sa valeur et sa férocité, III, 158, 159. — Il est pendu à un arbre avec sa bannière, 163.

VAUX-MARCUS. Détails de ce qui s'y passe entre les Bourguignons et les Suisses, VII, 140, 141.

VEILLE des armes (la), usage observé par les rois avant le sacre, I, 126.

VENCESLAS DE LUXEMBOURG, roi de Bohême, vient à Reims pour voir Charles VI, I, 415.

— Perd sa couronne, II, 1.

VENDOME. Ce qui s'y passe de remarquable, V, 106.

VENDOME (le comte de) prend possession d'Arras pour le roi, II, 589. — Fait partie de l'ambassade en Angleterre, 401. — Fait prisonnier à Azincourt, 428.

VENETTE (abbaye de). Ce qui s'y passe, III, 586.

VENISE envoie douze galères pour la croisade, V, 240. — Ses ambassadeurs ne s'entendent pas avec le Pape, 244.

— Louis XI se venge de sa défection, VII, 549. — Fait alliance définitivement avec Louis XI, *ib.*

— Son armée délivre les États romains, VIII, 154.

VENTE du comté de Blois, I, 295. •

— Du butin faite aux criées, VIII, 10; — du comte de Namur, V, Namur.

VENTOUSES pratiquées par un médecin sur Charles-le-Téméraire, VII, 159.

VERBERIE. Cité, IV, 52.

VERCHIN (le sire de). Son défi et son pèlerinage chevaleresque, II, 19.

VERDUN, prise par Charles-le-Téméraire, VI, 425. — Reprise par ordre du roi, *ib.* — Singulière condition qu'il lui impose, *ib.*

— Reprise une seconde fois sur les Bourguignons, VII, 581.

VERGY (le sire de), fait maréchal de Bourgogne, III, 199. — Presse le duc de Bourgogne de quitter Paris et les Anglais, 269, 270.

— Ses expéditions en Beaujolais, IV, 55. — Succès qu'il obtient sur les compagnies, 185.

VÉRITÉS (les) théologiques du cordelier Petit, développées dans son plaidoyer pour le duc de Bourgogne, monument très-curieux, II, 150.

VERNEUIL (bataille de), III, 214, 215.

VERTE-TENTE, nom d'une compagnie de gens de Gand, IV, 597. — Leurs ravages, 418, 421. — Essai d'enlever la duchesse de Bourgogne, 422.

VERTUS (le comte de) commande les troupes du duc d'Orléans, II, 259. — Accompagne le duc d'Orléans, 295. — Accompanye le Dauphin dans son entrée à Paris, 299. — Conseil qu'il donne au Dauphin, 317. — Va au-devant des ambassadeurs d'Angleterre, 402.

— S'entremet pour réconcilier les princes, III, 80.

- Envalhissent la Morée et l'Achaïe, V, 19.
- S'emparent d'Otrante, VIII, 72. — Sont vaincus par Mathias Corvin, 76, 77.
- TURENNE (le vicomte de). Ses premières armes à la guerre de Guienne, V, 31.
- TURLUPINS, brûlés, I, 93.
- TUTELLE du Dauphin de France. Noms des membres de son conseil, I, 125. — Charles VI s'en débarrasse, 268. — Ses oncles s'en ressaissent pendant sa démence, 329, 421.

U

- ULRICH, comte de Montbéliard. Louis XI fait alliance avec ce seigneur, VII, 538.
- UNITÉ de l'Église, désirée universellement, I, 414. — Assemblée au palais pour aviser à son rétablissement, *ib.* V. aussi Obédience.
- UNIVERSITÉ (l') prend fait et cause contre le prévôt de Paris, I, 131. — Va faire ses excuses au roi, 155. — Vient demander la grâce des Parisiens, 177. — S'oppose aux déprédations du pape d'Avignon, Clément VII, 215. — Se plaint de ne pouvoir parler au roi, 395. — Essaie de détruire le schisme des deux papes, 540. — Ordre qu'elle reçoit du roi à ce sujet, 545. — Sa consultation présentée au roi, 546 et suiv. — On lui impose le silence, 549. — Cesse ses leçons et ses prédications, *ib.* — Réprimandée par le roi, 550.
- Soutient la soustraction d'obédience, et suspend ses leçons et ses prédications, II, 5. — Obtient du roi l'exemption du décime, 95. — Sa singulière réclamation pour deux étudiants suppliciés, 145. — Sa querelle contre le Parlement à ce sujet, *ib.* — Poursuit la question de la soustraction d'obédience contre Benoît XIII, 147. — S'interpose dans la querelle des princes, 228. — Ce qu'elle dit de remarquable au roi, 229. — Réponse du roi de Navarre, 250. — Hardiesse de son chancelier, 259. — Ce qu'elle demande à Charles VI, 285. — Sa sagesse dans l'affaire des cabochiens, 528, 548. — Remercée par le Dauphin, 550.
- Presse le duc de Bedford d'offrir la regence au duc de Bourgogne, III, 559. — Ce corps est bien traité par le roi d'Angleterre, 428.
- Envoie des députés aux conférences d'Arras, IV, 67.
- Sa fermeté dans l'affaire de la pragmatique, VI, 51.

— État de l'Université sous Louis XI. Ses colleges et ses savants, VIII, 56. — Embrasse le parti des nominaux, 59. — Est forcée par un édit à adopter le sentiment des réalistes, 61.

UNIVERSITÉ fondée à Valence par le Dauphin, V, 47.

UNIVERSITÉS de Toulouse, de Montpellier, d'Angers, d'Orléans, proposent de revenir à l'obéissance du pape d'Avignon, II, 58.

UNIVERSITÉS de Cologne, de Louvain et autres. Part qu'elles prennent dans les disputes des nominaux et des réalistes, VIII, 59.

UNTERWALDEN. Arrivée des troupes de ce canton à la bataille de Granson, VII, 145.

URBAIN DE FIESQUE, évêque de Fréjus. But de sa mission auprès du roi, VII, 597.

URBAIN V refuse les dispenses de parenté pour le mariage de Marguerite de Flandre, I, 79.

URBAIN VI est élu, et ne peut obtenir l'assentiment de la France, I, 95. — Expédition de la France contre ce pontife, 276. — Elle échoue, 277.

— Caractère de ce pape, II, 4.

URFÉ (le sire d'). Ses intrigues près la cour de Bourgogne, VI, 247. — Ses lettres au roi d'Angleterre livrées à Louis XI par un secrétaire, 425.

— Est l'âme de toutes les intelligences secrètes des princes mécontents contre le roi, VII, 553.

URI. Les troupes de ce canton assistent à la bataille de Granson, VII, 145.

URSINS (le cardinal des), envoyé au roi d'Angleterre, III, 66.

URSINS (Juvénal des), célèbre chancelier. V. Juvénal.

UTRECHT. Siège de cette ville par le duc de Bourgogne, III, 252.

— Importance des élections du chapitre de cette ville, V, 58. — Ses démêlés avec le duc de Bourgogne, 59. — L'évêque de cette ville abandonne son siège au fils du duc de Bourgogne, 40.

— Les gens d'Utrecht font leur soumission à Maximilien d'Autriche, VIII, 156.

V

VACQUERIE (le président de la). V. La Vacquette

VESOUL. Victoire de ce nom remportée par les Bourguignons, VII, 279.

VEUGLAIRES, espèce de canons, IV, 424.

VEZELAY. Ce qui s'y passe, III, 271.

VICAIRE général des pays de la Gaule, titre donné au duc de Bourgogne par un pape, V, 120.

VICTOIRE (abbaye de la). Ce qui s'y passe de remarquable, III, 345.

— Le roi y habitait souvent, VII, 50. — Comblée de présents par Louis XI, 326.

VICTOR (Saint-), couvent célèbre, cité. V. Saint-Victor.

VIENNE (le sire Jean de), amiral de France, I, 127. — Va faire la guerre en Écosse. 171. — Sa bravoure à Nicopolis et sa mort, 392, 393.

VIERGE (la). Sa bannière portée et défendue par l'amiral de Vienne à Nicopolis, I, 393.

— Antiquité de celle du Puy, VII, 127.

VIGNOLLES (le sire de), dit La Hire. V. La Hire.

VILAIN (le sire Jean de) fait des prodiges de valeur à Mons en Vimeu, II, 156. — Et à la bataille de Browsershausen. Sauve le duc de Bourgogne, 248.

VILAINES (le sire de), ministre de Charles VI. Son éloge, I, 525.

VILLARS (le sire de), un des sept tenants français dans la joûte de Bordeaux, II, 18.

— Vient défendre Orléans, III, 261.

— Se laisse surprendre et enlever Montargis, IV, 16.

VILLE en bois fabriquée en France pour se loger en Angleterre, I, 220. — Elle est abandonnée au duc de Bourgogne, 226.

VILLEFRANCHE. Ce qui s'y passe, IV, 54.

VILLEMOMBLE. Cette ville est prise en 1463, V, 292.

VILLENEUVE-LE-ROI, prise par les Anglais, III, 156. — Reprise par les gens de Charles VII, 413.

VILLEQUIER (la dame de), maîtresse de Charles VII, IV, 360.

VILLES (les bonnes). Leur isolement au moyen âge, I, 122. — Comment traitées après la soumission de Paris, 180. — Noms des villes de France et de Flandre qui se rançonnent pour les captifs de Nicopolis, 400.

— Noms des villes et comtés cédés par le roi au duc de Bourgogne, IV, 87 et suiv.

- Villes cédées aux princes par Louis XI, V, 328, 329.
- VILLES dépeuplées par la guerre entre Louis XI et la maison de Bourgogne. Ce qu'on stipule à leur égar d, VIII, 158.
- VILLETTE (maître), nommé abbé de Saint-Denis, I, 416.
- Comment il est sauvé des mains du peuple, III, 51.
- VILLIERS-LE-BEL. Ce qui s'y passe de remarquable entre Louis XI et le comte de Charolais, V, 355.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, grand-maitre de France, envoyé aux Parisiens révoltés, I, 154.
- VINCENNES, résidence du roi pendant les troubles, I, 154. — On y porte les chaînes des rues de Paris. V. Chaines. — Charles VI y retourne, 201. — Est confié à la garde d'un Anglais. V. Huntington.
- Le roi d'Angleterre y meurt, III 172.
- Ce qui s'y passe de remarquable entre Louis XI et les princes ligués, V, 351.
- Fête qui y est donnée au légat du Pape par maître Olivier, VII, 45.
- VINS de Bourgogne donnés en présents, I, 554.
- VIRY (le sire de) ravage le duché de Bourbon, II, 199. — Comment il en est puni, 200.
- VISCONTI (Philippe-Marie), duc de Milan. Sa mort et ses suites, IV, 556, 557.
- VISIONS et apparitions la veille de la bataille de Rosebecque, I, 167.
- De quelques religieuses au sujet des troubles du royaume. II, 529. — De Jeanne d'Arc. V. ce nom.
- VITRAUX du château de Bicêtre, cités, II, 265.
- Peints par René d'Anjou, prisonnier, III, 429.
- De la tente du duc de Bourgogne, VII, 146.
- VIVRES de guerre soumissionnées pour la première fois, I, 187. V. aussi Provisions.
- VOEGELIN, capitaine allemand, projette de délivrer Brisach, VI, 575.
- VOEU à saint Julien par le duc de Bourbon, I, 545.
- Du Faisan, et détails du banquet et des décorations merveilleuses faites à ce sujet, V, 6 et suiv. — Vœux singuliers de divers chevaliers pour la croisade, V, 11, 12.
- Du sire de Comines pour Louis XI, VIII, 91.

VOLTAIRE. Son caractère comme historien, I, *préf.*, 7, 14.

VOYAGE de Charles V dans son royaume. Fêtes à ce sujet, I, 265, 267.

— Du duc de Bourgogne en Allemagne, V, 16. — Bruits qui en résultent, 19; — du roi Charles VII, 31.

— Manière singulière dont Louis XI voyageait, V, 209.

VOYANT, bon et fidèle serviteur du comte de Dammartin. Service important qu'il rend à son maître, et dangers qu'il court. V. Dammartin.

W

WAAST (abbaye de Saint-). On y tient les conférences d'Arras. IV, 71.

— Envahie par les révoltés, et ce qui s'ensuit, VII, 270. — Désordres qu'y commet le cardinal de Bourbon, 276.

— Ce qui est stipulé à son égard au traité d'Arras, VIII, 157.

WAES. Beauté de ce pays, IV, 592.

WALERAN DE LUXEMBOURG, comte de Saint-Pol. Son cartel au roi d'Angleterre, II, 45. — Tourné en raillerie, 46.

WARWICK (Richard Beauchamp, comte de), bien reçu de Jean-sans-Peur, III, 2. — Vient à Provins pour traiter de la paix et est attaqué, 80. — Expose les motifs de la conférence, 81. — Chargé d'attaquer la Bretagne en l'absence du régent, 242. — Est un des plus ardents persécuteurs de la Pucelle, 596, 401, 402, 405. — Accompagne Henri VI à son entrée à Paris, 426.

WARWICK (Richard Nevill, comte de). Réception magnifique qu'il reçoit de Louis XI, VI, 25. — Mal vu en Angleterre, 25. — Sa haine contre le roi Édouard, 26. — Rôle qu'il joue dans la nouvelle révolte d'Angleterre, 156. — Délivre le roi, 157. — Lève le masque, 158. — Est forcé de se sauver, *ib.* — Reçu en France, 159. — Soutenu par Louis XI contre le duc de Bourgogne, 160. — Veut élever la maison de Lancastre, 162. — Ses paroles injurieuses contre Édouard, 165. — Ses indignités contre une reine d'Angleterre, 166. — Ce qu'il fait lors de l'invasion d'Édouard, 229, 250. — Il est tué dans la mêlée à la bataille de Barnet, 251.

WATERLOO, cité, IV, 588.

WAWRIN, chargé d'équiper une flotte pour le duc de Bourgogne, IV, 257.

WENLOCH (sire John), gouverneur de Calais pour les Anglais V. Calais. — Il soutient la cause du roi Henri VI, VI, 252. — Sa trahison, 255. — Somerset lui fend la tête, *ib.*

WILDE (Jean de), chef des Liégeois révoltés, VI, 100. — Il est blessé, 106.

WILLOUGHBY, gouverneur de Paris, en place de l'Isle-Adam, pour les Anglais, IV, 105. — Est serré dans Paris, 114.

WINCHESTER (le cardinal de). Ses démêlés avec Gloucester, III, 229. — Rend service aux Français, 525. — Sa conduite pendant le procès de Jeanne d'Arc, 405, 404. — Fait jeter ses cendres dans la rivière, 410.

— Vient aux conférences d'Arras, et refuse les conditions du roi de France, IV, 75. — Quitte Arras, 75. — Ses querelles avec Gloucester continuent, 276. — S'empare du gouvernement avec Suffolk, *ib.* — Ce qu'il conclut avec la France, 277. — L'emporte sur son rival, 351. — Sa mort et trésors qu'il laisse, 352.

WOLFGANG DE POLHEIN, conseiller intime du duc d'Autriche, fait prisonnier à la bataille de Guinegate, VIII, 6. — A quel prix il devient libre, 51.

WURTEMBERG (Henri de). Ce jeune prince est arrêté par ordre du duc de Bourgogne, VI, 584. — Conditions mises à sa délivrance. V. Montbéliard. — Il est menacé de la mort en face de la ville et ramené en prison, 584, 585.

— Louis XI fait alliance avec les princes de cette maison, VII, 558.

Y

YOLANDE (la duchesse). Ses démêlés avec Louis XI touchant l'Anjou et la Lorraine, VIII, 25.

YORK (le duc d') à Amiens, I, 294.

— Tué à la bataille d'Azincourt, II, 427.

YORK (Richard, duc d'), nommé régent du royaume de France IV, 110. — Vent s'emparer du trône d'Angleterre, 549.

— Est trompé par le duc de Somerset, V, 24. — Rempporte une grande victoire sur lui, et se fait nommer gouverneur, 95.

YPRES, assiégée, I, 155. — Fait sa soumission, *ib.*

YVERDUN. Siège de cette ville. VII, 151. — Elle est incendiée par la garnison, 155.

YVES DU FOU, capitaine de Perpignan, tombe en défaveur, VII, 12. — Ce qu'en pense le roi, 14.

YVES DE LA TILLAYE, avocat du roi au Châtelet. Son éloge et sa mission, VII, 365.

Z

ZAMBRI (Siméon, prince et duc de). Narration de sa convoitise, et son idolâtrie, suivant un cordelier, II, 127.

ZÉLANDE (la) appartient au duc de Bourgogne sans droit de retour, IV, 248. — Visitée et pacifiée, 528.

ZIZIM ou ZEM. Ses démêlés avec son frère Bajazet, VIII, 167. — Conduit en France, 168.

ZURICH, assiégée, IV, 297.

— Avis que reçoivent les soldats de ce canton au sujet du duc de Bourgogne, VII, 172. — Réception qui leur est faite en passant à Morat, 175. — Le canton promet du secours au duc René, 205. — Assemblée des cantons pour maintenir la neutralité, 317.



TABLE DU TOME HUITIÈME.



MARIE DE BOURGOGNE

1479-1480.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

	Pages.
Bataille de Guinegate. — Lettre du roi à M. de Saint-Pierre.	
— Représailles exercées sur les prisonniers. — Succès de la flotte française. — Négociations avec les Suisses. — Affaires de Savoie. — Le duc d'Albanie vient en France.	
— Affaires avec la Bretagne. — Information contre le duc de Bourbon. — Affaires de Lorraine et d'Anjou. — Affaires de la Gueldre. — Troubles de Hollande. — Embarras du duc Maximilien. — Poursuites contre l'évêque d'Elne. — Guerre dans le Luxembourg.....	1

LIVRE QUATRIÈME.

Le cardinal de Saint-Pierre légat en France. — Voyage de la duchesse douairière en Angleterre. — Le cardinal de Saint-Pierre en France. — Le Duc refuse de voir le légat. — Lettre du roi au légat. — Lettre du roi à ses ambassadeurs. — Délivrance de Wolfgang de Polhein. — Suite des négociations. — Délivrance du cardinal Balue. — État des

lettres sous le roi Louis XI. — Les réalistes et les nominaux. — Établissement de l'imprimerie en France. — Réformes projetées par le roi. — La méfiance du roi s'accroît. — Seconde compagnie des gardes. — Façon de vivre du roi. — Réforme des francs archers. — Suite des négociations. — Le roi a une attaque d'apoplexie. — Suite des négociations. — Surprise tentée sur Hesdin. — Chapitre de la Toison-d'Or. — Revue des Suisses. — Grands-Jours en Auvergne. — Procédure contre le comte du Perche. — Haine du roi pour la justice ordinaire. — Négociations avec la Bretagne. — Le roi hérite de la Provence. — Le duc de Savoie amené à Lyon. — Mort du sire d'Amboise.	55
---	----

LIVRE CINQUIÈME.

Sentiments des Flamands pour le duc Maximilien. — Mort de la duchesse Marie. — Négociations du roi avec les Gantois. — Le duc Maximilien privé de la tutelle de ses enfants. — Ambassade du roi aux Flamands. — Prise d'Aire. — Meurtre de l'évêque de Liège. — Guerre dans le pays de Liège. — Instruction du roi au Dauphin. — Serment du duc d'Orléans. — État du royaume. — Remontrances de l'archevêque de Tours. — Fermeté du Parlement. — Le président de La Vaequerie. — Négociations pour la paix. — Traité d'Arras. — Affaiblissement du roi. — Ambassade des Flamands au roi. — Mort du roi Édouard. — Succession de Navarre. — Affaires d'Italie. — Mariage du Dauphin. — Extrême méfiance du roi. — Disgrâce du chancelier. — Jacques Coittier, médecin du roi. — Dévotion du roi. — Saint François de Paule. — Mort du roi. — Ce qu'on pensait de lui après sa mort.	101
--	-----

TABLE GÉNÉRALE, alphabétique et raisonnée des matières.	185
---	-----



111959 Brugiere de HF
B225hi
Author Barante, Amable Guillaume Prosper

Title Histoire des ducs de Bourgogne. Vol. 8.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

